Texts and Translations of the Chronicle of Michael the Great

Texts and Translations of the Chronicle of Michael the Great

General Editor

GEORGE A. KIRAZ

VOLUME 10

French Translation of the Armenian Epitome (Version I) of the Chronicle of Michael the Great

Translated By

VICTOR LANGLOIS

GORGIAS PRESS
2011

First Gorgias Press Edition, 2011

Copyright © 2011 by Gorgias Press LLC

All rights reserved under International and Pan-American Copyright Conventions. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, scanning or otherwise without the prior written permission of Gorgias Press LLC.

Published in the United States of America by Gorgias Press LLC, New Jersey

ISBN 978-1-59333-663-9

GORGIAS PRESS
954 River Rd., Piscataway, NJ 08854 USA
www.gorgiaspress.com

The paper used in this publication meets the minimum requirements of the American National Standards.

Printed in the United States of America

PRÉFACE

La littérature arménienne est une de celles qui, en dehors des chefs-d'œuvre qu'elle a produits, offre aux orientalistes l'immense avantage de leur avoir conservé un assez grand nombre d'ouvrages appartenant à des littératures étrangères, dont les textes originaux sont aujourd'hui perdus. Le *Tableau des ouvrages anciennement traduits en arménien*[1], tracé par l'illustre prélat qui fut l'un des restaurateurs de la littérature arménienne, feu Mgr. Sukias Somal, contient la liste des écrits nombreux que les traducteurs anciens et modernes de l'Arménie firent passer dans leur idiome.

On sait que, dès les premières années du Ve siècle de notre ère, époque à laquelle la langue et la littérature arméniennes commencèrent à briller de leur éclat le plus vif, et jusqu'à des temps assez rapprochés de nous, d'infatigables travailleurs traduisirent, dans leur idiome, les principales productions sacrées et profanes des Grecs. Dans le siècle dernier, les doctes religieux du monastère de S.t Lazare de Venise ont continué les traditions de leurs devanciers, les moines de la Grande-Arménie, de la Mésopotamie et du Taurus, en traduisant aussi les ouvrages les plus saillants des littératures modernes de l'Occident[2]. Mais c'est surtout au zèle des traducteurs des siècles qui suivirent immédiatement l'invention des caractères *mesrobiens*, que nous devons la conservation de la Chronique d'Eusèbe, des écrits de Philon le Juif, de quelques fragments des historiens, philosophes et polygraphes grecs [1], des œuvres de plusieurs Pères de l'Église, et de tant d'autres productions de cette littérature grecque si riche, si variée, si brillante, dont une notable partie ne nous est malheureusement point parvenue.

---

[1] Quadro delle opere di varii autori anticamente tradotte in armeno. (Venise, S.t Lazare, 1825, in 8.o).

[2] La liste de ces traductions se trouve dans le *Catalogue des livres de l'impr. arm. de S.t Lazare de Venise*, (S.t Lazare, 1864), et *Ցուցակ ամենայն գրոց տպագրելոց ՚ի Վենետիկ*, (Venise, 1862).

Cependant les lettrés arméniens des premiers siècles de notre ère, qui semblent avoir traduit de préférence les œuvres des Grecs, n'ont pas négligé non plus de faire passer dans leur idiome les ouvrages les plus importants de la littérature syriaque. En rapports constants, aussi bien avec les Syriens qu'avec les Grecs, beaucoup de lettrés s'adonnèrent d'une manière toute spéciale à l'étude de la langue syriaque, et c'est à ces derniers que nous devons la conservation des ouvrages de quelques Pères de la primitive Église, tels que plusieurs traités et sermons de S.t Ephrem [2], et d'autres productions très-précieuses également pour l'histoire du moyen-âge oriental.

La Chronique que nous publions aujourd'hui appartient à cette littérature. Elle fut composée d'abord en syriaque, à la fin du XII.e siècle de notre ère, et la version arménienne en fut faite dans le siècle suivant. Le texte original est aujourd'hui entièrement perdu, et le savant J. S. Assemani [3] a même complétement ignoré jusqu'à l'existence de la Chronique dont il s'agit. C'est donc à un traducteur arménien que nous devons la conservation de cet ouvrage qui, avec les écrits historiques de Jean d'Asie, de Denys de Tel-Mahr et d'autres chroniqueurs aujourd'hui perdus, formait la chaîne des annales syriennes.

§. I.

Le Patriarche Michel; sa vie; ses tendances religieuses.

Michel, ܡܪܝ ܡܝܟܐܝܠ, naquit en Syrie, vraisemblablement à Antioche ou dans les environs de cette ville, à Beth-Kadischa, ܒܝܬ ܩܕܝܫܐ [4], l'an 1126 de notre ère, c'est à dire à l'époque où ce pays était au pouvoir des Franks, venus des diverses contrées de l'Europe, pour délivrer Jérusalem et les Lieux-Saints des mains des infidèles. En effet, Edesse, Antioche, Tripoli, Jérusalem, la ville sainte par excellence, étaient devenues des cités féodales, sur les quelles dominaient, au nom du Christ, des barons accourus de tous les points du monde occidental, autant pour satisfaire leur ambition chevaleresque, que pour venger la Terre Sainte outragée par la présence d'odieux dominateurs, et reconquérir les lieux où le Rédempteur avait fait sur la Croix le sacrifice de sa vie, pour sauver l'humanité.

---

[1] Nous publierons prochainement la série des fragments des auteurs grecs perdus, dont il existe des traductions en arménien, dans la Collection des classiques grecs de M. Didot.

[2] OEuvres de S.t Ephrem (en arménien.) — (S.t Lazare, 4 vol. 1836).

[3] *Bibliotheca Orientalis Clementino-Vaticana*, T. II, pg. 154, Ch. XXXI. *Michael Magnus, patriarcha.*

[4] Aboulpharadj, *Chronique Syriaque*, (Ed. Bruns et Kirsch, (Leipsik, 1789), pg. 234 de la traduct. latine.

Michel appartenait à une famille jacobite, et était sujet des princes latins que la fortune des combats avait placés sur le premier trône de la Syrie après celui de Jérusalem. Michel était fils d'Elias prêtre de Mélitène; son nom de famille était *Kandis*. L'enfance de notre chroniqueur nous est totalement inconnue, et il faut arriver au moment où Michel était déjà revêtu de fonctions sacerdotales, pour avoir quelques détails sur sa vie. Vers l'année 1162 de notre ère, Michel était archimandrite ou supérieur du monastère de Barsame de Schana, ܕܝܪ ܡܪ ܒܪܨܘܡܐ ܕܫܢܐ, près Mardin et dans le voisinage des bourgs de Tel-Cobab et de Baghedschia[1]. En 1162, il fit amener les eaux, par un canal, dans le couvent dont il était le supérieur[2]; l'année suivante, il présida à la construction de l'une des tours du mur d'enceinte du couvent de Barsame; et quelques années plus tard, il y fit encore différentes constructions[3].

A la mort de Jean XI, quatre-vingt-dix-neuvième patriarche jacobite, Michel fut élu à sa place par les évêques rassemblés au monastère de Pheschin, ܦܣܩܝܢ, sur les rives de l'Euphrate, le dimanche de la Pentecôte, et consacré patriarche le 18 octobre 1166. Michel était alors âgé de 40 ans. Il parait que son élection ne se fit pas sans difficultés, car il se manifesta une vive opposition contre lui, parceque ses concurrents étaient soutenus par un parti assez fort. Dès que Michel fut installé sur son siége, il adressa sa profession de foi au patriarche cophte d'Alexandrie, qui était alors Jean, fils d'Abou-Galeb, surnommé Aboul-Meged[4]. Aussitôt après, Michel se rendit au monastère d'Anania, près de Mardin, et y transporta le siége du patriarcat qui était à Amid. A cette occasion, Jacques Bar Salibi prononca, en l'honneur de Michel, un discours d'intronisation qui nous a été conservé[5].

Michel entreprit ensuite plusieurs voyages, pour inspecter les couvents de sa juridiction et installer les évêques et les archimandrites; puis il vint à Jérusalem, où il fut très-bien accueilli par le patriarche des Franks, et rentra à Antioche en 1168.

L'année suivante, Manuel Comnène, empereur de Constantinople, dépêcha vers Michel, Christophore, porteur d'une lettre touchant les affaires religieuses, et presqu'aussitôt il chargea Théorien de s'entendre avec le patriarche des Syriens et le catholicos des Arméniens, et de conférer avec eux sur les questions en litige entre les Grecs et les Orientaux.

---

[1] Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. II, *dissert. de Monophysitis*, — *Monast. Barsumæ.*; et pg. 154.

[2] Aboulpharadj, *Chronique*, citée par Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 362.

[3] Aboulpharadj, *Chr. Syr.*, pg. 264.

[4] Renaudot, *Liturg. Orient.*, pg. 448.

[5] Cf. *Cod. Ecchellens.*, n.° 5, f.° 186; et Assemani, *Bibl. Orient.*, pg. 154.

Arrivé à Romgla, résidence de Nersès Schnorhali, Théorien écrivit à Michel pour le prier d'envoyer quelqu'un afin de conférer avec lui. Le patriarche syrien ordonna à Jean, évêque de Kessoun, de se rendre à Romgla, pour prendre part à ces conférences religieuses[1]. Ces réunions n'amenèrent aucun résultat.

Théorien revint une seconde fois en Syrie, et écrivit de nouveau à Michel pour l'engager à prendre part à de nouvelles conférences. Michel lui envoya le moine Théodore, surnommé Bar-Vehebun, qu'il chargea de répondre aux questions de Théorien. Les discussions roulèrent sur la Substance et la Nature, d'après les doctrines aristotéliques. C'était en effet la grande question qui divisait les Grecs, les Syriens et les Arméniens, puisque, par suite d'une fausse interprétation que les Grecs prêtaient aux Syriens et aux Arméniens, au sujet des deux Natures ou Substances du Christ, les deux églises se trouvaient séparées. Manuel Comnène, en cherchant à les réunir, croyait pouvoir attirer complétement les Syriens et les Arméniens à la foi orthodoxe grecque; mais nous avons tout lieu de croire que les chrétiens orientaux n'avaient aucune envie de céder aux exigences des Byzantins. En outre, la mort de Nersès d'une part, la résistance de Michel d'autre part, mirent fin aux négociations, et l'union des Arméniens et des Syriens avec les Grecs ne put s'accomplir[2].

En 1169, Michel bâtit l'église du monastère de Abou-Galeb, près Gargar. En 1176, il fit construire également l'église du couvent de Cancrat. Trois ans après, il vint d'Antioche au monastère de Barsame, dont il avait été l'archimandrite, et il y éleva la nouvelle église. C'est alors que profitant de son absence, plusieurs évêques jacobites élurent un autre patriarche, et leur choix tomba sur Théodore Bar-Vehebun qui prit le nom de Jean. Ce dernier détacha de Michel plusieurs diocèses qu'il administra avec le titre de patriarche[3]; mais au bout de treize ans, il fut renversé et le schisme cessa.

En 1181, le samedi 30 juillet, le feu dévora le couvent de Barsame; les reliques, ainsi que les manuscrits qu'on y conservait, furent consumés. Ce monastère fut rebâti dans la suite; on mit douze ans à reconstruire l'église et trois ans à la décorer de peintures. En 1192, la nouvelle église fut consacrée par Michel, le dimanche avant la Pentecôte, qui tomba cette année le 15 mai.

Les dernières années de la vie de Michel furent attristées par les intrigues de son neveu Josué, surnommé Labeo, qui, profitant de la vieillesse de son oncle, chercha à gagner le haut clergé jacobite, en vue d'assurer son élection au suprême pontificat, à la mort de Michel. Mais ses intrigues ayant été découvertes, Josué fut dénoncé à son oncle, qui l'accabla de son mépris et déjoua ainsi ses coupables projets. Toutefois, il réussit à parvenir plus tard au trône patriarcal, sous le pontificat d'Anastase IX, et prit le nom de Michel le Jeune.

---

[1] *Bibliotheca veter. Patrum*, T. IV, *Disputatio Theoriani contra Nersese Armen. patriarcha.*

[2] Galanus, *Conciliatio ecclesiæ armenæ cum latina.* T. I, ch. XXI, pg. 322.

[3] Aboulpharadj, *Chr. Syr.*, dans Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. II, pg. 213.

Après trente-trois années de pontificat, Michel mourut dans la nuit du 7 novembre de l'année 1199, à l'âge de 73 ans. Son corps fut enseveli dans la nouvelle église du monastère de Barsame, dans un caveau qu'il avait fait creuser de son vivant, devant l'autel placé du côté du nord [1].

Michel, que ses écrits nous représentent comme un homme fort instruit pour son temps, et comme un habile théologien, Michel, disons-nous, est la personnification la plus accentuée du jacobitisme au XII^e^ siècle. Tous ses écrits religieux et historiques dénotent une opposition violente aux décisions du concile de Chalcédoine, et la manière dont il parle des Pères de cette assemblée, prouve qu'il fut l'un des adversaires les plus ardents des doctrines qui y furent professées. Dans sa Chronique, Michel profite de toutes les circonstances pour combattre ceux qu'il appelle avec amertume « les Chalcédoniens » ; il fait naître même les occasions d'exposer sa doctrine et ses tendances religieuses, toutes les fois qu'il croit utile de les faire prévaloir pour les besoins de sa cause. Il semble que ses écrits sont comme une arène, où il se plaît à batailler; car il insiste toujours de préférence sur les querelles religieuses, plutôt que sur ces combats meurtriers, où les chrétiens, accablés par les forces musulmanes, reculent, après avoir perdu l'élite de leurs guerriers. La passion et la crédulité se révèlent aussi à chaque page de ses écrits; passion exagérée d'une part et crédulité naïve d'autre part. Sans pitié pour les Franks qu'il se plaît à voir frappés par la main de Dieu, il dévoile leurs fautes avec une insistance qui tient de la partialité. S'il lui arrive de parler des Grecs et de leurs dissensions religieuses, il emploie à leur égard des expressions injurieuses. On reconnaît vite en lui un chef de parti, toujours sur la brèche, sans cesse préparé à la lutte, cherchant à faire prévaloir ses opinions contre ses adversaires en matière de croyance, et constamment dévoré par le désir d'engager une polémique avec les théologiens des communions rivales.

Michel est le type par excellence du prêtre militant et de l'homme convaincu; aucun raisonnement ne parviendra à ébranler sa foi, et il préfèrerait la palme du martyre, plutôt que d'abandonner un seul de ses principes religieux. Il est vrai que sa vie tout entière fut employée à fortifier ses croyances, et les études théologiques auxquelles il se livra, ne firent qu'augmenter encore ses convictions. C'est surtout en lisant son *Traité des Institutions sacerdotales*, que l'on voit grandir son zèle et son enthousiasme pour la foi de ses pères. Rien de plus énergique que sa *Profession de foi*, enchassée comme le plus beau joyau de sa ferme croyance, dans ce Traité du sacerdoce, où Michel a lancé, avec une verve merveilleuse, tous ses arguments les plus acérés contre le concile de Chalcédoine et contre la suprématie du siége de Rome. Crédule à l'excès, sa confiance est sans bornes; il accepte aveuglément les miracles que les Jacobites prêtent aux saints de leur église, et il croit aux prodiges opérés par les reliques de Barsame; il va même jusqu'à admettre que son saint de prédilection a pu rendre la santé à des infidèles, et il ne craint pas de confier la châsse qui renferme ses ossements, à un prince musulman, atteint d'une cruelle maladie.

---

[1] Aboulpharadj, *Chron.* dans Assemani, *Biblioth. Orient.* T. II, pg. 363-369.

Michel, qui est fort opposé aux Grecs et aux Latins, en matière de religion, se montre plus indulgent envers les Arméniens, avec lesquels il entretient de fréquentes et amicales relations. Il échange meme sa profession de foi avec le catholicos de Romgla, et il se rapproche volontiers de ce prélat; mais on voit cependant que dans sa correspondance avec le pontife d'Arménie, il ne craint pas de se poser en protecteur et en médiateur dans les affaires intérieures du patriarcat de Romgla. Ses lettres renferment des avis, des conseils, voire même des représentations; il traite le catholicos, il est vrai, comme un égal, mais on découvre aussitôt qu'il prétend le dominer des hauteurs de sa sagesse et des retranchements de sa prudence.

Toutefois, malgré les défauts que nous venons de signaler dans Michel, nous devons dire que c'était un homme vraiment remarquable pour son siècle. Ses contemporains apprécièrent son mérite et ses vertus[1], et lui décernèrent les titres de *vénérable* et de *grand*[2]. Aboulpharadj en a fait le plus grand éloge en ces termes:

ܗܘ ܓܝܪ ܗܢܐ ܡܫܒܚܐ ܕܘܟܪܢܐ ܗܘܐ ܒܟܠ ܡܐ ܦܫܝܩܐ ܘܡܦܩܣ ܗܘܐ ܒܟܬܒܐ ܩܕܝܫܬܐ ܘܚܙܝܬܐ ܦܐܝܬܐ. ܪܕܝ ܡܠܐ ܘ ܚܠܝܐ
ܢܟܦܬܐ. ܘܚܦܝܛ ܗܘܐ ܒܥܡܠ ܠܠܝܐ ܘ ܐܝܡܡܐ. ܘ ܟܬܒܐ ܫܒܩ ܗܘܐ ܡܬܡܗܢܐ ܠܥܕܬܐ ܩܕܝܫܬܐ ܕܐܠܗܐ.

« C'était en effet un homme de glorieuse mémoire, très versé dans les Saintes
« Écritures, d'un aspect vénérable, d'une belle physionomie; ayant la parole
« agréable et facile, assidu au travail et le jour et la nuit; il laissa des livres
« admirables à la sainte Église de Dieu »[3].

Tels sont les détails que nous avons pu rassembler sur la vie de Michel; nous allons maintenant parler de ses écrits, dont la plus notable partie nous est parvenue, soit en langue syriaque, soit en arménien.

---

[1] Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 154.

[2] Cf. *Cod. Echell.* n.° 5. f.° 186; *Oratio Bar Salibi*, dans Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. II, pg. 154; 170, 5.

[3] Assemani, *Bibliot. Orient.*, T. II, pg. 368 et suiv.

§. II.

Différents ouvrages de Michel; livres qui lui sont attribués. — Valeur historique de sa Chronique.

Si l'on s'en rapporte au témoignage de J. S. Assemani, qui connaissait d'une manière si parfaite et si approfondie, la langue et la littérature de sa patrie, et dont la « Bibliothèque orientale » est la mine la plus riche en fait de documents tirés des manuscrits syriaques, le patriarche Michel serait l'auteur de plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont encore aujourd'hui en usage parmi les Jacobites. Michel passe en effet, aux yeux de ses coreligionaires[1], pour avoir révisé le *Rituel* et le *Pontifical* de l'église jacobite[2], et pour avoir coordonné ces deux livres dans un ordre systématique et raisonné, qui les firent admettre de suite par le clergé national, à l'usage duquel ils étaient plus spécialement destinés.

Cette révision ne constitue pas seulement le seul travail littéraire de Michel; il composa aussi une *Liturgie*, Anaphora, ܐܢܐܦܘܪܐ, qui présente ceci de singulier, que les prières sont disposées selon l'ordre des lettres de l'alphabet syriaque[3]. L'abbé Renaudot, savant oratorien que le pape Clément XI honorait de son amitié, traduisit en latin cette liturgie[4].

Michel passe encore pour être l'auteur d'un *Traité sur la préparation au sacrement de la communion*[5], d'un recueil de *Canons*[6] et de quelques poésies religieuses, notamment d'un panégyrique en vers de Bar-Andréas, du couvent de S.t Anania, personnage célèbre par ses vertus[7], et d'un éloge sur la constance à la foi, d'une jeune fille qui, ayant refusé d'embrasser l'islamisme, à Mossoul, où elle fut emprisonnée, entra ensuite dans un monastère à Jérusalem[8].

Mais les ouvrages qui appartiennent en propre au patriarche jacobite, et sur lesquels on ne peut avoir de doutes quant à leur auteur, sont ceux-là même que les traducteurs arméniens nous ont conservés et transmis, en les faisant passer dans leur idiome, et dont les originaux en langue syriaque sont aujourd'hui perdus. De ce nombre, sont la *Chronique* et le *Traité des Insti-*

---

[1] Cf. *Cod. Echell.*, n.° 4, f.° 1.

[2] Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 155.

[3] Cf. *Cl. Edenens.*, ch. 7, *de hæret. anaphorarum auctor.*, num. 6. — Schulting, T. III, pg. 106, n.° 34. — Renaudot, *Litur. orient.*, T. II, pg. 448.

[4] *Litur. orient.* T. II, pg. 438.

[5] Renaudot, T. II, pg 50, 448. — Assemani, T. II, pg. 155.

[6] Aboulpharadj, *in Nomo canone.* — Assemani, T. II, pg. 155, 302, 363.

[7] Assemani, *Bibl. Orient.* T. II, pg. 362.

[8] Aboulpharadj, *Chron. Syr.* dans Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 451 et suiv.

tutions sacerdotales et des origines du sacerdoce, avec la *Profession de foi* jacobite. Ce dernier ouvrage que Michel annonce être en préparation, à la fin de sa Chronique, est resté inachevé. Les traducteurs arméniens ont essayé de le compléter, en y ajoutant quelques détails; mais l'œuvre originale n'a rien gagné à ces additions postérieures, et il est probable que Michel est mort avant d'avoir pu terminer son livre. Enfin, pour compléter ce qui nous reste à dire des travaux littéraires de Michel, nous mentionnerons encore la transcription, tout entière de sa main, des Saintes Écritures en syriaque[1].

Revenons à l'œuvre capitale de Michel, la *Chronique universelle,* dont nous avons fait une étude spéciale, et qui est un document précieux, tant à cause des renseignements qu'elle fournit sur l'Orient, qu'en raison des détails particuliers qu'elle nous donne sur l'époque des Croisades. La Chronique de Michel, comme la plupart des écrits historiques du moyen-âge, prend pour point de départ l'origine du monde, selon les traditions bibliques, et se termine à la fin du XII^e siècle de notre ère. Pour ce qui est des temps antérieurs à la venue du Christ et même jusqu'au VI^e siècle, l'auteur s'est contenté de donner des abrégés chronologiques qui n'offrent pas, il est vrai, un grand intérêt, mais qui contiennent cependant de temps à autre, des renseignements utiles à consulter. Ce n'est guère qu'à partir du VI^e siècle, que Michel devient réellement chroniqueur, et qu'il entre dans des détails étendus sur les faits dont il fut presque le contemporain, et sur les événements qui s'étaient accomplis alors que la tradition n'avait pas subi encore les graves altérations que le temps fait éclore dans la mémoire des générations.

La Chronique de Michel a déjà, à ce que l'on assure, été traduite en latin, par un professeur arménien de Russie, M. Nazarian, qui n'a pas jugé à propos de communiquer son travail au public, et a gardé son manuscrit en portefeuille[2]. En 1849, M. Dulaurier a publié dans le *Journal Asiatique,* un morceau peu étendu de la Chronique de Michel, accompagné de notes historiques. Ce fragment comprend le récit des événements accomplis depuis le règne de Justin II, empereur de Constantinople, jusqu'à celui de Léon III l'Isaurien et embrasse un espace de cent cinquante ans environ. L'auteur de cette publication, qui commença à se faire connaître comme arméniste, en éditant ce fragment de la Chronique de Michel, eut recours aux lumières d'un des savants Mékhitaristes, alors attaché à la direction du collége Mourad à Paris, qui l'aida puissamment dans ses études. Hâtons-nous de dire toutefois que, malgré la coopération du savant arménien auquel nous faisons allusion, la traduction de M. Dulaurier laisse à désirer, comme on pourra s'en assurer, en comparant attentivement notre version avec celle qu'il a donnée dans le *Journal Asiatique.*

---

[1] Assemani, *Bibl. Orien.*, T. II, pg. 283. [2] Brosset, *Les Ruines d'Ani, Introduction*, pg. IV.

Pour rédiger sa Chronique, Michel puisa à beaucoup de sources. Egalement versé dans la connaissance des idiomes grec et arménien, connaissant à fond les langues syriaque et arabe, le patriarche jacobite mit à profit sa vaste érudition, pour extraire des Chroniques rédigées dans ces différents idiomes, les matériaux qui devaient servir à composer son livre. La plupart des auteurs qu'il consulta sont aujourd'hui perdus, et c'est en cela que la Chronique de Michel est précieuse, puisqu'elle nous a conservé, sinon des fragments, du moins des passages abrégés de ces écrivains, dont les noms de quelques-uns nous sont même à peine connus. Michel a rappelé les noms de ces auteurs dans sa préface; ce sont: Anianus, *Ենանոս*, d'Alexandrie, Eusèbe Pamphile, évêque de Césarée, Jean d'Antioche, Théodore de Constantinople, Zacharie de Mélitène, Jean d'Asie, Goria, *Կորեայ*, ou Cyrus, S.ᵗ Jacques d'Edesse, Denys de Tel-Mahr, Ignace de Mélitène, Slivéa (?) de Mélitène, Jean de Kessoun, Denys d'Alexandrie, et d'autres encore, dont les noms sont cités de temps à autre dans le cours de son livre.

Ce qui rend encore la Chronique de Michel très-précieuse pour nous, c'est qu'elle fut ecrite avant celle qu'Aboulpharadj composa, et qu'elle contient des faits que ce dernier n'a pas recueillis, notamment tout ce qui a trait aux querelles religieuses provoquées par le concile de Chalcédoine. Toutefois, à part ces particularités, les deux Chroniques de Michel et d'Aboulpharadj présentent à peu près le même caractère, et servent à se contrôler mutuellement; absolument comme la Chronique du connétable Sempad sert de complément et de contrôle à celles de Matthieu d'Edesse et de Grégoire le prêtre.

Michel termine son histoire en 1196, presqu'au moment où Léon II, maître de la Cilicie, alors occupée par les Arméniens, prit en main le pouvoir royal. Aboulpharadj lui sert de continuateur à partir de cette époque. Aussi, on comprend de quelle importance est pour l'histoire des Croisades, le récit de Michel, qui fut en partie témoin des faits qu'il raconte, et qui, en sa qualité de sujet des princes latins, dont il subissait la domination, n'avait aucun intérêt à rehausser ou à atténuer les victoires des Croisés.

§. III.

Les traducteurs de la Chronique et des œuvres de Michel; David vartabed, Vartan et le prêtre Ischôk. — Altérations et suppressions qu'ils ont fait subir au texte primitif. — Continuation de la Chronique par Ischôk.

Il paraît certain que plusieurs traducteurs travaillèrent, l'un après l'autre, à faire passer dans la langue arménienne la Chronique de Michel. Le premier qui avait entrepris cette tâche, mourut lorsqu'il était occupé à traduire la première partie de la Chronique. Ce traducteur est mentionné dans un mémorial spécial, intercalé entre la fin du règne de l'empereur Anastase et le commencement de celui de Justin le Thrace, et ne se trouve que dans un des manuscrits de S.t Lazare de Venise. Il est dit dans ce mémorial, que «le tra» ducteur de cet ouvrage sublime, le très révérend docteur, le très estimé et » saint vartabed David, doit être rappelé dans les prières!» On peut croire que ce mémorial a été placé à l'endroit de la Chronique, où on le lit aujourd'hui, par le second traducteur, qui consacra un souvenir à la mémoire de son prédécesseur, à l'endroit même de l'ouvrage où ce dernier avait cessé son travail.

Le second traducteur est mieux connu que le premier, c'était un moine arménien, attaché à la personne du catholicos, à Romgla, et qui portait le nom biblique d'Ischôk, en hébreu יִצְחָק, que les Arméniens ont transcrit, le plus souvent, sous les formes *Սահակ* et *Իսահակ*. Dans un long mémorial qu'il a placé à la fin de sa traduction du *Traite de Sacerdoce*, Ischôk nous apprend qu'il était prêtre et médecin, et qu'il traduisit les œuvres de Michel, du syriaque en arménien, en l'année 1248 de J. C. et 697 de l'ère arménienne, pendant le pontificat de Constantin Ier, catholicos des Arméniens, le règne de Héthoum Ier, deuxième successeur de Léon II, et le pontificat de Mar Ignace, patriarche des Syriens[1], qui lui prêta le manuscrit sur lequel il exécuta sa version. Il termine en disant que c'est au château patriarcal de Romgla qu'il fit la traduction[2].

Aboulpharadj, qui nous a conservé, dans sa Chronique, de curieux détails sur la mort d'Ignace, nous a révélé en même temps des faits d'un intérêt immense touchant la Chronique de Michel et la petite bibliothèque que ce prélat avait emportée avec lui à Romgla, lorsqu'il quitta son siége, pour chercher un refuge auprès de Constantin, catholicos des Arméniens.

Il paraîtrait, à ce que raconte Aboulpharadj, qu'à la mort d'Ignace, le catholicos Constantin, usant en cette circonstance du *droit d'aubaine* qui était en vigueur dans les états du prince d'Arménie et dont les Occidentaux obtinrent seulement le désistement en leur faveur dans le XIIIe siècle[3], il paraîtrait, dis-je, que Constantin mit la main sur tout ce que possédait Ignace, à Romgla, comme ses ornements et bijoux d'église, ses livres, à savoir: une

---

[1] Ignace II patriarche des Jacobites, quitta sa résidence pour fuir les persécutions et les embûches d'un de ses évêques, nommé Aaron Tanzig, et se réfugia auprès de Constantin, à Romgla, qui le reçut avec honneur et auprès duquel il mourut, le 14 juin 1252. (Aboulpharadj, *Chronique*, dans Assemani, T. II, pg. 371-376.

[2] M. Brosset assure avoir vu dans certains msc. de Michel le syrien, conservés à la Bibliothèque du monastere patriarcal d'Edchmiadzin, des mémoriaux qui attribuent la traduction de la Chronique du patriarche jacobite à un certain Vartan vartabed. (Cf. 3e *Rapport sur un voyage dans la Georgie et l'Arménie*, pg. 43). Vartan était en effet un des traducteurs des ecrits de Michel.

[3] Cf. *Cartulaire d'Arménie*, pg. 39.

Chronique et un grand ouvrage *sur l'Ordination (Chirotonia)* [1], etc. qu'il avait destinés par son testament, partie au couvent de Barsame et partie à son successeur.

Ce curieux détail nous révèle donc l'existence à Romgla du manuscrit de la Chronique de Michel, qu'Ischôk nous dit, dans son mémorial, lui avoir été prêté par Ignace, et dont Constantin s'empara à la mort du patriarche syrien.

Un autre détail non moins curieux, que nous transmet Aboulpharadj, est celui qui a trait au second ouvrage, auquel Assemani donne le nom de *Chirotonia.* Selon Aboulpharadj, parmi les objets légués par Ignace à son successeur, se trouvait « un grand livre *sur l'Ordination*, écrit tout entier de la main « du patriarche Michel le Grand » [2]. Cet ouvrage ne nous paraît pas devoir être autre chose que le *Pontifical* ou bien encore le *Traité des Institutions sacerdotales*, qu'Ischôk traduisit à la suite de la Chronique, et dont il n'existait pas d'autre copie, puisque les Syriens n'ont pas connu cet ouvrage, qu'Assemani lui-même n'indique pas dans la série des œuvres de Michel.

La perte du texte original de la Chronique de Michel, qui a dû disparaître lors de la prise et du pillage de Romgla par les Égyptiens, en 1298, ne nous permet pas d'apprécier avec exactitude les altérations que cet ouvrage a subies, en passant sous la plume des traducteurs; mais ce qui est hors de doute, c'est qu'il existe dans l'arménien des passages obscurs, des noms d'hommes et de localités altérés, souvent même méconnaissables. Sans doute, la faute n'en est pas tout entière aux traducteurs, et l'on doit surtout accuser de ces erreurs les copistes, dont l'ignorance leur faisait commettre des fautes très-graves et fort préjudiciables à l'intelligence du texte. Toutefois beaucoup de ces noms altérés ont pu être corrigés au moyen des passages correspondants d'autres chroniques syriaques, mais nous avons été quelquefois arrêté par des difficultés insurmontables.

Cependant, ce qui est plus grave encore, ce sont les suppressions que les traducteurs ont faites dans leur version, soit que certains passages leur aient semblé superflus, soit enfin qu'ils aient été arrêtés par des difficultés grammaticales et qu'ils n'aient pas compris le sens de certaines phrases.

Nous trouvons la preuve de ces suppressions dans le texte même de la Chronique syriaque d'Aboulpharadj, qui invoque à plusieurs reprises le témoignage de Michel, et reproduit des passages de la Chronique du patriarche syrien qu'on ne trouve pas dans la version arménienne; tandis que d'autres paragraphes, extraits de cette même Chronique, sont donnés *in extenso*, et traduits pour ainsi dire mot à mot. Ainsi par exemple, nous avons recueilli dans Aboulpharadj, quatre passages qu'il dit avoir empruntés au texte de la Chronique de Michel et qui ont été supprimés par le traducteur. Dans le premier de ces passages, Aboulpharadj[1] cite le témoignage de Michel, à propos de la guerre de Romain Diogène et du sultan Alp-Arslan. Selon Aboulpharadj, Michel aurait raconté dans sa Chronique, que lors de la prise de Diogène par les soldats du sultan, l'empereur fut conduit devant son vainqueur qui lui demanda ce qu'il aurait fait de lui s'il fut tombé entre ses mains? L'empereur n'aurait pas hésité à répondre au sultan qu'il l'aurait fait brûler vif. — Le second passage[2] a trait à Gazi, fils de Danischmend. Selon Aboulpharadj, Michel se serait trompé en disant que ce fut ce prince qui vainquit les Franks et tua Roger, seigneur d'Antioche; car d'apres lui, ce fut Gazi, fils d'Ortok, seigneur de Mardin, auquel revient l'honneur de cette victoire. — Le troisième passage[3] a trait à la mort du khalife Mosthader et à l'avénement de son fils Mostarched. — Le quatrième[4] se rapporte à la Croisade de Louis VII et de l'empereur Conrad. Aboulpharadj raconte, en s'appuyant de l'autorité de Michel, que l'émir de Damas, se voyant attaqué par les Franks, éloigna avec de l'argent le roi de Jérusalem, en lui comptant 200,000 pièces d'or fausses, en même temps qu'il donnait 30,000 dinars également faux au comte de Tibériade. Ceux-ci ne s'apercurent de la fraude qu'après qu'ils se furent éloignés, ainsi qu'ils en étaient convenus. — Ces quatre passages ne se trouvent plus aujourd'hui dans les versions arméniennes de la Chronique de Michel. Toutefois, on ne saurait douter qu'Aboulpharadj a fait ces emprunts au texte de Michel, puisque dans d'autres passages, où il invoque le témoignage du patriarche jacobite, nous trouvons, ainsi que nous l'avons dit plus haut, des paragraphes tout entiers reproduits mot à mot. Nous citerons notamment, les détails relatifs à l'assassinat de Nicéphore par Jean Zimiscès, qu'Aboulpharadj repousse comme erronés[5]; les appréciations de Michel sur le peuple désigné par Ezéchiel sous les noms de Gog et Magog[6]; la date de la prise d'Ascalon par les Franks, en 1465 de l'ère syrienne, date qu'Aboulpharadj dit être 1464[7]; enfin les détails du tremblement de terre du 20 juin 1170, c'est-à-dire du 12^e^ jour du 10^e^ mois de l'année de l'hégire 565, qui bouleversa Antioche, Alep, Baâlbek, Emèse et d'autres villes, et dont Aboulpharadj emprunte textuellement le récit à Michel, qui fut un des témoins oculaires de cette catastrophe, alors qu'il célébrait l'office divin dans l'église du couvent de Mar Anania[8].

---

[1] Assemani, *Bibliot. Orien.*, T. II, pg. 376.

[2] Assemani, *Bibliot. Orien.*, T. II, pg. 376.

Nous avons dit dans le §. I^er^ que Michel était mort en 1199, tandis que la traduction de la Chronique qui porte son nom, dépasse de beaucoup cette date, puisque la série des événements se prolonge jusque vers la fin du règne de

---

[1] *Chron. Syr.*, pg. 270.

[2] Aboulpharadj, *Chron. Syr.*, pg. 306.

[3] Idem, pg. 310.

[4] Idem, pg. 340.

[5] *Chron. Syr.*, pg. 206.

[6] Idem, pg. 234.

[7] Idem, pg. 349.

[8] Idem, pg. 370.

Héthoum Ier roi d'Arménie. Il est donc hors de doute que le traducteur Ischôk a continué la Chronique de Michel jusqu'au moment même où il en termina la traduction, en 1246. Il en est de même du *Traité du Sacerdoce* que Michel n'a pas achevé, puisqu'Ischôk, après avoir terminé la traduction de la partie existante de ce livre, prend la parole en ces termes: « Nous qui avons dépassé [cette époque] et qui avons été témoin des événements accomplis dans la suite, nous en continuons le récit jusqu'à nos jours...... »; et en effet, le traducteur achève de donner la liste des catholicos arméniens, interrompue après Nersès IV, et mentionne Grégoire IV, *Degha,* et Grigoris ou Grégoire V, *Karavège,* puis Grégoire VI, *Abirad,* Jean VII le Magnifique, et enfin Constantin Ier son contemporain, dont il célèbre les vertus et la sollicitude pour tout ce qui regarde les œuvres pieuses et les besoins de l'Église. Il ajoute même que « ce pontife légua au trésor de l'Église [de Romgla], la Chronique de Michel, dont il avait fait faire la traduction du syriaque en arménien ».

La continuation de la Chronique de Michel, ou plutôt la péroraison d'Ischôk, est loin d'avoir autant d'intérêt que le reste de l'ouvrage, et il est facile de voir que le traducteur n'a eu simplement en vue, dans son addition, que de compléter sommairement la succession des souverains de la Cilicie, et de glisser quelques louanges à l'adresse des monarques Roupéniens ses seigneurs directs. Ischôk ne dit rien en effet des événements qui s'accomplirent durant la première moitié du XIIIe siècle, et on ne trouve pas dans son addition, un seul mot qui ait trait aux Franks et aux Arabes. Il en est de même de la péroraison, dont le traducteur a fait suivre la liste des catholicos arméniens, qui termine l'œuvre inachevée de Michel sur le Sacerdoce. Après avoir parlé en quelques mots des successeurs du patriarche Nersès IV, Ischôk arrive à Constantin Ier, dont il fait l'éloge le plus pompeux; puis quittant le terrain de la flatterie, il entre brusquement dans celui de l'élégie, dont le style est familier aux écrivains de cette époque; il parle des invasions turques, des dévastations que ces hordes barbares envoyées par la colère de Dieu, ont causé en Arménie; il reproche à ses compatriotes leur peu de foi, les engage à faire pénitence pour calmer les coups dont la Providence les a frappés, et termine en appelant, sur le catholicos et sur le roi, les bénédictions du Seigneur.

Disons maintenant un mot du mode de datation employé par Michel dans sa Chronique. À l'exemple de ses prédécesseurs, cet écrivain s'est servi de l'ère syrienne ou des Séleucides, dont le point initial est l'an 312 avant notre ère. Malheureusement les copistes qui manquaient des éléments nécessaires pour faire correspondre ces dates avec celles de l'ère arménienne, qu'ils ont intercalées dans le texte de Michel, ont commis des erreurs très-graves, et leurs calculs présentent un écart de concordance de plusieurs années. Ces erreurs ne sont pas du fait d'Ischôk, qui disposait de tous les éléments nécessaires pour fixer exactement ses dates chronologiques, et les copistes seuls en sont responsables, car tous les manuscrits présentent des variantes très différentes. Ces dates interpolées dans le texte de Michel, permettent de supposer, que les copistes ont peut-être aussi ajouté des passages relatifs aux Arméniens, car on trouve, à plusieurs reprises, certains détails qui dénotent une intention arménienne, à en juger par l'exagération d'un amour-propre national qui n'aurait pas sa raison d'être de la part d'un syrien. La longue tirade en l'honneur de Léon II et d'Héthoum, qui se lit à la fin de la Chronique, est également une interpolation d'Ischôk, bien que la péroraison de l'ouvrage soit l'œuvre personnelle de Michel, qui termine sa Chronique, en annonçant son intention d'écrire « l'Histoire des Institutions sacerdotales. »

§. IV.

Des manuscrits de la Chronique de Michel le Syrien.

Les manuscrits de la Chronique de Michel ne sont pas rares dans les grands dépôts littéraires de l'Europe et même de l'Orient. M. Brosset qui a rédigé le catalogue historique de la bibliothèque du monastère patriarcal d'Edchmiadzin, dans la Grande-Arménie[1], a signalé huit exemplaires de cet ouvrage, à savoir: les n.^{os} 1, 12, 26, 28, 36, 37, 50 et 58 du répertoire historique dressé par le père Chahkhatounoff.

On conserve à la bibliothèque de l'Académie des Sciences de S.^{t} Pétersbourg, un très-bon manuscrit de la Chronique de Michel, qui a été cédé à ce corps savant par le vartabed Chahnazarian.

La bibliothèque du patriarcat arménien grégorien de Constantinople possède également plusieurs manuscrits de Michel.

Le monastère de S.^{t} Lazare de Venise est, en Europe, l'un des établissements les plus riches en fait de manuscrits arméniens, et on conserve dans la bibliothèque du couvent plusieurs exemplaires des œuvres de Michel le Syrien. Deux de ces manuscrits qui m'avaient été obligeamment communiqués par Sa Grandeur Mgr. G. Hurmuz, archevêque de Siounie et abbé-général de la Congrégation Mékhitariste, m'ont été très-utiles pour mon travail. L'un de ces manuscrits surtout est excellent; malheureusement il est incomplet de quelques feuillets, et une main moderne a remplacé les pages manquantes, au moyen d'un exemplaire défectueux et incorrect. Ce manuscrit provient de la Grande-Arménie et a été rapporté par le R. P. Nersès, le savant éditeur des œuvres des Pères de l'Église, conservées en arménien.

---

[1] 3.^{e} *Rapport sur un voyage en Géorgie*, page 42.

La bibliothèque impériale de Paris ne possède qu'un seul exemplaire de la Chronique de Michel; c'est une copie moderne, et qui renferme au dernier folio, un memorandum dont voici la teneur[1]: « Cette histoire et ce sermonaire ont été transcrits en l'année de l'ère arménienne 1170 (1720-1721 de J. C.), dans la villle de Constantinople, par le pêcheur Grégoire le prêtre, sous le patriarcat du seigneur Jean, et sous le règne du sultan Achmet. » Ce manuscrit présente quelques lacunes, surtout au commencement, et paraît avoir été copié sur un texte peu fidèle, car les noms propres d'hommes et de localités ont été étrangement défigurés.

Notre intention avait d'abord été de publier les deux ouvrages de Michel, c'est à dire sa *Chronique* et son *Traité de Sacerdoce;* mais en présence des théories développées dans le second de ces écrits, nous avons cru prudent de n'en donner que la partie purement historique et chronologique. Il n'était pas nécessaire du reste, de répandre, dans un livre qui ne s'adresse qu'à des érudits, une série d'attaques violentes dirigées contre le concile de Chalcédoine.

Notre texte a été fait à l'aide de trois manuscrits, deux appartenant au monastère de S.t Lazare de Venise, et le troisième qui fait partie du fonds arménien de la bibliothèque impériale de Paris, n.° 90. Quant à la traduction, nous l'avons soumise à l'appréciation d'un des jeunes savants de la Congrégation Mékhitariste, le R. P. Sukias Baron, qui a bien voulu se charger de comparer les textes, travail délicat et minutieux dont le merite lui revient tout entier.

La Chronique de Michel, de même que toutes les compositions du même genre, exécutées au moyen-âge en Orient, présente de grandes obscurités et glisse souvent avec trop de facilité sur des faits importants qu'il est bon de connaître. Afin de remédier à cet inconvénient, qui laisse souvent l'attention du lecteur en suspens, nous avons annoté les passages obscurs, développé les points historiques trop abrégés, au moyen des chroniques syriaques, arméniennes, arabes et byzantines, et rectifié enfin certaines données erronées de l'auteur.

Nous croyons avoir rendu un service à l'histoire et aux études orientales en faisant connaître pour la première fois dans son ensemble, une Chronique, dont le texte n'a jamais été publié et dont la traduction n'existe dans aucun idiome européen. Le public lettré nous tiendra compte, nous l'espérons du moins, des efforts que nous avons faits, en vue de donner une édition, aussi correcte que possible, d'un ouvrage dont le texte original est à jamais perdu.

---

[1] Anc. fonds arménien, n.° 90, f.° 419, v.° *Արդ գրեցաւ պատմագիրքս և քարոզգիրքս այս, 'ի թվականութեանս Հայոց ՌՃԿ ամին. ի քաղաքս մեծն մայրաքաղաքն Կոստանդինուպօլիս, ձեռամբ մեղապարտ տէր Գրիգորին. և առաջնորդութեանն Յովաննէս Վարդապետին, 'ի թագաւորութեանն սուլթան Ահմէտին :*

Enfin en terminant, qu'il nous soit permis d'adresser à la Congrégation Mékhitariste de Venise, l'hommage de notre vive reconnaissance pour le concours empressé et sympathique qu'elle a bien voulu nous prêter, en se chargeant d'imprimer ce livre destiné à grossir la somme déjà si considérable des publications entreprises par l'Académie arménienne de Venise, digne émule des compagnies savantes qui font aujourd'hui la gloire et l'honneur de la République des lettres.

Paris, 1866.

VICTOR LANGLOIS.

ABRÉGÉ DE CHRONOLOGIE

DEPUIS ADAM JUSQU'À NOTRE ÉPOQUE,

EXTRAIT DE L'HISTOIRE DE PLUSIEURS ÉCRIVAINS,

ET COMPOSÉ PAR

MICHEL, PATRIARCHE DES SYRIENS,

À L'USAGE DES GENS STUDIEUX.

Studieux et dévots frères en Jésus-Christ, prêtez-nous maintenant une oreille attentive, vous qui voulez approfondir l'histoire des temps accomplis. En recueillant avec des peines inouies un grand nombre de récits, en vue de combattre dans le cœur de créatures raisonnables le défaut de la paresse, nous nous sommes abstenu, pour vous comme pour nous, d'entrer dans le détail d'une foule de faits. Nous avons choisi de préférence dans les écrivains sacrés et profanes ce qui nous a semblé le plus utile, en ayant soin d'omettre les choses sans importance véritable. Comme les auteurs dont il s'agit, (vivaient à une époque qu'on pourrait, en comparaison de la nôtre, appeler le matin et le midi des temps), furent témoins de la studieuse persévérance des hommes de ce temps-là, ils écrivirent d'une manière très-complète; tandis que nous, qui vivons dans un siècle où malheureusement le jour est sur son déclin, et qui voyons nos tendances et celles de plusieurs autres émoussées par l'indolence, nous nous sommes décidé à passer rapidement sur les récits de ces auteurs. Voulant dissiper avec le souffle de l'esprit, lés ténèbres de l'ignorance, nous avons résolu de faire passer les rayons du Soleil de la Justice dans vos cœurs, et de présenter cet ouvrage à Sion, notre sainte mère, comme un flambeau devant servir de règle d'instruction à ses enfants. Quant à nous, plein d'espoir dans la Miséricorde divine, sollicitée par vos prières, nous la conjurons de nous venir en aide, en fructifiant nos labeurs.

Il nous importe toutefois de vous faire savoir les noms des historiens dont nous nous proposons de tirer les matériaux de notre édifice. Depuis la racine de l'humanité (Adam), jusqu'à la venue du Christ, ce furent [Jules] l'Africain[1], Jésou[2], Hégésippe[3] et Josèphe[4], juifs, qui écrivirent; Anianus[5], moine d'Alexandrie, qui a composé l'histoire des temps écoulés depuis Adam jusqu'à l'empereur Constantin, et Eusèbe Pamphile[6], qui a fait un recueil de ces différents écrivains et d'autres historiographes, et composa un livre qu'il appela *Histoire ecclésiastique;* Zosime (Sozomène)[7], Socrate[8] et Théodoret l'hérétique[9], qui

---

1 Sextus Julius Africanus, plus connu sous le nom de Jules l'Africain, ou simplement l'Africain, *Ափրիկանոս* des Arméniens, est un auteur chrétien du III^e^ siècle de notre ère, qui écrivit en grec une Chronique embrassant l'histoire universelle depuis Adam jusqu'au règne de l'empereur Héliogabale. Les fragments qui nous sont parvenus de cet ouvrage se trouvent dans Eusèbe et dans quelques pères de l'Église. Cf. Routh, *Reliquiæ Sacræ*, T. II, pg. 111-195 (Oxon. 1814).

2 Josué ou Jésus, historien perdu, sur lequel nous n'avons pu recueillir aucun renseignement.

3 Hégésippe, juif de naissance, embrassa le christianisme dans le II^e^ siècle, et devint évêque de Rome en 177. C'est le plus ancien écrivain ecclésiastique. Il avait composé une Histoire de l'Église, depuis la mort de Jésus-Christ, d'après les Actes des Apôtres, et dont il ne reste que des fragments que nous a transmis Eusèbe. Cf. Routh, *op. cit.*, T. I, pg. 191.

4 Flavius Josèphe, historien juif, né en 37 à Jérusalem, et mort en 95. Sa vie est connue en détail par ses *Mémoires* qui nous sont parvenus. Ses ouvrages historiques, — la *Guerre des Juifs* en 7 livres, et les *Antiquités Judaïques* en 20 livres, — ont été mis à profit par Michel qui les cite à plusieurs reprises dans sa Chronique, sans doute d'après l'*Hypomnesticon* d'un autre Josèphe, qui vécut entre le VIII^e^ et le IX^e^ siècles, et qui avait tiré son livre d'une version latine des œuvres de l'historien juif. Cf. Wolf, *Bibl. Hæb.*, T. I, pg. 509; *Hypomnesticon*, éd. Fabricius, (Hambourg, 1741).

5 Anianus, que les Arméniens appellent *Énanos*, *Էնանոս*, vécut environ un siecle après Eusèbe. Sa Chronographie qui est perdue, est mentionnée par Georges le Syncelle (Cf. Fabricius, *Bibl. græca*, édit. Harles, T. X, pg. 444.) et Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 1, *dyn.* I).

6 Eusèbe, surnommé Pamphile, à cause de son amitié avec le saint de ce nom, naquit en 267 et mourut en 318; il était évêque de Césarée en Palestine. Il prit part au Concile de Nicée qui condamna Arius. Outre son *Histoire ecclésiastique,* il composa une Chronique, dont le texte grec original est en partie perdu, et dont la traduction arménienne, faite au V^e^ siècle, a été publiée à Venise, en 1818, par le P. Aucher, avec une traduction latine beaucoup plus exacte que celle donnée, la même année à Milan, par A. Maï et Zohrab.

7 Le nom de Zosime qui est donné ici par le traducteur arménien de Michel est une erreur; il faut lire Sozomène *Սովզիմենոս*, ou plutôt *Սովզոմենոս*, nom d'un écrivain ecclésiastique du V^e^ siècle, dont le livre, écrit en grec, est une continuation de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe.

8 Socrate, surnommé le scholastique, qualification qui était passée dans la langue syriaque sous la forme ܣܟܘܠܣܛܝܩܘܣ, était un historien grec né à Constantinople, vers la fin du IV^e^ siecle. Il fut un des continuateurs de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, à partir de l'année 306 jusqu'en 439. Son ouvrage se compose de 7 livres.

9 *Le Grammairien*, ms. de Paris. — Théodoret, dit l'hérétique, parce qu'il était l'ami de Nestorius et l'adversaire de S.^t^ Cyrille, vivait à la fin du IV^e^ siècle et dans le courant du V^e^. On l'appelait aussi le grammairien, comme le prouvent certains manuscrits de Michel qui donnent cette variante. Théodoret était d'Antioche, et fut consacré évêque de Cyrrhus ou Guris, *Կիւրիս*, ville de Syrie, au nord de Bérée (Alep). De tous les ouvrages qu'il composa, le principal est son *Histoire ecclésiastique,* en 5 livres, qui fait suite à celle d'Eusèbe, et comprend les temps écoulés entre les années 325 et 429. (Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 404).

ont écrit l'histoire depuis Constantin jusqu'à Théodose le Jeune; Jean d'Antioche[1] et de Djebel[2], Théodore de Constantinople, le lecteur[3], et Zacharie, évêque de Mélitène[4], qui ont raconté l'histoire des événements compris entre les regnes de Théodose et de Justinien l'Ancien; Jean d'Asie[5], qui écrivit une Histoire à partir d'Anastase jusqu'au règne de Maurice; Goria le savant[6], qui a retracé les faits accomplis depuis Justinien jusqu'à Héraclius, et l'invasion des Arabes dans la Syrie, événement qui eut lieu au temps de cet empereur; Saint Jacques d'Edesse[7], qui résuma tous les précédents historiens; Denys le diacre [1], qui raconte les événements survenus depuis Maurice jusqu'à l'empereur byzantin Théophile et jusqu'au règne de Haroun, khalife des Arabes; Ignace, évêque de Mélitène [2], Slivéa, prêtre de la même ville [3]; Jean de Kessoun [4] et Denys d'Alexandrie, fils de Saliba [5], qui composèrent des résumés historiques depuis Adam jusqu'au temps où ils vécurent. Nous aussi, avec l'aide du Seigneur, en entreprenant des travaux analogues, nous nous efforcerons de former avec la trame de leurs écrits et de ceux d'autres auteurs profanes, le tissu de notre histoire, en l'émaillant de couleurs empruntées aux plus belles fleurs, pour la gloire de Dieu.

---

[1] d'Alexandrie, ms. de Venise et de Paris.

[2] Quelques manuscrits ajoutent au nom de Jean, celui d'Alexandrie, ce qui donne lieu à une grave incertitude. Jean d'Alexandrie, surnommé *Philoponus* et le *grammairien* est l'auteur de plusieurs ouvrages de grammaire, d'histoire et de philosophie, cités par Grégoire Aboulpharadj (Cf. Fabricius, *Bibliot. græca*, T. X, pg. 639 et suiv.). Cet écrivain vivait au commencement du VII^e siècle. Quant à Jean d'Antioche et de Djebel (?), Assemani n'en fait point mention dans sa *Bibliotheca Orientalis*. Nous croyons que cet historien est le même que celui dont il existe des fragments considérables, recueillis et publiés dans la collection des *Fragmenta historicorum græcorum* (T. IV, pg. 538 et suiv.) de M. Ch. Müller (éd. Didot), et qui avait composé une Chronique qui s'étendait depuis l'origine du monde jusqu'au règne de l'empereur Phocas. Le mot Ճիպեղու offre une véritable difficulté; selon les uns, il semblerait cacher un nom d'homme, Zipélos ou Xipélos, qui se rapproche assez du nom de Xiphilin, auteur du XI^e siècle; mais nous aimons mieux y voir une transcription de l'ethnique גיבל ou جبلة, *Gabal*, *Gabala*, *Djébel*, en latin *Gabulum* ou *Gibellum* (Guillaume de Tyr, pg. 738) et quelquefois aussi *Zibel*. Cette ville qui faisait partie de la principauté d'Antioche, était située entre Valanie et Laodicée, et ne doit pas être confondue avec *Giblet*, l'ancienne *Byblos*, dans le comté de Tripoli.

[3] Théodore le lecteur, ainsi appelé parce qu'il était lecteur de l'église de Constantinople, vivait au VI^e siècle, et composa deux Histoires ecclésiastiques, l'une qui commençait en l'an 20 de Constantin le Grand et se terminait à la mort de cet empereur; l'autre qui s'étendait depuis la fin du règne de Théodose le Jeune jusqu'au commencement de celui de Justin. Il ne reste plus de ces deux ouvrages que des fragments conservés par Suidas, Theophane et Jean Damascène.

[4] Zacharie vivait au VI^e siècle, et composa en syriaque une *Histoire ecclésiastique* en 3 livres, qui s'étendait depuis le règne de Constantin jusqu'à l'an 20 de Justinien, et qui était extraite des Histoires ecclésiastiques de Socrate et de Théodoret. Le troisieme livre qui comprend les règnes de Théodose le Jeune et de ses successeurs jusqu'à celui de Justinien, appartient en propre à Zacharie (Assemani, *Bibliot. Orient.*, T. II, pg. 54 et suiv.). Zacharie est appelé le Rhéteur, ܪܗܛܪܐ ܡܡܠܠܐ, par Aboulpharadj (*Chron. Syr.*, pg. 2).

[5] Jean d'Asie, ܝܘܚܢܢ ܕܐܣܝܐ, ou d'Amid, était un évêque monophysite, auteur de Canons et d'une Chronique écrite en syriaque, qui s'étend depuis le règne de Theodose le Jeune jusqu'à l'an 10 de Justin II (Assemani, T. II, pg. 83 et suiv.), et qui a été mise à profit par le patriarche Denys de Tel-Mahr, auteur lui-même d'une Chronique dont nous parlerons plus loin. — Cf. sur Jean d'Asie, Cureton, *The third part of the eccl. hist. of John bishop of Ephesus* (Oxford, 1853), et Land, *Joannes Bischof von Ephesos* (Leyde, 1856).

[6] Goria, ܩܝܘܪܐ, en arabe قيوري, surnommé *docteur de Hira*, معلم حيرة, par le nestorien Amrou (Assemani, T. II, pg. 412, et T. III, P. I, pg. 170), est surtout connu sous le nom de Cyrus. Il était disciple du patriarche Mar Abbas, et écrivit dans le courant du VI^e siècle.

[7] Jacques, évêque d'Edesse, surnommé le *commentateur* ܡܦܫܩܢܐ ܕܟܬܒܐ, est regardé par les Syriens comme un des saints de leur Église. Il vivait dans le VII^e siècle, et composa un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite sa Chronique, intitulée ܡܟܬܒܢܘܬ ܙܒܢܐ, (Assemani, T. I, pg. 468 et suiv.).

Les esprits critiques ne doivent pas s'étonner de trouver dans la supputation des temps, des intervalles d'années plus ou moins longs, car nous rencontrons beaucoup de divergences dans la version des Septante et dans les écrits d'autres interprètes, et notamment dans la traduction que le roi Abgare fit faire par ordre de Saint Thaddée. Cette version fut revisée par Jacques d'Édesse [6] qui se fit juif, supposant que les Juifs, par jalousie, n'avaient pas voulu communiquer tous leurs livres aux païens. À quoi bon s'étonner, puisque c'est le Seigneur qui a dit que, tous les hommes commettront des erreurs dans le calcul des heures et du temps, et que c'est le Créateur seul qui le tient dans sa puissance et en est le dispensateur[1].

---

[1] Denys de Tel-Mahr, ܕܝܘܢܘܣܝܘܣ ܬܠܡܚܪܝܐ qui devint patriarche d'Antioche (jacobite) et qui florissait dans la seconde moitié du VIII^e siècle (Assemani, T. II, pg. 98 à 115), n'était encore que diacre, lorsqu'il composa sa Chronique et des Annales qui embrassent l'histoire des événements accomplis depuis l'origine du monde jusque vers la fin du siècle où il vécut. Sa Chronique a été publiée par fragments par Assemani dans sa *Bibliotheca Orientalis*, et la première partie *in extenso* par Tullberg, à Upsal, en 1850 (un vol. in 4°, texte et index).

[2] Ignace, métropolitain de Melitène, est cité également par Aboulpharadj, dans sa Chronique syriaque. Il était contemporain de Michel le Syrien, et mourut en 1094 (Assemani, T. II, pg. 212). Tous ses ouvrages sont perdus.

[3] Le nom de Slivéa, que quelques manuscrits nous donnent sous la forme *Livi*, est peut-être une altération des appellations *Saliba* ou *Scialita*, en usage parmi les Syriens, notamment à l'époque de Michel. Assemani cite plusieurs personnages qui portaient ces noms. (Cf. l'index à la fin des volumes de la *Biblioth. Orient.*).

[4] Jean, évêque de Kessoun, Քեսուն, *episcopus Chisumensis* ou *Cessunii*, comme le qualifient les écrivains latins, vivait dans le XII^e siècle. Il est mentionné dans le récit de la controverse qui eut lieu entre Théorien, envoyé de l'empereur Manuel Comnène, et Nersès IV, patriarche d'Arménie, lorsque ce prince chercha à établir l'union entre les deux églises grecque et arménienne. (*Bibl. vet. Patr.*, T. IV. — *Max. Bibl. vet. Patr.*, T. XXII). Assemani le cite avec éloge (*Bibl. Orien.*, T. II, pg. 364).

[5] On ne sait rien de Denys, fils de Saliba, qui est considéré comme l'un des principaux historiens syriens. M. Nève nous a fait connaitre, d'après M^r Beelen, le savant éditeur des *Lettres de S.^t Clément Romain sur la virginité*, (prolégomènes. pg. LV et LVI) la valeur qu'attachent les Syriens aux écrits de cet auteur. (Cf. *Coup d'œil sur les monuments du Christianisme primitif publiés en syriaque*, pg. 21, dans les Annales de Philos. chrét., T. XIII, avril 1856).

[6] La version syriaque de la Bible, telle que nous la possédons aujourd'hui, est celle qui porte le nom de *Peschito* (simple), et qui fut faite sur l'hébreu pour l'Ancien Testament, et sur le grec pour le Nouveau. Ce texte est le plus ancien monument connu de la littérature syriaque, et bien que l'époque de sa rédaction soit difficile à fixer, il paraît à peu près certain qu'il fut écrit à Edesse, dans le courant du II^e siècle de notre ère. (Cf. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, liv. III, ch. III, § 2, pg. 263 de la 3^e édit. — Cureton, *Remains of a very antient recension of the four Gospel in syriac*, (Londres, 1858). — F. Nève, *L'Église d'Orient et son histoire*, pg. 5 et suiv., dans les Annal. de Philos. chrét. 1860. — Le même, *De la renaissance des lettres syriaques*, pg. 9 et suiv., dans le même recueil. 1854).

Commençons donc notre ouvrage par Adam, souche de l'humanité; et tout d'abord signalons la divergence[2] des historiens dans la supputation du temps, en restant toutefois ferme dans la foi. D'après la version des Septante, Adam âgé de 230 ans, engendra Seth, et vécut encore 460 ans. Sa vie dura en tout 930 ans, et se termina à la 135e année de Malaléel. Adam était donc mort 60 ans avant la naissance d'Enoch. Cependant il y a une erreur très-grave dans ces calculs: d'après la version d'Abgar, usitée chez le Syriens, Adam, alors âgé de 230 ans, engendra Seth et vécut encore 700 ans; donc la durée totale de sa vie a été de 930 ans. Anianus cite un passage du livre d'Enoch[3] qui dit que 70 ans après qu'Adam fut sorti du Paradis Terrestre, il connut Eve et engendra Caïn, et que 7 ans plus tard, il engendra Abel. Ce dernier, à l'âge de 53 ans[4], fut tué par Caïn, et ses parents le pleurèrent durant l'espace de 100 ans. Ensuite Adam engendra Seth, l'enfant de la consolation. Madidime (Méthodius) de Patara[5] ajoute qu'Adam, 30 ans après sa sortie du Paradis Terrestre, engendra Caïn avec Guilima (Climia) sa sœur; qu'après un pareil laps de temps, il engendra Abel avec Abéla sa sœur; qu'Abel fut tué 130 ans après, et qu'enfin Adam engendra Seth, dans la 230^e année de sa vie[1]. Ceci explique la concordance chronologique des récits.

---

[1] « *Non est vestrum nosce tempora vel momenta, quæ Pater posuit in sua potestate* ». *Act. Apost.* I. 7. — Rapprochez le passage de Michel de celui d'Eusèbe, *Chronique*, édit. Aucher, T. I, pg. 5.

[2] L'original dit *concordance*, *միաբանութիւն*.

[3] Le Livre apocryphe d'Enoch qui est cité dans l'Epitre de S.t Jude (14-15), n'a été connu pendant très-longtemps, que par des passages intercalés dans les œuvres des anciens auteurs ecclésiastiques, et notamment par deux fragments grecs, insérés dans les écrits de Cédrenus et du Syncelle. Bruce, le premier, fit connaître à l'Europe savante le livre d'Enoch, dont il rapporta trois manuscrits découverts par lui en Abyssinie Depuis lors, cet ouvrage n'a cessé d'être l'objet de recherches curieuses et de publications importantes, dues à la plume des Silvestre de Sacy, des Laurence, des Hoffmann, des Ewald, des Gfrœrer et des Dillmann. Originairement écrit en hébreu, ou en hébreu araméen, à l'époque des Machabées, le Livre d'Enoch fut traduit en éthiopien, dans le courant des IVe et Ve siècles. Fabricius, (*Codex pseudoepigraphus Vet. Test.*, T. I, pg. 160-223) donne une liste assez longue des anciens auteurs ecclésiastiques qui ont parlé de ce livre dans leurs écrits; mais il y aurait encore tout un travail à entreprendre sur ceux qui ont fait usage de ce texte apocryphe sans le citer. Au IVe siècle, l'Eglise latine cessa de s'occuper du Livre d'Enoch, mais jusqu'au VIIIe siècle, les Grecs et les Syriens continuèrent à y puiser des renseignements. Toutefois, on peut supposer, d'après les paroles mêmes de Michel le Syrien, que les chroniqueurs de cette époque, et notamment Aboulpharadj (*Chr. Syr.*, pg. 1), n'avaient pas sous les yeux le texte du Livre d'Enoch, car il ne cite cet écrit que d'après Anianus, ce qui donnerait à penser que, de son temps, ce livre n'était plus très-répandu en Syrie, et même que le texte hébreu était déjà perdu.

[4] 13 ans selon quelques-uns.

[5] Le nom de Madidime est une altération de celui de Méthodius, surnommé *Eubulius.* Méthodius fut successivement évêque d'Olympe, de Patara et de Tyr, et ensuite exilé par les Ariens; il souffrit le martyre en 312. Au-

Seth âgé de 205 ans, engendra Enos; tandisque ce fut à l'âge de 150 ans, selon les Syriens, qu'il lui aurait donné naissance. Selon les Grecs, la durée totale de sa vie aurait été de 970 ans. Enos, âgé de 190 ans, engendra Caïnan, selon l'Africain; mais, d'après les Syriens, il lui aurait donné naissance à l'âge de 150 ans.

Enos, en témoignage de son respect pour la loi naturelle, pratiqua la vertu et l'enseigna à ses enfants. Il invoqua avec confiance le nom du Seigneur Dieu pour qu'il secondât ses bonnes intentions. Ses enfants et ses frères instruits par lui, ayant gardé le souvenir de la vie d'Eden et renoncant au mariage, au nombre de 200, se retirèrent sur le mont Hermon, où ils vécurent dans l'abstinence, en pratiquant les vertus célestes; c'est pour cette raison qu'ils s'appelèrent les Enfants de Dieu[2]. Enos vécut en tout 930

---

teur de beaucoup d'ouvrages, Méthodius n'a cependant pas composé tous les écrits qu'on lui attribue dans les anciennes Bibliothèques des Pères, et qui sont considérés comme apocryphes par les critiques. On n'est pas encore parvenu à déterminer au juste l'époque de la rédaction des prophéties qu'on lui attribue, et qui sont l'œuvre d'un anonyme qu'on a coutume de désigner sous le nom de Pseudo-Méthodius. (Cf. *Monumenta patrum orthodoxographa*, Bâle, 1555, T. I, pg. 95-115, et les édit. de Cologne, 1475 (?) et de Bâle, 1498). M. Brosset a donné, dans sa traduction de l'*Histoire de la Siounie*, par Et. Orbélian, une note très-détaillée sur Méthodius (pg. 94, note 2); nous y renvoyons le lecteur.

[1] Tout ce passage est reproduit dans la *Chronique syriaque* d'Aboulpharadj, (pg. 3) qui dit: « Selon Méthodius, [Adam], trente ans » après sa sortie du Paradis [Terrestre], engen- » dra Caïn avec Climia, ܩܠܝܡܝܐ, sa sœur; et » trente années après, il engendra Abel avec » Lébuda, ܠܒܘܕܐ, sa sœur. Lorsqu'Adam é- » tait âgé de 130 ans, Abel fut tué. A l'âge de » 230 ans, Adam engendra Seth. » Ce passage est également reproduit dans l'*Histoire des dynasties* d'Aboulpharadj (pg. 4). Dans un livre gnostique intitulé: *Apocalypse d'Adam* ou bien encore *Testament d'Adam*, dont M. Renan a publié le texte syriaque dans le *Journal Asiatique* (1853), la fille d'Adam est appelée aussi Lébuda. C'est une allusion à une fable adoptée par les Grecs et les Orientaux, d'après laquelle Ève aurait donné le jour à Caïn, à Abel et à deux filles Calmana et Lébora. Adam voulut que chacun de ses deux fils épousât la jumelle de son frère; mais Caïn, mécontent de cet arrangement qui donnait la plus belle femme à son frère, conçut de la haine contre Abel. Cette fable a été admise par Méthodius, Michel le Syrien, Eutychius, Aboulpharadj et Vincent de Beauvais (Fabricius, *Cod. pseudoepigr. Vet. Test.*, T. I, pg. 109 et suiv., et T. II, pg. 44). Les Grecs nomment la jumelle d'Abel, Λεβόρα ou Δεβόρα; Eutychius donne la leçon *Laphara*. S.^{t} Irénée et S.^{t} Épiphane mentionnent ces rêveries et les attribuent aux gnostiques et aux séthiens (Fabricius, *op. cit.*, T. I, pg. 125 et 128). Les Arméniens, qui ont également fait usage de sources apocryphes dans leurs chroniques, mentionnent les noms des femmes des premiers patriarches depuis Seth jusqu'à Nachor; on les trouvera rappelés dans les ouvrages de Vartan l'Historien, Mékhitar d'Aïrivank, et Samuel d'Ani. Mais ces appellations sont de pure invention, et ont été empruntées, soit aux livres apocryphes de l'Ancien Testament, soit aux auteurs chretiens, soit enfin aux rabbins juifs.

[2] Cf. Aboulpharadj (*Chron. syr.*, pg. 3 et 4) où le même fait est raconté en abrégé. — Voir

ans[1] et mourut. Caïnan, âgé de 170 ans selon les Septante, engendra Malaléel; selon les Syriens il ne l'eut qu'à 70 ans. La durée de toute sa vie fut de 850 ans. Malaléel âgé de 165 ans engendra Jared; au dire des Syriens, il ne l'eut qu'à 67 ans, et mourut après avoir vécu 897 ans[2].

Jared âgé, selon les Septante, de 162 ans, engendra Enoch, tandis que selon les Syriens, il n'avait que 62 ans. Toute la durée de sa vie fut de 962 ans jusqu'à la 600^e^ année de Noé. Sa 40^e^ année correspond à l'an 1000 depuis la sortie d'Adam du Paradis Terrestre. Dans cette période de temps, il n'y avait point de rois, parcequ'Adam, premier homme, dirigea l'humanité jusqu'à la 135^e^ année de Malaléel, et mourut 30 ans[3] avant la naissance de Jared. Seth avec sa descendance, ne se mêla point avec la race de Caïn, d'après l'ordre que le Seigneur lui avait donné.

Mille ans après, les descendants de Caïn, se donnèrent un roi nommé Samiros[4]. Vers ce temps-là, les enfants de Seth, qui habitaient sur le mont Hermon, fatigués de l'existence angélique qu'ils menaient, quittèrent leurs demeures, à ce que raconte Anianus, qui emprunta ce récit au Livre d'Enoch[5]. Leurs frères s'indignèrent contre eux, les chassèrent, et ne voulurent point leur permettre de choisir de femmes parmi eux. Alors les enfants de Seth vinrent se mêler avec la race de Caïn et prirent des femmes à leur choix. C'est depuis ce moment que le mal commença à augmenter et à se répandre sur la terre: la prostitution, la violence, sources de guerres et de meurtres. En même temps, les enfants de Seth qui habitaient le troisième climat formant une partie de la terre, fondèrent aussi un état monarchique, et appelèrent au trône un certain Alorus[6]. Celui-ci découvrit le premier le nombre des signes

---

aussi plus bas la note 5 qui explique ce passage. — Aboulpharadj (*Dynast.* pg. 5) dit que ce fut la descendance de Seth qui alla sur le mont Hermon, mener la vie angélique, et pour cette raison, on nomma sa race les *Beni-Elohim* ou Fils de Dieu.

[1] 905 ans, 3 ms.

[2] 895 ans.

[3] 100 ans, 3 ms.

[4] Aboulpharadj, (*Chr. syr.* pg. 4). — Le nom de Samirus ou Samiron est une altération du fait des copistes de Michel, car Aboulpharadj donne la leçon Samiazos, ܣܡܝܐܙܘܣ, qui paraît meilleure. J'ignore à quelle source ces chroniqueurs ont puisé les renseignements qu'ils donnent sur ce personnage.

[5] Tout ce passage et ce qui suit, est en effet emprunté au *Livre d'Enoch* (Cf. chap. VII vers. 1-15 de l'édit. angl. de Laurence, intitulée *The Book of Enoch the prophet,* qui a été publié en éthiopien par M. Dillmann (Leipsik, 1851). Ce chapitre, qui nous a été conservé également par le Syncelle, diffère sensiblement de la version de l'historien byzantin, ce qui est pour nous la preuve que le Syncelle s'est servi d'un texte différent de celui qui nous a été révélé par les publications de Laurence et de Dillmann, et qui n'était autre que la compilation d'Anianus, dont se sont également servis Michel et Aboulpharadj. Anianus lui-même avait sans doute sous les yeux une version grecque du Livre d'Enoch assez peu fidèle, et qui pourrait bien être la même que celle qui vient d'être retrouvée tout récemment.

[6] La liste des dix rois chaldéens antédiluviens qui auraient régné successivement durant l'espace de dix années cosmiques est fabuleuse. Cette liste nous a été conservée par Bérose, historien chaldéen du IV^e^ siècle avant notre ère, qui avait composé en grec une hi-

du zodiaque et des planètes, et calcula leur révolution. Il devint la souche du chaldéisme, et le pays prit le nom de Chaldée. Alorus régna 98 ans et 230 jours. Son fils Elph'ar (Alaspar) lui succéda et occupa le trône pendant 29 ans et 215 jours. Il fut remplacé par Almion (Amélon) le chaldéen, de la ville de Ph'outivion[1], qui régna pendant 128 ans et 80 jours. Après lui, le chaldéen Aménon régna 118 ans et 118 jours. Il eut pour successeur Amacar (Amécalar) le chaldéen qui occupa le trône 195 ans. Après lui régna pendant 98 ans et 80 jours Tinos (Daon), pâtre chaldéen. Vint ensuite Evtourinkos (Evédorac) qui gouverna pendant 177 ans et 197 jours. Puis Mampsios (Amempsinos), de la ville d'Anarkon[2], qui régna 197 ans et 230 jours, auquel succéda Otiartos (Otiartès), originaire aussi de la même ville, dont le règne fut de 78 ans et 330 jours. Après, vint Khousouthros (Xisuthrus) son fils, qui occupa le trône pendant 175 ans et 195 jours. La durée des règnes de ces rois fut de 1180 ans et 205 jours, y compris le temps pendant lequel le trône fut occupé, et les interrègnes qui durèrent 1062 ans, ce qui fait un total de 2242 ans[3] C'est vers ce temps-là qu'eut lieu le déluge universel.

---

stoire de son pays, aujourd'hui perdue. Quelques fragments de cette histoire nous ont été transmis par Josèphe, Moïse de Khorène, Eusèbe, le Syncelle, et ont été groupés par M. Ch. Müller, dans un chapitre spécial consacré à Bérose (*Fragmenta historic. græc.*, éd. Didot, T. II, pg. 495 et suiv). Nous allons donner l'orthographe des noms de ces rois chaldéens, d'après le Syncelle, Eusèbe et Aboulpharadj, afin qu'on puisse juger des variantes que nous fournissent ces trois autorités :

Le Syncelle.			Eusèbe. (Ed. Aucher, T. I, pg. 10-11, 46-47).			Aboulpharadj. (*Chr. syr.* p. 4).
Ἀλῶρος,	— σαρους	ι'.	Աղովրոս,	— շարս	Ժ.	ܐܠܘܪܘܣ
Ἀλάπαρος,	»	γ'.	Աղապարոս,	»	Գ.	ܐܠܦܐܪܘܣ
Ἀμηλῶν,	»	ιγ'.	Աղմեղոն,	»	ԺԳ.	ܐܠܡܝܠܘܢ
Ἀμμενῶν,	»	ιβ'.	Ամմենոն,	»	ԺԲ.	ܐܡܡܐܢܘܢ
Μεγάλαρος,	»	ιη'.	Ամեգաղարոս,	»	ԺԸ.	ܡܓܠܐܪܘܣ
Δάωνος,	»	ι'.	Դաւոնոս,	»	Ժ.	ܕܐܘܢܘܣ
Εὐεδώραχος,	»	ιη'.	Եդովանքոս,	»	ԺԸ.	ܐܘܕܘܪܟܘܣ
Ἀμεμψινὸς,	»	ι'.	Ամենփսինոս,	»	Ժ.	ܐܡܦܣܝܢܘܣ
Ὠτιάρτης,	»	η'.	Ոտիարտէս,	»	Ը.	ܐܛܝܐܪܛܝܣ
Ξίσουθρος,	»	ιη'.	Քսիսութրոս,	»	ԺԸ.	ܟܣܝܣܘܬܪܘܣ

[1] Le Syncelle, d'aprés Abydéne, nomme cette ville Παντιβίβλων (*Frag. hist. græc.*, T. IV, pg. 280), nom qu'Eusébe a transcrit sous forme Պանտիբիբղոն.

[2] Le nom de cette ville est donné dans le Syncelle sous la forme Λαράχων, ou selon une variante, Λαράγχων. Le traducteur arménien d'Eusébe a transcrit ce nom au cas oblique, 'ի Ղանքարաց (*Chron.* éd. Aucher, T. I, pg. 14).

[3] Eusébe et le Syncelle en donnant, d'aprés Bérose, la somme totale de la durée des dix régnes des rois chaldéens antérieurs au déluge, s'expriment ainsi : « Tous ces dix rois régnérent ensemble cent vingt sares ». (Cf. sur ces dates, les extraits d'Alexandre Polyhistor dans Eusébe et le Syncelle).

Reprenons l'ordre du récit interrompu. Enoch, âgé de 165 ans, engendra Mathusalem; il fut agréable à Dieu durant 200 ans, et recut le don de prophétie. Il inventa les caractères à branches courtes qui embrassent beaucoup de lettres, au moyen desquelles il composa l'histoire de la vie de ses prédécesseurs et écrivit sa prédiction[1]. Il fut enlevé vivant de ce monde et personne ne sait le lieu de son séjour, si ce n'est Dieu qui l'a transporté. Les uns pensent qu'il fut placé dans le paradis d'Adam, mais d'autres prétendent que le paradis ne fut ouvert qu'au [bon] larron. Cependant il paraît certain que c'est dans le ciel, au dessus du paradis, qu'Enoch fut placé, car Dieu est toutpuissant; et lorsque le paradis se fut ouvert par la croix, Enoch y descendit. Si cette opinion te convient, tu peux l'accepter, car il n'y a rien de dangereux [à le faire].

Mathusalem, âgé de 187 ans, engendra un fils [Lamech], selon les Septante et les Syriens. Eusèbe et Anianus lui donnent 165 ans, et les Samaritains 62[2] seulement. Il vécut 962 ans, jusqu'à la 98e année de Sem. D'autres lui donnent 969 ans. Alexandre [*ou plutôt* Anianus] ajoute qu'après avoir engendré son fils Lamech, il vécut 788 ans, et mourut vers l'époque du déluge universel. Lamech âgé de 188 ans, engendra Noé. Selon les Syriens, il n'avait que 182 ans; selon les Samaritains seulement 53 ans. Il vécut en tout 773 ans, jusqu'à la 69e année de Sem, et mourut 29 ans avant son père; d'autres disent 49 ans.

L'an 1666 après la sortie d'Adam du Paradis Terrestre, naquit Noé le juste qui, devenu adulte, fut agréable à Dieu, parce que sa vie était pure en comparaison de celle des autres hommes. Il ne contracta point de mariage et vécut 500 ans dans la solitude. Dans sa 58e année, le monde avait déjà accompli les deux premières époques[3]. Anianus raconte qu'en ce temps-là, la terre était peuplée de géants énormes et monstrueux, abandonnés de Dieu. L'injustice ayant triomphé, le monde fut dévasté par des guerres; les cimes des montagnes furent couvertes des nombreux cadavres des hommes massacrés, et leurs corps jonchèrent les plaines, parce que l'Esprit du Seigneur Sabbaoth, s'était éloigné d'eux. Cependant le chaste Noé ayant épousé, par l'ordre de Dieu, Nemzara, eut trois fils: Sem, Cham et Japhet. Il construisit une grande arche à trois étages, pour y conserver les semences de la seconde croissance, sous la garde de Dieu. Lorsque Noé eut 600 ans accomplis, le déluge commença le 27 du second mois Iar, et l'eau séjourna pendant une année entière sur la terre, jusqu'au quantième correspondant du même mois. Noé sortit de l'arche avec ses trois fils et leurs femmes et les animaux qu'il y avait fait entrer avec lui. Il honora Dieu par des sacrifices et reçut de lui la bénédiction qu'il avait donnée au premier homme, avec l'ordre de ne jamais répandre le sang humain et de ne point se nourrir du sang des animaux. L'Éternel lui donna ensuite le signe d'alliance, afin de ne plus frapper les êtres vivants à cause de leurs péchés, mais se réservant de punir les coupables avec moins de sévérité.

---

[1] L'invention des caractères attribuée, tantôt à Adam (Fabricius, *Cod. pseud. Vet. Test.* T. I, pg. 1), tantôt à Seth (Jean Tzetzès, *Chil. V., Hist.* 26.—Michel Glycas, *Annal.*, pg. 121. —Aboulpharadj, *Dynast.*, pg. 5), tantôt à Enoch (Fabricius, *op. cit.*, T. I, pg. 219), tantôt à Noé (Fabricius, *op. cit.* T. I, pg. 263) et à d'autres encore, est une tradition que l'on rencontre principalement dans les livres des rabbins, auxquels les byzantins l'ont empruntée.

[2] 82 ans, dans 3 ms.

[3] Selon Anianus, cité par Aboulpharadj (*Dyn.*, pg. 10), le monde, depuis la création d'Adam jusqu'au vendredi où commença le déluge, avait déjà atteint 2226 ans, un mois, 23 jours et 4 heures.

Je m'étonne que Josephe[1] ait dit que l'arche s'arrêta sur la montagne Euphim en Pisidie[2], car d'après le témoignage du texte sacré, ce fut sur le Massis (Ararat), dans la Grande-Arménie.

Noé vécut 350 ans après le déluge, engendra un fils nommé Maniton[3], et partagea la terre entre ses enfants.

Il donna à Sem la Perse, la Syrie, la Palestine, jusqu'à Rhinocoroura, c'est-à-dire le Nil avec Bectouria; à Cham de Rhinocoroura jusqu'à Catiron; enfin, Japhet eut pour sa part depuis la Médie jusqu'à Catiron du nord[4]

---

[1] Le nom qui est donné ici par les manuscrits peut se lire *Jovsépos*, *Zovsépos* et même *Zovzéos*, appellation où il est facile de reconnaître le nom de Josèphe. Toutefois, comme le fait rapporté par Michel ne se trouve pas mentionné dans les *Antiquités Judaïques*, il est évident qu'ici le texte a été corrompu. En effet, Aboulpharadj qui a reproduit le même passage d'après le texte syriaque de Michel raconte ce qui suit (*Chr. syr.* pg. 7; éd. Bruns et Kirsch): « Die 27 [mensis] Aiyar, vertente anno, egres- » si sunt ex nave, eamque reliquerunt Apa- » meæ, quæ est metropolis Pisidiæ. Secundum » Josephum, colliguntur ab Adamo ad dilu- » vium anni 2242. » La citation de Josèphe s'applique donc au nombre des années accomplies jusqu'au déluge, et non pas à l'arche de Noé.

[2] Aboulpharadj (*Chr. syr.* pg. 7) cite Apamée de Pisidie, ܐܦܡܝܐ ܕܦܝܣܝܕܝܐ, ou bien (*Dyn.* pg. 8) les montagnes de la Gordyène, comme étant l'endroit où s'arrêta l'arche, après le déluge. Le traducteur arménien de Michel s'est donc trompé en donnant à Apamée, qu'il a transcrit sous la forme Եւփիմիա, la qualification de « montagne de la Pisidie », au lieu de « métropole » qui existait vraisemblablement dans le texte syriaque de notre auteur, comme on doit le supposer en comparant le passage de la traduction arménienne de Michel avec le texte d'Aboulpharadj. Il existait chez les Arméniens une tradition que nous a conservée Moïse de Khorène dans sa Géographie, et d'après laquelle l'arche aurait été construite en Pisidie: *Պիսիդիա, որ ունի մայրաքաղաք զԱնտիոքիա՝ ուր ասեն շինեալ զտապանն Նոյի*. (Cf. S.t Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, T. II, pg. 348-349. — OEuvres de Moïse de Khorène (en arménien), Venise, 1843, pg. 600).

[3] Le faux Méthodius, dans ses *Prophéties*, donne, à ce quatrième fils de Noé, le nom de *Jonithus*. Mais Léon Allatius (*ad Eustath. hexaëmeron*, pg. 236) orthographie exactement ce nom sous la forme Μανήτων (Cf. Fabricius, *Codex pseudoepigr. Vet. Test.*, T. I, pg. 276-277).

[4] Ce passage a été altéré par les copistes; Aboulpharadj, dans sa Chronique syriaque (pg. 7), le donne exactement: « Post hæc Noachus terram tribus filiis divisit. Limites Se- » mi fuerunt Persia et Bactriana usque ad In- » dum.....; limites Chami sunt à Rhinocura, » ܪܝܢܩܘܪܐ, usque ad Gadiram, ܓܕܝܪܘܢ, (Ga-

La race japhétique possède le territoire qui s'étend depuis les sources du Tigre, qui sert de limites entre la Médie et la Perse. La race sémitique occupe les pays situés à l'orient et à l'occident de l'Euphrate et du Tigre. La race chamitique possède le fleuve Gihon, qui trace entre eux une limite.

Les descendants de Japhet sont : les Arméniens, les Macédoniens, les Mèdes, les Grecs, les Latins, les Alains et les Géorgiens. Les peuples issus de Cham sont : les Egyptiens, les Indiens, les Héthéens, les Jébuséens, les Abyssins, c'est-à-dire les Couschites, les Amorrhéens, les Gergéséens, les Aradiens. Les fils de Sem sont : les Assyriens, les Chaldéens ou Syriens, les Hébreux, les Franks, les Perses, etc.[1]

Les Sémites occupent le milieu de la terre, de l'orient à l'occident ; les Japhétiques occupent le nord, de l'orient à l'occident, et les Chamites, le midi. Maniton recut en partage la terre située au delà de la mer. Il demanda à son père une partie des ossements d'Adam que l'on gardait dans l'arche ; celui-ci lui donna les genoux et l'envoya ensuite en occident[2]. Maniton dévelop-

---

» dès)..... ; limites Japheti a Media ad Gadiram ex latere septentrionali. » Dans son *Histoire des Dynasties* (pg. 9), le même chroniqueur dit seulement : « or peu après le déluge, Noé distribua la terre habitable entre ses » fils,.... Cham eut la région des noirs ; Sem, » celle des bruns, et Japhet, celle des rouges. » Dans le *Livre du combat d'Adam*, on lit un passage analogue : « Et Sem, son premier-né, » eut la partie qui s'étend depuis Jérusalem » jusqu'à Varkedojon [la Bactriane, selon Dillmann], et jusqu'à Endéka [l'Indus ou l'Inde] ; » et c'est un vaste pays, et les frontières de » cette partie s'étendaient jusqu'à Gessen, entre le pays d'Egypte et la Palestine. Et son » second fils, Ham, reçut la terre d'Aris jusqu'au » midi et jusqu'à Fardunden, et jusqu'à Vagdupijon, et jusqu'à l'extrémité de l'ouest. Et la » portion de son troisième fils Japhet, fut depuis le coin du sud-ouest, jusqu'au grand » pays de Damatha, et également tout le nord » jusqu'à Aris. »

[1] La question de la place occupée par chacune des trois races a été traitée par M. Renan avec beaucoup de pénétration, dans son *Histoire des langues sémitiques* (liv. I, ch. 2, § I, et liv. V, ch. 2, § 5). Cette division du monde connu des anciens sémites, entre les trois races, offre toutefois quelques difficultés, et les exégètes les plus autorisés, comme Rosenmüller (*Handbuch der Biblische Alterthumskunde*, I, pg. 140 et suiv.), Lengerke (*Kenâan*, pg. 208 et suiv.), Tuch (*Kommentar über die Genesis*, pg. 252 et suiv.), Bertheau (*Zur Geschichte der Israeliten*, pg. 173 et suiv.) et autres, semblent reconnaître dans les généalogies contenues dans le X^{e} livre de la Genèse, une division des peuples, non par race, mais par climat. Ainsi Japhet, Sem et Cham serviraient à designer les trois zones, boréale, moyenne et australe (Renan, *op. cit.*, I. 2, § 1, pg. 40-41). C'est au surplus ce qui résulte d'un passage de Michel le Syrien qu'on lira quelques lignes plus bas, lorsque ce chroniqueur, aprés avoir dressé une liste ethnographique des peuples primitifs, trace le tableau géographique des races humaines par zone, et conçu absolument sur le même plan que celui que nous venons d'indiquer. Notons encore que le tableau des peuples issus des fils de Noé, donné par Aboulpharadj, diffère quelque peu de celui de Michel. Nous allons le reproduire pour en faire sentir les différences : « Posteri Semi : Assyri, Chaldæi, Lydi, Syri, Hebræi et Persæ ; posteri » Chami : Indi, Mitzræi, Ægyptii, Hethæi, Jebusæi, Hevæi, Amoræi, Gergesæi, Arvadæi ; » posteri Japheti : Macedones, Armeni, Medi, » Græci, Romani et Iberi. »

[2] Le *Livre du combat d'Adam* raconte différemment cette légende. Selon l'auteur de cette composition apocryphe : « Noé ayant partagé la » terre entre ses enfants, mourut à l'âge de » 950 ans ; et Michel, l'ange du Seigneur, apparut à Caïnan, père de Melchisédech, et lui

pa les sciences astrologiques et celle des augures et les secrets magiques des phénomènes[1]. D'autres croient que les Madianites descendent de lui.

On dit que Noé eut encore une autre fille, nommée Aster, qui avait reçu de son père une partie du midi en partage[2].

Noé, dans sa prudence, fit jurer à ses enfants, avec de grandes malédictions, de ne pas chercher à se nuire les uns aux autres, mais de se conduire avec piété et équité, chacun dans ses domaines, afin d'éviter l'extermination. Il vécut jusqu'à la 80^e^ (*lisez* 83^e^) année d'Héber et mourut.

Sem, à l'âge de 130 ans, engendra Arphaxad d'après les Septante[3]; se-

---

» dit: Dieu m'a envoyé vers toi pour que je » prenne ton fils et que je l'emmène dans le » pays où restera le corps de votre père Adam, » et il sera élevé devant Dieu. (Sur la vocation » de Melchisédech, Cf. Heidegger, *Hist. patriarch.*, T. II, pg. 41. — Fabricius, *Cod.* » *pseud. Vet. Test.*, T. I, g. 324). L'ange vint » ensuite trouver Melchisédech, lui découvrit » le lieu où était renfermé le corps d'Adam, et » lui ordonna de le porter avec Sem, là où » Dieu lui ordonnerait. Sem fit un coffre, y » renferma le corps d'Adam qui était dans » l'arche, et partit avec Melchisédech. Arrivés » au terme de leur voyage, le coffre tomba et » se brisa en deux parties. Melchisédech éleva » dans cet endroit un autel fait de douze pier- » res, et resta auprès du corps d'Adam pour » servir Dieu et l'adorer sans cesse. » La légende de l'ensevelissement d'Adam sur le mont Golgotha, semble être d'origine juive, ainsi que le disent quelques Peres de l'Église grecque, et notamment S.^t^ Athanase, S.^t^ Basile de Séleucie et S.^t^ Epiphane. On la retrouve aussi dans d'autres auteurs ecclésiastiques, S.^t^ Jean Chrysostôme (*Homel.* 83, *in Johannem.*), Théophane (*Homel.* 27), Théophylacte (*in Marc.* 15, et *Johann.* 9), Tertullien (*Advers. Marcionem*, liv. II), S.^t^ Ambroise (liv. V, ep. 19), etc. Cette légende était aussi répandue chez les Syriens, car Aboulpharadj (*Dynast.*, pg. 10) la rapporte également. — Les os d'Adam étaient, selon les traditions répandues chez les chrétiens d'orient et chez les Musulmans, renfermées dans la *Caverne des trésors* que le *Testament d'Adam* appelle ܡܥܪܬ ܓܙܐ (Eutychius, pg. 18, 33, 37. — El Kesaï, suppl. arabe, 634, f.^o^ 41 et suiv.). La Chronique de Denys de Tel-Mahr développe cette tradition (Ed. Tullberg, pg. 5 et suiv.). C'est dans cette caverne, qui renfermait également les ossements des premiers patriarches, que furent aussi cachés l'or, l'encens et la myrrhe, que les mages offrirent au Christ à Bethléem. Selon Denys, cette caverne, qu'il appelle encore «la Montagne Sainte», ܛܘܪܐ ܩܕܝܫܐ, ou «Montagne des Illustres», ܛܘܪܐ ܢܨܝܚܐ, ou « Caverne des trésors des mystères cachés», ܡܥܪܬ ܓܙܐ ܕܐܪ̈ܙܐ ܟܣܝܐ, était située dans la montagne de Schir, ܣܥܝܪ, aux extrémités de l'orient, en face du grand océan, qui entoure le monde, et à l'orient du pays de Nud, ܢܘܕ, où résida Adam, à sa sortie du Paradis Terrestre.

[1] Le faux-Méthodius dans son *Livre de prophéties* dit en effet que Jonithus (Maniton, selon Michel) reçut de Dieu le don de la sagesse pour tous les arts, et qu'il fut le premier inventeur, non seulement des lettres et des différentes sciences, mais encore de toute l'astronomie. Ce fut lui qui aurait révélé à Nemrod, sous quelles influences sidériques il devait commencer à régner sur la terre.

[2] Notre auteur dit plus loin que c'est de cette femme nommée Aster, que descendait la reine de Saba, dont il est question, III, *Rois* et II, *Paralipomènes*.

[3] Les chiffres donnés ici par Michel et reproduits par Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 7 et suiv.), sont quelquefois différents de ceux qui se lisent dans le texte hébreu et le texte samaritain des Livres Saints, et même de ceux donnés par les Septante. Cependant il est facile de voir que notre auteur et les autres chroniqueurs syriens ont suivi le texte des Septante et celui de la *Peschito*, dont ils invoquent à plusieurs reprises le témoignage. Toutefois comme les dates de Michel sont en désaccord avec le texte syriaque de la Bible qui avait été traduit sur l'original hébreu, il s'ensuit que les fautes qui se remarquent dans les chiffres sont dues aux copistes, qui ont altéré l'œu-

lon les Syriens, il n'avait que 102 ans. Il possédait les ossements des premiers parents et les enterra dans son héritage, parce que Cham et ses enfants le tourmentaient.

Arphaxad âgé de 135 ans, engendra Caïnan [le jeune]. Celui-ci propagea l'erreur des Chaldéens, inventa la magie et répandit parmi les hommes l'art de connaître le sort et le destin, d'après l'aspect des astres et la marche des planètes. Ses enfants crurent qu'il était Dieu; ils l'adorèrent et lui élevèrent même de son vivant, une statue. Cet acte inaugura le culte impie de l'idolâtrie. Il fonda une ville qu'il appela Harran (Carrhes) du nom de son fils. L'évangéliste Luc fait mention de lui[1], parce que Celui dont la mission était de détruire l'idolâtrie, était arrivé. C'est pour cela que Moïse, l'auteur de la Genèse, n'en parle pas[2].

Caïnan, à l'âge de 130 ans, engendra Héber et Jectan, selon l'historien Anianus (Enanus); mais d'après les Syriens, il avait 134 ans.

Héber, à l'âge de 134 ans, engendra Phaleg; sous ce dernier, la race humaine s'étant multipliée, commença à s'entrechoquer et à commettre de grandes injustices. Les anciens se rassemblèrent alors, et se partagèrent de nouveau la terre; c'est ainsi que s'explique le nom de Phaleg, qui signifie *partage*[3].

Phaleg, à l'âge de 133 ans, engendra Réhu. En ce temps-là, les chefs de

---

vre de Michel par calcul ou par ignorance. Voici d'aprés les Tables dressées par le P. Aucher (*Chron. d'Eusèbe*, T. I, P. I, pg. 131 et suiv.), les variantes que nous fournissent les différents textes et versions des Livres Saints, pour la période qui nous occupe:

	SELON LES SEPTANTE.	SELON LE TEXTE HÉBREU.	SELON LA PESCHITO.	SELON MICHEL.
Sem engendra Arphaxad .	à l'âge de 100 ans.	à l'âge de 100 ans.	à l'âge de 102 ans.	à l'âge de 130 ans.
Arphaxad eng. Caïnan le jeune	» 135 ans.	»	»	» 135 ans.
Caïnan eng. Héber et Jectan	» 130 ans.	» 30 ans.	» 134 ans.	» 130 ans.
Héber eng. Phaleg . . .	» 134 ans.	» 34 ans.	»	» 134 ans.
Phaleg eng. Ragau, *(Réhu)*	» 130 ans.	» 30 ans.	»	» 133 ans.

[1] Evang. sel. Luc. III, 16. — Caïnan le jeune n'est pas mentionné dans la Bible hébraïque et samaritaine qui ne cite que Saleh, fils d'Arphaxad (XI, 13-15.) dans la généalogie de Sem; mais on trouve la mention de ce patriarche dans les Septante et dans le *Livre du combat d'Adam*, où il est désigné aussi comme fils d'Arphaxad et pére de Mathusalem.

[2] Tout ce passage se retrouve presque mot pour mot dans Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 7. et *Dyn.* pg. 10).

[3] Selon les exégètes, les trois noms de Saleh, Héber et Phaleg désigneraient des événements (Ewald, *Geschischte des Volkes Israël*, T. I, pg. 316 et suiv. — Tuch, *Kommentar*, pg. 257.—Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, pg. 169), relatifs aux différentes phases de l'émigration des premiers Sémites; ainsi שלח, עבר, פלג, seraient des noms abstraits, signifiant *dimissio, transitus (fluminis), dispersio*, (Renan, *Lang. sémit.* I, 2, pg. 30). On peut encore ranger dans la même catégorie de noms, celui de Jectan, קטן, *parvus, exiguus fuit*, et dans la conjugaison *hiphil, minuit*, mot qui semblerait indiquer, sinon une extermination, du moins un temps d'arrêt dans le développement de la race sémitique.

famille tinrent conseil et résolurent d'aller du côté de l'orient, afin de rechercher le séjour primitif d'Adam. Mais se voyant séparés d'Éden par une mer, ils se rappelèrent le déluge universel et supposèrent que cette masse d'eau existait depuis cette époque. Ils furent saisis d'effroi, parce que leur conduite ne différait en rien de celle des hommes qui furent engloutis par les eaux, puisqu'ils avaient méconnu le pacte d'alliance et la malédiction du juste Noé, en violant la règle que celui-ci avait établie. Ils se dirent entre eux: « Attendons-nous au même châtiment! La terre sera de nouveau bouleversée, et nous serons engloutis dans les mêmes abîmes. » Donc ils retournèrent à Chalanné, vaste plaine dans la terre de Sennâar, où ils jetèrent les fondements d'une tour, en vue de conjurer les fureurs d'un nouveau déluge.

À la naissance de Réhu, ils entreprirent la construction de la tour, qu'ils continuèrent jusqu'à sa 40^{e} année. Ils recevaient tous les matériaux qui leur étaient nécessaires, de leur pays. Nemrod, de son côté, chassait des bêtes féroces et des animaux, dont il nourrissait les ouvriers. Les chefs de cette entreprise étaient Lamsour (Assur), Haïg et Nemrod[1]. Pendant qu'ils rivalisaient d'ardeur et bâtissaient sans relâche la ville immense et la tour gigantesque, le Seigneur apparut au milieu d'un orage, ruina la tour et anéantit un grand nombre de travailleurs. Quelques auteurs avancent que Nemrod trouva la mort dans les ruines de la tour[2], mais nous avons acquis la certitude qu'il fut tué par Haïg, fils de Thogorma, fils de Thiras, fils de Gomer, fils de Japhet[3]. Haïg n'ayant point voulu dresser la statue de Bel et s'étant refusé à l'adorer, Nemrod se mit à la tête d'une nombreuse armée et marcha contre Haïg qui le tua[4].

---

[1] La tradition qui place Haïg au nombre des constructeurs de la tour de Babel, est d'origine arménienne et se rencontre seulement dans l'Histoire de Moïse de Khorène (I, 9). Une autre tradition recueillie par le même écrivain, tend à prouver que, déjà de son temps, au V^{e} siecle de notre ere, Haïg était considéré comme contemporain de Bel ou Bélus, appelé aussi Cronos, lequel, selon Moïse, n'est autre que Nemrod (I. 7). D'un autre côté, Assur le fondateur de Ninive, est rapproché de Nemrod qui établit sa puissance à Babylone (*Genèse*, X, 8-12). Toutes ces données, bien que fort obscures, nous montrent cependant comment les chroniqueurs orientaux, cherchaient à rattacher les traditions profanes aux récits des Livres Saints par des procédés souvent ingénieux, bien qu'assez ordinairement ils soient très-hasardés. (Cf. mon *Étude sur les sources de l'histoire d'Arménie de Moïse de Khorène*, § 2, pg. 310, dans le *Bulletin de l'Acad. des scien. de S.^{t} Pétersbourg*, T. III).

[2] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 9) dit également: « completisque 40 annis, Deus immisit ventum, quo turris destructa et Nimrodus mortuus est. »

[3] Michel, ou son traducteur arménien, a emprunté la généalogie dont il est question dans ce passage, à Moïse de Khorène (*Hist.* I, 5, 9). Le nom de Thiras qui figure dans cette liste, n'est pas mentionné dans la Genèse, et tout nous porte à croire que Moïse l'a introduit dans son canon des patriarches nationaux de l'Arménie, sur la foi d'antiques traditions, et peut-être même par suite de la nécessité où il se trouvait de rattacher aux filiations bibliques les généalogies primitives de sa nation.

[4] Ce récit diffère de celui de Moïse de Khorène qui avait emprunté ses renseignements à Mar Apas Catina, dont il a résumé l'ouvrage

Après la destruction de la tour[1], eut lieu la confusion des langues. Dieu fractionna l'unique langage en 72 idiomes[2]. Les peuples japhétiques eurent 15 langages; les Chamites, 38, et les Sémites, 19. Les différentes nations se

---

dans son 1er et son second livre. La guerre entre Haïg et Bélus était le résultat du refus du patriarche arménien de se soumettre au Titan babylonien. Haïg, attaqué par Bélus, voyait les rangs de ses soldats moissonnés par les Babyloniens, quand il décocha une flèche dans la poitrine de Bélus, le tua, et l'armée babylonienne prit aussitôt la fuite. — Cf. Moïse de Khor. I, 11. — Sébéos, *Histoire d'Héraclius*, livr. I, pg. 1 et suiv.) qui donne des détails un peu différents de ceux de Moïse, et qu'il dit avoir empruntés à un livre aujourd'hui perdu d'Agathange, le premier historien chrétien de l'Arménie.

[1] La Genèse ne dit pas que Dieu détruisit la tour de Babel; on lit seulement que le Seigneur, ayant confondu le langage des constructeurs, ceux-ci se dispersèrent et cessèrent de bâtir leur ville (XI, 4-9). Josèphe (*Antiq. jud.* I. 4), d'après une tradition qu'il appelle la Sibylle, avance que les hommes, ayant bâti une tour très-élevée, les dieux excitèrent contre elle une violente tempête qui la renversa. Cette destruction de la tour par une espèce de cyclone, est également rapportée par Abydène (*Fragm. hist. græc.* de Müller, éd. Didot, T. IV, pg. 282; 5, 6) et par Moïse de Khorène (I, 9). Ces témoignages d'une destruction de la tour par une violente tempête sont corroborés par un passage très-détaillé du *Yaschar*, ou *Livre du Juste*, ספד חישר, ou encore *Livre de la génération d'Adam*, ספד תולדת אדם, qui fait partie des Livres apocryphes de l'Ancien Testament, et dont on doit la traduction, faite sur le texte hébreu rabbinique, au Ch.er P. L. B. Drach.

[2] Cette division du langage unique en 72 idiomes, ne se trouve pas dans la Genèse. C'est dans les écrits des rabbins juifs et notamment dans le *Livre du combat d'Adam*, que cette division des langues est relatée. D'après la tradition de la Synagogue, lorsque Dieu voulut confondre le langage des hommes réunis pour élever la tour de Babel, il descendit sur la terre avec 70 anges, et chacun d'eux mit sur les lèvres de sa nation une langue différente, de sorte que les hommes ne s'entendirent plus entre eux. Telle est l'explication que donnent des versets 7-8 du ch. XI de la Genèse, la paraphrase chaldaïque de Jonathan, les chapitres de Rabbin Eliézer et d'autres commentateurs rabbiniques. On lit dans la Chronique de David Gaus (P. II, année 996 du 2e millénaire): « dans les jours de la reine Sémiramis, en 996, eut lieu la construction de la tour et la confusion des langues, et le nombre des langues d'après nos docteurs, (que leur mémoire soit bénie!) égalait celui des nations nommées dans la section Noé (Genèse, X), savoir 14 issues de Japhet, 30 de Cham, 26 de Sem; en tout 70; mais les écrivains nazaréens (chrétiens) en comptent 72. » — (Voir aussi Rabbi Isaac Abarbanel; *Comment. sur le ch. X de la Genèse*, et Rabbi Bekhaï, *Exposit. de la Genèse*, f.º 20, col. 2). Le nombre 70, paraît partout dans la Bible; l'inscription du monument ordonné par Moïse (*Deuter.* XXVII, 8) devait être dans les 70 langues (*Talmud*, traité *Sota*, f.º 32 recto et 36 verso). Pour être membre du Grand Sanhédrin, il fallait connaître 70 langues (traité *Sanhédrin*, f.º 17 recto). Mardochée découvrit le complot tramé contre Assuérus, parce que les conjurés qui étaient Tarsiotes, parlaient en langue de Tarse, que comprenait Mardochée, qui était membre du Sanhédrin. (*Talmud*, traité *Méghilla*, f.º 13 vº). Les écrivains chrétiens comptent 72 langues, parce qu'ils suivaient la version des Septante; or celle-ci, au ch. X de la Genèse (22-24), donne deux générations de plus que le texte hébreu, savoir deux Caïnan, l'un fils de Sem, et l'autre fils d'Arphaxad. S.t Clément d'Alexandrie (*Strom.*, liv. I), Euphore et d'autres, disent que les nations et les langues sont au nombre de 75; mais les autres auteurs chrétiens n'en admettent que 72 (S.t Epiphane, *Adv. hæres.* liv. I, 5. — S.t Augustin, *Cité de Dieu*, XVI, 6). Un érudit allemand, M. Steinschneider a rassemblé dans un mémoire intitulé: *Die Kanonische Zahl der Muhammed. Seiten und die Symbolik*, etc., toutes les traditions relatives au sujet qui nous occupe. (Zeitschrifft der D. M. G., T. IV, 1850, pg. 147 et suiv.).

mirent ensuite en marche, pour rentrer chacune dans son territoire. Nemrod construisit alors les villes de Nisibe, Aret (Héliopolis) et Ur[1].

Héber, homme sage et pieux, avait refusé de s'associer à ceux qui construisirent la tour. Lorsque plus tard cet édifice s'écroula, il donna au pays le nom de Babel qui signifie *ruine*[2]. On prétend que le langage primitif se conserva chez lui, et c'est un fait que constatent Saint Jacques (de Nisibe), Saint Ephrem et Jean d'Ithra[3].

Je m'étonne que certains auteurs prétendent que les Israélites furent appelés Hébreux du nom d'Héber, et que ce sont les Juifs qui parlent encore son langage. Ceci est une erreur, car la souche des Israélites est Jacob, et ce fut en traversant la Mer Rouge qu'ils prirent le nom d'Hébreux, parce qu'Hébra signifie *passage*[4]. C'est à cette époque qu'ils reçurent avec d'autres dons celui d'un nouvel idiome, selon les Saintes-Écritures qui disent: « qu'il (Jacob) entendit un langage qu'il ne connaissait pas[1]. » Quant au langage primitif, celui d'Adam, les Israélites le perdirent, et ce sont les Chaldéens qui l'ont conservé jusqu'à présent, puisqu'Abraham était Chaldéen et que sa langue était celle d'Héber, que nous, Syriens, qui sommes Chaldéens, possédons encore maintenant[2].

---

[1] Aboulpharadj (*Chr. syr.* pg. 9) nomme les trois villes construites par Nemrod, Arach, ܐܪܟ; Achar, ܐܟܪ et Chelia ܟܠܢܐ, c'est-à-dire, selon lui, Edesse, ܐܘܪܗܝ, Nisibe ܢܨܝܒܝܢ, et Séleucie ܣܠܝܩ. Dans son *Histoire des Dynasties*, (pg. 12) le même chroniqueur donne les variantes suivantes: « Arech, Chalya et Madaïn, » ou « Arech, la tour d'Achar (ou Achad) et Chalya. » Aboulpharadj et les chroniqueurs syriaques ont emprunté ce qu'ils disent ici sur ces trois villes au Commentaire sur la Genèse, de S.^{t} Ephrem (Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 26, note 1).

[2] Le nom de Babel, בבל et mieux בלבל, signifie *confusio (linguarum)*. Les critiques modernes ont reconnu que la légende de la Tour de Confusion, fondée sur l'étymologie fictive de la tour de Babel, reposait sur l'extrême difficulté que les diverses classes de la population de Babylone y trouvaient à s'entendre (Renan, *Langues sémit.* I, 2, pg. 58). Eusèbe dit en effet (*Chr.* éd. Aucher, T. I, pg. 19-20): 'Εν δὲ τῇ Βαϐυλῶνι πολὺ πλῆθος ἀνθρώπων γενέσθαι ἀλλοεθνῶν κατοικησάντων τὴν Χαλδαίαν.—Rapprochez le passage d'Eschyle (*Perses*, 51).

[3] Ce passage est entièrement défiguré; voici comment Aboulpharadj, qui l'a emprunté au texte syriaque de la Chronique de Michel, s'exprime (*Chr. syr.* pg. 9): « Sanctus Basilius et » Mar Ephræmus arbitrantur linguam primam » ante divisionem linguarum, syriacam fuisse; » uti ipsa vox Babylonica (confusionis) testatur. » At Sanctus Jacobus et Johannes Medinensis » putant linguam hebraïcam esse primævam, » quæ apud Heberum conservata est, qui justus » erat, neque in ædificationem turris consen» tiebat. » Dans son *Histoire des Dynasties*, (pg. 11), Aboulpharadj dit encore: « Nos doc» teurs Basile et Ephrem disent que d'Adam » à Héber, il n'y avait qu'une seule langue hu» maine, le syriaque, que Dieu parla avec A» dam. Cette langue est divisée en trois dialec» tes, dont le plus élégant est l'araméen, dont » se servent les Edesséniens, les Charraniens et » les habitants de la Syrie intérieure; en se» cond lieu, le palestinien que parlent les Da» mascènes, les habitants du Liban et le reste » des habitants de la Syrie intérieure; en troi» sième lieu, le plus dur dialecte est le chal» déen nabatéen, dont on se sert dans les mon» tagnes de l'Assyrie et dans les bourgs de l'I» rak. Jacques d'Édesse affirme que l'humani» té ne cessa point toutefois de parler l'hébreu, » quand eut lieu la confusion des langues à » Babel. »

[4] Le nom des Hébreux עברי, *οἱ περάται ceux d'au delà*, dérive en effet de עבר, *transitus (fluminis)*, et se rapporte à une époque où une partie de la population sémitique, les Térachites, habitaient en deçà de l'Euphrate (Renan, *Lang. sémit.* I, 2, pg. 30, 58). Un historien grec de l'époque romaine, Charax de Pergame, cité par Étienne de Byzance, dit que les Juifs sont appelés Hébreux, du nom d'Abraham: Ἑβραῖοι. οὕτως Ἰουδαῖοι ἀπὸ Ἀβραμῶμος. (*Fragm. hist. græc.* de Müller, T. III, pg. 644; 49). Cette étymologie ne repose sur aucune base solide.

Réhu, âgé de 162 ans[3], engendra Sarug qui, à l'âge de 130 ans, engendra Nachor. En ce temps-là, la terre fut agitée par des troubles, des guerres et des meurtres, parce que les enfants de Cham, après la dispersion des hommes à Babel, quittèrent le pays et vinrent en Palestine, auprès des montagnes du Carmel et du Liban. Là, ils trouvèrent le sol fécond et le territoire agréable; ils opprimèrent la race de Sem, dont ils conquirent les domaines et ne songèrent plus à retourner dans leurs anciennes demeures. Par là, ils s'attirèrent la double malédiction du patriarche Noé, d'abord pour avoir voulu le railler, ensuite pour s'être emparés des domaines d'autrui. À partir de ce moment, le sang commença à couler à flots sur toute la terre. Les Sémites ne goûtèrent plus de repos, parce que les enfants de Jectan, après la mort de leur père, étant mécontents de leur héritage, se donnèrent trois chefs: Saba, Havila et Ophir; ensuite ils fabriquèrent des armes, en ajoutant à l'épée et à l'arc inventés précédemment, la cuirasse, le casque et le bouclier, et au moyen de ces armes, ils expulsèrent leurs frères et les étrangers. De plus, ils élevaient des statues en l'honneur des vainqueurs. Les faibles s'enfermaient dans des retranchements naturels, d'où leur vint la pensée de construire des citadelles et des remparts où ils se fortifièrent, afin de se garantir des attaques des enfants de Jectan. Les fortifications engagèrent les enfants de Jectan à inventer des machines pour s'emparer des villes et des châteaux, en détruisant leurs murailles. Les assiégés, serrés de près, les prièrent alors de choisir dans leurs domaines les territoires qui leur conviendraient, afin de mettre un terme aux discordes et de faire la paix. Cette offre fut acceptée;

---

[1] *Psalm.* LXXX, 6.

[2] Les chroniqueurs et les écrivains orientaux, se fondant sur d'anciennes traditions, se sont tous accordés à dire que la langue du premier homme était l'araméen, qui s'est transformé plus tard en syriaque. On pourrait citer de nombreux passages des rabbins juifs, des auteurs arabes et syriens et des Pères de l'Église, qui rapportent cette tradition. Quatremère, dans son savant *Mémoire sur les Nabatéens* (pg. 123 et suiv.) en a signalé un grand nombre, et M. Renan (*Lang. sémit.*, III, I, pg. 223) a complété la liste de ces passages. Toutefois, cette tradition ne mérite pas d'être discutée, car elle doit son origine aux docteurs de la Synagogue qui, voyant les faits les plus anciens de la Genèse, se passer aux environs de l'Aramée, et Abraham venir de la Chaldée, ont conclu que la langue primitive devait être le chaldéen. (Cf. Ph. Luzzato, *Prolegomeni ad una grammatica ragionata della lingua ebraica*, pg. 86, note. — Delitzsch, *Jesurun seu isagoge in gramm. et lexicogr. ling. hebr.*, pg. 46 et suiv. — Chwolsohn, *Die Ssabier und die Ssabismus,* T. II, pg. 499, 741. — Assemani, *Bibl. Orien.*, T. III. P. I, pg. 314.

[3] 182 ans, 3 ms.

Saba prit le pays des parfums qu'il appela de son nom Saba; Ophir prit la région des mines d'or, c'est-à-dire les Indes; Havila s'empara de la terre qui produit les pierres précieuses, où il éleva des demeures, et qu'il appela de son nom, Havilat[1].

Sarug, après avoir engendré Nachor, bâtit une ville qu'il appela de son nom, Sérudj. Il faut remarquer que depuis le déluge jusqu'à cette époque, la version syriaque retranche cent années à la vie de chacun de patriarches.

Nachor, âgé de 79 ans, engendra Tharé qui, à l'âge de 70 ans, eut Abraham de sa femme Melka, et non pas de Zemrouth.

Vers ce temps-là apparurent les Amazones qui sont une armée de femmes guerrières. Voici leur origine: La dynastie des rois de Thogorma, n'ayant pas laissé d'héritiers mâles, la couronne passa sur la tête d'une femme qui se refusa à prendre un époux. S'étant mise à la tête d'une nombreuse armée, cette brillante héroïne dévasta beaucoup de provinces, enleva des captives, remporta des victoires et obtint les plus grands succès. Il ne se trouva personne qui osât lui opposer de résistance. Cependant son armée forma un complot pour la renverser du trone. L'Amazone instruite de la conspiration, fit mettre à mort peu à peu tous les guerriers mâles, et se forma une nouvelle armée entièrement composée de femmes, au moyen de laquelle elle remporta des victoires. Elle s'empara de beaucoup de provinces, cantonna les hommes et les femmes dans des pays différents, et elle leur permit seulement d'avoir des relations une fois l'an, après quoi on les séparait de nouveau. L'Amazone faisait ensuite mettre à mort une partie des enfants mâles, et rendait à leurs pères ceux qui restaient. Elle fortifia ainsi sa puissance et conquit Alin (Ilion), place située dans le nord. Les princes ses voisins, jaloux de ses conquêtes, se liguèrent au nombre de onze et marchèrent contre elle. S'étant emparés de sa capitale fortifiée, ils mirent fin à sa domination; les hommes du pays reconquirent le gouvernement suprême de la nation, d'après le système qui régit tous les peuples de la terre.

Nous allons reprendre le fil de notre récit en commençant par la série des monarques de Babylone, où Nemrod régna le premier pendant 69 ans. Sa couronne était faite d'étoffe, comme le raconte le mage Ménandre, et non pas de métal forgé[2]. Après sa mort, Cambir le chaldéen régna dans la 6^{e} année de Sarug. Il bâtit la ville de Suze, qu'on appelle Ispahan, 40 ans après la mort de Bélus. Ce prince introduisit la coutume de vendre les captifs. Il commença à exploiter les mines d'or et d'argent, et mourut après un règne de 85 ans. Samir lui succéda dans la 190e année de Sarug et régna 72 ans. Il fit des expéditions contre les Grecs et les Franks. Son origine était sémitique. Il déclara aussi la guerre aux enfants de Cham et au peuple des Galates, et les ayant combattus vigoureusement, il les chassa dans les montagnes et subjugua les fils de Cham. Il construisit beaucoup de villes dans la Chaldée et dans la Parthie. Ce fut encore lui qui inventa les mesures, la balance, la teinture, la peinture et la décoration des temples, la monnaie et les *tahégans* portant l'empreinte de son nom, la soie ouvragée et les étoffes ornées de figures, comme nous l'apprend le mage Samadrus, qui ajoute aussi que Samir avait trois yeux et des cornes, que c'était un homme très-fort et d'une haute stature, et qu'enfin il chassa de la Chaldée la race de Nemrod[1]. La pénitence de Job eut lieu dans la 25e année de Nachor, selon Arout le chananéen[2] qui en parle en ces termes: « Un homme riche d'entre les enfants de Jectan, appelé Job, lutta contre Satan durant sept époques (années), et le vainquit par la puissance divine. » Josèphe le scribe[3] en parle ainsi: « La pénitence de Job eut lieu la 90e année de Nachor. » D'autres ajoutent qu'il descendait d'Esaü, parmi les enfants duquel on compte Jobab, fils de Zareh, antérieur à Moïse de 500 ans[4].

---

[1] Le *Livre du combat d'Adam*, où Michel semble avoir fait de larges emprunts, consignés dans ce passage, est beaucoup moins explicite. Quant à Aboulpharadj, il ne dit rien de tout ce que raconte ici Michel, d'après une source restée inconnue.

[2] Le *Livre du Juste* dit que Nemrod, ayant remporté des victoires sur les enfants de Japhet, se fit ceindre de la couronne royale. Aboulpharadj (*Chronique syriaque* pg. 9) dit que la couronne de Nemrod était faite d'étoffe. Il ajoute qu'il a emprunté ce renseignement à Asaph, ܐܣܦ. Ce mot semble désigner, selon moi, un de ces *livres* ספר, de la littérature araméenne et hébraïque, qui renfermaient des traditions antiques, non consignées dans la Bible, et qui jouissaient chez les Juifs d'une autorité presqu'égale à celle des livres canoniques.

La 7e année de Tharé, Arpiazad (Arphaxad) monta sur le trône de Babylone et régna 18 ans. Le royaume de Chaldée, cessa d'exister après lui pendant 7 années, jusqu'à Vilos (Bélus), roi d'Assyrie, parce que les Chaldéens, les Assyriens et les Mèdes se firent une guerre continuelle pour s'en emparer, jusqu'au moment où Vilos l'assyrien, ayant été vainqueur, délivra son pays de la domination des Babyloniens, et les subjugua à son tour avec toute l'Asie, pendant 62 ans. La ville d'Athour (Assur) se trouve dans le voisinage de Mossoul, que l'on appelle Assyrie, parce qu'elle fut bâtie originairement par Assur. Un certain Xarus régna à Babylone et fut tué par Sahéron, frère de Tharé, parce que, dit-on, il avait la statue d'or de Nachor, chef des prêtres des idoles de Caïnan. Damas fut construite à cette époque par Maripos d'Hyth, 20 ans avant la naissance d'Abraham. Josèphe dit que Damas fut bâtie par Osée, fils d'Aram[1].

---

[1] Aboulpharadj (*Chr. syr.* pg. 9. — Cf. aussi *Dyn.* pg. 12, 13) raconte la même chose en ces termes: « Post Nimrodum, regnavit alius » rex Babylone, Cambirus, ܩܡܒܝܪܘܣ, an- » nos 85, tempore Serugi, bellumque gessit » cum populo qui vocatur Celtæ. Vicit eos, » montanisque eorum regionibus inclusit. Cam- » biro successit tertius rex Chaldæorum, Sami- » rus, ܫܡܝܪܘܣ, per 72 annos, qui bella » gessit cum Græcis et Cananæis, eosque vicit. » Condidit etiam urbes Parthis et Chaldæis, » et primus invenit mensuras et pondera. Ejus » temporibus innotuit sericum et ars tingen- » di. In fabulis affertur, tres illi oculos et bina » cornua fuisse ».

[2] Le même personnage est appelé Arod le chananéen, ܐܪܘܕ ܟܢܥܢܝܐ par Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 10).

[3] Il est probable qu'il s'agit ici de Josèphe, l'auteur de l'*Hypomnesticon* publié par Fabricius (Hambourg, 1741). Ce livre écrit entre le VIIIe et le Xe siecle, renferme une foule de contes et de fables. Il paraît qu'il fut rédigé d'abord en hébreu et traduit ensuite en grec.

[4] Tout ce que Michel raconte de Job, est reproduit par Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 10) et a été tiré des additions apocryphes du *Livre de Job*, d'après un texte syriaque conservé dans la version grecque, et insérées après le verset 17 du ch. 42. Voici les versets auxquels il est fait allusion: « Interea quidem Ausitide habitans, in finibus Idumeæ et Arabiæ, et erat ei nomen Iobab (Ἰωϐάϐ, ܝܘܒܒ dans Aboulpharadj). — « Erat autem ipse ex patre quidem Zaré (Ζαρέ, ܙܪܚ dans Aboulphar.) de filiis Esaü (Ησαῦ, ܥܣܘ dans Aboulpharadj), matris autem Bosorræ; ita ut ipse fit quintus ab Abraham. (Fabricius, *Cod. pseud. Vet. Test.*, T. I, pg. 793 et suiv., n.° CXLV).

L'historien Andronic[2] compte depuis le déluge jusqu'à Abraham 1081 ans, et depuis Adam 3035 ans; depuis le partage de la terre jusqu'à Abraham 421 ans. Les calculs des Grecs et des Syriens commencent à se trouver ici d'accord[3].

Nachor mourut à la naissance d'Abraham.

La mère d'Abraham se nommait Melka. Sara, fille de Tharé, naquit 10 ans après la naissance d'Abraham, d'une femme appelée Zemrouth qui n'était pas la mère de ce dernier, ainsi qu'il le disait lui-même à Pharaon et à Abimélech. Abraham, âgé de 15 ans, chercha à connaître Dieu, parce que les habitants de la Chaldée, pays opulent et fertile, étant gorgés de richesses, s'adonnaient à l'astrologie, à la magie et à la débauche. Le Seigneur Dieu les voyant ainsi plongés dans le péché, les punit en faisant naître le doute dans leur esprit et en leur envoyant la famine. Il lança contre eux des troupes de pies qui détruisirent leurs vignes et leurs moissons, lorsqu'elles étaient sur le point d'être mûres[4]. Ce fléau dura plusieurs années. Chaque habitant labourait peu, semait encore moins, et faisait garder ses domaines par des gens qui donnaient la chasse aux oiseaux. Les Chaldéens n'obtenaient aucun soulagement même avec leur magie. Abraham gardait aussi, à quinze ans, les champs de son père et il était ennuyé et fatigué de faire la chasse aux oiseaux. Il soupirait, implorant le Soleil, la Lune, les astres, les statues d'airain et toutes les prétendues divinités, pour qu'ils lui accordassent quelque repos; mais sa prière n'était point exaucée. Pendant une nuit, il réfléchit que ce châtiment venait de Dieu, qu'il n'était point dû au Hasard, car il durait depuis longtemps déjà, qu'enfin, il n'était point envoyé par les divinités du pays, qui l'auraient fait cesser en cédant aux prières de ceux qui accomplissaient leurs volontés. Abraham qui étudiait l'astrologie sous la direction de son père qui tenait cette science de ses ancêtres, l'examina de plus près, et découvrit que toute la sphère céleste avec les astres qui en dépendent, était mise en mouvement en vertu des lois de la Nécessité. Enfin un rayon de lumière, émané de la puissance divine, vint éclairer son cœur, et il dit: « Il doit exister un Être inconnu, moteur et régulateur de l'univers, créateur et constructeur, c'est lui qui est le Dieu du monde, méconnu par ses créatures, et puisque nous n'exécutons pas ses volontés, il nous punit en nous frappant de tant de calamités. » Durant toute la nuit, il donna un libre cours à ses réflexions. Le lendemain matin, étant retourné dans les champs, il se mit à genoux et élevant les bras vers le Ciel, il dit: « Dieu inconnu, créateur et moteur de l'univers, délivre-nous de ces oiseaux et révèle-toi à nous avec ta volonté! » A peine ces mots étaient-ils prononcés, qu'aussitôt tous les oiseaux disparurent de la contrée. Abraham dit alors: « Gloire et magnificence au plus haut des cieux! Voici que nous avons connu Dieu. Il n'y a d'autre Dieu que toi, ô Seigneur! toi qui exauces tout à coup nos prières. La puissance est avec toi et ta gloire remplira l'univers! » Abraham revint tout joyeux à la maison de son père, où il raconta ce qui lui était arrivé; et malgré l'incrédulité qu'il rencontra, il ne cessa point de prier le vrai Dieu, afin qu'il se manifestât à lui d'une manière encore plus éclatante [1].

---

[1] Ce paragraphe est presqu'entièrement reproduit dans la *Chr. syr.* d'Aboulpharadj (pg. 10-11): «Anno 205 Terachi rex quintus Babelis, Arphaxad regnavit annos 18. Tum cessavit regnum Babylonicum per 7 annos, donec Belus Assyrius a Chaldæis defecit, iisque cum Medis præliavit, atque eos vicit. Quo facto, imperavit Assyriæ et Babyloniæ, totique Asiæ, excepta India, annos 62......... Vigenti annis, antequam Abrahamus natus est, Damaschus a Murpho ܡܘܪܦܘܣ, condita est, sed teste Josepho, ab Utz, ܥܘܨ, filio Arami.» On lit la même chose dans l'*Histoire des Dynasties* du même auteur (pg. 13), seulement le nom de *Murphus* est écrit *Murkus*, par suite d'une confusion facile à faire entre les deux lettres arabes ف et ق, que les copistes auront prises l'une pour l'autre.

[2] L'historien, dont le témoignage est ici invoqué par Michel, est vraisemblablement le même qu'Andronic, surnommé 'Αλυπίος, cité par S.t Jérôme (*Præfat. in Daniel.*) et sur lequel nous n'avons pu recueillir aucun renseignement. M. Ch. Müller a mentionné Andronic Alypius, dans ses *Fragmenta histor. græc.* (T. IV, pg. 304-305), et il parait disposé à assimiler cet écrivain à Andronic de Rhodes, auquel Sylla avait confié la mission de publier les écrits d'Aristote. Toutefois je ne saurais partager son avis.

[3] Aboulpharadj (*Dyn.* pg. 13) dit: «à partir de ce moment, les computs des Septante et des Hébreux se trouvent d'accord,» ce qui est plus clair.

[4] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 11 et *Hist. Dyn.*, pg. 13) rapporte la même légende, qui avait été empruntée par Michel à un livre apocryphe aujourd'hui perdu, et dont certains rabbins attribuaient la rédaction à Abraham lui-même. Ce livre était intitulé: «Prières contre les pies qui dévastaient les champs des Chaldéens.»

Le roi Vilos, mourut vers ce temps-là. Son fils Ninus qui lui succéda, régna 12 ans. Il fut le second monarque des Assyriens et bâtit Ninive dont il fit sa capitale. Ninus fit élever une statue colossale en or en l'honneur de son père et voulut qu'on l'adorât. C'est sous son règne que furent construites les villes de Rabbath, de Razan et de Chalané, ainsi que Jérusalem édifiée par Melchisédech le chananéen[1], que l'on croit être fils de Mélek, roi des Chananéens. Lorsque son père voulut le consacrer aux idoles, la force de Dieu qui était renfermée dans le cœur de cet enfant, digne d'être le modèle de son fils unique, fit éclater sa colère contre le Temple, dont les décombres engloutirent les parents de l'enfant avec les sacrificateurs. Cependant l'enfant transporté dans le désert, fut protégé par la bonté divine; il grandit et devint un homme merveilleux, prêtre de Dieu et roi du pays[2]. Il construisit une ville qu'il appela Ourichelem, qui veut dire *Village de paix*[3]

---

[1] L'histoire de la vocation d'Abraham racontée si brièvement dans la Genèse, a servi de thème aux élucubrations des rabbins juifs, qui ont développé, dans leurs écrits, une série de circonstances fabuleuses relatives à cet événement important de la vie du patriarche. Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 11) a résumé très-brièvement les renseignements donnés par Michel, d'après les livres apocryphes des Juifs. Josèphe (*Antiq. Judaïq.* I. 7.) et le *Livre du Juste*, semblent avoir été mis largement à profit par notre auteur, et en effet les détails que fournissent ces deux ouvrages corroborent notre opinion.

Abraham, aimé de Dieu, vit sa prospérité s'accroître; il avait alors 60 ans. Le Seigneur exauça les prières qu'il lui adressait sans cesse depuis de longues années, et à cause de la sincérité de sa foi, il lui dit: « Quitte ton pays, et je te conduirai dans les domaines de l'héritage de Sem qu'on t'a enlevés ; là, selon tes désirs, je me révélerai à toi et je te donnerai ce pays pour toi et ta postérité à jamais. » Abraham reporta à son père les paroles qu'il venait d'entendre ; celui-ci consentit à l'accompagner. Ils quittèrent donc Ur en Chaldée et allèrent à Harran où ils s'installèrent dans la maison et les domaines qu'ils venaient d'acheter. Le père d'Abraham y dressa les statues de ses divinités dans un temple auquel Abraham mit le feu. Aran, frère d'Abraham, en voulant arrêter l'incendie, fut brûlé en présence de son père [1]. C'est à Aran que quelques-uns attribuent l'invention des mulets, et qui fut pour ce fait, puni de mort par le Seigneur.

---

[1] Aboulpharadj raconte en ces termes l'histoire de Ninus: « Hoc tempore mortuus est Belus, cui successit rex secundus Assyriæ, Ninus filius ejus, annis 52. Hic condidit Ninivem, ܢܝܢܘܐ, postea condita sunt Rechaboth, ܪܚܒܘܬ, Rasen, ܪܐܣܢ, et Calne ܟܠܢܝ, id est Arbela, ܐܪܒܝܠ, Reschania, ܪܫܥܝܢܐ, et Seleucia ܣܠܝܩ. Hierosolyma etiam condita fuit a Melchisedeco Cananæo. » Le *Livre du Juste* attribue la fondation de ces quatre villes à Bélus, et les nomme Babel, בבל, *confusion;* Arach, ארך, *éloignement;* Achad, אכד, *prises, mêlées,* et Chalané, כלנה, de la racine כלה, *finivit.*

[2] L'histoire de Melchisédech est fort obscure, et a été l'objet de récits apocryphes. Une ancienne tradition que S.t Athanase nous a conservée dans ses OEuvres, nous apprend que ce patriarche était fils d'un roi appelé *Melchi*, et d'une reine appelée *Salem*. Cette reine donna le jour à deux fils, dont l'aîné était Melchi et le second Melchisédech. Le roi voulant sacrifier aux idoles, commanda à Melchisédech de prendre des veaux dans l'étable et de les amener dans le Temple, pour les offrir en sacrifice. Melchisédech ayant levé les yeux au ciel, fut tout à coup frappé d'une inspiration divine, et il revint auprès de son père, sans avoir accompli ses ordres. Celui-ci irrité, résolut d'offrir Melchisédech en sacrifice aux idoles. Mais la reine aimant mieux sacrifier son fils aîné, le roi se rendit à son désir. La reine vint au temple pour voir une dernière fois son fils Melchi; pendant ce temps Melchisédech monta sur le mont Thabor pour prier Dieu d'engloutir le Temple avec tous ceux qui s'y trouvaient. Dieu exauça sa prière, et la terre engloutit le Temple avec toute la suite de Melchi. Melchisédech, étant descendu de la montagne, se retira dans les profondeurs d'une forêt et y resta 7 ans. Après ce temps, Dieu lui envoya Abraham, et Melchisédech le consacra prêtre pour l'éternité (Cf. *Psalm.* CIX, 4). Cf. S.t Athanase, *Opera omnia*, éd. Montfaucon, T. III, pg. 239. — Sur le rôle de Melchisédech dans la Genèse, consultez la *Palestine* par S. Munk, dans la collection de l'*Univers Pittoresque*, (pg. 92,) qui prétend que ce roi chananéen était prêtre du Dieu *Elioun*, « père du ciel et de la terre, » קנה שמים וארץ. Rapprochez ce que disent S.t Athanase et Michel, de la Chronique de J. Malala (pg. 56 et suiv.) et des extraits de la Chronique de Jean d'Antioche (*Fragm. hist. græc.*, T. IV, pg. 546; § 11).

[3] Jérusalem, qui était vraisemblablement l'antique *Salem*, שׁלם, « la pacifique », porta le nom de *Yébous*, יבוס, avant David, parce qu'elle était habitée par les Jébuséens. On ne saurait dire précisément à quelle époque cette ville reçut le nom de Jérusalem, en hébreu ירושׁלם, « héritage de la paix », appellation qu'on retrouve dans le Livre de Josué (X, 1; XII, 10), mais qui ne prouve nullement que ce nom remonte jusqu'à la conquête. La prétendue fondation de Jérusalem par Melchisédech, se trouve mentionnée dans presque tous les chroniqueurs orientaux, et notamment dans Aboulpharadj (*Dyn.* pg. 10).

Abraham, à l'âge de 75 ans, reçut de Dieu une seconde fois l'ordre d'aller au pays des Chananéens. Il laissa sa famille à Harran. Quelques écrivains prétendent qu'Abraham avait une autre femme que Sara et un fils nommé Oreste, qui ne consentirent pas à le suivre.

Quant à lui, ne voulant pas désobéir aux ordres du Dieu tout-puissant, il se mit en marche et partit.

Ici cependant il y a une question douteuse à résoudre ; Tharé père d'Abraham, était âgé de 70 ans lorsqu'il l'engendra, et il mourut à 205 ans ; or Étienne dit qu'Abraham émigra après la mort de son père, à l'âge de 75 ans : cela m'étonne, car Abraham aurait dû avoir 136 ans, à moins que l'on n'admette pas comme véritable le récit des Samaritains qui disent que Tharé engendra Abraham à l'âge de 70 ans et qu'il vécut encore 75 ans. On dit encore que Sara était née d'Esca et d'Aran [2]. Donc, comment Aran pouvait-il engendrer Sara 10 ans avant, puisque la Bible dit positivement qu'Abraham avait 10 ans de plus que Sara ? Quoi qu'il en soit, nous tenons pour certain ce que nous avons dit précédemment.

Abraham, après avoir été dans la terre de Chanaan, passa en Égypte à l'âge de 85 ans. En quittant ce pays, il eut de l'égyptienne Agar, un fils qu'il nomma Ismaël. Quant à Sara, elle resta pure en présence de Pharaon, puisqu'elle devait engendrer le modèle de notre Seigneur, né dans de chastes entrailles.

---

[1] Aboulpharadj (*Chr. syr.* pg. 11. — *Dyn.*, pg. 15) : « Abrahamus incendit templum idolorum in Utz Chaldæorum ; ingressusque Haran frater ejus ad extinguendum ignem, ibi combustus est. » Le *Livre du Juste* raconte ce fait d'une manière différente ; il paraîtrait qu'Abraham s'arma d'une hache, et brisa les idoles de son père, qui dénonça son fils à Nemrod. Celui-ci, pour punir le sacrilége, le fit jeter dans un four avec son frère Aran. Abraham fut épargné par les flammes ; mais Aran fut consumé avec les douze hommes qui les avaient lancés dans les flammes. La légende d'Abraham, sauvé miraculeusement du four ardent en récompense de sa foi en Dieu, et le motif de sa condamnation, sont des récits de la Synagogue. On trouve cette légende rapportée dans la paraphrase chaldaïque de Jonathan, dans le *Talmud*, le *Médrasch Rabba* et le *Médrasch Schokhertob*.

[2] Le *Livre du combat d'Adam* dit que Sarah était fille de Tharé et d'une femme du nom de Tehdef, tandis qu'Abraham aurait eu le même père, et pour mère Thona. La *Petite Genèse*, qui fait partie de la collection des livres apocryphes de l'Ancien Testament, donne aussi à la mère d'Abraham le nom de Thona, que d'autres appellent Edna.

Ninus, redoutant la colère de sa femme beaucoup plus violente que lui, se réfugia à l'étranger, dans l'île de Crète, selon les uns, où il mourut[1]. Sa femme Sémiramis se saisit du royaume et régna sur les Assyriens durant 46 ans, d'autres disent 52 ans. Elle fit élever des tertres ou des amas de terre, appelés *Thil,* pour prévenir les inondations causées par les pluies, ou pour servir de forteresses[2]. Cependant nous avons trouvé une autre origine à ces constructions. Lorsque le paganisme infestait toute la terre, Dieu manifesta sa colère contre les démons, en faisant éclater une tempête qui bouleversa la terre jusque dans ses fondements; des villes et des maisons s'écroulèrent. L'ouragan renversa les idoles avec les démons qui furent ensevelis çà et là sous les tertres, et dans ces endroits ils sont condamnés à souffrir jusqu'à présent. On nous a dit qu'aujourd'hui encore, les devins exercent de préférence leur abominable métier auprès de ces tertres et même que les démons y font entendre le bruit du tonnerre.

Abraham, régénéré par la connaissance de Dieu, et doué d'une nouvelle vie par la révélation, fut appelé Abraham, et sa femme Saraï fut appelée Sara, mots qui signifient « père excellent et dame noble ». Abraham âgé de 99 ans, se fit circoncire, et par là il se distingua des autres peuples au milieu desquels il habitait[3]. A l'âge de 100 ans, il engendra Isaac selon la promesse de Dieu; à l'âge de 115 ans, il conduisit son fils au sacrifice et recut un double don, celui du bélier qui devait servir de modèle au Fils engendré seul. D'autres supposent qu'Isaac était âgé de 30 ans lorsqu'il fut conduit au sacrifice. Dans la 29e année d'Isaac, Nachor engendra des fils et des filles. Isaac âgé de 35 ans, perdit sa mère Sara. Quelques-uns disent que la triste nouvelle du sacrifice d'Isaac, rapportée par Satan à Sara, la frappa subitement de mort, ce qui d'ailleurs n'est pas admissible. Abraham mourut dans la 175ᵉ année de son âge et dans la 35ᵉ de celle de Jacob, plein de prospérité et jouissant de la faveur de Dieu; à l'âge de 148 ans, il avait épousé Cétura[1], qui lui donna six fils. C'est pendant la vie d'Abraham que Sémiramis fit niveler le sol de l'Asie, pour préserver cette contrée des inondations[2], et on dit qu'elle employa Abraham à ce travail.

---

[1] Michel a emprunté ce qu'il dit ici de l'exil volontaire de Ninus dans l'île de Crète, soit à Moïse de Khorène (*Hist. d'Arménie,* I, 15, 17), qui avait trouvé cette tradition dans le livre de Mar Abas Catina, soit à une source chaldéenne qui est perdue aujourd'hui.

[2] Les constructions attribuées à Sémiramis par Michel et Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 11, 12), sont aussi mentionnées très-longuement par Moïse de Khorène, dans son Histoire (liv. I, ch. 16). On avait coutume, dans l'antiquité, de reporter au règne de Sémiramis toutes les constructions gigantesques de l'Asie occidentale, et encore actuellement, les inscriptions cunéiformes, gravées sur les rochers de Van et de quelques localités du Kurdistan, auxquelles Moïse de Khorène a fait allusion, sont attribuées, par les gens du pays, à cette reine célèbre.

[3] Le *Livre du Juste*, auquel ce passage paraît avoir été emprunté, ne fait que reproduire les paroles de la Genèse (XVII, 10-27), auxquelles il ajoute cependant quelques détails; à savoir qu'Abraham, après avoir circoncis tous les individus mâles de sa maison, se circoncit lui-même avec son fils Ismaël; le troisième jour, Abraham vint s'asseoir devant l'entrée de sa tente, pour se réchauffer au soleil et soulager les souffrances de sa chair. Le livre précité mentionne également la substitution des noms d'Abraham et de Sara, c'est-à-dire אברם qui devint אברהם, et שרי, שרה

L'origine du royaume de Sicyone remonte à cette époque; et un certain Cres commença à régner dans l'île de Crète, à laquelle il donna son nom[3]. Dans ce temps-là vivait également Pyrrha, autrement appelée Péloponnèse, qui appela le pays de son nom.

Ismaël naquit lorsqu'Abraham avait 85 ans et fut la souche des Agaréens, des Sarrazins, des Ismaélites et des Dadjiks[4]. Isaac à l'âge de 40 ans, épousa Rebecca qui devint enceinte lorsqu'il avait 60 ans. Elle vint consulter Dieu, par l'organe de Melchisédech leur ancien ami, parce qu'elle sentait qu'elle portait dans son sein deux jumeaux qui se disputaient. Melchisédech, le prêtre de Dieu, lui répondit par cette parole du Seigneur: «Tu portes dans ton sein deux nations et deux peuples,[5]» c'est-à-dire Jacob chef des Israélites et Esaü souche des Iduméens qui sont les Franks.

Vers ce temps-là, Inachus régna sur les Argiens; les Égyptiens l'appellent Isis. Ensuite vint Sébousis; cette femme (Io) était fille d'Hur et donna à la rivière d'Argos le nom d'Inachus[6].

---

[1] «Kentura, fille du roi des Turks», selon l'*Histoire des Dynast.* d'Aboulpharadj, pg. 14.

[2] Cf. Aboulpharadj. *Hist. des Dyn.*, pg. 15.

[3] Aboulpharadj (*Chr. Syr.* pg. 12) dit seulement: «[in hoc tempore] ortus est primus rex Cretensium, Karis, ܩܐܪܝܣ, qui Cretam condidit.» — Pour ce qui est de Sicyone et de Cres, Michel l'a emprunté à la Chronique d'Eusèbe (éd. Aucher, T. II, pg. 63 et 67), ou a une source antérieure à laquelle Eusèbe aurait puisé également ses renseignements.

[4] Les historiens arméniens donnent indifféremment aux Arabes, les noms d'Agaréens et d'Ismaélites, tandis que l'appellation *Dadjik*, *Տաճիկ*, s'applique plus spécialement aux Turks. Cependant il n'y a pas de règle fixe à établir, et souvent, par le mot Dadjik, les auteurs arméniens entendent en général tous les Musulmans, quelle que soit d'ailleurs leur race, ou la secte religieuse à laquelle ils appartiennent.

[5] Genèse, XXV, 23.

[6] On lit dans les fragments de la Chronique de Jean d'Antioche: *Καθ' ὃν δὲ χρόνον ἐβασίλευσε τῶν Ἀργείων ἐν τοῖς δυτικοῖς μέρεσιν Ιναχος ἐκ τῆς φυλῆς Ἰαφεθ καταγόμενος, καὶ κτίζει πόλιν εἰς ὄνομα τῖς σελήνης, Ἰω.* (*Frag. hist. gr.*, éd. Müller, T. IV, pg. 544; 14). Apion de l'Oasis, auteur des *Αἰγυπτιακά*, dont il ne reste que des fragments, rapporte dans son livre *contre les Juifs*, et dans le 4ᵉ livre de son *Histoire d'Égypte*, qu'Inachus, Amasis roi d'Égypte et Moïse étaient contemporains. — (Cf. l'Africain, dans Eusèbe, *Prépar. Evang.*, X, 10; le Syncelle, pg. 64, 148. — *Fragm. hist. græc.* T. III, pg. 509; 2). — On croit généralement qu'Inachus était égyptien, et que ce fut lui qui conduisit en Grèce la première émigration égyptienne, ce qui explique pourquoi son nom se trouve si souvent associé à celui des monarques de l'Égypte, dans les mythes héroïques. — Le passage de Michel, qui a donné ce paragraphe d'après le canon d'Eusèbe (Aucher, II, 76-77), a été complétement altéré par le traducteur ou par les copistes. Il est facile du reste de le restituer au moyen du texte d'Eusèbe: «Io, fille d'Inachus, est révérée par les Égyptiens, qui ont changé son nom en celui d'Isis. Le fleuve qui coule à Argos, est appelé Inachus du nom de son père.» (Cf. aussi le Syncelle, pg. 100-101.

Apis régna sur les Égyptiens le 17e, dans la 77e année d'Isaac. Il fut considéré comme un dieu; d'autres l'appellent Sérapis[1].

Isaac vécut 180 ans, jusqu'à la 31e année de Lévi, et il eut pour ami Abimélech d'Adar (de Gérare) roi des Philistins. Dans la 135e année d'Isaac, Jacob alla à Harran, après avoir reçu la bénédiction de son père. Dans ce temps-là, le prince Hémor bâtit dans la Palestine, la ville de Sichem, du nom de Sichem son fils, qui enleva Dina. Jacob âgé de 80 ans, épousa Lia fille de Laban le Syrien. Il eut Ruben à l'âge de 85 ans; à 89 ans il eut Lévi; à 91 ans Joseph, et à 100 ans, il retourna près d'Isaac son père. Dans la 50e année de Jacob, Eus (Zeus) régna sur les Argiens; il fut le premier qui donna des lois, établit des tribunaux et des juges. Dans la 75e année de Jacob, Ogygès bâtit en Attique, la ville d'Éleusis, et [Thessalus] régna en Thessalie qui prit son nom; Messana fut bâtie en ce temps-là[2]. Dans la 100e année de Jacob, Apis régna sur les Argiens; quelques auteurs disent qu'il mit à sa place son frère et qu'il vint lui-même en Égypte, qu'enfin c'est lui qui est l'Apis d'Égypte et le fondateur de la ville de Memphis[3].

Joseph fut vendu à l'âge de 15 ans, et dans sa 30e année, il gouverna l'Égypte durant 80 ans. Ce fait est connu dans l'histoire égyptienne sous le nom de 15e dynastie des pasteurs. Jacob arriva en Égypte à l'âge de 130 ans; dans la 50e année de Joseph, la ville de Sparte fut bâtie par Sparton fils de Ph'onora[1].

---

[1] Cf. Eusèbe, (*Canon*, pg. 78-79, éd. Aucher). — Un passage de Nymphodore de Syracuse, auteur grec qui, à ce que l'on croit, était contemporain de Ptolémée Philadelphe, et qui nous a été conservé par S.t Clément d'Alexandrie (*Stromat.* I, 21), donne de curieux détails sur Apis, qui corroborent les renseignements fournis par Hérodote. Cet historien raconte en effet au livre III de ses *Νομέμα Βαρϐαρίκα*, dont la presque totalité est perdue, que « lorsque le taureau Apis mourait, on le déposait, d'après un certain cérémonial, dans un lieu, *σορὸν*, du Temple du Dieu Suprême, qui était appelé Soroapis, *Σορόαπις*, nom qui s'altéra plus tard, dans le langage des indigènes, en celui de Sérapis. » Les découvertes de M. Aug. Mariette au Sérapéum de Memphis, dont il a publié le résumé dans le *Bulletin de l'Athenæum français* (1855, pg. 45 et suiv.) ont confirmé les témoignages que nous avaient transmis les anciens; car Sérapis, dieu égyptien aussi ancien qu'Apis, n'est autre qu'Apis mort, comme le prouvent les légendes des nombreuses stèles, exhumées des souterrains du Sérapéum. (Cf. E. de Rougé, *Notice sur les Monuments égyptiens du Musée du Louvre*, pg. 46). — Quant à ce que dit Michel de la prétendue royauté d'Apis, c'est de pure invention, car ce nom ne se trouve pas inscrit dans les listes royales. Aboulpharadj (*Chr. syr.* pg. 12), dans le passage analogue, s'exprime ainsi: « Et rex decimus quintus Ægyptiorum, Satis ܣܠܛܝܣ, [vixit] annos 19. Iste fuit primus quatuor regum qui pastores vocantur. » En ceci, Aboulpharadj est d'accord avec l'Africain, qui nomme le premier roi de la XVe dynastie, *Σαΐτης*, (Cf. le Syncelle, pg. 61), et avec Josèphe qui l'appelle Salatis, d'après un passage de Manéthon. (Cf. à ce sujet, H. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, T. I, pg. 76).

[2] Ce passage est fort peu clair et semble avoir été altéré dans tous les manuscrits. Nous avons essayé d'en donner une traduction restituée, d'après le Canon d'Eusèbe (pg. 80-85) dont voici les paroles: « [La 75e année de Jacob], Ogygès bâtit en Attique la ville d'Éleusis. [La 66e année du même], Thessalus fils de Græcus, régna en Thessalie; [la 95e année du même], Messana fut fondée en Sicile......... »

[3] Le Canon d'Eusèbe (pg. 84-87) s'exprime ainsi: « [L'an 110 de Jacob], Apis régna le troisième sur les Argiens, pendant 35 ans. Quelques-uns disent que cet Apis est Sérapis, et qu'il mit sur le trône d'Achaïe son frère Égialée, après quoi il émigra avec son peuple en Égypte. [L'an 118 de Jacob], Memphis fut fondée en Egypte par Apis. »

À Sémiramis succéda Zamès, et après lui, Bélochus; enfin Ména[2].

Jacob mourut à l'âge de 145 ans; mais comme après la mort d'Isaac, il se trouvait encore sur le territoire des Chananéens, Esaü prit à sa solde les enfants d'Ammon, de Moab et d'Aram, fondit sur lui et fut tué. Alors les enfants d'Esaü passèrent sous la domination de Jacob[3]. La version syriaque dit que Jacob, en entrant en Égypte, n'avait avec lui que 70 personnes, tandis que celle des Septante fait monter leur nombre à 75; elle comprend évidemment, dans cette énumération, les fils de Joseph et les petits-fils qui n'étaient pas encore nés. Lévi engendra Caath à l'âge de 46 ans. Quelques-uns placent les épreuves de Job de son temps. Caath âgé de 60 ans, engendra Amran, qui, à l'âge de 70 ans, engendra Moise.

Vers ce temps-là Alaparus (Altadas) régna sur les Assyriens[4]. Joseph mourut dans sa 110e année. Les enfants d'Israél, après la mort de Joseph, furent réduits en esclavage dans la 6e année d'Amran et dans la 286e, depuis la promesse de Dieu. Après la mort de Joseph, Chébron régna 14 ans; Amenaphtis (Aménophis) après lui, 43 ans[5]. Ce fut lui qui, le premier, ordonna de noyer les enfants d'Israél dans le Nil. Moïse y fut jeté à son tour et il dut son salut à Thermuthis fille de Pharaon, que les Hébreux appellent Marie[6] et qui épousa Canthur, roi de la ville de Memphis[7]. Moïse sauvé des eaux dans la 350e année de la promesse de Dieu, atteignit sa 10e année et commença à étudier chez Ianès et Iamrès[8], issus de Barkobas devin chaldéen, qui avaient été proscrits pour avoir dérobé des enfants et les avoir sacrifiés à l'image qu'ils avaient dressée en l'honneur de leur père. Ceux-ci joignaient à la connaissance des sciences chaldéenne et grecque celle des Égyptiens, et Moïse avait appris d'eux ces sciences, par ordre de la princesse Marie. Il avait 22 ans lorsque les Israélites furent contraints à travailler les briques. Dans sa 28^e^ année, Moïse était déjà investi d'un commandement, et il bâtit la ville d'Hermopolis, à laquelle il donna le nom de Marie sa mère adoptive.

---

[1] Eusèbe (*Canon*, pg. 88-89) dit: « [La 19e année de Joseph], Sparte fut bâtie par Spartus fils de Phoronée. »

[2] Michel s'écarte, dans ce paragraphe, des Tables d'Eusèbe (T. II, pg. 15 et suiv.) pour la succession des premiers monarques d'Assyrie à partir de Ninus. Voici comment l'évêque de Césarée range ces souverains: Ninus, Sémiramis, Zamès, Arius, Aralius, Xerxès, Armamithrès, Bélochus, Balachus, Altadas, Mamithus, etc.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 13.

[4] Les Tables d'Eusèbe (T. II, pg. 16) écrivent le nom de ce roi, sous la forme Աղտադաս, qui est également l'orthographe adoptée par Thomas Ardzrouni (*Hist. des Ardzrounis.* Constantinople, 1852), bien que l'éditeur ait transcrit ce nom sous la forme Ադտադաս, (pg. 33) par suite d'une confusion facile à faire entre les lettres ղ et դ.

[5] Cf. Tables d'Eusèbe, pg. 24. — Rois d'Égypte, XVIIIe dynastie Diospolite, 2. 3.

[6] Les livres apocryphes donnent à cette princesse différents noms. L'auteur du *Livre du combat d'Adam*, l'appelle *Sippora*, ce qui est une erreur, Séphora étant fille de Raguel et femme de Moïse; le *Livre du Juste* la nomme *Bathia*. Aboulpharadj dit que le nom de Thermuthis vient du syriaque ܕܪܡܘܫܐ, de l'arabe رعس, *trepidavit, tremuit;* mais que les Juifs l'appellent *Damris*, ܕܡܪܝܫ, (*Chr. syr.*, pg. 14).

[7] Aboulpharadj nomme ce roi de Memphis, *Canpher* ܟܢܦܪ. (*Chr. syr.* pg. 14).

[8] Ces deux enchanteurs que l'Exode (VII, 11) ne nomme pas, mais auxquels elle fait

À cette époque, les Éthiopiens qui étaient autrefois tombés sous le joug des Égyptiens, se révoltèrent tout à coup, surprirent les Égyptiens et emmenèrent en captivité des prisonniers parmi lesquels se trouvait la mère adoptive de Moïse. Celui-ci devenu général égyptien, fit la guerre aux Éthiopiens durant 10 ans, envahit leur pays, après avoir traversé un désert rempli de serpents, avec l'aide des gazelles et des cigognes sur lesquelles ils comptaient le moins[1]. Ces dix années révolues, Moïse conquit l'Éthiopie, fit prisonnière Thesbas reine de ce pays, et délivra Marie sa mère, après quoi il rentra victorieux et renommé en Égypte. L'époux de Marie conçut alors de la jalousie contre Moïse, et l'aurait fait tuer, sans la crainte qu'il avait de sa femme. Dès que Marie fut morte, Moïse la fit enterrer; mais le mari de la princesse envoya Xanthus, persécuteur des Israélites, pour tuer Moïse qui, ayant prévenu ses desseins, le tua et s'enfuit en Madian[2]. Ianès et Iamrès, après la fuite de

---

très-certainement allusion, ont été souvent invoqués dans les livres apocryphes, et leur nom était tellement répandu que S.^t^ Paul, d'après Aristamunis (Aboulphar., *Dyn.*, pg. 17) en a fait mention dans sa 2^e^ Épitre à Timothée (III, 8), où il dit qu'ils résistèrent à Moïse. Le Talmud de Babylone, aussi bien que des écrivains ecclésiastiques et même d'anciens auteurs, comme Pline (*Hist. natur.*, XXX, I), Numénius cité par Eusèbe (*Prép. Evang.*, l. IX), font allusion à ces deux personnages dont ils ont altéré les noms. La version la plus généralement suivie pour leurs noms est Iamrés et Mambrés. On conserve à Londres, au Musée Britannique, des papyrus égyptiens, où il est fait mention d'un certain *Ianni*, qualifié de chef des Archers, et qui se trouve en antagonisme avec Moïse (Cf. Lenormant, *Les livres chez les Égyptiens*, dans le *Correspondant*, 25 février 1858). Ce renseignement est une confirmation précieuse pour la tradition juive dont parle S.^t^ Paul dans son Épître II à Timothée. Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 14) parle également des deux enchanteurs Iannés et Iambrés, et dit que ce fut d'eux que Moïse apprit la sagesse. Ce renseignement lui a été fourni par un certain Artémon qui doit être le même qu'Artémon de Cassandria, cité par Athénée (Livre XII) et qui avait composé un livre intitulé: *περὶ συναγωγῆς βιβλίων*. Jean d'Antioche prétend aussi que Moïse avait appris la sagesse chez les Egyptiens: *Μωσῆς δὲ ἀναληφθεὶς ὑπὸ τῆς θυγατρὸς Φαραὼ, ἐπαιδεύθη πᾶσαν σοφίαν Αἰγυπτίων.* (Cf. Ch. Muller, *Fragm. hist. græc.*, T. IV, pg. 547; 11).

[1] Les livres apocryphes de l'Ancien Testament et notamment le *Livre du Juste* (lib. Exod., section *Schemot*), ne parlent pas des gazelles, mais ils mentionnent les cigognes חסידה. Cependant Josèphe (*Ant. Jud.*, II, 2) appelle ces oiseaux des ibis, qui à cause des services qu'ils rendaient autrefois aux Égyptiens, en détruisant les serpents, furent divinisés par eux. Le passage de Josèphe aide à expliquer la mention que Michel fait des gazelles, car cet historien dit que « Moïse fit mettre dans des cages des ibis, ennemis des serpents, qui ne les craignaient pas moins qu'ils craignaient les cerfs.

[2] Le *Livre du Juste* raconte la fuite de Moïse en Madian d'une manière différente. Il

Moïse, conduisirent les enfants d'Israél dans le désert, à 15 jours de marche. Là, ils firent des jardins entourés de très-forts remparts et y travaillèrent pendant 15 ans. Une fois leur entreprise achevée, ces deux personnages choisirent parmi les enfants d'Israél, 980 victimes innocentes qu'ils égorgèrent en l'honneur des démons, en invitant le prince des démons au sacrifice, et ils l'établirent comme gardien du jardin. Dès lors les démons se montrèrent dociles aux ordres des devins, au sujet des talismans et de tous les artifices[1].

Prométhée le sage que l'on dit créateur d'hommes, car par sa sagesse il instruisait les ignorants, vécut à cette époque[2].

Quant à Moïse, il se rendit dans le pays des Couschites, chez Raguel fils de Dadan fils de Jectan, descendants de Céthura, et ayant épousé sa fille, il en eut deux fils. Il était alors âgé de 40 ans.

En ce temps-là, dit-on, parurent Asclépiade médecin habile et Atlas l'astrologue, frère de Prométhée, qui passe pour avoir porté le ciel; par Atlas, Euripide entend une montagne s'élevant au dessus des nuages [3].

---

dit que la guerre ayant éclaté entre les Éthiopiens (Chus) et les Égyptiens, Moïse offrit son concours à Cicanus, roi d'Éthiopie contre le Pharaon, et que, comme il était aimé du roi, des chefs et de toute l'armée, il fut élu roi d'Éthiopie, à la mort de Cicanus et gouverna le pays pendant 40 ans. Pendant que l'armée éthiopienne était hors de chez elle, un chef du pays, Balaam, qui avait la garde de la capitale, se révolta, et quand l'armée revint, elle ne put rentrer dans la ville, où Balaam s'était déclaré roi. C'est alors que Moïse employa les cigognes pour manger les serpents qui entouraient les fossés de la ville et dévoraient les assiégeants. Ayant pris la ville, Balaam s'enfuit, et Moïse épousa aussitôt Adonia, reine d'Éthiopie. Ce mariage de Moïse avec une éthiopienne, explique les paroles du texte hébreu des *Nombres* (XII, 1): « Locuta est Maria et Aaron contra Moysen, ob causas uxoris Aethiopissæ quam acceperat, nam uxorem Aethiopissam acceperat, » qui sont corroborées par la paraphrase chaldaïque de Jonathan, par la *Vie de Moïse* et par Josephe (II, 5), où le fait, bien que raconté différemment, démontre que Moïse epousa Tharbis, fille du roi d'Éthiopie. Selon ce dernier historien, Moïse aurait été chargé par le Pharaon d'une expédition contre les Éthiopiens, qui avaient vaincu les Égyptiens et s'étaient avancés jusqu'à Memphis et à la mer. Moïse triompha des Éthiopiens, assiégea la ville de Saba, capitale de leur pays, et y entra, grâce à la fille du roi de la contrée qui, l'ayant vu, lui demanda de l'épouser. Moïse y consentit à la condition qu'on lui livrerait la place, ce qui fut convenu et exécuté. Puis, Moïse ramena les Égyptiens victorieux dans leur pays. C'est alors que la jalousie des grands faillit le perdre auprès du Pharaon, et que Moïse s'enfuit pour Madian (*Exode*, II, 15).

[1] Bochart (*in Hierozoïco*, liv. II, ch. 53., T. Ier, pg. 644 et suiv.) qui a rassemblé tous les passages relatifs à Iannés et à Mambrés, rapporte au sujet de ces deux enchanteurs égyptiens un passage de Palladius (*in Lausiacis*, ch. 20), où il est dit que Macaire visita leur tombeau situé dans un jardin qu'ils avaient établi dans le désert. (Cf. Fabricius, *Cod. pseud. Vet. Test.* T. I, pg. 818).

[2] Cf. *Canon* d'Eusèbe, pg. 90-91. — Le Syncelle, pg. 119. — L'Africain, *apud* Eusèbe, *Prép. Évang.* X, 10, 491. — Jean d'Antioche, dans les *Frag. hist. grœc.*, T. IV, pg. 547; 13. — *Chron. pasc.* 63. — Thomas Ardzrouni, I, 4.

[3] Eusèbe ne nomme pas Asclépiade, mais Aboulpharadj en fait mention (*Chr. syr.*, pg. 14); cependant tout le reste du paragraphe se trouve dans son *Canon* (pg. 94-95), où Eusèbe fixe l'époque d'Atlas à l'an 378 d'Abraham. Jean d'Antioche ne nomme pas Asclépiade, mais il parle d'un autre personnage Épiméthée le musicien (*Frag. hist. grœc.*, T. IV, pg. 547; 13). Euripide cite à trois reprises différentes

En ce temps-là, les Éthiopiens, à ce que l'on raconte, émigrèrent des bords du fleuve Indus pour aller se fixer sur les frontières de l'Égypte[1]. Les Curètes et les Corybantes, inventèrent la danse armée[2]. On place vers cette époque le déluge de Thessalie, sous Deucalion, ainsi que l'embrasement de l'Éthiopie sous Phaéton, avec beaucoup d'autres cataclysmes dans nombre de localités, selon le récit de Platon[3]. Cécrops, selon les uns, inaugura son règne en Atghé qui est l'Attique; selon les autres, il régna d'abord en Égypte, puis ensuite en Attique. Ce fut lui, selon les Grecs, qui bâtit Athènes, en lui donnant le nom de sa femme[4]. On dit qu'il avait deux natures, soit parce qu'il était de haute taille, soit parce qu'il parlait les deux langues égyptienne et grecque. Il conquit les régions méditerranéennes (de l'Asie Mineure), et donna son nom à la province de Cappadoce. Ce fut sous lui que l'olivier parut dans l'Acropole d'Athènes; de là l'origine de la fable. Il nomma Aramazd (Jupiter), Zeus, et fut le premier qui immola le bœuf en honneur de Dieu[5]. Dans cette même année, Deucalion commença à régner sur la région du Mont Parnasse[6]. Les habitants de l'Hellade prirent d'Hellénus, fils de Deucalion, leur nom d'Hellènes ou Grecs; ainsi que du nom d'Acta, ils s'appellent Atticiens[7]. L'an 420 de la promesse de Dieu à Abraham, Corinthe fut fondée; elle porta

---

Atlas, dans ses tragédies, et notamment dans Hippolyte, *vers* 747 ; Ion, *vers* 1 ; Hercule Furieux, *vers* 405. (Cf. *Euripid. fabulæ. ; éd. Th. Fix*, dans la collection des auteurs grecs de M. Didot).

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 96-97. — Le Syncelle, 120. — *Chron. pasch.*, 51.

[2] Cf. Eusèbe, (*Canon*, pg. 102-103), qui rapporte qu'en l'année 470 d'Abraham, les Curètes et les Corybantes émigrèrent à Gnosse. Cf. aussi le Syncelle d'après l'Africain, 119.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 102-103. — Jean d'Antioche, *Frag. hist. græc.*, IV. 547 ; 13. — Le Syncelle, 125. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 14. — Vartan, (éd. de Venise) pg. 19. — Platon fait mention du déluge de Deucalion et de l'embrasement de l'Éthiopie dans *le Timée*.

[4] Eusèbe (*Canon*, pg. 102-103) dit que ce fut en l'année 481 d'Abraham que Cécrops bâtit Athènes et Diada, en Eubée. — Cf. aussi le Syncelle, 112, et Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 1). Charax de Pergame (*Frag. hist. græc.*, III, 639 ; 11), dans ses Ελληνικά, raconte que « Cécrops étant venu d'Égypte, de Saïs, fonda Athènes ; car, dit-il, Saïs est appelée Athènes. ». — Rapprochez ce que dit Michel d'un passage de Jean d'Antioche, également relatif à Cécrops (*Frag. hist. gr.*, IV, 547 ; 13).

[5] Cf. Eusèbe, (*Canon*, pg. 100-101) : — Le Syncelle, 122, raconte que « sous Cécrops, l'olivier parut pour la première fois au sommet de la ville, et que d'Athéné (Minerve), cette ville fut appelée Athènes. On appela Cécrops, l'homme aux deux natures (διφυὴς, en arménien երկբոյս) soit à cause de sa haute taille, soit parce qu'il était égyptien et parlait deux langues...... Cécrops le premier immola le bœuf, imposa à Jupiter le nom de Ζεὺς ; et c'est de lui que le pays s'appelle Cécropia. » Ces renseignements ont été empruntés par le Syncelle à Philochore, dont il ne reste que des fragments (*Frag. hist. græc.*, I, 385 ; II, 10), ou peut-être même à Jean d'Antioche, dont les extraits se trouvent dans la même collection (IV, 54). — Pour ce qui est du nom d'Aramazd, dont s'est servi le traducteur arménien de Michel et qu'il applique à Jupiter, c'est la transcription du nom d'Ormuzd, en zend *Ahura-Mazda*, le Dieu Suprême des Ariens, que les Grecs assimilèrent a Zeus (Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, pg. 69).

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 102-103. — Le Syncelle, 122.

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 102-103. — Le Syncelle, 122-125.

le nom d'Éphra[1]. Eusèbe rapporte que Chronos l'Athénien avait une fille nommée Atis dont le pays d'Attique tire son nom[2].

Moïse était âgé de 70 ans, quand il fut jugé digne de jouir de l'apparition de Dieu. Pendant 10 ans, il retarda son départ pour l'Égypte; enfin à l'âge de 80 ans et dans la 430ᵉ année de la promesse de Dieu, ayant reçu l'ordre du Seigneur, il se rendit dans ce pays[3]. On compte 205 ans depuis la 77ᵉ année d'Abraham jusqu'au moment de la venue de Jacob en Égypte, où ses descendants restèrent 227 ans encore. En conséquence, les 400 ans d'après l'ordre du Seigneur, étaient révolus au moment où Moïse tua l'Égyptien, et lorsque les Israélites ne voulurent pas reconquérir leur liberté en repoussant Moïse; c'est pour cela qu'il différa durant 10 ans de s'y rendre, quoique le terme de leur servitude était accompli d'après l'ordre de Dieu. Moïse, en se rendant en Égypte, punit les habitants de ce pays, en les frappant de dix plaies, en représailles des dix tentations qu'ils avaient fait éprouver à Abraham et des vexations dont ils fatiguèrent les Israélites durant 144 ans[4].

L'Égypte se traduit par *la fournaise de fer*[5]. Elle fut occupée primitivement par Mizraïm fils de Chus fils de Chanaan, et appelée de son nom M'sr; plus tard elle porta le nom d'Arie[6], et le roi Rhamsès l'appela Égypte, du nom du fleuve Nil, parce qu'il s'appelait jadis Égypte, *qui jaillit de soi-même*. Le roi avec qui Moïse lutta, s'appelait Ph'ésios, autrement Cainaicharis[7].

Les Égyptiens dégoutés de boire du sang, se rendirent à Gessen pour y puiser de l'eau, et aussitôt qu'on leur en donnait, elle se changeait en sang. Ils tâchèrent alors de boire cette eau dans les mains des Israélites, mais elle devenait aussi du sang; enfin ils essayèrent d'en boire aux lèvres des Israélites, et aussitôt qu'elle passait dans leur bouche, elle se convertissait en sang. En outre, ni le feu, ni les lumières, ni aucune autre chose ne pouvait dissiper leurs ténèbres, et ils avaient des nausées à force d'avoir respiré un air aussi lourd et aussi épais[8].

---

[1] Les manuscrits de la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe, écrivent ce nom de différentes manières, Եփրա, Փիրա, Եփիրա, (*Canon*, pg. 104-105), mais le Syncelle, 121, a orthographié ce nom Εφύρα.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 106-107. — Le Syncelle, 125. — L'orthographe des noms des deux personnages mentionnés dans ce paragraphe, diffère dans Eusèbe et le Syncelle qui l'écrivent Կարանոս, *Caranos* et Κραναός. Jean d'Antioche écrit également *Cranaos*, (*Fragm. hist. græc.*, IV, 547; 13). Le nom d'Atis ou Adis est rendu par le traducteur arménien d'Eusèbe par Ակտիս *Agdis* ou *Actis*.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 104-105.

[4] Exode, ch. III et suiv.

[5] Rois, III, ch. 8; 51.

[6] Eusèbe, (*Canon*, pg. 108-109) dit: « L'Égypte s'appelait d'abord *Aeria*, Այերիա, du nom du roi Egyptus. »

[7] Eusèbe, (*Canon*, pg. 104-105), appelle ce roi *Khenkhérès*, Քէնքէրէս.

[8] Les Rabbins juifs qui ont paraphrasé l'Exode (ch. VII) n'entrent pas dans d'aussi longs détails que Michel. Le *Livre du Juste* dit seulement que « Dieu, par le ministère d'Aaron, changea en sang toute l'eau de l'Égypte; un Égyptien en puisait-il, il ne voyait dans sa jarre que du sang; en versait-il dans sa coupe pour boire, du sang; une femme pétrissait-elle

Pendant que la mort sévissait contre les premiers-nés des Égyptiens, les enfants d'Israël quittèrent ce pays au nombre de 600,000 individus mâles, depuis l'âge de 20 ans jusqu'à 60. Ce fut en l'année 3842 depuis la sortie d'Adam du Paradis, qu'ils sortirent d'Égypte le jeudi, et passèrent la Mer Rouge le dimanche. Moïse en étendant sa verge sur la surface de la mer, prononca cette parole: « *Aïa*, mon Dieu devant moi! » et en étendant la main droite, il ajouta: « *Cheraïa*, Dieu tu nous as fait sortir! » puis étendant la gauche, il dit encore: « *Adonia*, le Seigneur Dieu avec nous! » Ayant fait de cette manière le signe de la croix, il ouvrit non seulement un chemin sec aux Israélites, mais aussi cette voie devint verdoyante et très-large, en sorte que les douze tribus d'Israël purent y marcher de front avec leurs bagages.

La tribu de Benjamin y entra la première et fut suivie par celles de Lévi, de Juda et d'autres encore[1]. C'est en cet endroit que les Israélites prirent le nom d'Hébreux, et oublièrent l'idiome égyptien, en recevant un nouveau langage conforme à celui de leurs ancêtres, lequel est encore actuellement en usage chez eux[2]. Ils entonnèrent dans le nouveau langage ce cantique: « Je chanterai le Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire[3]. » Pharaon les poursuivit, mais il fut englouti dans les flots, à la place des enfants d'Israël. La mer rejeta la plus grande partie des Égyptiens avec leurs armes du côté des Israélites, et chacun reconnut son maître et l'enterra. Les Israélites prirent ensuite leurs armes, avec lesquelles ils massacrèrent les Amalécites, tandis que de l'autre côté, ce furent les Éthiopiens venus des bords du Gange qui s'emparèrent des cadavres. Ainsi s'accomplit la parole du prophète qu' « ils devaient nourrir les Éthiopiens[4]. »

À cette époque, Hercule parut dans la Phénicie, ainsi que la fable de l'invention des ceps par Dionysos (Bacchus)[5], qui est autre que l'Ismaé-

---

de la pâte, du sang; faisait-elle cuire ses mets, du sang partout. »

[1] Cf. Josephe, (*Ant. jud.* II, 6) et le *Livre du Juste*, où il est dit que Moïse aurait retiré du Nil le cercueil de Joseph, afin de l'emporter; à son exemple, toutes les tribus emportèrent chacune le cercueil de son patriarche. Ce fait du transport des ossements de Joseph par les Hébreux, prêts à quitter l'Égypte est raconté dans le Talmud, (section *Sota*, f.° 13 *recto*). — Cf. aussi *Médrasch-Rabba*, section *Schemoth; Médrasch-Yalkut, id.*, et section *Zoth-Habbér.*, du même livre.

[2] Sur le nom des Hébreux, voyez la note 4 pg. 32.

[3] Exode, XV, 2 et suiv.

[4] Psaume LXXIII, 14. — Josèphe, *Antiq. jud.*, II, 7.

[5] Ce passage est corrompu, mais Eusèbe (*Canon*, 106-107) et le Syncelle, 122, nous permettent de rectifier le texte de Michel. Ainsi, après les mots « la fable de l'invention des ceps par Bacchus, » Michel dit « qui n'est autre que l'Ismaélite, » expressions qui n'ont aucun sens raisonnable. Si l'on s'en réfère au texte du Syncelle, on trouve l'explication des paroles de Michel: *Αμπελουργία ὑπὸ Διονύσου ἐγνωρίσθη, οὐχῖ του ἐκ Σεμέλης.* Il est vrai que le Canon d'Eusèbe offre un sens différent: *որթոյ գիւտ 'ի Դիոնիսեայ ծանեաւ, որ 'ի Սեմելեայ.* Mais la difficulté roule sur l'expression employée par Michel: *ոչ Իսմայելացւոյն*, « qui est autre que l'Ismaélite, » et qui doit être ainsi restituée: *որ 'ի Սեմելեայ*,

lite. A cette époque également, le tribunal (d'Athènes) fut appelé Aréopage [1].

L'Égypte, après le départ de la nation d'Israël, éprouva durant l'espace de 7 mois un tremblement de terre qui força les habitants à abandonner leurs demeures. On rapporte qu'après la submersion de Pharaon, le reste des habitants de l'Égypte divinisa des objets faits de main d'homme, comme s'ils leur devaient leur salut.

Cette même année, qui est la 80ᵉ de Moïse, les Israélites défirent l'Amalécite, issu des concubines d'Esaü, et vengèrent ainsi leurs ancêtres. Moïse, le second mois de la même année, monta sur la sombre montagne devant le Seigneur [2]. Aboulémos le philosophe, hébreu de nation, rapporte que Moïse composa le premier, par un effet de la grâce divine, l'alphabet du nouveau langage que reçurent les Israélites, et que c'est avec ces caractères que, 10 jours après leur sortie, Dieu donna à Moïse les Tables (de la loi). Moïse écrivit d'abord le livre de l'Exode pour les événements qu'il avait vus et connus. Puis après, il dit au Seigneur : « Comment pourrai-je traiter de la Création sans en avoir été témoin ? » Alors l'Éternel lui fit voir le monde d'une façon intellectuelle et incorporelle durant 40 jours, et lui ordonna de le représenter d'une manière sensible par la construction du Tabernacle qui fut achevé en 7 mois, d'après le nombre des 7 jours de la Création. Plus tard, Moïse, écrivit la Genèse avec les trois autres livres.

Au commencement de la seconde année depuis la sortie des Israélites de l'Égypte, le Tabernacle fut achevé. La vie d'Éden, sans chagrins et exempte de douleurs, reparut de nouveau parmi eux. Dieu voulait les conduire en 40 jours dans la Terre-Promise, après avoir fait explorer le pays, c'est-à-dire dans la seconde année de leur sortie depuis que le Tabernacle fut dressé. Mais comme ils accusèrent ce pays béni par le Seigneur et purifié par les pas d'Abraham, Dieu leur imposa une année de retard pour chaque jour, ce qui fit 40 ans, de sorte que Moïse lui-même ne put y entrer, parce qu'il avait douté et s'était enflammé de colère, en frappant le rocher, dans un moment d'accablement que lui causa la douleur de la mort de sa sœur Marie.

Six ans après la sortie des Israélites, Chronos régna à Athènes, dont le territoire fut appelé Attique du nom de sa fille [3]. Chronos domina aussi sur la région méditerranéenne qui fut appelée Cappadoce par Cécrops et qui s'appelait primitivement Alie. Dans la 28ᵉ année du gouvernement de Moïse, un certain Égyptus régna sur l'Égypte 68 ans. On rapporte que ce fut lui qui

---

d'après Eusèbe. Ainsi le texte arménien de Michel ainsi corrigé, signifierait : « la fable de l'invention du cep par Bacchus, fils de Sémélé. »

[1] Eusèbe, *Canon*, pg. 106-107.

[2] Cf. Josèphe, *Ant. Jud.*, III, 1. — Le *Livre du Juste*, Exode, section *Bo*. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 15.

[3] Voyez plus haut, pg. 46, 47.

imposa son nom au pays. On dit qu'à cette date, on éleva un temple à Athènes, consacré à Apollon et appelé Aréopage[1].

Moïse mourut à l'âge de 120 ans. Sa mort est le point initial du Jubilé hébraïque. Les cinq livres de Moïse finissent ici, et selon Eusèbe ils contiennent les faits et l'histoire de 3730 ans[2].

Josué, fils de Nun, ayant hérité de la verge et du commandement de Moïse, gouverna le peuple d'Israël pendant 27 ans. Dans la 6ᵉ année de l'administration de Josué, Danaüs frère d'Égyptus, avec le concours de ses 50 filles, fit mettre à mort les 50 fils de son frère, excepté Lyncus qui lui succéda et qui était couvert d'yeux de tous côtés[3]. Dans la 18ᵉ année de Josué, Phœnix et Cadmus vinrent de Thèbes d'Égypte en Syrie, et régnèrent à Tyr et à Sidon; c'est de leurs noms que cette contrée s'appela Phénicie et habitation de Cadmus. Ce furent encore eux qui y introduisirent l'instruction[4]; ainsi que Cécrops qui, en transportant les habitants de Memphis à Athènes, répandit parmi les Grecs les sectes philosophiques. Cécrops inventa les lettres grecques que d'autres attribuent à Cadmus[5].

Josué mourut âgé de 107 ans. Othoniel frère puîné de Caleb, lui succéda en qualité de Juge. L'Africain compte 30 ans entre Josué et Othoniel. Les Grecs attribuent à celui-ci l'administration pendant 50 ans. Les Israélites tombèrent dans la servitude de Chusan pendant 8 ans, mais il faut ajouter ce temps à celui durant lequel Othoniel fut en fonctions. Sous lui, on éleva les villes suivantes dans la Bithynie: Malos, Papus, Théosté, Aclisté, Maronta, ainsi que les villes de la Sicile[6]. Dans ce temps, Palapus (Pélops) régna sur les Argiens qui ont fourni le physiologue Philotos (Philiste), auteur d'un traité sur les animaux et les oiseaux[7].

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 106-107. — Le Syncelle, 122.

[2] Eusèbe, (*Canon*, pg. 108-111), s'exprime ainsi: « L'an 545 d'Abraham, Moïse mourut et Josué devint le chef des Hébreux durant 27 ans. Ici s'arrêtent les 5 livres de Moïse qui continuent l'histoire des faits accomplis pendant 3730 ans, selon la version des Septante. L'an 550 est le point initial de la première quinquagésime du Jubilé, selon la supputation des Juifs. »

[3] Eusèbe, *Canon*, pg. 110-111. — Vartan (*Hist. univ.*, éd. de Venise, pg. 20), ajoute que Lyncus était couvert d'yeux de tous côtés, *parce qu'il était savant*, *զի իմաստուն էր*.

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 110-111. — Le Syncelle, 121. — Vartan, pg. 20.

[5] Cf. Vartan, pg. 20.

[6] Tous ces noms de villes ont été altérés par les copistes de Michel; nous allons les restituer à l'aide de la *Chronique syriaque* d'Aboulpharadj, pg. 15 et 16: *Malos* ܡܐܠܘܣ; *Paphos*, ܦܦܘܣ: *Thasos*, ܬܐܣܘܣ; *Kélista*, ܩܠܝܣܛܐ; *Marounda*, ܡܐܪܘܢܕܐ. Nous ferons observer en même temps que les villes, dont les noms viennent d'être rappelés, n'appartiennent pas à la Bithynie; ainsi *Mallus* est une ville de la Cilicie des plaines, dont j'ai vu l'emplacement lors de mon voyage en Orient. (*Voyage dans la Cilicie*, pg. 416 et suiv.); *Paphos* est une ville de l'île de Chypre; *Thasos* est une île de la mer Égée, à peu de distance d'Abdère; *Kélista* est un nom altéré, comme *Marounda*, dans lequel on peut reconnaître cependant les Μαριανδυνοί de Strabon, peuple voisin de la Bithynie. (Cf. Strabon, *Géograph.* VII, 3, § 2 et suiv.).

[7] Cf. Vartan, pg. 20. — Philiste avait com-

Après la mort d'Othoniel, Israël fut asservie par Églon, roi de Moab, pendant 18 ans, que l'on ajoute au temps d'Ahod (Éhud) d'Ephraïm qui gouverna les Israélites durant 80 ans[1]. Gadamus bâtit sous lui la ville d'Acatmon[2]. Dans sa 8e année, Arquiatus (Erechthée (?)) régna à Athènes[3]. Dans sa 20e année, Lambaride régna sur les Assyriens, pendant 38 ans, et bâtit la ville de Balakhsé[4]. On compte depuis la Création jusqu'à ce moment, quatre époques qui font 4,000 ans. D'Adam à Moïse, on compte 28 générations. A partir de ce moment, on ne calcule plus régulièrement, on mentionne seulement les noms des Juges.

Après Ahod, les Israélites furent soumis aux étrangers pendant 20 ans. Samgar devint fort et tua 600 Philistins avec un manche de charrue. Barac, avec le concours de Débora, gouverna Israël durant 40 ans, y compris les années de la servitude à l'étranger[5]. Sous lui, Ion devenu général des Athéniens, les appela Ioniens. La ville de Cyrène fut bâtie dans la Lybie[6]. Le royaume des Argiens cessa d'exister; nous n'avons pas indiqué les noms des rois de ce peuple[7]. Sicyon régna sur les Sicyoniens qui prirent son nom, en abandonnant leur ancien nom d'Égialiens[8].

Dans la 15e année de Barac, la ville d'Ilion fut fondée par Ilus, et dans le même temps, on dit que les Spartiates, étant cernés de tous côtés par les ennemis, prirent le nom de Sparte, qui veut dire: *semailles ramassées*[9]. Sous Barac, Sisara, général de Jabin, vint attaquer Israël et fut exterminé. Jahel

---

posé, outre son traité sur l'histoire naturelle, une histoire de la Sicile, dont il reste des fragments (*Fragm. hist. græc.*, T. I, pg. 185 et suiv., et T. IV, *Suppl.*). Cet écrivain naquit en 481 avant J. C., à Syracuse, et vécut dans l'intimité de Denys l'Ancien, qui le fit bannir dans la suite. Philiste joua un rôle sous le règne de Denys le Jeune, dont il commanda la flotte. Lorsque Dion s'empara de Syracuse, Philiste fut battu sur mer et ensuite décapité.

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 16. — Vartan, pg. 21.

[2] Ce passage est altéré; je pense qu'il faut lire ici Կադմոս, *Cadmus*, et remplacer aussi le nom d'Acatmon, qui n'est pas connu, par celui de Lacédémone. Aboulpharadj (*Chr. syr.*; pg. 16), raconte en effet qu'au temps d'Éhud, Lacédémone, ܠܩܕܡܘܢܝܐ, fut fondée.

[3] Cf. Eusèbe (*Canon*, pg. 114 et T. II, pg. 27) qui donne la leçon Երեքթեւս.

[4] Le nom de Lamparide ou Lambaride est écrit par Eusèbe Լամպրիդէս (T. II, pg. 16). Quant à la ville de Balakhsé, je n'ai pu réussir à l'identifier. Au lieu de ce passage relatif à la fondation d'une ville par Lambaride, Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 16) dit ceci: « Haleb, ܚܠܒ, fut bâtie par Balchus, ܒܠܟܘܣ, roi d'Assyrie. » Balchus, dans Eusèbe Բէլոքոս, est le 18e roi d'Assyrie, et Lamparide, le 20e.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 16. — Vartan, pg. 21.

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 120-121. — Vartan, pg. 21.

[7] Cf. la liste de ces rois dans Eusèbe, *Chron.* T. II, pg. 27.

[8] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 119.

[9] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 122-125. — Le Syncelle, 129. — *Chron. pasc.*, 64. — Eusèbe et le Syncelle rapportent l'étymologie du nom des Spartiates d'après Palœphatus, historien perdu, cité par Suidas (*Fragm. hist. græc.* II, 338). Le premier chroniqueur dit que le nom des Spartiates signifie «semailles rassemblées», ցան ժողովածոյք. En effet le mot σπαρτός veut dire « semé, ensemencé, » et quelquefois aussi par extension « épars, disséminé »; en latin, le mot *sparsus* a également le même sens.

femme de Haber, issu d'un des beaux-pères de Moïse, lui enfonca dans la gorge le fer d'une charrue[1]. La vision des cent philosophes eut lieu en ce temps-là à Rome, où ils virent tous, dans une nuit, sept soleils, que Sibylle, femme sage, expliqua par sept siècles et sept souverains illustres. Le sixième soleil dont les rayons les éclipsaient tous, et qui ne se couchait pas comme les autres, elle l'expliqua par le Christ[2].

Médon régna sur les Africains, et le trône des Assyriens échut à Panaros durant 44 ans[3].

Après la mort de Barac, les Madianites dominèrent sur Israël pendant 7 ans. Gédéon marcha contre eux et leur tua 120,000 hommes. Il fut Juge d'Israël durant 40 ans, y compris le temps de la captivité chez les étrangers[4].

Dédale l'architecte parut en ce temps-là; il prétendait que les statues qu'il fabriquait, marchaient, parce qu'il fut le premier qui sépara les deux jambes, tandis que les autres les faisaient d'un seul bloc[5]. Dans la 11e année de Gédéon, la ville de Cyzique fut bâtie, ainsi que Tyr dont la fondation est antérieure de 240 ans à celle du Temple de Jérusalem, au rapport de Josèphe[6]. Sous Gédéon parurent Orphée le Thrace, Linos le maître d'Hercule, et Thamiros [fils] de Philammon[7]. Dans la 36e année de Gédéon, Sousramos (Sosarmos) régna sur les Assyriens pendant 19 ans[8]. Apol (Apollon) le musicien régna à Ténis (Thèbes); c'est lui qui, à ce que l'on dit, mettait les pierres en mouvement par ses chants[9]. Abimélech le bâtard massacra les 70 enfants de

---

[1] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 16) rapporte ce fait d'une manière différente: « Jabin roi de Chazor, ܚܨܘܪ, régna 20 ans. L'armée du général de Jabin, qui s'appelait Sisara, avait 90 chars garnis de fer. La prophétesse Débora le frappa à la tête, et il mourut. »

[2] Cf. Vartan, pg. 21.

[3] Ce paragraphe a été altéré par les copistes; il faut le lire ainsi d'après Eusèbe (*Canon*, pg. 122): *Միդաս փռիւգացւոց թագաւորեաց, և* (pg. 124) *Պաննիաս ամս* խե. « Midas régna sur les Phrygiens, — et Pannias régna 45 ans. » Au surplus le Syncelle (pg. 129) est d'accord avec Eusèbe, en plaçant le règne de Midas également en 707; Μίδας Φρυγῶν ἐβασίλευσεν.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 16. — Vartan, pg. 21.

[5] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 126-127, d'après Palœphatus. — Le Syncelle, pg. 130. — Vartan, pg. 21.

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 126-127. — Thomas Ardzrouni, I, 4. — Le passage de Josèphe relatif à la fondation de Tyr et dont Michel parle d'après lui, ne se trouve pas au IIe livre des *Antiquités judaïques*, mais au livre VIII, ch. 2: « [La construction du Temple de Jérusalem par Salomon] se rencontra être dans la XIe année du règne d'Hiram, dont la capitale nommée Tyr, avait été bâtie 240 ans auparavant. »

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 126-129. — Le Syncelle, 125 et 130. — Le même chronographe appelle Thamiros, *Θάμυρις ὁ Φιλάμμωνος*.

[8] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 128-129, qui écrit le nom de ce roi *Սոսարմոս*.

[9] Cf. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 16), raconte la même chose avec plus de détails: « Dans ce temps-là, Apulon, ܐܦܘܠܘܢ, régna à Thèbes; il mettait les pierres en mouvement, en chantant au son de la cithare, c'est-à-dire qu'il attendrissait les cœurs les plus endurcis et les plus cruels. »

Gédéon et domina sur Israël pendant 3 ans. Il eut pour successeur Thola qui fut Juge en Israël durant 22 ans[1].

Hydra (le Sphynx) femme et sophiste éminente, que cite Platon, parut en ce temps-là[2]. Hercule ravagea Ilion et tua Antée, que l'on croit né de la Terre[3]. Thésée régna 28 ans sur les Athéniens, et Mithréos sur les Assyriens[4]. Dans la 21e année de Thola, Tarse fut bâtie en Cilicie par Brisos (Persée), fils de Danaé[5]. On rapporte à cette même date la fondation de Charkédon (Carthage) et la prise d'Ilion[6]

Après Thola, Jaïr de Galaad fut Juge en Israël pendant 23 ans[7]. Dans sa 6e année, Toulos se fit roi des Assyriens et régna 31 ans; les Grecs l'appellent Thitolunis (Tautanès) et lui attribuent la prise d'Ilion[8]. Dans sa 16e année, Menthos (Ménesthée) régna 23 ans sur les Athéniens. Thésée, avant lui, avait réuni les habitants dispersés de l'Attique et institua la condamnation à mort par l'ostracisme[9]. En ce moment parut le musicien Philon qui forma les chœurs de musiciens.

Après Jaïr, les enfants d'Israël tombèrent sous le joug des étrangers (Ammonites) pendant 8 années, que d'autres portent à 18 ans, en y comprenant les années antérieures. Jephté fut Juge pendant 6 ans[10]. Quelques-uns placent dans ce temps le règne de Ménélaüs à Lacédémone[11]. Esébon (Abésan) fut Juge d'Israël pendant 7 ans[1]. Quelques-uns placent à cette époque l'enlèvement d'Hélène par Alexandre. Ce prince, par jalousie, aurait suscité la guerre iliaque qui dura 10 ans[2] C'est là qu'Hercule ayant reçu une blessure d'épée se serait fait brûler[3]. Après Ésébon, le texte hébreu mentionne le Juge Élion (Ahislon) qui gouverna 10 ans, mais ce personnage ne se trouve pas mentionné dans les Septante. Abdon fut Juge pendant 8 ans[4].

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 128-129. — Aboulpharadj, (*Chr. syr.* pg. 16,) donne à Thola 20 ans de judicature. — Vartan (pg. 21), est d'accord avec Michel.

[2] Cf. Eusèbe (*Canon*, 128-129) confond l'Hydre, *Հիդրայ*, avec le Sphynx, *Սփինքս* — Cf. aussi le Syncelle, pg. 125.

[3] Eusèbe, (*Canon*, pg. 128-129, 132-133), répète deux fois ce fait qu'il dit avoir eu lieu en Afrique, *'ի Լիբէաստանի*. — Cf. aussi le Syncelle, pg. 130. — Vartan, pg. 21. — Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 16) mentionne la destruction d'Ilion, sans nommer Hercule.

[4] Eusèbe (*Canon*, pg. 130-131) dit que Thésée régna 30 ans et Mithréos, 27 ans.

[5] Si l'on en croit les traditions, Tarse aurait été fondée par les Pélasges, envoyés par Inachus à la recherche d'Io. Triptolème aurait jeté les fondements de Tarse dans un endroit voisin de la mer, d'où le nom de cette ville aurait été ταρσός, du grec ταρσανθῆναι, « se dessécher » (Étienne de Byzance, *de urb. et popul.*, *verbo*, Ταρσός). Plus tard une colonie assyrienne, à la tête de laquelle était Sardanapale, vint à Tarse et s'y établit (Hellanicus, *ap. schol. Aristoph.*, ad *Aves*, 1022, dans les *Frag. hist. græc.* de Müller, T. I, pg. 67; 158). Enfin une colonie argienne, sous la conduite de Persée, fondit sur la Cilicie (*Chron. pasc.*, 31), tua Sardanapale et s'empara de la ville de Tarse (Ammien Marcellin, XIV, 8. — Solin, ch. 41). Les anciens sont tous d'accord pour dire que Tarse était en effet une colonie argienne (Lucain, *Pharsale*, III, vers 225. — Dion Chrysostôme, *Orat.* 33, pg. 394). — Cf. aussi Raoul Rochette, *Hist. des colonies grec.* T. II, pg. 124. — Mon *Voyage dans la Cilicie*, pg. 262 et suiv.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 16.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 17 et Vartan, pg. 21, qui donnent à Jaïr 22 ans de judicature.

[8] Eusèbe, (*Canon*, pg. 132, 133, et T. II, pg. 16) orthographie le nom de Tautanès de deux manières différentes, *Տաւտանէս* et *Տեւտամոս*. — Cf. aussi Thomas Ardzrouni, I, 4.

[9] Cf. Eusèbe, *Can.*, pg. 130-131, 132-133.

[10] Eusèbe, donne trois ans de servitude à Israël, et Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 17), 18 ans.

[11] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 133.

Les Latins connus plus tard sous le nom de Romains, s'érigèrent en royauté. Anias (Énée) fut leur premier monarque[5]. Après Abdon, les enfants d'Israël furent soumis aux Philistins pendant 40 ans[6]. Samson entreprit de délivrer Israël et gouverna 20 ans. Les événements de Ruth eurent lieu dans la 5e année de son administration[7]. Dodemès (Teuteus) régna 40 ans[8]; et dans la 19e année de Samson, Zéus mourut et fut enterré dans l'île de Crète. On dit qu'il vécut 880 ans; ce fut à cause d'une longévité aussi extraordinaire qu'il fut appelé Zéus, du nom de l'astre, mais ses parents lui donnaient le nom de Dios[9]. Les Lybiens furent les premiers à couvrir la mer de leurs flottes pendant 32 ans[10]. Les Latins, appelés plus tard Romains, fondèrent leur monarchie huit ans après la prise d'Ilion[11]. Les païens disent que Samson était l'égal d'Hercule. Les Hébreux font durer son administration pendant 40 ans, que les Septante réduisent à 20 ans[12]. Jean l'historien[13] mentionne après Samson, un autre Juge appelé Samégar (Samgar), et il lui attribue 40 ans de gouvernement; cependant au dire de l'Africain, les Israélites n'avaient pas de Juges pendant ces 40 années et jouissaient de la paix au dehors comme au dedans[14].

---

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 17) appelle ce personnage ܐܒܨܢ. — Cf. Vartan, pg. 21. — Samuel d'Ani et Thomas Ardzrouni, I, 4. — Le texte hébreu mentionne Abésan, mais les Septante n'en disent rien.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 132-135, et Vartan, pg. 21.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 132-135, et Vartan, pg. 21.

[4] Eusèbe (*Canon*, pg. 134-137) et Vartan, (pg. 22), appellent Labdon, Լաբդոն.

[5] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 136-137. — Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 17) dit: « L'an 7 d'Abdon, parut Anias, ܐܢܝܣ, (Énée), premier roi des Franks, qui régna 3 ans, d'autres disent 8 ans ».

[6] Aboulpharadj, (*Hist. des Dynast.*, pg. 27) invoquant le témoignage d'Anianus, dit qu'Israël resta dans la dépendance des Philistins durant 40 ans. Andronic limite ce temps à 20 années. Eusèbe ne fixe pas d'époque.

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 136-137. — Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 17. — Vartan, pg. 22.

[8] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 136-137.

[9] Le personnage que Michel et Vartan appellent Զևս, Ζευς, et auquel ils rattachent le mythe de Jupiter, doit être Zeuxippe, qui compte parmi les rois héroïques de Sicyone. (Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 136-137).

[10] Eusèbe (*Canon*, pg. 136-137), fixe à 92 ans le temps durant lequel les flottes lydiennes sillonnèrent les mers.

[11] Cf. Samuel d'Ani qui corrobore le témoignage de Michel.

[12] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 136-137.

[13] Il est question des Juges dans Jean d'Antioche (*Frag. hist. græc.*, T. IV, pg. 548-549; 15, 16); mais de l'avis même de l'éditeur de la collection des *Fragments*, les passages relatifs à ces Juges sont incomplets. Le nom de Samgar ne figure pas dans le texte de Jean d'Antioche, qui rapporte cependant l'histoire de Samson.

[14] Cf. Eusèbe, *Chroniq.*, T. I, pg. 156-157. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 17; et *Dyn.* pg. 27. — Vartan, pg. 22. — Le Syncelle pg. 159.

Héli le pontife fut Juge en Israël pendant 20 ans, selon les Septante et 40 ans, selon la version syriaque. Toute la vie d'Héli fut de 78 ans; il avait pris à 38 ans le gouvernement d'Israël. Dans la 18ᵉ année de son administration, Samuel naquit et dans la 21ᵉ il fut présenté au tabernacle[1]. Vers ce temps-là, Ilion fut rebâtie par les descendants d'Hector, et les Amazones brûlèrent le temple d'Éphèse[2]. La dynastie royale de Sicyone fut renversée et les prêtres usurpèrent le trône jusqu'à l'époque de Charitos (Charidêmos) le prêtre, qui n'en pouvant supporter les dépenses, prit la fuite[3]. La dynastie des rois d'Athènes fut remplacée par une famille étrangère, parce que Mélanthos vainquit le successeur de Thymoïte par ruse, après quoi on institua une fête des imposteurs[4].

Après la mort d'Héli, l'arche d'alliance resta dans la demeure d'Aminadab durant 20 ans. (Après la fin de la servitude chez les Philistins), Samuel gouverna 40 ans selon les Hébreux. Dans la 20ᵉ année, le peuple demanda à se donner un roi. Ici finit la période des Juges et commence celle des Rois: cependant le règne de Saül est compris dans l'administration de Samuel. Le règne de Saül dura 40 ans. La 3ᵉ année de son règne, il massacra les Amalécites[5].

— Eusèbe, cite en effet l'Africain à propos des Juges: *և յետ Սամփսոնի զընկերհաշտութեանն ամս* Խ. *և դարձեալ զխաղաղութեան ամս* Լ. « Africain compte 40 ans de démocratie (ou d'anarchie) après Samson, et de plus 30 ans de paix. » Le mot *ընկերհաշտութիւն* qui signifie « pacte social, conciliation, » veut dire ici *δημοκρατία*, avec l'extention d'*ἀναρχία*. (Cf. note 3, pg. 157 de la *Chr.* d'Eusèbe, T. I, éd. Aucher).

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 17. — Vartan, pg. 22.

[2] Eusèbe, (*Canon*, pg. 139), ne parle pas de la reconstruction de Troie, mais de l'incendie du temple de Diane à Éphèse, qu'il fixe à l'an 873 d'Abraham. — Cf. aussi le Syncelle, pg. 142.

[3] Ce passage est emprunté à Eusèbe (*Chr.* T. I, pg. 255-256 et *Canon*, T. II, pg. 138-139) qui l'avait lui-même emprunté à Castor, historien de Sicyone, dont il ne reste que des fragments, recueillis par M. Müller, et placés à la fin de l'édition d'Hérodote, de M. Didot. Le Syncelle qui a reproduit le même événement, est beaucoup plus explicite que Michel; voici ce qu'il raconte, pg. 78, à l'année 888 d'Abraham: *Κάστορος περὶ τῆς βασιλείας τῶν Σικυωνίων· παρατίθεμεν δὲ καὶ τοὺς Σικυῶνας βασιλεύσαντας, ἀρχομένους μὲν ἀπὸ Αἰγιαλέως τοῦ πρώτου βασιλεύσαντος, λήγοντας δὲ ἐπὶ Ζεύξιππον· οἱ μὲν οὖν βασιλεῖς κατέσχον ἐτῶν χρόνον ηνθ'· μετὰ δὲ τοὺς βασιλεῖς κατεστάθησαν ἱερεῖς τοῦ Καρνίου ἕξ· οὗτοι δ' ἱεράτευσαν ἔτη λγ'. μεθ' οὓς κατεσταθη ἱερεὺς Χαρίδημος, ὃς καὶ οὐχ ὑπομείνας τὴν δαπάνην ἔφυγεν.*

[4] Ce paragraphe est extrait du Canon d'Eusèbe (pg. 141-142) et se trouve reproduit textuellement dans le Syncelle (pg. 142). Eusèbe l'avait emprunté à Castor, ainsi qu'on peut le voir dans sa Chronique, (T. I, pg. 268). Le Syncelle, à l'année 889 d'Abraham, s'exprime ainsi: *Ἡ τῶν Ἐρεχθειδῶν βασιλεία κατελύθη παρὰ Ἀθηναίοις Ἀττικῶν λεγομένη, καὶ μετῆλθεν εἰς ἕτερον γένος. Θυμοίτην γὰρ προσκαλεσαμένου Ξάνθου τοῦ βοιωτίου, καὶ μὴ ὑπακούσαντος τοῦ Θυμοίτου, Μέλανθος Ἀνδροπόμπου Πύλιος ἀναδεξάμενος ἐμονομάχησε, καὶ νικήσας ἐβασίλευσεν. ἕνθεν Ἀθήνῃσιν ἡ τῶν Ἀπατουρίων ἑορτὴ ἄγεται, διὰ τὸ σὺν ἀπάτῃ γενέσθαι τὴν νίκην* (*Sync.*, pg. 142).

[5] Il paraît exister, dans le Canon d'Eusèbe, quelques lacunes pour les temps où nous sommes arrivé. Cet historien, d'après l'édition du P. Aucher, ne parle que du transport de l'arche chez Aminadab (*Canon*, pg. 142-143), et ne mentionne point Saül. Cependant, Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 17-18), dit positive-

Dans sa 11e, David naquit, et dans sa 23e, il fut sacré roi. A l'âge de 28 ans, David tua Goliath. Dans la 31e année de son règne, Saül répandit à Naïoth de Ramatha une prophétie funeste à sa famille, annonçant que David devait régner. Samuel mourut dans la 30e année de la naissance de David, et 7 ans après, Saül et Jonathan furent tués. David régna 7 ans à Hébron, s'empara de Jérusalem et bâtit Sion où il régna 33 ans[1]. La 10e année de son règne, il retira l'arche d'alliance de la maison d'Aminadab, et pendant qu'on la transportait, Osée fut frappé de mort pour avoir voulu empêcher la grâce divine, renfermée dans l'arche d'alliance, d'arriver jusqu'à Adam son bien-aimé, car il se pencha comme un ami dévoué sur son tombeau, comme le dit Jacques d'Édesse[2]. D'autres donnent à sa mort un autre motif. Aminadab étant pontife, Gad, Asaph et Nathan étaient prophètes[3]; celui-ci prenait des soins particuliers de David, en demeurant sans cesse auprès de lui. Nathan apprit à Gabaon le crime qu'avait commis David en enlevant Bethsabée, et accourut pour le sauver. Chemin faisant, il rencontra un mort dont l'enterrement retarda son arrivée. Pendant ce temps, l'acte adultère fut consommé, et il retourna chez lui le cœur plein de tristesse. Ayant eu ensuite connaissance du meurtre d'Urie, il vint faire des reproches à David pour ce double crime, et voyant son repentir, il lui fit entrevoir l'espérance du pardon, en lui prédisant la mort du fils aîné de Bethsabée. David, pénétré de la crainte du Seigneur, fit pénitence durant toute sa vie.

La ville de Charkédon (Carthage) fut fondée sous David, par Charkédon de Tyr, et Samos fut bâtie également[4]. David dans sa 39e année, choisit 288 personnes parmi les Lévites et en forma 24 chœurs dans chacun desquels il plaça 12 personnes pour chanter des psaumes et veiller au service

---

ment que Saül régna 40 ans sur les Israélites, au rapport d'Eusèbe, ce qui concorde avec ce que dit Michel. Voici le passage d'Aboulpharadj qui complète les textes d'Eusèbe et de Michel : « 20 ans après la mort d'Héli, l'arche du Seigneur fut transportée dans la maison d'Aminadab. La 20e année du gouvernement de Samuel, les Israélites demandèrent un roi.... Saül, premier roi, régna sur les Israélites, 40 ans selon Eusèbe, et 20 ans selon Anianus. La 3e année de son règne, Saül vainquit les Amalécites ».

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 18. — Vartan, pg. 22.

[2] La citation que Michel fait ici d'un passage de Jacques d'Édesse, se rapporte à la *Chronique*, aussi appelée *Livres des Annales*, ܦܢܩܣ ܙܒܢܐ, qui est aujourd'hui perdue, ainsi que le démontre Assemani, dans sa *Bibliotheca Orientalis*, T. I, pg. 476 et 477.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 147. — *Chron. pasc.*, pg. 68. — Le Syncelle, pg. 141.

[4] Eusèbe (*Canon*, pg. 148-149) rapporte la fondation de Carthage par Charkédon de Tyr ou par Didon sa fille, à l'an 143 après la guerre de Troie et à l'an 978 d'Abraham. Le Syncelle reproduit la même chose (pg. 144-145). A l'année 1004 d'Abraham, Eusèbe rappelle encore la fondation de Carthage par Didon, selon d'autres auteurs (*Canon*, pg. 152-153). En ce qui touche la fondation de Samos, on la trouve mentionnée par Samuel d'Ani, à l'an 1031 d'Abraham; car à partir de cette date, une lacune existe dans le msc. de la Chronique d'Eusèbe (*Canon*, pg. 152-159). Le P. Aucher a comblé cette lacune au moyen de la chronographie de Samuel d'Ani.

de l'arche d'alliance. Il passa sa vie entière à faire la guerre aux étrangers, sur lesquels il remporta des victoires signalées[1]. Il mourut âgé de 70 ans, après avoir régné 40 ans.

Salomon son fils lui succéda à l'âge de 12 ans et régna 40 ans. Il eut, la première année de son avénement de Nahma, sa femme ammonite, un fils appelé Roboam. La 4e année de son règne, il entreprit la construction du Temple, qu'il acheva en 8 ans, la 480e année depuis la sortie d Israël de l'Égypte[2]. Paul, inspiré du Seigneur, dit que pendant 450 ans jusqu'au prophète Samuel, Dieu donna des Juges aux Israélites[3]. Suivant cette supputation, nous trouvons 50 ans de plus. Cette différence provient du temps de leur asservissement par les étrangers; vois plus haut.

La 30e année de son règne, Salomon détourna son cœur de Dieu, et fit élever des temples aux idoles: à Chamos idole moabite et à Moloch ammonite, ainsi qu'un temple à Aphrodite (Astarté), déesse grecque. La hauteur des temples était de 30 coudées sur 50 de large. Le temple des Ammonites fut bâti en 13 ans, celui des Moabites en 7 ans, et on dépensa des sommes énormes pour les décorer. Il fit faire un bassin (mer) d'airain supporté par des bœufs, à l'exemple de celui qui se trouvait dans le temple du Seigneur. Il rasa Antioche et édifia les sept villes de Thétour près Hems, Malo, Essur, Macdur, Gazari, Beddur inférieure et supérieure, ainsi que Béloth qui est la huitième[4].

En ce temps-là, Hadad commença à s'élever à Damas contre Salomon.

Sous son règne, le prophète Achias eut une vision dans laquelle il vit que des couples de génisses foulaient aux pieds Jérusalem, le Temple et les sacrificateurs; et il dit à Salomon que les femmes étrangères qu'il avait épousées détourneraient son cœur du Seigneur, ce qui arriva[5].

La reine du Midi, que l'on dit descendre d'Aster, fille de Noé, qui régnait dans les pays méridionaux[6], — où la race féminine domine dans l'héritage de ce patriarche jusqu'à nos jours, — et qui se nommait Nessa, attirée par la renommée de la sagesse de Salomon, vint l'éprouver en lui adressant des questions énigmatiques dont nous allons citer ici quelques-unes[1]. D'abord elle l'interrogea sur la nature de Dieu, en disant:

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 19, et Vartan, pg. 22.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 148-149. — *Chr. pasch.*, pg. 73. — Vartan, pg. 23. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 19.

[3] *Act. Apost.*, XIII, 20.

[4] Ce qui a trait à l'édification du Temple et aux autres constructions de Salomon, est rapporté dans la *Chr. syr.* d'Aboulpharadj (pg. 19). Cependant les deux textes présentent quelques différences qu'il est bon de noter. Voici le passage d'Aboulpharadj: « L'an 34 de son règne, Salomon abandonna le Dieu d'Israël, et éleva sur la montagne en avant de Jérusalem, un autel à Chomosch, ܟܡܘܫ, (idole) des Moabites et à Milchos ܡܠܟܘܣ, (idole) des Ammonites, et consacra 13 ans à ce travail. Sa longueur était de 100 coudées, sa largeur de 50, et sa hauteur de 30. Il l'entoura d'une grille d'or, y plaça un bassin (mer) d'airain [supporté par] des bœufs..... Salomon ruina Antioche, et bâtit 7 villes: Palmyre aussi appelée Tedmour; Millo, ܡܠܘ; Hazor, ܚܨܘܪ; Migiddo, ܡܓܕܘ: Gazar, ܓܙܪ; Beth-Horan inférieure, ܒܝܬ ܚܘܪܢ ܬܚܬܝܬܐ; Baaloth ܒܥܠܘܬ. » — Cf. aussi Josèphe, *Antiq. judaïq.*, liv. VIII, ch. 2.

[5] Cf. III., *Reg.*, XI, 14 et suiv.

[6] Cf. plus haut, pg. 28 du texte, et note 2.

Quel est ton Dieu, à qui ressemble-t-il et quelle est sa figure?

Salomon répondit: Mon Dieu est un Être supérieur à tous les êtres et n'a pas de figure. Tout être créé a son contraire, tandis que mon Dieu est incréé et n'a point d'antagoniste.

Demande. — De quel côté le globe céleste se meut-il, à droite ou à gauche, se tourne-t-il en entier ou en partie?

Réponse. — Cette révolution s'accomplit de deux manières; la circonférence céleste se meut à droite en partant de l'Orient; elle se dirige vers le Midi, marche vers l'Occident et revient par le Nord à son point de départ; ainsi gouvernée par ordre du Destin, elle fait le tour en un jour et une nuit avec l'ensemble des étoiles fixes. Quant aux planètes qu'on nomme astres errants, elles marchent de l'Occident vers l'Orient à gauche; chacune, selon la basse et la haute position de sa zone, et selon la petitesse ou l'étendue de cette zone, achève sa révolution en 30 ans, aussi bien qu'en 30 jours, depuis Chronos qui est Saturne, jusqu'à Sahra qui est la Lune.

---

[1] De toutes les figures de la Bible, celle de Salomon est assurément l'une des plus brillantes; aussi la renommée de sagesse et de puissance que s'était acquise le fils de David, s'est conservée dans la mémoire de tous les orientaux, qui en ont fait le sujet d'une foule de légendes et de fables. Les Juifs, les Chrétiens, les Musulmans, et même des sectaires, ont groupé autour du personnage de Salomon des écrits gnostiques qu'ils lui attribuent, et c'est ce qui explique, comment dans le moyen-âge occidental et oriental, le nom de Salomon se trouvait mêlé à toutes les sciences occultes, et est venu jusqu'à nous, grossi de légendes nombreuses, créées par l'imagination d'une longue suite de générations. Nous dépasserions le cadre qui nous est tracé, si nous parlions ici des livres apocryphes dont la rédaction est attribuée au troisième roi de Jérusalem, tels que « le Testament de Salomon, la Clavicule de Salomon ou le Livre du secret des secrets, l'Anneau de Salomon, le Psautier de Salomon », et tant d'autres compositions du même genre, d'où il ressort que Salomon aurait été en possession du secret de conjurer les démons, de faire des talismans, de converser avec les animaux, etc. Une production littéraire de la même nature que celles que nous venons de citer, et qui eut un immense succès pendant le moyen-âge occidental, représentait le roi Salomon discutant sur toutes sortes de questions, sérieuses ou badines, avec un paysan du nom de Marculphe. Cette composition satyrique, d'abord rédigée en latin, fut traduite en diverses langues. C'est ce livre, appelé généralement « *les Proverbes* ou *Dicts de Salomon* » qui passa en Angleterre où le personnage de Marculphe disparut, pour faire place à un nouvel interlocuteur de Salomon, choisi parmi les dieux du paganisme et qui n'est autre que Saturne. Mais de toutes ces élucubrations dues à l'imagination des écrivains de l'antiquité et du moyen-âge, il en est une dont le succès fut prodigieux; nous voulons parler des entretiens de Salomon avec la reine de Saba. La tradition nous a conservé quelques-unes des questions adressées par la reine de Saba au roi Salomon, et c'est principalement dans les écrits des Syriens, des Arabes et des Grecs que se trouvent ces énigmes ou logogriphes dont Michel nous a transmis quelques spécimens. Michel Glycas (*Annal.*, pg. 183), fait aussi mention des controverses de Salomon et de la reine de Saba (Cf. Fabricius, *Cod. pseud. Vet. Test.*; T. I. pg. 1031 et suiv). On trouve également dans beaucoup d'écrits arabes, des questions et des réponses que se faisaient les deux royaux interlocuteurs; mais ces ouvrages, qui sont encore manuscrits, n'ont pas été l'objet d'études assez approfondies, pour que nous ayons pu en tirer parti pour le sujet qui nous occupe.

D. — Avant la création de toutes choses, où se trouvait Celui qui a tout créé; et après la dissolution de tout, où se reposera Celui qui est immuable?

R. — Avant la création de tout, l'Éternel était en lui-même et son être était plein de son essence; il jouissait de biens infinis. Depuis la création, c'est en lui que les êtres créés existent. Après la dissolution du monde, il continuera d'exister également en lui-même et dans les âmes des saints, et ceux-ci résideront en lui; il les comblera de gloire et sera glorifié par eux.

D. — Pourquoi une femme indienne qui a mangé de la grenade ne conçoit-elle plus?

R. — La nature de la grenade est froide et humide; le pays de l'Inde est chaud et sec; la femme indienne est froide et moite: lorsque les éléments de la grenade et de la femme se fusionnent contrairement à la nature du pays, alors la femme ne conçoit plus.

D. — D'où vient que le sperme de l'indien qui boit du vin, perd de son efficacité?

R. — La nature du vin est sèche et chaude; elle dispose au sommeil; il en est de même de la nature de la race humaine; aussi lorsque l'homme abuse des boissons, son sperme se tarit.

D. — La sagesse est-elle générale ou partielle; est-ce par nature, par étude ou par don qu'on l'obtient?

R. — La sagesse est générale comme genre, partielle comme espece; elle est naturelle aux êtres animés et aux plantes. Quant à la race humaine, la sagesse est en elle par nature comme disposition de sa complexion; par l'étude comme résultat des efforts provenant de sa nature; et par un don de Dieu, en vue de sa gloire. Cette dernière espèce n'est pas réservée à tous les hommes, mais seulement aux plus dignes qui la méritent.

D. — Quelle était cette plante couronnée non par la nature, mais entourée d'une auréole de rayons et alimentée par des flammes dont furent tressées des couronnes pour les fils indignes?

R. — Tu as entendu que Dieu était apparu à Moïse dans un buisson ardent; et cette apparition motiva des questions et des répliques.

D. — Que sont cette marâtre et ces enfants nés de la prostitution, cette meurtrière et nourrice des hommes[1]; le vol déclaré et ces rois vivant dans l'impunité du crime?

R. — Tu insultes mes ancêtres et moi-même, puisque Thamar la prétendue meurtrière des hommes, a nourri mes ancêtres après les avoir dérobés à Juda.

---

[1] On lit dans l'original *աւրինաց*, *des lois*, au lieu d'*արանց*, *des hommes*.

D. — Quelle est cette chose impure et nauséabonde qui, transformée en nuages, nourrit les rois?

R. — Ce sont les menstruations des femmes, qui servent d'aliments aux rois et aux pauvres, par leur transformation en mamelles de nuages (en lait?).

D. — Quel est le gastronome qui augmenta le nombre des cuisiniers pour donner aux mets des saveurs différentes, en travaillant et en faisant travailler les autres; et pourtant le goût est le même?

R. — Si tu as un excellent cuisinier, ajoute-le à nos milliers; du reste, comme il te paraît, il n'y a qu'un seul goût. Mais l'impie est loin de son Seigneur; il est plongé dans l'amertume et doit rendre compte au jour du jugement.

D. — L'époux est invisible, la noce invariable, la couche nuptiale pure, et l'épouse ivre de rage sera confondue de la honte la plus grande?

R. — N'insulte pas notre peuple, fiancé à Dieu par des liens indissolubles, en vertu de sa promesse ineffable, nous n'avons point de honte pour nous être prostitués à des dieux étrangers. C'est vous qui la méritez pour avoir adoré l'oiseau Phœnix appelé *Thraïané.* Et toi, reçois de nous cette parabole: Une tour formidable, des armes meurtrières, avec un temple à trois angles, dont les pierres sont *allégresse,* les fondements *amour,* la bâtisse *eau,* le commencement de la délivrance est *caresse,* les plafonds sont *danse,* les colonnes *jouissance,* l'invention est *étrange,* les habitants sont *impersonnels,* les suivants sont *nullité,* les créneaux sont de lui et dans soi-même, les fenêtres sont *isolées,* les instruments sont contraires à la construction et les gardes sont invisibles? — La reine répliqua en disant: Nous avions eu connaissance de ta sagesse, mais nous ne te supposions pas si subtil. Maintenant nous sommes convaincue que ton Dieu est l'unique créateur des êtres visibles et invisibles. Elle lui fit ensuite des éloges au sujet de l'ameublement du Temple et des ministres qui étaient partagés en douze classes, servant Dieu chaque mois. Chaque classe se composait de 24,000 personnes, avec 6000 juges, 4000 harpistes et 4000 Portiers, ainsi que cela avait été institué par David son père.

Les dimensions du Temple étaient de 60 coudées de longueur sur 20 de largeur et 120 de hauteur. Il renfermait un autel d'or à droite et à gauche et des candélabres d'or. A l'extérieur se trouvaient à droite et à gauche deux colonnes de 35 coudées de hauteur appelée *poioze,* (Booz) et *akum,* (Jachin), c'est-à-dire « force et droiture ». Le saint des saints était large de 20 coudées sur 20 de longueur[1]. La reine en fut fort émerveillée et s'en retourna chez elle complétement édifiée.

---

[1] Cf. III, *Reg.* VIII, et suiv. — Josèphe, *Antiquit. jud.*, liv. VIII, ch. 2. — Étienne Orbélian, *Histoire de Siounie,* (trad. de M. Brosset), pg. 134, et note 4.

Salomon se repentit plus tard des ses péchés. Il se souvint des conseils de son père et se renfermant chez lui, il pleura sur ses crimes et mourut à l'âge de 52 ans, après en avoir régné 40. Roboam son fils le remplaça sur le trône pendant 17 ans. Les dix tribus se séparèrent de lui et s'érigèrent en royaume sous le sceptre de Jéroboam, fils de Nabath, de la tribu d'Éphrem. Les tribus de Juda et de Benjamin restèrent fidèles à Roboam et s'appelèrent Judéens (Juifs), tandis que les dix tribus prirent le nom d'Israël et d'Éphrem[1]. En ce temps-là vécurent les prophètes Sadoc, Ahias Silonite et Séméias, ainsi que les philosophes Homère et Hésiode, que d'autres font vivre antérieurement. Sadoc, de la race d'Éliazar, fut le 8^e^ pontife après Aaron. Sosakim (Sésac) roi d'Égypte, s'avança contre Jérusalem, pilla le Temple du Seigneur et s'en retourna[2]. Abiam, fils de Roboam, régna 3 ans; et Asa, son fils, 41 ans. Quant à Jéroboam, il régna sur Israël 22 ans. Il fut remplacé par Nadab son fils, qui régna 2 ans. A celui-ci succéda Baasa qui régna 23 ans. Sous Asa et Baasa, Abimélech de la famille d'Ithamar était pontife; en même temps Achias, Séméias, Joël et Azarias, appelé autrement Addon, prophétisaient, ainsi que Joah, qui réprimanda Jéroboam, que d'autres appellent Zacharie[3]. Épiphane appelle Jud celui qui fut tué par un lion[4].

La 17^e^ année de son règne, Asa brûla toutes les idoles qu'il découvrit à Jérusalem et dépouilla sa mère de la dignité de reine, parce qu'elle adorait Astaroth. Dans sa 29^e^ année, Éla régna sur Israël pendant 2 ans, et fut tué par Zambri l'un de ses serviteurs qui régna 7 jours. Alors Amri et Thebni, deux hommes, parurent pour régner. Amri réussit et régna 12 ans. Celui-ci acheta le mont Samiron de Samir, où il bâtit une ville qu'il appela Samarie du nom de son possesseur. Plus tard, cette ville reçut le nom de Sébaste et actuellement on l'appelle Mamlouz (Naplouse). Quant à Thebni, il mit le feu au palais royal de Samarie et y périt[5]. La 41^e^ année d'Asa, Pharchiris (Nepherchérès) régna en Égypte[6] Dans la même année, Josaphat succéda à son père Asa et régna 29 ans; dans la 2^e^ année de celui-ci, Achab fils d'Amri, régna sur Israël 23 ans. Il épousa Jézabel fille d'Ithkel (Ethbaal), roi de Sour (Tyr) et de Sata (Sidon), et bâtit Jéricho, ville maudite par Josué[7]. Abiram, son premier-né, mourut au commencement de sa fondation, et Schav (Ségub), le cadet, lorsqu'il en posait les portes[8]. Selon d'autres, ce fut Azan (Hiel) de Béthel qui rebâtit

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 150-151. — *Chr. pasch.*, 74. — Vartan, pg. 23-24. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 19-20.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 148-153. — *Chr. pasch.*, 68. — Vartan, pg. 24. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 20.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 153 et suiv. — Aboulpharadj, pg. 20. — Vartan, pg. 14.

[4] Aboulph., (*Chr. syr.* pg. 20) appelle ce prophète Ioïadan de Samarie. — Cf. Vart., pg. 24.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg, 20-21. — Vartan, pg. 24.

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 156-157.

[7] *Josué*, VI, 26.

[8] Cf. Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 21. — Vartan, pg. 24.

Jéricho, et qui fut père d'Abiram et de Schav, et ce dernier est appelé Zerdzel[1].

Dans la 2e année de Josaphat, Carpantus régna sur les Latins pendant 13 ans[2]. Dans sa 14e année, régnèrent Amcalus sur les Athéniens[3] et Oubrantius sur les Assyriens pendant 50 ans[4]. Dans la 13e année, Iscacorus régna 6 ans en Égypte[5]; dans sa 23e, Agrippa régna sur les Latins 41 ans[6]; dans sa 29e, Ochosias régna sur Israël un an. Joram son frère régna après lui 12 ans. Cette même année, Joram régna sur Juda, 8 ans. Après lui, Ochosias régna un an et fut remplacé par sa mère pendant 7 ans[7]. Dans la 7e année de Joram, Élie monta au ciel; Athalie, femme de Joram, était sœur d'Achab[8] Le Seigneur frappa de mort Joram parce qu'il avait tué ses frères et persévéré dans la voie du mal en épousant Athalie, femme idolâtre[9]. Cette princesse, au dire de quelques écrivains, était fille de Jézabel. Le Seigneur envoya Élisée et fit sacrer Jéhu fils d'Amchia (Hanani) roi d'Israël, qui tua Joram fils d'Achab, Ochosias fils de Joram, les 72 enfants d'Achab, et fit mourir Jézabel, femme d'Achab, 17 ans après.

Joïadah le pontife tua Athalie et mit sur le trône de Juda, Joas âgé de 6 ans, qui régna 40 ans. Joïadah seul vécut après Moïse 130 ans. Azarias son fils prophétisait. Jéhu régna 28 ans et fut remplacé par Joachas qui régna 17 ans. Joas dans sa 30e année, tua le prophète Azarias. Le prophète Élisée mourut dans la 37e année de son règne[10].

Acropanis régna à cette époque sur les Assyriens pendant 42 ans. Euchinus monta sur le trône d'Égypte et Romélos (Romulus) sur celui des Latins[11]. Celui-ci, en punition de son orgueil, fut brûlé avec son palais par la colère du Seigneur[12]

---

[1] III, *Reg.*, XVI, 34.

[2] Cf. Eusèbe, (*Canon*, pg. 157), qui appelle ce roi *Կարպենտոս Սիլուիոս* (Carpentus Sylvius) et ajoute qu'il était fils de *Կապիս Սիլուաս* (Capys Sylvius ?).

[3] Eusèbe (*Canon*, pg. 158-159) nous apprend que le nom véritable de ce roi était Mégaclès *Մեգակլէս*, ou Amégaclès, *Ամեգակլէս*, (*Chron.* T. II, pg. 28) dont la forme se rapproche davantage du nom *Ամկալոս*, Amcalus, de Michel.

[4] Eusèbe, (*Canon*, pg. 156-157) écrit ce nom *Ոփրատանէս*.

[5] Eusèbe écrit ce nom de deux manières différentes, *Ոսոքովր* (*Canon*, pg. 158-159) et *Ոսովքորիս* (*Chron.* T. II, pg. 25).

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 158-159.

[7] Cf. Eusebe, *Canon*, pg. 158-161. — Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 21. — Vartan, pg. 24.

[8] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 160-161. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 21. — Le Syncelle, pg. 149.

[9] Cf. Aboulpharadj, pg. 21. — Vartan, pg. 24.

[10] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 21-22. — *Chron. pasch.*, pg. 80-81. — Vartan, pg. 24-25. Le Syncelle, pg. 150.

[11] Eusèbe (*Canon*, pg. 162-163) écrit le nom d'Acropius, *Ակրապազէս*, et (T. II, pg. 16) *Ակրազանէս*. Quant au nom d'Euchinus, il ne se trouve pas dans Eusèbe, et il est probable que c'est une transcription vicieuse du nom de *Փուսեննէս*, dernier roi de la XXIe dynastie selon Eusèbe. Ce dernier écrivain transcrit le nom de Romulus, sous la forme *Արեմուլոս*

[12] Un historien grec, Aristobule, au 3e livre de ses *Italica*, dont Plutarque nous a conservé

La 31e année de Joas, Baraclis (Phéréclus) gouverna les Athéniens 19 ans[1]; la 40e année de son règne, Joas fut tué par ses serviteurs, pour avoir détourné son cœur de l'Éternel après la mort de Joïadah, et mis à mort le fils de celui-ci, qui était à la fois pontife et prophète. C'est alors qu'Amasias, fils de Joas, régna sur Juda 29 ans. Il défit avec le secours de Dieu, les Iduméens, emmena leurs divinités et les adora[2]. La 10e année de celui-ci, Joas régna sur Israël 16 ans, Arinos[3] sur les Latins 37 ans, et Estros[4] sur l'Égypte 16 ans. Ariphon[5] fut en ce temps-là magistrat des Athéniens durant 20 ans[6]. La 7e année d'Amasias, Tonos Concholéros, appelé par les Grecs Sardani (Sardanapale), régna sur les Assyriens 20 ans[7]. Sous son règne, le prophète Jonan prêcha; le roi se repentit et retourna à la crainte du Seigneur. Après la délivrance d'Assur, c'est-à-dire Ninive, il (Sardanapale) fit la guerre à Arkagis (Varbace) le Mède ou le Mar, et voyant sa ruine prochaine, il se brûla[8]. Ainsi fut détruit le royaume d'Assyrie qui avait duré 1106 ans, et 1300 ans après la chute du royaume chaldéen ou babylonien, en comptant la première année de Bélus, fils de Ninus[9]. Varbace le Mède, avec l'aide des Arméniens, mit fin à la monarchie des Assyriens et la remplaça par des Mèdes[10]. A la mort de Varbace, un certain Phul [Bélésis] se révolta, prit le titre de roi[11] et régna à Ninive, ville qui portait primitivement le nom d'Assur, et du nom de Ninus, s'appela plus tard Ninive. Parmi ses successeurs, la Sainte-Écriture mentionne

---

un fragment (Par. m. c. 32) raconte que Romulus ayant été assassiné dans le sénat, son corps fut brûlé; mais Julius Proculus assura l'avoir vu s'élever d'une haute montagne dans les cieux et prendre rang parmi les dieux (*Fragm. hist. græc.*, IV, 328 et suiv.). Jean d'Antioche rapporte également les mêmes faits avec plus de détails (*Frag. hist. græc.*, IV, 552; 32). Ces récits sont puisés à des sources plus anciennes, dans Tite Live (I, 16) et Denys d'Halicarnasse (II, 14) qui disent que Romulus disparut au milieu d'un orage, pendant qu'il présidait une assemblée dans les marais de Caprée. C'est sans doute à cet événement que Michel fait allusion, quand il dit que Romulus fut brûlé dans son palais.

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 162-163.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 162-163. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 22. — Vartan, pg. 24. — Le Syncelle, pg. 150.

[3] Cf. Eusèbe (*Canon*, pg. 164-165), qui donne la véritable orthographe de ce nom, Aventinus, Աւենտիոս pour Աւենտինոս.

[4] Cf. Eusèbe, (*Canon*, pg. 164-165), qui donne une autre forme de ce nom, Ոսորթոն, se rapprochant davantage de l'orthographe véritable qui est Osorchon.

[5] Cf. Eusèbe, (*Canon*, pg. 164-165) qui orthographie ce nom sous la forme Արիփրոն.

[6] Le manuscrit d'Eusèbe, présente une lacune en cet endroit, depuis l'année 1167 jusqu'à 1229 d'Abraham (*Canon*, pg. 164-165), que le P. Aucher a suppléée au moyen des textes de S.t Jérôme et de Samuel d'Ani.

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 164-167.

[8] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 164-167.

[9] Eusèbe (*Canon*, pg. 166-167) donne d'autres dates: « Jusqu'à ce temps (1196 d'Abraham) l'histoire rapporte qu'il y eut des rois en Assyrie qui durèrent jusqu'à l'an 1197 (d'Abraham). Toutes les années de la durée du royaume d'Assyrie, depuis la première année de Ninus, font un total de 1240 ans. »

[10] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 166-169. — Cf. aussi Diodore de Sicile, II, 24-28, et Moïse de Khorène, *Hist. d'Armén.*, I, 21.

[11] Cf. Diodore de Sicile, II, 24-27. — Alexandre Polyhistor, (*Fragm. hist. græc.*, III, 210; 2). — Nicolas Damascène, fragm. du liv. I et II de l'Histoire (*Fragm. hist. græc.*, III, 358; 9).

Salmanasar, Téghlat Phalasar et Sennakérib rois dévastateurs d'Israël, qui étendirent leur puissance sur la Mésopotamie, la Cappadoce, la Cilicie et les Philippéens. Nakos, Nakubulos, Nabopolassar et Nabuchodonosor sont au nombre de ces monarques[1]. On compte depuis Phul jusqu'à Alexandre le Macédonien, 424 ans. Après la mort d'Alexandre, régnèrent Séleucus, Antiochus, Kilicos (Séleucus Callinicus) qui bâtit Cilicie (Séleucie)[2], Syros, qui bâtit Sour, et du nom duquel les Chaldéens s'appellent Syriens[3].

La 18e année d'Amasia, Roboam (Jéroboam) régna sur Israël 40 ans, et Toulouthis en Égypte 13 ans[4]. Quelques-uns racontent que Joas, roi d'Israël, fit mourir Amasia, roi de Juda, parce qu'il avait entrepris une guerre contre lui[5]. Après la mort d'Amasia, les Israélites attaquèrent la ville de Jérusalem, démolirent ses murailles sur une étendue de 400 brasses, s'emparèrent de l'or et de l'argent conservés dans le Temple du Seigneur et dans le palais, et retournèrent à Samarie[6]. Amasia fut enterré à Jérusalem, et Azarias son fils régna 52 ans[7].

La première année d'Azarias ou Ozias, Thaspios (Thesbios) fut magistrat à Athènes et Isis régna en Égypte[8]. Dans la 10e année d'Ozias, Phrycòs (Procas) régna sur les Latins; dans la 16e année d'Ozias, Acmasar fut magistrat à Athènes[9]. Dans la 29e année d'Ozias, Zacharie régna sur Israël 6 mois. Après lui, Sellum régna un mois, et après celui-ci, Manahem, 10 ans[10]. Ozias, la 24e année de son règne, encensa dans le Temple du Seigneur et fut couvert de lèpre. L'Éternel défendit à Isaïe de prophétiser à cause du péché d'Ozias. Isaïe garda le silence pendant 28 ans, jusqu'au moment de la mort d'Ozias; ensuite il prophétisa encore 61 ans. Avant l'époque de son silence, il avait prophétisé 24 ans, en tout 85 ans[11].

[1] Cf. l'histoire de l'Assyrie, après le partage de l'empire, à la chute de Sardanapale V (en 741 av. J. C.), entre les sémites et les ariens, dans le mémoire de M. Oppert, sur la *Chronologie des Assyriens et des Babyloniens*, (Archives des missions scientifiques, 1856, T. V, pg. 203 et suiv.).

[2] Cf. l'histoire de la Syrie sous les Séleucides, dans Diodore de Sicile, Polybe, Appien, Plutarque, Justin, etc.

[3] Le nom de Syrien est synonime de celui d'Assyrien, comme on peut le voir dans Strabon (*Géogr.* XVI, 1), parce qu'en effet on comprenait, sous le premier nom, tous les peuples qui habitaient depuis la Babylonie jusqu'au golfe d'Issus: *Δοκεῖ δὲ τὸ τῶν Σύρων ὄνομα διατεῖναι ἀπὸ μὲν τῆς Βαϐυλωνίας μέχρι τοῦ Ἰσσικοῦ κόλπου*.

[4] Eusèbe, (*Canon*, 164-165) nomme ce roi d'Égypte *Տակելութիս*.

[5] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 22), raconte ce fait différemment: « L'an 18 d'Amasia, Jéroboam régna pendant 40 ans sur les Israélites, Amasia roi de Juda, combattit contre Joas, roi d'Israël. Les Israélites ayant envahi le royaume de Juda, tuèrent 300[000] hommes, et Amasia frappé d'un trait, mourut. Selon d'autres, ses serviteurs l'enterrérent, comme il fuyait vers Lachis. »

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 22.

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 166-167.

[8] Eusèbe, (*Canon*, pg. 166-167) nomme ce roi d'Égypte, Pétubastis, *Պետուբաստիս*, de la XXIIIe dynastie.

[9] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 166-167 et 168-169. — Acmasar est appelé par lui *Ագամեստոր*.

[10] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 168-169. — Aboulph., *Chr. syr.*, pg. 23. — Vartan, pg. 25.

[11] On voit que ce calcul n'est pas juste. — Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 22-23. — Vartan, pg. 24-25.

La 36^e^ année d'Ozias, Thasmus régna 10 ans en Égypte[1]; à sa 34^e^, Phul, roi des Chaldéens, marcha contre Samarie, leva sur elle et sur Jérusalem 1000 talents d'or et s'en retourna. A sa 40^e^ année, Phacéia régna sur Israël, 10 ans[2]. A sa 41^e^ année, Cavos (Coenus) régna le second sur les Macédoniens, pendant 12 ans[3], et à Ninive Téglath-Phalasar, 35 ans. A sa 46^e^ année, Coucr (Bocchoris) régna en Égypte, 44 ans[4]. A sa 48^e^ année, Téglath-Phalasar fit une incursion dans le royaume d'Israël, emmena en captivité la plus grande partie des dix tribus[5], avec un grand nombre de personnages de distinction dont voici les noms: Inabel, Bethmach, Hénoc, Kandzessour, Kellaath et Kanthi; il saccagea également tout l'héritage de Nephthali.

Après la mort d'Ozias, la gloire du Seigneur brilla de nouveau dans le Temple dont elle s'était retirée à cause de l'encensement [par Ozias]. Jonathan, fils d'Ozias, régna 16 ans. Il se conduisit avec droiture devant l'Éternel et soumit les Ammonites[6]. La 3^e^ année de Jonathan, Dunimos (Tyrimmas) régna 38 ans sur les Macédoniens[7], qui ont la même origine que les Arméniens. Le poëte Porphyre parut en ce temps-là, ainsi que les prophètes Isaïe, Amos, Osée et Jonas. Coucr (Bocchoris), roi d'Égypte, donna des lois, et ce fut sous son règne qu'on dit qu'un agneau parla et que la puissance lydienne fut fondée[8].

Après Jonathan, son fils Achaz régna 16 ans et s'éloigna des voies du Seigneur. Phacéia, roi d'Israël, ligué avec Rhason (Rasin), roi de Damas, firent une invasion à Jérusalem où ils massacrèrent 120,000 habitants. Le roi Achaz avec des mercenaires de Téglath-[Phalasar], marcha contre Damas et tua le roi Rhason, puis il saccagea Édom et s'en revint. La 2^e^ année d'Achaz, Osée ourdit un complot contre Phacéia qu'il tua, et s'empara du trône d'Israël qu'il occupa 9 ans[9]. La 8^e^ année d'Achaz, Salmanasar régna à Ninive 14 ans. Il envahit le royaume d'Israël qu'il soumit, et enleva des captifs. Osée, par ses messagers, invita Abimélech le chouschite à venir à son aide. Salmanasar en apprenant cette nouvelle, entra dans le royaume de Samarie dans la 7^e^ année d'Osée, et dans la 8^e^ année d'Achaz. Il l'assiégea trois ans, la prit et emmena les dix tribus en captivité à Babylone. Le royaume d'Israël finit ainsi après avoir duré 250 ans. On compte depuis Adam 4330 ans[10].

---

[1] Eusèbe, (*Canon.* pg. 168-169), l'appelle Փսամմոս, Psammos.

[2] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 23) dit que Phul, roi de Babylonie, reçut de Manahem, roi d'Israël, 1000 talents d'argent pour s'en retourner. — Cf. aussi Eusèbe, *Canon*, pg. 170-171.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 170-171.

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 170-171.

[5] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 172-173. — Aboulph., *Chr. syr.*, pg. 23. — Vartan, pg. 25.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 23.

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 172-173.

[8] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 170-171. — Vartan, pg. 25. — Le Syncelle, pg. 147.

[9] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 23. — Vartan, pg. 25.

[10] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 172-173. — Vartan, pg. 25. — Aboulpharadj (*Chron. syr.*, pg. 23-24) compte depuis Adam jusqu'à la captivité des dix tribus, 4730 ans.

Vers ce temps-là, Eskélos (Eschyle) fut magistrat à Athènes[1]. Sous lui, l'agone ou les jeux olympiques, au moyen desquels les Grecs établissent leur chronologie, furent institués. Ce fut Iphitus qui les créa comme s'il en avait reçu l'ordre d'Hercule, en vue d'apaiser la guerre violente qui désolait la Grèce: « Divertissez-vous, dit-il, jusqu'à la fin de l'année; ensuite que chacun d'entre vous fasse l'épreuve de sa force et de son adresse et qu'il soit couronné![2] » Cependant Eusèbe, s'appuyant sur l'Africain, place l'établissement de ces jeux sous Jonathan[3]. Ces jeux se répétaient tous les cinq ans, à la fin de la 4e année et au commencement de la 5e qui est bissextile.

Salmanasar établit les captifs hébreux dans les cantons montagneux de la Médie, et envoya à leur place des Assyriens habiter la Samarie, comme son nom l'indique. Les prophètes de ce temps-là étaient Isaïe et Osée[4]. Aristote parut aussi comme éphore à Lacédémone[5].

Après la mort d'Achaz, Ézéchias son fils régna 29 ans[6]. Romulus régna sur les Latins et fonda la ville de Rome à laquelle il donna son nom[7]. Selon d'autres, c'est du nom de sa fille Romé que cette ville prit son nom. Jusqu'à cette époque, les habitants s'étaient appelés Latins, pendant les règnes de quinze rois; mais depuis lors, on les nomma Romains.

---

[1] Eusèbe (*Canon*, pg. 170-171), dit que la 2e année de l'administration d'Eschyle à Athènes, on fixa le point initial de la première olympiade. Cette année correspond à la 1240e année d'Abraham, selon Eusèbe et Samuel d'Ani.

[2] On trouve dans les *Olympiades*, qu'on nomme aussi la *Chronique* de Phlégon de Tralles, qui écrivait, à ce que l'on croit, à l'époque d'Adrien, un passage qui offre beaucoup d'analogie avec le texte de Michel. Voici en effet, ce qu'on lit au Liv. I des Olympiades, un des rares fragments qui nous sont parvenus de cet historien (Cf. *Fragm. hist. græc.*, T. III, pg. 603): Δοκεῖ μοι χρῆναι ἐιπεῖν τὴν αἰτίαν, δἰ ἣν τὰ Ὀλύμπια τεθῆναι συμϐέϐηκεν. Ἔστι δὲ ἥδε. Μετὰ Πεῖσον καὶ Πέλοπα, ἔτι δὲ Ἡρακλέα, τοὺς πρώτους τὴν πανήγυριν καὶ τὸν ἀγῶνα τὸν Ὀλυμπίασιν ἐνστησαμένους, ἐκλειπόντων τῶν Πελοποννησίων τὴν θρησκείαν χρόνῳ τινὶ, εἰς ὃν ἀπὸ Ἰφίτου Ὀλυμπιάδες ὀκτὼ πρὸς ταῖς ἔικοσι καταριθμοῦνται εἰς Κόροιβον τὸν Ἠλεῖον, καὶ ἀμελησάντων τοῦ ἀγῶνος, στάσις ἐνέστη κατὰ τὴν Πελοπόννησον. Λυκοῦργος δὲ ὁ Λακεδαιμόνιος, υἱὸς ὢν τοῦ Πρυτάνεως, τοῦ Εὐρυπῶντος, τοῦ Σόου, τοῦ Προκλέως, τοῦ Ἀριστοδήμου, τοῦ Ἀριστομάχου, τοῦ Κλεοδαίου, τοῦ Ὕλλου, τοῦ Ἡρακλέους καὶ Δηιανείρας, καὶ Ἴφιτος ὁ Αἵμονος, ὡς δὲ ἔνιοι Πραξωνίδου, ἑνὸς τῶν ἀπὸ Ἡρακλέους, Ἠλεῖος, καὶ Κλεοσθένης ὁ Κλεονίκου Πεισάτης, βουλόμενοι εἰς ὁμόνοιαν καὶ εἰρήνην τὸ πλῆθος αὖθις ἀποκαταστῆσαι, τήν τε πανήγυριν τὴν Ὀλυμπικὴν ἔγνωσαν ἀνάγειν εἰς τὰ ἀρχαῖα νόμιμα καὶ ἀγῶνα γυμνικὸν ἐπιτελέσαι.

[3] Eusèbe (*Canon*, pg. 170-171), d'après l'Africain, place la première olympiade sous Jonathan. L'Africain, dit Eusèbe, s'exprime ainsi: « Eschyle, fils d'Agamestor, gouverna jusqu'à sa mort les Athéniens durant 23 ans, et l'époque de son administration correspond à celle du règne de Jonathan, et notre canon range Jonathan dans la première olympiade. » Cf. aussi *Chron. pasch.*, pg. 84.

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 176-177.

[5] Michel fait ici une confusion: Eusèbe (*Canon*, pg. 172-173), rapporte à la 1258e année d'Abraham la fondation de Cyrène par Battus, aussi appelé Aristote, et passe ensuite à un autre fait accompli l'année suivante, c'est la nomination du premier éphore à Lacédémone (*Canon*, pg. 174-175). Michel confondant ensemble les deux phrases, prétend qu'Aristote fut le premier éphore lacédémonien, ce qui est faux; d'autant plus que le Syncelle qui rapporte aussi ces deux faits, les place à une assez grande distance l'un de l'autre. Au surplus, le texte de Michel paraît avoir été ici altéré par les copistes qui, en transcrivant la traduction arménienne de sa Chronique, auront omis quelques lignes.

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 176-177. — Vartan, pg. 26.

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 176-177. — Vartan, pg. 26. — Voyez plus haut, pg. 62.

A cette époque, on éleva des constructions dans l'île de Rhodes qui était couverte de lentisques; on fonda la ville de Salinos (Sélinus) en Sicile, celle de Cyzique en Bithynie, celle de Traphor (Trapesus) dans le Pont, celles de Calavon (Colonia) et Lucia (Lucania) en Italie[1]. En ce temps-là, le royaume de Lacédémone prit naissance et dura 340 ans; le premier monarque fut Apios[2]. On éleva à Rome 24 temples, on traça 324 rues, on forgea 80 idoles en or, on fabriqua 64 statues d'ivoire, on construisit 46,000 maisons, 1795 palais de patriciens, 1352 aqueducs, 2074 boulangeries, 3785 talismans en bronze et 2 aréopages. La circonférence de la ville est de 40 milles, dont chacun des quatre côtés a 12 milles à l'intérieur. Un mille correspond à 12 *odjs* (arpents), soit la longueur d'un sillon tracé par une paire de bœufs. Les habitants, au nombre de 120,000, au second recensement atteignirent 160,000 individus; au troisième leur nombre était de 270,000, au quatrième de 470,000, au cinquième de 4,160,000. Sous le règne de Claude, leur nombre s'éleva à 6,940,000 individus.

Les Samaritains furent dévorés par des lions. Salmanasar leur envoya le prêtre Ezr (Esdras) qui leur remit les cinq livres de Moïse, seuls textes que les Samaritains admettent parmi ceux des lois et des prophètes[3]. Ézéchias vivant dans la crainte de Dieu, marcha avec droiture devant le Seigneur et purgea Jérusalem des idoles. Quoique son père se conduisait avec impiété, sa vertueuse mère Abiud, fille de Zacharie, l'éleva dans la piété et lui fit briser le serpent d'airain qu'adoraient les Hébreux[1].

---

[1] La plupart de ces noms de ville ont été dénaturés. Eusèbe, au lieu de Sélinus, nomme *Agéla*, Ագելա, fondée l'an 1326 d'Abraham (*Canon*, pg. 180-181); mais Aboulpharadj, dans un passage correspondant, appelle cette ville *Salinos en Cilicie* (*Chr. syr.* pg. 26), qui pourrait bien être la ville de Sélinonte, car il est peu probable que le chroniqueur syrien ait voulu parler une seconde fois de Sélinus de Sicile qu'il avait déjà mentionnée (pg. 24). Quant aux villes appelées Կալաւոն et Լուկիա par Michel, Eusèbe les nomme Կալիկոն et Լիկոնիա, et Aboulpharadj, ܩܠܘܢܝܐ et ܠܘܩܢܝܐ, appellations qui se rapprochent tout-à-fait des noms *Colonia* et *Lucania*.

[2] Selon Eusèbe (T. I, pg. 29-30), le premier roi de Lacédémone s'appelait Euristhée; et il n'est question ni dans ce chroniqueur, ni dans Aboulpharadj, d'un roi de Lacédémone du nom d'*Apios* ou d'*Arios*, comme l'indique une variante.

[3] Ce passage qui est fort abrégé dans notre auteur, se retrouve, avec des développements importants, dans la *Chronique syriaque* d'Aboulpharadj (pg. 24): « L'an 8 d'Iskias (Sédécias), l'assyrien Salmanasar envoya des hommes afin de peupler le pays des Juifs. Mais Dieu envoya des lions contre eux; alors Salmanasar leur ordonna de se conformer aux commandements du Dieu de l'endroit, et leur envoya un prêtre nommé Azarias, chargé de leur enseigner la loi de Moïse. Celui-ci écrivit, pour leur usage, le Pentateuque en hébreu, d'où il résulta que les Samaritains n'eurent jamais que ce seul livre. On raconte que cet Azarias écrivit aussi le Pentateuque avec des lettres araméennes ou syriaques, et c'est ce qu'on appelle la version *peschito* (simple), qui se trouve entre les mains des Syriens. » L'ancienne école croyait en effet, d'après les témoignages historiques que nous avons sous les yeux, que l'existence du Pentateuque samaritain remontait au schisme des dix tribus; mais les travaux des critiques modernes ont démontré que l'introduction du Pentateuque chez les Samaritains, doit être reportée vers l'époque de Darius Nothus ou d'Alexandre. C'est du reste, l'opinion de l'école allemande, et notamment

La 6e année d'Ézéchias, Sennachérib régna en Assyrie, et entreprit une expédition contre Jérusalem; mais ayant appris que Baratha, roi d'Éthiopie, marchait à sa rencontre, il se retira à Ninive, d'où il envoya de nouveau son armée à Jérusalem. Cependant, grâce à la droiture d'Ézéchias et à ses ferventes prières, cette armée fut exterminée par l'ange du Seigneur et perdit 185,000 soldats[2].

En ce temps-là, la ville de Chérénésos, (Cherronèse) fut fondée en Sicile[3]. Sennachérib fit mettre à mort beaucoup de captifs juifs dans le cours de la 9e année de son règne, les laissa sans sépulture et abandonna leurs corps aux chiens, afin de venger son armée qui avait péri à Jérusalem. Cependant, lorsqu'il faisait ses prières dans le temple de ses divinités, il fut tué par Sanasar (Sarasar) et Apta (Adramélech), ses fils, qui s'enfuirent en Arménie[4]. Asorthan (Asarhaddon), son autre fils, régna à sa place 3 ans, et fut remplacé par Beltan (Baladan) son frère, dont le règne fut de 5 ans. Celui-ci apprenant que le soleil s'était retourné en arrière en signe de la guérison d'Ézéchias, durant la 18e année de son règne, lui envoya des présents. Beltan fit publier dans toute la Syrie et la Babylonie, le nom tout-puissant du Seigneur vrai Dieu, lui fit élever des statues et des autels, lui immola des victimes, l'adora et enjoignit aux siens d'imiter son exemple. Il leur défendit aussi d'honorer le Soleil, soumis aux lois du Destin, mais d'adorer son Moteur; il fit sortir des pri-

---

de Gésénius (*De Pentateuchi samaritani origine*), de Winer, (*De versionis Pentateuchi samar. indole*) et d'autres encore, dont les travaux ont été rappelés par M. Renan (*Hist. des lang. sémit.*, liv. III, ch. I, pg. 239). — Rapprochez ces deux passages de Michel et d'Aboulpharadj de celui d'Eusèbe (*Chron.*, pg. 174-175) qui dit: « Salmanasar, roi des Chaldéens, envoya des colons assyriens pour *garder* le pays des Juifs; ils s'efforcèrent de se montrer dévoués à leur loi, et ils sont appelés Samaritains, comme le prouve leur nom de *gardiens*, *պահապան*. » En effet, le nom שׁמרון ou שׁמרין, vient de la racine שָׁמַר, *custodivit*, dont le participe est שׁמר, *custos*.

[1] Cf. IV, *Reg.* XVIII, 4.

[2] Eusèbe (*Canon*, pg. 178-179), appelle le roi qui marcha contre Sennachérib, Tharac, roi des Indes, *Թարակ արքայ Հնդկաց*. — Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 25) l'appelle Tirhac, roi de Chus.

[3] Eusèbe, *Canon*, pg. 178-179. — Le Syncelle, pg. 170.

[4] Les Livres Saints (IV, *Reg*, XIX, 37; *Isaïe*, XXXVII, 38) parlent de deux fils du roi d'Assyrie Sennachérib, nommés Sarasar et Adramélech, qui s'enfuirent en Arménie, après avoir tué leur père. Les historiens arméniens prétendent que c'est d'eux que descendent la race des Kenounis et celle des Ardzrounis, laquelle, après avoir été investie d'une grande satrapie dès l'origine de la monarchie arsacide en Arménie, devint au IXe siècle, souveraine du Vasbouragan, où cette dynastie subsista jusqu'en 1022. (Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. I, ch. 23, et liv. II, ch. 7. — Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzrounis*, I, 6 et passim.)

sons beaucoup de Juifs qu'il admit à sa table, les fit servir dans de la vaisselle d'or et les habilla magnifiquement[1]. La 20^e^ année d'Ézéchias, Archos l'indien (Tarac)[2] régna en Égypte pendant 20 ans, et Couardagos (Déjocès) sur les Mèdes 13 ans[3].

A la mort d'Ézéchias, son fils Manassé occupa le trône 55 ans[4]. Celui-ci n'imita pas la conduite de son père et pendant la 3^e^ année de son règne, il fit mourir le prophète Isaïe par le supplice de la scie. Il répandit aussi le sang de plusieurs justes à Jérusalem et fut abandonné de Dieu. Durant son invasion en Syrie, il fut livré par le Seigneur à l'armée assyrienne qui l'emmena en Assyrie, où il fut jeté dans un puits profond, chargé de lourdes chaînes[5]. Là, touché de repentir, il reconnut la justice de Dieu, fit en pleurant l'acte de la contrition, et composa l'admirable prière des pénitents. Dieu lui ayant pardonné, on lui accorda sa liberté sans tribut, et il rentra dans Jérusalem la 35^e^ année de son règne[6]. Le prophète Isaïe fut enseveli à Sélow (Siloé) où les Hébreux étant assiégés par les Assyriens venaient puiser de l'eau, qui se tarissait lorsque c'étaient les étrangers qui l'allaient chercher, sous le règne d'Achaz et d'Ézéchias. Dieu pour honorer le tombeau d'Isaïe, donna à l'eau de Sélow, c'est-à-dire *apôtre*, la vertu de guérir[7].

La 33^e^ année de Manassé, Théphantos (Stéphinatris) régna en Égypte 26 ans[8]. A sa 36^e^ année, Sennachérib le jeune régna sur les Assyriens 37 ans[9]. A sa 40^e^, Taclius régna à Rome 33 ans; ce fut lui qui mit en usage la pourpre royale et le sceptre d'or; d'autres l'appellent Tullus[10]. Sous Manassé,

---

[1] Cf. IV, *Reg.* XX, 12. — *Isaïe*, XXXIX, 1.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 180-181. — Il a déjà été question de ce roi pg. 68, et note 2 ; seulement le traducteur arménien d'Eusèbe, a orthographié ici le nom de ce roi d'une manière différente, et l'appelle Տարակոս, au lieu de Թարակ.

[3] Eusèbe (*Canon*, pg. 180-181), nous autorise à rectifier le nom de Déjocès Դիոկէս, altéré par les copistes de Michel, et qui l'avaient rendu méconnaissable.

[4] Eusèbe, *Canon*, pg. 178-179. — Vartan, pg. 26.

[5] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 25) raconte que Manassé fut chargé de chaînes et enfermé dans une tour d'airain, ܐܘܪܓܣ. Le mot ܐܘܪܓܐ, a la signification de « tour, antre, caverne. » Dans son *Histoire des Dynasties* (pg. 67), Aboulpharadj a rendu ce mot par برج.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 25.

[7] La fontaine de Siloé qui jaillit d'une roche calcaire, est située entre Sion et le mont Moria, là où la vallée de Josaphat vient se joindre à celle de Hinnôm. Ses eaux se divisent en deux branches et forment deux étangs, l'*inférieur* (Isaïe, VII, 3) et le *supérieur* (Isaïe, XXII, 9). L'étang inférieur s'appelait aussi *Étang royal* (Nehémie, II, 14). Près de là, on montre, à côté d'un mûrier, l'endroit du chêne *Roghel* ou du *foulon*, où, selon la tradition, Isaïe fut scié en deux, par ordre de Manassé, et où il fut enterré (Cf. S. Munk, *Palestine*, pg. 54 ; éd. de l'*Univers pittoresque*).

[8] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 182-183. — Selon ce chroniqueur, le nom de ce roi serait Ստեփինաթրիս, 2^e^ roi de la 26^e^ dynastie.

[9] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 26.

[10] Cf. Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 26) qui nomme ce roi Taclès Hostilius, et Eusèbe, qui orthographie son nom Տուլոս Սիլուաս (Sylvius), pour Ոստիլուաս ou Ոստիլլիոս ; le nom de Sylvius ne s'appliquant qu'aux rois latins antérieurs à Romulus. Eusèbe attribue également à ce roi l'usage de la pourpre et des *baguettes* d'or, ոսկի գաւազանս.

Numa Balimos (Pompilius) ajouta deux mois à l'année romaine qui n'avait d'abord que 10 mois, qu'il compléta par Janvier et Février[1]. Vers ce temps-là, on construisit la ville de Nicomédie, appelée autrefois Astacos (Astacène)[2]. Ticos (Déjocès) fonda Ecbatane. Glaucus inventa l'art de souder le fer[3]. Le prince de Phrygie but du sang de bœuf et mourut[4]. Charkédon (Carthage) fut fondée[5]. Dans la 44e année de Manassé, Psamméticus régna en Égypte 45 ans[6]. Athènes cessa d'avoir ses princes et ses magistrats[7]. Byzance fut fondée par le prince Byzas, et 979 ans plus tard, cette ville fut agrandie par Constantin le Grand[8]. A Manassé succéda, dans le royaume de Juda, Amon (Amos) son fils, qui régna 12 ans[9]. A sa 3e année, Bractos (Phraortès) régna sur les Mèdes pendant 24 ans[10], et a sa 12e année, Nabopalasar (Nabopolasar) régna 33 ans sur les Assyriens; c'était un mage remarquable. A cette même époque, Philippe régna en Macédoine 33 ans[11]. La 3e année d'Amon, Josias naquit. Amon, adonné au culte des idoles, fut tué par ses serviteurs, et la durée de sa vie fut de 24 ans[12]. Josias son fils régna à sa place à Jérusalem, 31 ans. Il fut juste devant l'Éternel, et eut quatre fils: Jocen (Jochania), Joachim, Joachaz et Matthani (Sédécias)[13]. Sophonie, de la tribu de Semavon (Siméon), commença à prophétiser[14]. A sa 10e année, Marcus Anicus (Ancus Marcius) régna à Rome 24 ans[15]. A sa 13e année, Jérémie commenca à prophétiser[16]. A sa 18e, Olti (Olda), femme d'un prêtre, prophétisa[17]. Le livre des lois fut perdu sous Kelkia (Helcias) prêtre, père de Jérémie. Josias pleura devant l'Éternel et la sentence de la captivité d'Israël pendant 70 ans, fut prononcée[18]. La 31e année de Josias, Nespos Néchavo (Néchao) régna en Egypte 6 ans[1]. Lorsqu'il était en marche pour aller faire la guerre en Assyrie et en Syrie, il fit mourir Josias qui était venu à sa rencontre[2]. Nespos parcourut et saccagea l'Assyrie; quelques mois après, il revint à Jérusalem; il emmena en Égypte Ochosias, qu'on avait établi sur le trône de Juda, et mit à sa place Joachim son frère; puis il frappa Jérusalem d'un tribut de 10 talents d'or et de 130 talents d'argent et s'en alla[3].

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 178-179. — Le Syncelle, pg. 168.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 180-181. — Nicomédie fut fondée, selon Eusèbe, la 4e année de la 18e olympiade, sur le rivage du golfe Astacène (Strabon, *Géogr.*, liv. XII, ch. 4).

[3] Eusèbe, (*Canon*, pg. 180-181), l'appelle Glaucus de Chio.

[4] Eusèbe (*Canon*, pg. 180-181) dit que ce personnage s'appelait Midas, et en effet Strabon, (*Géogr.*, liv. I, ch. 3, 21) rapporte également la même tradition, relative à la mort du roi de Phrygie.

[5] Eusèbe, (*Canon*, pg. 149, 151, 165) rapporte trois fondations successives de Carthage, selon différentes versions ; mais il est probable que l'une des trois villes du nom de *Charkédon*, n'est autre que Chalcédon de Bithynie, plus connue sous le nom de Chalcédoine. — Cf. aussi Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 26).

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 184-185.

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 180-181. — Le Syncelle, pg. 169.

[8] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 184-185. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 25.

[9] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 184-185. — Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 26. — Vartan, pg. 26. — Le Syncelle, pg. 171.

[10] Cf. Eusèbe, (*Canon*, pg. 184-185) qui écrit le nom de ce roi **Փրաւորտէս** .

[11] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 184-185.

[12] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 26.

[13] Idem.

[14] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 186-187. — Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 26.

[15] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 184-185.

[16] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 186-187. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 26.

[17] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 186-187. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 26. — Le Syncelle, 171.

[18] Ce passage de notre auteur a été altéré ; nous allons donner le texte d'Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 26) qui en facilite l'intelligence, et qui présente des différences notables : «Dans

La 3ᵉ année (mois du règne) de Joachim, Nabuchodonosor, fils du chaldéen Nabopolasar, régna sur les Assyriens 44 ans. La première année de son règne, il fit une expédition contre Jérusalem, s'empara des vases du Temple du Seigneur, emmena en captivité Daniel, l'un des membres de la famille royale, avec ses compagnons, à Babylone qu'il fonda, et où il transféra le siége de son gouvernement qui était à Assur[4]. Néchavo (Néchao) envahit une seconde fois les rives de l'Euphrate et détruisit Mempedj (Mabug). Nabuchodonosor marcha contre lui, le tua et rebâtit Mempedj[5] où il fit transporter la statue de Caïnan. Il appela cette ville Arapolis (Hiéropolis) qui veut dire *ville de prêtres*, parce qu'il y avait établi beaucoup de prêtres[6].

Nabuchodonosor, pendant la 7ᵉ année de son règne et la 8ᵉ de celui de Joachim, vint à Jérusalem où il perçut le tribut et s'en alla[7]. Joachim mourut la 11ᵉ année de son règne, et il eut pour successeur Ékonia (Jéchonias) son fils[8]. A cette nouvelle, Nabuchodonosor, la 8ᵉ année de son règne, vint à Jérusalem, prit Ékonia avec sa mère et les grands qui l'avaient mis sur le trône, les emmena à Babylone où il les retint captifs durant 37 ans. En quittant Jérusalem, il y établit pour roi Matthani, dont il changea le nom en celui de Sédécias[9].

---

ce même temps, [Josias] fit restaurer le Temple de Dieu; il ordonna au grand-prêtre Hilkia, de payer les ouvriers avec l'argent qu'on tirerait du trésor du Temple. Pendant qu'on était à l'œuvre, on découvrit le livre de la Loi, et quand Josias le lut, inspiré par les préceptes divins et animé d'un grand zèle, il déchira ses vêtements, et prit la résolution d'observer le texte de la Loi. Il fit enlever du Temple les idoles d'Ammon, que son père y avait fait placer, brisa les colonnes, renversa les autels, massacra tous les sacrificateurs et brûla leurs ossements sur l'autel de Baal, afin que les paroles des prophètes, qui vinrent de Juda vers Roboam, fussent accomplies.»

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 188-189. — Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 27) dit que la version *peschito*, surnomme Néchao, *le boiteux*, ܚܓܝܪܐ; toutefois le texte des Septante l'appelle simplement : *le Pharaon Néchao* ».

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 188-189. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 27.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 27.

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 190-191. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 27.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 27.

[6] Strabon, (*Géogr.*, liv. XVI, ch. 1 ; 27.) en parlant de cette ville, s'exprime ainsi : *ὑπέρκειται δὲ τοῦ ποταμοῦ, σχοίνους τέτταρας διέχουσα, ἡ Βαμβύκη* (Mabug), *ἥν καὶ Ἔδεσσαν καὶ Ἱερὰν πόλιν καλοῦσιν, ἐν ῇ τιμῶσι τὴν Συρίαν θεὸν τὴν Ἀταργάτιν*. Mabug ܡܒܘܓ, en arabe منبج, était en effet célèbre par son temple de Dercéto (Pline, liv. V, ch. 33).

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 190-191. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 27.

[8] Idem. — Idem.

[9] Idem. — Idem.

Nabuchodonosor grandit en puissance, et sa fortune brillait d'un vif éclat. La première fois, c'était son père qui l'avait envoyé à Jérusalem; à son retour victorieux, il trouva son père mort et se fit déclarer roi.

A la 4^e^ année de Sédécias, Istikos (Astiages) régna sur les Mèdes 38 ans[1]. A sa 11^e^ année, Ephros (Vaphrès) régna en Égypte 25 ans[2]. La même année, Sédécias se révolta et il fut traîné en captivité, lui et tous les Juifs, excepté quelques indigents employés aux travaux du gouvernement.

Jérusalem et le Temple furent réduits en cendres, après avoir soutenu un siége de trois ans et supporté une horrible famine. Avant l'invasion des Chaldéens, le prophète Jérémie emporta le Tabernacle du Seigneur à l'insu de Sédécias et le cacha entre les monts Horeb et Sinaï. Le Temple fut incendié par Nabusardan, chef des bourreaux, la 9^e^ année du règne de Nabuchodonosor[3].

Sédécias ayant été aveuglé, mourut en allant à Babylone. Selon d'autres, Nabuchodonosor, la 19^e^ année de son règne, vint à Jérusalem dont il s'empara et tua Joachim qui avait refusé d'acquitter le tribut. Nabuchodonosor, après avoir ruiné Jérusalem, vint mettre le siége devant Tyr ou Sour, dont les habitants, vaincus après une lutte acharnée, jetèrent à la mer leurs richesses les plus précieuses; et ce qu'ils purent emmener, ils le prirent avec eux; puis étant montés sur des navires, ils s'enfuirent à Carthage[4]. Nabuchodonosor ayant pris Sour, la ruina, fit jeter les pierres de la ville dans la mer et envoya au supplice le roi Hiram. Ainsi finit le royaume de Tyr qui avait duré 500 ans, c'est-à-dire pendant tout le temps du royaume de Juda. Plus tard, le Seigneur livra à Nabuchodonosor l'Égypte, en récompense de ce que lui et ses soldats avaient détruit Sour. Nabuchodonosor mourut 25 ans après la ruine de Jérusalem[5]. Balthazar lui succéda pendant 3 ans. Il fut remplacé par Ilmaroudak (Évilmérodach) qui fit sortir Joachim de sa prison, après 35 ans de captivité. Ilmaroudak eut pour successeur Balthazar son frère[6]. La première année de celui-ci, Daniel eut la vision des quatre animaux[1]. Darius le mède tua Balthazar, conquit le royaume de Chaldée, et plaça Daniel au-dessus de tous ses dignitaires. Daniel, par jalousie, fut jeté dans la fosse aux lions et fut délivré par le Seigneur Dieu[2].

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 190-191.

[2] Idem, pg. 192-193.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 28.

[4] Idem.

[5] Le même passage est donné par Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 28-29), mais il est beaucoup plus clair que dans notre auteur: « Ayant brûlé le Temple, Nabuchodonosor entreprit une cinquième expédition, et déclara la guerre à Tyr, qui était reliée à la terre par une digue en pierres jetée dans la mer. Les Tyriens, saisis de frayeur, jetèrent leurs biens à la mer, s'enfuirent sur des navires, bloquèrent Hiram et le tuèrent. Tyr fleurit 500 ans, pendant tout le temps du royaume de Juda. L'Égypte fut livrée à l'armée de Nabuchodonosor, en récompense de la destruction de la digue établie dans la mer et qui menait à Tyr. »

[6] Le texte de Michel altéré ici, doit être corrigé au moyen du passage correspondant de la Chronique syriaque d'Aboulpharadj (pg. 29): « Évilmérodach, fils de Nabuchodonosor, régna 3 ans après la mort de son père, mais qui ne commencèrent pas à l'époque de la démence de ce dernier. S'étant emparé du pouvoir, il mit en liberté Joachim ou Jéchonias, fils de Joachim ou Éliacim, et le combla d'honneurs. Il le fit asseoir à sa table, après une captivité de 37 ans, c'est-à-dire 26 ans après l'incendie du Temple. Balthazar, frère d'Évilmérodach, régna 2 ans, et 5 selon les Chaldéens. » — Cf. aussi Eusèbe, *Canon*, pg. 194-195. — Vartan, pg. 26.

[Trente] trois ans après, Cyrus le perse envahit la Babylonie, tua Darius, détruisit la puissance mède et assyrienne qu'il soumit à la Perse[3]. La 1e année de son avénement, il fit endurer aux Juifs de cruels tourments. Ayant appris le nom des Ananiens, il les fit venir en sa présence et les engagea à sacrifier à ses dieux; mais ceux-ci l'ayant injurié, il donna l'ordre de les décapiter. Après leur supplice, leurs têtes se rapprochèrent et se soudèrent à leurs corps, ce qui causa un grand étonnement. Dieu punit Cyrus qui se repentit, après avoir persécuté Daniel qu'il avait jeté par deux fois dans la fosse d'où il fut retiré vivant. La seconde année de son règne, Cyrus donna la liberté aux captifs juifs; il admit Daniel au nombre de ses familiers et transféra le siége de son empire à Babylone[4].

Daniel, plein de zèle pour le culte de Dieu, renversa les idoles élevées par Vilos (Bélus) en l'honneur de Bel et tua le dragon qu'adoraient Cyrus et plusieurs de ses officiers. On prétend qu'à cette époque, on livra en pâture à sept lions Daniel, à qui Habaccuc portait sa nourriture[5]. Quand Daniel fut sorti sain et sauf de la fosse, le nom du Seigneur fut glorifié; Habaccuc mourut cette même année. Daniel jeûna durant 21 jours, apprit le terme des 70 ans de captivité fixé par le Seigneur par la voix du prophète Jérémie, et il eut la vision des 70 semaines et de l'homme vêtu de blanc qui se tenait sur le fleuve du Tigre et qui lui dit: « Depuis 21 jours je lutte contre le prince perse pour qu'il renvoie les captifs de ta nation dans leur pays[6]. » En effet, une colonne de 50,000 Hébreux rentra dans sa patrie pour la première fois et se mit à reconstruire le Temple[7]. Cyrus, la 60e année de la captivité des Hébreux, fut tué par [Tomyris, reine des] Magastie (Massagètes) sa femme[8], et remplacé par Cambyse, son fils, qui régna 8 ans[9]. Au rapport des Hébreux, il s'appelait Nébucatnatzar (Nabuchodonosor)[10], et ce fut lui qui fit mettre à mort Arpsat le mède. Les événements de Judith qui tua Holéphernès (Holopherne) le Magog ou turc eurent lieu sous son règne. Après la mort de Cambyse, deux mages qui étaient frères occupèrent le trône pendant 7 ans[1].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 29.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 30. — Vartan, pg. 26.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 196-197. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, 30. — Vartan, pg. 26.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 30.

[5] Idem.

[6] *Daniel*, X, 1-13.

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 196-197. — Le Syncelle, 181. — Aboulphar. *Chr. syr.*, 30-31.

[8] Ce passage très-altéré dans le texte de Michel, peut être facilement restitué à l'aide du Canon d'Eusèbe (pg. 200-201), qui dit dans le passage correspondant que « Tomyris reine des Massagètes, tua Cyrus ». — Cf. aussi *Chron. pasc.*, 115.

[9] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 200-201. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 31.

[10] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 200-201. — *Chr. pasc.*, 116. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 31.

Darius le mède, fils de Veschtasp (Hystaspe), régna après eux 36 ans. A la seconde année de son règne finit la seconde 70e série [de la captivité des Hébreux, dont la première commença] la 13e année de Josias et de la date fixée par Jérémie, et finit à Cyrus le perse. On compte depuis Salomon et la construction du Temple jusqu'à la 3e année de Darius, 536 ans[2]. Dans la 15e année de Darius s'accomplit le 5e siècle (millénaire).

En ce temps-là Aggée, Zacharie et Malachie prophétisèrent[3]. Zorobabel, fils de Salathiel, fils de Jékonias, ramena les captifs Hébreux dans leur patrie[4]. Le grand pontife était Josué, fils de Josédec[5]. Selon d'autres, Salathiel était fils de Sédécias, né après son aveuglement à Babylone.

Chilon, un des sept sages, fut, à cette époque, éphore à Lacédémone[6]. On dit que Tarquin inventa dans ce temps-là les prisons, les instruments de supplice, les billots, les chaînes, et ordonna de faire travailler les criminels dans les mines de cuivre[7]. Théognis commença à écrire des poëmes[8].

A Darius succéda Xerxès son fils, qui régna 21 ans. La 2e année de son règne, il conquit l'Égypte, et la 11e année, il prit Athènes et la brûla[9]. Il s'empara de plusieurs pays, de plusieurs villes et de cent-vingt provinces. Les événements d'Esther, de Mourthké (Mardochée) et d'Aman, descendant de l'Amalécite, eurent lieu à cette époque. Jean d'Asie avance que si ce fait eut lieu en ce moment, pourquoi Esdras ne l'a-t-il point écrit?[10] D'autres placent au temps de Xerxès le retour des Hébreux[11]. Artaban succéda à Xerxès pendant sept mois et eut pour successeur Artachès (Artaxerxès) Longue-Main qui régna 41 ans[12]. La 7e année du règne de ce prince, Esdras le scribe vint à Jérusalem afin de travailler à sa reconstruction, et il rédigea aussi de nouveau, par un don de l'Esprit-Saint, le Vieux Testament[13]. La 20e année d'Artaxerxès, Néhémie l'échanson se rendit à Jérusalem pour élever, par son ordre, les murailles de cette ville, travail qu'il acheva en 12 ans[1]. C'est lui qui fit apporter les cendres des holocaustes qui croupissaient au fond du puits et les sema sur l'autel, qui s'enflamma[2].

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 200-203. — *Chron. pasc.*, 116. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 31.

[2] Cf. Eusebe, *Canon*, pg. 202-203. — *Chron. pasc.*, 116. — Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 31) compte depuis la fondation du Temple par Salomon, jusqu'à l'an 7 de Darius, 508 ans.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 202-203.

[4] Idem, pg. 198-199.

[5] Idem, pg. 202-203.

[6] Idem, pg. 198-199. — *Chron. pasc.*, 115.

[7] Idem. — Cédrénus, 119.

[8] Idem, pg. 200-201. — Le Syncelle, 190.

[9] Idem, pg. 206-209. — Le Syncelle, 200. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 32.

[10] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 208-211. — La préface d'Esther, Նախադր· Եսթերայ dans la version arménienne de la Bible. — Le Syncelle, 198. — *Chron. pasc.*, 139. — Aboulpharadj *Chr. syr.*, pg. 32, 34.

[11] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 32, 33.

[12] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 208-209.

[13] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 210-211. — Le Syncelle, 198. — Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 32) dit qu'«une vision divine apparut à Esdras le scribe, afin qu'il rédigeât de mémoire les livres des Prophètes, qui avaient été brûlés pendant la captivité.»

Artachès (Artaxerxès) eut pour successeur Artachès que l'on appelle Xerxès et qui régna 2 mois. Il fut remplacé par Sicdin (Sogdien) dont le règne fut de 7 mois. Ensuite Darius Nothus ou le Bâtard régna 19 ans[3]. A sa quinzième année, l'Égypte se révolta contre la Perse, et après un interrègne de 124 ans, elle mit sur le trône Dionysius (Amyrthée)[4]. A la 10e année de Darius, Aristos (Oreste) régna en Macédoine pendant 3 ans[5]. Rome entretenait une guerre ruineuse, parce que Calorion combattait les Gaulois, et Celtus les Galates. Au bout de 100 ans, les Romains furent battus; Rome fut prise et ruinée de fond en comble, excepté le palais des rois[6]. A cette époque un violent tremblement de terre eut lieu et bon nombre de villes furent englouties[7]. Artachès (Artaxerxès) Mnémon régna en Perse durant 40 ans[8]. C'est de son temps que les Hébreux furent témoins des événements d'Esther[9]. A sa 15e année, les Romains détruisirent en Afrique la ville de Carthage qu'ils rebâtirent de nouveau en lui imposant leur nom[10]. Oumphétros (Éphirites) régna en Égypte 6 ans et Archélaüs en Macédoine 16 ans. Dalamutos (Amyntas) monta [une seconde fois] sur le trône pendant un an. Après Éphirites, Xétris (Achoris) régna un an. Nectapis (Nectanébo) régna 18 ans[11]. A la 35^e année d'Artachès, Alexandre régna en Macédoine un an et après lui Ptolémée 3 ans. A la 40^e année d'Artachès, Dios (Téos) régna en Égypte 2 ans, puis Nectanébo 12 ans[1].

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 212-213. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 32.

[2] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 33) s'exprime d'une manière plus explicite: « Lorsque les Juifs de Jérusalem étaient privés du feu sacré, qui avait été jeté dans le puits lorsqu'ils furent emmenés en captivité, Noëmi ordonna qu'on le retirât de la vase du puits, et qu'on le mît sur les bois destinés au sacrifice. Le feu brûla depuis lors 146 ans ».

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 214-215. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 33.

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 216-217. — Le Syncelle, 203, 204. — Aboulpharadj, *Chroniq. syr.*, pg. 33.

[5] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 216-217.

[6] Tout ce passage est confus dans Michel; mais le texte correspondant de la Chronique d'Eusèbe (pg. 218-219) nous en donne l'explication: « Les Gaulois et les Celtes prirent Rome, moins le Capitole ». En rapprochant le passage de Michel d'un autre texte du Canon de l'évêque de Césarée (pg. 220-221) où il est dit que « Camille soumit les Celtes qui avaient déclaré la guerre aux Romains », on s'aperçoit que le passage de Michel a été emprunté à Eusèbe, mais que les copistes l'ont altéré en le transcrivant.

[7] Eusèbe, (*Canon*, pg. 218-219) cite entre autres villes détruites par ce sinistre, Hélice et Bura, villes du Péloponèse, et fixe la date de leur destruction à la 1e année de la 100e olympiade.

[8] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 216-217. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 33.

[9] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 216-217. — Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 33, 34) dit que Jean [d'Asie] place à l'époque d'Artaxerxès Mnémon (l'Assuérus des Juifs), l'histoire d'Esther.

[10] Ce passage est altéré; mais Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 33) nous permet de le restituer: « L'an 15 (d'Artaxerxès Mnémon), l'Africain, dictateur romain, ܐܦܪܝܩܢܘܣ ܕܝܩܛܛܘܪ ܕܪܘܡܝܐ, détruisit Carthage, et appela de son nom la contrée, Afrique ». Je n'ai pas besoin de dire que c'est précisément le contraire qui a eu lieu, et que c'est pour avoir détruit Carthage que Scipion fut surnommé l'Africain.

[11] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 216 et suiv.

A la mort d'Artachès, son fils Artachès (Artaxerxès) Ochus régna en Perse 27 ans[2]; selon d'autres 36 ans, et détruisit l'empire d'Égypte après avoir subjugué le pays. Quant à Nectanébo, versé dans les sciences occultes, il prédit la chute prochaine de son trône et se retira en Éthiopie[3], d'où il passa en Macédoine. Quelques-uns le supposent père d'Alexandre (le Grand)[4]. L'Égypte resta ainsi privée de rois pendant un intervalle de 42 ans, jusqu'à Pouthimos ou Ptolémée, l'un des favoris d'Alexandre. Artachès Ochus, roi de Perse, établit les Hébreux dans une ville d'Hyrcanie située sur les bords de la mer Caspienne[5].

A cette époque, Philippe, père d'Alexandre, régna en Macédoine 27 ans[6]. Sa femme s'appelait Olympias[7], et il était vassal des Perses. Les philosophes Aristote[8] et Épicure florissaient de son temps. A la 13^e année d'Ochus naquit Alexandre, fils de Philippe, la 8^e année du règne de son père[9]. Après Artachès Ochus régna en Perse, Boros (Arsès), son fils, pendant 3 ans[10]. Après celui-ci, Darius fils d'Artachès (Artaxerxès) régna 6 ans[11]. Alexandre, fils de Philippe, monta sur le trône la première année de ce dernier et régna 12 ans[12]. Il était âgé de 20 ans; sa stature atteignait 3 coudées et il était renommé par sa sagesse et sa vaillance[13]. Il fit périr 35 princes, dont l'un fut Vahé, roi de la Grande-Arménie[14]. Il commença son règne en Grèce qu'il occupa avec 12,000 hommes. La 6^e année de son règne, qui était aussi la 6^e de Darius, il livra bataille à ce dernier à Isis (Issus) en Cilicie. Darius fut tué et le royaume de Perse, après avoir duré 231 ans, cessa avec lui[15]. Alexandre bâtit 12 villes et leur donna son nom[1]. Il fit faire une porte dans le pays des Huns pour empêcher leurs dévastations. Cette porte était en fer, longue de 12 coudées et large de 8[2]. Il alla à Jérusalem où il offrit à Dieu des sacrifices, combla d'honneurs le pontife Andromaque (Jaddus) et se dirigea vers l'Égypte[3]. Les Samaritains en apprenant ces faits tuèrent Andromaque parce qu'il n'avait pas défendu l'accès du Temple au païen et empêché son sacrifice. A cette nouvelle Alexandre, enflammé de colère, revint sur ses pas, ruina Samarie, extermina toute la race des Samaritains et colonisa leur pays avec des Macédoniens[4]. Alexandre est réputé le premier monarque des Grecs; il mourut par le poison à Babylone[5]. Ses quatre favoris se partagèrent ses états, et la prophétie annonçant que le bouc des chèvres combattrait le bélier Darius fut accomplie[6]. Une corne tomba et fut remplacée par 4 cornes, c'est-à-dire par les 4 amis d'Alexandre[7]. Ptolémée occupa le trône d'Égypte pendant 40 ans; là, il fit transporter et enterrer le corps d'Alexandre[8]. La première année de son règne, il s'empara par trahison de Jérusalem, sous le pontificat d'Onias, et emmena des captifs en Égypte. Ses successeurs portèrent tous son nom et s'appelèrent Ptolémée[9].

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg 220-221.

[2] Idem. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 34.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 222-223.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 34. — Une tradition donne pour père à Alexandre, le roi Nectanébo. Cette tradition se trouve chez la plupart des auteurs orientaux, et Moïse de Khorène (*Hist.*, liv. II, ch. 13) la rappelle, d'après le Pseudo-Callisthène (éd. Ch. Müller, liv. I, ch. 1 et suiv., de la *Collect. des class. grecs* de M. Didot). Les écrivains occidentaux font aussi mention de la naissance d'Alexandre, attribuée à Nectanébo, notamment les auteurs du *Roman d'Alexandre*, (éd. Michelant, pg. 5, dans le T. XIII de la *Bibliothek des literarischen Vereins*):

> « *Quar li plusior disoient, sens nule legerie,*
> « *Que Alixandres est nés de bastarderie;*
> « *Car èl 'tans kil fut nés, si com la letre die,*
> » *Ert I clers del pais, plains de grande voisdie;*
> » *Natabus ot a non, en la langhe arrabie;*
> » *A l'nestre aida l'enfant, coi que nus li en die.* »

[5] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 220-221. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 34.

[6] Idem. — Idem.

[7] Idem, pg. 222-223. — Idem, pg. 32.

[8] Idem. — Idem.

[9] Idem. — Idem.

[10] Idem. — Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg, 34) nomme ce roi de Perse ܦܪܣܝܣ, *Persès.*

[11] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 222-223. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 36.

[12] Idem. — Idem.

[13] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 36.

[14] Idem. — Moïse de Khorène, (liv. I, ch. 31) attribue la mort de Vahé à Alexandre.

[15] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 36-37.

La 4^e^ année de Ptolémée, Antigone régna en Asie pendant 18 ans[10]. Il agrandit la ville d'Antioche en lui donnant le nom de son fils[11]. La 13^e^ année de Ptolémée, Séleucus régna 33 ans sur la Syrie et la Babylonie jusqu'aux frontières des Indes[12]. Il reconquit Antioche qu'il agrandit, fonda la ville de Séleucie au pied du mont Raschantzer, (Ras el-Khanzir) en lui imposant son nom[13]. Il donna le nom de son fils à Antioche qui primitivement portait le nom d'Antélia (Antigonia) et était située sur la rivière d'Aghussachène (bâtie de briques)[14]. Dioclétien l'agrandit encore d'avantage. Séleucus avait quatre filles, Laodice, du nom de laquelle il éleva Laodicée, qui est Ladik (Latakie), Ephémis, du nom de laquelle il bâtit Ephémia (Apamée), Biria en l'honneur de laquelle il fonda Béria, qui est Alep, et Édesse qui donna son nom à Édesse, qui est Ourrha[15]. Il éleva également les villes de Balou[16], et de Marache[17], les peupla d'Hébreux qu'il favorisa au point de leur permettre d'entrer dans son palais, quand il leur plairait, tout comme à ses autres favoris[1].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 37.

[2] Idem.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 222-223. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 37.

[4] Idem. — Idem.

[5] Idem, pg. 224-225. — Idem.

[6] *Daniel*, VIII, 8.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 37.

[8] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 224-225. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 37.

[9] Idem. — Idem. pg. 38.

[10] Idem, pg. 226-227.

[11] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 226-227.—Selon l'évêque de Césarée, qui a puisé ses renseignements à des sources authentiques (Cf. Strabon, liv. XVI, ch. 2, § 4), « Antigone bâtit Antigonia sur les bords du fleuve Oronte. Séleucus [Nicator] restaura cette ville et l'appela Antioche. » C'est cette ville d'Antigonia que Michel appelle quelques lignes plus bas Անտելիա.

[12] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 226-227. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 38.

[13] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 38.

[14] Cf. plus haut note 11.

[15] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 226-227. — Le Syncelle, 228. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, 38.

[16] Eusèbe, (*Canon*, pg. 226-227) appelle cette ville Բեղլա; le Syncelle, (pg. 38) Πέλλα, et Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 38) ܦܠܠܣ.

[17] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 38) donne la variante suivante: « Germanicia qui est la même que Marache. »

La grande tour élevée dans la mer de Nephros fut achevée en ce temps-là, afin de servir à éclairer Alexandrie du côté de la mer et du côté de la terre. Elle fut appelée Pritos (Phare (?)) et son architecte fut Sostradros (Sostrate) de Candie[2]. Séleucus s'empara de la personne de Démétrius, parce que Cassandre, un des favoris d'Alexandre, régna en Macédoine 10 ans. Démétrius succéda à Séleucus, s'empara de la Cilicie et prit le titre de roi d'Asie. Séleucus s'assura de sa personne et régna sur l'Asie entière. Avec le commencement de la dynastie des Séleucides, c'est-à-dire 12 ans après la mort d'Alexandre, commenca l'ère syrienne[3].

Le premier Ptolémée étant mort, Ptolémée Philadelphe régna en Égypte 18 ans[4]. A sa première année, le trône de Macédoine fut occupé par Cronos (Céraunus) pendant un an, ensuite par Paladaros (Méléagre) 2 mois, par Antipater 46 jours et par Sosthènes 2 ans[5].

Après Séleucus, régna Antiochus Soter pendant 19 ans. A sa deuxième année, Antigone régna en Macédoine 36 ans[6]. La 26^e^ année de Ptolémée, le Vieux Testament fut traduit dans l'île de Chypre par 72 personnes, 6 de chaque tribu d'Israël; en voici les noms: — Joseph, Ézéchiel, Élisée, Zacharie, Jean et Ézéchiel, de la tribu de Ruben; — Juda, Schmavon, (Siméon), Addée, Samuel, Mathé et Salomé, de la tribu de Schmavon (Siméon); — Noémi, Joseph, Théodose, Bosos, Urianos et Tucios, de la tribu de Lévi; — Jonathan, Abiar, Élisée, Ananie, Zacharie, Ézéchias, de la tribu de Juda; — Isaac, Jacob, Jésus, Schambat, Schmavon et Lévi, de la tribu d'Issachar; — Juda, Joseph, Schmavon, Zacharie, Schmavon et Salomé, de la tribu de Zabulon; — Adamenbatia (ou Adanempatia), Sédécias, Jacob, Isaac, Isaïe et Matthieu, de la tribu de Gad; — Théodore, Jason, Jésus, Théodotos, Jean et Jonathan, de la tribu d'Aser; — Théophile, Abraham, Étamos, Jason, Jérémie et Daniel, de la tribu de Dan; — Jérémie, Lazare, Zacharie, Bania, Élisée et Dathan, de la tribu de Nephthali; — Jean, Ylos, Jecti, Théodose, Nersam et Ézéchiel, de la tribu de Benjamin; — Caleb, Samuel, Joseph, Juda, Jonath et Thosdi, de la tribu de Joseph. L'Ancien Testament, traduit par ces savants dans l'île de Chypre, fut porté en Égypte et placé dans le palais du roi. D'autres disent qu'il fut traduit dans l'île de Pharan (du Phare) en Égypte. Toutefois, nous avons constaté l'exactitude de ce que nous avons dit[1].

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 156-157.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 228-229. — Aboulpharadj, *Chr. syriaq.*, pg. 41. — Le mot Պրիտոս, ou Պրուտոս, est une altération du grec Φάρος, nom de l'îlot voisin d'Alexandrie sur lequel fut élevé le phare. Quelques antiquaires supposent que peut-être le mot φάρος, qu'Aboulpharadj a transcrit sous la forme, ܦܪܘܣ, vient de l'égyptien *phrah* « soleil. »

[3] Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 38) dit: « Avec Séleucus, commence l'ère des Grecs, que nous autres Syriens, avons adoptée, et qui s'appelle aussi ère d'Alexandrie ».

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 228-229. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 39.

[5] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 228-231.

[6] Eusèbe, (*Canon*, pg. 230-231) appelle Antigone Gonatas, Antiochus, ce qui est une erreur de copiste.

L'an 74 de la domination grecque et 62 de l'ère des Syriens, les pays orientaux, les Parthes et les Perses, s'étant entendus entre eux, se dirent: « La puissance macédonienne est morcelée et affaiblie; qu'avons-nous à faire désormais avec des pays si éloignés; établissons un prince chez nous. » Ils se donnèrent alors pour roi dans la ville capitale de Balkh, le valeureux Arsace, descendant d'Abraham par sa femme Céthura de la race d'Amran. Les Parthes, les Perses et les Mèdes leurs voisins acceptèrent la domination de ce prince[1].

---

[1] Josèphe, (*Antiq. judaïq.*, liv. XII, ch. 2) donne les détails les plus précis sur les préliminaires de la traduction de la Bible par les Septante. Ces faits sont aussi rapportés par Eusèbe, pg. 230-231 du T. II de la Chronique; dans la *Chronique pascale*, pg. 138, et par Aboulpharadj, *Chronique syriaque*, pg. 39, et *Histoire des dynasties*, pg. 64. — Selon les uns, ce fut la 4ᵉ année de Ptolémée Philadelphe que cette traduction fut entreprise; selon d'autres, ce fut la 6ᵉ année seulement. Aboulpharadj, qui s'arrête à cette dernière date, raconte ce fait en ces termes: « L'an 6 [de Ptolémée Philadelphe], il donna la liberté aux captifs juifs qui étaient en Égypte; il envoya des présents au grand prêtre Éléazar et lui demanda les Livres Saints et des interprètes. Celui-ci lui envoya ces livres transcrits en lettres d'or, avec soixante et douze savants, six de chaque tribu, et qui étaient habiles dans les deux langues grecque et hébraïque. Le roi les logea dans l'île du Phare où furent construites 36 cellules, une pour deux personnes, à leur usage. Avertis de ne rien modifier, ils traduisirent les Livres Saints en soixante et douze jours, c'est-à-dire que deux interprètes ensemble traduisirent toute l'Écriture. Il y eut donc ainsi 36 éditions qui, lorsqu'on en fit la révision, étaient tellement identiques, qu'on aurait pu croire que la traduction avait été faite par une seule et même personne. Le roi fit ensuite placer ces différentes traductions dans sa bibliothèque. » La tradition de cette version grecque du Pentateuque, très-répandue chez les anciens auteurs juifs et chez les Pères de l'Église, attribue à Ptolémée Philadelphe (284-247 av. J. C.) le désir de posséder les Livres Saints en langue grecque. Les faits rapportés par Michel et Aboulpharadj, sont du reste empruntés à un ouvrage composé par Aristée, qui se dit témoin oculaire, ayant été chargé par le roi d'aller trouver le grand prêtre Éléazar, pour obtenir de lui communication des Livres Saints. Josèphe n'a fait que copier les détails donnés par Aristée, dont le livre paraît fort suspect, et dont l'authenticité a été contestée par Hody (*Contra hist. Aristeæ de LXX interpr. dissertatio*) et par Dæhne (*Geschichtliche Darstellung*, etc., T. II, pg. 205-215). Justin le martyr (*Admon. ad Græc.*), le Talmud de Babylone, (traité *Méghilla*, ch. I, f.º 9) sont d'accord pour affirmer l'existence des 72 cellules, dans lesquelles travaillèrent les interprètes, et en cela ils vont plus loin qu'Aristée et que Josèphe qui n'en disent rien, et que S.ᵗ Jérôme (*Præfat. ad Pentat.*) qui traite ce récit de fable. Les Syriens ne sont pas les seuls à raconter la tradition des cellules, les Samaritains la rapportent également (*Croniq. samarit.* dans la *Chrest. arabe* de Sacy, T. I, pg. 347-348). Quoi qu'il en soit, il paraît probable qu'une traduction grecque des Livres mosaïques fut faite sous Ptolémée Philadelphe pour les besoins des Juifs d'Égypte, mais on ne saurait affirmer que cette version est absolument la même que celle qui nous a été parvenue sous le nom de Bible des Septante, et qui est l'œuvre de Juifs d'Égypte, d'éducation grecque, premiers représentants de cette philosophie qui s'est développée depuis parmi les Juifs alexandrins, et dont Philon nous fournit le type le plus parfait. (Cf. Dæhne, *op. cit.*, T. II, pg. 1-72. — Münk, *Palestine*, pg. 486 et suiv.) Nous signalerons en terminant un opuscule anonyme qui fait partie d'un *Osghéporig* arménien manuscrit, de la Bibliothèque Impériale de Paris (*Anc. fonds. armén.*, n.º 93 bis, f.º 6) et qui contient une liste des rois Lagides, avec une notice historique sur la traduction des Septante, d'après S.ᵗ Epiphane.

L'Hyrcanie, située au nord de la Perse, imita cet exemple et se donna aussi un prince en acceptant la suzeraineté de la Perse[2]. Les Arméniens s'érigèrent également en royaume, après la chute de la brave, conquérante et terrible dynastie des Haïgazouni (fils d'Haïg) qui détruisit l'empire des Mèdes et subjugua tous les royaumes du nord avec les peuples d'alentour[3], dont on ne trouve dans les livres, ni les listes de souverains, ni la durée, ce qui fait que nous n'avons pu en raconter ici l'histoire. La dynastie de Haïg dura cependant jusqu'à Vahé, tué par Alexandre le macédonien[4]. Plus tard, les Arméniens rétablirent leur monarchie et firent des conquêtes depuis la Palestine jusqu'à la Thétalie et à la mer Caspienne, au-delà du Caucase[5]. Vagharchag

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 232-233. — Le Syncelle, pg. 226. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 39. — La fondation du royaume des Arsacides de Perse, accomplie sous le règne du roi de Syrie Antiochus II Théos, fut le résultat de l'administration cruelle et tyrannique du grec Phéréclès (Arrien, *Parthic.* liv. XVII, pg. 248), chargé par le roi séleucide du gouvernement de toutes les provinces de son empire, situées au delà de l'Euphrate. Arsace et Tiridate son frère, scythes de nation, et qui appartenaient à la tribu des *Daœ* ou *Dahi*, se révoltèrent, dans la Parthyène, contre Phéréclès, qu'ils tuèrent; et ils jetèrent les fondements d'une monarchie qui, dans les siècles suivants, devint une des plus puissantes de l'Asie. (S.t Martin, *Fragments d'une histoire des Arsacides*, T. I, pg. 38 et suiv.).

[2] Parmi les royaumes arsacides qui se formèrent à la suite de la révolte des peuples de l'Asie septentrionale et centrale, contre les Séleucides, il en est un sur lequel nous n'avons que des renseignements très-peu circonstanciés; nous voulons parler du royaume d'Hyrcanie, connu aussi sous les noms de royaume des Arsacides du nord, des Scythes, des Massagètes, des Alains, et qui était, selon Agathange (*Vie de Tiridate*, texte grec, dans les Bollandistes, T. VIII, *Sept.*, pg. 320) le quatrième dans l'ordre hiérarchique établi par la constitution de l'empire des Parthes. Cette quatrième branche possédait toute la région située au nord du Pont-Euxin et de la Caspienne, qui forme actuellement la partie méridionale de la Russie.

[3] Arsace le Grand, roi des Parthes, ayant conquis sur les Séleucides toutes les provinces situées de l'autre côté de l'Euphrate, donna à son frère Valarsace le gouvernement de l'Arménie avec le titre de roi, et lui assigna le second rang dans la hiérarchie politique de l'empire. On peut lire dans Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 32; liv. II, ch. 2 et suiv.) les détails que donne l'Hérodote arménien sur l'arrivée de Valarsace dans les états dont son frère lui confia le gouvernement, l'organisation qu'il donna à l'Arménie, les expéditions qu'il entreprit afin de soumettre à son autorité les populations voisines de son royaume. Jean Catholicos raconte également les mêmes faits, dans son *Histoire*. — Cf. aussi S.t Martin, *Fragm. d'une hist. des Arsacides*, T. I, pg. 54, et suiv., 348.

[4] Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 31. — Les historiens grecs ne parlent pas de la conquête de l'Arménie et de la mort de Vahé, que les traditions arméniennes disent avoir été tué par Alexandre de Macédoine; seulement Quinte-Curce nous apprend (*Hist. d'Alex.*, liv. III.) que les Arméniens envoyèrent au secours de Darius, une armée composée de 47,000 soldats.

[5] Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 2 et suiv. — La Thétalie ou Thédalie, était un pays situé dans la Perse, près du Khorassan, et non loin de la Caspienne. Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 8) en fait mention. Ce pays était possédé par les Arsacides de l'Inde, dont la puissance s'étendait sur la Bactriane, la vallée de l'Indus, les Sakes, les Gètes, les Asians, etc. Ces Arsacides de l'Inde, qui étaient dépendants du royaume de

(Valarsace) un des fils d'Archag (Arsace) régna avec gloire [1]; mais nous laissons à vous qui le savez positivement [le soin de le raconter].

Après Ptolémée le Sage (Philadelphe), régna en Égypte Ptolémée Arcadis (Évergète); dans les régions de la Syrie, Séleucus Callinicus, et en Macédoine, Démétrius Philippe [2]. Dans ce temps-là, Onias, fils de Siméon le Juste, et grand prêtre des Hébreux, refusa le tribut à Ptolémée. Celui-ci, profondément irrité, se préparait à faire la guerre contre Jérusalem, lorsque les Hébreux lui expédièrent Josèphe pour traiter des conditions de la paix. Il fut bien accueilli par Ptolémée et fut institué gouverneur militaire de toute la Judée [3].

L'an 85 de l'ère syrienne, Séleucus Cronos (Céraunus) régna 3 ans sur l'Asie; il eut pour successeur Antiochus le Grand, dont le règne dura 36 ans [4]. Ce fut sous lui que les Machabées souffrirent le martyre [5].

L'an 93 de l'ère syrienne, Ptolémée Philopator régna en Égypte 15 ans [6]. Il persécuta violemment les Hébreux [7]. Antiochus entreprit une expédition en Égypte qu'il soumit, après avoir fait un grand carnage des habitants. De là, il revint à Jérusalem dont il s'empara [8]. Le premier Livre des Machabées se termine par le récit de cet événement.

L'an 110 de l'ère syrienne, Ptolémée Épiphane régna en Égypte 21 ans [9]. Il triompha des Hébreux et des Philistins par la valeur de son général Jescop. Antiochus marcha à sa rencontre, le défit et passa [son armée] au fil de l'épée. Ensuite il reprit sur lui les villes qu'il avait conquises [10]. C'est cet Antiochus qui fit paver les rues de plusieurs villes, placer des bornes milliaires aux stations des routes et que l'on appelle pharsach (farsang), construire des ponts de pierre sur les fleuves et sur les rivières et aplanir les chemins difficiles en vue de faciliter les voyages [11]. La 11e année de son règne, il livra bataille aux Romains et perdit la victoire. Pris par les Romains, il donna en otage son fils pour sauver sa personne et garantir le tribut annuel de 1,000 talents d'or. A dater de cette époque, l'Asie et la Syrie devinrent tributaires des Romains [12].

Parthie, occupaient le troisième rang dans la hiérarchie politique de l'empire et portaient, au dire de Sébéos, de Jean Catholicos et de Vartan, le titre de roi du Couschan ou de Thétalie. (Cf. S.t Martin, *Fragm. d'une Histoire des Arsacides*, T. II, pg. 272 et suiv.).

[1] Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 2 et suiv.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 232-233. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 39-40.

[3] Idem. — Idem.

[4] Idem, pg. 234-235. — Idem.

[5] Idem. — Idem.

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 234-235. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 40.

[7] Idem. — Idem.

[8] Idem, pg. 236-237. — Idem.

[9] Eusèbe (*Canon*, pg. 236-237), accorde à Ptolémée 24 ans de règne; mais Aboulpharadj (*Chron. syr.*, pg. 40) est d'accord avec Michel, tout en faisant observer que quelques auteurs lui donnent 24 ans de règne.

[10] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 236-237. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 40.

[11] Cf. Aboulpharadj, ib.

[12] Eusèbe (*Canon*, pg. 236-237) dit que ce

Philippe régna en ce temps-là en Macédoine pendant 44 ans[1]. La prophétie de Daniel qui disait que le prince du nord livrerait bataille à celui du sud[2], — c'est-à-dire Antiochus et Ptolémée, dont le premier donna au second sa fille en mariage et la reprit[3], — fut accomplie. Ce même Antiochus fit mettre à mort Schemona (Schamuna) avec ses fils[4], mais frappé par le démon, il souffrit durant toute sa vie. Il se rendit au pays d'Ilam (Élymaïde), espérant obtenir sa guérison par l'intervention de ses divinités. Là, les vieillards lui dirent: « Fais venir les ossements de ceux auxquels tu as arraché la vie, prosterne-toi devant eux et tu seras guéri. » Il fit partir des courriers pour Antioche, et ceux-ci ayant placé dans des corbeilles les reliques de ces saints, se mirent en route. Arrivés à Hathach[5], ils rencontrèrent des gens qui leur apprirent que le roi Antiochus avait été lapidé dans le temple même de sa divinité, à cause de ses cruautés. A cette nouvelle, ils déposèrent les reliques des saints auprès d'un grand chêne. Ces reliques ayant été reconnues plus tard, on bâtit sur leur emplacement un couvent qui existe encore à présent.

Séleucus régna sur l'Asie. Diodore (Héliodore), son favori, qui avait tourmenté les Hébreux, fut puni par le Seigneur[6]. Antiochus, ayant été mis en liberté à Rome en l'année 131 de l'ère syrienne, régna à la place de son père pendant 11 ans. Il s'appelait Épiphane[7]. Ayant voulu entreprendre une expédition en Égypte, il en fut empêché par les Romains[8]. Obligé de rétrograder, ce prince alla en Judée et établit grand prêtre Jason, frère d'Onias, auquel peu de temps après il retira cette dignité, et la rendit à Onias, ce qui fut la cause de dissensions entre les deux frères[9].

Cependant Matathé (Mathathias), fils de Jean, fils de Siméon, prêtre de la race de Jonatab, occupait la ville de Muttiim (Modin) avec ses cinq fils, dont voici les noms: Jean, Schmavon (Siméon), Juda Machabée, Éliézer Avaran (Abaron) et Jonathan[10]. Mathathias, témoin des crimes épouvantables, et animé

---

fut aux Thermopyles, *՚ի Թերմուպելլիոն*, qu'Antiochus fut vaincu par les Romains; tandis qu'Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 40) assure que ce fut dans la région dominée par le mont Sipylos, ܣܘܦܘܠܝܣ, que quelques manuscrits écrivent à tort ܦܘܦܘܠܝܣ, qu'eut lieu la défaite du roi de Syrie. Le mont Sipylos domine la ville de Magnésie construite à sa base (Strabon, *Géogr*. liv. XIII, ch. 8).

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 234-235.

[2] Daniel, ch. XI, 11.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 236-237. — *Chr. pasc.*, pg. 142. — Aboulph., *Chr. syr.*, pg. 40.

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 236-237. — Michel semble avoir réuni ensemble dans ce paragraphe les deux épisodes racontés dans les Machabées, (liv. I, ch. 15 et 16, et liv. II, ch. 7) et qui sont deux faits très-distincts; d'abord la mort de Simon et de ses fils, et secondement le martyre des sept fils de Schamuna, femme de Schalum, qu'Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 41) place sous le règne d'Antiochus Épiphane.

[5] Hathach, ܗܬܟܐ, ville située dans le voisinage de Miafarékin (Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 461).

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 238-239. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 41.

[7] Idem. — Idem.

[8] Idem. — Idem.

[9] Idem.

[10] Comme ces noms présentent des différen-

par le zèle du Seigneur, tua les criminels, s'insurgea et se retira avec les siens dans la montagne. Antiochus mourut en Perse, frappé par la colère du Seigneur, de la même maladie que son père, parce qu'il avait suivi son exemple en profanant le Temple, et en y érigeant la statue de Zeus; puis en élevant sur le mont Garizim un temple à Zeus et à Xanthus[1] pour complaire au désir des Samaritains[2].

La 18e année de Ptolémée Épiphane, [Antiochus] Eupator régna 2 ans[3]; il envoya en Palestine son général Gaurgaura (Gorgias? — lisez Lisias) à la tête de 125,000 hommes suivis par des éléphants. Celui-ci y massacra un grand nombre d'Hébreux. Éliézer trouva également la mort, ayant été écrasé par un éléphant[4]. Lors des funérailles des Hébreux tués, on découvrit sous leurs vêtements des figurines et des statuettes de divinités[5].

Onias le grand prêtre alla se fixer dans ce temps-là en Égypte, où il fit bâtir un temple semblable à celui de Jérusalem[6]. Judas Machabée fit réparer le temple de Jérusalem qui resta debout jusqu'à sa ruine par les Romains. Judas Machabée fut remplacé par Jonathan qui reçut la mort avec Alexandre

---

ces d'orthographe assez sensibles avec ceux mentionnés par le Livre des Machabées et Josèphe, nous allons donner les variantes fournies par les textes. — Aboulpharadj: Jean Gadad, ܝܘܚܢܢ ܓܕܕ, Siméon Tharsos, ܫܡܥܘܢ ܬܪܣܘܣ, Judas Machabée, ܝܗܘܕܐ ܡܩܒܘܣ, Éliazar Horan, ܐܠܝܥܙܪ ܚܘܪܢ, Jonathan Naphos, ܝܘܢܬܢ ܢܦܘܣ. — Les Machabées, (I. 2): Jean Gaddès, Simon Thasi, Judas Machabée, Éliazar Abaron, Jonathas Apphus. — Josèphe, (*Ant. Jud.*, liv. XII, ch. 8): Simon Mattès, Éliazar Auran, Jonathas Aphus; les autres noms et surnoms concordent avec ceux fournis par les Machabées et Aboulpharadj.

[1] Michel, ou plutôt son traducteur, a pris l'épithète de Ξένιος, surnom de Jupiter, protecteur des étrangers (hospitalier), pour un nom de divinité; de plus, les copistes ont à leur tour défiguré complétement cette épithète dont ils ont fait *Xanthus*. Eusèbe, (*Canon*, pg. 240-231) qui a fourni ce passage à Michel, dit: *Իսկ 'ի Շամրին 'ի Գարիզին լերին՝ Արամազդայ օտարասիրին մեհեան շինէր։* « [Antiochus] éleva en effet dans la Samarie, sur » le mont Garizim, un temple à Aramazd (Ju» piter) protecteur des étrangers ».

[2] Tout ce paragraphe est extrait du Livre des Machabées et des Antiquités Judaïques de Josèphe, auxquels Eusèbe l'a emprunté (*Canon*, pg. 240-241). — Cf. aussi Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 41-42.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 240-241. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 41.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 42.

[5] Le texte de Michel porte encore ici des traces d'une altération très-grave: mais le passage correspondant de la *Chronique syriaque* d'Aboulpharadj (pg. 42) en facilite l'intelligence: «Cessante prælio, quum cadavera humanda congregarentur, inveniebatur homo inter vestimenta. Auri, quo idola conflata erant, misit Judas 3000 talenta sacerdotibus Hierosolymitanis, ut oblationes pro iis qui mortui erant, offerent, eosque propter expectandam resurrectionem expiarent ».

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 240-241. — *Chron. pasch.*, 143, 144. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 42. — L'évêque de Césarée raconte que ce fut le fils du grand prêtre Onias qui, étant parti pour l'Égypte, construisit la ville d'Omapolis, *Ոմապօլիս*, (Héliopolis; *Արեգ քաղաք*,) ville qui reçut son nom d'Onias, et dans laquelle il éleva un temple semblable à celui de Jérusalem. Le nom d'Omapolis est probablement altéré et doit se lire *Ոնիապօլիս*, *Oniapolis*. La Chronique pascale ne donne pas le nom de la ville, mais elle dit qu'elle fut appelée du nom d'Onias, *κτίζει πόλιν τὴν ἐπιπληθεῖσαν Ονείου*. Aboulpharadj raconte aussi les mêmes faits et attribue, comme Michel, la construction d'Héliopolis à Onias.

de la main de Tryphon[1]. Schmavon (Siméon) son successeur, envoya à Rome un bouclier d'or, et sollicita l'alliance des Romains, qui lui fut accordée. On lui adressa une table d'airain en signe d'alliance[2]. Ensuite Schmavon envoya Jean son fils, à la tête d'une armée qui détruisit l'armée d'Antiochus et délivra ainsi les Hébreux du tribut qu'ils lui payaient[3]. Ici finit le second Livre des Machabées.

En l'année 174 [de l'ère syrienne], Schmavon (Siméon) fut tué par Ptolémée et remplacé par Jean son fils[4]. A cette date, un hébreu se fit prince d'Édesse et vécut jusqu'au temps du père du roi Abgar[5]. Jean alla à cette époque en Hyrcanie dont il extermina les habitants, d'où lui est venu son nom de Hyrcan. Antiochus Agrippa, (Gryphus) monté sur le trône, vint à Jérusalem et frappa cette ville d'un lourd tribut. Alors Jean fit ouvrir le sépulcre du roi David, dont il tira l'or et tous les ornements des princes de Juda. Il prit 300 talents d'or et enterra de nouveau le reste; il donna 300 talents à Antiochus qu'il éloigna ainsi[6]. Plus tard Hyrcan ou Jean fit une expédition contre Ṣamarie et la ruina[7].

L'an 196 [de l'ère syrienne], Ptolémée Soter régna en Égypte pendant 15 ans[8]. Antiochus et Hyrcan ligués ensemble déclarèrent la guerre à Sistos *(sic)*, roi des Parthes et le tuèrent[9]. La 4e année de Ptolémée, Antiochus de Cyzique (?) (Sidétès) régna sur l'Asie pendant 18 ans[10]. La 11e année de Ptolémée, Jean Hyrcan mourut et sa place fut occupée pendant un an par Aristobule, fils de Jonathan; au pontificat il joignit la pourpre royale[11]. Alexandre et Antigone ses deux frères, s'entretuèrent par trahison, selon la prédiction de leur père qui possédait le don de prophétie. Après Aristobule, sa dignité passa à son frère Jean, autrement appelé Jannée, qui gouverna 27 ans et traita Israël avec dureté[1].

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 244-245. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 42.

[2] Idem. — Idem, pg. 43.

[3] Idem. — Idem.

[4] Idem, pg. 244-247. — Idem.

[5] Nous ignorons où Michel a puisé ce renseignement. Tout ce que l'on peut dire à l'égard des toparques de l'Osrhoène, c'est que, selon la Chronique du patriarche Denys de Telmahr, dont nous trouvons des extraits relatifs à ces dynasties dans la *Biblioth. orient.*, d'Assemani, (T. I, pg. 417 et suiv.), ces princes connus sous le nom générique d'Abgar, ܐܒܓܪ, régnèrent à Édesse, tantôt comme vassaux de la Perse, tantôt comme sujets des Romains, selon que leurs intérêts politiques, ou la force des armes, les contraignaient à embrasser tel ou tel parti. Selon Denys, le prédécesseur d'Abgar le noir, ܐܒܓܪ ܐܘܟܡܐ, auquel Michel fait ici allusion, et qui était contemporain du Christ, s'appelait Maânou, fils de Maânou, ܡܥܢܘ ܒܪ ܡܥܢܘ, nom que les Grecs ont rendu par Μαννος. Rien ne prouve que ce Maânou fut le père d'Abgar, et tout ce que l'on peut dire c'est qu'il fut le 14e dynaste osrhoénien, selon Denys de Telmahr (Assemani, *Biblioth. orient.*, T. I, pg. 419 et suiv.). Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 23) nous apprend d'autre part que le père d'Abgar le noir était Arscham, appelé par les Syriens, Manobaze (Maânou?) et qui est sans doute le même que Monobaze, roi des Adiabéniens, mentionné par Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XX, ch. 2).

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 43, 44.

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 246-247. — *Chr. pasc.*, pg. 145. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, 44.

[8] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 246-247. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 44.

[9] Ce passage est complétement altéré, et comme Eusèbe et Aboulpharadj ne le donnent pas, il nous est impossible de l'expliquer. Le nom de *Sistos*, Սիստոս, n'appartient à aucun roi parthe.

[10] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 246-247. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 44.

[11] Idem. — Idem.

En ce temps-là, Ptolémée fut chassé par sa mère Cléopâtre, et Ptolémée Alexandre régna en Égypte pendant 10 ans[2]. A sa 6ᵉ année, les rois d'Asie et de Syrie cessèrent de posséder leurs trônes dont les Romains s'emparèrent[3]. Ici finit le Livre de l'ancien peuple. On compte depuis Adam jusqu'à cette époque, 5072 ans, et d'ici jusqu'à la naissance de Jésus-Christ 124 ans. La durée des princes d'Asie fut de 216 ans, à partir de la mort d'Alexandre.

L'an 222 de l'ère syrienne, Ptolémée reprit sa couronne qu'il garda 8 ans; après lui Ptolémée Dionysios, frère de Cléopâtre, régna 30 ans. La 7ᵉ année de Ptolémée, Jean, appelé aussi Alexandre, mourut; sa femme Alexandrie ou Saliné (Salomé) régna après lui durant 2 ans. C'était une femme pieuse et fidèle à la loi divine. Elle avait 3 fils, Hyrcan, Aristobule et Antigone. Hyrcan fut grand prêtre; Aristobule voulait le dépouiller de son pontificat, mais Pompée, général romain, étant venu, l'emmena chargé de chaînes, après avoir rétabli Hyrcan qui se maintint sur son siége durant 34 ans. Ce fut lui qui rebâtit les murs de Jérusalem détruits par Pompée. A ce moment, les Hébreux tombèrent sous le joug des Romains[4].

Pompée extorqua quantité de provinces à l'Arménie, à la Syrie et à l'Arabie, et acquit une puissance si grande qu'il prit le titre d'*Autocrator*[5]. Pendant ce temps-là, Ptolémée mourut et il eut pour successeur Cléopâtre qui régna 22 ans[6]. Pompée fut tué par Caïus Julius [César] comme coupable de conspiration. Hérode vécut à cette époque; voici sa généalogie[7]: son père était d'Ascalon et s'appelait Antipater; il était fils d'Hérode prêtre d'Apollon[8]. Traîné en captivité par les Iduméens, il épousa dans leur pays Couphrité (Cypridis), fille d'Arétas, roi des Arabes[9]. Il devint l'ami d'Hyrcan, qui se soutenait par la protection de Pompée, à cause de sa dignité de grand prêtre. Jouissant de la faveur des Romains, il fut investi du gouvernement de la Judée avec le consentement d'Hyrcan. Il avait 4 fils: Joseph, Péruri (Phéroras), Phessalus (Phasaël), et Hérode, et une fille appelée Salomé. Joseph et Phasaël se partagèrent avec leur père l'administration de la Judée. Un hébreu tua par le poison Antipater avec son fils Joseph. Phasaël, frappé à la tête avec une arme empoisonnée par Antigone, mourut[1], parce que Barzaphran, général arménien, étant venu en ce temps-là à Jérusalem, saccagea cette ville, déposa Hyrcan, mit à sa place Antigone et l'emmena enchaîné avec Péruri et Hyrcan en Arménie[2]. Hérode se rendit à Rome, pour témoigner de la fidélité de son père et de ses frères, faire un exposé de leurs souffrances, et il fut couronné par l'empereur romain. Revenu à Jérusalem, Hérode fit périr Antigone, et régna tranquillement en Judée, ayant mis à mort Hyrcan au retour de sa captivité d'Arménie, avec Jonathan son fils[3]. Ainsi s'accomplit la prophétie qui disait que « lorsque la puissance des Juifs cesserait, le roi naturel apparaîtrait[4] », et l'annonce des 70 années de Daniel qui dit qu' « il y a 7 semaines et 62 semaines[5], » qui font 69 semaines ou 483 ans, à partir de la 6ᵉ année de Darius le Mède, jusqu'à l'Annonciation de la Vierge, mère d'Emmanuel.

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 186-187. — Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 26.

[2] Idem. — Idem.

[3] Idem. — Idem.

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 250-251. — Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 44-45) a transcrit textuellement tout ce passage. C'est là un des paragraphes de la Chronique de Michel, dont le texte syriaque semble nous avoir été intégralement transmis par Aboulpharadj, bien que cet écrivain n'ait point cité ici la source dont il a extrait le passage dont il s'agit.

[5] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 45) diffère un peu ici du texte de Michel. Il raconte que Pompée, ayant réduit au tribut les Juifs, et s'étant emparé de la Grande-Arménie, de l'Assyrie et de l'Ibérie, acquit une si grande puissance, qu'il prit le titre d'*Autocrator*, ܐܘܛܘܩܪܛܘܪ, titre que le traducteur arménien de Michel a rendu par *տուկարտոր*, pour *աւտոկրատոր*, transcription exacte du mot ἀυτοκράτωρ.

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 250-251. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 45.

[7] Idem, pg. 254-255. — Idem.

[8] Idem. — Idem.

[9] Eusèbe, (*Canon*, pg. 254-255), dit cependant que Cypridis était femme d'Antipater et mère d'Hérode; *Հերովդէս Անտիպատրեայ*

Ասկաղոնացւոյ որդի, և մօր Կիպրիայ Արաբացւոյ. « Hérode, fils d'Antipater d'Ascalon; sa mère était Cypridis d'Arabie. »

[1] L'histoire des démêlés d'Hérode et de ses fils est inintelligible dans ce paragraphe de la Chronique de Michel. Alexandre et Aristobule, fils de la première Marianne, accusés par leur père de comploter contre lui auprès d'Auguste, furent absous; mais l'aîné des fils d'Hérode, Antipater, se mit à conspirer à son tour, en même temps qu'il cherchait à perdre ses frères. Alexandre et Aristobule, accusés de nouveau, furent exécutés par ordre de leur père. Antipater lui-même fut mis à mort. Quant à Phéroras le tétrarque, frère d'Hérode, il mourut, dit-on, empoisonné par sa femme, et Hérode assista à ses derniers moments. — La seconde partie de ce paragraphe s'explique par un passage de Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 19) qui dit que Phasaël, frère d'Hérode, s'étant frappé la tête contre une pierre, reçut la visite d'un médecin envoyé par Antigone pour le soigner, et qui remplit la plaie de poison, ce qui amena sa mort.

[2] Il est fait allusion, dans ce passage, à un fait que nous a rapporté Moïse de Khorène, (*Hist d'Arm.*, liv. II, ch. 19 et suiv.). Tigrane, s'étant réconcilié avec le roi des Perses Ardaschès, envoya Barzaphran, chef de la dynastie des Rechdounis, contre les Romains maîtres de la Syrie et de la Palestine, qu'il vainquit. A ce moment, Antigone et Hyrcan, son frère, rivalisaient de ruses, le premier pour s'emparer du trône occupé par Hyrcan, qui était à la fois grand prêtre et roi des Juifs. Antigone, ayant su gagner la protection de Barzaphran, parvint à se saisir par trahison de Hyrcan, auquel il arracha une oreille avec les dents, et facilita l'entrée de Jérusalem aux Arméniens qui respectèrent la vie des habitants, se contentèrent de prendre les biens d'Hyrcan, et d'envoyer ce personnage enchaîné à Tigrane. Ce prince fit transporter à Van les captifs juifs. Hyrcan se racheta dans la suite pour cent talents qu'il promit de payer au *thakatir* Énanus, général de la cavalerie d'Arscham, père d'Abgar; mais Hyrcan était mort quand on lui fit réclamer cette somme, et Énanus fut disgracié par Arscham et jeté en prison, pour n'avoir pu fournir au roi la rançon d'Hyrcan. »

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 252-255. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 45.

[4] Daniel, IX, 25.

[5] Jérémie, XXIX, 10. — Daniel, IX, 24-27.

Nous avons trouvé dans la version [de la Bible] du roi Abgar, que Daniel apprenant qu'il y était question du Christ, il le désirait ardemment, et qu'au moment de sa mort, sur les bords du Tigre, il se prosterna et adressa au Seigneur ces paroles : « Dieu d'Israël, fais apparaître à mes yeux ton Christ avant que je meure ! » Gabriel vint lui dire : « Repose en paix, homme de bien, le temps n'est pas encore arrivé ; il viendra après l'accomplissement de ta vision, il mourra sur la croix, il descendra aux enfers d'où il tirera tous les justes ; et maintenant console-toi en attendant sa venue. »[1]

Jésus-Christ, Dieu, oint, naquit lorsque les temps furent accomplis, à Béthléem de Judée, la 43e année du règne d'Auguste[2]. Le feu tombé du ciel dévora une multitude de divinités qui se trouvaient sur le mont Olympe, appelé l'habitation des dieux[3]. Il naquit la première année d'Abgar et la 32e d'Hérode. Ainsi notre Abgar couronné, fut corégnant du Seigneur quant au pouvoir temporel. Les Septante comptent depuis Adam [jusqu'à la naissance de J. C.] 5198 ans, Eusèbe 5284 ans, Énanus (Anianus) 5091 ans, les autres 5503 ans et les Syriens 5026 ans. On était au premier du (mois) Niçan, un lundi et l'année de 12 lunes, lorsque Curinus (Quirinus) fut envoyé par le sénat en Syrie et en Palestine, avec la mission d'y faire le recensement des populations et de les imposer[4], parce que l'on avait appris à Rome que les révoltés Theudas (Théodas) et Judas avaient engagé les Hébreux à ne payer aucun tribut à un prince mortel[5]. Cette nouvelle avait irrité les Romains qui prescrivirent cette mesure sans précédent, mais que motivaient les résistances des Hébreux.

Auguste fut le second autocrate et césar (empereur) des Romains après

---

[1] Daniel, IX, 21 et suiv.

[2] Eusèbe, (*Canon*, pg. 260-261) fixe la date de la naissance du Christ à la 4e année de la 191e Olympiade, ou 2015 d'Abraham, 42e d'Auguste, 32e d'Hérode. — Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 47) est d'accord avec Michel qui, quelques lignes plus bas, assigne la 32e année d'Hérode, et la 1e d'Abgar, comme étant celle de la naissance de Jésus. — On sait que le calcul qui sert de base à l'ère vulgaire a été fait au VIe siècle par Denys le Petit ; comme ce calcul implique certaines données purement hypothétiques, il s'éloigne de la vraie date de la naissance de Jésus, qui eut lieu vers l'an 750 de Rome, probablement quelques années avant l'an 1er de l'ère que tous les peuples civilisés font dater du jour où naquit Jésus.

[3] Rapprochez ce passage des vers d'Homère (*Odyssée*, liv. IV, vers 41 et suiv.) : « L'Olympe où, dit-on, s'élèvent les paisibles demeures des dieux ; séjour que ne troublent ni les vents, ni la neige, mais où voltige un air pur et sans nuages et qu'environne une éclatante lumière, dont les Immortels bienheureux goûtent sans cesse le charme. »

[4] Cf. Matthieu, II ; 1, 19, 22. — Luc, I ; 5. — Le recensement de Quirinus paraît être postérieur de dix ans à l'année, où, selon les deux évangélistes, Jésus serait né. Il ne fut opéré qu'après la déposition d'Archélaüs, dix ans après la mort d'Hérode, l'an 37 de l'ère d'Actium (Josèphe, *Ant. judaïq.*, XVII, 13 ; XVIII, 1, 2). L'inscription par laquelle on prétendait établir que Quirinus fit deux recensements est fausse (Cf. Orelli, *Inscript. latin.*, n° 623, et le supplément de Henzen. — Borghesi, *Fast. consul.*, *ad ann.* 742).

[5] *Act. Apost.*, V, 36, 37. — Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 47) ne mentionne que Judas le Galiléen.

Julius. Celui-ci fut nommé Césarium (tiré du ventre)[1] et eut le bonheur de régner 462 ans après l'abolition de la dignité royale à Rome, à partir de Tarquin jusqu'à lui. Autrefois les princes romains portaient le titre de *Babios*[2], actuellement ils s'intitulent empereurs et autocrates. Depuis la fondation de Rome jusqu'au second rétablissement de la monarchie, on compte 702 ans[3]. Ceux de la seconde série surpassèrent beaucoup leurs devanciers, car Caïus leur premier souverain, dont le nom se traduit *Caïnon,* ou *Andronic* selon d'autres, vint conquérir l'Égypte et fut tué par des conjurés après un règne de cinq ans[4]. Auguste, second souverain, mérita une gloire éclatante, parce qu'il fut contemporain de Notre Seigneur. Les Romains étendirent leur domination sur l'Asie et sur l'Assyrie. Dans ce temps-là, ils envoyèrent Lucius Romanus en Syrie en le chargeant d'informer Rome par écrit de tous les événements intéressants qui s'y passeraient. C'est alors qu'il écrivit l'époque de la naissance de Notre Seigneur et l'arrivée des Mages, en disant: « Que Ta Majesté sache que quelques illustres persans, conduits par la gloire céleste, sont entrés dans ton empire et sont venus adorer un enfant né dans la Judée. Au surplus, je m'informerai quel est cet enfant et de qui il est fils. » On lui répondit: « Hérode, investi par nous du gouvernement de la Judée, nous en informera. »[5].

Relativement aux Mages, Eusèbe et Grégoire [de Nysse] disent qu'ils étaient descendants d'Abraham[6]; d'autres assurent qu'ils étaient issus de Balaam le mage. Nous avons établi notre dire d'après Grégoire de Nysse, et nous sommes dans le vrai. Jacques [d'Édesse] raconte que les Mages étaient d'Élam et de race sémitique[1]; d'autres enfin, selon le témoignage de David[2], qu'ils étaient de la famille des princes d'Arabie et de Saba. Ces Mages étaient des rois au nombre de trois, parce qu'ils offrirent trois sortes de présents[3]. Leur nombre est de huit, selon les uns, parce que Michée[4] mentionne huit conducteurs. Saint Jacques admet douze chefs, et pour le constater, il a composé un livre où il mentionne 3,000 cavaliers et 5,000 piétons. Etant arrivés à Calanicos (Callinique) ou Ragha[5], place située sur les bords de l'Euphrate, ils apprirent que la famine désolait la Judée; pour ne pas alarmer encore le pays, ils laissèrent le gros de leur suite et n'y entrèrent qu'au nombre de 12, avec mille cavaliers; puis ils s'en retournèrent. Les noms de ces princes sont: Darantour, fils d'Ardaste, Chahèp, fils de Toutebar, Arsace, fils de Mahgouda, Zérouant, fils de Baritout, Arihou, fils de Chosroès, Ardaschès, fils d'Ouliath, Echrankousa, fils de Chicheran, Meherdout, fils de Houma, Akchiris, fils de Sahagana, Satrana, fils de Beldan, Barutok, fils de Bel. Le nom du roi qui les envoya, était Pir-Chabouh (Sapor). Il y en a qui reculent le voyage des Mages, deux mois après la naissance de Jésus-Christ; mais ceux qui sont dans le vrai, affirment que les Mages, avertis deux ans d'avance par [l'apparition de] l'étoile, se mirent en route et arrivèrent (à Bethléem) le lendemain de la naissance du Christ; c'est pour cela qu'ils le trouvèrent emmaillotté et mis dans une crèche. Jésus resta durant 40 jours à Bethléem et fut amené au Temple où Siméon le reçut; c'était un des traducteurs de la Bible par ordre du Saint-Esprit, et il avait continué à vivre depuis Ptolémée. Siméon, en transcrivant le verset d'Isaïe, où il est dit qu'une Vierge concevra[6], se repentit de l'avoir traduit et se dit à lui-même « que les païens qui ont demandé ce livre s'en moqueront, et comment en effet y ajouteront-ils foi? » Il supprima donc ce verset et la tristesse s'emparant de nouveau de lui, il se dit: « Mes compagnons le transcriront; je deviendrai un sujet de raillerie, et la discorde éclatera. » En apprenant cela, son compagnon en conçut un vif chagrin et tous deux, dominés par le sommeil, s'endormirent. En se réveillant, ils s'aperçurent que (ce même verset) était tracé en admirables caractères d'or. Siméon versa des larmes pendant tout le jour: « Heureux, disait-il, le moment où les spectateurs verront l'Enfant né d'une mère vierge! » Alors le Saint-Esprit lui dit: « Tu ne mourras point sans avoir eu cette joie! » Le désir de Siméon s'accomplit en effet après qu'il eût vécu 344 ans. Jésus fut conduit du Temple à Nazareth, et 62 jours après la naissance, il partit pour l'Égypte. D'autres placent ce voyage à sa 2e année. Admets-le aussi.

---

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.* pg. 45) dit également que le nom de César ܩܣܪ, vient du mot ܟܪܣ, *ventre,* parce qu'il fut tiré du sein de sa mère, morte dans les douleurs de l'enfantement. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette étymologie tirée de Pline (*Hist. nat.*, VII, 9) n'a aucune valeur scientifique. L'opinion la plus accréditée sur l'origine du nom de *Cæsar,* vient de ce qu'il tua un éléphant, (*cæsar* en langue punique) dans un combat. — Cf. [l'Empereur Napoléon III], *Histoire de J. César,* T. I, pg. 252, note I.

[2] Le mot Բաբիոս n'est pas arménien, et doit être la transcription d'un mot syriaque mal rendu par le traducteur de Michel ou par les copistes. On peut supposer que ce mot est peut-être identique au titre syriaque, ܐܒܗܐ, qui dans l'*Apologie de Méliton* (Cureton, *Spicileg. syriac.*, pg. 44 et 91, note 32) sert à désigner les *patriciens* d'Édesse. Dans le passage de Michel, Բաբիոս est un titre qui paraît s'appliquer aux *consuls* de la république romaine.

[3] Eusèbe, (*Canon,* pg. 252-253) dit 704 ans, en comptant Jules César comme premier empereur.

[4] Cf. Eusèbe, *Canon,* pg. 252-253. — Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 45) et Vartan (pg. 32) ne lui donnent que quatre ans de règne.

[5] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 47) raconte la même chose; mais il donne au délégué romain le nom de Longin, ܠܘܢܓܝܢܘܣ, et le titre de philosophe. Dans son *Histoire des dynasties,* (pg. 70) il donne au même personnage le nom d'*Antonios.*

[6] La tradition qui fait descendre les Mages de la lignée d'Abraham est une de ces légendes qui eurent une certaine vogue au moyen-âge et d'après laquelle, le mage Melchior offrit 30 pièces d'or, fabriquées par Tharé, père d'Abraham, au Christ nouveau-né. Suivant cette même légende, Joseph avait versé ces pièces d'or dans le trésor de la reine de Saba, pour prix des parfums employés pour embaumer le corps de Jacob. Quelque temps après, la reine offrit ces pièces d'or à Salomon. (Cf. Sandys, *Christmas Carols,* Londres, 1833, *Introduct.* pg. 83 et suiv.).

---

[1] Ce détail était sans doute consigné dans la *Chronique* que Jacques d'Édesse composa, et qui est aujourd'hui perdue (Assemani, *Biblioth. orient.*, T. I, pg. 476); bien que quelques lignes plus bas, Michel dise que Jacques d'Édesse composa un livre spécial où il discute le nombre des Mages. Cette assertion de notre auteur est peut-être hasardée, car Assemani, en donnant la liste des ouvrages composés par Jacques d'Édesse, ne mentionne point cet écrit.

[2] *Lib. Psalm.*, LXXI, 10.

[3] Le premier auteur qui fixe le nombre des Mages à trois personnes, est S.t Léon le Grand, dans ses *Sermons sur l'Épiphanie*, et cette tradition a été constamment reproduite par les artistes, même depuis une époque éloignée. (Cf. Münster, *Sinnbilder und Kunstvorstellungen der alten Christen*, P. II, pg. 771).

[4] Michée; V, 5.

[5] Cette ville bâtie par Alexandre ou Séleucus, aux bords de l'Euphrate, fut appelée plus tard Nicephorium et Liontopolis. Aujourd'hui elle porte le nom de Racca.

[6] Isaïe; VII, 14.

Trompé par les Mages, Hérode entra dans une grande colère. Il fit brûler tous les livres des Hébreux et effacer le souvenir des rois et des prêtres juifs, afin de s'assurer le royaume. Il fit aussi massacrer 1462 enfants dans 84 villages. Il supprima les dignités royale et sacerdotale chez les Hébreux, en s'emparant de l'éphode qu'il donnait à prix d'argent à des personnes indignes. Il fit démolir les murs de Jérusalem et organisa un effroyable carnage jusqu'à ce que tout Israël eût accepté sa domination. Il envoya des messagers à Babylone, pour mander Anané qui n'était pas lévite et qu'il créa grand prêtre pour un an. Ensuite il conféra cette même dignité à Aristobule, fils d'Hyrcan et frère de sa femme, qu'il fit mettre à mort; après quoi il rétablit Anané (dans sa charge)[1].

En ce temps-là, les troupes arméniennes campées sur l'Euphrate, furent taillées en pièces par les Romains, qui s'emparèrent de Samosate[2].

Sous Auguste, son général Antoine s'éprit de Cléopâtre, s'insurgea, se déclara roi et vint en Égypte. Auguste marcha contre lui, le prit et cédant aux vœux du sénat, lui accorda la vie. Auguste envoya un grand nombre de captifs égyptiens à Rome, où il se rendit bientôt lui-même. Antoine ayant épousé Cléopâtre, s'insurgea de nouveau. Cléopâtre qui nourrissait des rancunes contre les Arméniens, les Hébreux et les Arabes, se vengea d'eux par le moyen d'Antoine. A cette nouvelle, Auguste fit une expédition en Égypte et assiégea Cléopâtre. Antoine et Cléopâtre, ligués contre Auguste, lui opposèrent une vive résistance; mais entrevoyant leur ruine prochaine, ils se tuèrent. Auguste tua le Soleil et la Lune, enfants de Cléopâtre, mit fin au royaume des Ptolémée grecs, dont la durée avait été de 296 ans[3], et prit le titre de Sébaste, qui veut dire Vainqueur[4]. Quelques historiens font dater le règne d'Auguste de ce moment[5].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 46.

[2] Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 21) raconte qu'à la suite de combats sanglants entre les troupes arméniennes et les armées romaines commandées par Ventidius et Silon, Antoine, furieux d'apprendre un échec subi par ses généraux, se porta avec son armée sur Samosate, dont il s'empara sur Ardavazt, successeur de Tigrane, et revint de là en Égypte, pour y prendre ses quartiers d'hiver.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 256-257. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 46.

[4] Michel confond ici le titre de Σεβαστός, *Auguste*, avec celui de Νικητής, vainqueur.

[5] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 256-257.

Auguste envoya en Égypte Tibère son général et fit la paix avec eux, (les Arméniens, les Hébreux et les Arabes); puis il passa dans la Cyrénaïque qu'il conquit. Hérode bâtit Samarie, qu'il appela Sébaste, du nom de César. Il construisit une foule d'autres villes, agrandit le palais de Jérusalem et éleva la tour de Straton qu'il appela Césarée[1]. Tous ces faits, quoique relatés ici, eurent lieu avant la naissance de Jésus-Christ, Notre Seigneur.

Hérode redoubla de cruautés; il fit mourir Marie sa femme et tous les Juifs, hommes d'industrie et de science. L'Éternel lui infligea de cruelles maladies de la tête aux pieds. Tout son corps fut rongé par des vers et les médecins furent impuissants à le guérir. On le mit dans un bain d'huile bouillante et son mal empira. Il se saisit des hommes notables d'entre les Juifs et donna l'ordre à Alexis (Alexas), son beau-frère, et à Salomé sa sœur, de les faire mourir aussitôt que lui-même rendrait le dernier soupir, pour que les Juifs fussent obligés malgré eux de pleurer le jour de sa mort. Cet ordre fut exécuté; lui-même ne pouvant supporter ses douleurs, se tua et expira misérablement la 35^e^ année de son règne[2]. Hérode avait neuf femmes et huit fils. De Docie (Doris) sa femme, il eut un fils appelé Antipater, qui tua ses deux frères, et que son père mit à mort à son tour. De Marie (Marianne), fille d'Hyrcan (d'Alexandre), il avait eu Alexandre et Aristobule, tués par Antipater. Ce dernier épousa Hérodiade et fit mourir Jean [Baptiste]. De la samaritaine Melki (Malthacé), il eut Archélaüs qui fut investi par Auguste de la dignité royale pendant 9 ans. Cléopâtre lui donna l'autre Hérode et Philippe, dont la femme prit Hérode son frère; lui-même fut tué à cause d'elle. Bagha (Pallas) fut mère de Pilaus (Phazaël)[3]. Voici maintenant ses neveux: Aristobule eut Hérode, qui régna à Chalcis, et Agrippa, nommé Hérode, qui fit mourir Jacques, frère de Jean. Ce prince fit la guerre à son oncle qu'il dépouilla de son royaume. Il eut un fils nommé Agrippa qui régna à sa place, et deux filles, Bérénice et Drusilla, femme du gouverneur Félix. Archélaüs, après un règne de 9 ans, fut exilé à Kénénia (Vienne) à cause de ses forfaits. Hérode tétrarque lui succéda. Auguste mourut la même année et eut pour successeur Tibère, qui régna 23 ans[4].

Le Seigneur de Tout, à son retour d'Égypte, vivait sans bruit comme un enfant, à Nazareth. L'an 337 de l'ère syrienne et la 14^e^ année de Tibère, Pilate fut envoyé comme juge à Jérusalem. La 15^e^ année de Tibère, 5537 ans depuis la sortie d'Adam du Paradis-[Terrestre], le 6 janvier romain et le 21 du mois tebeth des Juifs, Notre Seigneur alla se faire baptiser par Jean, fils de Zacharie[1]. Sous le règne de l'empereur Tibère, Hérode bâtit les villes de Tibériade, à laquelle il donna le nom de ce prince, et d'Abaïs[2]. Pilate fit dresser dans le Temple la statue de Zeus (Jupiter), et fit jeter le trône du Temple dans les égouts[3].

---

[1] Cf. Josèphe, *Ant. jud.*, liv. XV, ch. 9. — Eusèbe, *Canon*, pg. 258-259. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 48.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 258-259. — *Chron. pasc.*, 165. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 48.

[3] Hérode eut encore d'autres enfants; de Phèdre, il eut Roxane; une seconde Marianne, fille de Simon, lui donna Hérode, surnommé Philippe; enfin d'Elphis, il eut une fille Salomé.

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 262-263. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 48.

L'année 30 du mystère de l'Incarnation de Notre Seigneur, les apôtres furent choisis et nommés: 1° Simon Pierre, de la tribu de Nephtali, qui dressa le premier autel à Antioche, vint à Rome au temps de Claude et y séjourna 25 ans; il fut martyrisé par Néron; 2° André son frère prêcha à Nicée, à Nicomédie, en Scythie et en Achaïe. Le siége d'Éphèse lui fut primitivement attribué, mais on le transféra depuis à Constantinople; 3° Jacques, fils de Zébédée, de la tribu de Zabulon, se rendit en Espagne, revint à Jérusalem et fut martyrisé par Hérode, huit ans après la Passion de Notre Seigneur. Ses reliques se trouvent à Ourmarmarighé (Compostelle(?)); 4.° Jean son frère, après le sommeil de la Vierge, se rendit à Éphèse, où il mourut la 7^e^ année de Trajan; 5.° Philippe de Bethsaïde, de la tribu d'Azer, prêcha en Afrique et mourut en Pisidie; 6.° Barthélemy, de la tribu d'Issachar, du village d'Atavir, prêcha chez les Parthes et pénétra dans l'Arménie intérieure; là, il fut crucifié par le roi Sanadroug et écorché; 7.° Thomas, de la tribu de Juda, prêcha chez les Parthes, les Indiens et les Mèdes et fut martyrisé dans les Indes; 8.° Matthieu, de la tribu d'Issachar, de Nazareth, prêcha chez les Hébreux, mourut à Gabaal et fut enterré à Antioche. Son corps fut transporté plus tard de l'autre côté de la mer; 9.° Simon de Chanaan, de la tribu d'Ephrem, mourut à Hama, selon d'autres à Gouris (Cyrrus); 10.° Jude, nommé Thaddée, et à cause de sa sagesse, Lébéos, qui veut dire cœur et âme, prêcha dans la Syrie et l'Arménie. Il endura le martyre à Buritis dans l'Arménie intérieure, par ordre de Sanadroug. Nous avons trouvé quelque part que son corps fut transféré en Arménie; 11.° Jacques, fils d'Alphée, de la tribu de Manassé, endura le martyre à Séroudj. Judas le traître, de la tribu de Dan, d'Iscarioth, qui alla en sa demeure[1]; 12.° Mathias, son successeur, de la tribu de Ruben, martyrisé dans le pays des Anthropophages[2].

---

[1] Eusèbe, (*Canon*, pg. 262-265) donne, à un an près, la même date que Michel; selon lui, le baptême de Jésus eut lieu l'an 15 de Tibère, et l'an 5228 d'Adam.

[2] Eusèbe, (*Canon*, pg. 262-263) appelle cette dernière ville *Լիբիադա*, et en effet Hérode Antipas lui donna le nom de *Livias*. Selon Josèphe (*Ant. jud.*, XVIII, 2), elle s'appelait *Julias*. Antérieurement, cette ville était connue sous le nom de *Beth-Harran*.

[3] Ce fait est diversement rapporté par les écrivains; Josèphe, (*Ant. jud.*, II, 14) raconte qu'une sédition violente éclata à Jérusalem parce que Pilate avait fait entrer dans la ville des enseignes portant la figure de l'empereur, et qu'elle se renouvela lorsqu'il enleva l'argent du trésor sacré pour faire construire un aqueduc. Eusèbe (*Canon*, pg. 266-267) reproduit ce témoignage. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 48) raconte le fait un peu différemment, et dit que ce fut Philippe qui fit placer l'effigie de l'empereur dans le Temple et enleva l'argent du trésor sacerdotal pour faire construire un aqueduc. La version de Michel diffère tellement du récit des auteurs que nous venons de citer, qu'il est impossible de ne pas supposer une altération dans le texte arménien.

Après ceux-ci, le Seigneur fit paraître d'autres disciples au nompre de 72, dont voici les noms:

1.° Addée, martyrisé à Édesse.
2.° Achée, martyrisé par Sirinus, fils d'Abgare.
3.° Ananie, tué par le général Phoul à Baril; ce fut lui qui servit Paul à Damas.
4.° Lazare, ressuscité par le Seigneur, mourut en Chypre.
5.° Meliav (Silas ?)[3] fut noyé à Rhodes.
6.° Céphas demeura à Hems et mourut à Péchizar.
7.° Barnabas mourut à Samos.
8.° Sosthènes fut jeté à la mer dans le Pont.
9.° Cyriaque mourut décapité dans la prison d'Alexandrie.
10.° Joseph Philiton qui enterra le Seigneur, mourut dans sa maison.
11.° Nicodème, martyrisé à Jérusalem.
12.° Nathaniel, lapidé sur la montagne de Harran.
13.° Justus, martyrisé à Césarée de Philippe.
14.° Sylla, martyrisé à Philippe.
15.° Jude, fils de Jacques, martyrisé à Philoud; selon d'autres à Ourmi, ville d'Arménie.
16.° Jude, fils de Chabiou, prêcha à Khélath où il fut martyrisé.
17.° Marc, appelé Jean, martyrisé à Aziazou.

---

[1] *Act. Apost.*, I, 25.

[2] On trouve dans la Chronique pascale, (Ed. Du Cange. Paris, 1688, pg. 164) et dans la Bibliothèque des Pères, (T. III, pg. 411) un abrégé de la vie des apôtres et des disciples, attribuée à S.t Dorothée, évêque de Tyr et martyr. Cette production est apocryphe; toutefois on croit que S.t Dorothée avait rédigé un travail analogue qui fut interpolé et modifié au XIe siècle, par un écrivain du nom de Procope. Telle que nous la possédons, cette production est pleine d'erreurs, et les chrétiens que nomme S.t Paul, dans le ch. XVI de son Épître aux Romains, deviennent sous la plume de l'auteur, non seulement des disciples, mais même des évêques. Bellarmin et tous les critiques ont rejeté comme indigne de confiance cette liste onomastique; mais on doit dire cependant qu'au moyen-âge, elle avait été admise par les chrétiens d'Orient et était rangée parmi les documents authentiques de la chrétienté. Quoi qu'il en soit, il est bon d'observer que cette liste diffère en beaucoup de points de celle de Michel, ce qui permet de supposer que ce chroniqueur a eu peut-être sous les yeux un texte différent de celui de Procope.

[3] Les manuscrits donnent la váriante Սելեաւ, nom qui a quelque analogie avec celui de Silas (*Act.* XV) compagnon de S.t Paul, et qu'il suivit dans ses voyages (*Act.* XV-XVII). Le ménologue grec (Ed. 1727, T. III, pg. 186) place Silas au nombre des Apôtres avec Sylvain. Cette distinction, qui existe aussi dans le pseudo-Dorothée, est confirmée par S.t Hippolyte; mais les meilleurs critiques se fondant sur l'autorité de S.t Jérôme et de Théodoret, regardent Silas et Sylvain comme un seul et même personnage.

18.° Ouménas, martyrisé à Meldini (Mélitène).
19.° Nighé (Nicias), martyrisé à Boudouni.
20.° Jason, dévoré par des bêtes féroces à Polombo.
21.° Manaël, brûlé à Aka.
22.° Rufus, tué à Dechouk.
23.° Alexandre, jeté dans un précipice à Hiérapolis.
24.° Simon de Cyrène, décapité à Bacchus.
25.° Lin, écrasé sous les pieds des chevaux.
26.° Cléophas, crucifié à Jérusalem.
27.° 28.° Josès et Jacob frères, lapidés à Sparte.
29.° Théodose, brûlé à Laodicée.
30.° Diotarius, martyrisé à Palou.
31.° 32.° Abion et Mamaron pénétrèrent dans le pays des Couschites et y furent martyrisés.
33.° Josias, martyrisé à Samos.
34.° Jason, martyrisé dans l'île de Crète, à Chouzia.
35.° Tite, martyrisé à Palrite.
36.° Patribos, martyrisé à Chalcédoine.
37.° Hermas (Hermis), le pasteur, martyrisé à Antioche de Pisidie.
38.° L'autre Cyriaque, martyrisé à Césarée.
39.° Chrycimus, martyrisé à Peznounik.
40.° Narcisse, martyrisé à Laodicée.
41.° Arolus de Césarée de Cappadoce, jeté dans les flammes en Sicile.
42.° Timothée, martyrisé à Éphèse.
43.° Marc l'évangéliste, martyrisé à Alexandrie.
44.° Luc l'évangéliste, mourut à Daüs.
45.° Lévi, décapité à Puénis.
46.° Nicétas fut scié à Tibériade, (ou par ordre de Tibère).
47.° 48.° Routos et Lin, tués en Achaïe.
49.° 50.° 51.° Jean, Déodou et Théodou, jetés aux bêtes féroces à Baâlbek.
52.° Étienne, lapidé à Jérusalem.
53.° Nicée, tué par le prince Chicou, dans l'église.
54.° Martel, martyrisé à Palnamout.
55.° Ephremios, martyrisé à Vazou.
56.° Liason, martyrisé à Pamphis.
57.° Zacharie, fils de la veuve, lapidé à Haurine.
58.° L'autre Zacharie, martyrisé avec lui.
59.° 60.° Les deux Zachée, martyrisés dans le désert.
61.° Simon le lépreux, martyrisé à Rhamtha.
62. 63.° 64.° Olympius, Étienne et Eustache, morts en prison à Tibériade.

65.° 66.° Anacie et Simon, décapités par le préfet de Byzance.
67.° Eupindia, brûlé vif par ordre du juge de Gangre.
68.° Théocrite, catéchumène, martyrisé à Pélis.

Tel est le nombre (des disciples) honorés et élus dans le sein de leurs mères avant la création du monde, préparés par les bras du Verbe, et institués comme fondements de l'Église. Par eux commença la foi qui est l'Église universelle, séjour de la gloire du Seigneur, illuminée par les étoiles affirmant la gloire de l'Époux Céleste.

Pendant le règne de l'empereur Tibère, Philon l'admirable florissait par sa sagesse à Alexandrie[1]. Il écrivit tous les événements accomplis chez les Juifs, composa un Livre de commentaires sur la Genèse[2], sur les produits de la terre, sur l'esprit du Juste qui, après son réveil, prie et ne maudit point. Il fit également des traités sur la décomposition des langues, sur le travail dans l'enseignement, sur la diversité des noms des Livres, sur les deux Testaments. Il composa sept discours sur les visions en songe, sept autres sur la séparation de l'âme avec le corps, et quatre sur les lois. Il écrivit au sujet des hommes qui, à la manière du Christ, s'étaient adonnés à la vie ascétique en Égypte. Il composa un blâme contre Caïus qui divinisa sa personne, et fit une foule de traités de morale[3]. Il parla prophétiquement du Christ dont il reconnut l'avénement après sa crucifixion, par l'enseignement des disciples des apôtres venus en Égypte et dépositaires de la doctrine du Maître[4].

Au temps de Notre Seigneur, les Juifs étaient partagés en sept sectes, au dire de Josèphe[1] : 1.° la secte des Scribes, appelés docteurs de la loi (Rabbins) ; 2.° les Lévites, dépositaires des traditions des anciens ; 3.° les Pharisiens, qui se baptisent fréquemment, croient aux astres et au destin, et admettent aussi la résurrection, l'existence de l'âme et de l'ange, jeûnent le lundi et le jeudi, deux fois par semaine ; 4.° les Saducéens, qui n'admettent ni âme, ni ange, ni résurrection, et qui reçurent leur nom et leur doctrine du prêtre Sadoc ; 5.° les Baptistes, qui disent que l'homme ne peut pas vivre s'il ne se baptise pas tous les jours ; 6.° ceux qui ne mangent d'aucun être animé, et n'admettent ni Moïse, ni aucun autre prophète, et possèdent d'autres Livres à leur place ; 7.° le Judaïsme, dont les sectaires ne comprennent point le sens des Livres, attachés qu'ils sont à la lettre. Ils professent un seul Dieu, une seule personne, et observent les Lois.

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 266-267. — Philon, philosophe platonicien, né à Alexandrie sous le règne de Caligula, vers l'année 30 de J.-C., était de race illustre et appartenait à la famille sacerdotale des Juifs. Il fut surnommé le Platon juif; les Arméniens lui décernèrent le titre d'« admirable » *սքանչելի* . Il chercha à concilier les doctrines platoniciennes avec celles des Juifs. La plupart de ses écrits en grec sont aujourd'hui perdus. Philon expliquait la Bible par des allégories; il admettait deux principes éternels, Dieu et la matière: Dieu, matière primitive, dont toutes les intelligences infinies émanent comme autant de rayons; en Dieu sont concentrées de toute éternité les idées de toute chose; monde idéal et intelligible, d'après lequel a été formé le monde sensible. Il personnifie le monde idéal sous le nom de Λόγος, « verbe » et de fils de Dieu. Les Juifs confièrent à Philon la mission d'aller demander pour eux à Caligula, le droit de cité romaine; mais l'empereur repoussa sa prière et le renvoya avec ignominie. Philon mourut dans un âge avancé.

[2] Le Livre des Commentaires sur la Genèse, Φιλώνος τῶν ἐν Γενέσει ζητημάτων καὶ λύσεων, a été traduit en arménien au Ve siècle, sous le titre: ***Փիլոնի այնոցիկ որ'ի Լինելութեանն խնդրոց և լուծմանց բան, և այլն***. Le manuscrit de cet ouvrage se trouve dans la Bibliothèque de S.t Lazare de Venise. (Cf. Aucher, *Philonis Judæi opera in arm. conserv.*, (Venise, 1822; *prefatio*, I.)

[3] Parmi les traités de morale de Philon, il faut surtout citer les deux Discours adressés à Alexandre sur la Providence, perdus en grec, et que le P. Aucher a traduits en latin sur la version arménienne conservée en manuscrit à la Bibliothéque de S.t Lazare de Venise: ***Յաղագս Յառաջախնամութեանն, առ Աղեքսանդրոս***, (Venise, 1822).

[4] Sur les différents ouvrages de Philon le Juif, cf. Fabricius, *Biblioth. græca*, liv. IV, ch. 4.

L'année 19 de l'empereur Tibère, Abgare, roi d'Arménie et de Syrie, apprit la venue de Notre Seigneur, l'adora et embrassa sa foi. Il lui adressa une lettre, par Ananie son fidèle (envoyé), en le priant de venir le guérir d'une maladie qu'il avait contractée sept ans auparavant en Perse, et l'appela à régner avec lui. Le Seigneur lui promit de lui envoyer un médecin d'entre ses disciples, après sa mort sur la Croix et sa Résurrection. Il daigna aussi lui adresser une lettre et le féliciter[2]. L'heureux prince pour satisfaire son ardent désir (de le voir), fit partir son peintre Jean, chargé de lui apporter le portrait du Seigneur, à défaut de sa personne. Jean, en présence de Jésus, s'efforça de reproduire ses traits charmants sur la toile d'Abgare, mais il ne put y réussir, parce que son visage se transformait de gloire en gloire, et se réjouissait de la foi des païens. Alors la Source de Charité (Jésus) demanda la toile, y appliqua sa face, et ses traits se fixèrent sur le tissu qu'il remit au peintre[3]. Ceci se passa

---

[1] Josèphe, (*Bell. jud.*, II, 12) ne mentionne que quatre sectes : les Pharisiens, les Saducéens, les Esséniens et la secte de Juda de Gamala qui, avec le pharisien Sadoc, formèrent une école nombreuse. Les adhérents de cette dernière secte commencèrent d'abord par nier la légitimité de l'impôt, et leurs théories aboutirent finalement à une révolte ouverte (Cf. aussi, *Antiq. jud.*, XVIII, 1. — *Act. Apost.*, V, 37). — Aboulpharadj (*Hist. dyn.*, pg. 73-74), mentionne comme Michel, sept sectes juives, et appelle la 7ᵉ celle des Samaritains.

[2] Cf. Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 48 et *Hist. dyn.*, pg. 71) qui donne dans ce dernier ouvrage, la lettre d'Abgar avec la réponse de Jésus-Christ. — Les lettres échangées entre Abgar et le Christ ont été citées d'abord par Eusèbe, (*Hist. eccles.* ; I, 13) qui les avait copiées, assure-t-il, dans les archives d'Édesse, et ensuite par Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 31 et suiv.) qui dit également les avoir copiées dans le même dépôt. Les savants ne sont pas d'accord sur l'authenticité de ces lettres ; mais cependant, les critiques les plus autorisés, comme Bellarmin, dom Cellier et autres, les considèrent comme apocryphes. Au surplus, l'Église les déclara fausses, ainsi qu'on le voit par la teneur des décrets promulgués par les papes Damase, Gélase et Hormisdas (Cf. Allemand-Lavigerie, *Essai sur l'école chrétienne d'Édesse*, pg. 120-131).

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 48. — La tradition concernant le portrait du Christ est rapportée par Nicéphore, (*Hist. ecclés.*, liv. II, ch. 7) qui donne les mêmes détails que Michel. Il paraît que cette tradition était répandue et

24 jours avant la Passion du Christ. Ce portrait apporté et remis à Abgar, opéra beaucoup de miracles au temps où l'apôtre Thaddée arriva [à Édesse]. La même année, le Seigneur mourut volontairement sur la Croix, fut enseveli, ressuscita, détruisit l'enfer, affranchit les créatures, et 40 jours après monta vers son père[1].

Josèphe, en racontant le même fait, s'exprime en ces termes: « Un homme aparu de nos jours, nommé Jésus, qui, par une infinité de miracles qu'il opérait, paraissait évidemment être le Christ. Les impies, dans leur haine, le livrèrent à Pilate le juge et le firent mourir sur la Croix. Trois jours après on l'a vu vivant. Ses fidèles ne se détachèrent point de son amour et leur foi s'est accrue jusqu'à nos jours. Il s'est confirmé qu'il était le Christ, fils du Dieu vivant[2]. » Josèphe ajoute: « La même année, à la fête de la Pentecôte, lorsque Pilate faisait dresser la statue de l'empereur dans le Temple, on entendit une voix qui disait: « Allons-nous en de ces lieux, nous n'y reviendrons plus[3]. » Philon en fait aussi mention dans son 2e livre.

A propos de la tunique sans couture du Seigneur, Saint Ephrem dit que les soldats, pour l'avoir intacte, eurent recours au sort, et qu'elle échut à l'un d'eux commandé par le centurion Longianus (Longin), qui l'acheta et la porta dans la ville de Mochson dans la Galatie, où on la vénère jusqu'à présent[4]. Un autre centurion de la Lazique apporta sa part des vêtements [de Jésus] à Pout[5],

---

qu'elle comptait même de zélés partisans, car Grotius l'accepte et la défend dans son *Syntagma de imaginibus non manufactis*, (Paris, 1648, à la suite du traité *De offic. eccl. et aulæ CP.*). On raconte qu'à plusieurs reprises, la présence du portrait du Christ dans la ville d'Édesse préserva cette cité des calamités dont elle fut souvent menacée pendant le moyen-âge.

[1] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 49), fixe à l'année 19 de Tibère la mort de Jésus, et donne en même temps les dates suivantes: « D'Adam à la mort de J. C., il s'écoula 5539 ans: mais selon Hippolyte, Jean et Mar-Jacob, 5550 ans; selon Eusèbe, 5232 ans; selon les Syriens, 4156 ans; selon l'Africain, 5532 ans; selon les autres, 5320 ans; enfin selon une tradition assez répandue 5509 ans, et selon Andronic, la mort de Jésus aurait eu lieu l'an 342 des Grecs. » (Cf. aussi Assemani, *Biblioth. orient.*, T. II, pg. 314).

[2] Josèphe (*Ant. jud.*, liv. XVIII, ch. 4) parle en effet de Jésus-Christ dans des termes presque identiques à ceux de Michel. Quelques critiques ont pensé que ce paragraphe était une interpolation; M. Renan, croit à l'authenticité du passage de Josèphe, seulement il suppose qu'une main chrétienne a retouché ce morceau, au IIe siècle de notre ère; car Eusèbe nous a transmis ce passage en employant les mêmes termes que ceux qui nous sont parvenus dans les plus anciens manuscrits de Josèphe (*Hist. Eccles.*, I, 2. — *Démonstr. Evang.*, III, 5).

[3] Ce passage ne se trouve pas dans les écrits de Josèphe; c'est une interpolation citée par Origène (*Contr. Cels.*, I, 47; II, 13) et par Eusèbe (*Hist. Eccles.*, II, 23) qui attribuent le récit du phénomène que nous lisons aussi dans Michel, à Josèphe. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 49) a reproduit aussi ce passage.

[4] On trouve dans le manuscrit des œuvres de Michel le syrien traduites en arménien, qui fait partie de l'ancien fonds arménien de la Bibliothèque impériale, (n.o 90, f.o 278) une relation apocryphe de l'histoire de la tunique de J. C.; c'est à cette histoire que Michel fait allusion dans ce paragraphe.

[5] L'histoire de la tunique de Jésus-Christ occupe une grande place dans les annales de la Géorgie, à l'époque de l'introduction du chri-

ville capitale d'Éguer (la Mingrélie) sa patrie, où on l'enferma dans un vase de verre suspendu dans l'église, et personne n'ose y toucher. Ce vase, fermé par un couvercle, est visible pour tout le monde. La robe sans couture fut tissée par la sœur d'Abgar et adressée à Notre Seigneur par le messager Anané.

Après la passion salutaire de Notre Seigneur, Agrippa se rendit (à Rome), pour y dénoncer Hérode son oncle. L'empereur fit arrêter ce dernier avec sa femme Hérodiade, qu'il fit emprisonner dans la ville de Pavania (Espagne(?)), où peu de temps après tous deux furent condamnés à mort[1]. Le roi Abgar adressa deux messages à Tibère, constatant la divinité du Christ et dénonçant Pilate. Tibère fit venir Pilate en sa présence et après s'être fait rendre compte de tout ce qui s'était passé, il le fit mourir[2]. Abgar écrivit

---

stianisme dans ce pays. Les Annales de Wakhtang (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, T. I, pg. 107 et suiv.) en font mention sous le règne de Mirian, roi de la IV^e^ dynastie Khosroïde, et elles rapportent un discours du prêtre Abiathar sur la robe de J. C., où on lit ce qui suit: « Les Juifs établis à Metzkhéta envoyèrent à Jérusalem Elioz de Metzkhéta et Longin de Carsan, qui arrivèrent dans cette ville au moment du crucifiement de Jésus, et obtinrent en partage la robe de Jésus qui fut rapportée par Elioz en Géorgie. Sa sœur en voyant cette robe la serra dans ses bras, et mourut. La robe fut enterrée avec elle. » (Cf. aussi Wakhtang, trad. des Annales par M. Brosset, T. I, pg. 53., où cette légende est rapportée d'après le *Livre de la conversion de la Géorgie.*) Wakhoucht raconte dans sa *Géographie* (pg. 208-209, trad. de M. Brosset) que « le roi Mirian éleva à Metzkhéta une église en bois au milieu de son jardin, et qu'il la consacra aux Saints-Apôtres; là fut déposée la robe de N. S. J. C., rapportée par Elioz. » La littérature géorgienne renferme plusieurs écrits relatifs à la robe de J. C., et notamment ceux du prêtre Abiathar, disciple de S.^te^ Nino; le récit de la découverte de la robe de J. C., et de la colonne vivifiante, ainsi que l'histoire des prédications de S.^te^ Nino, de la conversion de la Géorgie par les SS. Pères de l'église géorgienne et de la conversion du Karthli (Cf. Brosset, *Catalogue des livres géorgiens* du prince Theimouraz et du prince Tzitzichwili, à la suite du Discours prononcé à l'Académie des sciences de S.^t^ Pétersbourg, VI^e^ sect., pg. 139 et suiv. — n.^os^ 61, 62, 65, 67, A.). La robe de J. C. fait partie des armoiries des rois de Géorgie, et leurs descendants la portent encore aujourd'hui dans leur blason.

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 266-267. — *Chr. pasc.*, pg. 184. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 49-50. — Tous ces faits sont tirés des *Antiq. judaïq.*, XVIII, 8-9, et de la *Guerre des Juifs*, II, 16 de l'historien Josèphe.

[2] Les lettres d'Abgar à Tibère sont rapportées par Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.* liv. II, ch. 33); on voit dans la deuxième lettre du roi d'Arménie à l'empereur, que Pilate est dénoncé comme coupable de la mort du Christ. Une tradition répandue au moyen-âge nous apprend que Tibère, étant gravement malade, écrivit à Pilate de lui envoyer le médecin Jésus qui faisait des miracles, mais que lorsque le messager de l'empereur arriva en Judée, Jésus était déjà mort. Alors l'empereur manda Pilate, et le condamna à mourir à son tour avec ignominie; mais Pilate pour éviter le supplice, se poignarda. Cette légende se trouve racontée dans un manuscrit de la Bibliothèque ambrosienne de Milan (n.^o^ 58), qui a été publié par M. Tischendorff, (*Evangel. apocryph.*, pg. 432-433. — Cf. aussi *Légende dorée* par l'archevêque de Gênes J. de Voragine). Le suicide de Pilate est mentionné par Eusèbe (*Hist. Eccles.*, liv. II, ch. 7). Birch a publié sous le titre de *Παράδοσις Πιλάτου*, (Kopenhag. 1799) dans son *Auctuarium*, un document qui est conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale, (n.^o^ 770) où est racontée l'arrestation de Pilate par ordre de Tibère. Ce fragment a été reproduit par Tischendorff (*Evang. apocryph.*, pg. 426), d'après d'autres manuscrits (Bibliothèque impériale; fonds Coislin, 117. — Ambrosienne de

aussi au roi Nersèh à Babylone, ainsi qu'au roi de Perse, pour les engager à croire à la divinité du Christ[1]. C'était la grâce de Dieu (qui l'inspirait), afin que l'Évangile ne fut point blasphémé à son début, et qu'il ne rencontrât aucun obstacle jusqu'à son parfait établissement, ce qui arriva sous les règnes de ces princes, qui permirent aux confesseurs du Verbe de le prêcher sans entraves et sans inquiétude. De cette manière, l'Évangile fut connu de suite aux quatre coins du monde, grâce au zèle de ce pieux roi qui embrassa la foi le premier et s'avança jusqu'à donner la main au Christ. Sur l'ordre du Saint-Esprit, les apôtres, selon la prophétie de David, sillonnèrent le globe terrestre, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Tibère mourut à l'âge de 78 ans, après en avoir passé 23 sur le trône. Son successeur fut Caïus (Caligula), qui régna trois ans et quatre mois[2]. Il trouva Agrippa emprisonné à Rome par Tibère, et lui ayant rendu la liberté, il le rétablit sur le trône de Judée[3]. Il envoya aussi Félix comme préfet en Égypte, en lui donnant le pouvoir d'administrer avec bonté les Juifs qui étaient traités durement, et dont le sanctuaire était profané depuis cinq ans par des sacrifices aux dieux[4]. Les Juifs envoyèrent à Caïus une députation dont faisait partie le philosophe Philon, pour le prier [de leur être favorable][5]. Caïus ne leur donna pas satisfaction et même il se mit en colère. Il envoya à Patrania (Pétronius), gouverneur de Syrie, l'ordre de placer sa statue dans tous les temples des païens, ainsi que dans celui des Juifs, et de la faire adorer comme

---

Milan, E, 100, super. — S.t Marc de Venise, Cl. XI, n.o 42).

[1] La lettre d'Abgar à Nersèh, fils du roi de Perse, pour lui donner avis du pardon qu'il accorde à Bérose, a surtout pour but de l'engager à faciliter l'accès de la religion chrétienne dans les états du grand roi Ardaschès, auquel est adressée la seconde lettre. Ces deux lettres sont rapportées par Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 33) qui ajoute qu'Abgar mourut avant d'avoir reçu la réponse à ses lettres. Inutile d'ajouter que toute cette correspondance qu'on dit avoir été échangée entre Abgar et ses contemporains, est apocryphe.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 266-267. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 49.

[3] Idem, pg. 268-269. — Idem. — *Chron. pasc.*, 184.

[4] Eusèbe, appelle le procurateur d'Égypte, Flaccus Avulius, *Փլակոս Աւուլիոս*, (*Canon*, pg. 268-269), et le Syncelle lui donne le même nom, Φλάκκος Αβίλιος (pg. 263). — Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 50) est d'accord avec Michel et l'appelle ܦܝܠܟܣ, ***Félix.***

[5] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 278-269. — Le traducteur arménien de Philon le Juif, dans l'argument du 1er *discours sur la Providence*. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg, 50. — Selon ce dernier, un certain Josèphe, surnommé le sage, faisait partie de la députation envoyée par les Juifs à Caligula, et dont Philon était le chef. Josèphe (*Ant. judaïq.*, XVIII, 10), raconte en détail la cause qui motiva l'envoi de cette ambassade, dont Philon et Apion étaient les membres principaux. Les Juifs et les Grecs avaient de grandes contestations à Alexandrie, parce qu'Apion avait accusé les Juifs de ne point avoir d'endroit spécial pour rendre des hommages à la statue de l'empereur. Philon, ainsi que nous l'avons dit plus haut, fut chargé de prendre le défense des Juifs devant Caligula, mais l'empereur le chassa ignominieusement. La réponse de Josèphe à Apion, sur l'adoration des statues de l'empereur, fait le sujet du ch. 3 du Liv. II de cette réponse de Josèphe, qu'on trouve dans les œuvres de cet historien.

une divinité[1]. Son ordre fut exécuté, et la prophétie de Daniel sur l'abomination de la désolation fut accomplie[2].

En ce temps-là parurent Simon, Goruntos (Cérinthe) et Ménandre[3].

Caïus fut tué par un eunuque, comme un homme méchant et meurtrier. Claude régna 14 ans[4]. Agrippa, après avoir été pendant trois ans tétrarque, huit ans roi, et ayant accepté facilement de la part de la foule des hommages divins, fut frappé par l'ange du Seigneur et mourut[5]. En ce temps-là, les Juifs firent un tumulte séditieux pendant la fête de la Pâque et 30,000 individus furent tués dans le Temple[6]. Claude investit Agrippa, fils d'Agrippa, du royaume de Judée, et envoya Félix en qualité de préfet de la Galilée et de la Samarie[7]. Après la mort de Claude, son fils Néron régna 13 ans[8]. Celui-ci remplaça Félix par Festus, devant qui [l'apôtre] Paul se présenta[9]; et Festus fut lui-même rappelé et remplacé par Lambius (Albinus)[10]. Celui-ci, destitué aussi par Néron, eut pour successeur Bélurus (Florus), sous l'administration duquel les Juifs se révoltèrent contre l'empereur[11]. En ce temps-là, le feu du ciel tomba et consuma bon nombre d'édifices avec une grande quantité de personnes [1]. Plus tard Néron, irrité contre les membres de sa famille, les fit mourir [2]; et en l'an 13 de son règne, il fit exécuter les apôtres (Pierre et Paul), décréta la persécution contre l'église, et fit partir pour Jérusalem Vespasien accompagné de son fils Titus, afin de (dompter) les Juifs révoltés [3].

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 268-269. — Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 50. — Josèphe (*Bell. jud.*, II, 17), donne des détails très-circonstanciés sur la mission de Pétronius, et ajoute que celui-ci, touché de compassion pour les Juifs qui vinrent le supplier de ne point profaner leurs sanctuaires, laissa les statues de l'empereur à Ptolémaïs, et écrivit à Caligula en le priant de ne pas l'obliger à dresser son effigie dans le temple des Juifs. L'empereur, furieux de voir Pétronius discuter ses ordres, commanda qu'on fît mourir ce personnage; heureusement, l'ordre de l'empereur ne fut pas exécuté, parce que Caligula lui-même était mort avant l'arrivée de son messager en Syrie. — Cf. aussi Josèphe, (*Ant. jud.*, XVIII, 12).

[2] Daniel, IX, 27. — Cf. aussi Matthieu, XXIV, 15. — Marc, XIII, 14. — Luc, XXI, 20.

[3] Il est question dans ce paragraphe, de Simon le magicien, disciple de Dosithée, et qui se prétendait le Messie prédit par les prophètes. On représente Simon comme le premier hérétique. — Cérinthe était également un hérétique qui avança que, dans le royaume de Dieu, on buvait, on mangeait et on se mariait. (Cf. Aboulpharadj, *Hist. dyn.*, pg. 73). — Ménandre, chef d'une secte gnostique, se disait envoyé de Dieu, afin de faire connaître un bain magique qui rendait les hommes invulnérables par les mauvais Éons.

[4] Eusèbe, *Canon*, pg. 268-269. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 50.

[5] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 50) raconte qu'« Agrippa après trois ans de règne, vint à Césarée et donna des spectacles en l'honneur de l'empereur Caligula. A l'une de ces fêtes, il avait revêtu une tunique tissée d'argent, et il parut sur le théâtre au premier point du jour, de telle manière que le soleil levant le frappant de ses rayons, le fit resplendir. Aussitôt ses adulateurs le saluèrent dieu, et comme il ne les réprimanda pas, il fut frappé d'un coup de poignard et mourut cinq jours après. »

[6] Eusèbe, (*Canon*, pg. 270-271) raconte qu'au temps de Cumanus, Կումայ, procurateur de Judée, l'an 6 de Claude, pendant la fête des Azymes, une grande sédition éclata à Jérusalem, et que plus de 30,000 Juifs furent étouffés en se pressant aux portes de la ville. Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 50) prétend que ce fut en voulant sortir précipitamment du Temple que cette catastrophe eut lieu. Josèphe, (*Ant. jud.* XX, 5) estime le nombre des morts à 20,000, et (*Bell. jud.*, II, 12) à 10,000 seulement.

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 270-271.

[8] Idem. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 51. — Néron n'était pas le fils de Claude, mais son beau-fils. Il était né de Domitius Ænobarbus, premier mari d'Agrippine.

[9] Cf. *Act. Apost.*, XXV. — Eusèbe, *Canon*, pg. 270-271. — Le Syncelle, 268. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 51.

[10] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 270-271.

[11] Idem, pg. 272-273.

Le philosophe Josèphe, général de l'armée des Juifs, s'était retranché dans la ville de Iuthboul (Iotapat), qui fut prise par Vespasien, et dont il commanda de massacrer les habitants [4]. Josèphe vint au devant de lui et lui dit: « Je t'annonce, ô Vespasien! que tu régneras bientôt, car Néron a cessé de vivre [5]. » Cette nouvelle se confirma, parce que Néron, haï par tout le monde, se donna la mort [6]. Après lui Calapos (Galba) régna sept mois et fut assassiné à Rome [7]. Alors Suratal (Vindex (?)) se déclara empereur en Germanie [8], ainsi que Outhimon (Othon) à Rome, assassiné de même au bout de trois mois. Chitalios (Vitellius) monta après lui sur le trône et fut égorgé huit mois plus tard par le peuple soulevé [9].

Vespasien accueillit Josèphe avec honneur et continua le siége de Jérusalem [10]. Dès que la nouvelle (de la mort de l'empereur) fut connue de l'armée de Vespasien, elle le proclama de suite empereur et dictateur [11]. Vespasien, au comble de la joie, laissa à son fils le soin de continuer le siége de Jérusalem, et partit pour l'Égypte qu'il plaça sous son autorité. De là, il se rendit à Rome et régna 9 ans et 10 mois [12]. Titus s'empara de Jérusalem à la fête de la Pâque et fit périr 1,200,000 Juifs. La muraille de cette ville fut rasée et la cité brûlée pour la dernière fois au mois d'Aek [13]. Depuis Adam jusqu'a cet événement, on compte 5495 ans; depuis la résurrection de Notre-Seigneur, 40 ans; depuis la première fondation du Temple à sa dernière ruine, 1103 ans. Jérusalem fut prise la 3e année (du règne) de Vespasien[1]. Le nombre des Juifs qui s'étaient réfugiés dans cette ville, montait à 3,000,000 d'individus. On égorgea le jour de Pâque 25,000 agneaux; dix individus purs ou impurs n'en pouvant pas manger un. Le nombre de ceux qui mangèrent fut de 2,100,000 dont 60,000 furent exterminés par les armes; 1,100,000 furent emportés par la famine; 100,000 au dessus de 15 ans furent réduits en servitude et transportés en Égypte pour fabriquer des briques; ceux au-dessous de 15 ans furent distribués à l'armée[2]. Ainsi, le sang du Fils de Dieu fut redemandé au bout des 40 ans qui leur avaient été accordés par le Dieu de charité comme terme de pénitence. Titus emporta avec lui à Rome les deux remarquables colonnes avec l'une des portes du Temple[3]. A cette date, les royaumes de Judée, d'Égypte, d'Asie et de Germanicia (Marach(?)) furent supprimés et ces pays furent réduits en provinces romaines.

---

[1] Eusèbe, (*Canon*, pg. 272-273) raconte trois événements, à savoir; que la foudre tomba sur une table devant laquelle Néron était assis, que de nombreux incendies éclatèrent à Rome, et qu'enfin un tremblement de terre détruisit les trois villes de Laodicée, d'Hiérapolis et de Colosses.

[2] Eusèbe dit que l'an 10 de son règne, Néron fit mourir sa femme Octavie.

[3] Cf. Josèphe, *Bell. jud.*, III, 1. — Eusèbe, *Canon*, pg. 272-273. — *Chron. pasc.*, 192. — Le Syncelle, 268. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 51.

[4] Cf. Josèphe, *Bell. jud.*, III, 11. — Eusèbe, *Canon*, pg. 272-273. — *Chron. pasc.*, 192. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*. pg. 51.

[5] Idem, III, 27. — Idem. — Idem. — Idem.

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 272-275.

[7] Idem.

[8] Le nom de *Souratal*, Սուրատալ, est, à ce que je crois, une altération du nom de Vindex, général d'origine gauloise, qui avait soutenu les prétentions de Galba, et se tua en 68. Bien que Vindex n'ait jamais porté le titre d'empereur, Julien l'Apostat, dans son pamphlet sur les Césars, lui donne exceptionellement place à côté de Galba, d'Othon et de Vitellius. Il est probable que les écrits de Julien qui étaient très-répandus en Syrie ont pu être connus de Michel, qui, y trouvant le nom de Vindex, l'aura inséré dans sa Chronique. Au surplus, nous donnons cette conjecture sous toutes réserves.

[9] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 274-275. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 51.

[10] Cf. Josèphe, *Bell. jud.*, III, 30 et IV, 38.

[11] Cf. Eusèbe, *Canon*. pg. 274-275. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 51-52.

[12] Idem. — Idem.

[13] Cf. Josèphe, *Bell. jud.*, liv. V, VI, VII. — Idem. — Idem.

Titus succéda à son père Vespasien. La 2e année de son règne, on le proclama Dieu, et il ajouta foi aux paroles de la foule. Il mourut frappé par l'ange du Seigneur[4].

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 274-275. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 52.

[2] Idem. — Idem. — Le traducteur arménien de la Chronique de Michel ne semble pas avoir compris le passage de l'*Histoire de la guerre des Juifs* de Josèphe, à qui ces détails sont empruntés. Voici ce que dit l'historien juif (liv. VI, ch. 45): « Le nombre de ceux qui furent fait prisonniers durant la guerre montait à 97,000, et le siége de Jérusalem coûta la vie à 11,000,000 de personnes, dont la plupart, quoique juifs de nation, n'étaient pas nés dans la Judée, mais y étaient venus de toutes les provinces, pour solenniser la fête de la Pâque et s'étaient ainsi compromis dans cette guerre......... Cestius, gouverneur de Jérusalem, voulant faire connaître à Néron quelle était la force de Jérusalem, pria les sacrificateurs de trouver un moyen de compter la masse du peuple. Ceux-ci choisirent pour cela le temps de la fête de Pâque, pendant lequel depuis la neuvième jusqu'à la onzième heure, on ne cessait d'immoler des victimes dont on mangeait ensuite la chair dans les familles qui, ne pouvant être moindres de dix personnes, se composaient quelquefois de vingt, et il se trouva qu'il y avait eu 255,600 bêtes immolées, ce qui, à compter seulement dix personnes pour chaque bête, revenait à 10,556,000 personnes, toutes purifiées et sanctifiées; car on n admettait à offrir les sacrifices, ni les lépreux, ni les vénériens, ni les femmes ayant leurs menstruations, ni les étrangers qui, n'étant pas juifs de race, ne laissaient de venir par dévotion à cette solennité. » Ces chiffres sont, on peut le supposer du moins, fort exagérés, car Tacite (*Hist.*, liv. V, ch. 13), d'après les rapports les plus vraisemblables, fixe le nombre des assiégés à 600,000 âmes. Les prisonniers juifs, faits pendant et après le siége, furent distribués en différentes catégories par Fronton, affranchi de Titus; Josèphe (*Bell. jud.*, VI, 44) est entré à ce sujet dans d'assez longs détails.

[3] Après la prise de Jérusalem, Titus partit pour Rome au printemps de l'an 71, pour célébrer son triomphe. Dans la magnifique marche triomphale qui parcourut les rues de Rome, on porta devant Vespasien et devant Titus, les dépouilles du Temple de Jérusalem, la table d'or, le chandelier à 7 branches et le Livre de la loi des Juifs. Les dépouilles du sanctuaire furent déposées plus tard dans le Temple de la Paix, que Vespasien fit construire à cette époque. Le triomphe de Titus fut reproduit en bas-relief sur l'arc qui porte le nom de cet empereur.

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 276-277. — Aboulph., *Chron. syr.*, pg. 52. — Cédrenus, 175.

Il fut remplacé par son frère Domitien dont le règne fut de 15 ans. Ce prince chassa de Rome tous les astrologues et les devins, et détruisit les vignes[1]. Le christianisme fit, sous son règne, des progrès si rapides, que le philosophe Patrobulos (Patrophilus) s'adressa à Zrinos(?), en lui demandant : « Quelle est donc cette doctrine du christianisme, qu'une si grande multitude ajoute foi à un homme crucifié ? J'en suis d'autant plus surpris, que Théodore, le maître des philosophes d'Athènes, Africain d'Alexandrie, et Martin Hypatos (consul)[2], renonçant aux joies du monde et à leurs doctrines, se sont convertis à la foi nouvelle. » Le maître lui répliqua : « Ne t'en étonne pas ; je pense même que les dieux eux-mêmes doivent lui être soumis. » — « Eh ! comment cela ? » — « Parce qu'il prêche l'innocence, l'humiliation et le désintéressement qui surpassent toutes les autres prédications. »[3]

Domitien défendit d'enrôler des eunuques dans l'armée[4]. Sous son règne, les noms des mois de septembre et d'octobre furent changés, le premier en Germa[nicus], le second en Parthénicus[5]. Il ordonna d'exterminer toute la race de David, pour qu'il n'en restât aucun héritier[6]. Il persécuta aussi les chrétiens et entre autres l'évangéliste Jean[7]. En ce temps-là, Apollonius de Tyane[8] composa, à l'aide de ses artifices, une grande quantité de talismans, en usant de procédés diaboliques, et dit : « Que je suis malheureux d'avoir été devancé par le fils de Marie, autrement, j'aurais pu soumettre le monde ! »[9]

---

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 276-279. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 52-53. — Ces deux auteurs donnent à Domitien 16 ans de règne, et disent que dans la 12e année de son règne, il fit défense de planter des vignes dans l'intérieur des murailles de Rome.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 53, et *Hist. dyn.*, pg. 75. — Quelques msc. de l'*Histoire des dynasties* d'Aboulpharadj donnent les variantes Théodose et Denys, au lieu du nom de Théodore ; et Martianus, au lieu de Martin.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 53.

[4] Eusèbe (*Canon*, pg. 276-277) ; Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 53), la *Chronique Pascale* (199) disent seulement que Domitien défendit de faire des eunuques : ***Դոմետիանոս***, dit Eusèbe, ***ներքինի առնել զարս արգել***, expressions que le texte grec de la *Chron. pasc.* rend par Δομετιανὸς εὐνουχίζειν ἄνδρας ἐκώλυσεν.

[5] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 276-277. — La *Chron. pasc.* (199) dit : Δύω μῆνες μετωνομάσθησαν Σεπτέμβριος Γερμανικὸς, καὶ Οκτώϐριος Δομετιανὸς.

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 278-279. — *Chr. pasc.*, 201. — Le Syncelle, 273. — Eusèbe, *Hist. Eccl.*, liv. III, ch. 12. 19. — Eutychius, *Annal.*, T. I, pg. 344.

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 278-279. — *Chr. pasc.*, 200. — Jean fut exilé à Pathmos, et c'est dans cette île, qu'au dire d'Irénée, il eut la vision de l'Apocalypse.

[8] Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 55) dit qu'Apollonius de Tyane avait pour surnom, ܦܠܐܪ, transcription du grec Πελαρ, d'où est venue l'épithète ὁ πελωριος, thaumaturge.

[9] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 278-279. — Le Syncelle, 275. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 53. — *Hist. dyn.*, pg. 75. — Selon Philostrate, Apollonius de Tyane n'était pas un magicien, car en plusieurs occasions il déclame contre la magie, et représente son héros comme étranger à ces pratiques, qu'il considère comme criminelles. Cependant Lucien (*Alexandre ou le faux devin*, ch. V.) ne craint pas d'accuser Apollonius de magie, et tous les écrivains de l'époque byzantine lui ont adressé le même reproche, en mettant sur son compte les talismans qui sont toujours qualifiés de « talismans d'Apollonius. » Codinus (*Orig.*, pg. 4), Tzetzès

Domitien fut tué à cause de ses cruautés, et fut remplacé pendant un an par Nerva que le sénat proclama dieu. Ce prince étant tombé malade, mourut misérablement[1]. Trajan régna 19 ans, persécuta l'église de Dieu et martyrisa Simon, [fils de] Cléophas, évêque de Jérusalem, et Ignace, évêque d'Antioche[2]. Selon les uns, il rappela Jean (de son exil), mais selon d'autres, ce fut Nerva[3]. Justus de Tibériade, historien juif, vécut sous Trajan[4]. Le sénateur Lipinus, (Pline)[5] d'après les ordres de l'empereur, massacra quantité de chrétiens,

---

(*Chiliad.*, I), la *Chronique pascale* (590) parlent des talismans qu'Apollonius avait placés dans différentes localités pour préserver les habitants d'une foule de maléfices. Nicétas raconte que de son temps, au XIII^e^ siècle, on voyait à Constantinople, dans le palais, des portes de bronze sur lesquelles étaient gravés des caractères magiques, œuvre d'Apollonius (Cf. Legrand d'Aussy, *Vie d'Apollonius de Tyane*, T. II, pg. 184 et 297. — Chassang, *Le merveilleux dans l'antiq.; Apoll. de Tyane*, liv. VIII, pg. 337 et suiv.). Pour ce qui est de cette parole que Michel met dans la bouche d'Apollonius « que s'il n'eut été devancé par le Christ, il aurait soumis le monde, » rien dans son biographe Philostrate ne justifie ces expressions. Il est vrai de dire cependant que Philostrate nous montre Apollonius considéré à l'égal d'un Dieu par les habitants de certaines contrées qu'il visita, ainsi que le lui avaient prédit les Brahmanes (Chassang, *Apollonius de Tyane*, pg. 135), et que les Lacédémoniens voulaient lui décerner les honneurs divins (idem, pg. 169); mais on voit aussi que dans plusieurs passages, et notamment (pg. 354-357) à l'endroit où Philostrate donne l'apologie d'Apollonius, il lui fait dire à Domitien qui l'avait mandé à son tribunal pour l'interroger: « L'envie me force à me justifier d'un crime effroyable et bien capable d'epouvanter votre majesté, prince, et Jupiter lui-même. Mon accusateur dit que, frappés par mes prodiges, les hommes me prennent pour un dieu, et proclament partout ma divinité: mais avant de m'accuser......... ». Avant il avait répondu à l'interrogatoire sommaire de l'empereur (id. pg. 340) qui lui demanda: « Pourquoi t'appelle-t-on dieu? » — « Parce que, répondit-il, on honore du nom de dieu tout homme que l'on croit vertueux. » On le voit, Apollonius ne chercha point à se faire passer pour un dieu, dans l'acception véritable du mot, car il n'ambitionna que le titre d'homme vertueux. Le moyen-âge s'est mépris étrangement sur le rôle de cet homme que l'antiquité eût rangé parmi les sages et les philosophes, mais que les esprits superficiels de l'Orient et du moyen-âge byzantin ont cru flétrir en l'appelant magicien et imposteur, alors qu'il n'était seulement qu'un réformateur et un moraliste. M. Chassang est le seul critique qui ait présenté Apollonius sous son vrai jour, dans l'excellente introduction qui précède sa traduction de la vie de ce philosophe, par Philostrate.

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 278-279. — Le Syncelle, 275. — Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 53.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 280-281. — *Chr. pasc.*, 201-202. — Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 53.

[3] Eusèbe (*Canon*, pg. 280-281) dit que ce fut Nerva qui rendit la liberté à Jean, qui vint à Éphèse, où il mourut sous le règne de Trajan, au dire d'Irénée.

[4] Eusèbe (*Canon*, pg. 278-279) fait vivre Justus de Tibériade sous Nerva, ainsi que le Syncelle (276). Cet historien était fils de Pistus, et fut l'un des adversaires de l'écrivain juif Josèphe, et c'est à lui que celui-ci répond dans sa biographie, où il entre dans de longs détails pour se défendre des attaques de Justus, qui avait composé également une histoire de la guerre des Juifs, où Josèphe était violemment maltraité.

[5] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 280-281. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, 53. — Le nom de *Լիբինոս* ou *Լեբինոս* est altéré; il faut lire *Պլինիոս*, car il s'agit dans ce passage de *Caïus Cœcilius Plinius Secundus*, dit le Jeune, neveu et fils adoptif de Pline l'ancien, qui fut proconsul en Bithynie et dans le Pont, l'ami de l'empereur Trajan, avec lequel il entretint une correspondance intime qui nous a été conservée, et qui composa le panégyrique de cet empereur. (Cf. OEuvres de Pline le Jeune, dans la Collection des auteurs latins de M. Nisard).

puis s'étant repenti, il adressa un rapport dans lequel il disait que « sous tous les rapports les chrétiens sont bons, sauf qu'ils ne sacrifient pas aux divinités et que le matin ils adorent le Christ. » L'empereur lui fit répondre : « Exterminez-les sans pitié ! »[1] En ce temps-là, les Juifs d'Égypte s'insurgèrent, proclamèrent Loumasos (Lysias) pour roi et se rendirent à Jérusalem. Trajan dirigea contre eux une expédition et les tailla en pièces. Alors Trajan demeura leur unique souverain. En ce temps-là, les Juifs de Chypre marchèrent contre la ville de Salamine dont ils massacrèrent les habitants grecs. En même temps, les Juifs de la Cyrénaïque en Lybie, levèrent la tête et furent exterminés[2].

Secundus le Silencieux vécut en ce temps-là[3]. La maison d'or à Rome, fut consumée par le feu et un tremblement de terre renversa trois villes dans la Galatie[4].

Adrien succéda à Trajan et régna 21 ans[5]. A la 4e année de son règne, les princes arméniens d'Édesse cessèrent d'exister[6], et la grande Arménie, continua seule à avoir des rois[1]. Adrien prit le titre d'Autocrate et de père du monde, pour avoir fait brûler les registres de dettes. A sa 18e année, les Juifs, soulevés par un homme du nom de l'Etoile (Barcocébas)[2], se révoltèrent. Adrien envoya des troupes contre eux, les fit massacrer et expulser entièrement de Jérusalem. Par son ordre, cette ville fut rasée, et on éleva près de son emplacement une autre ville qu'on appela Hilon (Ælia), qui veut dire Soleil[3]. On la peupla de chrétiens et de païens. Adrien prescrivit aussi de couper les oreilles des Juifs pour servir à les reconnaître. afin qu'ils n'osassent plus regarder Jérusalem[4].

---

[1] Cf. Lettres de Pline le jeune ; liv. X, lettres 97 et 98 ; lettre de Pline à l'empereur et réponse de Trajan.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 282-283. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 54. — Ces faits sont racontés d'une manière assez diffuse par ces deux auteurs et par Michel, et le nom même du chef des révoltés juifs est peu certain. Selon Eusèbe, ce chef s'appelait Լիւքիաս, qu'on retrouve orthographié sous la forme Λυκυας, dans son *Hist. ecclés.* (IV, 2). Aboulpharadj le nomme *Lumpis*, ܠܘܡܦܝܣ, mot qui se rapproche d'avantage des formes Լումասոս et Լամասոս données par les manuscrits de Michel. Les faits racontés ici peuvent se résumer ainsi : Depuis la prise de Jérusalem, les Juifs ne cessaient de nourrir des espérances chimériques qu'ils crurent devoir réaliser bientôt par la force des armes. Sous Trajan, ils s'insurgèrent sur plusieurs points de l'empire. En 115 ou en 116, une violente insurrection éclata dans la Cyrénaïque contre le gouverneur romain. Un certain André se mit à leur tête (Dion Cassius, liv. XLVIII, ch. 32). Enhardis par un premier succès, ils ravagèrent cette province jusqu'à l'Égypte et massacrèrent 120,000 Grecs et Romains. Marcius Turbon envoyé par Trajan, les soumit. Cependant l'esprit de rébellion gagna les Juifs d'Égypte et de Chypre, où ils furent massacrés en grand nombre, tandis que ceux que le fer épargna eurent à endurer une cruelle persécution.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 54. — Secundus, le philosophe muet, était célèbre à cette époque. On raconte qu'Adrien voulut lui acheter son silence, mais Secundus refusa, et persista dans son mutisme jusqu'à sa mort.

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 280-283. — Le Syncelle, 276.

[5] Idem. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 54.

[6] La toparchie d'Edesse, fondée à l'époque des troubles de la Syrie et des guerres des Séleucides avec les Parthes, parait avoir commencé sous le nom de royaume de l'Osrhoëne, dans le courant du second siècle avant notre ère (Cf. *Chron. Edessen.*, et Denys de Tel-Mahr, *Chr. Edess.*, dans Assemani, *Bibl. orient.* T. I, 338 et 417 et suiv. — Bayer, *Hist. Osrhoena*, liv. I, et suiv. — Notre *Numism. de l'Armén., dans l'antiq.*, pg. 48 et suiv.). Les toparques de l'Osrhoëne, alliés tantôt des Parthes et tantôt des Romains, trahissaient la cause de ces derniers à toute occasion. Trajan subjugua la Mésopotamie, et l'ayant réduite en province romaine, il détrôna les rois d'Edesse. Mais Adrien, pour éviter de nouvelles guerres, rendit à ces dynastes le gouvernement de leurs états ; et à partir de cette époque, on peut les considérer comme vassaux des Romains, puisqu'ils frappaient monnaie au nom de l'empereur, dont l'effigie parait au droit de leurs médailles (ma *Numism. de l'Armén. dans l'Ant.*, pg. 67 et Pl. IV et suiv.). La série des monnaies des toparques de l'Osrhoëne se continua, sauf quelques lacunes, jusqu'au règne de l'empereur Gordien III, qui avait rendu aux

La 21e année d'Adrien, eut lieu le premier concile de Nicée, composé de 43 évêques (rassemblés pour juger) l'erreur de Sabellius de Lybie, qui n'admettait qu'une seule personne dans la Trinité. Il fut anathématisé ainsi que Valentin, qui prétendait que le corps du Christ fut apporté du ciel[5]. Aquila, traducteur [de la Bible] et astrologue, vécut sous Adrien[6].

---

souverains d'Edesse leurs états, réduits en province romaine par Caracalla. Après Gordien III, Edesse fut déclarée colonie romaine.

[1] Le royaume des Arsacides d'Arménie, après beaucoup de vicissitudes, reprit quelque importance à la mort du roi des Parthes, Tiridate I, quand Erouant occupa le trône après la mort de Sanadroug. A la mort d'Erouant en 78, le fils de Sanadroug, Ardaschès III, parvint à reconquérir les états de son père, grâce à l'appui de Vologèse I, roi des Parthes, et occupa toute l'Arménie. C'est cet Ardaschès qui est désigné par les Grecs sous le nom d'Exédrès ou Axidarès. Plusieurs fois chassé et rétabli par les Romains, il eut pour compétiteur Parthamasiris, que les Parthes placèrent sur le trône, et que Trajan chassa. Le royaume d'Arménie se continua encore pendant plusieurs siècles jusqu'en 428, époque à laquelle Ardaschès III fut détroné par les Sassanides, qui mirent fin à la dynastie des Arsacides d'Arménie.

[2] Le véritable nom de ce révolté était Bar-Coziba ou Bar-Cocheba בר־כוכב, « fils de l'Étoile » et non pas un sobriquet qu'on lui aurait donné plus tard, et signifiant : « fils du mensonge. » Simon Barcocébas fut le chef des révoltés juifs qui, las d'endurer les persécutions des Romains, depuis le décret de Trajan qui leur interdisait de professer le culte judaïque, s'insurgèrent contre l'empereur qui voulait faire de Jérusalem une ville païenne, peuplée de Grecs et de Romains. Barcocébas, profitant de l'absence des légions romaines, rassembla des troupes et s'empara de Jérusalem et de plus de 50 places fortes. Il se conduisit en roi, frappa des monnaies qui sont mentionnées dans les deux Talmuds de Jérusalem (traité *Maaser-Schéni*, ch. I) et de Babylone (traité *Bava-Kamma*, f.° 97, *b.*), et dont on trouve des spécimens gravés dans les ouvrages de numismatique, et notamment dans les *Recherches sur la numismatique judaïque* de M. de Saulcy (pg. 157 et suiv., Pl. XI et suiv.). Barcocébas, en se faisant passer pour le Messie, fit de nombreux partisans, battit les Romains dans plusieurs rencontres, et attira enfin sur lui la sérieuse attention de l'empereur (Dion Cassius, liv. LXIX, ch. 13). Adrien expédia contre lui Julius Severus qui battit Barcocébas, lequel s'enferma dans Béthar, où il fut tué, après avoir supporté un siége de trois ans.

[3] *Ælia* fut le nom qn'Adrien imposa à la nouvelle Jérusalem qu'il fit reconstruire, et qui n'était autre que le prénom même d'Adrien, *Ælius*. Ælia fut surnommée *Capitolina*, à cause du temple de Jupiter Capitolin, qu'on avait élevé sur l'emplacement de celui des Juifs. Le nom d'Ælia, que le traducteur arménien de Michel a transcrit exactement du syriaque *Hilou*, ܚܝܠܘ, n'a rien de commun avec le grec Ἡλιος qui en effet signifie « soleil ».

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 86-87. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 54.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 55.

[6] S.t Epiphane (*de Ponderibus et Mensuris*, c. 14), et après lui la *Chronique pascale*, qui

Titus Antoninus régna 22 ans, après Adrien. Il prit le titre de Sébaste et d'Abgar et ses fils régnèrent avec lui[1]; son nom veut dire père du monde[2]. Justin de Nicopolis (Néapolis) se rendit auprès de lui à Rome et écrivit à l'empereur une supplique en l'engageant à faire cesser la persécution contre les chrétiens[3]. Gerson (Cerdon), autrement appelé Marcion[4], et Marc[5] parurent sous lui; ils étaient venus de Rome et soutenaient que Jésus-Christ n'est pas le fils de Dieu prédit par les prophètes, et qu'il n'y a pas eu de Résurrection. Sur les baptisés, ils disaient: « Au nom du Père paru, au nom de la vraie Mère, et au nom du Fils qui est descendu sur Dieu, » avec d'autres extravagances.

En l'année 475 de l'ère syrienne, Marc-Aurèle monta sur le trône, ayant pour associés les fils d'Antoninus et de Lucius. Il régna 19 ans[6]. A sa première année, Vaghkesh (Vologèse), monté sur le trône de Perse, fit une expé-

---

a reproduit son récit, raconte qu'Aquila de Sinope, parent de l'empereur Adrien, et chargé par lui de présider à la reconstruction d'Ælia, la nouvelle Jérusalem, se convertit au christianisme; mais que plus tard, exclus de l'Église, à cause de son goût pour l'astrologie, il embrassa le judaïsme. Cette conversion est racontée dans les Talmuds et dans d'autres livres rabbiniques, notamment le *Midrasch-rabba* (sur l'Exode, sect. 30). Il se fit connaître plus tard par une version grecque de la Bible, différente de celle des Septante.

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 286-287. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 55.

[2] L'auteur fait ici allusion au titre de *pater patriæ*, que prenaient les empereurs romains et qu'ils inscrivaient en tête de leurs actes, et sur leurs monuments monétaires. (Cf. Cohen, *Descript. de monn. romaines impér.*, T. II, pg. 279 et suiv. — *Antonin.*)

[3] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 286-287. — Le Syncelle, 279. — S.t Justin, né à Sichem ou *Flavia Neapolis*, et non pas *Nicopolis*, comme le dit Michel, vers 114, était païen. A trente ans, il se convertit au christianisme, tout en restant philosophe platonicien, et il prêcha à Rome la morale évangélique. Dénoncé comme chrétien par le philosophe cynique Crescentius, il fut martyrisé à Rome, en 168. Il écrivit en grec de nombreux ouvrages, et notamment deux apologies de la religion chrétienne, un dialogue avec le juif Tryphon, et un Traité de l'empire de Dieu. Ses œuvres ont été réunies par Otto (*Corpus apologet.*, Iena, 1847-1850, 5 vol.).

[4] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 286-287. — Le passage de Michel est altéré; mais le texte d'Eusèbe nous permet de le rectifier: « L'an 21 du règne d'Adrien, sous le pontificat du pape Hygin, l'hérétique Valentin et Cerdon, Կերդոն, auteur de l'hérésie des Marcionites vinrent à Rome. » — Cerdon, hérétique du IIe siècle, syrien d'origine, rejetait l'Ancien Testament et n'admettait que l'Évangile de S.t Luc, en ajoutant que Jésus ne s'était incarné et n'était mort qu'en apparence, et de plus il niait la Résurrection. Marcion fut son disciple, et devint chef de secte. Un écrivain arménien du Ve siécle, Eznig, auteur d'une *Réfutation des sectes païennes*, a attaqué dans son IVe livre l'hérésie des Marcionites, Եղծ աղանդոյն Մարկիոնի, (Venise, 1826, pg. 243 et suiv.). — La traduction française de cet ouvrage par M. Levaillant de Florival est trés-inexacte.

[5] Marc, hérétique du IIe siècle, disciple de Valentin, fondait sa doctrine sur une sorte de théologie arithmétique qui eût un certain succès en Asie et sur les bords du Rhône, au IIe et IIIe siècle, au dire de St Epiphane et de S.t Irénée. A la Trinité chrétienne, Marc substituait l'ineffable, la science, le père et la vérité, et rejetait les sacrements et le baptême. Sa morale était trés-relâchée, et il enseignait publiquement que tout était permis.

[6] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 288-289. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 57. — Marc Aurèle s'associa son frère par adoption Lucius Verus, dès son avénement à l'empire en 161. Son fils Commode ne succéda à Marc Aurèle qu'à la mort de ce dernier en 180. Commode s'appelait Marcus Lucius Ælius Aurelius Commodus Antoninus. Je crois que Michel a entendu par-

dition dans l'empire romain et saccagea plusieurs provinces[1]. Les fils de Marc-Aurèle marchèrent contre lui, le chassèrent et soumirent les Parthes et les Perses[2]. Lucius [Vérus] fut nommé César[3]. D'autres batailles furent ensuite livrées entre les Romains d'une part, les Germains, les Garutes (Quades(?)) les Sarmates et les Gallimates (Cattes(?)) d'autre part. Lucius fut victorieux et prit le titre d'autocrator. Après la mort d'Antoninus, il s'associa Comitos (Commode), fils de son frère[4], parce que les peuples d'alentour lui causaient de l'inquiétude. Commode régna 13 ans et on l'étouffa dans une étable[5]. Pertinax lui succéda pendant six mois, au bout desquels il fut tué[6]. Surinos (Septime Sévère) régna 18 années, dont la première fut signalée par une guerre entre les Juifs et les Samaritains[7]. À sa 9ᵉ année, il décréta une persécution contre les chrétiens dont plusieurs furent martyrisés[8]. Un peuple du nord-ouest parut (dans l'empire); Sévère alla contre lui et mourut[9]. Antoninus (Caracalla) son fils le remplaça sur le trône pendant sept ans. Il rappela les exilés de son père, au nombre desquels se trouvait Alexandre, évêque de Jérusalem. Caracalla fut tué entre Edesse et Kharran. Macar (Macrin) régna un an et fut tué[10]. Antoninus (Elagabal) régna quatre ans. Sous son règne, Nicopolis ou Emmaüs fut élevée dans le pays des Philistins[11]. Le successeur de ce prince fut Alexandre, fils de Mammée, femme chrétienne et pieuse qui rendit d'importants services à la chrétienté[12].

---

ler dans ce passage de ces deux princes, qu'Aboulpharadj appelle aussi ses fils, mais qu'Eusèbe a distingués parfaitement, sans toutefois entrer dans aucun détail : *Մարկոս Աւրեղիանոս, որ և Բերոս, Լուկիոս Աւրեղիոս Կոմոդոս.*

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 288-289. — Aboulpharadj, *Chr. syr*,, pg. 57.

[2] Idem. — Idem.

[3] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 57), dit que Vérus fut nommé *Autocrator*, ܐܘܛܘܩܪܛܘܪ, terme qui répond au titre d'*Imperator* et non pas à celui de *César*.

[4] Ce passage est altéré ; il correspond à un paragraphe de la *Chronique* d'Eusèbe qui à été transcrit en entier par le Syncelle, pg. 281. *Αντωνίνος κοινωνὸν τῆς βασιλείας Κόμοδον ἴδιον παῖδα ἀνέδειξεν.*

[5] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 292-293. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 57.

[6] Idem, pg. 294-295. — Idem.

[7] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 294-295. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 57. — Depuis la défaite de Barcocébas, les Juifs s'étaient faits, pour ainsi dire, oublier par les Romains, quand tout à coup, les Samaritains embrassèrent la cause de Pescénius Niger, compétiteur de Septime Sévère, et prirent part à la guerre (l'an 154). Ils eurent à subir les rigueurs de Sévère, qui, à ce qu'il paraît, punit en même temps les Juifs pour une rébellion à laquelle ils n'avaient pas pris part. (Cf. Jost, *Hist. des Israélites depuis l'époque des Macchabées*, T. IV, pg. 83).

[8] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 294-295. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 57. — La cinquième persécution éclata en 199. Elle eut pour apologistes Tertullien et Minutius Félix.

[9] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 294-295. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 56. — Michel entend parler ici de la révolte des Calédoniens qui furent exterminés. On croit généralement que c'est pendant cette guerre qu'eurent lieu les exploits des héros d'Ossian. (Duruy, *Hist. rom.*, pg. 500).

[10] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 294-297. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 57.

[11] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 296-297. — *Chr. pasc.*, 214. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 57.

[12] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 57-58. — La conversion de l'impératrice Mammée au christia-

L'an 542 de l'ère persane [syrienne] régna **Artachir, fils de Babek**; il est la souche de la dernière dynastie persane nommée **Sassanide, qui dura** 418 ans et eut 27 princes jusqu'au temps où l'empire arabe fut fondé par Mahomet[1].

Après Alexandre, Philippe régna sept années[2] durant lesquelles les chrétiens purent goûter quelque repos[3]. A sa première année, Chapouh (Sapor), fils d'Artachir, régna 31 ans[4]. Rome accomplit son millénaire depuis sa fonda-

---

nisme n'a pas été démontrée d'une manière certaine; tout ce que l'on peut dire, c'est que Mammée avait connu le christianisme par les entretiens d'Origène. Son fils Alexandre Sévère n'avait pas non plus de répugnance pour le culte chrétien, car on raconte qu'il allait chaque jour passer quelques heures dans le *lararium*, où il avait fait dresser les images d'Orphée, d'Abraham, de Jésus et d'Apollonius de Tyane, afin de rendre hommage à ceux qu'il appelait les bienfaiteurs de l'humanité.

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 58. — L'histoire de la dynastie Sassanide est peut-être la moins connue de toutes celles qui se sont succédé dans l'empire iranien. Les différents récits qui nous sont parvenus, soit par les historiens orientaux, soit par les écrivains grecs et latins, sont loin d'être d'accord entre eux, et la liste des dynastes n'a pas encore été établie d'une façon bien exacte. Cette liste varie suivant les différentes sources que nous avons consultées, car selon les unes, le nombre des souverains s'élèverait à 30 ou 31 monarques, selon d'autres à 25 seulement. Si l'on s'en rapporte à l'opinion des chronologistes les plus autorisés, la durée de la dynastie Sassanide aurait été de 424 ans environ. En ce qui concerne Artaxercès ou Ardaschir Babgan, qui inaugura son règne en 226, et fut le fondateur de la dynastie Sassanide, voici comment les historiens racontent son origine: «Un certain Sassan, venu des Indes, s'attacha au service de Babek, gouverneur de la province de Perse et intendant de tous les temples du feu de l'empire. Une nuit, Babek vit en songe trois ministres de la religion de Zoroastre qui adoraient Sassan et lui annoncaient qu'il serait la souche d'une dynastie nouvelle. Babek fit aussitôt appeler Sassan, le plaça dans son palais et lui fit épouser l'une de ses filles, de laquelle naquit Ardaschir, qui renversa plus tard Artaban III, le dernier roi Arsacide de Perse, qu'il fit mourir, et régna à sa place. Selon une autre version, Ardaschir était fils d'un homme de condition obscure, exerçant la profession de cordonnier et qui s'appelait Babek. Un jour, un officier du nom de Sassan vint loger chez cet artisan qui était fort versé dans l'astrologie. Babek découvrit au moyen de cet art, que de Sassan naîtrait un fils qui se rendrait illustre dans le monde. Babek désirait vivement faire entrer Sassan dans sa famille; mais n'ayant aucune parente à lui donner en mariage, il engagea sa femme à s'attacher à cet étranger. De cette union bizarre et criminelle naquit Ardaschir. Dans la suite, des contestations s'élevérent entre Babek et Sassan, qui tous deux revendiquérent la gloire d'imposer leur nom à la nouvelle dynastie fondée par Ardaschir. Il fut décidé alors qu'Ardaschir s'appellerait fils de Babek, de la race de Sassan.

[2] Michel a passé sous silence les règnes de Maximin le Goth et des Gordiens.

[3] Cf. Eusèbe, *Canon.* pg. 298-299. — Aboulpharadj, *Chr. syr*,, pg. 58.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 58. — Sapor, fils d'Ardaschès, ou plutôt Schahpouri, fils d'Ardaschir, est célébre dans l'histoire par sa lutte avec les Romains et avec Odenath, époux de la courageuse Zénobie, reine de Palmyre. Les historiens Occidentaux différent, dans leurs récits, des Orientaux, touchant la vie de ce monarque arabe. Selon les premiers, Sapor, qui était monté sur le trône en 241, était en lutte avec Gordien, quand Philippe, officier de ses gardes, le tua, s'empara de la pourpre, et fit la paix avec le roi de Perse, auquel il céda la Mésopotamie et l'Arménie, qu'il reprit ensuite. Valérien, successeur de Philippe, marcha contre Sapor et fut fait prisonnier. On connait la fin malheureuse de ce prince qui, aprés avoir servi de marchepied au roi de Perse, lorsque celui-ci montait à cheval, fut écorché vif. Sapor eut à soutenir une guerre avec Zénobie, qui s'opposait aux incursions du roi de Perse du côté du Tigre; mais il fut débarrassé de sa redoutable ennemie, grâce à la guerre qu'Aurélien intenta à la reine de Palmyre. Sapor

tion[1]. Doukia (Décius) tua Philippe avec son fils et régna un an[2]. Il fut assassiné lui-même par Burita (Trébonnien). Baros (Hérennius), Burinos (Hostilien), Gallos (Gallus) et Balos (Volusien) régnèrent un an. Julien (lisez Valérien et Galeros (Gallien) succédèrent à ces derniers durant 15 ans et persécutèrent l'Église[3]. Sapor, roi de Perse, désola la Syrie, la Cilicie, la Cappadoce, dont il emmena en captivité les habitants. D'autre part, les Goths ayant franchi le fleuve Danavis (Danube), ravagèrent le pays des Romains. Plus tard, Gallien cessa de persécuter les Chrétiens, et l'Eglise, fortifiée par les miracles opérés par les Thaumaturges, se consolida. Après lui, Galatius (Claude) régna un an, et eut pour successeur Aluris (Aurélien), qui régna six ans. Il fit entourer Rome d'une seconde enceinte, combattit notre religion et mourut foudroyé par le Seigneur. Tatianos (Tacite) régna six mois et mourut assassiné dans le Pont. Boulirinos (Florien) lui succéda et fut tué peu de temps après à Tarse. Après Schapour (Sapor), Ormizd (Hormisdas) régna en Perse[4].

En l'année 533 de l'ère syrienne, naquit Constantin. Probos (Probus) régna après Florien, sept ans. En même temps, Vaharan (Vahram) régna en Perse trois ans; ensuite Vahra son fils 17 ans[5]. Sous Probus, Singlétos (le Sé-

---

mourut en 272, après avoir régné 31 ans. Selon Mirkhond, Sapor, que son père avait voué à la mort, en faisant enterrer vive sa femme alors enceinte, fut sauvé par le vizir d'Ardaschir, qui révéla plus tard au roi l'existence de son enfant. Le roi reconnut son fils, à la façon dont il s'empara, au milieu d'un groupe d'enfants de son âge, d'une boule lancée dans la salle d'un jeu de mail. Devenu roi, Sapor conquit Khadhre, ville située entre l'Euphrate et le Tigre, et qui appartenait à un prince arabe appelé Manizen. L'historien persan raconte d'une façon très-dramatique comment Naziran, fille de Manizen, étant devenue amoureuse du roi de Perse, lui livra cette place et fut ensuite punie de mort par Sapor lui-même, qui ne put pardonner à cette princesse son ingratitude pour son père. Après avoir pris Khadhre, Sapor s'empara de Nisibe, et ayant envahi les possessions romaines, il soumit un grand nombre de villes, après quoi il rentra victorieux dans ses états, et mourut après 31 ans de règne.

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 298-299. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 58.

[2] Idem. — Idem.

[3] Idem, 300-301. — Idem.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 59. — Hormisdas I^er, fils de Sapor, monta sur le trône en 272 et régna un an. Mirkhond raconte de ce prince, qu'ayant été chargé par son père du gouvernement du Khorassan, il fut dénoncé à Sapor comme voulant s'emparer de la couronne. Ayant eu connaissance de ce fait, Hormisdas, pour ôter tout soupçon à ce dernier, se coupa la main et l'envoya au roi pour le convaincre qu'il ne prétendait pas au trône. En effet, en Perse, les princes difformes ou mutilés ne pouvaient pas régner. Sapor en recevant la main de son fils, fut très-affligé, et lui promit le trône que celui-ci n'occupa qu'un an.

[5] Vahraran I ou Bahram monta sur le trône en 273 et régna 3 ans. Ce fut sous son gouvernement que Mani, le Manès des Grecs, fut mis à mort, pour avoir voulu exhorter les Perses à suivre sa doctrine. Vahraran fut surnommé *Schahindeh*, « le bienfaisant ». Vahraran II, son fils, se disposait, selon le récit des historiens occidentaux, à envahir les provinces romaines en 276, quand Probus alla à sa rencontre. Sur ces entrefaites, ce prince ayant été assassiné, les Romains revinrent en Italie. Vahraran se disposait de nouveau à entrer sur le territoire de l'empire, quand Dioclétien arriva tout à coup en Arménie et effraya le prince Sassanide, qui n'osa pas sortir de ses états et mourut après 17 ans de règne. Selon Mir-

nateur) s'insurgea après avoir fortifié la ville d'Antioche, et fut exterminé par l'armée impériale[1]. Après Probus régna Carus avec ses fils Carus (Carin), Carinus et Numiros (Numérien) pendant deux ans[2]. Carus mourut en Mésopotamie. Numérien fut tué en Afrique, et Carinus succomba dans une bataille contre les Cappadociens[3]. Le sénat prit alors les rênes du gouvernement. L'ère de Dioclétien commença à cette époque, qui correspond à l'an 594 de l'ère syrienne; c'est le sénat qui l'investit de la dignité impériale. Maximien avec son consentement revêtit la pourpre, ainsi que Maxime, son fils, qui eût Dioclétien pour gendre. En ce temps-là, Constantin [Constance Chlore] régna dans la Gaule et dans la Bretagne. Maxence avait Rome, Dioclétien et Maximin gouvernaient l'Orient et tous vivaient en parfait accord[4].

khond, Vahraran était un monarque cruel qui faillit périr de la main de ses officiers ligués contre lui, et qui aurait été sans doute assassiné, si le *Mobed des Mobeds*, chef de la religion de Zoroastre, n'eût calmé les conjurés et ramené le roi à des sentiments plus humains envers ses sujets. Ce prince fut surnommé *Ségan-Schah,* c'est-à-dire roi du Séistan ou Sedjestan, parce que du vivant de son père il avait eu le gouvernement de cette province.

[1] Il est question ici de la révolte de Saturnin qui, s'étant emparé d'Antioche, s'y fortifia et fut ensuite tué à Apamée. (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 60). Le mot Սինկղետոս, en grec *συγκλητος* veut dire « le Sénat » ; mais c'est une transcription vicieuse du nom de l'usurpateur Saturnin, Սատուռնինոս, ainsi qu'on peut s'en convaincre en comparant le passage correspondant de la Chronique syriaque d'Aboulpharadj, où cet empereur est appelé ܣܛܪܢܝܠܘܣ pour ܣܛܪܢܝܢܘܣ.

[2] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 202-203. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 60.

[3] Ces faits sont rapportés différemment par Eusèbe qui dit (*Canon*, pg. 202-203) que « Carus fut tué en Mésopotamie, Numérien en Thrace, *'ի Թրակ*, et Carin dans un combat livré à Կառնակ. » Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 60) donne de son côté d'autres variantes ; selon cet auteur, « Carus fut tué en Mésopotamie, Numérien périt en Afrique, et Carin fut tué dans un combat contre les Germains. » Toutes ces différences proviennent, à n'en pas douter, de confusions faites par les auteurs que nous venons de citer, ou par les copistes de leurs manuscrits, qui auront été induits en erreur par les ressemblances que certains noms de lieux ou de peuples peuvent avoir les uns avec les autres. Le locatif *'ի Թրակ* qui se lit dans Eusèbe, est devenu sous la plume de copistes Իփրակ, puis Ափրիկ, ce qui leur a fait prendre l'Afrique pour la Thrace. L'ablatif *'ի Գամիրացւոց* que donne Michel et qui signifie, « par les Kamir (Cappadociens) » est devenu dans le texte d'Aboulpharadj, ܓܪܡܢܝܐ « la Germanie », tandis que dans le passage analogue d'Eusèbe, on trouve le nom de Կոռնակ, que Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 79) a également donné d'après la version arménienne d'Eusèbe : « *Կարինոս , որ 'ի վերայ Կոռնակայ չոգաւ յանապատ......* » Carus marcha sur Gornag dans le désert...... » — Ce nom de Gornag qui est un personnage inconnu dans l'histoire, est le résultat d'un contresens, et on doit supposer que *Κορνακκὴς* ou *Κορνάκος* n'est autre chose que le mot *κεραυνὸς* « la foudre », ce qui donnerait à entendre que Carin fut tué par la foudre. Cette supposition s'écarte, il est vrai, des récits des historiens occidentaux qui disent que Carin fut assassiné en 285 par des officiers qu'il avait outragés. D'après Samuel d'Ani, qui admet également l'existence de Gornag, ce personnage aurait été un général de Chosroès, père de Tiridate le Grand, qui eut le privilége de vivre 160 ans, en conservant toutes les apparences de la jeunesse, jusqu'à ses derniers moments. Le chronographe ajoute que Gornag tua Carus et son fils Carin dans un combat : « Կոռնակ *սպարապետ մեծին Խոսրովու հօրն Տրդատայ...... սա եհար զԿարոս կայսր, և սպանաւ Կարոս* (lisez Կարինոս) *որդւովն իւրով.* »

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 60. — La Chronique d'Eusèbe, qui se termine par le Canon, est incomplète d'un feuillet sur le manus-

Dans cet intervalle, l'Égypte se révolta, et fut soumise de nouveau par une armée[1]. En l'année 11 de Dioclétien, Nerseh (Narsès) régna en Perse sept ans[2]. La 19e année de Dioclétien, une des plus violentes persécutions subies par les Chrétiens, éclata dans l'empire. Les églises furent démolies, la famine fut si grande, que le muid de blé se vendait 2500 tahégans d'argent[3]. Le cœur de Dioclétien, frappé de remords par le Seigneur, se repentit, et il confia sa part de l'empire à Maximien qui redoubla de plus en plus ses iniquités. Ces deux princes, atteints d'affreuses maladies, cessèrent leurs persécutions et demandèrent des prières aux Chrétiens; mais leur repentir fut de courte durée, comme si leurs divinités ne leur permettaient pas [d'y persévérer]. En raison de ces faits, le monde fut tellement affligé par la peste que l'on était obligé d'enterrer dix personnes dans une même sépulture[4]. A la peste vinrent s'ajouter la sécheresse et différentes épidémies. La mort mit un terme à la conduite de ces princes[5].

Constance, roi de Gallion (des Gaules), avait deux femmes, Hélène et Théodora, fille de Maximien. L'an 8 de son règne, il prit Constantin, né d'Hélène, comme collègue, et mourut trois ans après. Alors son fils régna seul[6]. Cependant Ignace de Mélitène rapporte qu'au moment où Constantin ceignait le diadème, quatre princes se partageaient l'empire, savoir : Sévèros (Sévère), Maximos (Maxime), Maxence et Maximien, tous d'accord en vue de persécuter l'Église, et qu'à la mort de Sévère, ses ministres remirent la couronne à Constantin et nommèrent César, son beau-frère Licinius[7].

---

crit qui a servi au P. Aucher à donner son édition. Ce savant a complété le feuillet manquant au moyen des passages correspondants de la Chronographie de Samuel d'Ani, abréviateur et continuateur du Canon d'Eusèbe. Le manuscrit d'Eusèbe qui devait se terminer à l'an 20 du règne de Constantin, s'arrête à l'an 16 de Dioclétien qui correspond à l'an 1056 de la fondation de Rome.

[1] Cf. Eusèbe, *Canon*, pg. 302-303. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 60.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chron. syr.* pg. 60. — Narsès, successeur de Vahraran III, surnommé Séganschah « roi du Ségestan », à ce que raconte Agathias, monta sur le trône en 294, et régna 7 ans et 5 mois. Deux fois vaincu par Galère, il fut assez heureux pour le battre à son tour ; cependant Narsès revint à la charge, mais Galère le vainquit dans une grande bataille où il fut blessé et où il perdit son armée, ses bagages, ses trésors et son harem. Il céda aux Romains cinq provinces et eut la douleur de voir sa famille orner le triomphe de Galère. Ces désastres abrégèrent ses jours et il mourut dévoré par le chagrin. Tel est le récit des historiens occidentaux. Les annalistes orientaux lui accordent 9 ans de règne et disent seulement qu'il était passionné pour la chasse, comme l'indique son surnom de *Nakhdjir-Khan*.

[3] Aboulpharadj, (*Chr. syr.* pg. 61) dit que le muid d'orge se vendait 250 oboles.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 60-61.

[5] Idem.

[6] Idem. — Les traducteurs de la *Chronique syriaque* d'Aboulpharadj, Bruns et Kirsch, ont mal compris le passage relatif à Constance Chlore, qu'ils appellent à tort Constantin le Grand, et ils lui donnent le surnom de Victor.

[7] Tous les ouvrages d'Ignace, évêque de Mélitène, sont perdus, et il n'est pas possible de savoir auquel des écrits de ce personnage Michel a fait allusion dans ce passage. — Cf. sur Ignace, la note 2, pg. 20.

Après sept ans de règne, Constantin associa à sa couronne Licinius. En même temps, Chapouh (Sapor) régna en Perse 60 ans[1]. Constantin se mit en marche pour aller livrer bataille à Maxence à Rome, et chemin faisant, une inspiration vint frapper son esprit. Il se dit alors: « Puisque les idoles furent impuissantes à secourir les princes nos devanciers, si le Dieu des chrétiens vient à mon aide, je l'adorerai ». A midi, il vit devant lui, ainsi que toute l'armée, le signe de la Croix formé en l'air et portant cette inscription: « Tu vaincras par ce signe! » et il fut saisi de frayeur. La même nuit, Jésus-Christ apparut à Constantin et lui dit: « Fais le modèle de ce que tu as vu et tu triompheras! » En se réveillant le lendemain, il exécuta l'ordre qui lui avait été donné, et il fit porter le signe devant lui. Dès lors on prit l'habitude de porter devant l'armée la Croix du Christ. A peine la bataille fut-elle engagée qu'un vent violent, parti de la Croix, précipita l'orgueilleux dans le fleuve du Tibre et Constantin resta maître de Rome[2]. Alors il se fit chrétien avec sa femme Dioclita, fille de l'empereur Dioclétien[3], et avec Licinius son beau-frère. Ce dernier ne resta pas fidèle à sa foi et fut mis à mort par Constantin[4]. Selon les uns, Constantin excité par sa femme, abjura et persécuta l'Église jusqu'au moment où le Seigneur le frappa en lui envoyant une lèpre, dont il ne se guérit qu'en se faisant baptiser par Sylvestre[5]. Jean d'Asie attribue cette maladie à son père Constance[1] qui se fit chrétien et épousa Dioclita[2], ce qui empêcha Constantin de suivre l'exemple de son père, jusqu'au moment où, par l'apparition céleste, tous les deux crurent sincèrement au Christ, firent disparaître les ennemis de l'Église, et Constantin resta seul autocrate.

---

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 61) donne à Sapor II, fils d'Hormisdas II, 69 ans de règne. — Sapor fut salué roi de Perse, alors qu'il était dans le sein de sa mère, en 310; et il occupa le trône depuis sa naissance jusqu'à l'an 380. Le calcul des historiens occidentaux concorde parfaitement avec celui d'Aboulpharadj. Les historiens orientaux lui donnent 72 ans de règne.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 61.

[3] Idem. — La femme de Constantin le Grand s'appelait Fausta; elle était fille de Maximien Hercule et d'Eutropia, et on n'a pas la preuve que cette princesse embrassa le christianisme. La fille de Dioclétien, s'appelait Valéria et épousa Galère. On connait les malheurs de cette princesse qui, après la mort de son mari, fut recherchée par Licinius et Maximien, et finit par mourir avec Prisca à Thessalonique, par ordre de Licinius, en 315.

[4] La mort de Licinius arrivée, en 324, à Andrinople, où il avait été relégué après ses défaites et la perte de la pourpre impériale, est un des actes les plus équivoques du règne de Constantin. Licinius, on le sait, mourut étranglé; mais il serait très-difficile, en lisant les récits des historiens, de se faire une opinion bien claire de la part qu'aurait prise Constantin à ce crime. On peut consulter à ce sujet l'*Histoire du Bas-Empire*, de Lebeau, qui a recueilli (T. I, pg. 220 et suiv., éd. de J. S.t Martin) tous les témoignages relatifs à ce drame politique.

[5] Le baptême de Constantin a été raconté avec d'assez grands détails par les écrivains contemporains de cet empereur et par d'autres historiens postérieurs, qui disent que ce prince ayant vu sa fin approcher, alors qu'il était à Nicomédie, prêt à marcher contre les Perses, se fit transporter d'abord aux eaux chaudes d'Hélénopolis, puis au château d'Achyron, et que là il réunit les évêques et reçut le baptême. C'est ainsi qu'Eusèbe, (*Vie de Constantin*, liv. IV, ch. 61 et suiv.) raconte cet événement, et son témoignage est confirmé par ceux de S.t Ambroise, S.t Prosper, Socrate, Theodoret, Sozomène, Evagrius, Gélase de Cyzique, S.t Isidore et de la Chronique Pascale. Cependant ces autorités respectables ont été contredites par les faux actes de S.t Sylvestre. Il paraît que le prétendu baptême que Constantin aurait, dit-on, reçu avant la réunion du Concile de Nicée, et sa guérison miraculeuse, sont des légendes qui ont eu cours en Orient

Rappelons-nous ici au reste la parole du sage Théodore qui dit que « les peintres ornent les boiseries et les murailles pour récréer la vue, de même les historiens embellissent leurs discours par des récits. » En ce temps-là parut le Soleil de l'Orient, l'admirable Grigor Bahlavouni (Grégoire le Parthe), qui, par des miracles éclatants et des prodiges d'un nouveau genre, illumina tous les Arméniens, l'héritage (des apôtres) Thaddée et Barthélemy, qu'il imita en toutes choses[3]. Il donna le baptême au roi Tiridate, qui était de la même race que lui, et il se rendit avec lui auprès de Constantin pour le féliciter; sur sa route il fit de nombreux miracles. Constantin se porta à leur rencontre et les fêta avec tout [l'éclat de] son empire. Ils tinrent conseil ensemble afin de mettre d'accord les constitutions de l'Église avec l'intérêt du monde; puis, ayant signé un pacte d'alliance indissoluble, ils retournèrent dans leurs pays, comblés d'honneurs et de présents[4].

La seconde année de son règne, Constantin se transporta à Byzance qu'il agrandit, en y ajoutant 4 milles de terrain; l'année suivante, il l'embellit et décora magnifiquement cette ville, à la quelle il donna son nom. Il y construisit une grande église sous l'invocation d'Irène, et une autre sous le vocable des Apôtres[5]. Puis ayant transféré dans cette nouvelle ville le siége du gouver-

---

chez tous les chrétiens d'Asie, car les Arméniens possèdent, dans leur littérature, un ouvrage à ce sujet, dont il sera question plus loin.

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 61.

[2] Constance Chlore eut deux femmes: S.^{te} Hélène, mère de Constantin le Grand, et Théodora, fille de Maximien Hercule, qu'il épousa après avoir répudié sa première femme.

[3] S.^{t} Grégoire l'Illuminateur, apôtre et premier patriarche de l'Arménie, fils d'Anak, prince parthe, naquit en 257 et mourut en 331. C'est lui qui convertit les Arméniens au christianisme sous le règne de Tiridate. L'histoire de la conversion de Tiridate et des Arméniens a été raconté par Agathange, secrétaire de ce monarque, qui écrivit son ouvrage en arménien, (Cf. les éditions de Constantinople, 1719 et 1824; de Venise, 1835, 1862), lequel fut traduit ensuite en grec (*Acta SS. des Bollandistes,* T. VIII, 30 septembre). Moïse de Khorène, (liv. II, ch. 64, 76), Lazare de Pharbe et Faustus de Byzance, citent à différentes reprises le livre d'Agathange qui est le plus ancien ouvrage historique arménien qui soit parvenu jusqu'à nous, si toutefois on excepte les fragments du syrien Mar Apas Catina, que nous a conservés Moïse de Khorène.

[4] Les Arméniens possèdent dans leur littérature un prétendu traité conclu entre Constantin et S.^{t} Sylvestre d'une part, et entre Tiridate et S.^{t} Grégoire d'autre part, sous le titre de *Թուղթ դաշանց սիրոյ և միաբանութեան մեծի կայսեր Կոստանդինոսի և սուրբ Հայրապետին Սեղբեստրոսի և Տրդատայ Հայոց արքայի, և սրբոյն Գրիգորի, Հայոց Լուսաւորչի*, qui a été imprimé à Constantinople en 1861 par le catholicos d'Edchmiadzin Matthéos I.^{er}, et ensuite à Paris l'année suivante, avec une réfutation, par le vartabed Chahnazarian, dans laquelle l'auteur démontre que cette pièce est apocryphe, et que les détails qui y sont rapportés ne méritent aucune confiance.

[5] Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 61. — La dédicace de Constantinople fut célébrée le 11 mai 320, sous le consulat de Gallicanus et de Sym-

nement qui était à Rome, il se reposa entièrement sur Dieu. Il décréta dans tout l'empire de renverser les temples et de bâtir des églises, et enfin de n'admettre qui que ce soit dans l'armée avant qu'il n'ait reçu le baptême[1].

Arius, prêtre d'Alexandrie, parut en ce temps-là avec sept adhérents que le démon avait créés comme une arme de méchanceté, et qui s'efforçait de proclamer par leurs voix le culte des créatures, parce qu'il leur faisait dire que le fils de Dieu n'était que l'aîné des créatures[2]. Il adressa une lettre à Eusèbe de Nicomédie, en lui faisant connaître ses six adhérents, et il le gagna à sa cause. Ses partisans étaient Sépios (Eusèbe), évêque de Césarée[3], Thautos, évêque de Laodicée, Julien, évêque de Sour, Athanase, évêque d'Anazarbe, Grégoire, évêque de Daruth(?), Athis, évêque de Lydie[4]. Aussitôt que sa méchanceté eut été prouvée, il fut condamné par Pierre, évêque d'Alexandrie. Arius, après le martyre de son évêque[5], gagna d'autres adhérents parmi des personnages distingués, Maris, évêque de Chalcédoine, Eusèbe de Nicomédie[6],

---

maque. L'Église de la Paix (S.te Irène, Ειρήνη) fut restaurée et embellie par Constantin et fut enfermée avec une autre plus considérable dans la même enceinte par Constance, sous le nom de S.te Sophie (la Sagesse divine, η αγια Σοφια). L'Église des Apôtres élevée en vue de servir de sépulture aux empereurs et aux patriarches, fut restaurée par Constance, puis rebâtie par Justinien, et détruite enfin par Mahomet II. (Cf. Eusèbe, *Vie de Constantin*, liv. IV, ch. 50 et suiv. — Socrate, *Hist. Eccl.*, I, 16. — Sozomène, II, 3. — Cedrenus, T. I, pg. 284. — Niceph. Callin., liv. VII, ch. 49.)

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 61-62.

[2] En 301, Mélétius, évêque de Lycopolis, en Thébaïde, fut déposé dans un concile, par Pierre d'Alexandrie, comme convaincu d'avoir sacrifié aux idoles, et commença un schisme qui durait encore 150 ans plus tard. Arius, qui avait été disciple de Mélétius, se réconcilia avec Pierre; puis à sa mort, il excita des troubles dans l'église d'Alexandrie, et fut excommunié par l'évêque de cette ville, nommé Alexandre. Sa doctrine consistait à dire que le Christ était une créature parfaite sans doute, presque égale à Dieu, mais non Dieu lui-même. Arius avait mis en vers sa doctrine et l'avait répandue parmi le peuple. Malgré la condamnation du concile de Nicée en 325, la doctrine d'Arius fit de grands progrès, et les peuples barbares qui envahirent l'empire, en adoptant le Christianisme, embrassèrent aussi l'hérésie d'Arius. Il fallut plusieurs siècles pour l'extirper tout à fait, car elle offrait au point de vue politique, un grand charme aux monarques romains et barbares, c'était la soumission des évêques qu'on ne trouvait pas chez les orthodoxes. Aussi vit-on Constantin le Grand hésiter un moment en faveur de l'arianisme, et Constance et Valens se déclarer formellement pour cette hérésie. Ce fut Théodose qui porta le coup le plus terrible à l'arianisme, qui disparut tout à fait au VIe siècle.

[3] Eusèbe de Césarée de Syrie, auteur de l'*Histoire écclésiastique* et de la *Chronique*, donna asile à Arius, après que celui-ci eut quitté Alexandrie. Les tendances ariennes d'Eusèbe, que nient quelques auteurs, sont démontrées par les actes du 7e concile œcuménique qui le déclarèrent hérétique.

[4] Je crois qu'il s'agit ici de Théonas ou Théon, évêque de la Marmarique, et qu'il faut voir dans l'éthnique Լիդիոյ, mis au génitif, une altération du nom de la Libye, Լիբիա.

[5] S.t Pierre, évêque d'Alexandrie, martyrisé en 311, auteur de Canons pénitentiaux et de Lettres, qui se trouvent dans l'*Histoire* de Théodoret, (liv. IV.).

[6] Eusèbe de Nicomédie, un des plus fervents soutiens de l'arianisme, et appelé *grand*, par les hérétiques. De l'évêché de Béryte, il était passé à celui de Nicomédie. D'abord exclus de l'Église pour avoir apostasié sous Maximien, il rentra dans le giron de la foi, mais pour susciter des troubles qui éclatèrent à Alexandrie, à propos d'Arius et de sa doctrine.

Mélite (Mélétius), évêque d'Égypte[1], qui avait été déposé lors de la persécution, pour avoir sacrifié aux idoles, enfin Aïthalès, avec beaucoup d'autres.

En ce temps-là, l'Égypte éprouva un violent tremblement de terre qui détruisit plusieurs villes et villages, comme un signe manifeste de la commotion causée par l'hérésie d'Arius. Il y avait dans l'Église une autre scission, celle de la fête de Pâques, que les pays orientaux célébraient avec les Juifs le 14^e^ jour de la lune, tandis que les occidentaux la célébraient constamment le jour du dimanche. Saint Alexandre, successeur de Pierre, ayant convoqué en Égypte un concile de nombreux évêques, pour juger Arius, le condamna avec tous ses adhérents et fit circuler l'arrêt d'anathême par tout l'univers[2]; cependant il ne put maîtriser le feu dévorant (l'hérésie) et il en informa l'empereur, en le conjurant de convoquer un concile général. L'empereur fut fort affligé en apprenant cette nouvelle, et adressa au préalable des lettres à Alexandre et à Arius, en les engageant à se réconcilier et à tenir la chose secrète[3]. Les efforts d'Alexandre demeurèrent impuissants pour faire cesser le mal, qui se répandait au contraire par tout le monde. Enfin, on en donna avis à l'empereur, ainsi que du dérangement de la fête de Pâques[4]. Aussitôt Constantin envoya dans tout l'univers des messagers, et invita les chefs de l'Église et les gens vertueux à se réunir en concile universel à Nicée en Bithynie. Ses ordres furent exécutés. Des milliers de prêtres et de diacres se rendirent à son appel, et le chiffre des évêques montait à 318[5]. Les patriarches étaient les suivants: Alexandre d'Alexandrie, Macaire de Jérusalem[1], Eusthate d'Antioche[2], Arisdaguès d'Arménie[3], Ousios (Osius) de Courtapia (Cordoue)[4], Picus (Vitus) et Picis (Vincent) prêtres de Rome, légats du pape[5], Julius de Sébaste et Jacques de Nisibe[6]. L'empereur avait fait élever un vaste et grandiose édifice où le concile fut tenu. Quant à lui, il restait debout et servait les prélats. Les patriarches apercevant la grâce divine empreinte sur les traits de l'empereur, firent placer un siége au milieu d'eux et le prièrent de s'y asseoir; mais l'empereur s'y refusa. Il écoutait debout les discussions de la foi. Tous les pères du concile furent nourris et logés aux frais de l'empereur, depuis le 20 du mois *yar* jusqu'au 19 du mois *héziran*[7].

---

[1] Cf. plus haut, note 2, pg. 115.

[2] Le premier concile d'Alexandrie, en 321, convoqué par Alexandre, successeur d'Achillas, qui avait remplacé S.^t^ Pierre comme évêque d'Alexandrie, martyrisé en 311 (Cf. plus haut note 5, pg. 115), comptait près de cent évêques d'Égypte et de la Libye; il condamna Arius et ses adhérents (Cf. *Coll. Concil. reg.*, — *Coll. Magn. Concil.*, du P. Labbe, T. II. — Hardouin, *Coll. des conc.*, T. I).

[3] Cf. Eusèbe, *Vie de Constantin*, liv. II, ch. 63 et suiv., liv. III, ch. 5 et 18. — *Hist. eccl.* liv. V, ch. 23 et suiv.

[4] Le Concile rassemblé par Alexandre et Osius fut le deuxième qu'on réunit à Alexandrie, (Hardouin, *Coll. des Conc.*, T. I. — Baronius, *Annal. ecclés.*, *ad ann.* 319), et n'eut d'autres résultats que de jeter l'Égypte depuis le fond de la Thébaïde jusqu'à Alexandrie, dans la plus grande confusion. Les statues de l'empereur furent mutilées à coups de pierre par le peuple. On connaît la réponse magnanime de Constantin à cette occasion, quand, engagé par ses courtisans à sévir contre les auteurs de cette insulte, il se contenta de passer sa main sur son visage et dit: « Pour moi, je ne me sens pas blessé, (S.^t^ Jean Chrys., *Homel.*, 21, *ad Antioch.*). — La question de la fixation du jour de la célébration de la Pâque divisait les églises d'Orient; c'était une dispute déjà ancienne que les conciles n'avaient pu réussir à vider. Tout l'Occident et une partie de l'Orient célébraient la fête de Pâques le premier dimanche après le 14^e^ jour de la lune de mars, tandis que la Syrie et la Mésopotamie solennisaient cette fête avec les Juifs le 14^e^ jour de la même lune, sans s'inquiéter du jour de la semaine où il tombait. Cette divergence causait dans l'Église des troubles continuels.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 62. — Au commencement de l'année 325, sous le consulat de Paulin et de Julien, les évêques de toutes les parties de la chrétienté, accoururent à l'appel de Constantin dans la ville de Nicée, (Cf. Eusèbe, *Vie de Constantin*, III; 6, 8, 9. — Socrate, I; 11).

Dès l'ouverture du concile, les savants firent des discours éloquents selon les règles de l'orateur, discours qui furent suivis d'autres encore. Mais un prince jeune et philosophe s'étant levé, parla ainsi à l'assemblée: « Le Christ et les disciples ne nous ont point transmis de discours élégants, mais la foi solide qui s'entretient par les œuvres pieuses. » A partir de ce moment, le tribunal des philosophes fut supprimé par un édit impérial[8], et [la discussion] fut remise au corps des prêtres, qui, ayant pris pour guide le Saint-Esprit, confirma la profession de foi des Apôtres et les doctrines selon leurs enseignements[9]

---

[1] Macaire, évêque de Jérusalem, qui seconda dans la suite S.^te Hélène, mère de Constantin, dans la découverte du bois de la Croix du Christ.

[2] Eustathe, né à Side en Pamphylie, avait été évêque de Bérée (Alep), et transféré malgré lui à Antioche par le suffrage des évêques, du clergé et du peuple, après la mort de Philogonus. Persécuté par les Ariens, Eustathe mourut dans l'exil en 337.

[3] Aristacès ou Rhesdaghès, second fils de S.^t Grégoire l'Illuminateur, apôtre de l'Arménie et premier patriarche de ce pays, succéda à son père, de son vivant même, sur le trône pontifical. (Cf. Tchamitch, *Hist. d'Armén.*, T. I, pg. 367 (en armén.). — Aucher, *Fleur de la vie des SS. Arm.*, pg. 41, (en arm.).

[4] Osius de Cordoue en 295, naquit en 257, et présida le concile de Nicée, après avoir déjà présidé le deuxième concile d'Alexandrie (Cf. plus haut, note 4, pg. 116). Quelques années plus tard, l'empereur Constance le força à signer la *Formule de Sirmium*, entachée d'arianisme, ce dont il se repentit.

[5] Le pape S.^t Sylvestre, retenu à Rome par sa vieillesse, envoya deux prêtres Vitus ou Victor et Vincent en qualité de légats, chargés de le représenter au concile.

[6] S.^t Jacques de Nisibe, surnommé Ձգօն, « le Sage », neveu de S.^t Grégoire l'Illuminateur, mourut en 361. Il défendit la ville de Nisibe contre Sapor II, roi des Perses, (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 62). Ses Homélies dogmatiques et morales, publiées à Rome en 1756 par le cardinal Antonelli, et à Venise en 1765, font suite aux œuvres des SS. Pères. (Cf. aussi Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 17 et suiv.).

[7] Cf. Eusèbe, *Vie de Constantin*, préface et liv. III, ch. 10-12. — Le concile se réunit la première fois le 19 juin 325, et se termina le 25 août de la même année.

[8] Socrate (I, 7) et Sozomène (I, 17) racontent qu'avant l'ouverture du concile, les théologiens s'exercèrent à titre d'exercice oratoire, contre quelques philosophes païens qui étaient venus par curiosité ou par jalousie, afin d'embarrasser les discussions. L'un de ces philosophes, qui se prévalait de sa dialectique, cherchait à réfuter les évêques, quand un vieillard laïque étant entré en lice confondit le philosophe qui, s'avouant vaincu, se fit chrétien.

[9] Le concile, après avoir proclamé le Verbe consubstantiel au Père éternel, rédigea les Canons et le Symbole de Nicée. (Cf. Pagi, dans Baronius, *Ann. Ecclés.*, *ad ann.* 325.).

Quelques-uns des assistants, ayant été d'un avis contraire, furent exclus de l'assemblée par ordre de l'empereur, et le chiffre mystérieux fut complété par de vrais (défenseurs de la vérité)[1]. Puis ensuite, l'empereur pria les pères du concile de célébrer la Pâque basée sur la vérité, comme cela devait être[2], de même que toutes les fêtes dominicales, afin que le corps du Christ (l'Église) ne fût plus déchiré, de sanctifier le jour du dimanche par un culte solennel, le repos et l'enseignement des doctrines, de consacrer le samedi au souvenir des martyrs et des dignes serviteurs de Dieu[3], parce que Sylvestre et Grégoire le Parthe en avaient parlé à l'empereur[4]. Ce prince, de sa propre main, promulgua un édit qui punissait de mort par des tortures longues et cruelles, tout homme qui déshonorerait le corps sacerdotal.

Le concile eut lieu l'an 20 du règne de Constantin, et 5833 ans depuis la sortie d'Adam (du Paradis); il anathématisa après Arius, Eusèbe, évêque de Nicomédie, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine et Thomas de Marcaïé (Théonas de Marmarique)[5], personnages considérés. La mère de l'empereur, ayant eu une vision divine, partit en compagnie de Sylvestre pour Jérusalem, où elle trouva le tombeau du Christ surmonté de la statue de Vénus. Par des mesures de rigueur, elle recouvra la Croix du Seigneur, cachée au Golgotha et découverte par Jude, au temps de Marc, évêque de Jérusalem[6]. L'impératrice fit purifier Jérusalem, bâtir des églises sur les Lieux-Saints[7] et les confia à Macarios (Macaire) qui est Marc, évêque de Jérusalem. Elle fonda ensuite des couvents de religieux et de religieuses qu'elle entretenait avec les revenus du fisc[1].

---

[1] Les évêques orthodoxes ayant signé le formulaire de la foi de l'Église, rédigé par Osius, prononcèrent l'anathème contre Arius et sa doctrine. Sur les 17 partisans de l'hérétique, quelques-uns souscrivirent, du moins en apparence. Eusèbe de Césarée, un instant indécis, se décida à signer et entraîna Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée; mais ils se refusèrent à participer aux anathèmes lancés contre Arius. Secundus et Théonas s'obstinèrent et furent exilés. Les écrits d'Arius, et notamment sa *Thalie*, furent condamnés (Cf. Fleury, *Hist. Eccles.*, liv. II, ch. 13).

[2] Il fut décidé dans le concile de Nicée, que la fête de Pâques serait fixée au premier dimanche après le 14e jour de la lune de mars, et que l'on se servirait du cycle de Méton; c'est une révolution de 19 ans après lesquels la lune recommence à faire les mêmes lunaisons. Eusèbe de Césarée se chargea de composer un Canon pascal de 19 ans qu'il adressa à Constantin, avec un traité complet sur cette matière. Dans la suite, ce fut l'évêque d'Alexandrie qui reçut la mission de faire pour chaque année le calcul de la Pâque et d'en donner avis à l'évêque de Rome. Malgré le concile de Nicée, quelques évêques voulurent célébrer la Pâque le même jour que les Juifs, et firent un schisme; on les désigna sous le nom de *Quartodécimans* (Cf. Eusèbe, *Vie de Constantin*, III, 17 et suiv., IV, 34-35. – Baronius, *Ann. Eccl., ad ann.*, 325).

[3] Cf. *Cod. Théodosien*, liv. II, titr. 8; liv. VIII, tit. 8; liv. V, tit. 5. — *Cod. Justin.*, liv. III, tit. 12. — Eusèbe, *Vie de Constantin*, IV, 18-20. — Sozomène, liv. I, ch. 8.

[4] Cf. Թուղթ Դաշանց, *Concordat de Constantin et Tiridate*, (éd. Chahnazarian), pg. 27 et suiv.

[5] Théonas évêque de Marmarique, fut exilé à Nicée en Illyrie, avec Arius et Secundus.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 62.

[7] Hélène se mit en route pour Jérusalem en 327, après l'assassinat de Crispus, pour aller chercher quelques consolations sur les lieux illustrés par le Christ. Elle avait alors 79 ans. Sur les indications d'un juif, elle fit abattre les statues et le temple de Vénus, élevé par Adrien, et dans les fouilles on découvrit trois croix. On éleva sur l'emplacement l'*Anastasis* ou Église de la Résurrection, appelée aussi le Saint-Sé-

Arius eut recours à un artifice: déguisé en repentant, il surprit l'entourage naïf de l'empereur, en le suppliant d'obtenir une audience pour lui présenter sa profession de foi orthodoxe. En paraissant devant l'empereur, il tenait deux écrits, l'un grand, renfermant simplement le symbole orthodoxe de Nicée, qu'il remit à Constantin, l'autre petit, dissimulé dans ses manches et qui contenait des blasphèmes, et il dit: « Si Arius adore (le Christ) contrairement à ce que cet écrit renferme, qu'il ne voie point sa gloire! » L'empereur crut à ses paroles; mais Celui qui devine les secrets le démasqua en le faisant mourir à la prière des saints prélats d'Alexandrie[2].

L'empereur, se fortifiant de plus en plus dans la foi de Nicée, adorait Dieu. Il exempta l'Église de charges dans toute l'étendue de son empire et lui assigna de larges revenus pour subvenir aux besoins des chacune d'elles[3]. [Il légua] à chaque église des fonds considérables pour soigner les veuves et les orphelins; il voulut que chaque église possédât l'Ancien et le Nouveau Testament complets, que le clergé s'instruisît en vue d'approfondir les doctri-

---

pulcre (Cf. Eusèbe, *Vie de Constantin*, liv. III, 25 et suiv. — S.t Jérome, *Ep.* 58, T. I, pg. 319. — S.t Paulin, *Ep.* 31. — Théodoret, liv. I, ch. 17-18. — Sozomène, l. II, ch. 1. — Fleury, *Hist. Ecclés.*, liv. II, 54). Eusèbe donne une description très-détaillée de cet édifice (*Vie de Constant.*, liv. III, ch. 29 et suiv.) qui fut achevé en 8 ans. (Cf. aussi Fergusson, *Topography of ancient Jerusalem*, et notre *Chapitre inédit de la question des Lieux Saints*).

[1] Cf. Eusèbe, *Vie de Constantin*, III, 41. — Socrate, I, 17. — Suidas, *Verb.* Ἑστιάδες et Ἑλένη.

[2] Une réaction violente en faveur de l'arianisme s'était manifestée à la cour de Constantinople, grâce à Constantia, sœur de Constantin et veuve de Licinius qui, au moment de mourir, et excitée par un prêtre arien déguisé, obtint de son frère le rappel d'Arius. Celui-ci revint suivi d'Eusèbe et de Théognis qui employèrent tous leurs efforts à perdre S.t Athanase, évêque d'Alexandrie, l'adversaire le plus redouté des Ariens. Les Ariens firent condamner sur de faux prétextes et des calomnies l'évêque d'Alexandrie par le concile de Tyr, en 335. Celui-ci revint à Constantinople pour obtenir justice de l'empereur; mais ce fut en vain, et il fut exilé. En même temps, Constantin ordonna de réunir un concile à Jérusalem pour juger Arius, et examina sa profession de foi. L'hérétique fut déclaré innocent, et on engagea les églises à le recevoir. Arius se rendit à Alexandrie, où Alexandre, évêque de cette ville, refusa de le recevoir. L'empereur, fatigué de ces contestations, fit venir Arius, et après avoir reçu de lui son adhésion au concile de Nicée, il le renvoya à Alexandre, en lui enjoignant de le recevoir à la communion (Socrate, I, 37. — Théodoret, I, 14). Alexandre persista dans son refus, et comme Arius le menaçait, ce saint prélat demanda à Dieu par des prières la mort d'Arius. A ce moment, Arius qui triomphait à Alexandrie, escorté par de nombreux partisans, s'écarta de sa troupe, pressé par un besoin naturel, et il fut frappé de mort. Son sang s'échappa par une plaie énorme qui laissa pendre ses entrailles (Socrate, I, 38. — Théodoret, I, 14. — Sozomène. II, 29). Cette mort inattendue rendit un peu de repos à l'Église; mais Constantin se refusa à rappeler Athanase de son exil, et ce ne fut qu'à ses derniers moments que l'empereur confessa son erreur et rejeta l'hérésie qu'il avait embrassée.

[3] Cf. Eusèbe, *Vie de Constantin*, II, 21. — Zozime, I, 9. — *Cod. Théodos.*, liv. IV, tit. 7; liv. XVI, tit. 2. — *Cod. Justin.*, liv. I, titr. 13.

nes du Christ, qu'une partie des astrologues étudiât la science du calendrier, afin de pouvoir fixer sans erreur les fêtes et les cycles, et qu'elle évitât toute sorte d'erreur pour rester ferme dans la foi. L'empereur commanda aussi de fabriquer des chapelles portatives en toile[1], pour qu'il en eût toujours avec lui dans ses expéditions lointaines, afin qu'on célébrât constamment en sa présence les mystères du Christ, et qu'on pût communier. Il fit construire à Antioche une grande église octogone[2], et un pont sur le Danube qu'il traversa[3] à la tête de son armée. Il envahit la Scythie, qui est la Russie, dont il extermina un grand nombre d'habitants et convertit le reste au christianisme[4]. En ce temps-là, l'Inde[5] et la Géorgie[6] se convertirent à la foi. La sainte

---

[1] Les rois Sassanides se servaient également de chapelles en toile et de pyrées portatifs où les *Mobed* entretenaient le feu sacré (Patcanian, *Hist. des Sassanides, d'après les hist. armén.* (en russe), *introd.*, pg. XVII, 7, extr. de Sébéos, pg. 50).

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 62. — La basilique d'Antioche était en effet un vaisseau de forme octogone, fort élevé, au centre d'une spacieuse enceinte. Elle était environnée de logements pour le clergé, et de bâtiments à plusieurs étages. L'or, le bronze, les matières les plus précieuses y étaient en abondance; aussi l'appelait-on l'église d'or. (Cf. Eusèbe, *Vie de Constantin*, III, 50. — Sozomène, II, 2. — Fleury, *Hist. Ecclés.*, liv. II, ch. 35).

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 62. — *Chron. pasc.*, pg. 284. — Théophane, pg. 22.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 62. — Théophane (pg. 22) raconte que Constantin remporta une victoire signalée sur les Germains, les Sarmates et les Goths, et qu'après avoir ravagé leurs terres, il les réduisit en servitude. Mais il répète la même chose deux ans après. La situation de la ville d'*Oëscos* sur le Danube, dans la seconde Mœsie, peut faire conjecturer que Constantin faisait la guerre aux Goths ou aux Taïfales, peuplade scythique, qui habitait une partie des provinces connues aujourd'hui sous le nom de Principautés danubiennes.

[5] Le philosophe Métrodore, qui avait entrepris de longs voyages, avait parcouru l'Inde intérieure (nom que les Romains donnaient alors à la partie méridionale de l'Arabie possédée par les Himyarites ou Homérites et aux provinces de l'Éthiopie comprises entre le Nil et la Mer Rouge), fut la cause indirecte de la conversion de ces pays au christianisme. A son retour, un autre philosophe, Méropius de Tyr, alla avec deux disciples, Edesius et Frumentius, visiter les mêmes contrées; mais il fut tué, et ses deux compagnons entrèrent au service du roi d'Éthiopie (Socrate, I, 19. — Sozomène, II, 24). Devenus libres, Edesius alla à Tyr et Frumentius à Alexandrie, où S.t Athanase le consacra évêque et l'envoya en Éthiopie pour y prêcher la foi. Dès lors le christianisme se répandit parmi les populations du sud de l'Égypte et s'y est maintenu jusqu'à nos jours, bien que fortement empreint d'un grossier fétichisme. (Cf. Ludolf, *Hist. Æthiop.*, liv. III. — Vansleb, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, liv. I, ch. 19. — Lequien, *Oriens Christ.*, T. II, pg. 366, 643. — La Croze, *Hist. du Christ. d'Éthiop. et d'Armén.*).

[6] Plusieurs vierges chrétiennes qui fuyaient les persécutions, abandonnèrent l'Italie et vinrent se réfugier en Arménie, d'où elles durent partir en présence des persécutions de Tiridate qui n'avait pas encore abjuré l'idolâtrie, et elles se fixèrent en Ibérie. Celle qui paraissait conduire ses compagnes s'appelait Nino, selon les chroniques géorgiennes, et Nouni, d'après les Arméniens. Ayant rendu la santé à la reine du pays, elle lui conféra le baptême et prêcha sous sa protection la foi chrétienne. Le roi Mihran se convertit aussi et Nino éleva sur l'emplacement du temple d'Aramazd, non loin de Metzkhéta, une croix sur laquelle on érigea plus tard le couvent de la Croix Vénérable (Cf. Agathange, liv. *Hist. de Tiridate.* — Moïse de Khorène, *Hist. d'Armén.*, liv. II, ch. 86. — Brosset, *Hist. de Géorgie*, Chron. de Wakhtang, T. I, pg. 90 et suiv. § 2. — *Rapports sur un voyage en Géorgie*, n.o I, pg. 47 et suiv. — Wakhoucht, *Géographie de la Géorgie*, pg. 26-27, 300 et suiv.).

Église marchait dans la voie du progrès, et l'épouse stérile se réjouissait de sa fécondité[1].

Constantin avait trois fils, dont l'aîné s'appelait Costanti (Constantin) du nom de son père, le second Costandianos (Constance), et le puîné Costas (Constant)[2]. De son vivant, il les nomma Césars, et ils prirent part avec lui aux charges de l'état. Constantin le Grand avait un frère du nom de Dalmatios (Delmace) qui avait laissé deux fils, Galianos (Gallus) et Julien[3]. A l'âge de 65 ans, il tomba malade à Nicomédie, au moment où, au dire de Saint Jacques, il se rendait en Perse[4].

Lorsque son mal empira, il demanda et reçut le baptême à Nicomédie, ayant différé jusqu'alors, car il voulait se faire baptiser au Jourdain. Constantin laissa à ses trois fils un testament, parce qu'aucun d'eux n'était présent. Par ce testament il donnait à l'aîné le siége de Constantinople, au second celui d'Antioche, et au troisième celui de Rome. Il remit ce testament à un prêtre du nom d'Eusèbe qui professait secrètement l'arianisme[5]. Constantin le Grand mourut le dimanche, jour de la fête de la Pentecôte, 22 du mois *yar* (mai), après avoir régné 32 ans. Ses restes mortels furent portés à Constantinople et enterrés en pompe dans l'église dédiée aux Saints-Apôtres[6].

Le second fils de Constantin arriva le premier à Constantinople et reçut du prêtre le testament en lui promettant d'être fidèle à sa secte. Il s'empara de la capitale, et donna à son frère aîné l'autre testament concernant Antioche. Celui-ci, quelques jours après, partit avec l'intention d'aller faire la guerre à son frère cadet, au sujet de Rome. Dalmatios (Delmace) qui était César et commandant des troupes de Rome, marcha à sa rencontre et le tua; mais après avoir fomenté la révolte, il mourut chargé de forfaits. Constant voulait le faire exécuter avec ses fils, mais on eut pitié d'eux, parce que Galianos (Gallus) était malade et que Julien était un jeune homme encore en bas âge, circonstances qui les sauvèrent de la mort[1]. Ces deux princes se rendirent peu après chez le second fils de Constantin (le Grand) qui les envoya à Macali (Macellum), campagne près de Césarée, pour y étudier. Ils étaient fervents dans l'exercice du culte divin et attachés aux martyrs. Ils construisirent à Césarée la chapelle de Saint Mamas, en y travaillant tous les deux de leurs mains. La bâtisse de Gallus restait debout, tandis que celle de Julien s'écroulait et tombait en morceaux, ce qui trahissait son avenir[2].

---

[1] *Psalm.*, CXII, vers. 8.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 62, 63.

[3] Delmace, dit le Censeur, fils de Constance Chlore, et frère de Constantin le Grand, eut pour fils Flavius Julius Delmatius. Quant à Gallus et à Julien, ils étaient fils d'un autre frère de Constantin le Grand, appelé Jules Constance, massacré par les troupes impériales avec le reste de la famille de Constantin, par ordre de Constance, second fils de ce prince.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 62. — La campagne de Perse avait pour but de refuser à Sapor les cinq provinces que Narsès vaincu avait cédées aux Romains, et que Sapor réclamait avec insolence. Constantin, arrivé en 337 à Nicomédie, y apprit la nouvelle que Sapor lui envoyait des ambassadeurs pour demander la paix. Le 3 avril de la même année, Constantin tomba malade et se fit baptiser, comme il a été dit plus haut (note 5, pg. 113).

[5] Eusèbe de Nicomédie fut, à ce qu'il paraît, le dépositaire du testament de l'empereur. (Cf. à ce sujet les renseignements rassemblés par Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, éd. S.t Martin, T. I, pg. 384 et suiv.).

[6] Constantin mourut le 22 mai 337, à midi, sous le consulat de Félicien et de Titien, ayant régné près de 31 ans et ayant vécu 63 ans. Son corps, au dire d'Eusèbe, (*Vie de Constant.* liv. IV, ch. 66 et suiv.) fut porté à Constantinople dans un cercueil d'or, et déposé au palais impérial, puis ensuite dans l'église des SS. Apôtres, où il fut placé dans un tombeau de porphyre. Vingt ans après, on répara l'église, et le sarcophage de Constantin fut transporté dans l'église de S.t Acacius, d'où il fut ramené aux SS. Apôtres, après la réparation de l'édifice. On trouvera les détails de l'inhumation de Constantin dans le livre d'Eusèbe déjà cité, dans Sozomène (II, 34), Jean Chrysostôme, (2e homélie aux Corinthiens, 26), et Cédrénus, (T. I, pg. 296). — Cf. aussi Muratori, T. I, pg. 74 ; *Hist. misc.* liv. II. — Le savant voyageur Gilles (Gyllius) qui visita Constantinople au XVIe siècle, dit qu'on lui montra près des ruines de l'église des Apôtres, une énorme cuve de porphyre que les Turcs disent être le tombeau de Constantin (*De Constantinopoleos topogr.*, (1682), liv. IV, ch. 2, pg. 270 et suiv.). — Cette cuve est aujourd'hui dans le jardin qui entoure la mosquée du sultan Soliman Ier, appelée la *Suleymanié*.

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 62-63. — Avant sa mort, Constantin avait fait un testament en vertu duquel il partagea son empire entre ses trois fils et ses deux neveux. Quand l'empereur mourut, ses fils étaient éloignés de la capitale, et Constance son second fils, qui était chargé du gouvernement de l'Orient, arriva à Constantinople. Une sédition militaire éclata presqu'aussitôt, et les légions et le peuple ne voulurent reconnaître pour maîtres que les fils de Constantin, à l'exclusion de leurs cousins. Dans cette sédition, on massacra toute la famille de l'empereur, à l'instigation de Constance. Deux princes, fils de Jules Constance et neveux de Constantin le Grand, qui s'appelaient Gallus et Julien, purent échapper à la mort. S.t Grégoire de Naziance accuse de ce crime les soldats, mais Julien dit que Constance s'en déclara seul coupable et s'en repentit. Le 3 avril 337, les trois fils de Constantin prirent le titre d'Auguste; c'étaient Constantin II, Constance et Constant; ils se réunirent en conférence en Pannonie, afin de faire entre eux un nouveau partage de l'empire. L'aîné eut pour sa part les Gaules, l'Angleterre et l'Espagne dont il avait été le gouverneur avec le titre de César. Le plus jeune, Constant, eut Rome, l'Italie, l'Afrique et une partie de l'Illyrie; Constance, le cadet, resta en possession de l'Orient et y joignit Constantinople, la Thrace et la Grèce. La discorde éclata bientôt entre Constantin II et Constant, au sujet de leurs possessions, et dans une embuscade que lui tendit Constant, l'aîné des frères fut assassiné. Constant ne jouit pas longtemps des possessions de son frère, car un soldat de fortune, Magnence, se déclara Auguste, tua Constant et prit ses états. A la suite de complications sans nombre, des usurpateurs prirent la pourpre; mais Constance parvint habilement à se débarrasser de ses rivaux, et couronna sa politique en battant Magnence près de Mursa, sur la Drave. Dès lors, il devint seul maître de l'empire, jusqu'au moment où de nouvelles complications suscitées par les Perses, et la rébellion de Julien, mirent sa puissance en péril. Il mourut en 361, au moment où Julien s'emparait de la pourpre dans les Gaules.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 63. — Gallus échappa au massacre de la famille de Constantin, à cause de son état maladif, et Julien son frère fut sauvé par Marc, évêque d'Aréthuse. Constance sépara les deux frères, en envoyant l'aîné à Ephèse, et en plaçant Julien le plus jeune sous la direction d'Eusèbe de Nicomédie. A l'âge de 7 ans, Julien fut confié à l'eunuque Mardonius, scythe de nation et philosophe, qui l'initia à la connaissance des maximes de Pythagore, de Platon et d'Aristote. Plus tard, Constance envoya les deux jeunes princes à Macellum, au pied de l'Argée, près Césarée de Cappadoce, où, sous la garde de surveillants zélés, ils continuèrent à étudier avec des maîtres chrétiens que leur donna l'empe-

Constantin (Constance) manda chez lui Gallus qu'il créa César d'Antioche. A l'exemple de son père, il se révolta et fut mis à mort par l'empereur [1], qui mit en même temps Julien en prison pour avoir soutenu son frère. Mais l'empereur, cédant aux prières de l'impératrice Ephsia (Eusébia), lui rendit la liberté et l'envoya à Athènes, pour y étudier. Là se trouvaient Grégoire de Naziance et Basile, couple de foi, qui lui prédirent son avenir [2].

En ce temps-là, Constantin (Constance) fit bâtir une ville dans la province de Séleucie, et la nomma Cinopolis [3]. L'année 6 de Constant empereur de Rome, Macnitis (Magnence) se leva contre lui, s'empara de l'Italie et de l'Afrique et ceignit le diadème à Sirmi (Sirmium). Quelques forcenés, ayant rassemblé des partisans, assassinèrent Constant avec Constantin son neveu, qui avait régné avec lui pendant trois ans. Cette nouvelle irrita beau-

---

reur. S.t Grégoire de Naziance (*Disc.* 3; T. I, pg. 58), parle des constructions qu'élevèrent les deux frères sur le tombeau de Mamas, martyr célèbre de la Cappadoce, du peu de succès de la bâtisse de Julien, et il offre de produire un grand nombre de témoins oculaires de ce prodige. Sozomène appuye son témoignage (liv. V, ch. 25).

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 63-64. — Gallus ayant été nommé César par Constance, fut associé à l'empire en 351, et prit le nom de Constance Galle. Il reçut le gouvernement de l'Orient; mais ses cruautés le firent rappeler et le comte Barbation fut chargé de lui arracher la pourpre et de le conduire à Flanone en Istrie. Il fut mis à mort en 354, après avoir été jugé par un tribunal qui le convainquit de ses crimes.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 64. — Julien n'avait pris aucune part aux cruautés de Gallus; cependant on essaya de le perdre, en l'accusant d'être sorti du château de Macellum, et d'avoir parlé avec Gallus à Nicomédie. Julien répondit qu'il avait été autorisé à ces deux actes par l'empereur lui-même, ce qui ne l'empêcha point d'être gardé très-étroitement et surveillé avec un soin particulier (Ammien Marcellin, liv. XV, ch. 2. — Julien, *ad Athœn.* et *Orat.* 10.) Etant venu à Constantinople, il y continua ses études avec des maîtres chrétiens que lui donna l'empereur; mais celui-ci, jaloux de sa popularité, l'envoya bientôt à Nicomédie où il suivit les leçons de Libanius, fameux rhéteur païen (Julien, *Ep.* 51. — Libanius, *Orat.* 5 et 10). Julien s'étant pris ensuite de passion pour la magie, alla à Pergame étudier les sciences occultes sous la direction d'Édésius, et abandonna le christianisme pour revenir au paganisme, en choisissant le Soleil pour son Dieu suprême (Julien, *Disc. à Salluste*). Après la disgrâce de son frère, Julien fut mandé à Milan, d'où l'impératrice Eusébie obtint pour lui de l'empereur qu'il pourrait se retirer en Grèce. Il arriva à Athènes, suivit les leçons des maîtres qui tenaient école ouverte dans cette ville, et étudia, avec S.t Basile et S.t Grégoire, les Livres-Saints. Ces deux pères de l'Église lui reprochèrent plus tard son hypocrisie dans leurs écrits (S.t Basile, *Ep.* 41. — S.t Grég. Naz., *Orat.* 4). S.t Grégoire avait prédit l'avenir de Julien, car un jour, en le montrant à ses amis, il leur dit en soupirant: « Quel monstre l'empire nourrit dans son sein! Fasse le ciel que je sois faux prophète! »

[3] Il y a ici dans le texte de Michel, une altération dans les noms de lieux qu'il mentionne, car dans le passage correspondant d'Aboulpharadj (*Chr. syr.* pg. 64), il est dit: « L'empereur Constance, cadet [des fils de Constantin], augmenta Amid et l'appela *Augusta* (Sébaste). » (Cf. Aussi Ammien Marcellin, liv. XVIII, ch. 9. — Théophane, pg. 29). Selon S.t Martin (*Mém. sur l'Arm.*, T. I, pg. 166-173), Amid est un des noms de Tigranocerte, ville que Constance fortifia contre les Perses et dont il confia la défense à la 5e légion *parthique*. Amid devint plus tard la métropole de la Mésopotamie.

coup Constance qui, fondant sur Magnence, le tua avec Ophilos (Décence?) son collègue[1].

En ce temps-là parut une croix lumineuse du côté de l'Orient. L'empereur se rendit à Rome et fit rentrer cette ville sous son autorité[2]. De retour à Constantinople, il créa Julien, César, lui donna pour épouse Aliné (Hélène) ou Costia (Constantine) sa sœur, l'envoya contre les barbares, qu'il mit en déroute, et conquit sur eux plusieurs provinces[3]. Quant à Constance, averti lui-même que les Juifs de Césarée de Palestine s'étaient révoltés, il se dirigea du côté d'Antioche, fit marcher contre eux ses troupes, et les massacra[4]. L'empereur persistait cependant dans l'erreur et luttait contre les orthodoxes[5]. Julien, en traversant une rue[6], trouva la fortune au moment même où il la rêvait, parce qu'une couronne tressée tomba sur sa tête, et aussitôt l'armée qui l'accompagnait le proclama empereur[7]. A partir de ce moment, il démasqua l'impiété qu'il avait dissimulée jusqu'alors; il renia Dieu qui l'avait sauvé de la mort, il adora les idoles et réunit contre l'empereur Constantin (Constance) une armée[1]. Celui-ci fut frappé de stupeur à cette nouvelle; aussitôt il se fit baptiser par Zoïosé (Euzoïus)[2] évêque arien d'Antioche, et marcha à la rencontre de Julien. Cependant la maladie l'ayant atteint, alors qu'il se trouvait entre la Cilicie et la Syrie (?) (*lisez* Cappadoce), il mourut après un règne de 25 ans, étant âgé de 48 ans[3]. Avant de rendre l'âme, le repentir s'empara de lui, et il professa la foi orthodoxe en disant: « Je n'ai jamais admis le Fils de Dieu pour créé, mais on m'avait fait dire qu'il était inférieur à son Père; j'ai eu tort; à présent je le confesse avec le Saint-Esprit, consubstantiel avec le Père[4] ». L'empereur fit décréter par l'Église que personne n'irait à la guerre sans se munir au préalable des armes spirituelles, c'est-à-dire sans communier, et il mourut.

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 64. — Magnence né, en 303, en Germanie ou dans la Grande Bretagne, était le chef des gardes de Constant, quand il se fit proclamer empereur à Autun en 350; ses frères Décence et Didier (Desiderius) furent créés pas lui, Césars. Magnence qui était maître de l'Occident, se porta contre Constance qui le battit à Mursa en 351, puis dans les Alpes. Après cet échec, Magnence revint à Lyon en 353 et se poignarda; son frère Décence, en apprenant ces revers, s'étrangla à Sens.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 64. — Constance fit son entrée triomphale à Rome le 28 avril 357, et il resta pendant un mois dans cette ville pour en admirer les monuments (Ammien Marcellin, XVI, 10, 16) et dresser l'obélisque égyptien que le pape Sixte-Quint fit rétablir sur la place S.t Jean de Latran.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 64. — Le 6 novembre 355, Constance, devant les troupes assemblées, déclara Julien, César, et l'envoya en Gaule pour s'opposer à la marche des barbares. (Ammien Marcellin; XV, 8. — Julien, *Epist.* et *Orat.* 3.) Pendant six années, et malgré la surveillance active des espions de l'empereur, Julien se fit admirer comme excellent général et parfait administrateur. Chéri des soldats, ses troupes se révoltèrent, quand Constance voulut rappeler des détachements qui étaient dans les Gaules et les détacher de l'armée de Julien. On peut lire dans Ammien Marcellin le récit des campagnes de Julien dans son gouvernement des Gaules (Liv. XVI, XVII, XVIII et *passim.*)

[4] La révolte des Juifs de Diocésarée qui, en 353, massacrèrent la garnison romaine, et se donnèrent pour roi un certain Patricius, fut bien vite étouffée par Gallus qui envoya d'Antioche des troupes contre les rebelles. Ceux-ci furent exterminés, et les villes de Diocésarée, Tibériade, Diospolis et autres furent brûlées, (Socrate, II, 33. — Sozomène, IV, 7. — Théophane, pg. 33. — Cédrénus, T. I, pg. 299).

[5] Michel paraît mal renseigné quand il croit que Constance était arien. Sans doute ce prince fut souvent obsédé par des évêques appartenant à cette secte, qui l'obligèrent à plusieurs reprises à rassembler des conciles; mais il s'en rapportait pour les questions de foi à Maximin, évêque de Trèves. dont il appréciait et la sainteté et la science. Guidé par les conseils de ce prélat, il se déclarait hautement pour l'orthodoxie; aussi les écrivains catholiques ont-ils représenté cet empereur sous les couleurs les plus favorables; les Pères de l'Église eux-mêmes l'ont comblé de louanges, et lui ont accordé le titre de Bienheureux. (S.t Athanase, *Apol. ad Const.*, T. I, pg. 296 et *passim.*) Les païens le représentent comme un prince cruel, avare, vicieux, et guidé par des ministres pervers. Eutrope (liv. X) semble être dans le vrai, en disant qu'il essaya de faire le bien, mais qu'il en fut empêché par son entourage.

[6] Ce fait se passa, au dire des historiens occidentaux, dans une petite localité de la Gaule, alors que Julien se rendait dans les provinces que Constance lui avait confiées pour s'opposer aux incursions des barbares.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 65. —

Ce qui détermina Julien à prendre la pourpre, fut la révolte des soldats Hérules et Bataves qui étaient dans son armée et que Constance appelait près de lui, malgré les conventions passées avec ces auxiliaires barbares qui servaient dans les cohortes de l'empire, à la condition de ne jamais être contraints à passer les Alpes: « Qui relictis laribus transrhenanis, sub hoc venerunt pacto, ne ducerentur ad partes unquam transalpinas. » (Ammien Marcellin, XX, 4.) L'ordre de l'empereur était tellement impératif, que Julien offrit de se démettre de sa dignité de César (Julien, *ad Athœn.*, pg. 282 et suiv.), pour éviter d'être la cause d'une sédition militaire. Cependant Julien faisait exciter les milices barbares contre Constance et répandait contre lui des libelles (Ammien Marcellin, XX, 4. — Zozime, III, 9. — Julien, *ad Athœn.*, pg. 283). Dès que les troupes eurent communication de l'ordre formel de Constance, elles se réunirent à Paris, et là, elles obligèrent Julien à se déclarer empereur en 360, devant les légions rassemblées en face du palais des Thermes, sa résidence habituelle. Ce palais dont les ruines se dressent encore aujourd'hui, non loin de la rive gauche de la Seine, occupe un vaste emplacement dont la façade principale regarde le boulevard S.t Michel. Il est relié à des constructions plus modernes, connues sous le nom d'Hôtel de Cluny, où l'on a recueilli tous les monuments qui se rattachent à l'histoire de l'ancien Paris. (Cf. la *Description du Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny*, par Ed. Dusommerard).

[1] Julien était à Vienne, dans les Gaules, lorsqu'à la suite d'un songe, il se décida à marcher contre Constance, qu'une prédiction rapportée par Ammien Marcellin, Zozime et Zonaras, annonçait devoir mourir avant la fin de l'année 361. Afin de s'attirer les sympathies des soldats, il proclama la liberté de conscience, et lui-même fit en apparence, profession de christianisme (Ammien Marcellin, XXI, 2). Cependant, en entrant en Illyrie, il se déclara ouvertement idolâtre. Arrivé dans la Thrace, il prit plusieurs villes. C'est à ce moment que Constance qui guerroyait contre les Perses, se décida à revenir à Antioche, pour se porter à la rencontre de l'usurpateur.

[2] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 64) appelle l'évêque d'Antioche, Euzoïos, ܐܘܪܝܘܣ, comme S.t Athanase, qui raconte le baptême de Constance par ce prélat arien, et ajoute qu'il mourut dans l'impénitence (*de Syn.*, T. I, pg. 748.)

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr, syr.*, pg. 64. — En quittant Antioche, Constance marcha du côté de la Cilicie, déjà atteint par la maladie. A Tarse, il éprouva les symptômes de la fièvre et continua sa route. Arrivé dans les gorges du Taurus, à Mopsucrène, petite localité sur l'emplacement de laquelle s'élève actuellement le caravansérail de Mézarlik-olou-Khan (Cf. mon *Voyage dans la Cilicie*, pg. 366), le mal empira et il mourut le 2 novembre 361, à l'âge de 44 ans. (Ammien Marcellin, XXI, 13-15. — Aurelius Victor, *Epitom.* pg. 227. — Eutrope, liv. X. — Socrate, II, 7. — *Chron. pasc.*, pg. 294. — Cédrénus, T. I, pg. 303.)

[4] S.t Grégoire de Naziance, *Orat.* 21. — S.t Jérôme, *Chron.* et *Epist.* 60.

Cependant Julien était très-versé dans les sciences occultes; il invoqua, sous le nom de hazard de la fortune, la puissance du démon, et se rendant à Constantinople, il monta sur le trône[1]. Aussitôt il bouleversa l'ordre de l'État[2], il répudia sa femme[3] et revêtit le manteau des philosophes, c'est-à-dire le cuir teint que l'on nomme *atim*[4], et prit la pourpre en dérision. Cependant quelques historiens racontent sur Julien les faits que voici: «Asclépios et Licianos (Licinius), qui étaient frères, avaient épousé deux sœurs de l'empereur Constantin. Julien était fils d'Asclepios. Lorsque Galianos (Gallus), son frère, fut mis à mort pour s'être révolté, Julien se réfugia sur le saint autel et fut sauvé, grâce aux prières du patriarche Athanase. Licinius avait une fille nommée Eluthra, qui, à la mort de son père, avait hérité de sa fortune, et vivait dans la chasteté et la piété. Lorsqu'elle eut résolu d'aller à Jérusalem pour y faire ses dévotions, elle confia sa fortune, consistant en 13 couronnes d'or, 3 siéges d'or ornés de pierres précieuses, 155 quintaux de parures de femme, en or, 95 quintaux d'or non monnayé, avec beaucoup de vêtements d'un grand prix, à Julien, comme à un homme désintéressé et philosophe, parce qu'il portait des habits de peau. Julien, de concert avec Mélanus, son maître païen, se décida à ne point rendre à Eluthra ses effets, qu'il cacha chez lui, et au retour de cette princesse, il nia [avoir reçu le dépôt], et jura sur l'Évangile. Eluthra fort triste, allait rentrer chez elle, quand, chemin faisant, elle vit un cadran près duquel se trouvait une idole. Satan s'adressa à elle et lui dit: «Adore-moi, sois ma favorite comme l'était ton père, et je te rendrai ta fortune. » Eluthra ne prêta aucune attention à ces paroles. Mais il arriva que Julien vint à passer par le même endroit, et Satan lui parla en ces termes : « Je t'exposerai à la risée de tout le monde, pour t'être approprié la fortune d'Eluthra dont j'avais comblé son père mon favori, et parce que tu as fait un faux serment. » Julien fut terrifié et communiqua à Mélanus ce qui lui était arrivé. Celui-ci lui dit : « Adore Satan pour qu'il ne mette point à exécution ses menaces. » Puis il l'amena et l'offrit à Satan ; ensuite il lui sacrifia son unique fille déjà enceinte, et arrachant son enfant de son sein, ils en firent un holocauste [1]. Ensuite Mélanus introduisit Julien dans un antre profond, demeure des démons, où Satan lui promit une vie d'un siècle et le royaume de toute la terre. Julien se mutila et se donna aux démons. Étant devenu César, sa puissance prospéra ; il s'adonna encore davantage aux sciences occultes, aux augures et aux sacrifices offerts aux démons, en faisant mêler le sang (des victimes) à l'eau des fontaines et à tous les mets, de façon que tous ceux qui en buvaient ou en mangeaient, eussent le même cœur que lui. Lorsqu'il apprit qu'une statue en bronze du Christ, dressée dans la demeure de la femme hémorroïsse à Césarée, opérait de nombreuses guérisons, il la fit abattre et remplacer par une idole qui fut consumée par un feu envoyé par le Seigneur [2].

---

[1] Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 64-65. — Le 11 novembre 361, Julien fit son entrée à Constantinople, et fit faire de magnifiques funérailles à Constance (Ammien Marcellin, XXII, 2. — Zozime, III, 11. — Socrate, III, 1. — Zonaras, T. II, pg. 24, liv. 13.) L'avénement de Julien fut salué avec de grands transports d'allégresse, et Mamertinus, païen comme l'empereur, dit que le peuple forma les plus heureux souhaits pour son régne, tant on avait foi en son courage, sa justice et sa prudence (Mamertin., *Panég.*, ch. 27.)

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 65. — Les réformes de Julien commencèrent par le palais dont il expulsa les nombreux parasites qui vivaient là aux dépens du trésor, (Libanius, *Orat.* 10, T. II, pg. 292. — Ammien Marcellin, XXII, 4). Ensuite il étendit ses réformes à l'armée, rétablit la discipline qui s'était relâchée, et occupa les soldats à des travaux utiles, pour leur éviter l'oisiveté des camps. (Ammien Marcellin, XXII, 4, 7. — *Cod. Théodos.* liv. VII, lit. 4, lois 7, 8). Julien soulagea les provinces, en modérant les taxes, en diminuant les impôts et en accordant des priviléges (Ammien Marcellin, XXV, 4. — Mamertin., *Panégyr.*, ch. 25. — Libanius, *Orat.* 4, 10. — Julien, *Misopog.*, pg. 365 et *Lettr.* 47. — *Cod. Théodos., passim.*).

[3] Hélène, seconde fille de Constantin le Grand et de Fausta, avait épousé Julien, en 355. Elle mourut en 360 et fut enterrée à Rome dans la sépulture de sa sœur Constantine, femme de Gallus. Elle n'eut pas d'enfants (Ammien Marcellin, XXXI, 1). On a accusé Julien d'avoir répudié sa femme, et c'est l'opinion de Michel, qui est fort défavorable à cet empereur; mais d'autres disent qu'il la fit empoisonner; ces deux accusations sont mensongéres.

[4] Le mot *ատիմ* n'est pas arménien, et me parait être une transcription du syriaque ܐܛܡܐ qui veut dire «solide, épais» (Cf. Castelli, *Lexic. syriac.*, I, pg. 28); dérivé lui-même de l'hébreu אֵטוּן qui signifie «fil», et en chaldéen «corde» ou «lien».

---

[1] Julien, en marchant contre la Perse, visita Carrhes (Harran). Cette ville située au sud d'Edesse est célèbre par la défaite de Crassus et par un temple du Dieu *Lunus*, qui fut longtemps centre du sabéïsme. Julien visita ce temple ; à ce propos Théodoret, qui semble avoir été copié ici par Michel, raconte (liv. III, ch. 26) que l'empereur y sacrifia, et qu'étant sorti du sanctuaire, il en fit fermer les issues, les scella de son sceau et laissa aux portes des soldats, avec l'ordre de défendre l'accès du temple jusqu'à son retour de l'expédition de Perse. A sa mort, on entra dans le temple, et on y trouva une femme suspendue par les cheveux, les bras étendus, le ventre ouvert ; Julien ayant cherché dans ses entrailles des signes de sa victoire. Sozomène (liv. VI, ch. 1) n'adopte pas ce récit ; S.t Grégoire de Naziance n'en parle pas non plus, ce qui donne à penser que ce fait est fort peu certain, et paraît une invention des ennemis de Julien.

[2] Eusèbe, (*Hist. ecclés.*, liv. VIII, ch. 18), parle de la femme que Jésus guérit d'un flux de sang (Luc, VIII, 43. — Marc, V, 25. — Matthieu, IX, 20), et dit qu'elle avait fait placer dans la ville de Panéas une statue pour perpetuer la mémoire du bienfait qu'elle avait reçu. Cette statue était d'airain et surmontait une colonne de pierre. La femme hémorroïsse était représentée à genoux devant un homme vêtu d'une longue robe qui lui tendait la main. Au pied de la statue croissait une plante qui offrait un remède efficace contre les maladies. Eusèbe dit qu'il vit cette statue. Ce récit se trouve également dans plusieurs historiens byzantins, et notamment dans Jean Malala (*Chronog.*, pg. 305) qui dit qu'une femme de Panéas, appelée Véronique, vint trouver Hérode II pour lui demander de l'autoriser à élever une statue à Jésus qui l'avait guérie ; dans cette vue, elle lui remit une lettre qu'Hérode lut, et il l'autorisa à élever la statue. (Cf. sur cette statue élevée par l'hémorroïsse à J. C., les ***Recherches sur la personne de Jésus et de Marie***, par Peignot, pg. 85 (Dijon, 1829). Astérius, évêque d'Amasie, dit que cette statue fut enlevée par Galère Maximin, et Photius (*Bibl. græc.*, cod. 271) nous a conservé les paroles de cet écrivain dont les livres sont aujourd'hui perdus. Rétablie plus tard dans un endroit de l'église, appelé *Diaconicum*, Julien fit enlever et briser cette statue, et la remplaça par une autre que la foudre renversa (Sozomène, V, 21. — Philostorge, *Hist. ecclés.*, VII, 3).

Sur ces entrefaites, Julien vint à Antioche[1]. En franchissant la porte de cette ville, il apprit cet événement et en fut fort irrité. En ce moment, il aperçut un prêtre chrétien, et il dit au philosophe Libanus: « Demande à ce prêtre où se trouve le fils du charpentier? » — « Il exerce le métier de son père et travaille au cercueil du prince qui va se faire tuer en Perse[2]. » Leurs cœurs bien que profondément blessés, se turent cependant; mais après son entrée dans la ville, Julien augmenta le salaire des troupes qu'il avait rassemblées et qu'il conduisait en Perse. Cette mesure fit hausser le taux de l'argent et la populace de la ville lui adressa des insultes: « Pourquoi portes-tu inutilement cette barbe longue et épaisse? laisse-nous l'arracher? fais en une corde, attache-la aux cornes des taureaux, amène-les et sacrifie aux idoles, en témoignage de l'amour que tu leur as voué? » Julien transporté de fureur, ordonna à ses troupes de les exterminer avec le tranchant de l'épée; mais le sophiste le calma en disant: « Prince, ils ne méritent point la mort, mais un outrage. » Julien les fit assembler et après les avoir fait flageller, il les renvoya[3]. Sur la montagne d'Antioche, il y avait un couvent appelé Apoula (Apollon(?)) où se trouvait le tombeau du patriarche Babel (Babylas), qu'il fit exhumer et transporter dans la ville. Les chrétiens au comble de la joie, l'enlevèrent et le transportèrent en chantant des psaumes et des hymnes, car Julien avait fait élever [en cet endroit] une statue en l'honneur d'Apollon. Ensuite Julien interrogea le sort afin de savoir quelle serait l'issue de son expédition en Perse. Le devin ne répondit pas, et l'empereur apprit que c'était à cause de Babylas. Après le transport du corps de ce saint, le devin lui fit une réponse favorable [1]. Julien fit alors placer devant la statue deux autels; sur l'un on mit du feu et sur l'autre de l'or, et il dit: « Quiconque songe à son bonheur, le trouvera ici près. » Il fit ensuite dresser un troisième autel avec de l'encens et il ordonna d'en prendre une poignée et de le jeter sur le feu, et après, de prendre l'or de la même main. Beaucoup de gens ne se rendant pas compte de cet acte sacrilége, tombèrent dans le piége. Puis ils allèrent s'asseoir à la table du banquet, et suivant l'usage, lorsqu'ils voulurent faire le signe de la croix sur la coupe remplie de vin et sur le pain, un homme qui était au courant de ce qui venait de se passer, s'écria: « Que faites-vous donc, après votre apostasie? » Les autres, étonnés, lui demandèrent alors: « Quand donc avons-nous apostasié? » Il leur fut répondu: « Mais en jetant l'encens sur le feu et en prenant l'or. » A ces mots, ils s'enfuirent comme des furieux hors de la maison et allèrent jeter l'or à la face de l'empereur, en se proclamant chrétiens et prêts à mourir pour l'amour du Christ. L'empereur leur pardonna pour ne pas en faire des martyrs [2].

---

[1] En 362, Julien quitta Constantinople, et ayant traversé toute l'Asie-Mineure, il sacrifia aux idoles dans les principales villes, rétablit les temples et persécuta les chrétiens. Il arriva à Antioche, après avoir franchi les défilés du Taurus, et mit deux mois à accomplir ce voyage (Ammien Marcellin, XXII, 9).

[2] Cf. Libanius, *Orat.*, 10, T. II, pg. 323-324.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 65. — Tout ce récit de Michel respire la plus grande confusion; les événements y sont racontés sans suite, et sont la plupart du temps faussés par le narrateur. Julien ne commit point de cruautés à Antioche, et se contenta de punir les habitants de leurs railleries à son égard, en composant contre eux le *Misopogon*, violent pamphlet, et en leur annonçant à son départ qu'il ne reviendrait plus à Antioche, dont les habitants l'avaient si mal accueilli. En effet, les sources historiques les plus authentiques racontent, au sujet du séjour de Julien à Antioche, que l'empereur y était entouré de philosophes, de magiciens, de charlatans, ce qui avait déplu aux Antiochiens, peu favorables à sa philosophie. Les lettrés de la ville l'avaient chansonné et leurs vers satyriques couraient parmi le peuple. On raillait sa petite stature, ses superstitions, ses sacrifices, ses monnaies représentant des types bizarres (Cohen, *Descript. des monnaies de l'Empire romain*; T. VI, pl. XI, pg. 365 et suiv.) et surtout sa barbe hérissée. Comme Julien était arrivé à Antioche à l'époque d'une disette, et que les mesures qu'il avait prises pour assurer du pain au peuple n'avaient fait qu'accroître la famine, les auteurs anonymes qui répandaient des pamphlets contre l'empereur, s'étaient laissé entraîner aux plus violentes diatribes. Julien aurait pu facilement répandre du sang humain pour venger sa personne outragée; il se contenta de faire couler le sang des sacrifices et d'écrire son *Misopogon*, en collaboration avec Libanius (Elie de Crète, *Comment. in Grég. Nazianc.*, T. II, pg. 483). Dans ce livre, il feignit de se faire son procès, mais c'était pour faire ressortir davantage les débauches et les désordres des habitants d'Antioche. Cette satyre attira des répliques qui le blessèrent vivement, et c'est alors qu'il jura de quitter Antioche pour toujours. Cependant à la suite de ces querelles, une révolte militaire éclata contre Julien, sans que la cause en soit bien connue; l'empereur pardonna, aimant mieux commencer par triompher de lui-même, avant d'aller ériger des trophées en Perse (Libanius, *Orat.* 4, T. II, pg. 161; et *Orat.* 10, pg. 307).

---

[1] Julien qui consultait tous les oracles, voulut aussi connaître celui d'Apollon de Daphné, près d'Antioche. C'est ce nom d'Apollon, dont Michel a fait le couvent d'Apoula, *վանք Ապուլա*. Après avoir offert des sacrifices et des offrandes, le dieu s'obstina à rester muet, parce qu'il était infecté par le voisinage des cadavres; l'oracle donnait à entendre que S.t Babylas, dont les reliques avaient été transportées dans ce lieu, faisait tort aux prêtres païens du dieu. Julien donna aussitôt l'ordre d'extraire les reliques du saint, qu'il appelle *τον νεκρὸν* (*Misopogon*, pg. 361) et de les porer à Antioche. Les chrétiens vinrent au devant du cortége, placèrent les reliques sur un char, en chantant des louanges et des psaumes (S.t J. Chrys., *de Babyla et contr. Jul. et Gentil.*, T. II, *passim*; T. V, pg. 1-157). Cette hardiesse déplut à Julien qui ordonna à Salluste, un de ses officiers, de faire le procès aux chrétiens. L'un d'eux, Théodore, fut livré aux bourreaux. Publia et son fils furent insultés (Rufin, X; 35, 36. — S.t Augustin, *Cité de Dieu*, XVIII, 52. — Socrate, III, 18-19. — Théodoret, III, 10, 11, 17. — Sozomène, V, 18-19. — Evagrius, I, 16). Peu après, le 22 octobre 362, le feu prit au temple d'Apollon à Daphné, et dans sa colère, Julien accusa de ce crime les chrétiens, qu'il accabla de mauvais traitements (Ammien Marcellin, XXII, 13. — S.t J. Chrys., *op. cit.* T. II, pg. 531 et suiv. — Théodoret, III, 10. — Sozomène, V, 19. — Théophane, pg. 42. — Cédrénus, T. I, pg. 306). On peut consulter sur S.t Babylas, *les Vies des SS.* du père Aucher, **Վարք Սրբոց** (Venise, 1810-1814) et l'abrégé du même ouvrage, intitulé *Fleurs des vies des SS.*, ***Ծաղիկ վարուց Սրբոց***, (pg. 44). Les Arméniens et les Grecs célèbrent la fête de S.t Babylas le 4 septembre, et les Latins le 24 janvier.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 65. — Julien, après avoir fait remplacer sur les enseignes le monogramme du Christ par son image et celles de ses dieux, employa un autre stratagème pour tromper les soldats chrétiens de son armée. Voulant renouveler en apparence les anciennes largesses des premiers temps de l'empire, il fit dresser un tribunal où il s'assit, et fit placer un autel portant les enseignes, avec une table chargée d'encens. Chaque soldat en

A Césarée, Julien subit un affront semblable, et il changea le nom de cette ville en celui de Pazké (Mazaca(?)), ainsi que celui de Constantinople, à laquelle il ôta le nom de Constantin pour lui donner celui de Buzos (Byzance)[1]. Julien ordonna de remettre les écoles aux mains des païens; il fit construire des autels et élever des couvents de religieuses sous l'invocation des idoles, composer et étudier des traités sur les dieux[2]. Ensuite Julien donna l'ordre qu'on lui préparât à Edesse une habitation princière; mais les habitants s'y refusèrent[3]. Quoique Julien fut fort irrité, il ajourna son ressentiment jusqu'à ce qu'il fût de retour de la Perse, libre d'autres préoccupations. Il vint ensuite à Harran (Carrhes), où il fut reçu avec honneur. Dans cet endroit, il sacrifia au Destin, honora les Juifs qui habitaient la ville[4], combla d'éloges la religion judaïque et promit d'aller à Jérusalem afin de rebâtir le Temple et de sacrifier selon leurs lois. Au comble de la joie, les Juifs s'excitèrent les uns les autres, et s'étant réunis entre eux, ils prirent 3000 mesures de chaux et allèrent à Jérusalem pour rebâtir le Temple. Mais le Seigneur fit éclater un incendie, qui consuma les fondements commencés et détruisit en même temps les outils [des ouvriers[5].]

---

défilant, jetait un grain d'encens sur le feu de l'autel. Peu après, quelques soldats chrétiens buvant ensemble, apprirent de l'un d'eux, qu'en ayant fait brûler l'encens sur l'autel surmonté de la figure des dieux et de celle de Julien, ils avaient cessé par ce fait même d'être chrétiens. Aussitôt le désespoir s'empara d'eux; ils coururent au palais pour protester de leur foi et jetèrent aux pieds de Julien l'argent qu'ils avaient reçu de lui. L'empereur ordonna de les faire mourir; on les conduisit sur le lieu du supplice; mais en ce moment les trompettes sonnèrent, leur grâce fut accordée, et Julien se contenta de les exiler dans des provinces reculées. (Grég. de Nazianc., *Orat.*, 3. T. I, pg. 84-86. — Socrate, III, 13. — Théodoret, III. 7, 15. 16. — Sozomène, III, 16).

[1] Cf. Ammien Marcellin, XXII, 9. — Grég. de Naz., *Orat.* 3, 19. — Sozomène, V, 4, 11. — Julien ne changea pas les noms de Césarée de Cappadoce et de Constantinople; il se contenta seulement de leur restituer leurs noms primitifs, ce qui rentrait mieux dans ses idées païennes.

[2] Cf. les livres composés par Julien contre la religion chrétienne et recueillis en partie par S.t Cyrille (*Contr. Julian.*, à la fin des œuvres de Julien. — S.t Jérôme, *Comm. sur Osée, ch.* 11, et *Lett.* 70).

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 65. — Les historiens, et entre autres Ammien Marcellin (XXIII, 2), Sozomène (XI, 1) et Théodoret (III, 26), disent que Julien, ayant passé l'Euphrate avec son armée, traversa Bathna en Osrhoène, et qu'il laissa Édesse sur la gauche, afin de ne pas visiter cette ville habitée exclusivement par des chrétiens. Cependant Zozime (III, 12) est d'une opinion contraire, car il raconte que les Edesséniens vinrent offrir à l'empereur une couronne, et l'invitèrent à visiter leur ville. L'empereur, ajoute cet historien, acquiesça à leur désir.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 65. — Plusieurs historiens, Ammien Marcellin (XXIII, 3), Théodoret (III, 26), Sozomène (VI, 1) et Zozime (III, 12, 13; IV, 4) disent que Julien étant arrivé à Carrhes, y sacrifia à *Lunus*, manifestation masculine de la Lune (Cf. note 1, pg. 127) qui était la divinité spéciale de cette ville dans l'antiquité. Cette adoration de l'astre des nuits dégénéra et se transforma dans la suite pour donner naissance au sabéisme, secte gnostique qui s'est continuée pendant un temps assez long dans l'Asie occidentale, et sur laquelle on a beaucoup écrit dans ces derniers temps (Cf. Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus.* — Renan, *Hist. des langues sémitiq.*, liv. III, ch. 2, § 2, pg. 284 et suiv.).

[5] Dans son zèle contre les chrétiens, Julien

Julien prolongea son séjour à Harran, où il fit dresser des idoles et offrit des sacrifices. Sa couronne tomba tout-à-coup de sa tête; le cheval que l'on tenait tout près de lui et dont on bouclait les sangles, la foula aux pieds, et lançant une ruade, déchira les vêtements de l'empereur. Les augures lui dirent alors: « C'est un avertissement pour toi, parce que tu as pris avec toi tant de chrétiens, ennemis des divinités. » Julien crut à leurs paroles et fit congédier 22,000 soldats chrétiens, mais il garda la croix que, suivant l'ancien usage, on portait devant l'armée, et il dit: « Qui sait! peut-être les Perses nous vaincront, alors ce seront le Crucifié et sa croix qui subiront la défaite. » L'effectif de l'armée qu'il amenait avec lui était de 395,000 hommes bardés de fer, sans compter les valets, les ouvriers et les marchands. Partout où il passait, il dressait des idoles, leur offrait des sacrifices, les interrogeait, et elles répondaient: « Nous marchons toutes avec toi, du courage! L'astre Arès (Mars) est à la tête de ton armée, c'est à toi que la fortune d'Alexandre et sa destinée sont réservées![1] » Parvenu à Dispon (Ctésiphon), Julien la ruina[2]. Cha-

---

crut servir les intérêts de sa politique, en protégeant les Juifs (Julien, *Lettre* 25) qui commirent à Alexandrie, à Damas et dans d'autres villes de la Syrie, des violences contre les chrétiens. Pendant son séjour à Antioche, Julien les engagea à rebâtir leur Temple, et envoya un de ses favoris, Alypius, pour procéder aux travaux de la reconstruction, dont il s'engagea à payer les dépenses. L'ardeur des Juifs, à cette occasion, fut extraordinaire, car chacun concourut aux travaux, soit de ses mains, soit de ses deniers. Mais un ouragan terrible qui s'éleva alors qu'on travaillait aux fondations, détruisit tous les ouvrages, et dispersa les matériaux; de plus un tremblement de terre engloutit beaucoup de travailleurs rassemblés sur les chantiers. Pendant le fléau, une croix lumineuse parut au ciel avec d'autres phénomènes du même genre, ce qui engagea Julien à renoncer à l'entreprise. Ce miracle est raconté par S.t Grégoire de Naziance (*Orat.* 4), S.t Jean Chrysostôme (*de S. Babyla et contr. Judæos*), S.t Ambroise (*Epist.* 40), les écrivains ecclésiastiques et même par Ammien Marcellin (XXIII, 1). Les Juifs rapportent également ce fait d'après les annales de leur nation et d'après le témoignage du rabbin Gédaliah qui écrivit cent ans après l'événement. — (Cf. aussi Warburton, évêque de Glocester, dans sa *Dissertation sur Julien*).

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 65. — Après la bataille de Maranga, gagnée par Julien sur les troupes de Sapor, en 363, l'armée romaine poursuivit sa marche et arriva à Tummara (Zozime, III, 28). La nuit venue, l'empereur se retira dans sa tente, et assis sur la peau de lion qui lui servait de lit, il tenait au courant le journal de sa campagne, lorsque absorbé par ses pensées, et sous l'influence d'une hallucination causée par un demi sommeil, il crut voir le Génie de l'empire, qui lui était déjà apparu en Gaule, couvert d'un voile et quittant tristement sa tente. Effrayé, il offre un sacrifice, et à ce moment une étoile filante sillonne le ciel d'un trait de feu. Il croit que c'est le dieu Mars, auquel il avait juré quelque jours avant de ne plus faire de sacrifices; mais les augures le rassurent, en l'engageant toutefois à ne pas combattre le lendemain, et à différer son départ de quelques heures. Cependant Julien ne se rend pas à leurs avertissements, et lève le camp au point du jour pour continuer sa marche (Ammien Marcellin, XXV, 2. — S.t J. Chrysostôme, *de S. Babyla et contr. Jul. et Gentiles*).

[2] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 65), dit que Julien s'empara de Séleucie et de Ctésiphon, tandis que Michel ne parle que de la prise de cette dernière ville. Ce qui est certain, c'est que Julien, après sa vision, arriva, par une série de succès, devant Ctésiphon; mais, comme chez les Romains, une opinion populaire considérait cette ville comme un terme fatal de leurs conquêtes depuis la fin tragique de Carus, Julien

pouh (Sapor) roi de Perse, avait déjà quitté cette ville et fuyait devant Julien. Il envoya proposer à l'empereur la paix et un tribut afin de l'éloigner, mais l'orgueilleux Julien demeura sourd a cette proposition[1]. Alors Chapouh réunissant les troupes perses marcha à sa rencontre en suivant les rives du Tigre. Ils campèrent à distance les uns des autres, et les parlementaires continuaient encore à aller et venir, malgré l'obstination de Julien, lorsqu'une flèche vint à l'improviste lui traverser les entrailles[2]. Un torrent de sang jaillit devant Julien qui en prit et le lança vers le ciel en disant: « Galiléen, tu as vaincu, tu as vaincu; ajoute donc mon royaume à ta divinité![3] » D'autres rapportent que Julien lança vers le ciel la flèche qui avait été décochée non par un homme, mais par le courroux de Dieu; car si par un sentiment de dédain, il ne portait point d'armure, il ne put résister ou tenir contre la colère du Seigneur! Ainsi la parole de l'homme de Dieu, prononcée à Antioche, se trouva accomplie![4] On fit un cercueil où l'on plaça son corps plein d'immondices. Julien avait composé 40 discours philosophiques[5].

L'armée, pressée par la nécessité où la mettait la famine, proclama le général Jovien[6] qui, de prime abord, refusa en disant: « Je ne veux point régner sur une armée dévouée aux idoles. » Les soldats s'écrièrent unanime-

---

consulta ses officiers pour savoir s'il assiégerait cette capitale. Tous ayant été d'un avis contraire, l'armée continua sa route (Ammien Marcellin, XXIV, 7. — Libanius, *Orat.* 10).

[1] Libanius, *Orat.* 10. — Socrate, III. 21. — Cf. aussi Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 65.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 65-66. — Pendant l'un de ces engagements partiels entre les Perses et les Romains, après la bataille de Maranga, la cavalerie de Sapor attaqua vivement l'armée de Julien qui, voulant donner de sa personne sans tarder, négligea de mettre sa cuirasse (Ammien Marcellin, XXV, 3); ou selon une autre version, la quitta à cause de la chaleur (Zonaras, liv. XIII, T. II, pg. 27), lorsqu'un javelot lui effleura le bras droit et pénétra dans le foie (Ammien Marcellin, XXV, 3).

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 66. — Théodoret (*Hist. eccles.*, III, 25), ne rapporte pas de la même manière les paroles de Julien; selon lui, l'empereur s'écria: « Rassasie-toi, Galiléen, tu m'as vaincu, mais je te renonce encore! »

[4] Il faut se reporter au texte de Michel qui raconte la prédiction d'un prêtre chrétien d'Antioche à Julien, lui annonçant, sous une forme allégorique, que sa fin était proche et qu'il serait tué en Perse (voy. plus haut, pg. 127 et note 2). — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 66. — La *Chronique pascale* raconte d'après Eusèbe, que S.t Mercure, martyr de Cappadoce, frappa Julien par ordre de J. C. (Cf. sur la légende de S.t Mercure, *Les miracles de la Vierge*, par Gauthier de Coincy (Ed. Pocquet, Paris, 1837).

[5] Julien composa trois panégyriques, deux en l'honneur de Constance et un pour Eusèbie; deux écrits mystiques et théologiques, le Roi-soleil et la Mère des dieux; plusieurs discours, contre les chiens ignorants, contre le cynique Héraclius; une consolation à Salluste; l'épître à Thémistius; la lettre à un pontife; celle au Sénat et au peuple d'Athènes. Ses ouvrages satyriques sont: les Césars et le Misopogon. S.t Jérôme dit que Julien composa aussi sept livres injurieux contre les chrétiens, dont S.t Cyrille écrivit la réfutation, et qu'on trouve en partie dans ses œuvres. Enfin Julien écrivit beaucoup de lettres et aborda même des sujets poëtiques. Les œuvres de Julien ont été traduites dans ces derniers temps par M. Talbot (Paris, 1863), qui a fait précéder son édition d'une remarquable étude sur Julien, dans laquelle il a représenté ce personnage sous un jour tout à fait neuf.

[6] Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 66. — Jo-

ment : « Nous sommes les serviteurs du Christ-Dieu, » et ils se prosternèrent devant la croix[1]. Alors Jovien consentit à ceindre sa tête du diadème et conclut la paix avec la Perse, en lui cédant Medzpin (Nisibe), dont il fit sortir les chrétiens[2]. Il se retira en emportant le corps de l'impie, qu'on fit enterrer dans les environs de Tarse en Cilicie[3].

Quoique le Seigneur compatissant aux vives afflictions accordait un soulagement efficace [à l'Église, en la personne de] Jovien, homme honnête et pieux, cependant nous ne le méritions pas, puisque nous en avons joui très-peu de temps et il ne régna que sept mois. Ce prince mourut entre la Galatie et la Bithynie, d'une affection des reins, avant d'avoir pu arriver à Constantinople[4].

Parvenue à Nicée, l'armée proclama empereur Valentinien, homme sage et vaillant, né à Gabelion (Cibalis) en Phania (Pannonie)[5]. Lorsqu'on voulut lui donner un collègue, il répondit : « Cela ne dépend plus de vous, mais de moi, parce que vous m'avez élu, et que je dois choisir moi-même mon collègue. » Cet avis ayant été goûté, il prit pour associé à l'empire Valès (Valens)

---

vien était capitaine des gardes du palais ; il était né en 331 à Singidunum en Mœsie, et fut proclamé empereur en 363.

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 66. — Ammien Marcellin (XXV, 6) raconte que l'on immola des victimes et que l'on consulta leurs entrailles à l'avénement de Jovien, tout en disant que c'était un assez bon chrétien : *christianæ legis studiosus,* » mais peu instruit de cette loi « *mediocriter eruditus,* » (XXV, 10). Quant aux discours que rapporte ici Michel, ils sont empruntés aux auteurs chrétiens.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 66. — Ce fut Sapor qui proposa la paix (Ammien Marcellin, XXV, 7, 9. — J. Malala, part. II, pg. 27. — *Chr. pasc.*, pg. 299) ; mais la position difficile dans laquelle se trouvaient les Romains engagea le roi de Perse à réclamer cinq provinces, quinze forteresses en Mésopotamie, Nisibe (Malala, part. II, pg. 26) et son territoire, c'est-à-dire la Mygdonie et le Camp des Maures. (Sur cette forteresse, cf. *Hist. du Bas-Emp.* de Lebeau ; éd. S.t Martin, T. II, pg. 212, note I). Jovien accepta et fit en effet sortir les chrétiens de Nisibe (Ammien Marcellin, XXV, 7. — Zozime, liv. III, ch. 21). A ces conditions, honteuses pour l'honneur des Romains, la paix fut signée.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 66. — Ammien Marcellin (XXV, 9, 10) dit que le corps de Julien fut inhumé dans l'un des faubourgs de Tarse, « *in suburbano Tarsensi* ». Le tombeau de Julien avait la forme d'un temple, *τέμενος, νάος* (S.t Grég. de Naz., *Orat.*, 4). On y grava une inscription grecque dont l'antiquité nous a transmis deux leçons. Il ne reste rien du tombeau de Julien, dont j'ai vainement cherché la trace pendant mon séjour à Tarsous (Cf. mon *Voyage en Cilicie*, pg. 315). Quelques auteurs ont prétendu que le corps de Julien fut transporté plus tard à Constantinople, et placé dans l'église des SS. Apôtres (Cf. Brunet de Presles, *Notice sur les tombeaux des empereurs de Constantinople,* (Paris, 1856, 4.o), pg. 17 et 18).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 66. — Jovien mourut en 364, âgé de 33 ans, à Dadastane, ville frontière de la Bithynie et de la Galatie. La cause de sa mort est restée inconnue. Selon les uns, il périt asphyxié par le charbon qu'on avait allumé dans sa chambre ; selon les autres, sa mort fut causée par une indigestion ou par des champignons vénéneux qu'il avait mangés. Le fait est que sa mort ne fut pas naturelle, et que Jovien paraît avoir été assassiné ; c'est du moins l'opinion d'Ammien Marcellin (XXV, 10).

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 66-67. — Valentinien I.er fut proclamé empereur en 364 ; il avait de 43 à 44 ans. (Ammien Marcellin, XXVI, 1, 2).

auquel il assigna l'empire d'Orient[1]. Celui-ci, ayant reçu le baptême des mains d'Eudoxe, évêque de Constantinople, protégea sa secte qui était celle d'Arius[2]. Valens était frère de Valentinien; celui-ci administra Rome et l'Occident, resta fidèle au symbole de Nicée, et proclama César son fils Gratien[3].

Valens se rendit en Égypte et entra dans la ville de Marcianopolis. Au moment de son entrée, un tremblement de terre eut lieu et jeta les navires à la côte où ils se brisèrent. Une foule de gens coururent sur le rivage pour s'emparer du contenu des navires, car la mer s'était retirée de ses limites; mais en remontant, les flots envahirent la terre ferme et engloutirent beaucoup de villes et de villages. A peine Valens put-il se sauver[4]. Ce prodige fut comme une prédiction des désastres que l'Église allait supporter à cause de Valens, qui fit en effet une guerre acharnée aux orthodoxes, tout en restant sourd aux reproches que son frère lui adressait[5].

Valens, vaincu dans une bataille qu'il livra aux Goths, sollicita des secours de son frère, qui lui répondit: « Je ne puis assister un homme qui combat contre Dieu »[6]. De son côté, Valentinien alla faire la guerre en Sarmatie[7]. Les

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 67. — Le partage des provinces entre Valentinien et Valens eut lieu en juin 365, au château de Médiana, près de Naïssus. Valens eut pour sa part l'Égypte, l'Asie, la Thrace, qui formèrent l'empire d'Orient, et Valentinien garda pour lui l'Occident, c'est-à-dire l'Illyrie, l'Italie, l'Afrique, la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne (Ammien Marcellin, XXVI, 5. — Zozime, IV, 2. — Théodoret, IV, 5).

[2] Au moment de marcher contre les Goths, après la révolte et la défaite de Procope en 367, Valens, excité par sa femme Albia Dominica, reçut le baptême d'Eudoxe, chef du parti arien. Celui-ci obtint de Valens qu'il favoriserait le parti arien contre les demi-ariens qui, à la suite du concile de Tyane, voulaient adhérer au symbole de Nicée. Valens résolut alors d'empêcher leur union avec Rome, en défendant la réunion du concile de Tarse, et lança un édit contre les catholiques, les demi-ariens et les Novatiens. (S.t Grég. Naz., *Orat.*, 20, 23. — P. Orose, VII, 32. — Socrate, IV, 2, 4, 6, 9, 11. — Théodoret, IV, 11, 12. — Sozomène, VI, 6-12).

[3] Gratien, sans avoir été *César*, fut proclamé *Auguste* à Amiens le 26 août 367; il était alors âgé de 8 ans (Aurel. Victor; *Epitom.* 229).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 67.

[5] Michel fait allusion à la barbarie que Valens montra envers la députation des 80 ecclésiastiques qui étaient venus le trouver à Nicomédie en 379, pour obtenir de lui de faire cesser la persécution contre les orthodoxes. Après les avoir écoutés, Valens les condamna à l'exil; mais en même temps, il donna l'ordre au préfet Modestus de les faire embarquer sur un navire et d'y mettre le feu, lorsqu'ils seraient hors de vue du rivage (Socrate, IV, 16. — Sozomène, VI, 14. — Théodoret, IV, 21. — Zonaras, liv. XIII, T. II, pg. 30. — Cédrénus, T. I, pg. 311. — Suidas, *verbo*, Οὔαλης.

[6] Ammien Marcellin (liv. XXVII, ch. 4) s'exprime ainsi: « *Valens enim ut consulto placuerat fratri, cujus regebatur arbitrio, arma concussit in Gothos, ratione justa permotus* ».

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 67. — Les Quades, peuplade qui habitait dans les provinces situées sur la rive gauche du Danube, voulant s'opposer à la construction d'un fort romain sur leur territoire, députèrent à Valentinien, pour lui demander d'arrêter les travaux. Ils ne furent pas écoutés, et leur roi Gabinius fut assassiné traîtreusement par un jeune romain Marcellianus, investi des fonctions de duc de la Valérie (Ammien Marcellin, XXIX, 6. — Zozime, IV, 16). Les Quades se révoltèrent, massacrèrent les Romains, et ayant fait alliance avec les Sarmates, ils envahirent la Mœsie. Théodose, qui fut empereur dans la suite, fut chargé de les repousser, et bientôt après Valentinien arriva pour ravager le pays

Sarmates, épouvantés, lui envoyèrent demander la paix. L'empereur fut étonné de leur air exécrable et de leur ignorance, surtout lorsqu'il sut que ces députés étaient les gens les mieux choisis de la nation; alors il s'écria à haute voix: « Malheur aux Romains, s'ils consentent à faire la paix avec eux! et comment les a-t-on laissés exister jusqu'à présent? » Les clameurs qu'il poussa rompirent les artères de son cœur, et il mourut à l'âge de 54 ans, après avoir régné onze ans[1]. Contrairement à la loi, il avait deux femmes, Civira (Sévéra) et Justine, fille du prince Justin[2]. Celui-ci, à la suite d'un songe dans lequel il avait vu la pourpre sortir de lui, songe qu'il avait raconté, fut assassiné par l'empereur afin qu'il ne donnât pas naissance à des compétiteurs. Ayant épousé sa fille, l'empereur en eut un fils du même nom que lui, et trois filles dont Galié (Galla) devint la femme de l'empereur Théodose et fut la mère d'Arcadius et d'Honorius[3]. De sa première femme, il eut Gratien, son aîné, qui assista à sa mort. Toutefois l'armée couronna Valenti (Valentinien), enfant de quatre ans[4].

Valens plaça son armée sous le commandement de Gratien et l'envoya contre les Goths. Battu par ceux-ci, Gratien revint couvert de honte, auprès de Valens[5]. Mais comme l'empereur se moquait de lui, Gratien lui dit: « Ce n'est pas par ma faute si je suis vaincu, mais c'est à cause de ton hérésie qui se bat contre le bras du Père! »[6].

En ce temps-là, Mavié (Mavia), reine de Dadjiks (Arabes), commettait de grands ravages sur les terres de l'empire romain[7]. Elle était d'origine romai-

---

qu'il mit à feu et à sang, en 375 (Ammien Marcellin, XXX, 5, 8. — Zozime, liv. IV, ch. 17, 18).

[1] Selon Ammien Marcellin, Valentinien mourut le 17 novembre 375, à l'âge de 55 ans (Ammien Marcellin, XXX, 6, 10).

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 67. — Après avoir répudié la sicilienne Sévéra, mère de Gratien (Jornandés, *de regn. succes.; apud Muratori*, T. I, pg. 238), que la *Chronique pascale* (pg. 302) et Jean Malala, appellent Marina ou Mariana, Valentinien avait épousé, en 368, la veuve de Magnence, Justine, fille de Justus, autrefois gouverneur du Picenum.

[3] Valentinien eut de Justine, Valentinien II, Justa, Grata et Galla, qui fut en effet la deuxième femme de Théodose.

[4] Cf. Ammien Marcellin, liv. XXX, ch. 10.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 67. — Il est ici question de la bataille de Salices en Scythie (Ammien Marcellin, XXXI, 7, 8), livrée entre les Romains et les Goths, mais à laquelle n'assistèrent ni Valens ni Gratien. Cette bataille fut terrible et la victoire resta indécise.

[6] Michel commet une erreur en mettant Gratien en scène ici; c'est de Trajan, général de l'armée romaine dont il s'agit, et c'est en effet à ce dernier que Valens reprocha son peu de succès à la bataille de Salices.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 68. — Le nom de Mavia, qu'Aboulpharadj orthographie ܡܐܘܝܗ, et que les Grecs ont transcrit sous la forme Μαυία et Μαβία, est le féminin peu usité du nom de معويه, Moawiah, assez répandu chez les anciens Arabes. — Les historiens byzantins parlent de la guerre que cette princesse fit aux Blemmyes, après la mort de son époux, qui était chef des Sarrazins (Socrate, IV, 36; Sozomène, VI, 38; Théodoret, IV, 23). Selon Ammonius qui a raconté l'histoire des martyrs de Raïthe, (*Illustr. Chr. martyr. triumphi;* éd. Combefis, pg. 91), ce fut la mort du grand phylarque des Sarrazins qui amena la rupture des Arabes et des Romains. Mavia prit aussitôt le commandement des tribus qui relevaient de son autorité, et comme

ne et née chrétienne[1]. Amenée captive chez les Dadjiks, elle épousa leur prince, à la mort duquel elle se saisit du pouvoir, et grâce à elle, beaucoup d'entre eux se firent chrétiens. Elle demanda (à Valens) le moine Moïse pour être évêque de ses états, en lui promettant de faire cesser la guerre. Valens fit appeler près de lui Moïse et le pria de se rendre auprès de cette princesse, ce qu'il accepta non sans difficulté. Toutefois Moïse ne voulut pas recevoir la consécration des ariens, mais des exilés pour cause d'orthodoxie. Dès que Moïse se fut rendu chez les Dadjiks, le christianisme s'y développa considérablement[2].

Valens fit construire à Antioche le *dimison*, qui est une prison destinée à renfermer les orthodoxes.

En ce temps-là, il parut au ciel une infinité de troupes qui marchaient d'une manière visible[3].

A Antioche, naquit un enfant ayant un seul œil, quatre jambes et autant de bras, avec une barbe touffue[4].

Peu de temps après, les Goths firent une invasion et pillèrent quantité de provinces, la Scythie, la Thrace, la Mysie, la Macédoine, l'Achaïe et la Hellade (la Grèce) tout entière[5]. Valens se réfugia à Constantinople; mais le bas peuple l'insulta en lui disant: « Infidèle, va combattre les ennemis; autrement donne-nous des armes pour que nous y allions nous-mêmes. » Valens partit fort irrité. Il menaça, s'il revenait sain et sauf, de livrer la ville aux flammes[6]. Défait par les Goths, il se réfugia dans un village et se cacha dans

---

une seconde Zénobie, elle combattit en personne les armées impériales, ravagea la Palestine jusqu'à la Phénicie, et envahit même les frontières de l'Égypte (Sozomène, VI, 38). Les Romains, aprés plusieurs rencontres, lui demandèrent la paix qui fut conclue en 377 seulement (Tillemont, *Hist. des emper.*, T. V, *Valens*, § 13).

[1] Cf. Théophanes; *Chronogr.*, pg. 55.

[2] En signant la paix avec les Romains, Mavia avait mis pour condition qu'on lui donnerait comme évêque de sa nation, un pieux solitaire appelé Moïse, qui résidait dans un désert entre la Palestine et l'Égypte (Théodoret, IV, 23). S.t Martin, d'aprés Tillemont (*Hist. de l'Église*, T. VII, pg. 574 et 594), pense que cet évêque était Daulas, supérieur du Mont Sinaï, qui échappa, avec Ammonius de Canope, au massacre des habitants de Raïthe par les Blemmyes, en 372. En effet, Ammonius (*opus cit.*, 91), dit que Daulas était aussi appelé Moïse, *ὅϑεν οἱ πολλοὶ Μουσῆν αὐτόν ἐκάλουν* (*Hist. du Bas-Emp.* de Lebeau; éd. S.t Martin, T. III, pg. 452, note 2). Sur l'ordre de Valens, Moïse se rendit à Alexandrie, pour y recevoir l'ordination épiscopale; mais il refusa d'être consacré par Lucius, usurpateur hérétique du siége d'Alexandrie. Ce furent alors les évêques orthodoxes qui le consacrèrent dans les montagnes où ils s'étaient réfugiés. Moïse continua à détruire l'idolâtrie chez tous les Arabes soumis à Mavia, et ayant cimenté l'alliance avec les Romains, il fit épouser la fille de Mavia au comte Victor (Socrate, IV, 36). — Cf. aussi Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 68.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 68.

[4] Idem.

[5] Cf. Zozime, IV, 32, 34. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 68.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 68. — Valens, étant rentré à Constantinople le 30 mai 378, assista le 11 juin de la même année, aux jeux du cirque. Presque aussitôt une sédition éclata parmi le peuple, qui reprochait à Valens d'avoir fait entrer les Goths dans l'empire et de ne point oser les en chasser (Ammien

un grenier à foin. Les barbares entourèrent le village et n'ayant pu découvrir l'empereur, ils y mirent le feu et le réduisirent en cendres[1]. Ainsi périt misérablement dans un grenier cet indigne (souverain), en attendant dans l'avenir les tourments de l'enfer. Les barbares poussèrent leurs excursions jusqu'aux portes de Constantinople, mettant au pillage tout ce qu'ils rencontraient. Le général Théodose fondit sur eux et les tailla en pièces[2].

Gratien, devenu empereur à la mort de Valens qui avait régné quinze ans, prit pour collègue Théodose et le chargea de l'administration de l'Orient[3]. Il était espagnol, et c'était un homme sage, brave et pieux[4]. Théodose extermina les hordes barbares et envahit leur pays qu'il rendit tributaire. Il revint à Constantinople couvert d'une gloire immortelle, par ordre de Gratien, qui fut proclamé empereur le premier par Théodose, et Gratien lui rendit le même honneur[5]. L'Église, après avoir supporté pendant 40 ans l'impiété des Ariens, commenca à jouir, à partir de ce moment, d'une paix profonde[6].

Marcellin, XXXI, 11). L'empereur partit immédiatement avec son armée, et menaça de ruiner Constantinople de fond en comble à son retour et d'y faire passer la charrue, pour punir la ville de son insolence. Il alla camper à peu de distance de sa capitale, près du château de Mélanthias, résidence impériale (Zozime, IV, 21, 22. — Socrate, IV, 38. — Théodoret, IV, 33, 34. — Théophane, pg. 54-56. — Zonaras, liv. XIII, T. II, pg. 31-32. — Cédrénus, T. I, pg. 313).

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 68. — L'empereur Valens étant parti de Constantinople, confia au général Sébastien la défense d'Andrinople menacée par les Goths; celui-ci parvint à dégager la ville et à battre les ennemis (Ammien Marcellin, XXXI, 11. — Zozime, IV, 22, 23. — Suidas, *verbo* Σεβαστιάνος). Valens vint rejoindre Sébastien, et ils convinrent d'attaquer les Goths commandés par Fritigernes, sans plus tarder. La bataille fut livrée sous les murs d'Andrinople, et après un combat acharné, les Romains plièrent et s'enfuirent. (Ammien Marcellin, XXXI, 12, 13. — Socrate, IV, 38. — Sozomène, VI, 40. — Orose, VII, 33). Valens disparut dans le combat. Selon les uns, il fut tué d'un coup de flèche, selon d'autres, et c'est l'opinion de Libanius, il mourut en héros; cependant l'opinion la plus répandue, c'est qu'il fut brûlé vif dans une chaumière, où on l'avait transporté blessé, et que ses os ne purent même être retrouvés. (Ammien Marcellin, XXXI, 13-14. — Libanius, *Orat. de Mort. Julian.*, c. III. — Orose, VII, 33. — Socrate, IV, 38. — Théodoret, IV, 36. — Sozomène, VI, 40. — Zozime, IV, 24. — Zonaras, liv. 13, T. II, pg. 31-32. — Cédrenus, T. I, pg. 314).

[2] A la suite de la victoire d'Andrinople, les Goths assiégèrent cette ville, mais sans succès, (Ammien Marcellin, XXXI, 15, 16), et poussèrent leurs incursions jusqu'aux portes de Constantinople, qui résista, grâce au courage déployé par Dominica, veuve de Valens. En apprenant ces fâcheuses nouvelles, Gratien arriva à Constantinople, rappela le général Théodose, qui s'était retiré de la cour, et le chargea de repousser les Goths et les Sarmates. Celui-ci les atteignit sur le Danube et les mit en déroute complète (Aur. Victor. *Epitom.*, pg. 232-233. — Zozime, IV, 24. — Théodoret, V, 5, 6. — Zonaras, liv. XIII, T. II, pg. 33).

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 68. — Théodose fut déclaré empereur le 19 janvier 379, et eut en partage l'Orient, avec Thessalonique pour capitale.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 68. — Théodose était né à Cauca, en Galice, ou dans le pays des Vacciens (province du Beïra en Portugal). — Zozime, IV, 24. — Théodoret, V, 5, 6. — Zonaras, liv. XIII, t. II, pg. 33).

[5] Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que Théodose accepta l'empire, et Claudien le donne à penser, quand il dit (*de IV° Cons. Honorii*, v. 46 et suiv.):

« Non generis dono, non ambitione potitus;
Digna legi virtus: ultro se purpura supplex
Obtulit, et solus meruit regnare rogatus. »

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 68. —

Après la mort d'Ardaschir (Artaxercès II), Sapor régna en même temps dans la Perse[1]. La 3e année de Théodose, Gratien fut tué par l'usurpateur Maxime[2]. Théodose et Valentinien le jeune marchèrent contre lui, le mirent à mort, et ils entrèrent ensuite triomphalement à Rome[3]. Valentinien régna à Rome, Théodose retourna à Constantinople et envoya le général Stratégos (*lisez* Sapor)[4] en Orient. Arrivé à Antioche, celui-ci trouva l'Église troublée, et la pacifia en donnant le siége à Mélitos[5]. La 4e année de son règne, Théodose se décida, d'après les conseils de Grégoire [de Naziance] le Théologien, qui, huit ans avant le règne de Théodose, était accouru au secours de la foi, à purger l'Église de l'arianisme. L'empereur, par un rescrit adressé à

Sur le rétablissement des affaires de l'Église, ou peut lire ce que disent Socrate (V, 2), Théodoret (V, 2), Sozoméne, VII, 1), Zonaras, (liv. XII, T. II, pg. 33) et le *Code Théodosien*, (liv. XVI, tit. 5, loi 5 ; et liv. XI, tit. 39, liv. 7).

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 69. — Ardaschir II gouverna la Perse comme tuteur de Sapor III son neveu, et régna 4 ans (380-383) comme roi tuteur ; puis il remit le trône à son pupille, qui, après 6 ans de règne (383-388), fut tué par l'éboulement de sa tente pendant son sommeil. Les historiens orientaux font de ce prince le plus grand éloge et le représentent comme entièrement dévoué aux intérêts du peuple.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 68. — Magnus Clemens Maximus, qui occupait un rang élevé dans l'armée cantonnée en Grande-Bretagne, était espagnol, et allié à Théodose (Pacatus, *Panégyr.*, c. 31) qui était son compagnon d'armes (Zozime, IV, 35). Il se souleva contre Gratien, auteur de l'élévation de Théodose, dont il était jaloux, et se fit nommer Auguste par ses troupes. Il passa en Gaule et arriva sous les murs de Paris où il rencontra l'armée de Gratien qui passa dans son parti. Gratien prit la fuite, et arrivé à Lyon, il fut rejoint par des émissaires de Maxime et assassiné par Andragathe (Pacatus, *Panég.*, ch. 28-30. — Victor, *Epitom.* pg. 231. — Zozime, IV, 35. — Orose, VII, 34. — Socrate, V, 11. — Sozomène, VII, 13. — Zonoras, liv. XIII, T. II, pg. 34. — Théophane, pg. 57). Selon Saint Ambroise (*in psalm.* 61, T. I, pg, 961, et *de obit. Valentin.*, T. II, pg. 1173) Gratien aurait été assassiné traîtreusement à table par un homme qui était son obligé. S.t Jérôme (*lett.* 60, T. I, pg. 341), raconte que quelques années après l'assassinat de Gratien, on voyait sur la muraille de la chambre d'une maison de Lyon les traces du sang de cet empereur. Gratien mourut à 25 ans, le 25 août 383.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 69. — Maxime fut battu par Théodose, d'abord à Siscia, sur la Save, puis à Petau sur la Drave et vint s'enfermer à Aquilée (Pacatus, *Panég.*, c. 34-45. — S.t Ambroise, *lett.* 40, T. II, pg. 946. — Ausone, *in Aquileia.* — Zozime, IV, 46-47. — Socrate, V, 4), où, étant tombé aux mains de Théodose, il eut la tête tranchée. Le vainqueur entra ensuite à Rome où il célébra son triomphe le 13 juin 389, et entendit son panégyrique de la bouche de L. Pacatus Drepanius, orateur gaulois. Ensuite, il reçut les ambassadeurs de Vahran IV, fils de Sapor III, qui vinrent renouveler l'alliance avec les Romains (Lebeau, *Hist. du B. Emp.*, T. IV, pg. 390, note 3, de S.t Martin).

[4] Théodose, ayant résolu de purger l'Église des Ariens, décréta par une loi du 10 janvier 380 (*Cod. Théodos.*, liv. XVI, tit. 5, liv. 6), qu'il ne serait permis à aucune secte hérétique de tenir ses assemblées dans l'enceinte d'aucune ville, et que la foi de Nicée serait seule professée. Il envoya son général, *στρατηγός*, (titre que Michel a pris pour un nom d'homme) appelé Sapor, dans les provinces pour faire exécuter cette loi, et la paix fut rétablie partout.

[5] Sapor, en arrivant à Antioche, trouva le siége catholique de cette ville divisé en deux partis, l'un celui de Paulin, et l'autre, celui de Mélétius. Ce dernier proposait de partager l'épiscopat avec Paulin, à la seule condition que celui des deux qui mourrait le premier ne serait pas remplacé. Paulin refusa, et Sapor confia le siége à Mélétius, et ne laissa à Paulin que l'administration d'une seule église.

toutes les églises, convoqua un concile où 150 pères se rendirent[1]. Les principaux étaient: Timothée d'Alexandrie, Cyrille de Jérusalem, Mélitos d'Antioche, Saint Nersès d'Arménie, de retour de l'exil où l'avait envoyé Valens[2], Grégoire de Naziance [évêque] de Constantinople, et Grégoire de Nysse, qui condamnèrent d'abord l'hérésie d'Arius, puis celle de Macédonius, qui avait osé blasphêmer le Saint-Esprit, et ils ajoutèrent au symbole de Nicée la mention du Saint-Esprit[3].

Grégoire [de Naziance] le Théologien, quitta volontairement le siége de Constantinople, que l'on donna à Nectarius[4]. Mélitos mourut au concile et fut pleuré par l'empereur qui dit: « Avant mon avénement, je l'ai vu dans un songe, et il me couronnait empereur. » Grégoire de Nysse l'honora dans un panégyrique. Les restes mortels de Mélitos furent transportés à Antioche[5]. Ce fut lui qui défendit par un canon, dont il est l'auteur, aux prêtres non instruits des choses de la Bible, de recevoir la confession, parce qu'un des prêtres d'Antioche avait divulgué la confession d'un diacre qui avait commis un adultère avec la femme du primat de cette ville, ce qui amena beaucoup de troubles et de meurtres. C'est encore Mélitos qui dit ceci: « Il vaut mieux imposer la main sur un buisson d'épines ou sur quelque chose de venimeux, que sur les ignorants et les indignes. »

Dans ce temps-là, Théodose tomba malade à Thessalonique, et s'étant fait baptiser par l'évêque Aquilas (Ascolius), il recouvra la santé[6]. De retour à Constantinople, il fit élever la basilique de la Résurrection (Anastasis)[1]. En ce temps-là, sa femme Galiosé (Flaccilla) accoucha d'un fils, nommé Honorius, puis d'un second appelé Arcadius et mourut quelque temps après[2]. On lui avait élevé une statue à Antioche; mais le bas peuple ayant appris sa mort, la renversa et la traîna ignominieusement dans les rues. Cette nouvelle enflamma l'empereur de colère, et les magistrats mirent à mort une quantité d'habitants de cette ville que Théodose priva de son titre de métropole, qu'il décerna à Laodicée[3]. Quand le solitaire Apollon[4] eût connu cet événement, il alla dans la ville et fit des reproches aux magistrats; puis il adressa une lettre à l'empereur dans laquelle il disait: « Tu n'ignores pas, autocrate, que nous déshonorons chaque jour notre âme, l'image de Dieu, pourquoi ne t'en chagrines-tu point et ne t'en fâches-tu pas, tandis que tu es irrité de l'insulte faite à la statue de bronze de ta femme, et que tu fais massacrer des hommes, images de Dieu? Ignores-tu que tu peux créer une infinité de statues de bronze, mais que tu ne peux jamais faire des images de Dieu?[5] » L'empereur,

---

[1] Le second concile général rassemblé à Constantinople se tint en 381, et confirma le concile de Nicée (*Coll. Conc. reg.*, III).

[2] S.t Nersès le Grand, parent des rois Arsacides d'Arménie, arrière-petit-fils de S.t Grégoire l'Illuminateur, d'abord chambellan d'Arsace III, fut élu en 364 patriarche de l'Arménie, et mourut en 383, empoisonné par l'ordre du roi Bab, dont il avait censuré la conduite. Mesrob le prêtre a écrit son histoire, qui a été d'abord imprimée à Madras en 1775, à la suite de l'histoire des Orbélians. Il existe une autre édition, imprimée à S.t Lazare de Venise, dans la *Petite Bibliothèque*, Սոփերք Հայկականք, (T. VI, 1853) sous le titre: *Պատմութիւն սրբոյն Ներսեսի Պարթեւի Հայոց հայրապետի*, » Vie de S.t Nersès le Parthe, patriarche d'Arménie. »

[3] Ce fut en effet pour confondre les partisans de Macédonius, qui niaient la divinité de la troisième personne de la Trinité, que l'on arrêta le symbole de Nicée, tel qu'on le récite aujourd'hui, à l'exception de l'addition des mots *filioque*, qui est plus récente. Dans ce concile œcuménique, on fit plusieurs canons de discipline, dont le plus fameux est celui qui donne à l'Église de Constantinople, le premier rang après Rome.

[4] S.t Grégoire de Naziance, *Carmina de vita sua*, T. II, pg. 25 et suiv. — Théodoret, V, 8, 9. — Sozomène, VII, 7. — Socrate, V, 8. — Zonaras, liv. XIII, T. II, pg. 36. — Cf. aussi Hermant, *Vie de S.t Grég. Naz.*, liv. IX, ch. 18, 26.

[5] Mélétius ou plutôt Mélice, mourut en 381, pendant la tenue du concile de Constantinople, et fut enterré à Antioche. Contre la coutume des Romains, toutes les villes qui se trouvèrent sur le passage du cortége, durent recevoir le corps du saint. Par ordre de l'empereur, on lui fit de magnifiques funérailles (Socrate, V, 9. — Sozomène, VII, 10-11. — Tillemont, *Vie de Saint Mélice, art.* 9). Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre (T. III, pg. 591) et S. J. Chrysostôme fit son panégyrique (*Laus Meletii*, T. II, pg. 518). Il ne reste des œuvres de Mélice qu'un discours rapporté par S.t Épiphane.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 69. — En

380, Théodose, malade à Thessalonique, fit venir Ascolius, évêque orthodoxe de cette ville et reçut le baptême des mains de ce prélat. Michel l'appelle Աքիլաս, et Aboulpharadj, ܐܩܠܘܣ, altération d'ܐܣܩܘܠܘܣ.

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 69.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 69. — Le nom de la femme de Théodose était Ælia Flaccilla, nom que les copistes de Michel ont transcrit sous les formes Գալիոսէ, Գալիէ, Գալիոս, et qu'Aboulpharadj a orthographié ܦܠܩܝܕܐ, *Felkida*. Flaccilla appelée aussi Placilla ou Placidie, était fille de l'espagnol Antoine, qui fut consul en 382. De son mariage avec Théodose, Flaccilla eut trois enfants: l'aîné Arcadius, né en 377, le second Honorius et enfin Pulchérie. Elle mourut aux eaux de Scoturnin en Thrace. L'Église l'a mise au rang des Saintes (*Chr. pasc.*, pg. 305. — S.t Grég. de Nysse, *de Placilla*, T. III, pg. 533). — Galla seconde femme de Théodose, fille de Valentinien I et de Justine, se maria en 386, et eut une fille appelée Placidie. Michel semble avoir confondu cette seconde femme de Théodose avec Flaccilla.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 69. — En 387, Théodose ordonna d'imposer une contribution extraordinaire en Orient pour célébrer les *quinquennales* de son fils et ses propres *décennales*. Antioche résista et refusa de payer ce nouvel impôt. En même temps, une révolte éclata et la populace brisa les images de l'empereur (S.t J. Chrysostôme, *Homél.* 2, 3, 5, 6, et *passim*. — Libanius, *Orat.* 12, 13, 21, *passim.*) Presque aussitôt la panique s'empara des habitants d'Antioche qui quittèrent la ville; mais les coupables furent arrêtés, jugés et mis à mort. S.t Jean Chrysostôme devint à ce moment la consolation des malheureux habitants, qui perdirent leurs droits de cité et passèrent sous la juridiction de Laodicée. Hellebichus et Césarius, que l'empereur avait envoyés à Antioche comme commissaires, firent une enquête, à la suite de laquelle les principaux habitants furent emprisonnés, en attendant leur supplice (Théodoret, V, 20).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, (vers. syr.) pg. 72, qui appelle ce personnage, ܡܩܕܘܢܝܘܣ *Macédonius*. C'est en effet le nom que Théodoret (*Hist. Monast.*, C. XIII) nous a transmis de ce solitaire illettré qu'il surnomme κριθοφάγος « mangeur d'orge ». Macédonius ne parlait que le syriaque, et vivait continuellement dans les montagnes, occupé à prier jour et nuit.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 69. — Il paraît que Macédonius n'écrivit pas à l'empereur, mais il s'adressa verbalement aux commissaires qu'il rencontra dans les rues d'Antioche, en leur tenant un langage sévère. Césarius, vaincu par les remontrances du solitaire, partit pour Constantinople et se chargea de plaider la cause des habitants, avec l'évêque Flavien, qui était également venu dans le même but, et qui prononça devant l'empereur un

en entendant ces mots, fut couvert de confusion; il calma sa fureur et se réconcilia avec la ville[1]. En ce temps-là, Thessalonique, chef-lieu de l'Italie (*lisez* Illyrie), se révolta contre l'empereur et lapida le gouverneur. Théodose, furieux, y expédia des troupes, avec ordre de massacrer les habitants de cette ville. Sept mille coupables et innocents furent mis à mort[2]. L'évêque Ambroise se rendit à Milan auprès de l'empereur qu'il rencontra à la porte de l'église, au moment où il en franchissait le seuil, pour le profaner. Il l'arrêta en disant: « Comment n'as-tu pas honte, toi, souillé de sang, d'entrer dans la demeure de Dieu; retourne chez toi et accepte les liens que Dieu t'envoie par mon entremise. » L'empereur rentra chez lui en fondant en larmes. Huit mois après, le jour de Noël, l'empereur pleurait retiré dans son cabinet, lorsque Rufin, maître [des offices][3], osa s'approcher de lui et lui demanda: « Empereur, pourquoi ces larmes? » — « Comment veux-tu que je ne pleure pas, tandis que mes sujets et les pauvres du monde sont libres et déliés, tandis que moi qui suis autocrate, je suis lié dans les cieux et sur la terre et qu'eux entrent dans la maison de Dieu; pendant cette solennité, ils jouissent du don céleste et moi j'en suis privé. » Rufin lui répliqua: « Viens, allons trouver l'évêque et prions-le, car voici huit mois que tu fais pénitence. » L'empereur reprit: « Je ne crois pas qu'il soit disposé à nous écouter et à nous recevoir avec égard, en enfreignant les lois divines, avant que le terme (de la pénitence) soit accompli. » Rufin se mit en route suivi de l'empereur. L'évêque apercevant Rufin, et ayant appris de quoi il s'agissait, le réprimanda en ces termes: « Conseiller d'injustice, instigateur du mal, où vas-tu? » Rufin tombant à ses genoux lui dit: « Voici l'empereur qui vient derrière moi, humilié et comptant sur l'intervention du mystère de la fête. » L'évêque reprit: « S'il vient pour me don-

---

discours pour solliciter la clémence de Théodose (Libanius, *Orat.* 20, T. II, pg. 519 et suiv. — S. J. Chrysostôme, *Homél.* 21, c. 2, 3., T. II, pg. 215 et suiv.)

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 69-70. — Théodose promit de pardonner aux habitants d'Antioche (S. J. Chrysost., *Hom.* 21, c. 44. — Libanius, *Orat.* 13, 20, 21); il leur adressa une lettre de reproches, et finit par rendre à la ville ses droits de métropole, en pardonnant aux coupables.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 71. — En 390, les habitants de Thessalonique, à propos de l'arrestation d'un cocher du cirque, par Bothéric, gouverneur de la ville, se mutinèrent et tuèrent ce magistrat, avec plusieurs autres fonctionnaires (Théodoret, V, 17. — Sozomène, VII, 25). Théodose, excité par Rufin son ministre, et contrairement aux conseils de S.t Ambroise, ordonna un massacre général des habitants, qui périrent au nombre de 15,000 personnes (Rufin, XIII, 18. — Théodoret, V, 17. — Sozomène, VII, 25).

[3] Rufin, né à Elusa (Eauze, ville du département du Gers, ancienne Gascogne) d'une famille obscure, était jurisconsulte, lorsqu'en 386, il fut investi par la confiance de l'empereur, de la préfecture d'Orient, et en 390, des fonctions de maître des offices. En 392, il fit périr Tatien, préfet du prétoire, pour s'emparer de sa charge. A la mort de Théodose, il devint ministre d'Arcadius, fut en lutte avec Stilicon, qui le fit assassiner par le goth Gaïnas. Claudien, l'ami et la créature de Stilicon, a sévèrement attaqué Rufin dans ses vers (*in Ruf.*, liv. I), et Symmaque l'a noirci dans ses écrits (*Lettr.* 81 et suiv.).

ner la mort, je l'accepte de ses mains, comme d'autres l'ont reçue, mais je ne permettrai pas à ce sanguinaire d'entrer dans l'église de mon Dieu!» Cette parole ayant été rapportée à l'empereur, il dit: « J'irai néanmoins et je subirai la honte que je mérite pour mes crimes. » L'évêque se tenait dans l'église; l'empereur s'avança et s'arrêta devant la porte en poussant des sanglots. L'évêque lui dit: « Oses-tu t'enorgueillir, oses-tu braver ? » L'empereur répondit: « Non, Saint-Père, sans ta permission je ne veux rien faire; que je voie seulement la porte de l'église et que j'entende ta voix ? » L'évêque reprit: « Quelle est la pénitenee que tu t'es imposée pour que je t'en permette (l'entrée) ? » L'empereur répondit: « L'abstinence et l'aumône que tu m'as imposées, Saint-Père, et tout ce que tu voudras m'accorder, comme remède à ma blessure, je suis disposé à l'accepter ». L'évêque reprit: « Tu es haineux et cruel envers les coupables, tu crois trop facilement aux insinuations des calomniateurs, des délateurs et des intrigants; fais par tes propres mains une loi pourqu'on examine pendant trois jours toutes les délations que l'on te fait, et que l'on n'exécute pas avant 40 jours les criminels véritables qui méritent la mort, et en attendant, que l'on s'informe des faits, et que ton cœur, libre d'emportements, rentre dans le calme; enfin que tous les magistrats et préfets de l'empire placés sous ton autorité, s'y conforment. »

L'empereur décréta à l'instant même cette loi, qu'il expédia à tous les juges et gouverneurs de l'empire. Ensuite l'évêque lui permit de franchir le seuil de l'église, ce qu'il fit en tremblant de frayeur. Toute la foule des fidèles poussait des cris de douleur. L'empereur prosterné disait: « Ma personne s'est approchée de la terre, Seigneur, sauve-moi par ta miséricorde! » [1] Puis, lorsqu'il voulut gagner sa place, l'évêque lui dit: « L'humilité te convient, reste avec le peuple du Seigneur et au dernier rang, jusqu'à ce que tu te sois entièrement purifié! » L'empereur alla avec joie prendre la dernière place, et se mit au rang des pénitents. Telles étaient la foi et la piété de l'empereur. [2]

En ce temps-là, on découvrit à Éleuthéropolis [3] en Palestine, les reliques des prophètes Habaccuc (?) et Michée, ainsi que les reliques de S.t Étienne, avec celles d'autres martyrs encore, à Jérusalem, au temps de Jean, patriarche de cette ville, homme très-vertueux et docteur orthodoxe.

En l'année 13 de son règne, Théodose proclama son fils Arcadius empereur d'Orient[1]. En même temps, les patrices Rucanos (Eugène) et Arbogaste mirent à mort Valentinien à Rome[2]. Cette nouvelle affligea Théodose[3], qui marcha, accompagné de quelques troupes, contre les usurpateurs. Lorsque les siens vinrent lui annoncer que l'ennemi était en nombre et qu'il fallait attendre l'arrivée des troupes, il se renferma vers le soir dans une grotte où il passa une grande partie de la nuit en implorant le Seigneur. L'évangéliste Jean et Philippe, apôtre du Christ, lui apparurent et lui dirent: « Nous sommes venus au nom du Seigneur pour t'armer de courage, n'attends plus de renforts, la journée de demain sera une journée de victoire. » Ainsi encouragé, l'empereur remporta le jour suivant un grand triomphe sur les tyrans, qu'il fit périr[4]. Il installa comme empereur de Rome son fils Honorius, qui selon quelques-uns, était plus jeune qu'Arcadius[5]. Théodose retourna ensuite à Milan, tomba malade et mourut en Jésus-Christ, à l'âge de 60 ans, après avoir régné 16 ans et 8 mois[6].

---

[1] *Psalm.*, CVIII, 27.

[2] Les historiens ecclésiastiques ont longuement raconté les faits relatifs à la pénitence imposée par S.t Ambroise, évêque de Milan, à Théodose. (Cf. entre autres Sozomène, (VII, 25,) Théodoret, (V, 17). On peut consulter aussi S.t Augustin (*Cité de Dieu*, V, 26), S.t Ambroise (*Orat. in fund. Théodos.*, T. II, pg. 1207), Tillemont (*Vie de S.t Ambroise*, art. 59, 60, 61, 62.) Quant à la loi relative aux Sentences, elle avait déjà été rendue sous Gratien, en 382 (*Cod. Théodos.*, liv. IX, tit. 40, loi 13).

[3] Éleuthéropolis, ancienne ville de Judée, dans la tribu de Dan, au S. E. de Gath.

Ourharon Kirmanschah (Varahran IV) fils de Schabouh (Sapor III) et frère d'Ardaschir (Ardaschès) régna en Perse pendant 11 ans[7].

Cependant Théodose méritait surtout de grands éloges à cause de sa soumission à l'église et de son caractère pacifique. D'abord il ne paraissait pas disposé à persécuter les Ariens jusqu'au jour où l'évêque Amlicos (Jamblique)[1] s'étant présenté devant lui, le salua et ne fit aucune attention à son fils couronné, assis auprès de lui, auquel il ne fit pas de salut. L'empereur lui dit: «Père, bénis mon fils couronné.» — Tu nous suffis, dit-il, pour prince, et nous n'honorons pas plus ton fils qu'un autre de tes serviteurs.» L'empereur fut furieux de cette réponse, et Amlicos ajouta: «Puisque toi, mortel que tu es, tu ne veux pas souffrir le déshonneur pour ton fils, alors comment le Dieu Immortel souffrira-t-il que l'on traite de créature son Fils unique? Qu'as-tu à répondre?» L'empereur stupéfait, rédigea un édit de persécution contre les Ariens, auxquels il défendit toute liberté, et il mourut en Christ en recommandant à son fils et à ses officiers d'agir de même contre eux[2].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 70. — Arcadius, âgé de cinq ans, fut proclamé Auguste en janvier 383, et confié aux soins de S.t Arsène, qui quitta la cour après un séjour de onze ans, pour se faire anachorète dans le désert de Scéthé.

[2] L'assassinat de Valentinien II eut lieu en 392 à Vienne (en Dauphiné), et non pas à Rome, comme le dit Michel. Arbogaste n'osa pas, en sa qualité de barbare, prendre le diadème mais il l'offrit à Eugène, secrétaire de l'empereur, et continua à gouverner l'empire d'Occident (Orose, VII, 35. — Rufin, XII, 33. — Socrate, V, 25. — Théodoret, V, 24. — Sozomène, VII, 22. — Zozime, IV, 54).

[3] Cf. Zozime, liv. IV, ch. 55.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 70. — La bataille qui eut lieu entre l'armée de Théodose et celle commandée par Arbogaste, fut livrée sur les bords du fleuve Frigidus (Vipao), à 12 lieues au N. E. d'Aquilée. Elle fut sans résultat décisif. C'est pendant la nuit qui suivit cette bataille, que Théodose eut le songe dont parle Michel, et qui est aussi mentionné par Orose (VII, 35) et Théodoret (V, 24). Le lendemain, une seconde bataille fut livrée, et grâce à un vent violent qui s'éleva, et que les écrivains du temps regardent comme un miracle (Cf. Claudien, *in III° Cons. Honorii*, v. 93 et suiv.), l'armée d'Eugène et d'Arbogaste fut mise en déroute. Eugène fut pris et tué; Arbogaste s'enfuit et se poignarda (Claudien, id. v. 102 et suiv.).

[5] L'élévation d'Honorius à la dignité impériale en Occident eut lieu en 394. (Rufin, XII, 34. — Claudien, *in III° et IV° coss. Honor.*, *passim*, et *de Olybrii cons.*, v. 76. — Zozime, IV, 59; V, 38. — Sozomène, VII, 29. — Théodoret, V, 25).

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 70. — Théodose mourut en 395 d'une hydropisie, à l'âge de 50 ans, selon Victor (*Epitom.* pg. 234), et de 60 ans, selon Socrate (V, 26) et Sozomène (VII, 29). S.t Ambroise prononça son oraison funèbre (*Orat. in fund. Théod.*, T. II, pg. 1199 et suiv.) et S.t Paulin fit son panégyrique, que loue beaucoup S.t Jérôme (*Lett.* 58, T. I, pg. 323). Le corps de Théodose fut porté à Constantinople. Les Arméniens considèrent Théodose comme un saint, et les païens l'ont mis au rang des dieux (Muratori, *Inscr.* pg. 265. n.° 4).

[7] Vararhan IV monta sur le trône en 388 et mourut en 400, frappé d'une flèche qu'on lui décocha pendant une émeute. Il vécut en paix avec les Romains, et eut pour successeur Iezdedjerd I.

Après la mort de l'empereur, il naquit à Emmaüs un enfant ayant la partie supérieure du corps au dessus de la poitrine, surmontée de deux têtes avec quatre bras, et la partie inférieure comme celle d'un seul homme. Il vécut deux ans. Lorsque l'un mangeait, l'autre ne prenait pas de nourriture; lorsque l'un dormait, l'autre restait éveillé. Quelquefois, ils jouaient l'un avec l'autre, ils riaient et pleuraient. Ils moururent à trois jours de distance.

L'empereur Arcadius marchait dans la voie de piété tracée par son père; il était chaste et honnête et portait sous son manteau de pourpre la tunique faite de poil de chèvre (le cilice); il pratiquait la vertu et surtout la bienfaisance. Il fit venir auprès de lui Jean [Chrysostôme] d'Antioche en Syrie, désireux qu'il était, de le voir à cause de sa renommée. En le voyant, l'empereur le trouva, par son éloquence, ses miracles et sa sainteté, dix fois au dessus de ce qu'on lui avait dit. On le fit évêque de Constantinople; cependant quelques-uns ne le prisaient pas, parce qu'au commencement il ne parlait pas purement le grec, car son père était syrien, et c'était la langue syrienne qu'il avait surtout étudiée. Il resta évêque et occupa le siége de Constantinople pendant sept ans. Il vécut en exil trois ans et mourut à Comana d'Arménie à l'âge de 50 ans. Depuis son baptême, il ne rit plus, ne but jamais de vin, ne fit et n'exigea de serment de qui que ce fût, et ne maudit personne. A la veille de partir en exil, il toucha de la main l'église en disant: « Vive la Sainte Église, siége de la gloire du Seigneur; puisse-t-elle ne point oublier mes labeurs, car (pour fructifier) les dons que j'ai reçus du Seigneur, j'ai ajouté au trésor de l'Église, 800 ouvrages et 12,000 discours[1].

---

[1] Le nom d'Amlicos est une altération de l'appellation arabe يملك, qui fut portée par plusieurs chrétiens, et qui était usitée aussi chez les Juifs. On trouve en effet dans le livre I des *Chroniques*, IV, 34, le nom ימלכ. Ce nom passa en grec sans aucune altération 'Ιάμλιχος (Cf. Renan, *sur quelques noms arabes*, pg. 9).

[2] On connaît une loi de Théodose du 28 février 380, ordonnant à tous ses sujets de pratiquer la religion catholique et n'autorisant les dissidents qu'à porter le nom d'hérétiques (*Cod. Théodos.*, liv. XVI, tit. I, loi 3). — En 381, le 2 et le 8 mai, il rendit d'autres lois contre les Ariens et les Manichéens (*Cod. Théodos.*, liv. XVI, tit. 7, loi 1 et 2). — En 358, il promulgua une nouvelle loi contre les Ariens, pour leur défendre l'exercice et la pratique de leur culte (*Cod. Théodos.*, liv. XVI, tit. 4, loi 2, et tit. 5, lois 15 et 16).

Azguerd (Iezdedjerd I^er^) régna en ce temps-là sur la Perse[2]. Arcadius tomba malade et fit proclamer empereur Théodose, jeune enfant de huit ans. Honorius n'ayant point de fils, Théodose restait par conséquent seul héritier de l'empire. Inquiet du sort de Théodose à cause de son bas âge, Arcadius fit un testament en vertu duquel, il remettait cet enfant aux soins d'Iezdedjerd, et mourut dans le Seigneur, après avoir régné 13 ans[3]. Le roi de Perse, ayant eu connaissance de ces faits, envoya un homme prudent en qualité de précepteur de ce jeune prince, et menaça quiconque ne le servirait pas fidèlement[4]. La paix régnait alors entre les Perses et les Romains, et le christianisme faisait des progrès, grâce à la mission de l'évêque Maroutha en Perse[5].

---

[1] S.t Jean Chrysostôme succéda à Nectarius sur le siége de Constantinople en 397. Dès son arrivée dans la capitale, il entreprit de réformer le clergé et les mœurs de la cour et du peuple, mais il s'attira la haine des grands et d'Eudoxie, femme d'Arcadius; et dans un concile présidé par son ennemi Théophile, évêque d'Alexandrie, il fut condamné à l'exil, en 404. Etant revenu prendre possession de son siége, sur les instances du peuple, Eudoxie parvint encore à le faire exiler à Cucussus, sur les confins de la petite Arménie et de la Cappadoce, et ensuite à Pityus, sur la mer Noire, dans la partie septentrionale de la Colchide. S.t Jean Chrysostôme mourut en chemin à Comana le 14 septembre 407, et son corps fut ramené à Constantinople. — Les œuvres complètes de cet illustre père de l'Église ont été publiées plusieurs fois, notamment par H. Savill, Montfaucon, etc. Dès le V^e^ siècle, les Arméniens avaient traduit les écrits de S.t Jean Chrysostôme dans leur idiome, et les Mékhitaristes en ont donné une édition à Venise.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 71. — Iezdedjerd régna en Perse de l'an 400 à 421. Les historiens occidentaux le représentent comme un prince ami des chrétiens, et c'est peut-être cette raison qui l'a fait surnommer par les Orientaux « le cruel, l'injuste. » Il mourut d'un coup de pied de cheval.

[3] Arcadius mourut le 1er mai 408 à l'âge de 31 ans, après 13 ans de règne. Il laissa 4 enfants: Théodose II, qui lui succéda, Pulchérie, Arcadie et Marine.

[4] Arcadius, en mourant, laissa l'empire dans une sorte d'anarchie et n'avait fait aucune disposition pour le gouvernement, pendant la minorité de son fils. La sagesse d'Anthémius, préfet du prétoire, conserva au jeune Théodose son héritage et la tranquillité de l'empire (Socrate, VII, 1. — Sozomène, IX, 1). Le roi de Perse conclut avec les Romains une paix de cent ans (Sozomène, IX, 4); car il paraît qu'au commencement du règne de Théodose, la Perse et les Romains étaient en guerre (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 52). Le roi de Perse envoya même à Théodose un eunuque lettré, Antiochus, pour l'instruire dans les sciences. C'est ce fait, mal interprété par les historiens qui a fait croire à tort, que le roi de Perse, avait été le tuteur de l'empereur. Procope a répandu ce bruit (*Bellum persicum*, liv. I, ch. 14, 6) qui a été répété par d'autres écrivains postérieurs (Agathias, IV, pg. 136 et suiv. — Zonaras, liv. XIII, T. II, pg. 40. — Cédrénus, T. I, pg. 334), mais on ne doit y ajouter aucune foi.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 71. — Maruthas, évêque de Miaférékin ou Martyropolis, ܡܪܘܬܐ ܐܦܣܩܘܦܐ ܕܡܝܦܪܩܛ, fut chargé d'nne mission d'Arcadius auprès du roi Iezdedjerd. C'était un homme très-versé dans les lettres syriaques et qui composa une Histoire des martyrs de Perse (Assemani, *Acta SS. Mart. orient. et occid.*, Rome, 1748) et plusieurs autres ouvrages, comme une Liturgie, ܐܢܦܘܪܐ, un Commentaire de l'Évangile, qui est perdu, des Odes et des Cantiques, des Canons, et de

Honorius mourut sans enfants à Rome[1], et fut remplacé par Constantin (Constance)[2] son parent, qui, peu de temps après, fut assassiné par trahison par un usurpateur[3]. Théodose le jeune nomma Valentinien, fils de la sœur de son père (cousin), César à Rome, et l'y fit conduire avec sa mère; mais peu de temps après, il lui envoya le diadème. Valentinien, régna 32 ans[4]. Théodose le jeune était un prince honnête, ne se nourrissait que d'aliments secs, et passait tous les jours maigres, sans que l'huile ou le vin parussent sur la table. Il se fit remettre après la mort de l'évêque de Hébron, son cilice qu'il portait chaque nuit. Ce prince n'avait pas de haine, à tel point que quand quelqu'un venait lui dire pourquoi il ne faisait point exécuter les grands criminels: « C'est l'affaire de Dieu, répondait-il, qui a le pouvoir de les faire mourir ou vivre; quant à moi, je supplie le Seigneur de faire revenir ici-bas tous les morts, plutôt que d'ajouter des vivants aux morts[5]. »

En ce temps-là Astadjat (Iezdedjerd) mourut, et Ahoharan (Varahran), son fils, lui succéda pendant 22 ans[6]. Il rompit l'alliance conclue par son père (avec les Romains) et déclara la guerre à Théodose le jeune. Les Perses, par l'efficacité de ses prières, furent vaincus et perdirent beaucoup de monde avec des prisonniers[7]. En ce temps-là, Acacius d'Amid (Diarbékir) donna des preu-

---

plus il traduisit les actes du concile de Nicée et les canons de ce concile en syriaque (Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. I, pg. 174 et suiv.). C'était en outre un homme habile dans la médecine au dire d'Hebedjesu (*in Catal.* pg. 50, et Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. I, pg. 181. § 3). Pendant son séjour en Perse, il fit de nombreuses conversions et sut s'attirer les bonnes grâces de Iezdedjerd, qui fut sur le point de se faire baptiser. Maruthas rassembla deux synodes à Ctésiphon, en 409 et en 414. (Cf. Socrate, VI, 15, 19; VII, 8. — Sozomène, VIII, 16. — Fleury, *Hist. Eccles.*, liv. XXI, art. 46. — Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. I, *loc. cit.*)

[1] Ce fut à Ravenne, qu'Honorius mourut d'une hydropisie, à l'âge de 39 ans, le 15 août 423.

[2] Constance III, né à Naïsse, d'une famille obscure, était comte et général des armées de l'empire d'Occident. Ce fut lui qui mit fin à l'usurpation de Constantin, et battit Ataulphe, époux de Placidie, qu'il épousa à la mort de ce prince. En 421, Honorius l'associa à l'empire, mais il mourut la même année à Ravenne, au moment où il se préparait à marcher contre Théodose II qui refusait de le reconnaître.

[3] Cet usurpateur était Jean (*Chr. syr.*, d'Aboulpharadj, pg. 72) qui était secrétaire d'Honorius, et s'empara du diadème à la mort de son maître, en 423. Jean fut tué par Ardebure, en 425, à Ravenne.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 72. — Valentinien III surnommé Placide, fils de Constance III et de Placidie, naquit à Ravenne en 419. Il fut déclaré César en 424, et l'année suivante proclamé Auguste sous la tutelle de sa mère. Il épousa Eudoxie, fille de Théodose II, à Constantinople, et se fixa à Rome après avoir quitté Ravenne sa résidence. Ce fut sous son règne, que S.^t Léon arrêta Attila aux portes de Rome. Valentinien mourut à 36 ans, en 455, assassiné par les affidés du sénateur Pétronne-Maxime dont il avait déshonoré la femme. Son règne fut de 29 ans.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 72. — Théodose II mourut à 50 ans, le 28 juillet 450, ayant regné 42 ans.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 72. — Varahran V monta sur le trône en 421 et mourut en 441.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 72-73. — La guerre des Romains et des Perses avait sa cause dans les cruautés exercées contre les Chrétiens par ordre d'Iezdedjerd. Ceux-ci prirent le parti de s'enfuir en masse à Constan-

ves de sa vertu, en rachetant aux Perses les prisonniers et en les renvoyant dans leurs familles. Il vendit même les vases sacrés de son église pour racheter les captifs. Sa foi fut célébrée dans la Perse, si bien que le souverain de ce pays témoigna le désir de le voir et le combla d'honneurs insignes, pour la gloire du Christ[1].

En ce temps-là, se signalèrent à Antioche Siméon le Stylite[2], et dans l'Arménie-Mineure Mar Barsouma[3]. A cette même époque, on transféra à Constantinople, Nestorius, évêque d'Antioche[4]. Il avait avec lui le prêtre Anastase qui, étant monté un jour en chaire, proféra une nouvelle hérésie en disant de Marie qu'elle était mère d'homme et non mère de Dieu. Le peuple, saisi d'indignation, espérait qu'il serait puni par Nestorius; mais celui-ci, dans sa sottise, et encouragé par les démons, se montra favorable à ce qu'Anastase avait avancé, et propagea partout cette erreur, qui amena la convocation d'un

---

tinople, où le roi de Perse les fit réclamer par ses ambassadeurs. Théodose refusa de les rendre, et la guerre fut déclarée. Narsès, à la tête d'une armée perse, fut battu par Ardabure, dans l'Arzanène, appelée Aghdznik par les Arméniens, et se réfugia à Nisibe, où Varahran vint le rejoindre. Ardabure abandonna alors le siége de la ville et rentra sur les terres de l'empire (Socrate, VII, 18). Ensuite, les Perses vinrent en 421 assiéger Rhéséna, nommée Théodosiopolis, mais sans succès (Théodoret, V, 37. — Cédrénus, T. I, pg. 338). La guerre continua en 422, et les Romains toujours victorieux, consentirent à signer la paix avec les Perses (Evagrius, I, 19), malgré l'opposition du corps des *Immortels* qui se composait de 10,000 cavaliers, et qui fut écrasé dans une dernière bataille. La paix fut signée alors pour cent ans, et c'est à cette occasion que l'impératrice Eudoxie composa un poëme en vers héroïques, dont le manuscrit existe à la bibliothèque des Médicis, à Florence.

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 73. — Acacius, évêque d'Amid, ܐܩܩܝܘܣ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܐܡܝܕ vécut vers l'an 420, et s'acquit une grande renommée par sa piété et sa charité (Socrate, VII, 21. — Denys de Telmahr, *Chronique*, *apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 196). Il écrivit plusieurs lettres, que commenta Mari le Perse, ܡܐܪܝܣ ܗܘ ܦܪܣܝܐ, (Assemani, *Biblioth. Orient.*, pg. 196-197).

[2] S.t Siméon le Stylite, solitaire né en 390 en Cilicie, mort en 459, célèbre par son austérité, se retira sur une colonne, *στυλός*, d'où lui est venu son nom, et y passa 26 ans. Il écrivit plusieurs lettres (Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. I, pg. 254) et une homélie. Théodoret, évêque de Cyrrhus, auteur d'une Histoire ecclésiastique, a écrit sa vie, et Cosmas, ܩܘܣܡܐ, prêtre syrien, a rassemblé les actes de S.t Siméon (Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. I, pg. 235 et suiv.)

[3] Barsouma ou Barsame, ܒܪܨܘܡܐ, né à Autan, ܒܘܛܢ, dans la province de Samosate, embrassa de bonne heure la vie monastique et se retira sur une montagne pour y suivre les leçons d'un saint homme du nom d'Abraham. L'un de ses biographes, Michel (*Synaxaire copte, apud* Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. II, pg. 1 et suiv.), raconte qu'il opéra des miracles, se livra aux jeûnes et aux pratiques austères. Il tomba dans l'hérésie d'Eutychès, et finit par se faire condamner par le concile de Chalcédoine. Il mourut en 458, le 1er février, et les Syriens jacobites le considèrent comme un saint de leur église. Plusieurs monastères furent érigés en son honneur dans la Mésopotamie et dans la Syrie.

[4] Nestorius, né à Germanicia (Marasch) en Cilicie, fut élevé sur le siége de Constantinople en 428, combattit les Ariens, et enseigna, d'après Théodore de Mopsueste, qu'il y a deux natures en J. C. — Attaqué par S.t Cyrille, évêque d'Alexandrie, Nestorius fut condamné par le concile d'Ephèse, en 431; puis déposé et ensuite exilé dans la Thébaïde, où il mourut. Sa doctrine est encore professée aujourd'hui par les Chaldéens ou Nestoriens. (Cf. *Lettre* de Siméon de Beth-Arsam, *apud* Assemani, *Bibliot. Orient.*, T. I, pg. 349).

grand concile à Éphèse, l'an 21 du règne de Théodose, 842 de l'ère syrienne et 423 du Christ[1]. Cent quatre-vingts évêques avec un nombre considérable de prêtres et de religieux s'y rendirent. Les principaux personnages du concile étaient Arcadius et Proctios évêques, légats de Célestin, pape de Rome, Cyrille d'Alexandrie, Memnon d'Éphèse, Jean d'Antioche, Acacius de Mélitène, Juvénal de Jérusalem. Quant à Sahag, patriarche de l'Arménie Majeure[2], il était occupé (ailleurs); mais cependant il adressa une lettre en donnant son approbation à tout ce que le Concile déciderait. Le Concile condamna à l'unanimité Nestorius, excepté Jean d'Antioche avec 26 prélats qui ne furent pas du même avis, ce qui fait qu'ils encoururent la même condamnation que Nestorius. Celui-ci, par édit impérial, fut exilé chez les barbares, tandis que Jean et ses adhérents repentis se réunirent à Cyrille et firent amende honorable en confessant leur ignorance touchant l'hérésie de Nestorius. S'étant consultés ensemble, ils reconnurent hautement la vraie orthodoxie, honorèrent unanimement la Sainte Vierge Marie, mère de Dieu, confessèrent la Trinité Consubstantielle et l'Unité Divine en Père, en Fils et en Saint-Esprit, condamnèrent tous les Nestoriens et les exclurent de l'Église. [Puis ils formulèrent que] « quiconque, souverain, évêque, ou Concile tentera dorénavant d'établir une nouvelle foi ou symbole, soit anathématisé et que le symbole de Nicée se perpétue jusqu'à la consommation des siècles[3]. » Les prélats qui encoururent avec Nestorius la condamnation sont les suivants; Théodoritos (Théodoret), évêque de la ville de Gouris (Cyrrhus)[4], André de Samosate[5], Alexandre de Membedj, Ariané (Irénée?) de Sour (Tyr), Jean de Cilicie, Athrinos de Taron, avec d'autres. On appela Maxime[6] au siége de l'évêché de Nestorius.

En l'année 29^e de son règne (*lisez* 41^e; et 449 de J. C.), Théodose le jeune apprit le conflit qui avait éclaté entre Flavien, évêque de Constantinople[7], et l'archimandrite Eutychès[1]. Il ordonna de convoquer à Éphèse un second concile, huit ans après le premier. L'empereur écrivit à Dioscore[2], successeur de Cyrille, de la manière suivante :

---

[1] Les dates données ici par Michel sont inexactes. Ce fut en 428, que Nestorius, le jour de Noël, révéla dans un sermon ses doctrines hérétiques, en avançant que Marie n'était pas mère de Dieu, et que le Verbe était seul Dieu, résidant dans son humanité comme dans un temple, et que les deux natures étaient distinctes. Ces principes excitèrent des troubles parmi les Chrétiens, et l'empereur ordonna la réunion d'un concile œcuménique à Ephèse, pour la Pentecôte de 431.

[2] S.^t Sahag (Isaac) le Grand, appelé aussi Barthev (le Parthe), fils de S.^t Nersès, monta sur le trône patriarcal de l'Arménie en 390, fut exilé par Vararhan V, roi des Perses, en 428, et fut rétabli sur son siége en 439. Il mourut en 440. (Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Armén.*, liv. III, ch. 49 et suiv.).

[3] Cf. Socrate, VII, 34. — Evagrius, I, 3 et suiv. — Fleury, *Hist. Eccles.*, liv. 25, art. 34 et suiv.

[4] Théodoret, évêque de Cyrrus, ܬܐܘܕܘܪܝܛܘܣ ܕܩܘܪܘܣ, dit l'Hérétique. (Cf. note 9, pg. 18).

[5] André de Samosate, ܐܢܕܪܐܘܣ ܕܫܡܝܫܛ dont il est question ici, est cité dans la Chronique syriaque d'Édesse, (Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. I, pg. 403, n.° LVI).

[6] Ce personnage est appelé Maximien par les écrivains grecs.

[7] S.^t Flavien, évêque de Constantinople en 447, mort en 449, fit condamner Eutychès; mais il fut déposé à son tour dans le faux con-

« Nous, autocrates et empereurs Théodose et Valentinien, au Saint Père Dioscore, évêque, salut ! Nous informons ta Sainteté que la racine de Nestorius a poussé des rejetons chez Flavien, et les doctrines de Manès chez le moine Eutychès, comme nos savants nous l'ont donné à entendre. Cette affaire regarde ton labeur spirituel qui doit purger l'Eglise, épouse immaculée du Christ. Hâte-toi de soulager la tristesse de ta Mère, couche céleste. Tu amèneras avec toi dix métropolitains et autant d'évêques instruits et capables d'allumer le flambeau de la foi orthodoxe et de le placer sur le chandelier, afin de réjouir les (habitants) du ciel et de la terre. Amène aussi avec toi dix évêques de Palestine et Juvénal, archevêque de Jérusalem, mais n'amène point Théodoritos (Théodoret) et les siens, qui, au temps de Cyrille, parurent faiblir dans leur foi. Julius de Rome se trouve chez nous et remplace Léon[3] qui avait adressé à plusieurs une lettre qui, au dire des uns, n'est pas admissible, et qu'il fit présenter au concile, à l'époque de Cyrille, et fut repoussée. Amène avec toi le grand solitaire, le père des anachorètes, Mar Barsouma, qui représente les couvents de l'Orient. De notre côté, nous l'avons invité (à venir) parce qu'il possède le Saint-Esprit et qu'il a pris en aversion Nestorius et la lettre de Léon. Ceci fait, tu seras le bienvenu, en prospérant dans la voie de la vérité. »

Dioscore, ayant pris connaissance de cette lettre, éprouva de la douleur en apprenant ces nouveaux événements. Il se hâta d'obéir et se rendit à Éphèse où les évêques convoqués vinrent s'assembler chez lui au nombre de 128. Parmi eux, on distinguait Dioscore d'Alexandrie, Juvénal de Jérusalem,

---

cile d'Éphèse, et mourut à la suite des mauvais traitements qu'il éprouva de la part de ses adversaires religieux.

[1] Eutychès, abbé d'un monastère près de Constantinople, fut l'adversaire de Nestorius ; mais il tomba dans une autre erreur, en admettant qu'il n'y avait qu'une seule nature en Jésus-Christ. — Condamné une première fois dans un concile à Constantinople, il parvint à l'emporter sur Flavien, au faux concile d'Éphèse. Cependant au concile œcuménique de Chalcédoine, convoqué par Marcien, Eutychès fut condamné et exilé. Ses adhérents sont désignés sous le nom d'Eutychéens ou Monophysites.

[2] Dioscore, évêque d'Alexandrie, en 445, embrassa l'hérésie d'Eutychès, qu'il soutint dans le faux concile d'Éphèse, et excommunia le pape S.t Léon. Il fut déposé en 451, au concile de Chalcédoine, et exilé à Gangres en Paphlagonie, où il mourut en 454.

[3] S.t Léon le Grand qui occupa le siége de Rome de 440 à 461, est célèbre par ses écrits et sa doctrine ; il approuva les décisions du concile de Chalcédoine. Ce fut sous son pontificat qu'Attila parut devant Rome. Il réussit à l'éloigner, mais il ne put empêcher Genséric, roi des Vandales, de piller la ville éternelle en 455. Ses œuvres sont considérables ; elles renferment 96 sermons, 141 lettres et plusieurs autre écrits ; le P. Quesnel et le P. Cacciari les ont réunies et publiées, l'un en 1675, et l'autre en 1751-1755.

Domnas (Domnus) d'Antioche, Eusthate de Béryte, Théodoulos de Césarée d'Arménie, Eusèbe de Cilicie et Mar Barsouma, chef des cénobites. La discussion démontra que Flavien tenait un langage analogue à celui de Nestorius. Eutychès, tout en condamnant son schisme, ne renonça point à son hérésie, en soutenant que l'incarnation de Notre Seigneur se fit d'une manière fantastique, et il fut condamné par le concile [1].

Flavien avait formulé par écrit sa profession de foi, confirmée par les signatures de Basile, évêque de Séleucie, de Julien de Rome, de Eudocos (Eudoxe) de Chypre et de Séleucus d'Émèse. Lors de la lecture de cette pièce, toute l'assemblée cria unanimement : « Brûlez, brûlez cette lettre athée, anathème sur Flavien et ses adhérents ! » Le concile les déposa, ainsi que Domnus d'Antioche, avec sept évêques ses suffragants, Irénée, évêque de Sour (Tyr), Akimos (Sophronius) de Zéboul (Tel) [2], Théodoritos (Théodoret) de Gouris (Cyrrhus), Ibas d'Édesse [3], Sévère de Thrumzo (Eusèbe de Dorylée) [4], Daniel de Kharran. Le Concile condamna également la lettre de Léon, rejetée par le premier concile et qu'il jugea indigne de lecture.

L'empereur adressa (au Concile) un message, en le priant de ne rien ajouter ou retrancher aux décisions des trois (précédents) conciles, mais de les confirmer et de prendre en considération le nombre trois, pour la gloire de la Sainte Trinité, ce qui fut fait. Le concile rédigea une profession de foi concernant l'Incarnation du Christ, en stipulant une personne, une nature, un Christ, ayant une volonté et une opération; le Christ vrai Dieu et vrai homme, c'est-à-dire, âme, corps et esprit réellement et non en apparence. Maudits soient ceux qui s'écartent de ceci!

---

[1] Le faux concile d'Éphèse fut tenu depuis le 8 août 449, sous la présidence de Dioscore, qui, dès les premières séances, favorisait sourdement Eutychès. Les partisans de Dioscore condamnèrent, sans les entendre, les évêques opposés aux doctrines d'Eutychès, et osèrent même les frapper. Hilaire, légat du pape, Flavien, évêque de Constantinople, furent foulés aux pieds ; aussi cette assemblée fut-elle désignée sous le nom de *Brigandage d'Éphèse* (Fleury, *Hist. Eccles.*, liv. 27, art. 38 et suiv.). Le pape S.t Léon condamna cette assemblée, dans un synode tenu à Rome, parce qu'il ne put amener l'empereur Théodose II, à faire juger Eutychès dans un concile universel, bien qu'il eût employé dans cette négociation Valentinien III et Placidie.

[2] Ces deux noms sont altérés, mais il est facile de les rétablir d'après un passage de la *Chronique d'Édesse*, (Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 404, n.° LXIII), qui, dans la liste des évêques donnée par Michel, substitue au nom d'Akimos de Zeboul, celui de Sophronius de Tel : ܣܘܦܪܘܢܝܘܣ ܕ ܬܠܐ.

[3] Ibas, ܗܝܒܐ, succéda à Rabulas en 435, sur le siége épiscopal d'Édesse, et mourut en 457. Il fut un des plus fervents apôtres de l'hérésie de Nestorius (*Lettre* de Siméon de Beth-Arsam, *apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. III, pg. 85). Chassé de son siége, par les évêques complices du *Brigandage d'Éphèse*, il quitta Édesse ; les catholiques de cette ville s'étaient aussi déclarés contre lui, parce qu'il se montrait favorable aux Nestoriens (*Chron. d'Edesse, apud* Assemani, T. I, pg. 404). Rendu à son église par le concile de Chalcédoine, Ibas en garda le gouvernement jusqu'à sa mort. (Cf. Al. Lavigerie, *L'École chrét. d'Edesse*, pg. 109-110). Il composa une lettre célèbre adressée à Mares de la ville d'Ardaschir, dont Siméon de Beth-Arsam a donné le résumé et une appréciation (Assemani, *Biblioth. Orient.*, T: I, pg. 203 et suiv.). — C'est à partir d'Ibas, que l'Ecole d'Edesse perdit de son prestige (Lavigerie, *op. cit.*, pg. 89 et suiv.).

[4] La *Chronique d'Edesse* (Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 404) nous permet de rétablir encore le nom de ce personnage, qui doit se lire : Eusèbe de Dorylée, ܐܘܣܒܝܘܣ ܕܕܐܘܪܘܠܝܘܢ.

Le Concile terminé, les envoyés de Léon vinrent le rejoindre et le mirent au courant de ce qui s'était passé, ce qui lui causa un profond chagrin. Il manda Flavien, et entendit sa profession de foi, à laquelle il donna son entière approbation. Flavien raconta à Léon que Dioscore l'avait qualifié de nestorien, l'avait condamné comme tel, lui et tous ses adhérents. Léon embarrassé, cherchait les moyens de faire déposer Dioscore. Sur ces entrefaites, la femme de l'empereur Théodose le jeune, avec Pulchérie, sœur de ce dernier, firent un pélerinage à Rome, où elles furent reçues avec tous les honneurs dus à leur rang, par l'empereur Valentinien, qui était fils de la sœur du père (cousin) de Théodose le jeune, et par les habitants de Rome, et elles furent conduites à l'église des Apôtres. Le clergé vint à leur rencontre, mais Léon s'était abstenu. Prosterné derrière un rideau à l'extérieur, il se mit à pleurer. Ayant levé le rideau, elles lui demandèrent avec tendresse et respect la cause de ses larmes, et le relevant elles le firent asseoir. « Dioscore a déchiré, dit Léon, la foi orthodoxe et il a insulté le siége des Saints Apôtres. » Elles le consolèrent en lui disant: « Père, il sera fait ainsi que tu l'auras ordonné. » Il les pria alors d'intercéder auprès de l'empereur pour qu'il donnât de nouveau l'ordre de convoquer un concile œcuménique, et adressa par leur entremise une supplique à Théodose sur le même sujet, disant « que tout l'univers prenne connaissance de ma lettre, qu'on l'examine et qu'on ne m'anathématise pas de même que l'hérétique Nestorius. » L'empereur ne voulut pas donner de suite à cette demande, en disant: « J'ai cru et accepté la décision de Cyrille et de Dioscore, qui ont convaincu Léon d'avoir participé à l'erreur de Nestorius, et ce qu'ils ont décidé servira de statut de foi. » L'empereur, craignant Dieu, resta fidèle à l'acte de foi établi par les apôtres et mourut en Christ à 50 ans, après avoir régné 42 ans.

Marcien, fils de la sœur (neveu) de Théodose, lui succéda par le choix de Pulchérie, sœur de l'empereur et régna six ans[1]. Il était vieux, ignorant et illettré. Il avait commis un adultère avec Pulchérie, lorsque celle-ci était dans l'ordre des religieuses. La première année de leur règne, Léon leur adressa la même prière de convoquer un concile plus nombreux encore, s'il était possible, que celui de Dioscore, pour leur propre honneur. Il rappelait à Pulchérie sa promesse en disant: « Je vous envoie et voici ma vénérable lettre, afin que vous l'expédiiez avant la réunion du concile à tous les évêques de l'Asie et que vous exigiez leur signature, en vue de donner plus de force à notre parti. » Les deux princes consentirent par deux raisons; d'abord pour réaliser la promesse et le serment de Pulchérie, ensuite par peur de Valentinien de Rome et de Léon lui-même; parce qu'il n'était pas légal de sacrer un empereur à Constantinople sans leur consentement. Marcien et Pulchérie étaient fort inquiets pour avoir enfreint cette loi que cette femme passionnée avait violée, et par ce moyen, ils voulurent disposer les esprits en leur faveur. Pulchérie et Marcien firent en conséquence rédiger et expédier des lettres accompagnées d'ordres impériaux, de prières et même d'injonctions et de menaces pour tous ceux qui ne voudraient pas souscrire à la lettre de Léon. Ils les firent circuler dans l'empire par l'intermédiaire des grands officiers de l'état et par les évêques venus de Rome, et firent souscrire tous ceux qui consentirent, puis ils la renvoyèrent à l'empereur et à Pulchérie. Ceux-ci reçurent donc un registre portant les signatures de 446 évêques et en furent transportés de joie; ensuite ils y apposèrent aussi leurs noms. Aussitôt ils expédièrent dans tout l'empire une invitation, excepté à l'Arménie qui ne faisait pas partie de leurs possessions, et dont le patriarche, disait-on, était mort et le siége était vacant, ce qui fait qu'on ne l'invita pas. Cette circonstance est due aux bontés de Dieu, qui voulut que le souvenir des ancêtres fut conservé chez les Arméniens.

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 73-74. — Marcien n'était nullement allié à la famille impériale. C'était le fils d'un soldat thrace, qui, s'étant engagé dans l'armée, parvint au grade de tribun, et obtint le titre de sénateur. Lorsque Pulchérie, âgée de 52 ans, le prit pour époux, en lui faisant jurer de respecter son vœu de virginité, il avait 58 ans. Le mariage eut lieu en 450, et Marcien fut déclaré Auguste le 24 août de la même année. Il mourut le 26 janvier 457.

Le chiffre des évêques rassemblés fut cependant de 700 [1], parmi lesquels (on comptait): Tromopicos, Lilopas, Lucinisos, Ascolaion, romains, vicaires de Léon, Juvénal de Jérusalem, Dioscore d'Alexandrie, Domnus d'Antioche, Basile de Séleucie, Pierre l'Ibérien, évêque de Gaza et primat de Palestine [2]. Malgré le double anathème qu'il avait encouru, Théodoritos (Théodoret) fut nommé président du Concile; aussi Saint Dioscore lui dit: « Est-ce qu'une pareille méchanceté est permise? Ne vous rappelez-vous pas la parole de Saint Paul qui dit: « Si je rebâtissais ce que l'on a démoli, je me rendrais évidemment coupable [3] ». Or comment de cet homme écrasé par l'anathème, de ce cadavre, ose-t-on faire un homme édifiant? » Juvénal se joignit à lui, tous s'émurent, se mirent du côté de Dioscore et dirent: « Le grand Cyrille anathématisa tout auteur de lois nouvelles, nous disons de même que toute nouvelle foi soit anathématisée, si elle n'est pas fondée sur le témoignage des apôtres. Que les anathématisés de Cyrille soient encore anathématisés! » L'empereur et Pulchérie furent attérrés. Ils se mirent aussitôt à flatter les opposants, à les servir en personne et à les corrompre par des présents. Juvénal reçut trois villes dans la Palestine, et se rendit au désir de la cour, avec 446 évêques qui avaient déjà signé la lettre de Léon; puis tous s'en allèrent. 254 évêques demeurèrent avec Dioscore, mais ils furent attachés avec des liens, persécutés, envoyés en exil et moururent sans trahir leur attachement pour le Christ, tandis que les autres, attirés dans le piége par la fraude, reconnurent la Vierge mère de Dieu et deux natures distinctes en Christ. Or, si les natures, selon leur erreur, sont distinctes, comment la Vierge pourrait-elle être mère de Dieu? Ce fut cette doctrine qui plongea l'univers dans les troubles et dans le sang. Le concile dura deux ans et demi. Quelques philosophes instruits vinrent de l'Arménie et eurent des discussions avec les adhérents de Léon, qu'ils vainquirent en invoquant le texte des Saintes-Écritures et la philosophie, et s'en allèrent librement et sans peine. Quant à ceux condamnés par Cyrille et Dioscore, ils s'en retournèrent dans leurs diocèses, comblés d'honneurs, de richesses, de présents et accompagnés de troupes[1].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 74. — Marcien avait ordonné de rassembler un nouveau concile à Nicée, pour réviser les décisions du faux concile d'Ephèse; mais sur les instances de Pulchérie et du légat du pape, il fut décidé que ce concile serait tenu à Chalcédoine, dans l'église de S.te Euphémie. Il fut ouvert le 8 octobre 451, en présence de 630 évêques, d'autres disent 520. Dans les actes, on ne trouve que 360 signatures.

[2] Pierre l'Ibérien, évêque de Gaza, est cité par Zacharie de Mélitène, dans son *Histoire ecclésiastique*, part. 3, ch. 3 (Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 56) et par Evagrius, (liv. II. ch. 5 et liv. III, ch. 32).

[3] *Epit.* de S.t Paul aux Romains, XV, 20.

Jérusalem ne voulant pas recevoir Juvénal, nomma à sa place Théodore et se soumit. Juvénal en donna avis à Marcien, qui envoya une armée, déposa Théodore et rétablit Juvénal, qui (rentra) accompagné par les Juifs, parcourut la Palestine, engageant (les populations) à accepter sa doctrine. Ceux qui s'y refusaient étaient torturés, pillés et mis à mort par les Juifs[2]. Pierre, évêque de Gaza, fut seul respecté, à cause de sa grande vertu[3]. On raconte qu'il était fils du roi de Géorgie, qu'il fut amené en otage à Constantinople, et que là, ayant étudié les Saintes-Écritures, il embrassa la vie austère et acquit une grande réputation. Il se fit prêtre malgré lui, et devint archevêque de Palestine. Sa résidence était Gaza, et personne n'osait entrer en discussion avec lui.

---

[1] Michel, en sa qualité de Jacobite, flétrit le concile de Chalcédoine et les Pères de cette assemblée qui condamnèrent les doctrines de Dioscore. Les adhérents du concile de Chalcédoine furent alors appelés par les Syriens dissidents, du nom de *Chalcédoniens*, qui dans leur bouche devenait un terme de mépris; ils les qualifiaient aussi de *Léonistes*, mot qui signifiait pour eux, « sectateurs de S.^t Léon » (Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 145).

[2] Un moine audacieux, appelé Théodose, qui avait été chassé d'Alexandrie pour ses crimes, s'enfuit en Palestine, et profitant de l'absence de Juvénal, qui était au concile de Chalcédoine, s'empara du siége de Jérusalem. Juvénal à son retour, trouvant son siége occupé, revint près de Marcien, et pendant ce temps-là, Théodose ne craignit pas de se fortifier et de tenir tête à Dorothée, gouverneur de Palestine, qui lutta contre lui deux ans. Enfin voyant sa position devenir de jour en jour plus difficile, Théodose s'enfuit au Sinaï, pour échapper au supplice, et Juvénal remonta sur son siége (Evagrius, II, 5. — Fleury, *Histoire ecclés.*, liv. 28, art. 36, 41, 42, 44. — Cf. aussi Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 56 et suiv.).

[3] Ce fut l'impératrice qui intercéda pour lui, à ce que raconte Zaccharias, dans son *Hist. ecclés.*, (*apud* Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. II, pg. 56 et suiv.).

Il adressa une lettre aux Arméniens, en les félicitant de leur absence au Concile. Dans sa lettre, il disait que « comme ce pays avait fourni autrefois au monde, par l'arche de Noé, les germes de la race humaine, il fournirait également les semences de l'orthodoxie à tous les hommes. Tenez-vous donc, mes chers enfants, fortement attachés au Christ, rocher inébranlable, et comportez-vous toujours bien dans les siècles des siècles. »

Ce saint homme Pierre avait pour élève le moine Jean, qui était un inspiré. Jean écrivit 72 récits qu'il savait ou qu'il avait appris d'autres, et des prédictions de ce qui advint avant et après le Concile. Il démontra et prouva que ce conciliabule fallacieux de Chalcédoine était impie, et qu'il eut lieu à cause de la colère et de l'abandon du Seigneur, et non par l'inspiration du Saint-Esprit, comme ceux de Nicée, de Constantinople et d'Éphèse. C'est ce que nous avons en vue de démontrer ici pour l'instruction des fidèles orthodoxes. Bien que ces faits aient eu lieu avant et après (le Concile), nous ne ferons pas de coupures dans les récits du saint homme Jean, qui s'exprime ainsi :

1.° — « Notre père et saint patriarche Pierre nous raconta que l'origine de l'hérésie chalcédonienne fut Nestorius, car, disait-il, j'étais à Constantinople pour la fête des 40 saints martyrs, et nous étions réunis dans la cathédrale. Nestorius regarda l'image de la Sainte Vierge et dit : « O Marie ! ne te vantes pas d'avoir enfanté Dieu, car tu n'es qu'une créature et tu n'as enfanté qu'une créature, ainsi que mon prêtre l'a avancé. » A l'instant même, il fut frappé par le malin esprit et renversé. Les diacres l'enlevèrent et le portèrent chez lui, et ce fut le commencement des bouleversements arrivés dans l'Église. Quoique Nestorius ait gardé le silence quelque temps après son châtiment, cependant il n'abandonna pas ses mauvaises croyances. »

2.° — « Le même Saint Père me raconta que Vlacien d'Édesse, cénobite, possédant le don de prophétie, ayant entendu parler de l'hérésie d'Ibas, la condamna ; mais celui-ci ne voulut point l'entendre, ce dont le saint fut irrité. Vlacien vint en Palestine et demeura là en silence, venant chaque jour chez moi à Gaza pour les affaires spirituelles. Un jour, il tomba en extase pendant quelques moments et nous nous aperçumes qu'il eut une vision. Lorsque nous lui en demandâmes la cause, il nous répondit : « Dans sept années un souverain paraîtra, il s'appellera Marcien, et il convoquera un concile qui encouragera (l'hérésie) de Nestorius. Moi et toi (Pierre) en serons les victimes et nous perdrons la vie. »

3.° — « Saint Vlacien eut un jour une vision et dit : « Malheur à Pulchérie, malheur à Pulchérie!» Comme quelques personnes lui en demandaient la cause, il dit: «Pulchérie qui s'est offerte elle-même à Dieu, se prostitue, s'éloigne de lui et elle devient la cause de la destruction de l'orthodoxie.»

4.° — «Le même Saint Vlacien raconta: J'ai été une fois à Jérusalem et j'y ai trouvé le Saint de Dieu, l'évêque Evilios, vertueux cénobite. S.t Pamphyle diacre priait sur le Saint Golgotha et il eut une extase. Après cette prière il dit: «Mes frères, cet Evilios, qui est vénéré maintenant par tout le monde, sera exilé par un concile tenu à Chalcédoine, à cause de son orthodoxie, et mourra pour la foi.»

5.° — «Le même excellent Vlacien dit un jour à notre Saint Père Pierre et à l'eunuque Joseph: «Lisez maintenant les livres afin que vous puissiez garder les brebis de J. C. qui vous sont confiées, car il viendra des jours où le temps vous manquera pour le faire, par suite des persécutions.» Et le Saint dit encore ces paroles à Pierre: «Dans quelque temps, l'Église sera dans une grande tristesse, et quand cela aura lieu vous vous rappellerez ceci». Puis il prononça cette prière: «J. C. Notre Seigneur Dieu, ne me faites pas vivre en ce temps-là, non pas que je veuille éviter les persécutions, mais parce que je ne veux pas voir le déshonneur de votre Église. Enlevez mon âme de mon corps, et placez-la selon votre volonté!» Un jour qu'il rentrait chez lui, il fut pris de maladie et un saint homme se présenta à lui. Dieu voulant accomplir la prière de Vlacien, l'homme se prosterna devant Vlacien qui dit: «Père, souvenez-vous de moi dans vos prières, et il expira.» L'homme fit prévenir au village voisin, d'où l'on vint prendre son corps avec de grands honneurs, et on l'ensevelit.»

6.° — «Jean, prêtre d'Alexandrie, me raconta ceci: «Lorsque j'étais jeune encore, je voulus aller dans la grande ville d'Aladis pour étudier la philosophie, et j'entrai dans la grotte où était mort le prophète. Là, je me mis en prières et j'implorai la volonté de Dieu par l'intercession de son saint. Une voix se fit entendre qui disait: «Mon fils, il n'y aura ni paix ni bonheur, car un souverain va paraître (qui s'appellera) Marcien; il rassemblera un concile dans lequel on niera la mort de Dieu sur la croix, et on dira que ce n'est qu'un homme qui a été crucifié. Un patriarche appelé Dioscore paraîtra aussi qui s'opposera à l'hérésie et mourra pour la foi. Et ce trouble ne cessera pas jusqu'à l'apparition de Nérn[1] (Antechrist.)»

7.° — «Le père Zénon du village de Kherarz en Palestine a dit ces paroles au père Étienne: «Si vous voulez aller à l'étranger, faites-le; si vous voulez faire du bien, faites-le en ce moment, car un concile va avoir lieu qui jettera le trouble dans l'Église. » Ensuite il demanda à Dieu de mourir bientôt, et il fut exaucé. »

---

[1] L'Antechrist est désigné par les écrivains arméniens sous le nom de Nérn, Նեռն ; (Cf. le grand dictionnaire des Mékhitaristes., T. II, pg. 413, col. I, v.° Նեռն).

8.° — « Le père Anoctius de Pamphylie, qui était chef des frères, nous raconta ceci : « Un saint homme habitait seul dans une cabane, et le diable étant venu le trouver lui dit : « Obéis-moi. » Mais lui répondit : « Malheur à toi. » Le diable reprit : « Si tu refuses de m'obéir, je provoquerai un concile et tous m'obéiront. » Et il en fut ainsi parce que (les membres du concile) firent la volonté de Satan, en disant que ce fut un homme qui fut crucifié pour le monde, car Satan les avait inspirés. »

9.° — « L'année même du concile, le soleil s'éclipsa, et il tomba du ciel, de la terre et des pierres sur le sol. Ces pierres étaient comme taillées de main d'homme, et ceux qui en ramassèrent à Jérusalem et en Palestine furent aveuglés. Eusèbe informa de ce fait Eudoxie à Constantinople, parce qu'il était absent en ce moment, et il prédit que c'était un signe indiquant l'éclipse de l'Église. »

10.° — « Pierre et André, ses disciples, constatèrent que pendant le concile, les aveugles humectaient leurs yeux avec le sang des Martyrs de l'orthodoxie, et ils recouvraient la vue en l'honneur du Dieu crucifié. »

11.° — « Au moment où l'on posait le diadème sur la tête de Marcien, le soleil s'éclipsa, et il dit que c'était le signe que, jusqu'à son avénement, il faisait sombre, et que dorénavant on jouirait du bonheur et de la lumière. (Il ajouta :) « Ne vous inquiétez pas de ceci. »

12.° — « Il y avait sur la coupole de l'église de l'Ascension de N. S., une croix d'or qui, pendant le concile, fut brûlée et tomba en poussière. On écrivit ce fait à Constantinople, d'où l'on envoya une croix de bronze pour remplacer la première. »

13.° — « Lors de la tenue du concile, on mit en question à Césarée la crucifixion de l'Homme, et leur (sacrifice) de la messe se changea en chair et en sang humain. Ils ne purent le goûter, mais plusieurs le conservèrent. »

14.° — « Le père Isaïe me raconta que le père Paul d'Ethiopie, qui était âgé de 110 ans, disait que dans 20 ans, un grand trouble éclaterait entre les évêques, à cause de Marcien, dont le règne serait de six ans, et qu'après on jouirait d'un peu de paix ; enfin qu'un trouble semblable se manifesterait jusqu'à l'Antechrist. »

15.° — « Un père, nommé de Trois-Morts, (couvent) qui se trouvait vis à vis d'Alexandrie, dit : « J'ai été chez le père Isaïe, il tenait une natte dans ses mains, et son esprit était en extase. Ayant attendu chez lui, je m'en retournais confus, lorsqu'il me dit : « Asseyez-vous et écrivez que Saint Timothée qui est aujourd'hui en exil, en reviendra dans peu de temps ; il rétablira pendant deux ans l'orthodoxie et mourra. Après lui, son archidiacre sera évêque, et alors un grand schisme se produira et ne cessera qu'à l'apparition de l'Antechrist. »

16.° — « Le père Paul, anachorète, me raconta qu'un des pères était prophète inspiré, et qu'il avait vu tous les évêques de la terre réunis autour d'un fourneau et tenant un jeune homme au visage lumineux qu'ils jetèrent dans le feu, et ensuite ils bouchèrent le fourneau. Ce jeune homme ressuscita trois jours après et il lui demanda: « Seigneur, quels sont ceux qui t'ont jeté dans le feu et qui t'en a tiré? » Il répondit: « Les Juifs, les Nestoriens et les évêques Chalcédoniens qui disent que c'est un homme qui a été crucifié pour le monde, et ce sont eux qui ont incendié mon église. Un vieillard n'a point toutefois partagé leur avis, c'est celui qui a tiré mon corps des flammes. » Et l'anachorète reprit: « Quel était ce vieillard? » L'autre dit: « Dioscore! comme Simon le Cyrénien a porté ma Croix, c'est le même pays de Cyrène qui a porté ma Croix glorieuse par la main de Dioscore et qui conserve l'orthodoxie. »

17.° — « Saint Timothée, au moment de s'endormir, me raconta: « Quand j'étais encore jeune enfant et qu'un jour j'allais à l'école, je rencontrai un vieillard lumineux qui embrassa ma tête et dit par trois fois: « Je te salue, Timothée; c'est toi, patriarche de la perfection, qui dois être la cause de la guérison des membres du Christ. »

18.° — « Le même Timothée me raconta dans une vision: « J'étais à Siloé, et j'ai vu là un couvent ruiné; tous les arbres à fruits étaient devenus épineux, les vignes avec leurs branches et leurs bourgeons étaient arrachées. Je demandai: « Qu'est-ce que cela signifie? » Et on me répondit: « C'est le couvent de Juvénal; c'est de là qu'il fut appelé à l'épiscopat, et il fut opposé à Dioscore pendant le concile de Chalcédoine. Ainsi s'accomplit la parole: « Que leurs habitations soient ruinées et que personne n'en occupe plus les étages[1]. »

19.° — « Dans le carême, Juvénal parcourait (la ville), selon son usage, pour prêcher; il arriva à la porte d'un solitaire inspiré. Celui-ci la ferma brusquement, et Juvénal y frappa de nouveau. Le solitaire lui dit: « Va-t'en, faux chrétien! va-t'en, traître Judas. » Mais Juvénal, se moquant de lui, dit: « Les jeûnes l'ont rendu fou, laissons-le. » Et ils s'en allèrent honteux. »

20.° — « Un lecteur de Jérusalem vit à la (piscine) Probatique, le Seigneur entrant dans le Temple avec des anges qui tenaient des lampes éteintes; et le Seigneur dit: « Ils ont oublié mes bienfaits et mes dons. Oh! misérable Juvénal! tu as fait de ma maison un repaire de voleurs, une maison de prostitution et d'adultère. » Le tabernacle s'ouvrit devant lui, et le calice était souillé et couvert d'un voile poudreux. Et le Seigneur dit: « Enlevez-le, jetez-le, car ce n'est pas mon calice; » et s'adressant au lecteur: « Allez-vous-en d'ici. » Celui-ci reprit: « Seigneur, accordez-moi votre miséricorde »; et aussitôt le

---

[1] *Psalm.* LXIX, 29.

Seigneur disparut. Juvénal apprit cette nouvelle, et sachant qu'elle se répandait au dehors, il fit disparaître le lecteur pendant la nuit. »

21.° — « Dans ce temps-là, un saint homme du nom de Pierre, aperçut dans une vision la Sainte Eucharistie souillée, et il ne communia plus jusqu'au jour de sa mort. »

22.° — « Un anachorète appelé Paul, qui résidait à 15 milles de Jérusalem, voyait dans ses extases une plaine, et au centre une colline surmontée d'un tabernacle, et sur ce tabernacle une colonne ornée d'or, de pierreries et de perles; et des rayons lumineux s'en échappaient, et une multitude d'armées étaient à son service. Une voix disait: « Seront anathématisés tous ceux qui proclament deux natures en J. C.; » et ceux qui étaient à l'entour répondirent: « Amen! » Et toutes les nations et langues avaient rempli la plaine et étaient terrifiées; et la voix se fit entendre une seconde fois: « Seront anathématisés ceux qui divisent l'Un et l'Individuel, et maudits soient les apostats de l'Unité! » Et on répondit d'une voix unanime: « Amen! Ainsi-soit-il. »

23.° — « Ce saint homme (Paul) voyant Juvénal passer auprès de lui, lui dit: « Je passe près de toi et je n'espère pas te revoir. Nous allons au concile, nous allons en guerre. On nous obligera à fouler aux pieds les mystères de Dieu ou à mourir. On nous obligera à renier la foi de nos pères et à nous mettre d'accord avec Simon et les Juifs, et à dire que ce n'était pas un Dieu qui fut crucifié. »

Le même saint vit Juvénal tomber dans un coin et noirci comme un *athouni* avec lequel on chauffe les bains, il lui dit: « Pourquoi es-tu comme cela? » — « C'est que, répondit Juvénal, je vois ma honte, j'ai ramassé beaucoup d'or de l'Antechrist; c'est lui qui va combattre avec la nature terrestre. » Le vieillard comprit qu'il allait combattre avec là nature humaine qui est terrestre. »

24.° — « Il y avait dans la province de Tripoli un couvent dont le supérieur s'appelait Pamphyle, que l'on fit évêque malgré lui; c'était un homme d'une vie irréprochable. Quand Basile, évêque de Séleucie, alla au concile, il l'y conduisit à force de prières. Lorsque ce saint homme vit qu'au commencement, on anathématisait ceux qui proclamaient deux natures, et qu'ensuite ils changèrent d'avis, nièrent ce dogme et se mirent à persécuter les orthodoxes, il s'irrita et devint morne et confus. Retiré dans une maison, il priait nuit et jour le Seigneur Dieu, en pleurant et en lui demandant ce qu'ils avaient fait, et si cela était conforme avec sa volonté. Alors il eut une vision, et il vit un livre tracé en caractères d'or qui descendait du ciel jusqu'à lui, tout ouvert et écrit des deux côtés par des scribes habiles; il contenait ces mots: « Sera anathématisé le concile de Chalcédoine, car ils m'ont renié, qu'ils soient maudits! » Après cette vision, durant la nuit, il s'embarqua sur un navire et revint chez lui, et il maintint pendant 15 ans la ville de Tripoli dans l'orthodoxie, après avoir supporté de la part de Basile les plus odieuses persécutions. »

25.° — « Étienne, supérieur des religieux du couvent de Dacius à Séleucie, disait: « Je ne puis pas croire que Basile se soit écarté de la vérité, parce qu'il était plein de grâce et de science. » Quand il revint du concile, il demanda à Dieu s'il avait gardé la vérité, et il vit en vision Basile entrer dans l'église, recevant les hommages du peuple. Mais lorsqu'il voulut ouvrir la bouche pour réciter des prières, un homme lumineux lui ferma la bouche avec le doigt et le poussa dehors en disant: « Tu es indigne, car tu as détourné ta face du Seigneur et Dieu a détourné sa face de la tienne. »

26.° — « Le même saint homme Étienne demanda à Dieu de lui montrer comment il fallait appeler le concile de Chalcédoine. Alors il vit un des apôtres du Christ qui le conduisait dans l'enceinte du palais où se tenaient les évêques du concile, et son guide lui dit: « Ce sont les traîtres de Jésus-Christ; ce sont ses apostats »; et il lui donna des fouets en disant: « Chasse dehors tous ces ennemis de la vérité. »

27.° — « Un homme inspiré, appelé Romain, du village d'Abelméul en Palestine, supérieur de 600 frères, fut interrogé par eux en ces termes: « Pourquoi es-tu silencieux et cesses-tu d'être animé de l'Esprit du Seigneur? Demande à Dieu pourquoi ces troubles du concile de Chalcédoine qui bouleversent tout sur la terre? » Il leur dit: « Donnez-moi dix jours. » Et étant allé pleurer et prier dans un désert, il entendit une voix qui disait: « Va et conserve la foi de Nicée. » Il s'en revint et la leur rapporta. Les frères lui dirent: « Et les Grecs aussi prétendent avoir la foi de Nicée. » Alors il s'en retourna, redoubla de jeûnes, et la voix lui dit une seconde fois: « Va, et conserve la foi de Pierre, de Basile et de Grégoire. » Et retournant, il raconta aux frères ce qu'il avait entendu. Ils lui dirent alors: « Au nom de Dieu, dont vous avez la grâce, dissipez encore nos autres doutes, car les Grecs nous disent qu'ils adoptent comme infaillible la profession de foi de ces saints. » Il retourna pour la troisième fois, et il vit une bulle écrite et déployée depuis les cieux jusqu'à lui, et on y lisait ces mots: « Ce concile de Chalcédoine m'a renié et ils ont transgressé les règles des orthodoxes; malheur à eux, l'anathème sera leur partage! » Quand il eut entendu ces paroles et qu'il les eut lues, il ne rejoignit pas les frères; il vint à Jérusalem, où il raconta sa vision. La ville s'en émut et chassa les hérétiques avec Juvénal, et le remplaça par Théodore. Marcien en ayant eu connaissance, envoya (des troupes) et ayant fait replacer Juvénal sur son siége, il persécuta ses adversaires. Mais les frères furent éclairés touchant leurs doutes. »

28.° — « Le prêtre Ophélius de Césarée raconta: « Quand Timothée était en exil dans (l'île de) Chrosonos, je fus le voir et j'apercus une plaie considérable à ses pieds; c'était une maladie aiguë et incurable. Ses voisins ne lui donnaient aucun soin, et moi alors je m'offris de lui laver ses humeurs. Il me répondit: « Ne voyez-vous pas une tache dans mes yeux. » Je répondis: « Oui. » Il reprit: « Quand j'étais au concile de Chalcédoine et occupé à prier, un éthiopien effrayant m'apparut, en tenant un livre dans lequel étaient tracées les signatures de plusieurs évêques et il me dit: « Signez aussi votre nom, ou bien j'arracherai votre âme. » Comme je ne l'écoutais pas, il me frappa de sa main sur les yeux et il m'arracha un œil et le sang s'écoula avec abondance. Au nom du Christ, je portai mes mains à mes yeux, je fus guéri et je recouvrai la vue. Mais cette tache est restée en témoignage de ce fait. Il en est de même de ces plaies de mes pieds qui me viennent de Satan, lequel m'a rendu boiteux. Mais j'en suis heureux; laisse-moi, car Dieu est le maître de me guérir selon sa volonté. »

29.° — « Il y avait un général de Marcien appelé Pierre, qui raconta ce qui suit au général Zénon: « Je croyais fermement au concile de Chalcédoine et j'étais un persécuteur acharné des orthodoxes. Dans une vision, je vis un homme resplendissant qui me dit: « Abandonne cette erreur et viens voir ce que je vais te montrer. » Il me conduisit dans un lieu de délices et de lumières où étaient Théodose et Constantin; puis je vis un autre lieu obscur dans lequel un feu brûlait, et là étaient Marcien et les adhérents de la lettre de Léon; et voyant cela, je me suis rangé du côté de Dioscore et de Timothée. »

30.° — « Deux moines chypriotes, Guiragos (Cyriaque) et Julien, me racontèrent: « Nous avons une chapelle dédiée aux Martyrs et très-célèbre. Lorsque le faux concile de (Chalcédoine) eut lieu, on entendit la voix de la Grâce qui disait: « Je quitterai ces lieux, car on a renié le Christ à Chalcédoine, et votre chef aussi l'a renié! Ne vous approchez plus de moi. »

31.° — « A Césarée de Palestine, il y avait deux tombeaux de Jean-Baptiste et d'Elisée le prophète. Un diacre du nom de Constantin servait les Saints avec un zèle pieux. Après le concile de Chalcédoine, ce diacre pleurait chaque jour. Un frère appelé Paul lui en demanda la cause, et il répondit: « Depuis si longtemps que je suis au service de ces Saints, chaque matin j'entrais ici et je les voyais assis sur leurs tombeaux. Depuis la propagation de l'hérésie de Chalcédoine, je ne les vois plus; aussi je veux quitter ces sanctuaires et me priver de la consolation de ces Saints. » Paul lui dit: « Invoque d'abord ces Saints dans tes prières et prends leurs conseils. » Ce qui fut exécuté. Les Saints lui apparurent et dirent: « Quitte ces lieux, car nous aussi nous les abandonnons; seulement cesse de t'attrister, car nous te suivrons là où tu iras. »

32.° — « Le père Zozime, anachorète, cherchant une demeure, vint à

Béthel où il y avait un couvent, et (les religieux) le prièrent de rester parmi eux. Il dit: « Je fuis l'hérésie chalcédonienne. » Mais ceux-ci mentirent en lui disant: « Chez nous cette hérésie n'existe pas. » Zozime crut à leurs paroles et accepta leur hospitalité. Pendant la nuit, Saint Jacques lui apparut et dit: « Quitte cette demeure habitée par des apostats du Christ. » Alors il s'en alla. »

33.° — « Le père Pierre me raconta relativement à Saint Alevthoros (Eleuthère?) qui habitait la Cilicie sur le mont Taurus, qu'il laissait croître tous ses cheveux et ne se nourrissait que de légumes. Des chasseurs le prirent pour un animal, mais lorsqu'on l'eut reconnu, on l'engagea à revenir parmi ses frères. Il consentit et s'habilla, et il eut plusieurs disciples. A la fin de sa vie, il dit à ses disciples: « Mes fils, écrivez ceci et faites-le passer en tous lieux, que dans 24 ans, il y aura un concile à Chalcédoine où l'on reniera Jésus-Christ; rendez-vous dans la Grande-Arménie et à Alexandrie, car là seulement on professera l'orthodoxie, et là aussi on proclamera et on honorera Jésus-Christ. »

34.° — « Le père Pierre raconta aussi qu'un certain Théodore, solitaire, eut une inspiration du Saint-Esprit au moment de mourir et cria à haute voix: « En ce jour, c'en est fait de l'orthodoxie, voilà le ciel qui s'écroule, et il n'y a personne qui se plaigne et qui se lamente en présence de cette calamité. »

35.° — « Lorsque Nestor était en exil à Thèbes en Égypte, un comte y alla par ordre de l'empereur pour donner la solde aux troupes. Il vint chez Nestorius et lui dit: « On veut réunir un concile, et t'y appeler. » Nestorius fut dans la joie et un magistros étant venu l'inviter, il ne put retenir son allégresse, et il dit: « Puis-je changer mes paroles, ou ai-je menti lorsque j'ai dit que Marie n'est pas la mère de Dieu? » Mais aussitôt sa langue tomba, il la mâcha et mangea sa chair, jusqu'à ce qu'enfin il mourut. Son corps fut privé de sépulture. C'est ce que raconte Timothée dans ses livres. »

36.° — « Potimon, solitaire scythe, vint en Égypte trouver Saint Pierre et lui dit: « Mon père, ne vous attristez pas à propos du faux concile et pour Protéros qu'on a envoyé ici comme patriarche. Car Jérusalem céleste a prié le Seigneur pour la Sainte Église, et ils seront confondus prochainement »; et en effet, Protéros fut tué. »

37.° — « Un diacre appelé Basile, disciple de Pierre de Thèbes, vécut en solitaire durant 37 ans. Une voix céleste frappa son oreille: « Allez prêchez et secondez l'orthodoxie. » Il vint en Lycie, y resta 12 ans et anathématisa Nestorius devant Théodose; mais l'empereur ne chassa point cependant Nestorius de son siége. Tout à coup une brique tomba sur la tête de Théodose et le fit beaucoup souffrir. Un magistros qui tourmentait le saint eut une vision qui révéla que ce mal venait à cause du saint. Il l'appela chez lui, le fit prier, et sa tête fut guérie. Alors le saint conseilla à l'empereur de rassembler un concile à Éphèse, et lui dit: « L'empereur qui te succédera, rétablira l'hérésie de Nestorius. »

38.° — « Aliné était une femme craignant Dieu; elle eut une vision qui lui révéla qu'un certain Nestorius allait devenir patriarche de Constantinople, qu'elle ne devait pas communier par ses mains, qu'on devait convoquer un concile à Chalcédoine en faveur du schisme et qu'elle eût à en préserver ses enfants. »

39.° — « Le père Pierre le phénicien me raconta ceci: « Quand j'étais encore enfant et sous la tutelle d'un maître à Constantinople, j'eus un doute touchant l'égalité des personnes de la Sainte-Trinité, et touchant l'unité indivisible des Trois Personnes. Le Saint-Esprit m'inspira, et l'apôtre Pierre m'étant apparu, me mena sur une colline et me fit voir une grande et éclatante lumière, en me disant: « Voilà le Père. » Puis il me montra une autre lumière aussi intense et me dit: « Voilà le Fils. » Je lui observai: « Cette lumière ressemble beaucoup au Père, » et alors il me fit voir une autre lumière, très-grande aussi et me dit: « Voilà le Saint-Esprit. » Et je lui dis: « Cette lumière ressemble au Père et au Fils. » L'image du Fils avait une forme humaine et elle éclairait d'une manière indicible et insaisissable, et elle était placée au centre à droite du Père, et le Saint-Esprit était à la droite du Fils. »

40.° — « Aninos d'Alexandrie avait été baptisé par notre père, et sa femme ne communiait pas avec lui, parce qu'elle était chalcédonienne. Étant tombée très-gravement malade, la femme eut une vision où elle vit un jardin délicieux, et elle entendit une voix qui lui dit: « C'est ici le lieu de votre époux. » Elle vit encore un autre endroit très-ténébreux et tout en feu, d'où partaient des gémissements, et une voix dit: « C'est ici le lieu de l'hérésie à laquelle vous appartenez. » S'étant guérie, cette femme se convertit à l'orthodoxie. »

41.° — « Podionie, qui veut dire « le confesseur » avait la charge d'une église, et était très-miséricordieux. Il tomba malade et eut une vision semblable à celle de cette femme; il se fit porter au couvent de Romain orthodoxe, communia, puis trois jours après il se reposa en Jésus-Christ; car sa charité l'avait délivré de la perdition. »

42.° — « Boniface, prêtre franc, qui n'admettait ni en esprit ni en paroles deux natures en Jésus-Christ, eut une vision dans laquelle il vit un cadavre corrompu dans (l'église de) la Résurrection à Jérusalem, et qui ressuscita tout à coup. Dans ses mains, il aperçut un écrit avec des dorures à l'extérieur; mais quand il l'ouvrit, il était plein d'immondices. S'étant réveillé, Boniface expliqua cette vision, disant que le schisme de Chalcédoine allait revivre; car dans ce moment l'empereur Zénon l'avait fait cesser. »

43.° — « Un diacre, qui servait dans (l'église de) la Sainte Résurrection de Jérusalem, commit un adultère. En venant au Saint Golgotha, il s'endormit, et la grâce qui était dans ce lieu le rejeta jusque dans la rue. Et on entendit une grande voix qui disait: « Juvénal et ses disciples ont corrompu mon sanctuaire de Jérusalem ». Toute la ville entendit ces paroles, et plusieurs d'entre eux s'étant repentis, abjurèrent le schisme. Le diacre aussi confessa son forfait. »

44.° — « Le bienheureux Basile me raconta que dans notre village de Potoline, un prêtre chalcédonien disputait, touchant la foi, avec un simple séculier orthodoxe, et ils se décidèrent à prouver leur foi par le feu. On leur lia la main droite et on plaça du feu au dessous : la main du prêtre fut brûlée entièrement, tandis que celle du laïque n'eut pas un poil roussi; et nous rendîmes grâces à Dieu. »

45.° — « Dans le village de Salton, un homme du nom d'Épiphane ne communiait pas avec les autres. Le prêtre lui en ayant fait des reproches, l'homme emmena ses enfants et s'en alla. Or, le prêtre fut frappé par la colère de Dieu et mourut subitement. Les gens du village ayant appris ces faits, rappelèrent Épiphane, et tous se convertirent à l'orthodoxie. »

46.° — « Le patriarche Pierre étant exilé à Alexandrie, le solitaire Piour entendit une voix qui disait: « Va consoler le saint homme Pierre; » et il eut pour guide une colonne lumineuse. Il vint dans la maison où Pierre habitait, et le maître du logis voyant la grâce céleste répandue sur eux, les pria de baptiser ses enfants. Lui-même se convertit, et Pierre, par le ministère d'Acacius de Constantinople, convainquit Zénon, et tout le pays fut converti à l'orthodoxie. »

47.° — « Le père Piour vit dans une vision une multitude de religieux tenant une croix et s'en disputant la possession, et il dit: « Un schisme va surgir et il ne cessera qu'à la fin (du monde). »

48.° — « Il y avait à Jérusalem une femme pieuse appelée Oulvagia, qui vint au temple de l'Ascension pour prier. Là elle vit la mère du Seigneur assise dans sa gloire, et étant tombée la face contre terre, la Vierge la releva et lui dit: « Ne crains rien, mais raffermis-toi dans l'orthodoxie, car la passion de mon fils a été profanée dans la bouche de quelques indignes, et l'Église est semblable à une forêt abattue dans la montagne, et qui ne sera pas replantée jusqu'à la fin du monde. »

49.° — « L'anachorète Zénon prophétisa ainsi à Léonce d'Ascalon: « Vous serez évêque, mais vous mourrez après avoir perdu cette dignité. » Et il en fut ainsi, car lorsque Nestorius fut exilé, il pria Juvénal de répandre son hérésie, d'autant plus qu'à l'époque de la tenue du concile, il l'avait déjà invité à distinguer les deux natures. Au retour de Léonce à la ville, on voulut le lapider, mais il s'enfuit en Chypre et mourut frappé par la colère du Seigneur. Sa famille vint chercher son corps sur un navire et pendant la traversée un séculier mourut. Une grande tempête s'étant élevee, on jeta à la mer le cadavre de Léonce, que l'on prit pour celui du séculier. Ainsi s'accomplit la prophétie. »

50.° — « Une femme d'Ascalon appelée Nicée, se moquait d'une manière outrée des Chalcédoniens. Satan lui apparut sous la forme d'un ange et lui dit: « Pourquoi blasphémez-vous le Saint-Concile, » et il fit écrouler un mur sur elle. N'ayant reçu aucune blessure, elle se leva, fit le signe de la croix, et Satan disparut. »

51.° — « Deux frères de la Cilicie me racontèrent: « En allant à Mamesdia (Missis), nous avons réprimandé Théodore (de Mopsueste) qui avait l'esprit troublé, et qui avait fait un commentaire sur les Actes (des Apôtres) et sur l'Évangile de Jean. Nous lui donnâmes des malédictions et il en mourut. C'était un disciple de Nestorius. »

52.° — « Beaucoup d'hommes coupaient des arbres dans la Pamphylie, et parmi eux il y avait deux partis, les orthodoxes et les schismatiques. Ils disputaient entre eux touchant la foi; et ayant allumé un feu, ils y jetèrent la lettre de Léon et la constitution orthodoxe. La lettre de Léon fut consumée et celle des orthodoxes resta intacte; alors tous se convertirent à la vraie foi. »

53.° — « Trois ans avant le concile de Chalcédoine, on vit à Jérusalem, à sept heures du jour, trois soleils à l'Orient, à l'Occident et au Zénith. Un saint homme expliqua que trois conciles avaient illuminé le monde, et que celui qui se tiendrait ensuite ne serait pas acceptable. »

54.° — « Quand Juvénal fut revenu du concile, tout le clergé vint au devant de lui pour lui adresser des reproches, et le père Pierre resta en silence dans sa demeure. Le Seigneur lui apparut et lui dit: « Je suis abandonné, la foi de mon Église est corrompue, comment donc gardes-tu le repos? » Le saint homme saisi de frayeur se leva, s'en alla avec Théodore, et s'étant emparé du pallium de Juvénal, il le déchira en disant: « Laissons de côté vos actions passées. Mais qu'avez-vous fait cette nuit? Voulez-vous que je fasse descendre le feu céleste pour vous consumer, car vous avez abjuré votre foi? » Alors Juvénal se prosterna aux pieds du saint et lui dit: « Ayez pitié de moi, Saint Père! » Pierre s'en retourna alors avec Théodore, qui fut ensuite consacré évêque. »

55.° — « Théodose, homme sage et vertueux, ayant conçu des doutes sur les deux natures, demanda à Dieu en pleurant de l'éclairer. Jean l'évangéliste lui apparut et lui dit: « Celui qui était (la parole) de vie dès le commencement, et que nos mains ont touché[1], n'a pas deux natures. » Ayant entendu ces paroles, il crut à la doctrine de l'unité. »

---

[1] *Épître* de S.t Jean, I, ch. I v. I.

56.° — « Un des saints inspirés vit dans une vision un concile d'évêques, et saint Paul apôtre présidait au milieu d'eux et disait : « Misérables que vous êtes ! sont-ce mes conseils, sont-ce mes instructions ? prenez donc (de l'eau) dans ce vase et purifiez-vos visages. » S'étant lavés, leurs figures furent noircies et il reprit : « Vous êtes tous noirs, malheur à vous ! »

57.° — « Un séculier appelé Marcien faisait des reproches à l'évêque de Pamphylie à propos des deux natures. On le livra au duc de la ville qui le fit torturer jusqu'à ce que son sang s'échappât avec abondance de ses blessures. Il opéra plusieurs guérisons et l'ange de Dieu se tenait à ses côtés, calmait ses douleurs, le consolait et guérissait ses plaies. »

58.° — « Saint Timothée racontait au père Jean, lorsqu'il était en exil : « Lorsqu'on est venu m'inviter à aller au mauvais concile, la même nuit j'eus une vision (qui me montra) pendant la messe, l'hostie maculée et noircie, le vin changé en vinaigre et je ne pus y goûter ; enfin j'ai compris ce qui devait arriver. »

59.° — « Anastase, moine d'Édesse, ayant communié des mains de notre père Pierre, eut la même nuit une vision où il était baptisé de nouveau et habillé à neuf. On lui expliqua que la conversion à l'orthodoxie était un nouveau baptême et une rénovation à la vie. »

60.° — « Mamassion, prêtre, me raconta : « Quand notre évêque revint du concile après être devenu hérétique, je baptisais un enfant. Alors le peuple et moi, avons vu le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, sortant du baptistère et s'envoler en disant : « Dorénavant je n'habiterai plus ces fonts baptismaux. »

61.° — « Le père Pierre me raconta d'un ecclésiastique qui était entaché de l'hérésie de Chalcédoine : « Il me rencontra dans une rue étroite, se prosterna à mes pieds, me salua, et moi, par honte, j'ai reçu sa salutation. Mais la même nuit j'ai vu une plaine dans laquelle étaient rassemblés tous les Saints, et le Christ-Dieu était assis au milieu d'eux dans sa gloire. Je me suis avancé et je l'ai adoré, et il a détourné sa face de moi. Alors tous les Saints l'ont prié et le Seigneur ne s'est point retourné vers moi. »

62.° — « Deux séculiers d'Orient, arméniens de nation, qui faisaient le pèlerinage, vinrent à Béryte. Un stylite les appela et leur dit : « J'entends que vous ne communiez pas dans notre église. » Ils répondirent : « Nous avons avec nous l'hostie de nos pères orthodoxes et nous communierons avec elle. » Le stylite reprit : « Étant séculiers, comment osez-vous faire une pareille chose, car cette hostie n'est pas consacrée ! » Ils furent fort attristés, et le dimanche suivant, ils virent leur hostie rayonnante de feu et de lumière, répandant un parfum suave et ils communièrent. L'un d'eux, qui était un peu ébranlé par les paroles du stylite, vit que sa portion d'hostie se changeait en chair sanglante; il se repentit et pleura. Alors l'hostie reprit sa forme primitive et il communia alors sans scrupule. »

63.° — « Étienne, doyen de Jérusalem, avait une sœur vierge, pure et modeste, et sa perfection était telle que lorsqu'elle venait à l'église de S.t Étienne et de S.t Jean Baptiste, ces saints lui apparaissaient. Après le concile de Chalcédoine, elle allait, selon son usage, prier avec les entachés d'hérésie, lorsque saint Étienne lui apparut et lui dit: « Allez, ma sœur, et priez dans votre maison, nous viendrons à vous, car nous ne voulons plus demeurer avec ces apostats. »

64.° — « Une femme orthodoxe de Pamphylie habitait à Jérusalem, et vint dans le temple de l'Ascension du Seigneur, le jour de sa fête, pour assister à la messe. Étant revenue chez elle, elle tomba malade, demanda les sacrements et fit sa profession de foi. Elle vit les anges de Dieu qui lui disaient: « Comment croyez-vous avoir accompli votre vie en orthodoxie, quand vous assistez quelquefois à la messe des schismatiques et que vous priez avec eux? » La pieuse femme demanda ensuite à Dieu de lui accorder du temps pour faire pénitence. En effet, elle recouvra la santé et elle demanda à l'Église, en versant des larmes, de lui manifester la vraie foi. Alors une voix sortie de l'autel lui répondit: « Le fils de Dieu est le même qui a été engendré par la Sainte Vierge, c'est le même qui a été crucifié, enseveli et qui est ressuscité; c'est une seule nature glorifiée, unie sans mélange et un homme parfait. »

65.° — « En Italie, il y avait un couvent de vierges orthodoxes, dont l'abbesse s'appelait Zoé. Elle fut transportée sur les ailes de son esprit dans le Paradis-Terrestre, et là elle vit l'Arbre de Vie qu'un essaim d'abeilles s'efforçait d'envahir, tandis qu'un diacre lumineux les éloignait en disant à Zoé: « Cet arbre, c'est le Christ, et les abeilles sont ceux qui ont accepté le concile de Chalcédoine et qui ne sont pas dignes de s'approcher de Dieu. » Quand Clotonius vint en Italie, Zoé lui fit des reproches de ce qu'il avait adhéré à la lettre de Léon et il répondit: « Mes mains ont signé, mais mon esprit n'a point consenti »; et elle reprit alors: « Les mains mortes ne peuvent écrire sans un esprit vivant »; et elle s'éloigna. »

66.° — « Le solitaire Léonce vit l'église dépouillée et les saintes espèces renversées. On lui expliqua que c'étaient l'Église et la messe qui avaient professé quatre personnes à Chalcédoine. »

67.° — « Lorsque le bruit (des décisions) de Chalcédoine se fut répandu, un des pères vit l'église de Constantinople changée en une étable remplie d'animaux sordides et impurs. »

68.° — « Épictète, supérieur d'un couvent de Pamphylie, vit Jamblique de la ville de Sévadria, surnommé le miséricordieux, et Épiphane de Perga, ensevelis dans un fumier jusqu'au cou. [Epiphane] demanda à Jamblique: « Homme bienfaisant! comment êtes-vous réduit à cet état?» Et Jamblique reprit: «Le bien venait de Dieu et le mal vient de nous, car nous avons adhéré au concile de Chalcédoine.» On dit que [Jamblique] renouvela la lettre de Léon.»

69.° — «Une femme modeste et pieuse appelée Acthasalie, eut après le concile de Chalcédoine, un doute, et demanda à Dieu de lui révéler des mains de qui elle devait communier. Or, elle vit une église avec deux autels, l'un grand et nu et un Chalcédonien monté dessus, et l'autre plus petit, resplendissant de lumière, et un enfant rayonnant qui était le Christ et qui dit: «Eloigne-toi de cet apostat, viens à moi et communie avec la vie.»

70.° — «Timothée et Jean qui étaient frères, habitaient le couvent de Romain. Timothée mourut, et au moment où on le portait dans sa sépulture, il s'assit tout-à-coup dans son cercueil et dit: «Sachez, frères, que je n'ai pas commis d'autre faute que celle d'avoir cru aux deux natures, et voici qu'on me conduit aux tourments; mais Dieu a pitié de vous, et il m'ordonne de vous dire ceci pour vous en préserver; demandez-lui pour moi sa miséricorde!» et il s'endormit de nouveau.»

72.° — «Un homme vénérable habitait près de la cour d'Antioche de Syrie et ne se nourrissait que de légumes. Il ne demandait rien à personne, et il interpellait très-durement les Chalcédoniens en disant: «Je sens sur vous l'odeur de l'iniquité et de la mort, et je ne puis l'endurer patiemment.» On le mit à mort et il opéra plusieurs miracles. Gloire à N. S. J. C. pour l'Éternité. Amen!»

L'usurpateur Marcien ayant régné six ans, mourut chargé de malédictions[1]. Valentinien fut assassiné la même année[2], c'est-à-dire l'an 769 de l'ère syrienne, et l'empire de Rome (d'Occident) fut séparé de celui de Constantinople. L'église perdit aussi sa tranquillité. Léon de Thrace, l'un des grands [de la cour] de Marcien, s'empara, de sa propre autorité, de la pourpre, à Rome[3]. La même année, Firouz (Perosis) régna en Perse, persécuta les chrétiens et fit la guerre aux Romains[1]. Léon donna en mariage sa fille Arcania (Ariadné) au prince Zénon qu'il créa empereur d'Orient, et nomma son beau-frère Basiliscus général en Thrace[2], ainsi que Murinos (Majorien) césar à Rome[3]. Peu de temps après, ce dernier ayant été assassiné par Racmios (Ricimer), Anthimos (Anthémius) et Lucaros (Glycérius(?)) furent nommés césars[4].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 73. — Marcien mourut empoisonné par Aspar, selon le récit de Zonaras (liv. XIII, tom. II, pg. 49), mais le fait n'est pas prouvé. La mémoire de Marcien est célébrée dans l'église grecque, qui le fête avec Pulchérie. Les calomnies que Michel répand sur Marcien sont sans valeur, mais on comprend les raisons qui l'ont poussé à flétrir la mémoire de ce monarque, opposé aux doctrines de Dioscore.

[2] Valentinien III fut assassiné à Rome, le 16 mars 465, par Optila et Thraustila, apostés par Maxime, qui succéda à l'empereur. La conjuration contre Valentinien III prit naissance dans la haine que ce prince s'était attirée en tuant de sa main le général Ætius. Valentinien était un souverain efféminé, tremblant devant les barbares, et que Sidoine Apollinaire a justement qualifié de l'épithète de *semivir*, dans ces deux vers (*Carm.* 7, vers 359 et suiv.).

«Ætium Placidus mactavit semivir amens,
Vix que tuo impositum capiti diadema Petroni.»

Valentinien s'appelait Placidus, et Maxime son successeur, portait le nom de Pétrone.

[3] Léon Ier, surnommé le Thrace, était un simple tribun que le sénat nomma empereur à Constantinople, à la recommandation du puissant Aspar. Il fut couronné le 7 février 457, par le patriarche Anatolius.

Callinique, autrement appelée Ragha, fut rebâtie en ce temps-là par ordre de l'empereur Léon, qui lui imposa son nom, et l'appela Léontipolis[5]. Dans le même temps, un incendie comme on n'en avait jamais vu, dévora Constantinople d'une mer à l'autre. L'empereur campa hors de la capitale, et ne put y rentrer pendant six mois[6].

Léon publia un édit portant que tous, petits et grands, consacreraient le dimanche, en restant dans l'église pour la prière et l'instruction[7]. Après l'incendie [de Constantinople], il tomba du ciel une poussière qui couvrit la terre et notamment la capitale de l'épaisseur d'une palme[1]. Tout le monde fut dans la stupeur, car le tremblement de terre avait fait ouvrir des crevasses dans le sol d'où s'échappaient des flammes qui brulèrent plusieurs localités, en sorte qu'on s'attendait à voir la fin du monde. La ville de Cyzique, bouleversée par les secousses de la terre et par le feu du ciel, disparut, et la plus grande partie de la Thrace fut dans la désolation.

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 75. — Firouz, fils d'Iezdedjerd II, succéda à son père en 458. Les historiens grecs et persans, ne parlent point de la guerre que Firouz aurait faite aux Romains, et tous s'accordent à ne raconter que l'expédition malheureuse que ce prince dirigea contre les Huns Hephthalites, dans laquelle il périt, après avoir régné 24 ans.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 75. — Léon qui redoutait Aspar, voulut se créer un appui dans les Isauriens, peuple à demi-barbare, et qui passait pour très-brave. Dans cette vue, il donna sa fille aînée Ariadne en mariage à un noble isaurien, appelé Trascalissaïos ou Tarasicodisas (Théophanes, pg. 111. — Agathias, c. IV, pg. 139. — Candidus, dans Photius, *Cod.* 79, pg. 174). Le prince isaurien changea alors son nom barbare en celui de Zénon, et fut revêtu de la dignité de général des troupes d'Orient en 469. — Basiliscus, frère de Vérine, femme de l'empereur, était le chef de cette expédition malheureuse dirigée contre Genséric, roi des Vandales, en 468, et il aurait sans doute été mis à mort au retour de cette campagne, sans l'intervention de Vérine, qui obtint la grâce de son frère.

[3] Le suève Ricimer, qui disposait à son gré de la puissance souveraine à Rome, créa empereur Majorien, dont la nomination fut sanctionnée par Léon, en 457. Cependant Ricimer, jaloux de l'ascendant que sa créature avait pris, et craignant que sa puissance ne lui échappât, fit assassiner Majorien à Tortone, dans la province de Milan, en 460, et lui donna pour successeur un lucanien, appelé Libius Sévère.

[4] Il paraît que l'histoire de l'empire d'Occident ne fut connue que très-imparfaitement de Michel, qui passe très-rapidement sur les faits principaux accomplis dans les dernières années de l'existence de ce fantôme de souveraineté impériale. Après la mort de Libius Sévère, Anthémius, par la faveur de Ricimer et le consentement de Léon, fut sacré empereur à Rome en 467. Bientôt il se brouilla avec Ricimer, qui se révolta contre lui. Léon envoya Olybrius pour rétablir la paix entre eux ; mais gagné par le rebelle, il accepta la couronne d'Occident, au moment où Anthémius tombait victime des embûches que lui tendit Ricimer, en 472. — Trois mois après, Olybrius mourut ainsi que Ricimer, qui laissa son pouvoir à son neveu Gondebaud ; ce dernier donna l'empire à un officier appelé Glycérius. Olybrius et Glycérius n'ayant pas été reconnus par Léon, ce prince voulut envoyer en Italie un empereur de son choix, et jeta les yeux sur son neveu Julius Népos, qui prit la pourpre, en 474, et relégua Glycérius à Salone en Dalmatie, où il fut ordonné évêque.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 75.

[6] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 75), dit que l'empereur dut se retirer devant l'incendie, de l'autre côté de l'église de S.t Mammas. Les historiens byzantins racontent que le feu fut causé par l'imprudence d'une femme qui avait laissé sa lampe allumée, près d'un magasin d'étoupes du marché de Constantinople. Le feu dévora huit quartiers de la ville et dura une semaine.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 75.

L'empereur, atteint d'une violente affection d'entrailles, mourut après un règne orageux de 18 ans[2], et tout homme sage fut convaincu que le concile de Chalcédoine, par son exposé impie de foi, avait irrité le Saint-Esprit de Dieu.

Léon le jeune, petit-fils de Léon, âgé de six ans, lui succéda selon sa volonté[3]. Zénon, père de cet enfant, vint un an après pour lui présenter ses hommages. La mère du jeune empereur, Arcania (Ariadne) trompa facilement son fils en lui disant: « Lorsque tu verras ton père placer le diadème sur sa tête, prosterne-toi devant lui. » Le jeune prince fit ce que lui ordonna sa mère. Dès lors son père Zénon s'empara du gouvernement, car l'enfant mourut peu de temps après[4]. L'impératrice Périnia (Vérine), femme du grand Léon, sollicitait Zénon son gendre de se déclarer pour l'hérésie de Chalcédoine, et ne pouvant obtenir son consentement, elle trama un complot contre lui et fit proclamer Basilisque empereur et Marcus son fils césar, par ses partisans. Zénon prévenu à temps, se réfugia en Syrie chez ses compatriotes et il s'enferma dans le fort de Salamé. Sa femme Arcania (Ariadne) vint le rejoindre[5]

---

[1] Le 11 novembre 472, pendant les jeux du cirque, le ciel s'obscurcit et la ville fut littéralement couverte d'une pluie de cendre, due à une éruption volcanique du Vésuve ou de l'Etna; les cendres, portées par le vent, tombèrent sur Constantinople et les environs (Cédrenus, T. I, pg. 350. — Zonaras, liv. XIV, T. II, pg. 50. — *Chron. pasc.*, p. 324).

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 75. — Léon I mourut en 474, à l'âge de 73 ans. Les Grecs le surnommèrent *le Grand*; mais Théophane (pg. 95) dit qu'il fut aussi appelé *Macéla* ou le meurtrier, surnom qui lui avait sans doute été donné à cause du meurtre d'Aspar.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 75. — En 473, Léon avait nommé son petit-fils Léon II, auguste. Ce jeune prince, fils de Zénon et d'Ariadne, avait alors 4 ans (Zonaras, l. XIV, T. II, pg. 51. — Cédrenus, T. I, pg. 350. — Glycas, pg. 246).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 75. — Zénon passe pour avoir fait empoisonner son fils, et quelques auteurs disent qu'il essaya de le poignarder, mais qu'Ariadne substitua un autre enfant à la place de son fils. Ce fait est peu probable, car les historiens ajoutent qu'après ce prétendu échange, Léon II fut caché, et qu'étant entré ensuite dans les ordres, il vécut jusqu'au règne de Justinien (Cf. Candid. *apud* Phot. *Cod.* 79, pg. 175. — Evagrius, II, 17. — Théodore le lecteur, I, 27. — Malala, P. II, pg. 84. — *Chron. pasc.* pg. 324. — Zonaras, l. XIV, T. II, pg. 51. — Cédrenus, T. I, pg. 350).

[5] La conspiration de Vérine contre Zénon est racontée par beaucoup d'historiens byzantins, et notamment par Théodore le lecteur, Evagrius, Agathias, Procope, Cédrenus, etc. Zénon s'enfuit d'abord dans le fort de O'υαρὰ ou 'Ουβυρὰ, en Isaurie, et ensuite dans celui de Τεσσέδης. L'ethnique Սալամէ que donne Michel est corrompu, et s'applique sans doute à l'une ou à l'autre de ces localités.

Basilisque régna deux ans avec son fils[1]. C'était un homme terrible, pervers et persécuteur des orthodoxes. Il éleva au pinacle les partisans du concile de Chalcédoine et s'attira ainsi la haine de la multitude[2]. En attendant, le parti de Zénon faisait de rapides progrès. Basilisque envoya son général Artémis (Harmatius) pour lui faire la guerre, mais Zénon parvint à amener ce dernier dans ses intérêts et lui promit de le nommer césar. Alors Zénon, s'étant mis à la tête de l'armée, se porta sur Constantinople où il fut reçu avec joie[3]. Basilisque et son fils se réfugièrent dans l'église[4]. Zénon les ayant fait dépouiller de la pourpre, les envoya au château de Lamas (Limnes) dans la Cappadoce, et les ayant fait enfermer dans une tour murée de tous côtés, ils y moururent misérablement[5].

Zénon proclama césar le général Artémis, ainsi que le fils de celui-ci; mais peu de temps après Artémis fut tué et son fils [Basilisque] devint lecteur de l'église[6]. C'est alors que Zénon par le moyen d'Acacius, patriarche de Constantinople, rétablit l'orthodoxie. L'empereur envoya au patriarche d'Alexandrie et à Pierre, patriarche d'Antioche, tous deux prisonniers renfermés dans les cachots de Constantinople, pour leur demander l'exposé de leur foi, et ceux-ci lui firent parvenir celui des conciles de Nicée et de Constantinople, avec celui de Cyrille et de Dioscore que l'empereur fit circuler dans tout l'empire et signer par 700 évêques. Ils écrivirent sur cette pièce: « Nous anathématisons la lettre de Léon et le concile de Chalcédoine; nous anathématisons Acacius, nous anathématisons Nestorius; anathème sur tous ceux qui refusent de les anathématiser. » A cette nouvelle, Zénon fut transporté de joie; il renvoya Pierre dit le Foulon, avec de grands honneurs dans son siége d'Antioche, ainsi que Timothée à Alexandrie. Celui-ci, après Protérius, avait reçu l'ordination des mains des orthodoxes et avait été exilé par ordre de Marcien[7].

---

[1] En 475, aussitôt après la fuite de Zénon, Vérine fit couronner empereur Basilisque, et fit donner à sa femme Zénonide le titre d'*Augusta* et à Marcus leur fils, celui de césar. Basilisque éleva presqu'aussitôt Marcus au titre d'auguste.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 76. — Et principalement Evagrius, III, 4-7. — Théod. le lecteur, I, 29-32. — Zonaras, l. XIV, T. II, pg. 52. — Cédrenus, T. II, pg. 232. — Anastase, pg. 45. — Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 29, art. 45-47.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 76. — Zonaras, liv. XIV, T. II, pg. 52. — Nicéph. Call., XVI, 2, 8. — Suidas, *sub. voc.* Ἁρμάτος et Ζήνων. — Procope, *Vandal.*, I, 7. — Cédrenus, T. I, pg. 351. — Théod. le lect., I, 32-36. — Anastase, pg. 46 — Manassès, pg. 61. — Malala, P. II, pg. 88-89.

[4] Selon les historiens byzantins, c'était l'église de S.te Irène.

[5] Le château de Limnes, près Cucussus en Cappadoce, est appelé par les copistes de Michel, Լամիս ou Լամաս, nom qu'Aboulpharadj a transcrit par ܩܣܛܪܐ ܠܡܢܣ. Le mot ܩܣܛܪܐ est une transcription du grec καστρα, venu du latin *castrum*.

[6] Le fils d'Harmatius, appelé Basilisque, fut dépouillé de la dignité de césar, et devint dans la suite évêque de Cyzique.

[7] Dès son retour à Constantinople en 477, Zénon se montra très-zélé pour la religion et

Les Samaritains s'insurgèrent en ce temps-là et se donnèrent pour roi un certain Justus (Justusas) [1] qui versa beaucoup de sang chrétien, même dans l'église de Césarée qu'il fit fermer et sur l'emplacement de laquelle il fit élever un temple. Les troupes de Zénon, averties de ces faits, fondirent sur les Samaritains et les massacrèrent. Elles décapitèrent leur prétendu roi dont la tête fut envoyée à Zénon, et convertirent le temple en église sous l'invocation de Sainte Marie. Les Juifs d'Antioche furent également massacrés [2].

En ce temps-là, la ville de Nicomédie fut pour la sixième fois renversée par un tremblement de terre. L'empereur Zénon mourut ensuite à l'âge de 60 ans, sur lesquels il en avait regné 16 [3]. Le roi de Perse mourut de mort violente et eut pour successeur Palousch (Balas) qui régna quatre ans; ce prince rendit la paix à l'Église [4].

Anastase monta sur le trône impérial des Romains [5]; c'était un homme bon et vertueux. Ayant découvert dans les écoles de Constantinople des vices honteux, il s'enflamma de colère et fit massacrer tous [les élèves] des écoles.

écrivit au pape Simplicius pour protester de son attachement à la foi. Zénon cassa toutes les ordonnances que Basilisque avait rendues au préjudice des églises et de la foi catholique. Il fit déposer Pierre le Foulon, anathémisa Jean d'Apamée, exila Pierre Mongus (le bègue) du siége d'Alexandrie, et rétablit sur le trône patriarcal Timothée Solofaciole. Cependant quelques années plus tard, en 482 où 483, Zénon troubla l'église, en prenant parti pour Acacius, patriarche de Constantinople, contre le pape. Acacius fit rétablir sur le siége d'Antioche Pierre le Foulon, et sur celui d'Alexandrie, Pierre Mongus. Le pape Simplicius écrivit à Zénon pour se plaindre de ces faits, mais l'empereur ne tint aucun compte de la lettre du pape, et afin de préparer les voies à Mongus, il rédigea le fameux édit appelé *Hénotique*, c'est-à-dire « édit d'union », qui devait ramener tous les Orientaux à la même croyance. Dans cet édit, l'empereur disait qu'il ne fallait admettre d'autre symbole que celui de Nicée, et il anathématisait Nestorius et Eutychès, tout en attaquant les doctrines de Chalcédoine. Dans une lettre que Zénon adressa au pape Félix qui avait succédé à Simplicius, il protestait de son respect pour le concile de Chalcédoine, mais dans ses actes, il soutenait avec zèle Pierre le Foulon et Pierre Mongus, adversaires déclarés de ce concile. Cette conduite ambiguë de Zénon, plongea l'Église d'Orient dans une grande confusion, et à la suite de ces faits, Acacius fut excommunié par Félix dans un concile de 67 évêques. Alors une scission se produisit entre Rome et Constantinople, et dura jusqu'au règne de Justin. (Cf. Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 29, art. 50 et suiv.; liv. 30, art. 14 et suiv.).

[1] Ce personnage, que les chroniqueurs syriaques appellent ܝܘܣܛܘܣ « Justus », et les byzantins Justusas ou Justasas (Malala, P. II, pg. 93) était chef de brigands, *ληστάρχης*. (Cf. *Chr. pasc.*, pg. 327, et Procope, *de œdific.*, V, 7.

[2] Cf. Procope, *de œdific.* V. 7. — *Chr. pasc.* pg. 327. — Malala, P. II, pg. 93.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*. pg. 77. — Zénon mourut le 9 avril 491, à 65 ans; les uns disent d'une dyssenterie; les autres, d'une attaque d'épilepsie causée par l'ivresse. Enfin quelques-uns supposent qu'on l'enterra vivant, étant en syncope, et qu'Ariadne le fit ensevelir, sachant qu'il respirait encore.

[4] Palasch ou Balas, frère de Firouz, succéda à ce prince en 482, et fut pendant tout son règne, qui dura 4 ans, sous la dépendance des Huns Hephthalites. Il mourut en 485. C'est sous ce prince, que Vahan, chef des arméniens révoltés, combattit les troupes perses. (Cf. Lazare de Pharbe, ch. 74-87).

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 77. — Anastase, qui occupait à la cour la charge de Silentiaire, fut couronné empereur le 11 avril 491, par le crédit d'Ariadne qui l'épousa, bien qu'il fût âgé de 60 ans.

Cet acte plongea la capitale dans le deuil[1]. Il releva Dara, ville ruinée à la mort de Darius et la nomma Anastasopolis[2]. Cout (Cabadès) régna en Perse, mais il fut chassé par Hamza (Zamasp) son frère qui occupa le trône pendant deux ans. Cependant Cout (Cabadès) ayant rassemblé des partisans, tua son frère et régna de nouveau durant 30 ans[3].

Vers ce temps-là, les Huns firent une invasion dans la Perse et la dévastèrent. Les Perses attribuant [cette invasion] aux manœuvres d'Anastase, envahirent la Mésopotamie et y commirent de terribles ravages; puis ils quittèrent le pays[4].

En ce temps-là, Timothée homme vertueux et savant, fut élu patriarche de Constantinople. Il fut le 20ᵉ. Il avait donné des leçons à Anastase. Ce fut lui qui rédigea des Canons, et prescrivit à tout le monde de chanter le *Trisagon* avec l'addition des mots: « qui fus crucifié pour nous », et de professer une seule nature en Christ-Dieu. Les Nestoriens de Constantinople s'émurent et dirent que c'était professer la Trinité crucifiée. Lorsque éclata la sédition, l'un des prêtres de Timothée fut tué; celui-ci en conçut une telle indignation qu'il se retira dans la solitude[5].

En ce temps-là parut Félicien, évêque d'Hiéropolis, personnage d'une grande sagesse, qui composa une quantité de traités dogmatiques et d'ouvrages sur l'orthodoxie. L'empereur Anastase l'engagea avec instance à venir à Constantinople, en lui envoyant Sévère[6] accompagné d'un prêtre. On réunit à

---

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 77), dit qu'Anastase, à son avènement au trône, fit mettre à mort des étudiants qui l'avaient raillé. Ce récit est bien différent de celui de Michel.

[2] Dara, ܕܳܪܳܐ, ville de la Mésopotamie, située à 98 stades de Nisibe, selon Procope (*Bell. Persic.*, I, 10) et à quatre journées du Tigre, fut agrandie par Anastase, au dire de Denys de Telmahr et de Zaccharia, en vue de contenir les Perses et de les empêcher d'entrer sur les terres de l'empire. Justinien acheva de fortifier cette ville.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 77. — Cabad, appelé Cabadès par les Grecs, monta sur le trône à la mort de son oncle Palasch, en 485. Il fut remplacé par Zamasp, frère de Firouz, en 496, et ses sujets l'enfermèrent au château de l'*Oubli*. Étant parvenu à s'échapper avec des vêtements de femme, il s'enfuit chez les Hephthalites, et rentra dans ses états avec l'assistance de ces derniers. Cabadès fit périr Zamasp et mourut en 531. Ce récit est conforme en tous points avec celui des historiens perses qui disent seulement que Cabadès pardonna à Zamasp et à ses partisans.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 77-78. — La guerre des Perses et des Romains venait, dit Procope (*Bell. persic.*, I, 7), du refus d'Anastase de prêter de l'argent à Cabadès pour payer les Hephthalites. En 502, Cabadès envahit l'Arménie Romaine, prit Théodosiopolis (Erzeroum), Martyropolis (Nepherguerd) et menaça d'assiéger Amid (Evagrius, III, 37. — Malala, P. II, pg. 114. — Théophane, pg. 124).

[5] Timothée, successeur de Macédonius, était loin d'être attaché aux doctrines du concile de Chalcédoine comme son prédécesseur, qu'Anastase déposa à cause de son zèle à poursuivre les hérétiques. C'était un simple trésorier de l'église, homme débauché et pervers, dont le portrait, selon les historiens de l'église, diffère essentiellement de celui que Michel nous en trace (Cf. Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 31, art. 11, 13, 19).

[6] Sévère de Sozopolis en Pisidie, d'abord avocat à Bérythe, était né païen et s'était ensuite converti aux doctrines d'Eutychès. Il se fit moine et devint secrétaire de Pierre Mon-

Constantinople beaucoup de partisans (des conciles) de Nicée et de Chalcédoine et on examina avec soin les doctrines des deux partis. Les orthodoxes triomphèrent. L'empereur envoya ensuite des gens et fit tirer du tombeau d'Euphémie la lettre de Léon et la formule canonique du concile de Chalcédoine qu'il fit brûler en sa présence. Pabavios (Flavien) patriarche d'Antioche, adressa à ce sujet des remontrances à l'empereur qui l'appela Nestorien, le gourmanda sévèrement et le chassa du concile, en le chargeant d'anathèmes. Félicien consacra alors à Constantinople Sévère, homme instruit et plein (des grâces) du Saint-Esprit, comme patriarche [d'Antioche]. Le jour de sa consécration, il fit un discours qui commençait par ces mots: «Ceux qui divisent l'union du Verbe de Dieu», dans le quel il démontra les faussetés de toutes les hérésies introduites chez les Grecs. Cependant ceux-ci relisent toujours ce discours malgré les reproches que Sévère leur adresse, tant ils sont captivés par la logique de ses raisonnements. L'empereur fit partir Sévère pour Antioche, en le comblant des plus grands honneurs. C'était un disciple de Saint Jacques, évêque de Séroudj, lequel n'était point instruit par les hommes, mais par le Saint-Esprit[1]. Jacques n'était âgé que de sept ans, quand l'Esprit Saint parlait déjà par sa bouche. Lorsque le patriarche Athanase eut appris cela, il vint dans la maison du père de Jacques, pour mettre celui-ci à l'épreuve. Pendant qu'ils mangeaient, Athanase prit un œuf sur la table et dit à l'enfant: «Jacques, est-ce la poule qui est née la première, où l'œuf?» — «Ne cherche point à me tromper, lui répondit Jacques, le père n'était pas antérieur à son Verbe unique.» Charmé de cet enfant, le patriarche l'emmena un jour à l'église et le fit monter en chaire: «Mon enfant, fais-nous un discours, lui dit-il, sur le mystère du trône qu'Ezéchiel avait vu?» Jacques débuta par ces paroles: «Toi qui repose sur les trônes des cieux, ô Verbe Très-Haut,...» tout-à-coup il interrompit son sermon pour annoncer qu'Amid tombait aux mains des Perses, et que le palais impérial d'Alep était englouti, faits qui furent confirmés dans la suite. Le patriarche, en apprenant de la bouche de Jacques les grandeurs de Dieu, dit: «En vérité le Saint-Esprit parle par sa bouche», et il l'embrassa. Jacques prononça 800 discours, et Sévère par la lumière de son esprit éclaira bien des âmes[2].

---

gus. Chassé d'Alexandrie où il avait fomenté des troubles, il arriva à Constantinople avec de nombreux adhérents. Là, il chercha à perdre Macédonius et ensuite Flavien qu'il remplaça sur le siége d'Antioche (Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 31, art. 10-11). Cf. sa biographie racontée par Aboulpharadj (Assemani, *Bibl. orient.*, T. II, pg. 321).

[1] Jacques de Séroudj, ܡܣܥܘܪܐ ܕܣܪܘܓ, surnommé *périodeutès* ou le visiteur, devint évêque de Séroudj ou Bathné; il est auteur de plusieurs ouvrages que cite Aboulpharadj dans sa Chronique (Cf. Assemani, *Bibl. orient.*, T. II. pg. 321 et suiv.).

[2] Cf. Assemani (*Bibl. orient.*, T, II, pg. 321 et suiv.), qui rapporte la même chose, d'après un long passage de la chronique d'Aboulpharadj.

En ce temps-là parut Siméon le Potier qui composa des homélies sur la piété et des hymnes orthodoxes[1].

Dans le même temps, Cout (Cabadès), roi de Perse, marcha à travers la Mésopotamie et se rendit maître de Théodosiopolis (Erzeroum). Il laissa la vie sauve aux habitants parce qu'ils ne lui avaient adressé aucune insulte pendant le siége de la ville[2]. De là il vint à Amid qu'il cerna. Il faisait souffrir horriblement cette ville au moyen de machines en bois qu'il fit construire et pousser contre les murailles. Les sages de la ville ayant delayé de l'amome, jetèrent cette eau avec du feu sur les ouvrages en bois (de l'ennemi) et parvinrent à les réduire en cendres. Les Perses qui portaient de longs vêtements, assaillis par une pluie torrentielle, demandèrent de l'or pour se retirer; mais les citadins, encouragés (par leur succès), refusèrent. Cependant le jour de la vengeance était arrivé. En effet, peu de jours auparavant, le saint ermite Jean était entré dans la ville et avait prédit sa ruine, si les habitants ne se réconciliaient pas avec Dieu par des prières, des abstinences, des veilles et des aumônes. Les citadins n'écoutèrent point ses exhortations et les Perses s'emparèrent de la ville. Ils passèrent au fil de l'épée 80,000 hommes, et en emmenèrent en captivité un grand nombre. La cathédrale était remplie d'une grande quantité de gens qui furent épargnés à la sollicitation d'un général arménien, et ils évitèrent ainsi la mort et l'esclavage.

Le roi [de Perse], en entrant dans cette cathédrale, vit là l'image du Sauveur et dit: « Qu'est que représente cette figure? » — « Leur divinité, lui fut-il répondu. » — C'est lui même qui m'étant apparu, reprit-il, me recommanda de ne pas m'éloigner de la ville, parce qu'il allait me la livrer; ainsi ce n'est pas moi, mais c'est leur Dieu, qui à cause de leurs péchés, a remis cette cité en mon pouvoir »[3].

De là, le roi de Perse marcha sur Édesse, qu'il ne put réduire[4]. Il rentra alors dans ses états, en laissant à Amid très-peu d'habitants et une garnison de 3000 cavaliers sous le commandement de deux chefs[1]. A cette nouvelle, l'armée romaine marcha contre les Perses d'Amid qui se fortifièrent dans la ville. Un certain Catan, du village de Kartha[2], vint s'aboucher avec les Romains (en proposant un plan) qu'il allait exécuter. Puis, à force de supercheries, il entra dans la ville, attira au dehors l'un des chefs nommé Acton (Eglon) avec 400 soldats, sous prétexte de s'emparer des troupeaux des Romains, et il les livra aux assiégeants. Cette nouvelle ayant été connue des Perses, ils enfermèrent 10,000 chrétiens dans une prison pour les faire mourir de faim; ensuite pendant une nuit, ils s'enfuirent dans leur pays[3].

---

[1] Siméon le Potier, appelé par les Syriens, ܫܡܥܘܢ ܩܘܩܝܐ, était du bourg de Gizir, ܓܝܫܝܪ, près Antioche. (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, *apud* Assemani, *Biblioth. Orient.*, T, II, pg. 322-323).

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 78. — Cabadès attaqua les terres de l'empire en 502, et assiégea Théodosiopolis qu'il prit par trahison. Le sénateur Constantin qui commandait la ville, lui livra cette place (Evagrius, III, 37. — Théophane, pg. 124. — Malala, P. II, pg. 114).

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 78-80. — Le siége et la prise d'Amid tiennent une grande place dans les récits des historiens syriens et grecs. (Cf. Josué le Stylite, *apud* Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. I, pg. 273-275. — Procope, *Bell. pers.*, I, 7. — Malala, P. II, pg. 114. — Théophane, pg. 124-125. — Evagrius, III, 37. — Théod. le lecteur, II, 52. — Cédrenus, T. I, pg. 358). — Cabadès arriva devant Amid le 5 octobre 502, et y entra le 10 janvier 503. On peut lire les détails de ce siége mémorable dans l'*Hist. de Bas-Empire* de Lebeau (éd. S.t Martin), T. VII, pg. 345 et suiv.

[4] Édesse essuya un premier siége sans résultat pour Cabadès, qui revint une seconde fois devant la ville le 17 septembre 503. Une trêve ayant été convenue avec Aréobinde qui commandait la place, Cabadès revint une troi-

La 22e année de son règne, Anastase engagea l'Arménie, par le moyen de ses ambassadeurs, et en faisant de grandes promesses, à substituer sa suzeraineté à celle de la Perse. Cette puissance cédant à sa volonté, ne tenta plus d'invasion durant sept années. Cependant Anastase, âgé de 87 ans, mourut dans le Seigneur, le neuf du mois de thamouz[4]. La 14e année de son règne, les 6,000 ans depuis la sortie d'Adam du paradis étaient révolus.

En l'année 832 de l'ère syrienne, Justin de Thrace monta sur le trône[5]. On le regarde comme le premier des empereurs d'origine grecque. Il était né au village de Bédriné (Bédériana), qu'il agrandit et dont il fit une ville à laquelle il donna son nom[6]. On raconte que lorsqu'on fait bouillir longtemps l'eau de cette localité, elle se change en sang. Justin n'avait reçu aucune instruction et était dénué d'intelligence[7]. Un nombre considérable

---

sième fois le 24 septembre, et ne réussit pas davantage. Josué le Stylite (*apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 273 et suiv., 277) donne de curieux détails sur les tentatives de Cabades sur Édesse, dont il leva enfin le siége, en apprenant que les Huns Hephthalites attaquaient ses états (Procope, *Bell. persic,* I, 8).

[1] Procope (*Bell. pers.*, I, 7) dit que Cabadès chargea Eglon du commandement de la ville d'Amid. C'est ce personnage dont le nom est orthographié Glonès par Théophane (pg. 125).

[2] Les historiens byzantins appellent ce paysan *Gadamas;* mais Zaccharia de Mélitène, cité par Assemani (*Biblioth. Orient.*, T. II, pg. 58) l'appelle ܓܕܡܢ, nom qui se rapproche de l'appellation Գադան, donné par Michel à ce personnage. Quant au nom du village orthographié Կարթայ par notre chroniqueur, Zaccharia le nomme, ܐܩܕܐ, *Akéda.*

[3] Le siége d'Amid par les Romains est raconté tout au long par Josué le Stylite (Assémani, *Bibliot. Orient.*, T. I, pg. 279 et suiv. — Procope, *Bell. pers.*, I, 9 et *Hist. secr.*, ch. 23. — Théophane, pg. 127). Eglon, ayant été tué dans une embuscade, les Perses et les Romains signèrent la paix pour sept ans. Amid fut rachetée à prix d'or par les Romains, et la guerre cessa au mois d'avril 505, après avoir duré trois ans.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 80. — Anastase, selon les uns, mourut de vieillesse ; selon les autres, il fut tué par la foudre. Michel considère Anastase comme un prince vertueux. mais l'église catholique voit en lui un persécuteur de la foi, et le pape Nicolas Ier, écrivant à l'empereur Michel III, qualifie Anastase de prince égal à Néron, à Dioclétien et à Constance.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 80. — Justin fut proclamé empereur le 9 juillet 518 (Evagrius, IV, 1); il avait alors 68 ans.

[6] Bédériana était une localité voisine de Taurésium dans la Dardanie.

[7] Rapprochez ce passage de ce que dit Procope (*Hist. secr.*, ch. 6): « Ξύλῳ εἰργασμένῳ βραχεῖ ἐγκολάψαντες μορφήν τινα γραμμάτων τεττάρων, ἅπερ ἀναγνῶναι τῇ λατίνων φωνῇ δύναται, κ. τ. λ. »

d'hérétiques chalcédoniens qui vivaient cachés dans la Thrace, l'induirent en erreur en lui faisant entrevoir que « s'il se déclarait pour le respectable concile de Chalcédoine, attendu qu'il est le complément des trois [précédents] conciles et que sa foi est pure, tout l'univers se soumettrait à lui. » Le crédule Justin, au comble de la joie, fit publier dans tout l'empire, au moyen de ses soldats et de ses généraux, qu'il fallait admettre le quatrième concile et dépouiller de leurs siéges, de leurs dignités et de toutes leurs libertés, ceux qui résisteraient à ses ordres. Les troupes qui nourrissaient le levain [de Chalcédoine] et qui étaient corrompues par des présents, exécutèrent l'ordre impérial et le monde entier devint un théâtre de guerres [1].

Sévère, patriarche d'Antioche, en fut indigné, il maudit l'empereur et excommunia tous ceux, prêtres ou laïques, qui se soumettraient à cet ordre injuste ; puis il se rendit en Égypte [2]. Quand le saint (Sévère) eut quitté Antioche, un feu tombé du ciel dévora le palais. L'incendie dura six mois et réduisit en cendres la ville d'Antioche tout entière. Un an plus tard, un certain Paul d'Édesse, d'origine juive, vase de colère, devenu patriarche d'Antioche [3], rassembla chez lui, en vertu de l'édit de l'empereur, tous les évêques de la Syrie qu'il conjura par des prières et des menaces d'admettre et de reconnaître le quatrieme concile comme orthodoxe. Il renvoyait dans leurs diocèses tous ceux qui donnaient leur adhésion et il exilait les opposants. Outre une multitude de gens qui périt, voici les noms de ceux qui persistèrent dans l'orthodoxie et furent exilés, au dire de Jean d'Asie [4] : « Antipéros, [évêque] d'Anazarbe, Jules d'Haconi, Jean, métropolitain de Mopsueste, Paul d'Ibérie, Jean d'Hiérapolis, Paul le jeune d'Alexandrette qui est Scanderoun, Nicolas de Tarse. Du côté de la Cappadoce : Proclus, évêque de Colonia, Masinos d'Armas, Nicoporos de Sébaste d'Arménie. Du côté d'Antioche de Syrie : Constantia, évêque de Lourginia, qui en raison de sa grande sainteté, s'asseyait auprès du patriarche, et avait son nom mentionné dans toutes les messes après celui du patriarche, Antoine d'Alep [5], Philoxène, archevêque de Membedj [6], lequel ayant enduré plusieurs fois des supplices, fut brûlé vivant dans un four à chaux à Gangres[1], Patra d'Ephimi, Théodose, Onésime de Zeugma et d'Urema (?), Nonas de Séleucie[2], Isodorac de Genchri[3], Maras d'Amid[4], Thomas de Damas, homme saint et austère qui pendant 28 ans ne mangea point de pain et ne se nourrissait que de graines et de légumes, Alexandre de la ville d'Abel, Thomas de Nargab (Marcah), Jovas de Théure, l'autre Jean d'Ahouran, Sarkis de Cyrrhus, Thomas de Marache autrement appelée Germanicia, Paul d'Édesse qui abjura dans la suite et réoccupa son siége, Jean de Harran, Jean d'Emrin, Eustathe de Purine, Patré (Pierre) de Raslaïn, Nonas de Crison, Paul de Calanique, Marion du Rocher des Romains qui est Hromgla (Roum-Kalah), Jean de Thil, Thomas de Dara, Aaron d'Aschmousch[5]. Du côté d'Asie, Ouphime, archevêque de Carie, Minibanos d'Antioche de Pisidie, Zoxis d'Eldka, Pierre d'Elanta, Jules d'Halicarnasse, qui tomba plus tard dans l'hérésie, Thousépéos d'Ephèse qui fit des miracles éclatants à Constantinople, pria debout et en silence pendant trois jours et rendit son âme à l'ange du Seigneur. Son corps fut entouré d'une lumière céleste le jour et la nuit, et toute la ville fut saisie de stupeur. On le prit en tremblant, pour l'ensevelir avec les martyrs les plus renommés, mais une voix sortie de son corps ordonna de le porter sur son siége qui fut transporté à Lériné de Néocésarée; Elaphet de Casturan, Théodore d'Ulibio, Luc de la ville de Mirin, Eusèbe de Jécranos, Patré de Malude, Picadour de Philadelphie, Petré de Mandé, Acothodor d'Asone, Phaleg de Mantare, Boutine d'Arsénia et Alexandre de Kankar. Nous omettons les évêques des villes de moindre importance. Quant aux prêtres et aux diacres, ceux qui allèrent en exil avec les évêques ci-dessus mentionnés, furent innom-

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 80. — *Cod. Justin.*, liv. I, tit. 5, loi 12. — Cf. aussi Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 31, art. 34 et suiv.

[2] Sévère, patriarche d'Antioche, hérétique passionné, secondé par Xénaïas d'Hiéropolis et Pierre d'Apamée, usa de tout son pouvoir pour entretenir en Syrie les germes de la discorde religieuse. Obligé de s'enfuir en Égypte, il fut bien accueilli par Timothée, patriarche d'Alexandrie, successeur de Dioscore. Mais la discorde se mit bientôt entre Sévère et ses adhérents, qui quittèrent tous l'Égypte et laissèrent les catholiques reprendre leurs siéges, dont Anastase les avait chassés (Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 31, art. 44, 45, 48).

[3] Paul fut placé sur le siége d'Antioche après l'expulsion de Sévère, mais il abdiqua deux ans après et fut remplacé par Euphrasius. (Cf. *Chron. d'Édesse, apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 409 et suiv.). Paul est surnommé l'*Interprète*, ܡܦܫܩܢܐ.

[4] Cette partie de l'Histoire ecclésiastique de Jean d'Asie, ne se trouve pas dans Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. II, pg. 83 et suiv.

[5] Antonin d'Alep. (Assemani, T. II, pg. 327).

[6] Philoxène, évêque de Mambedj, aussi ap-

---

pelé Xénaïas, ܐܟܣܢܝܐ, né à Tahal, ܛܚܠ, en Perse, joua un rôle très-important dans les troubles religieux qui éclatèrent en Syrie, au commencement du VI^e siècle. Il composa de nombreux ouvrages religieux, qui ont une grande réputation parmi les Syriens jacobites (Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 11 et suiv.).

[1] Xénaïas fut d'abord exilé à Philippopolis en Thrace, puis à Gangres en Paphlagonie, où il mourut étouffé par la fumée, ainsi que le raconte l'auteur anonyme de sa vie, cité par Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg, 20.

[2] Nonnus, ܢܘܢܐ, évêque d'Amid, passa ensuite à Séleucie par ordre de Flavien, patriarche d'Antioche, en fut chassé par Paul d'Édesse, et revint de nouveau à Amid, après Thomas, son compétiteur. (Cf. Denys de Telmahr, d'après Jean d'Asie, *apud* Assemani, *Biblioth. Orient.* T. II, pg. 48 et suiv.).

[3] Isidore, évêque de Genchri, ܐܝܣܝܕܘܪܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܩܢܫܪܝܢ, est cité par Jean d'Asie et Denys de Telmahr (Assemani, *Bibl. Orient.* T. II, pg. 49-51).

[4] Maras, évêque d'Amid, ܡܪܐ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܕܐܡܝܕ occupa le siége après Nonnus. Poursuivi par la persécution, il se dirigea sur Pétra, ville d'Arabie, avec Samona et Nonna ses deux sœurs, où il vécut exilé jusqu'à son rappel à Alexandrie. A sa mort, ses restes furent transportés par ses sœurs à Amid, dans l'église de Silas, qu'il avait fait bâtir (Denys de Telmahr, d'après Jean d'Asie, dans Assemani, *Bibl. Orien.* T. II, pg. 48-51). Maras est auteur de Commentaires sur l'Évangile (Assemani, *Bibl. Or.* T. II, pg. 52-53).

[5] Cf. Assemani, *Bibl. Orien.*, T. II, pg. 327 et *passim.*

brables; d'autres furent enchaînés et jetés dans les prisons de Constantinople et d'Alexandrie; plusieurs enfin furent étouffés avec de la fumée.

Outre ceux qui furent exilés, d'autres furent encore mis à mort sur place dans la Syrie. En voici les noms: Oprinos de la province d'Antioche et Acriane de Masuptone qui furent assassinés par un général; Jean le savant qui se réfugia au couvent de la montagne de Séleucie où il fut assassiné avec les frères. Cyrius, supérieur des monastères d'Antioche, fut mis à mort avec tous les habitants du couvent; les habitants du couvent de Thelhat furent également massacrés après avoir enduré d'atroces tortures. Les couvents de Saint Romain, de Saint Siméon, de l'apôtre Silas à Kessoun, et celui d'Eznat métropole des monastères, furent exterminés après des troubles sans nombre. Les moines de Sassoun et Jean d'Ipra, supérieur du couvent de Kapra, les [moines des] nombreux monastères des environs d'Édesse furent tous massacrés sur place. Les couvents de Saint Jean, du côté de l'Orient de Harran, ceux de Macan, de Saint Sarkis, le grand couvent fondé d'après la tradition, par l'apôtre Thomas sur la montagne, furent totalément anéantis. Les couvents de Saint Sahag, les grands monastères de Mipos, ceux de Vizale, et de Pécoukil, ainsi que sept autres fondés par les apôtres, furent anéantis avec les évêques et les religieux dans le territoire d'Amid. Les couvents des Saints Ananéens, de Saint Abraham, de Saint Daniel, de Samuël, subirent également le martyre. Les [moines des] couvents de Saint Sabam et de Thra dans les environs de Raslaïn furent massacrés après d'affreuses tortures. Mais à quoi bon tant de détails? Bref, depuis Raslaïn jusqu'à Bagdad et au fleuve Euphrate, on convertit en un vaste désert les villes et les villages des orthodoxes. On recherchait rigoureusement ceux qui se cachaient alors, et on les mettait à mort [1].

Les docteurs qui à la fois soutenaient le courage du troupeau et luttaient contre les ennemis, étaient les suivants: Elie de Scaune, Samé, Cosmas, Jean et Maron de l'Orient, Cathpa, Saint Sarkis le thaumaturge, Antoine, un autre Elie, Siméon, Gascher, un autre Sarkis, un autre Jean; un autre Siméon, et le saint évêque Ananie, homme de Dieu et thaumaturge. Après avoir défendu et consolé la contrée désolée, ils se rendirent auprès de l'empereur pour lui adresser des reproches avec insistance, mais cette impie demeure de Satan (Justin) donna l'ordre à ses adhérents de discuter avec ces saints personnages, et lorsque les siens furent vaincus par le Saint-Esprit qui habitait [dans leurs cœurs], il les fit étouffer en secret et disparaître. Ensuite il fit massacrer tous les couvents dans les environs de Rhaga, à savoir Saint Zacchée, Saint Aba, Saint

---

[1] Afin de mettre un terme aux hérésies et aux intrigues des sectes religieuses qui travaillaient sourdement contre Justin et les catholiques, l'empereur rendit, en 523, un édit qui les bannissait tous et punissait de mort ceux qu'on découvrirait dans la suite (*Cod. Just.*, liv. I, tit. 5, loi 12).

Magué avec son évêque et les moines. Là se trouvait un stylite appelé Siméon, qui pendant toute sa vie n'avait point mangé de mets délicats, mais se nourrissait de racines en hiver et de légumes en été, et passait son temps dans la contemplation des merveilles de Dieu. Il y avait aussi un autre stylite et thaumaturge nommé Thomas de Dara, docteur admirable, respecté par les anges eux-mêmes. Tous les deux furent mis à mort après une controverse longue et infructueuse.

Cependant Paul d'Édesse, apostat impie et possédé des démons, inonda de sang la Mésopotamie et força beaucoup de gens à s'enfuir en Perse. D'autres allaient tout nus et mourant de faim dans les montagnes à la manière des bêtes fauves, de sorte que personne n'était en état de raconter leur désolation. Paul pria instamment Jacques de Séroudj de se rendre chez lui. Celui-ci par ses prières invoqua la volonté divine et se mettant en route, il arriva au couvent dit des Persans. Là l'ange du Seigneur lui apparut et lui dit : « Retourne chez toi et recommande à ton peuple de demeurer fidèle à l'orthodoxie, car dans deux jours tu mourras. » Jacques rentra chez lui, donna à ses disciples des règlements, fit ses prières, récita sa profession de foi et mourut selon la prophétie de l'ange.

En ce temps-là, Cout (Cabadès) roi de Perse, réclama à Justin 5,500 quintaux d'or[1] pour les remettre au général chargé de la garde de la porte de l'Albanie. Sa demande n'ayant pas été accueillie, Cabadès devint furieux et envahit la Mésopotamie, en poussant ses incursions jusqu'à Antioche. Il massacra, fit des prisonniers parmi lesquels se trouvaient 400 vierges qu'il offrit en holocauste à Couzia sa divinité et revint dans ses états[2]. C'est ainsi que le faible Justin perdit son pays spirituellement et corporellement.

---

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 80-81), dit que la somme exigée par Cabadès, n'était que de 550 quintaux d'or.

[2] La querelle de Justin et de Cabadès avait sa source dans l'alliance que l'empereur grec avait faite avec le roi de la Lazique, qui avait demandé à Justin sa protection et accepté la suzeraineté des Grecs, à la charge par lui de garder les passages du Caucase, et d'empêcher les Huns de pénétrer en Asie (Procope, *Bell. pers.*, II, 15). Cabadès, de son côté, prétendait exercer des droits de suzeraineté sur la Transcaucasie, et il avait demandé au roi des Lazes, de venir recevoir la couronne en Perse (Malala, P. II, pg. 134. — *Chron. pasc.*, pg. 332). Mais ce prince, appelé par les auteurs byzantins Tzathius, *Ζταθίος*, Τζάθιος ou Τζάθος, s'y refusa et vint à Constantinople, où il reçut le baptême avec la couronne, et où il épousa Valériane, fille du patrice Nomus (Malala, P. II, pg. 134-135. — Zonaras, liv. XIV, T. II, pg. 59. — *Chron. pasc.*, pg. 332. — Théophanes, pg. 144. — Cédrénus, T. I, pg. 364). Cabadès, irrité de ce procédé de Justin, lui déclara la guerre. Cependant ils se réconcilièrent, et le roi de Perse qui convoitait la succession de l'empereur grec, lui proposa d'adopter son fils Chosroès (Procope, *Bell. pers.*, I, 11. — Théophanes, pg. 143. — Zonaras, liv. XIV, T. II, pg. 59), ce que Justin refusa d'après les conseils du questeur Proclus. Alors Cabadès résolut de se venger de ce refus ; il marcha sur l'Ibérie, gouvernée par Kourken, qui s'enfuit à Constantinople (Procope, *Bell. pers.*, I, 12. — *de ædif.*, III, 7). L'empereur envoya alors en Perse-Arménie, une armée commandée par Bélisaire, mais elle fut battue par les généraux arméniens Nersèh et Hrahad, (l'Ἀράτιος des

Dans ce temps-là la fontaine de Siloé se dessécha et ne reparut que 15 ans après. Un feu qui tomba du ciel incendia la ville de Bâalbek construite par Salomon dans les montagnes du Liban, à l'exception des trois pierres posées par ce sage en symbole de la Trinité qui devait être proclamée en son temps, et qui demeurèrent intactes. En ce temps-là, une femme parut dans la Cilicie, dont la taille dépassait d'une coudée celle des autres hommes. Elle ne parlait aucune langue, se nourrissait aux dépens d'autrui et recevait [de plus] un *pogh* (petite monnaie) par boutique. Après avoir longtemps vécu de la sorte, elle disparut. Quelques-uns supposent qu'elle était de la race des nymphes[1].

A l'impie Paul, succéda sur le siége épiscopal d'Édesse, Asclépios[2] homme féroce et emporté. Ayant réuni vingt personnes honnêtes et religieuses professant l'orthodoxie, il les fit abjurer de force, puis les ayant renfermé dans des cachots, il les livra à la torture. Une nuit, un terrible torrent venant des hauteurs de la ville, heurta et renversa l'enceinte, passa sur la ville, en entraînant dans son cours une infinité d'hommes et de bétail qui furent portés dans l'Euphrate[3]. L'impie Asclépios s'enfuit dans la citadelle avec quelques hommes. On voulait le lapider parce qu'on le croyait cause de cette calamité; il se réfugia à Antioche[4]. Ephrem patriarche de cette ville[5] et son compagnon de secte, dit en le voyant: « Voyez, mes frères, cet autre Noé, sauvé du déluge qui est arrivé pour ceux qui ont refusé d'admettre le saint concile de Chalcédoine. »

Justin envoya de grandes quantités d'or pour relever Édesse. En déblayant (ses ruines) on découvrit une inscription en caractères chaldaïques disant qu'Édesse subirait trois inondations. Le chiffre des morts victimes de l'inondation, s'éleva à 30,000. Mais le recensement des habitants de la ville démontra que le torrent avait emporté 200,000 hommes qu'on ne put retrouver. Au moment où Asclépios et Ephrem s'amusaient en maudissant les orthodoxes,

byzantins), de la race de Gamsaragan. Une autre armée, envoyée en Mésopotamie sous la conduite de Licélaire, marcha sur Nisibe, mais elle battit en retraite sans avoir vu les Perses, et l'empereur confia à Bélisaire la défense de Dara (Procope, *Bell. pers.*, I, 12). C'est cette dernière expédition confiée à Licélaire que Michel rapporte dans ce passage de sa Chronique.

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 81.

[2] Asclepios, 17^e^ évêque d'Édesse, succéda à Paul qu'on avait expulsé de son siége. (Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 311 et 424).

[3] En 525, le Scyrtus, torrent qui coule à Édesse, et que les Syriens appellent Daïsan, inonda la ville, et renversa les édifices (*Chron. Edess.*, *apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 412) que Justinien fit restaurer (Procope, *de ædif.*, II, 7).

[4] Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T I, pg. 412.

[5] Ephrem était magistrat de la ville d'Antioche, au moment du tremblement de terre de 526, qui détruisit Antioche. Ce personnage, qui remplissait alors la charge de comte de l'Orient, fut choisi pour remplacer le patriarche Euphrasius qui avait été écrasé lors du cataclysme (Cf. Assemani, *Bibl. Orient.* T. I, pg. 321, 322). Ephrem était originaire de la ville d'Amid (*Chron. Edess.*, *apud* Assemani, T. I, pg. 414).

un tremblement de terre vint bouleverser Antioche pour la cinquième fois[1]. Toutes les constructions s'écroulèrent et on fut témoin d'un phénomène d'un genre tout nouveau, c'est que l'air portait la punition de Sodome, le sol tremblait et du fond des abîmes jaillissait une eau noire portant des crustacés, des tortues et des ossements d'animaux féroces; les entrailles de la terre vomissaient de l'eau et du feu. La terre lançait des émanations insupportables qui tuaient les hommes et les animaux, et personne ne pouvait s'enfuir. En apprenant [ces malheurs], tout le monde déplorait [le sort des victimes] sans cependant oser s'approcher d'elles. La basilique construite par Constantin trembla durant sept jours, sa base se fendit et il en sortit un feu qui consuma l'église: puis on vit apparaître au ciel une croix lumineuse. Ceux qui avaient échappé à ce désastre disaient alors: «Seigneur, ayez pitié de nous! Seigneur, ayez pitié de nous!» Le chiffre des survivants de cette ville très-peuplée était seulement de 1,250 personnes. Les cris de désespoir des gens engloutis se faisaient entendre jusqu'à leur dernier soupir. On ne trouva plus Asclépios et Ephrem pour leur demander des prières. Les uns disaient que Dieu les fit monter au ciel pour les préserver de ce désastre, mais en faisant des recherches, on trouva qu'une secousse du sol les avait précipités dans une chaudière dans laquelle on faisait bouillir du goudron. Leur chair à tous les deux était rôtie et rongée; on ne distinguait que leurs squelettes, et cependant leurs têtes restaient dehors pour qu'elles fussent reconnues par les spectateurs. Ce tremblement de terre fit des ravages même aux environs de la ville sur une étendue de vingt milles. La ville de Séleucie de Syrie et Daphné furent dévastées par cette catastrophe. Il en fut de même d'Anazarbe métropole de la Cilicie, et de Corinthe métropole de la Hellade, qui eurent à supporter des désastres et des pertes sensibles en édifices et en hommes sous le calamiteux règne de Justin[2].

[1] Le tremblement de terre qui désola Antioche en 526, est raconté par les historiens syriens et grecs (*Chron. Edess.*, *apud* Assemani, T. I, pg. 414. — Cosmas, idem, pg. 251. — Evagrius, IV, 5, 6. — Procope, *Bell. pers.*, II, 14. — Théophanes, pg. 147 et suiv. — Cédrenus, T. I, pg. 365 et suiv. — Malala, P. II, 140-146. — Anastase, pg. 57). Cette catastrophe fut précédée par un incendie qui ravagea la ville. Le feu prit à l'église S.^t Etienne, et gagna les quartiers les plus éloignés de la cité. Justin envoya 2,000 livres d'or pour réparer ce désastre. Mais cette calamité était à peine terminée que le 29 mai, à midi, le tremblement de terre se fit de nouveau sentir, et détruisit ce que l'incendie avait épargné. La grande basilique élevée par Constantin s'écroula et les maisons, en s'effondrant, engloutirent 250,000 personnes. Le tremblement de terre dura six jours, et le sol mit un an à se raffermir.

[2] Le tremblement de terre, qui ruina Antioche, se fit sentir depuis l'Euphrate jusqu'aux rives de la Mer Adriatique. Outre les villes mentionnées par Michel, on cite Soli ou Pompeïopolis en Cilicie, ville célèbre et dont les admirables ruines frappent le voyageur d'étonnement (Cf. mon *Voyage en Cilicie*, pg. 241 et suiv.), Dyrrachium et d'autres encore (Procope, *de ædif.*, II, 7. — Théophanes, pg. 146. — Cédrénus, T. I, pg. 365. — Zonaras, liv. XIV, T. II, pg. 60. — Malala, P. II, pg. 141, — Nicéphore Callinique, liv. XVII, ch. 3. — Glycas, pg. 266).

Mes amis, écoutez encore ce qui suit: Les pays des Chamirs (Homérites) [1] est situé à l'est de l'Égypte celui des Indes au nord [2]. En ce temps-là, un prince juif commença à régner dans ce pays [3]. Ayant appris que les Romains traitaient les Juifs d'une façon très-cruelle et massacraient ceux qui leur étaient soumis, il conçut une grande colère et fit mettre à mort les marchands qui se rendaient des provinces asiatiques dans l'Inde, de telle sorte que les communications furent interrompues [4]. Hendac roi des Chouschites, (Ethiopiens) [5] adressa par des ambassadeurs des menaces au juif qui avait égorgé des innocents, et il en reçut une réponse menaçante. Aussitôt Hendac réunit son armée et fit vœu à N. S. Jésus-Christ d'embrasser le christianisme s'il lui accordait la victoire[1]. Puis s'étant mis en marche, Hendac triompha du juif dans trois rencontres[2], chassa les Juifs de ce pays et envoya à Justin deux de ses dignitaires[3], en lui exposant l'affaire et en lui demandant un évêque pour convertir les siens. Justin lui envoya Jean[4] qui professait son hérésie et les baptisa; ce sont les Abyssins. Hendac ayant placé sa confiance dans le Christ, s'empara du pays des Chamirs et leur donna pour prince un certain Abraham[5]. Comme le pays des Chamirs était habité par beaucoup de chré-

---

[1] Les Arabes de l'Yémen, connus des Orientaux sous le nom d'Himyarites et des Grecs sous celui d'Homérites, habitaient la partie méridionale de l'Arabie. Leur nom d'Himyarites, leur venait d'Himyar, حمير, fils de Saba, père de toutes les tribus répandues dans cette partie de l'Arabie, et qui était fils lui-même de Kathan, le même que Yectan de l'Écriture, fils de Sem. Les Himyarites possédaient un pays riche et puissant, et la suite de leurs *tobbas* ou rois, remontait à une époque fort ancienne. L'histoire des Arabes de l'Yémen, éparse dans les récits d'Ibn-Khaldoun, d'Aboulféda et de Novaïri, est confuse et difficile à éclaircir. (Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes av. l'Isl.*, T. I, liv. II, pg. 46 et suiv.). Ce n'est guère qu'à partir du premier siècle avant J. C., que cette histoire devient plus claire chez les écrivains arabes, c'est-à-dire au moment où Haréth-Erraich, dit le Philosophe, fonda la dynastie himyarite sur les ruines des états sabéens. Strabon parle des Himyarites à propos de l'expédition qu'Aélius Gallus entreprit contre eux, 20 et quelques années avant notre ère (*Géogr.* liv. XVI, ch. 4), et on voit par le récit de Thaâlébi (dans le *Tabaçat el Molouk*) que le règne de Harith devait précéder cet événement (Cf. ma *Numismatique des Arabes avant l'Islam.*, pg. 140 et suiv.).

[2] Les parties australes de l'Arabie sur les bords de la Mer Rouge, à l'endroit où elle s'unit à l'Océan Indien, étaient désignées, dans l'antiquité, sous le nom d'Inde, parce qu'elles se trouvaient sur la route de l'Inde. La côte occidentale de la Mer Rouge, c'est-à-dire l'Afrique s'appelait Inde intérieure par opposition à la portion de l'Arabie qui s'appelait Inde extérieure et qui formait la côte occidentale de la péninsule Arabique. Les peuples de race sémitique qui habitaient ce dernier pays, étaient désignés sous le nom d'Indiens; ceux de l'Afrique, étaient connus sous le nom d'Ethiopiens. Cette distinction entre l'Inde intérieure et l'Inde extérieure se trouve clairement indiquée dans un fragment de l'histoire de Jean d'Asie, inséré dans le T. I de la *Bibliothèque Orientale* d'Assemani, (pg. 359-363), et on ne saurait douter que Michel a emprunté à Jean d'Asie, les détails qu'il donne ici sur les Himyarites et leur querelle avec les Grecs, à ce chroniqueur syrien. — Voir aussi sur le même sujet, les excellentes remarques de M. Pauthier, dans l'Introduction qui précède son édition de Marco Polo (pg. LXIX).

[3] Les auteurs orientaux parlent souvent des Juifs établis à une époque très-ancienne dans l'Yémen et dans d'autres contrées de l'Arabie. On voit même par leurs récits que plusieurs rois himyarites professaient la religion judaïque (Caussin de Perceval, *Hist. des Arab. av. l'Islam.*, T. I, pg. 109 et suiv.). Au IV^e siècle, les Juifs étaient même devenus puissants dans l'Yémen puisqu'ils s'opposèrent aux prédications de l'arien Théophile. Le roi juif qui régnait alors sur les Himyarites, s'appelait *Dimion*, ܕܡܝܘܢ, selon Jean d'Asie (Cf. Assemani, *Bibliot. Orient.*, T. I, pg. 359 et suiv.). C'est le même qui est appelé Δαμιανὸς, par Théophane (pg. 188), Δίμνος par Malala (P. II, pg. 163) et que les Chroniques éthiopiennes nomment le *tobba Zouza* ou *Dhou Nowas* (Cf. Caussin de Perceval, *opus laud.*, T. I, pg. 121). Une médaille frappée avec le nom de ce prince ΔΙΜΗΑΝ et celui d'Aphidas roi d'Abyssinie, prouve qu'il existait une alliance entre ces deux souverains, avant la guerre dont il va être question (Cf. ma *Numismatique des Arab. av. l'Islam.*, pg. 142 et suiv.).

[4] Le massacre des marchands romains par le roi des Himyarites est raconté en détail par Jean d'Asie (*apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 360 et suiv.) et par Théophane (pg. 188).

[5] Le roi d'Ethiopie dont il est question ici s'appelait, selon le canon royal d'Abyssinie

---

(Dillmann, *Zur Gesch. Abyss. Reisch.*, dans la *Zeitschrifft der D. M. G.* 1843, pg. 388 et suiv.), Ela-Amêdâ ኤለ፡ዐመዳ, et il est le deuxième des souverains de la troisième période (Dillmann, *loc. cit.*, pg. 346-347). Selon Ruppell (*Reise in Abyssinien*, T. II, pg. 335 et suiv. § 2), ce prince serait le 43e souverain d'Abyssinie. Les Syriens, et notamment Jean d'Asie (*apud* Assemani, *Bibl. Orient.* T. I, pg. 359, 362), écrivent son nom *Aidoug*, ܐܝܕܘܓ, que le traducteur arménien de Michel a transcrit Հնտակք, et que les Byzantins écrivent Ἀδὰδ (Théophanes, pg. 189), Ἄνδας (Malala, P. II, pg. 157), quelquefois même Ελισϐααν (Cosmas Indicopleustès, dans Montfaucon, *Coll. nov patr.* T. II, pg. 141), Ἐλεσβοὰς (Malala, P. II, pg. 196), Ἐλλισθεαῖος (Procope, *Bell. pers.*, I, 20), surnom qui en *ghez* signifie « le Béni ». Une médaille lui donne le nom d'ΑΦΙΔΑΣ (ma *Numismatiq. des Arabes avant l'Islam.*, pg. 142, 154, Pl. IV, 7). — Le roi d'Abyssinie résidait à cette époque à Axum, ville aujourd'hui déserte; c'est du nom de cette cité, que les Ethiopiens sont appelés Axumites par les Grecs.

[1] Jean, évêque d'Asie dit que le roi des Ethiopiens était païen (Assemani, *Bibl. Or.*, T. I, pg. 359); mais Théophane (pg. 188) dit qu'il était juif. Jean d'Asie est le seul historien qui, avec Michel, raconte que ce prince avait promis à Dieu de se faire chrétien, s'il triomphait du roi des Himyarites (Assemani, *op. cit.* T. I, pg. 363), ce qui prouve que Michel a emprunté ce qu'il dit ici à Jean d'Asie, qu'il cite parmi les auteurs dont il a consulté les œuvres.

[2] Théophane (pg. 189) dit que le roi des Himyarites fut pris vivant, et Malala complète son récit (P, II, pg. 144), en ajoutant que son ennemi le fit mettre à mort. Les historiens arabes racontent que le prince himyarite périt au moment, où desespéré de la défaite que lui avait fait éprouver le roi d'Ethiopie, il poussait son cheval dans la mer (*Sirât-erraçoul*, f.º 6 v.º — Ibn Khaldoun, f.º 27). La mort de Dhou-Nowas, ou Dimion, mit fin à l'empire himyarite. Cet événement eût lieu en 524 de notre ère (Cf. la *lettre* de Siméon de Beth-Arsam, adressé à son homonyme, Siméon abbé de Gabula, *apud* Assemani, T. I, pg. 364-379).

[3] La Chronique de Malala (P. II, pg. 164) donne à ces ambassadeurs le titre de *Sénateur*, ἔπεμψε συγκλητικοὺς ἀυτοῦ δύο.

[4] Jean Paramonarius, ܦܪܡܘܢܪܐ, c'est-à-dire Sacristain de S.t Jean, homme d'une grande vertu et d'un zèle très-louable, fut consacré évêque d'Axum, par le patriarche d'Alexandrie; il vint dans la capitale de l'Ethiopie, où il baptisa le roi et les principaux de l'empire (Cf. Jean d'Asie, *apud* Assemani, *Bibl. Orien.*, T. I, pg. 362. — Malala, P. II, pg. 165. — Théophanes, pg. 189).

[5] Après le désastre de Dhou-Nowas, les auteurs arabes font régner dans l'Yémen, l'abyssin Aryât. Métaphraste, dans les *Actes des Martyrs*, (pg. 946) et Jean d'Asie (*apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, pg. 381), d'accord avec Ibn-el-Kelbi, donnent le nom d'*Abrahah* ou Abraham, au premier vice-roi de l'Yémen. Selon Procope (*Bell. pers.*, I, 20), cet Abraham avait été esclave d'un marchand romain d'Adulis. S'étant révolté contre Arbath, lieutenant du roi d'Ethiopie, il le tua et gouverna pendant 23 ans l'Yémen. Il est question de cet Abraham dans les actes de la dispute de Saint Grégentius avec le juif Herbanus (*Bibl. patr. max.*, T. XI, pg. 194 et suiv.) et dans le *Koran* (ch. 105, intitulé: l'*Eléphant*); la tradition raconte en effet que dans l'année même de la naissance de Mahomet, Abraham entreprit une

tiens, Abraham manda aussi à Timothée de lui envoyer d'Alexandrie des pasteurs pour ce troupeau, et celui-ci lui expédia des évêques et des prêtres orthodoxes[1]. Dès leur arrivée chez les Chamirs, ces saints thaumaturges se firent connaître même chez Chouschites qui les appelèrent chez eux; ils proscrivirent les doctrines de Jean après l'avoir vaincu par des paroles et par des actions, et convertirent tous les Chouschites et le pays des Chamirs à l'orthodoxie. Il faut savoir que cette contrée est partagée en sept royaumes, dont trois appartiennent aux Indiens et quatre autres aux Abyssins ou Chouschites[2], lesquels habitent à l'Orient et au Midi la plus grande partie de la terre, parce que le monde étant partagé en 24 zônes, les Chouschites et les Indiens en occupent 16. Ils professent l'orthodoxie par la grâce divine et une seule nature en Christ né du Père[3]. Justin envoya au roi juif des ambassadeurs et lui donna des conseils, disant: « Exterminez ces hérétiques qui ne suivent ni notre religion ni la vôtre; car notre doctrine concernant le Christ est d'accord avec la vôtre, puisque vous dites que vos ancêtres ne crucifièrent qu'un homme; nous aussi nous tenons le même langage en disant que ce fut l'homme qui fut crucifié, tandisqu'eux prétendent que vos pères mirent à mort un Dieu. » Ne t'étonne donc point de ce langage, car les Juifs de la Palestine, adressèrent à Marcien, après le concile de Chalcédoine une lettre rédigée absolument dans le même sens. Cette lettre que nous avons vue nous-même, est ainsi conçue:

« A César Marcien, empereur et dictateur, souverain de la terre et de la mer; nous, peuple juif, enfants d'Abraham, désirons nous réjouir de tes

---

expédition contre la Mekke, pour détruire le temple de la Kaâba. Il était monté sur un éléphant qui s'agenouilla en vue de la ville, et Dieu, pour punir le prince de son audace, lui envoya les oiseaux *Abàbils*, qui selon les commentateurs sont le symbole de la petite-vérole (Cf. *Koran*, éd. Kazimirsky, pg. 519, note 3), et en effet les interprètes du Koran et les biographes de Mahomet disent que cette épidémie parut pour la première fois dans l'Arabie, l'année de l'Eléphant, allusion à l'animal que montait Abraham, dans son expédition contre la Mekke.

[1] L'évêque, envoyé par le patriarche d'Alexandrie à Abraham, est le célèbre Grégentius de Milan (Cf. Lambécius, *Comm. Bibl. Cœs. Vindob.*, T. V, pg. 128 et suiv.) qui donna un code aux Himyarites, lequel fut promulgué sous le nouveau roi. L'original de ce code, écrit en grec se trouve à la bibliothèque de Vienne (n.° 247, *msc. gr. théologic.*) et porte le titre suivant; Νομοθεσία τοῦ Γρηγεντίου, κ. τ. λ. (Cf. Lambécius, *op. cit.*, T. V, pg. 131). — Grégentius convertit beaucoup de Juifs de l'Yémen au christianisme (*Actes de la dispute*, etc. *apud Bibliot. patr. maxim*, T. XI, pg. 194 et suiv.), et le roi Abraham promulgua des lois sévères contre les Juifs rebelles, ce qui amena un prompt melange de cette race avec les Himyarites, et fut la cause des progrès du christianisme, tant en Afrique, que dans les parties méridionales de l'Arabie.

[2] Ces détails sont empruntés à Jean d'Asie (*apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 359 et suiv.) et se retrouvent aussi dans la Chronique de Malala (P. II, pg. 163) qui n'a fait pour ainsi dire que traduire les paroles de l'écrivain syrien: ἐισὶ γὰρ Ἰνδῶν, καί Ἀιθίοπῶν, βασιλείαι ἑπτά· τρία μὲν Ἰνδῶν, τέσσαρα δὲ Ἀιθιόπων, κ. τ. λ.

[3] Cf. Denys de Telmahr, d'aprés Jean d'Asie, *apud* Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. I, pg. 385 et suiv. — La Croze, *Hist. du christianis. d'Ethiopie et d'Arménie, passim.*

victoires. Nous te rendons grâces de nous avoir délivrés, par ta grande sagesse, des insultes des Chrétiens fanatiques qui nous abreuvent d'outrages, en nous appelant les fils des assassins de Dieu. Nous venons d'apprendre maintenant que tu as décidé avec le concours des hommes savants et du respectable sénat, que personne n'ose plus traiter nos ancêtres d'assassins du Seigneur, mais de meurtriers d'un homme. A présent, nous supplions ta majesté de nous imposer [le prix] du sang d'un homme tué par nos ancêtres, afin que nous l'acquittions nous-mêmes et que nous délivrions nos pères et nous de ces accusations. Salut ! »

Nous avons trouvé cette lettre rédigée dans ce style dont Justin répéta ou plutôt constata la teneur d'après ce que les Juifs avaient écrit à Marcien. Encouragé par l'empereur, le roi juif entreprit une expédition contre Ningran (Nadjrân) et massacra les Chrétiens sans pitié [1], ainsi que leurs annales et la lettre adressée à Justin le constatent. Les ambassadeurs envoyés à Mentour (Moundhir), prince des Dadjiks (Arabes) [2], pour faire un traité d'amitié, adressèrent, dès leur arrivée à la résidence de ce dernier, un rapport à Justin, qui relatait ce qui suit: « Que ta majesté sache que nous sommes arrivés, avec la protection du Seigneur, à Hérathas (Hira (?)) ville capitale des Dadjiks (Arabes) pendant l'absence du roi Mentour. Après avoir pris des guides, nous quittâmes cette ville et nous voyageâmes pendant dix jours dans une contrée déserte et sablonneuse. Nous trouvâmes le prince Mentour entouré de pompes magnifiques et nous lui offrîmes les présents. Mais lui aussitôt, se prit à nous plaisanter et nous dit: « Où se trouve donc votre Christ dont vous avez fait le Dieu des cieux et de la terre? car ainsi que nous l'avons appris, vous lui avez enlevé non seulement sa divinité, mais l'empire romain lui-même, en disant de lui que c'est un homme qui est mort et ressuscité[1]. »

---

[1] Le fait auquel Michel fait ici allusion, semble, d'après les détails transmis par d'autres historiens, avoir une autre cause que celle qu'il met en avant. Cependant comme les renseignements fournis par ces chroniques sont assez confus, nous allons raconter l'événement dont il est question dans le texte de notre auteur, en invoquant les témoignages les plus certains. La conquête du royaume des Himyarites par les Ethiopiens n'était pas bien établie, car les Juifs qui habitaient l'Yémen, se révoltèrent contre leurs dominateurs et nommèrent un roi de leur race que l'on croit être Dhou-Nowas (Métaphraste, *Actes des Martyrs d'Arabie*, dans Surius *Vie des Saints*). Ce prince massacra les chrétiens ; puis il entreprit en 523, une expédition contre la ville de *Negra*, Νέγρα ou Νέγραν (Strabon, *Géogr.* XVI), appelée Nagran, ܢܓܪܢ, par Siméon de Beth-Arsam (Assemani, *Bib. Orien.*, T. I, pg. 386), et Nadjran نجران par les Arabes, laquelle était peuplée de chrétiens. Il s'en empara et fit égorger et brûler dans l'église les prêtres et le peuple qui s'y étaient réfugiés. Arétas ou Hareth, fils de Kaleb, que les Arabes appellent aussi Abdallah fils de Thamir, souffrit le martyre avec sa famille et les principaux habitants de la ville (*Sirrat er-raçoul*, f° 6 v.°, et Caussin de Perceval, *Hist. des Arab. av. l'Islâm.*, T. I, pg. 123 et suiv.). Le Martyrologe romain et les Actes de Métaphraste placent, au 24 octobre, le martyre d'Arétas et de ses compagnons. L'histoire de ces martyrs est également célèbre dans les anciennes annales arabes et dans le Koran, (ch. 85), où il est fait allusion à la conduite de Dhou-Nowas que Mahomet appelle « le maître du fossé » , et qu'il frappe de sa malédiction (Cf. *versets* 4 et suiv.).

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 81. — Le prince arabe dont il est ici question est Mondar, ou plutôt Moundhir III, منذر, l'Ἀλαμουνδάρος des Grecs, fils d'Imroulcays III, qui occupa le trône de Hira de 513 à 562 (Caussin de Perceval, *Hist. des Arab.*, T. II, pg. 76). Moundhir est célèbre chez les Syriens, et son nom se retrouve dans leurs annales. Siméon de Beth-Arsam, dans sa lettre à Siméon de Gabula, parle à plusieurs reprises de ce prince, qu'il appelle aussi, ܡܢܕܪ, dans le même sens que Procope dans son *Hist. de la guerre de Perse*, Evagrius (IV ; 12, 13) et Métaphraste dans *la vie de S. Arétas et de ses compagnons*. Selon Aboulféda, Moundhir embrassa le christianisme et éleva des églises à Hira. Le règne de ce prince fut fertile en événements : un prince arabe, Hareth, fils d'Amr-el-Maksour, s'empara des états de ce prince en 518, mais Moundhir reconquit son trône en 523 et chassa l'usurpateur. Presqu'aussitôt, Moundhir fit des conquêtes sur les peuples voisins et attaqua même les Romains. Justinien conclut à prix d'argent la paix avec lui. (Caussin de Perceval, *op. cit.*, T. II, pg. 76 et suiv.). On accuse Moundhir d'être l'auteur de l'assassinat du

Au moment où Mentour parlait de la sorte, les envoyés du roi juif arrivèrent et lui remirent une lettre conçue en ces termes: « Renforcé par le Dieu d'Israël, nous avons abattu le Galiléen et mis à mort ses adorateurs. Nous avons pris Ningran (Nadjran) sous la foi du serment, et nous avons égorgé ses sujets, sachant que Dieu nous pardonnera pour avoir violé notre parole, avec l'intention d'exterminer ses ennemis. Il nous est impossible toutefois de te faire comprendre combien ils sont attachés à leur Christ, car nous n'avons pu parvenir à séduire un seul enfant, ni à le détourner de lui. Il y avait là une reine, mère de quatre filles; nous avons essayé sur elle tous les moyens [de séduction], et elle ne nous a point écoutés. Alors nous lui avons dit: « A Dieu ne plaise que nous attentions à une telle beauté; confesse seulement ce que l'empereur romain professe, à savoir que le Christ n'était qu'un simple mortel qui a été crucifié, et nous te donnerons la liberté. » Cette femme insensée et méprisant la mort, se mettant en colère, me cracha au visage, et alors nous l'avons fait mourir cruellement avec ses filles. Nous fûmes amené à nous conduire de la sorte par Justin. Quant à toi, ne lui accorde point la paix, marchons ensemble et enlevons lui ses états. Nous t'avons écrit cette lettre par l'intermédiaire du prêtre Abraham qui se trouvait près de nous, afin de te

---

poëte Obayd fils d'Abras, et d'avoir institué des sacrifices humains. Il fut tué dans un combat contre Harith-el-Aradj, prince de Ghassan, en 562. (Cf. Caussin de Perçeval, *op. cit.*, T. II, pg. 113 et suiv.). Cette bataille s'appela la journée de Halêma, d'où ce proverbe arabe, rapporté par Meîdani: ما يوم حليمة بسرّ, « Qui ne connait la journée de Halêma? » (Cf. Rasmussen, *Hist. præced. Arab. reg.*, pg. 21).

[1] Le chef de la députation envoyé par Justin à Moundhir, était Abraham fils d'Euphrasius (Nonnosus, *apud Photium*, *Cod.* 3, pg. 6). Il était revêtu d'un caractère sacerdotal (*Lettre de Siméon de Beth-Arsam* dans Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 364, et *Actes de Métaphraste*), et avait été chargé, en 524, de solliciter auprès du prince arabe, en faveur des généraux Jean et Timostrate, faits prisonniers pendant la guerre; d'obtenir même leur délivrance et de rétablir la paix entre les Romains et les Arabes. Les détails de cette ambassade sont racontés par un témoin oculaire, Siméon, évêque de Beth-Arsam, qui servait d'interprète aux envoyés de Justin. (Cf. la *Lettre* de Siméon; dans Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 365).

donner avis de ceci, quoique nous ignorions quelle sera ta réponse. Salut dans le Seigneur[1]. »

Après ces événements, les Perses et les Dadjiks s'étant unis, firent une invasion jusqu'à Antioche et à Ephémi (Apamée) et enlevèrent des captifs[2].

En ce temps-là, une sédition éclata à Constantinople et un magistrat fut tué. Le même jour, la grande cathédrale fut incendiée. Tout ceci n'était que l'effet de la perversité de Justin; mais nous ne donnons au surplus qu'une esquisse des actes commis par ce vieillard méchant et ignorant qui a accumulé tant de malédictions sur sa tête. Ce prince sentant sa fin approcher, nomma César son neveu (fils de sa sœur), appelé comme lui Justin (Justinien[3]), et il l'envoya contre les Perses. Parvenu à Membedj, celui-ci entendit parler d'une jeune fille née d'un prêtre, et il la rechercha en mariage. Ce prêtre lui demanda de se déclarer orthodoxe et le prince promit par serment que [sa fiancée] serait libre de professer sa foi, d'avoir des évêques et des prêtres orthodoxes, et que de son côté, il s'efforcerait de convertir, s'il était possible, tout le monde, « car, ajouta-t-il, tel est mon désir, et prie toi-même pour la réussite de cette affaire. » Alors le prêtre lui donna sa fille appelée Théodora qui allégea beaucoup les souffrances de l'Église. Elle fut conduite à Constantinople, accompagnée par le clergé orthodoxe[4]. Trois mois après le vieux Justin mourut, après avoir régné neuf ans et Justinien lui succéda; son règne fut de trente huit ans et sept mois[5].

---

[1] Abraham et Siméon de Beth-Arsam avaient rencontré Moundhir, campé dans le désert, près des montagnes appelées *Ramla* ܪܡܠܐ. C'est en cet endroit aussi que l'envoyé du roi des Himyarites vint, de la part de son maître, apporter une lettre à Moundhir (*Lettre* de Siméon, dans Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 365). La lettre de Dhou-Nowas, roi juif des Himyarites, est insérée dans celle de Siméon et mentionnée dans les Actes de Métaphraste. (Cf. Assemani, *op. cit.*, T. I, pg. 365-375).

[2] Il est question dans ce passage d'une incursion faite par les Perses en 529, en vue de ruiner la forteresse qu'élevait Bélisaire dans la plaine de Mindonos, sur la frontière non loin de Nisibe. Dans le combat entre les Perses et les Romains, ces derniers furent repoussés, et un grand nombre de prisonniers fut emmené en Perse (Procope, *Bell. pers.*, I, 13. — Malala, P. II, pg. 174 et suiv.).

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 81. — En 527, Justinien fut associé à l'empire par Justin son oncle, et couronné le jour de Pâques avec Théodora, sa femme, par le patriarche Epiphane. Il est bon d'observer que les auteurs byzantins font une distinction entre les noms de Justin et de Justinien, mais les auteurs syriens et arméniens les confondent sous la même dénomination, ܝܘܣܛܝܢܝܢܘܣ, et Յուստինիանոս.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 81. — Ce récit de Michel est tout à fait en opposition avec ce que racontent les historiens byzantins de l'origine de Théodora. Fille d'Acacius, gardien des bêtes féroces des jeux du cirque, Théodora fut d'abord danseuse, comédienne, et enfin courtisane; c'est alors que Justinien l'épousa malgré sa mère et sa tante Euphémie, femme de Justin. Comme Théodora protégeait les hérétiques, elle trouva grâce devant les Syriens, mais Procope, dans son *Histoire secrète*, s'est chargé de tracer pour la postérité le tableau de la vie et du caractère de cette Messaline du Bas-Empire, dont l'existence ne fut qu'une suite de crimes et de débauches honteuses.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 81. — Justin mourut le 1er août 527 à l'âge de 77

Cout (Cabadès) envoya son fils s'instruire chez les Manichéens qui lui enseignèrent leurs doctrines et il s'engagea par serment à adopter leur croyance s'il parvenait au trône. Cout ayant appris cet engagement, fit rassembler tous les Manichéens et les remit aux Chrétiens pour qu'ils les livrassent aux flammes, « afin que les princes des mages, disait-il, ignorent ce fait et ne nous fassent point exterminer. » Ensuite il remit aux mains des Chrétiens les églises des Manichéens. Dès que cette nouvelle parvint à Constantinople, on rassembla pareillement les Manichéens qui se trouvaient dans cette ville et l'on s'efforça de les amener au christianisme; mais en face de leur résistance obstinée, on les fit mourir aussi par le feu[1].

Dans ce temps-là, le grand général Valisiris (Bélisaire) fut envoyé en Perse, à la tête d'une armée, et il y arriva à la fête de la Grande-Pâque. Cout (Cabadès) lui envoya dire: « Respectons la fête du Christ pour vous aussi bien que pour les Chrétiens qui sont chez nous, et ne livrons point bataille avant que ce jour solennel ne soit expiré. » L'audacieux général n'accepta point cette proposition; mais il fut battu et son armée tomba aux mains des Perses; une partie fut massacrée, l'autre fut noyée dans le fleuve, et il n'en revint que de faibles débris[2].

Cout (Cabadès) mourut après avoir remporté la victoire et eut pour successeur Khosrow (Chosroès le Grand) son fils[3]. La mère de ce prince pos-

---

ans, et eut pour successeur son neveu Justinien, qui depuis quatre mois partageait avec lui l'autorité souveraine.

[1] Ce passage de Michel fait allusion aux persécutions auxquelles furent en butte les adhérents de Mazdak. Cet aventurier, né à Nichapour dans le Khorassan, chercha à introduire parmi le peuple une religion extraordinaire, et se présenta à Cabadès comme un prophète. Ses sectateurs, étant devenus nombreux par suite de la protection que leur accorda le roi de Perse, acquirent une grande influence. Mais les Perses, irrités de leur prépondérance, détrônèrent Cabadès qui les protégeait, et ce prince se réfugia chez les Huns, où il épousa la fille du roi, qui devint mère de Chosroès le Grand. Pendant ce temps, Mazdak, poursuivi pour ses doctrines, fut obligé de se cacher. Quand Cabadès reconquit son trône, Mazdak et ses adhérents reprirent de l'influence et s'unirent même à ce qui restait des anciens Manichéens. Une croyance à peu près semblable, les fit considérer par les Perses comme une secte identique, et ils leur appliquèrent le nom de *Zenâdica;* mais les auteurs byzantins les confondent sous le terme générique de Manichéens. Sur la fin de sa vie, Cabadès, qui redoutait l'influence toujours croissante de Mazdak et de ses adhérents, laissa à Chosroès son fils le soin de les exterminer. Mazdak et ses compagnons furent mis à mort (Caussin de Perceval, *Hist. des Arab. avant l'Islamis.*, T. II, pg. 79 et suiv.).

[2] Michel et Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 81-82) parlent de cette défaite de Bélisaire, qui est démentie par les auteurs byzantins, et notamment par Procope (*Bell. Pers.*, I, 13; — *De œdif.*, II, 1), Théophanes (pg. 153-154), et Malala (P. II, pg. 184-189). L'armée perse, est-il dit chez ces chroniqueurs, qui était sous la conduite de Firouz, Περόζης, s'avança contre Dara, en 530, avec 40,000 hommes. Dara était défendue par Bélisaire et 25,000 soldats. Une grande bataille eut lieu entre les deux armées; les Perses furent battus, et Bélisaire eut tout l'honneur de la victoire de Dara.

[3] Cabadès mourut en 531, laissant à Chosroès, son troisième fils, la couronne, au détriment de l'aîné Kaous, le Καόσης des Grecs. Chosroès fut appelé *Grand* et *Anouschirvan*

sédée du démon, souffrait cruellement, et ni les mages, ni les devins ne pouvaient parvenir à la soulager. Elle n'obtint sa délivrance que par le christianisme qn'elle embrassa et par le baptême qu'elle reçut des mains du solitaire Siméon.

Dans ce temps-là, les Juifs de Samarie se révoltèrent et détruisirent Nicopolis[1]; l'armée romaine marcha contre eux et les extermina[2].

L'impératrice Théodora sollicitait de l'empereur [le rétablissement] de l'orthodoxie. Justinien adressa une lettre aux solitaires qui habitaient le désert d'Égypte, en les priant de venir demander avec franchise à Dieu, ce qui était juste. Il écrivit également à Sévère d'Alexandrie, afin qu'il vint se mettre au service de l'Église. Une foule de solitaires se rendirent à son appel, avec saint Sévère et beaucoup d'autres ecclésiastiques. Les conférences durèrent une année; cependant elles n'amenèrent d'autre résultat que la conversion d'Anthimos, patriarche de Constantinople qui, convaincu de la vérité, se fit orthodoxe; la persécution à laquelle l'église orthodoxe était en butte cessa aussi. Toute la ville, spectatrice des nombreux miracles opérés par ces saints hommes, se montra très-favorable à leur juste profession de foi, excepté le clergé qui, dévoré d'ambition, l'accabla d'injures[3].

Sur ces entrefaites, la nouvelle de l'invasion des Barbares dans la Thrace

---

par ses sujets; *Juste* par les arabes. Ces témoignages des Orientaux, en faveur de Chosroès sont toutefois démentis par les Grecs, qui font de ce prince le plus triste portrait. Agathias (liv. II, pg. 66) dit cependant que certaines personnes faisaient grand cas de Chosroès qui, à part ses qualités de conquérant, possédait encore d'autres vertus.

[1] Nicopolis est une erreur de copiste; il faut lire *Néapolis*, ville appelée aujourd'hui Naplouse, et qui est le séjour de ce qui reste encore actuellement des descendants des Samaritains (Cf. Bargès. *Les Samaritains de Naplouse; passim*).

[2] Les Samaritains irrités des persécutions que leur faisaient subir les Romains, et de la sévérité des lois que Justinien avait portées contre les hétérodoxes, se révoltèrent et se donnèrent pour roi un certain Julien, fils de Sabar, qui, à leur tête, commit de grandes dévastations, pilla Scythopolis dans la Seconde Palestine et prit Néapolis. Théodore Scinus, duc de Palestine et chef des troupes romaines, marcha contre Julien et le battit. Ensuite le comte Irénée, qui succéda à Bassus comme gouverneur de la Palestine, vint attaquer les Samaritains dans les montagnes où ils s'étaient réfugiés, et fit mourir leurs chefs qui entretenaient des relations avec les Perses, dont ils espéraient obtenir des secours (Théophanes, pg. 152. — Malala, P. II, pg. 180 et suiv. — Anastase, pg. 58. — *Chron. pasc.*, pg. 336. Cédrénus, T. I, pg. 369).

[3] Après la mort d'Epiphane, patriarche de Constantinople, Anthémius, évêque de Trébisonde fut élu à sa place en 535, par la faveur de l'impératrice Théodora. C'était un partisan de la doctrine d'Eutychès, ami de Sévère et de Pierre d'Apamée. Ils arrivèrent tous à Constantinople, où ils s'efforcèrent de répandre leurs erreurs. Sur ces entrefaites, le pape Agapet, envoyé par Théodat, roi des Ostrogoths, auprès de Justinien, pour régler les affaires pendantes entre les deux souverains, profita de son séjour à Constantinople pour demander à Anthémius une profession de foi catholique. Justinien, excité par Théodora, menaça Agapet de sa colère, s'il troublait la paix de l'Église; mais le pape parvint à obtenir la déposition d'Anthémius, qui fut remplacé par Mennas. Celui-ci assembla un concile où Anthémius fut condamné comme hérétique et exilé. A ce moment, Agapet lui-même mourut (Fleury, *Hist. Ecclés.*, liv. XXXII. art. 52-54).

vint jeter la consternation dans la capitale. Une armée de 20,000 hommes bien armés, fut dirigée contre les envahisseurs[1]. Pleinement confiante dans le rétablissement de l'orthodoxie, cette armée se mit en marche avec une joie indicible. L'empereur l'ayant accompagnée hors de la ville, retourna à l'Église pour y faire ses prières. Tous les habitants furent remplis d'émotion; les rues, les terrasses et les toits se garnirent d'un nombre considérable d'hommes et de femmes criant d'une seule voix et disant: « Pieux souverain, fais cesser la scission de l'Église, réunis-nous tous ensemble dans une même foi; hâte-toi, prince, d'établir cette union de ton vivant et de nous rassembler tous, frères séparés, dans une commune confession qui ne sera accomplie que par l'unité et la réunion du Verbe de Dieu. » L'empereur fondit en larmes et toute la ville pleurait en disant: « Il n'y a d'autre vérité que la doctrine professée par ces solitaires, qui jouissent de la vie des habitants célestes, en parlant de la part de Dieu et en faisant des miracles. »

L'empereur lui-même était charmé de proclamer l'orthodoxie dans tout l'empire; mais les partisans du concile de Chalcédoine l'effrayaient au corporel et au spirituel, en lui disant: Comment pourras-tu anéantir ce que 636 évêques ont fait sous le coup de l'anathème; en outre les adeptes de ce dogme ne te pardonneront pas et ils t'arracheront la vie, soit en face, soit sourdement. Ne te laisse donc point abuser par une femme. » De cette manière, la perspective de l'excommunication ou de l'attentat contre sa vie, contraignit l'empereur au silence. Sévère lui disant au contraire: « Ne te laisse point intimider par leur excommunication. Le pouvoir de lier ou de délier fut donné à Pierre qui professa le Christ, fils de Dieu, paru comme Verbe unique qu'il a vu, tandis que ceux qui le désunissent sont eux-mêmes liés et excommuniés, et ils sont incapables de lier ou de délier. Pour ce qui est d'attenter à tes jours, ce qui est possibile de la part de ceux-ci, la parole du Christ mérite d'être écoutée: on ne doit point craindre ceux qui peuvent tuer notre corps[2]. »

Les monophysites et les solitaires voyant que l'affaire traînait en longueur, sans résultats en faveur de la paix et sans espoir d'un bien quelconque, dirent alors: « Prince, notre foi n'est ni assez jeune ni assez récente pour qu'elle soit mûre, ni assez ancienne pour qu'elle rajeunisse; elle n'est pas incomplète pour qu'elle puisse se compléter, elle n'est pas débordée pour qu'elle diminue, mais elle est telle que les prophètes, c'est-à-dire le Saint-Esprit, l'ont semée: c'est la même que les apôtres ont recueillie et que le Christ Notre Seigneur et vrai

---

[1] Il s'agit ici des Esclavons, *Σκλαϐηνοί*, ou Slaves et des Bulgares qui avaient envahi l'Illyrie et la Thrace, en 530. Justinien envoya contre eux Chilbudius, *Χιλβούδιος*, qui les battit d'abord; mais ayant été cerné à son tour par les Esclavons, il périt en combattant. Dès lors, le passage du Danube fut ouvert aux peuples du Nord (Procope, *Bell. Goth.*, III, 14).

[2] Luc, XII, 14.

Dieu a établie et scellée de son sang ineffable. Rien ne peut nous en faire dévier, ni les présents, ni les flatteries, ni la mort, ni l'esclavage; nous la possédons, nous y persévérons en face des hommes aussi bien qu'en face de Dieu. Quant à votre foi, ceci vous regarde!»

Après avoir prononcé ces paroles, les solitaires s'enfuirent emmenant avec eux Sévère et Anthimos[1].

Cette nouvelle détermina Mar-Zorou[2], qui habitait dans les environs de la ville d'Amid, à se rendre à Constantinople accompagné de dix de ses disciples. Admis en présence de l'empereur, il lui dit: «Jusques à quand souffrirons-nous les maux que nous cause ce concile maudit? Pourquoi n'as-tu pas voulu écouter les saints pères d'Égypte?» L'empereur transporté de colère, frappa avec sa main la poitrine du saint en lui disant: «Comment oses-tu maudire le saint concile et quel miracle peux-tu opérer pour te permettre en ma présence de semblables libertés?» — «J'ai maudit le concile, repartit le saint, qu'il soit donc maudit ce faux concile avec tous ceux qui croient en lui! et puisque tu as demandé des miracles, j'espère que le Seigneur en fera un sur ta personne même.» Puis il se retira plein d'indignation de la présence de l'empereur.

Justinien, au comble de la fureur, expédia en tous lieux l'ordre de mettre à mort quiconque maudirait le concile de Chalcédoine. Cet ordre fut exécuté avec célérité par tous ceux qui étaient favorables à cette hérésie. Un jour après, l'ange du Seigneur lança des éclairs en face de l'empereur, le frappa à la tête et il tomba privé de sentiment. L'impératrice, témoin de cette catastrophe, vint se jeter aux pieds du Saint et par ses instances, elle le détermina à venir prier pour l'empereur qui se releva guéri[3]. S'étant fait instruire par le solitaire, il se soumit à sa doctrine. Ensuite l'empereur ordonna la convocation d'un nouveau concile pour débattre la question [de la foi]. Sévère, Anthimos et Théodore (Théodose) patriarche d'Alexandrie se rendirent à l'invitation de l'empereur. Agathon (Agapet), pape de Rome, les rejoignit. L'empereur et la ville allèrent à sa rencontre et lui firent une réception pompeuse. Cependant les trois patriarches n'allèrent point au devant du pape. Agathon (Agapet) fit des reproches à l'empereur au sujet de Mar-Zorou, en lui disant: «Quel est donc le mérite de cet imposteur qui fait que tu passes de nouveau au tamis la doctrine du Saint-Concile; mets-le à ma discrétion et je saurai le punir. » L'empereur lui répondit: «Père, agis comme tu l'entendras. » Cet homme admirable s'était retiré et vivait dans le silence et dans l'abstinence, car on était alors dans la première semaine du carême. Agathon (Agapet) manda par trois fois Mar-Zorou, en lui envoyant des messagers, sans que celui-ci répondit à son appel. Il lui envoya dire ensuite: « Viens chez moi, ou nous irons te trouver l'empereur et moi. » — « Jusqu'au jeudi saint, je n'irai chez personne, répliqua Mar-Zorou, et je ne recevrai personne chez moi. » Transporté de colère, Agathon (Agapet) rassembla un conseil et excommunia Saint Sévère, Anthimos, Théodore et Mar-Zorou, puis il fit profession des deux natures. Mais aussitôt le courroux du Seigneur se déchaîna contre Agathon (Agapet); sa langue s'enfla au point de ne plus pouvoir être contenue dans sa bouche et elle sortait dehors. Les médecins lui opérèrent trois fois sa langue grossie de volume, sans pouvoir arrêter les progrès de l'ulcère qui le fit souffrir cruellement durant tout le carême, et il mourut misérablement le jour du jeudi-saint. Le faible empereur ne prit aucune décision, si ce n'est toutefois de révoquer l'édit ordonnant de mettre à mort ceux qui seraient tentés de maudire le concile de Chalcédoine. Ensuite les Saints retournèrent chacun chez eux.

---

[1] Tout ce passage se rapporte au concile de Constantinople, dans lequel Anthémius fut déclaré hérétique et par suite exilé avec ses adhérents. (Cf. note 3, pg. 189).

[2] Mar Zorou, ܙܥܘܪܐ ou Zoara, stylite syrien, vint rejoindre à Constantinople Sévére et Pierre d'Apamée, pour appuyer Anthémius. Il fut condamné avec eux au concile de Constantinople, et exilé. (Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 226, note 2).

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, P. II, f.° 266. — Assemani, *Biblioth. Orient.* T. II, pg. 226, note 2. — Selon Aboulpharadj, Justinien fut frappé d'une lèpre à la face, par un miracle de Mar Zoara, qui le guérit sur les instances de l'impératrice.

A cette date, on découvrit les reliques de saint Marinos[1], au village de Djantaris, dans la province d'Antioche. Elles étaient intactes et tout le corps était couvert de plaies attachées aux planches [du cercueil]. Quand on le transporta à Antioche, elles opérèrent de nombreuses guérisons pour la gloire du Christ.

En ce temps-là, les Perses entreprirent une invasion dans la Mésopotamie et pillèrent impitoyablement le pays jusqu'à Alep et à Antioche, de telle sorte qu'ils purent emporter avec eux des colonnes de marbre. Les Romains, pour se venger, firent de leur côté une incursion dans la Perse qu'ils pillèrent. Khosrow (Chosroès) se mit à leur poursuite en personne, ruina Antioche, pilla Séroudj et se retira sans avoir pu occuper Édesse[2].

---

[1] Mar Marinos, ܡܪܝܢܘܣ, d'Apamée, est cité par Zaccharia de Mélitène, dans le ch. 7 de son *Histoire ecclésiastique*, à propos de l'addition des paroles du *Trisagion*, « qui crucifixus es pro nobis ». C'était, selon cet écrivain, un homme vertueux et instruit. (Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 59 et suiv.).

[2] Michel et Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 82) sont très-brefs en parlant de cette campagne de l'an 540, qui inaugura l'ère des conquêtes de Chosroès. Ce prince envahit les provinces occidentales de l'empire, franchit l'Euphrate au dessous de Ctésiphon, et arriva devant Sura qu'il prit. Puis il entra dans *Bérhée* (Alep) et s'avança sur Antioche, dont il s'empara. (Procope, *Bell. Pers.*; II, 9, 10. — Malala, P. II, pg. 122). Il traita ensuite avec les Romains auxquels il imposa un tribut annuel de 500 livres d'or. En quittant la Syrie, Chosroès leva en outre des tributs à Séleucie, Apamée, Édesse; mais il ne put prendre Dara, et rentra en Perse, où il fonda Antioche de Chosroès, qui servit de résidence aux prisonniers qu'il avait enlevés d'Antioche de Syrie (Procope, *Bell. Pers.*, II, 5-14. — *De œdif.*, II, 2, 8, 9. — Malala, P. II, pg. 222. — *Chronique d'Édesse*; *apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 416. — Aboulpharadj, *Hist. dynast.*, pg. 94).

En ce temps-là, on dénonça à Constantinople deux évêques partisans du concile de Chalcédoine, Isaïe et Alexandre, qui étaient convaincus de sodomie. L'empereur leur fit couper les reins, qu'il fit exposer à un poteau, à la vue de la ville. Un héraut criait: « Ainsi seront punis ceux qui commettent de semblables crimes! » De cette manière fut accomplie la parole de l'Apôtre qui dit: « Et comme ils n'ont pas fait usage de la connaissance de Dieu, Dieu aussi les a livrés à un sens dépravé[1]. »

En l'année 15 de Justinien, les Persans pillèrent Timiton (Délimiton) et Callinique, ruinèrent Pélia (Beth Balas) dont ils tirèrent les saintes reliques de [Saint] Bacchus et l'or qui se trouvait dans le tombeau de Saint Sarkis (Serge), et ils les transportèrent dans leur pays[2].

En 848 de l'ère syrienne, un miracle au dessus de toute croyance fut accompli, et si je ne l'avais pas trouvé relaté par de nombreux écrivains, je ne l'aurais pas consigné[3]. Le soleil fut éclipsé pendant 18 mois, n'éclairant chaque jour que pendant trois heures seulement. Tout le reste du temps ne ressemblait ni au jour, ni à la nuit. Les fruits durant cette année-là n'arrivèrent point à maturité, et toute la terre devint comme un homme atteint d'une longue maladie. Une peste sans précédents s'en suivit et commença par Constantinople, où le premier jour moururent 5,000 personnes, le jour suivant 10,000, le troisième 15,000, le quatrième 18,000; chiffres rapportés par les vérificateurs que l'empereur fit placer aux portes de la ville. On compta même 300,000 individus morts dans la même journée. L'épidémie attaqua d'abord la classe pauvre de la population, puis la classe bourgeoise et la noblesse y compris le palais impérial. Le mal débutait par une plaie qui se formait à la paume [de la main]; le malade qui se trouvait atteint ne pouvait plus faire un pas; les cuisses s'enflaient, le bubon crevait et il en sortait du pus. On touchait 40 *tahégans* pour transporter un cadavre hors de la ville et souvent même les porteurs tombaient morts dans la rue. Des gens qui pénétraient dans des maisons vides d'habitants et remplies de trésors, en enlevaient autant qu'ils pouvaient, et à peine avaient-ils franchi la porte qu'ils tombaient et expiraient.

---

[1] *Epist. S. Pauli ad Roman.*, I, 28.

[2] La troisième campagne de Chosroès, sur les terres de l'empire, eut lieu en 524. Procope (*Bell. Pers.*, II, 20-21) l'a racontée avec de curieux détails. Chosroès marchait sur la Palestine, lorsqu'il apprit que Bélisaire était campé à Europus. Il lui envoya des ambassadeurs, et consentit à se retirer, aprés avoir pillé Callinique. Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 80) nous aide à rectifier les noms de lieux que Michel nous a transmis: « Les Perses envahirent Délimiton, ܕܠܡܝܛܘܢ, qu'ils dépeuplérent entièrement, ruinèrent Callinique, ܩܠܝܢܝܩܘܣ, et Beth-Balas, ܒܝܬ ܒܠܫ. Ils emportèrent les reliques de S.ᵗ Bacchus martyr, et l'or qui était dans le tombeau de S.ᵗ Serge (Cf. *text. syr.*, pg. 84). On peut consulter sur les reliques des deux saints jacobites, Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 350.

[3] Il s'agit du fléau de 524, qui sévit durant 10 ans, et mit en danger les jours de Justinien. Cf. Théophanes, pg. 188.—Cédrénus, T. I, pg. 374. — Anastase, pg. 63. — Procope, *Bell. Pers.*, II, 22-23 et *Hist. secr.*, 4. — Cf. aussi Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 82-84, qui a emprunté les détails qu'il donne à Jean d'Asie et à Zaccharia de Mélitène.

On commenca à jeter les cadavres à la mer qui les repoussa jusque dans la ville, dont l'atmosphère empoisonnée répandit la mortalité sur toute la terre. En Égypte, une ville perdit tous ses habitants, excepté sept hommes et un enfant, lesquels en passant dans les rues de la ville, virent l'ange du Seigneur qui exterminait. Les sept hommes moururent aussi. Tandis que l'enfant pleurait, l'ange du Seigneur le prit, l'emmena hors de la ville et lui dit de ne plus pleurer, parce que c'était la colère du Seigneur qui s'était manifestée à cause de l'hérésie et du péché. L'ange du Seigneur parut à l'enfant sous la figure d'un vieillard.

Dans une des villes de la Palestine, les démons parurent aux habitants et leur dirent: « Si vous tenez à jouir de la vie, adorez une statue de bronze que vous trouverez enfouie dans vos champs. » Ils allèrent à la découverte, la trouvèrent et l'ayant amenée en ville, ils l'adorèrent et moururent tous jusqu'au dernier. La ville de Hems fut seule épargnée pour avoir eu recours à l'intercession de [Saint] Jean-Baptiste où l'on conservait son chef.

L'an 19 de Justinien, les barbares s'emparèrent de Rome et la pillèrent[1]. Saint Sévère mourut en ce temps-là à Alexandrie. Le saint ermite Sarkis (Serge) était patriarche des orthodoxes d'Antioche[2]. Le couvent de Saint Siméon d'Antioche fut consumé à la même époque et les moines dispersés[3].

L'an 23 de Justinien, la rivière de Tarse inonda la ville[4]. Laodicée fut renversée par un tremblement de terre, et 7000 habitants y perdirent la vie. La moitié de la ville de Pentapolis fut engloutie, et les habitants précipités vivants dans un gouffre du fond duquel on entendait encore de temps à autre des gémissements et des sanglots. Les villes de Tripoli, de Pioulsos et de Trovas s'abîmèrent; celles de la Galilée furent dévastées également, et la mer se retira à deux milles, en sorte que les navires vinrent s'échouer sur des plages desséchées[5].

---

[1] Totila, roi des Ostrogoths, s'empara de Rome dans la nuit du 16 au 17 décembre 546, par la trahison des Isauriens qui tenaient garnison dans la ville. Les habitants eurent la vie sauve, mais les Ostrogoths pillèrent les palais et les maisons. (Procope, *Bell. Goth.*, III, 13–20. — Théophanes, pg. 190. — Anastase, pg. 64. — Zaccharia de Mélitène, f.° 100, *apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 62).

[2] Cf. Assemani, *Biblioth. Orient.*. T. II, pg. 323 et suiv.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 84.

[4] Cf. Procope, *de Ædif.*, V, 5. — Aboulpharadj, *Chron. syriaq.*, pg. 84. — Cf. aussi mon *Voyage en Cilicie*, pg. 133, où je parle du canal que Justinien fit creuser pour éviter de nouveaux débordements du Cydnus. — Cf. aussi Jean d'Asie, *apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 88.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 84. — Le mot *Պոնտուպաւլիս* que le traducteur de Michel a pris pour une ville, n'est autre chose que la Pentapole de Palestine; et en effet Aboulpharadj, qui raconte le même événe-

En ce temps-là, les Persans s'emparèrent de Sparte (Pétra) qu'ils mirent en état de défense. Après un siége de sept mois, les troupes romaines la reprirent sur eux[1]. Une grande famine se déclara dans le même temps. L'homme mangeait [par jour] cinq livres de pain et se gonflait sans pouvoir se rassasier. Une épidémie qui dura deux ans, fit mourir les bestiaux et le travail des bœufs fut interrompu. Constantinople subit pendant quarante jours un tremblement de terre. Une quantité de maisons servirent de tombeaux aux habitants; les églises s'écroulèrent[2].

En l'année 30 de Justinien, les deux murailles de Constantinople, élevées par Constantin et Théodose, tombèrent en ruines. La ville de Ricon (Rhégium) après avoir été ébranlée durant dix jours, fut abattue comme une feuille[3].

Saint Jacques surnommé le Bâtier[4] vivait à cette époque. Harêth (Harîth), prince des Arabes chrétiens[5], adressa des reproches à Justinien parce

---

ment dit que les villes qui furent détruites, étaient: Tripoli, Bérythe, Byblos, Tyr et quelques villes de la Galilée. Ces désastres eurent lieu en 550. Quant aux noms de localités que Michel nous a transmis, sous les formes Պիւղսոս ou 'ի Պիւղսոս et Տրովաս, on y reconnaît les noms de Byblos, ܓܒܠܘܣ et de Tyr, ܛܝܪܘܣ. Jean d'Asie fixe l'époque de ces désastres à l'année 864, au mois de juin. (Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 89).

[1] Il est question dans ce passage de la campagne de la Lazique, inaugurée en 549 et qui se termina en 551 (Procope, *Bell. Pers.*, II, 29. — *Bell. Goth.*, IV, 12, 13), après la prise de Pétra par les Romains. Justinien signa la paix avec Chosroès (Procope, *Bell. Goth.*, IV, 15), qui s'engagea à payer au roi de Perse une forte somme d'argent, à titre de tribut.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 84. — Ces événements eurent lieu en 554, et le tremblement de terre de Constantinople commença le 15 août. Nicomédie, Bérythe éprouvèrent de fortes secousses, et l'île de Cos fut dévastée (Agathias, liv. II, pg. 52, 53. — Théophanes, pg. 194. — Cédrenus, T. I, pg. 384-385. — Malala, P. II, pg. 229).

[3] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 85) s'exprime ainsi au sujet de cette catastrophe: « En » l'année 31 de Justinien, eut lieu un tremble- » ment de terre terrible qui renversa deux mu- » railles intérieures et extérieures de Constanti- » nople. La ville de Régin, ܪܓܝܢ, fut en- » gloutie de telle sorte qu'il n'en resta rien. La » colonne de porphyre placée en face du palais » et qui supportait l'image de l'empereur fut » ébranlée durant plus de huit minutes, et va- » cilla pendant dix jours comme un arbre se- » coué par le vent. » Agathias parle également de ce tremblement de terre, qui, selon lui, eut lieu le 15 décembre 556, et d'après d'autres, deux ans plus tard. La localité appelée Régin par Aboulpharadj, et que le traducteur de Michel écrit Րիկոն, est le quartier de Rhégium, voisin de la mer et qui fut entièrement détruit.

[4] Il s'agit ici de Jacques, surnommé ܒܘܪܕܥܝܐ par les syriens, et *Ζάνζαλος* par les Grecs, évêque d'Édesse, en 541. Il avait été moine au couvent de Phasilta, ܦܣܝܠܬܐ, et fut un des plus fervents apôtres du monophysitisme. Il mourut en 578 (Assemani, *Bibl. Orient.* T. I, pg. 424). C'est de lui que les syriens sont appelés Jacobites (Nicéphore, XVIII, 52). — Cf. Assemani, (*op. cit.*, T. II, pg. 62) qui donne la liste des ouvrages qui lui sont attribués.

[5] Harêth V, *el Aradj*, « le boiteux », occupa le trône de Ghassân de 529-530 à 572. Les historiens byzantins l'appellent Aréthas, et les syriens le qualifient de *roi des Arabes chrétiens* (Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 325, 331; T. IV, 606). Justinien l'opposa à Moundhir III, roi de Hira, et le nomma chef de tous les Arabes de la Syrie, avec le titre de roi et de patrice (Théophanes, pg. 203). Harêth ne fut pas heureux dans ses batailles avec Moundhir, et notamment en 539. Dans ses rap-

qu'il avait causé la désolation dans tout le monde par le concile de Chalcédoine, et qu'il avait ajouté une quatrième personne à la Trinité. Justinien lui envoya des hommes instruits chargés de lui exposer l'état de la question. En les voyant, Harêth dit: « Je ne veux pas vous saluer parce que vous êtes attachés au concile maudit. » — « Pourquoi ta majesté se permet-elle de tenir un semblable langage, répliquèrent-ils, et de maudire 636 saints qui, loin d'être laïques, ce qui serait encore grave, étaient chefs de l'Église. » Le roi reprit: « Bien que je ne sois qu'un illettré et un barbare, dites-moi cependant, si une souris tombait dans la nourriture d'un millier d'hommes, l'aurait-elle souillée, ou non? » — « Sans doute, dirent-ils. » Alors le roi continua: « Comment donc la lettre de Léon n'aurait-elle pu souiller les 636 hommes, puisque sa doctrine a converti le christianisme en un judaïsme. » A ces mots, ils furent confondus de honte.

Quelques jours après, ils revinrent inviter le prince à assister à leur messe et à recevoir la communion. A cette invitation, il répondit: « Nous ne recevrons pas votre communion et nous ne vous la donnerons pas non plus. » Au repas, il leur fit servir la viande des animaux impurs, comme celle de l'âne et du chameau. « Ignorez-vous donc que nous sommes souillés, dirent-ils, avec ces viandes. » — « Nous le sommes cependant, dit le roi, en mangeant de la chair humaine, car tel est le résultat de votre messe, » et il les renvoya couverts d'opprobre.

En ce temps-là, l'impératrice Théodora mourut dans la foi orthodoxe, et elle fut enterrée par les patriarches Anthimos et Théodore[1].

Sous le règne de Justinien, les hérésies suivantes se manifestèrent: 1.° Une fraction des Manichéens qui vinrent de la Perse sous le costume de moines et qui font une fois l'an leur communion préparée avec le sang d'un oiseau blanc et d'un enfant immolé; ils commettent les mêmes crimes que les Manichéens[2]. — 2.° Celle d'Étienne d'Édesse qui attribuait aux pêcheurs un certain nombre de jours [de pénitence], après lesquels ils deviennent les égaux

---

ports avec les Romains, sa conduite fut très-équivoque, car à la bataille de Callinique, en 531, il fit défection à Bélisaire, qui fut obligé de quitter la Mésopotamie. Les Arabes font le plus grand éloge d'Harêth qui eut l'honneur d'être chanté dans les vers des poëtes. En 562, Harêth vint à Constantinople pour dénoncer à Justinien, Amr, roi de Hira, qui avait envahi son territoire (Théophanes, pg. 203) et pour obtenir que son fils fût reconnu pour son successeur comme roi des Arabes. (Cf. Caussin de Perceval, *Hist. des Arab.*, T. II, pg. 233 et suiv.).

[1] Théodora mourut d'un cancer, en juin 548. Bien que la vie de cette femme soit une suite de crimes et de débauches, et qu'elle ait encouru deux fois les anathèmes des papes Agapet et Vigile, quelques écrivains ecclésiastiques la qualifient du titre de « très-pieuse impératrice », parce qu'elle avait fondé des églises et des monastères. Justinien forma pour elle, en Syrie, la province de Théodoriade, et il donna, en son honneur, son nom à plusieurs villes.

[2] Cf. ce passage avec ce que rapporte le chroniqueur Denys de Telmahr, dans Assemani, (*Bibl. Orient.*, T. II, pg. 113), touchant les Manichéens de Harran.

des justes[1]. — 3.° L'hérésie de Jean d'Apamée qui prétendait que l'essence de Dieu est de la matière comme tout autre élément[2]. — 4.° L'hérésie de Julien d'Halicarnasse qui prétendait que le Christ avait reçu le corps innocent d'Adam que celui-ci possédait avant sa faute. Saint Sévère lui objecta qu'Adam avait une nature double, le pur et l'impur, et le Seigneur ayant séparé [la nature] d'Adam mélangée qu'il divinisa, il la revêtit d'incorruptibilité. Cependant (Julien d'Halicarnasse) ne voulut pas se repentir[3]. — 5.° Jean d'Harêth[4] qui attribuait à Dieu trois natures; il était l'un des disciples de Samuel de Raslaïn[5]. Justinien le fit venir en sa présence, et après qu'il eût expliqué son hérésie, il le chassa. Jean composa des ouvrages et à l'aide de citations tirées de l'Écriture Sainte, il s'efforçait de défendre ses doctrines[6]. — 6.° Photinos d'Antioche qui admettait dans la divinité trois substances. Il composa aussi des ouvrages. — 7.° Théodore de Cappadoce[7] qui prétendait que la divinité du Christ n'était pas la même que celle du père. — 8.° Athanase, petit-fils de l'impératrice Théodora[8], soutenait l'hérésie de Jean; Conon évêque de Tarse[9], Evkèn (Eugène) évêque de Séleucie [d'Isaurie][10], propageaient cette hérésie en proclamant trois natures en Dieu. — 9.° Ambitos (Anthimus) de Constantinople[11], d'accord avec les précédents, prétendait que tout individu qui n'attribuait pas aux trois personnes trois natures *distinctes*, n'était qu'un judaïsant et un rebelle à l'orthodoxie.

En ce temps-là, le roi Harêth (Harîth) se rendit auprès de Justinien[12], muni d'une profession de foi orthodoxe des évêques orientaux, de ceux de la Grande-Arménie, de Jacques le Bâtier et du patriarche d'Alexandrie. En la présentant à la cour (de Justinien), il dit que « celui qui n'y voudrait pas souscrire n'était pas chrétien. » Plusieurs personnes s'y refusèrent. Harêth transporté de colère dit à Justinien: « Ignores-tu, insensé, que c'est à cause de ce maudit concile que la terre subit toutes ces désolations; pourquoi donc ne le détruis-tu pas, afin que Dieu nous rende la paix? » — « Par considération pour toi, répondit Justinien, [je consens à ce] que les orthodoxes professent ouvertement leur foi et qu'ils jouissent de la liberté, mais cesse de nous importuner davantage. » Ensuite Harêth fit venir les évêques orthodoxes et consacrer des patriarches pour administrer les habitants orthodoxes de Constantinople, Antioche, Alexandrie et Jérusalem, qu'il fit partir chacun pour son siége, munis de lettres menaçantes pour quiconque tenterait de les molester. Ensuite Harêth partit pour sa résidence d'Harêth.

---

[1] Étienne d'Édesse, fils de Sudaïli, ܣܛܦܢܐ ܒܪ ܨܘܕܐܝܠܝ, est vivement attaqué par le syrien Xenaïras, dans sa lettre à deux prêtres d'Édesse, auxquels il expose la doctrine erronée de cet hérétique (Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 30 et suiv.). Aboulpharadj dit qu'il est l'auteur d'un livre attribué à Hiéruthée, sur sa Doctrine des peines (Assemani, *op. cit.*, T. II, pg. 290–291).

[2] Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 430 et suiv.

[3] Cf. la dispute entre Julien d'Halicarnasse et Sévère, touchant « le corruptible et l'incorruptible ». (Leontius Byz., *des Sectes*, ch. V, *apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 386, note 2).

[4] Jean, surnommé *Ascasnagis*, ܐܣܩܘܣܢܓܝܣ fondateur de l'hérésie des *Trithéistes*, sous le pontificat de Serge, patriarche des Jacobites (Cf. la *Chronique* d'Aboulpharadj *apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 327 et suiv.).

[5] Aboulpharadj l'appelle Samuel Pierre, syrien de Resina (Raslaïn), dans Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 327–328.

[6] Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II. pg. 528 et suiv.

[7] Assemani l'appelle Théodore d'Édesse et le range parmi les monophysites. (*Bibl. Orient.*, T. II, pg. 325).

[8] Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 325, 329.

[9] Idem, pg. 329.

[10] Idem, pg. 329.

[11] Idem, pg. 323.

[12] Voyez plus haut, note 5, pg. 195, ce que j'ai dit des voyages d'Harêth à Constantinople, et des raisons qui engagèrent ce prince à venir trouver Justinien.

Les orthodoxes recouvrant ainsi la liberté, commencèrent à maltraiter les partisans du concile de Chalcédoine, en les appelant adhérents de Nestorius, de Théodoret et de Théodore. Averti de ces événements, Justinien convoqua un concile pour les juger. Les patriarches étaient: Domnus d'Antioche, Apollinaire d'Alexandrie, Eutychès de Constantinople, Pakinos (Vigile) de Rome, exilé alors à Constantinople et qui, guidé par l'ambition, ne se rendit au concile que malgré lui. Une fois l'examen terminé d'après les Saintes-Écritures, le concile prononça l'anathème contre ceux qui acceptaient les doctrines de Nestorius, [de Théodore] de Mopsueste, ou de celui de Tarse. Mais Pakinos (Vigile) avança qu'après 130 ans, on n'a pas le droit d'excommunier ceux qui méritèrent les louanges des ancêtres, et l'entreprise échoua; après quoi chacun s'en retourna[1].

Cependant Procope, disciple de Julien[2], réprimandé par plusieurs, ne voulut pas revenir de ses erreurs. Lorsque son troupeau le priait de se donner un successeur: « Comment pourrais-je consacrer seul un évêque, répondit-il, puisque le nombre des consacrants d'un évêque est de trois? Après sa mort, on imposa sa main, sans la participation d'aucun évêque, sur Utropos (Eutrope) qu'on consacra évêque et qui à son tour consacra dix évêques qu'il expédia par tout l'univers pour propager son hérésie. Un certain Sarkis (Serge) qui professait ses doctrines, se rendit au pays des Chamirs (Himyarites), où il fit de nombreux prosélytes[1], et leur donna un évêque appelé Moïse qui mourut trois (ou dix) ans après. Ils calomnièrent Saint Sévérin (en disant): « qu'il avait attribué la corruptibilité au corps du Christ; mais il était étranger à cette erreur, car il enseignait que le Christ avait pris notre nature corrompue qu'il rendit incorruptible. Ils avançaient aussi que le Christ avait pris au sein de la Vierge un corps impassible et exempt de douleurs et de la mort, et que sa passion et sa mort étaient apparentes et non réelles. Un de ces secrétaires se rendit à Alexandrie où les hérétiques Pantiens (Pantiak) et Lakintiens (Lakinatzi) se réunirent à lui et ordonnèrent un patriarche de leur secte qui consacra à son tour une infinité d'évêques et les répandit par tout le monde. L'un d'eux prit la route du nord, alla en Orient, et visita Arzoun (Arzen[2]) en Arménie, dont les habitants ne voulurent pas le recevoir. Ils s'adressèrent au contraire par lettre à Théodore patriarche d'Antioche, en lui demandant son avis au sujet de cette hérésie, et si ces hérétiques étaient en communion avec lui ou non. Théodore étant mort alors, ses disciples les informèrent de la véritable situation des hérétiques, que ceux-ci expulsèrent de leur pays. Cependant ils parvinrent à tromper grand nombre de personnes en Cappadoce. Au dire de quelques autres, certains Arméniens s'attachèrent aux hérétiques dans leur propre pays, jusqu'à ce que, rappelés à la raison par leurs docteurs, ils les abandonnèrent.

---

[1] Théodore Ascidas, évêque de Césarée de Cappadoce, jaloux du crédit de Pélage, légat du Saint Siége à Constantinople, s'efforça de faire rejeter les dogmes du concile de Chalcédoine, en disant que l'on réunirait facilement tous les opposants, si on corrigeait dans les Actes de ce concile, trois articles qui scandalisaient, et qui avaient rapport aux écrits de Théodore de Mopsueste, à ceux de Théodoret contre S.t Cyrille, et à la lettre d'Ibas. C'est ce qu'on nomma *les trois chapitres*. Justinien, excité par Théodora, publia un édit contre les trois chapitres, auquel adhérèrent les patriarches d'Antioche, de Jérusalem et de Constantinople. Le pape Vigile refusa de signer cet édit qui portait atteinte au concile de Chalcédoine; et une persécution s'en suivit en Orient, contre les chrétiens qui refusaient de se conformer à l'édit de l'empereur (Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 33, art. 21-22).

[2] Procope, était évêque d'Ephèse et disciple de Julien d'Halicarnasse. (Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 86-87).

L'empereur Justinien ayant entrepris la réparation de l'Église dédiée aux Saints-Apôtres et de la sépulture impériale, on découvrit trois cercueils en plomb dont l'inscription portait: Saint André, Saint Luc, Saint Timothée. Cette découverte [des reliques] des apôtres causa une grande joie dans la ville, et on rendit grâces à Dieu. Le sébaste de Césarée de Palestine, envoya [à l'empereur] la main droite de S.^{t} Jean Baptiste, et malgré le doute dont elle était l'objet, elle fut renfermée dans un reliquaire d'or enrichi de pierres précieuses.

Justinien avait fait élever 12 couvents et 96 églises. Durant tout son règne, il ne cessa de construire des hôpitaux et des maisons de charité[3].

En l'année 871 des Syriens et la 34^{e} année du règne de Justinien, sous le pontificat du Seigneur Nersès et pendant le règne de Chosroès roi de Perse, commença l'ère arménienne que d'autres placent sous le catholicos Moïse, 40 années après notre persécution à cause des troubles de Chalcédoine[4].

---

[1] Ce passage est extrait de Jean d'Asie, dans Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 84.

[2] Le canton d'Arzen, Արզն, en syriaque ܐܪܙܘܢ, est situé dans la province d'Aghdznik ou Aghdzen, dans la partie méridionale de l'Arménie, sur les rives du Tigre. C'est l'Arzanène des Grecs (S.^{t} Martin, *Mém. sur l'Armen.*, T. I, pg. 156-157).

[3] Le détail de toutes les constructions pieuses de Justinien se trouve relaté dans un écrit spécial dû à Procope, et qui est connu sous le nom de « Traité des édifices. » Ce livre fait partie des œuvres de cet écrivain, et nous avons eu souvent l'occasion de le citer.

[4] L'ère arménienne commença le 11 juillet de l'année de l'ère chrétienne 552, qui corres-

Ecoutez encore le récit de la calamité extraordinaire que la ville d'Amid a endurée. Cette cité opulente avait supporté pendant huit ans la disette et pendant un an elle fut tourmentée par le démon, car ses habitants avaient perdu l'esprit et la raison. Ils aboyaient comme des chiens, ils se dépouillaient de leurs vêtements les uns devant les autres, ils ne pouvaient plus distinguer leurs habitations et leurs domaines, ils ne se respectaient plus et ils commettaient des adultères avec les femmes sur les places publiques et dans l'église. Touchés de pitié, les habitants des provinces d'alentour allaient les surveiller et prier pour eux; cependant le mal ne cessa qu'au bout d'un an. Après avoir recouvré leur raison et leur esprit, ils rougirent de leurs débordements et éprouvèrent un grand sentiment de honte. Ils prirent des vêtements de deuil et allèrent à Jérusalem et dans d'autres lieux sacrés, afin de faire pénitence. La peste se déclara parmi eux, et en peu de jours le fléau enleva 36,000 personnes[1].

L'empereur Justinien, bien qu'il respectât le concile de Chalcédoine, n'admettait pas la lettre d'Ibas d'Édesse; il avait peu de confiance aussi dans ceux qui avançaient que le concile de Chalcédoine l'avait admise. Cependant quand il se fut assuré par Pakilos (Vigile), pape de Rome, qui lui dit: « En effet, on a admis cette lettre, elle est acceptable, » transporté de colère, il se leva et dit par trois fois: « Loin de moi, je suis loin de cette profession de foi et je m'en tiendrai éloigné; qu'elle soit anathématisée! » Ayant prononcé ces paroles, il s'éloigna du pape, mais il s'égara dans l'hérésie opposée, en admettant les doctrines de Julien. L'empereur écrivit à Athanase, patriarche d'Antioche, pour que la question fut débattue dans un concile qui se tint dans cette même ville, où 197 évêques réunis condamnèrent Julien[2], et en firent part à

---

pond au premier jour du mois de Navassart. Sans entrer ici dans les détails des questions qu'a soulevées la fixation du point initial de cette ère, nous dirons que le travail qui a eu le mérite de mettre le premier en lumière la chronologie arménienne, est celui du P. Surmélian, imprimé, en arménien, à Venise, sous le titre de « Traité du calendrier ecclésiastique et civil des Arméniens », où un écrivain français a puisé tous les renseignements qui lui ont servi à publier ses « Recherches sur la chronologie arménienne (Paris, 1859).

[1] Ce récit est emprunté à Jean d'Asie, dans Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 86.

[2] L'empereur Justinien, en vue de mettre fin aux querelles religieuses, avait résolu d'assembler un concile à Constantinople en 553. Le pape Vigile y fut appelé et s'y rendit; mais comme il refusait de se prêter aux intentions de l'empereur, il fut gardé prisonnier durant huit ans. Enfin il se décida à condamner les *trois chapitres* et fut désavoué par les diocèses de l'Occident. Cet événement amena la convocation d'un concile général à Constantinople qui fut le cinquième œcuménique. Vigile se rétracta et les évêques d'Occident s'y rendirent, en même temps que Justinien révoquait son édit contre les trois chapitres. Le concile s'assembla le 5 mai 553 et condamna Théodore de Mopsueste, Théodoret, Ibas et Origène. Le pape mourut en revenant à Rome. Cependant l'Orient s'agita. Les Origénistes protestèrent, et des conciles se réunirent pour juger la question. L'Église a rejeté deux de ces conciles, celui d'Aquilée tenu en 553, et celui de Constantinople en 560, qui avait été réuni par les Eutychéens sectateurs de Julien d'Halicarnasse (*in synod. vet.*, *apud* Alb. Fabric., T. XI de la

l'empereur. Celui-ci, purifié de ces deux hérésies, mourut dans l'orthodoxie après un règne de 38 ans et 7 mois[1].

Une personne sage et admirable, racontait qu'elle avait vu en songe une immense plaine au milieu de laquelle était un fourneau rempli d'un feu [qui brûlait] sans éclat et qui l'avait fait tressaillir. On lui avait dit que ce lieu de supplice était réservé à Justinien, mais que sa charité et son dévouement aux intérêts de l'Église l'empêcheraient de mourir dans l'hérésie et de venir dans ce lieu de souffrance. Ainsi donc on doit rappeler sa mémoire dans les églises orthodoxes[2].

Justin [II] de Thrace, son neveu, homme redoutable et brave guerrier, régna après lui[3]. Tous les malfaiteurs disparaissaient devant lui. L'empereur souffrait de la goutte[4]; des gens habiles venus de Zamron et de Mamcon vinrent le trouver; ils se tiraient du sang des veines et marchaient sur des charbons ardents sans se brûler.

La première année de son règne, une étoile flamboyante parut dans le ciel du côté du nord; elle était tellement prodigieuse que plusieurs personnes furent frappées de mort dès son apparition. Il tombait du ciel du papier et du bois brûlé que beaucoup de gens recueillirent dans des corbeilles. Tout le monde fut saisi d'effroi[5]. A neuf heures du jour, on vit une nuée humide et enflammée qui portait une croix flamboyante. A sa vue, la multitude à Constantinople se mit à crier: « Seigneur! ayez pitié de nous dans votre grande miséricorde! » Le patriarche dit à l'empereur: « Sois sans crainte, le Seigneur t'honore par l'apparition de la croix, comme cela a eu lieu pour le grand Constantin; or donc pourquoi ne desires-tu pas envoyer à Apamée de Syrie, l'ordre de faire venir la [vraie] Croix du Seigneur? L'empereur fit aussitôt partir des troupes et des officiers qui parvinrent non sans peine à l'obtenir et à la porter à Antioche, car les habitants s'opposaient à ce que cette Croix, qui

---

Bibl. Græc.). C'est sans doute de ce dernier que parle Michel, comme s'étant tenu à Antioche. On ne connaît d'autre concile d'Antioche que celui de 560, qui se tint pour la défense des dogmes du concile de Chalcédoine. (Cf. Fleury, *Hist. eccl.*, liv. 33, art. 26–30 et suiv.).

[1] Ce fut dans les dernières années de sa vie que Justinien persécuta les catholiques et accepta l'hérésie de Julien d'Halicarnasse. Il mourut le 14 novembre 565 à l'âge de 83 ans. On raconte que Justinien, à ses derniers moments, reconnut son erreur; mais Evagrius, écrivain orthodoxe, assure que l'empereur mourut dans l'hérésie (liv. IV, ch. 40; liv. V, ch. I). Cependant le pape Agathon loue la foi de l'empereur dans une lettre signée par 125 évêques; mais le témoignage de Michel qui concorde avec celui d'Evagrius, semble nous faire douter de l'orthodoxie finale de Justinien.

[2] On peut rapprocher ce paragraphe de ce que dit Nicéphore Calliste (XVII, 31): « J'espère, sans oser l'affirmer, que Dieu aura fait » miséricorde à ce prince (Justinien), en faveur » de sa dévotion et de l'érection de l'église de » Sainte Sophie. »

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 85. — Justin était neveu de Justinien, fils de sa sœur Vigilantia et de Dulcissimus. Il fut couronné en 565.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 85.

[5] Cf. Jean d'Asie, *apud* Assemani, *Bib. Or.*, T. II, pg. 91. — Théophane, pg. 20.

était la gloire et la splendeur de leur pays, leur fût enlevée. Après de longues discussions, on la scia par le milieu; une moitié fut gardée à Antioche, tandisque l'autre fut emportée. L'empereur accompagné de toute la ville, alla à la rencontre de la Croix, qui fut reçue avec les plus grands honneurs et déposée dans la cathédrale avec une grande joie.

En ce temps-là, les Arméniens demandèrent des secours à Justin, afin de s'affranchir du tribut de la Perse. Dès que ce secours fut arrivé, ils se défendirent contre les Perses, dont ils taillèrent les troupes en pièces[1]. Alors Chosroès, roi de Perse, envoya dire à Justin: « Acquitte envers moi le tribut des Arméniens, si tu as de la bienveillance pour eux; si non, laisse les soumis à ma domination. » L'empereur lui répondit: « Qu'as-tu à faire avec les chrétiens; ignores-tu qu'avec le concours des Arméniens, je puis reprendre Nisibe et toutes les contrées que tu possèdes dans la Mésopotamie? » Chosroès effrayé garda le silence[2].

En ce temps-là, le patrice Jean obtint de l'empereur la permission de discuter les articles de foi avec les Arméniens et les Syriens. Arrivé à Callinique, il y provoqua une grande assemblée et engagea une controverse avec Jacques, surnommé le Bâtier, afin de lui faire accepter le faux concile de Chalcédoine. On rit de ses discours et on n'y prêta aucune attention. Cependant Jean, évêque de Sarmatie, homme vicieux et corrupteur, persuada à l'empereur de tourmenter les orthodoxes en les privant de leurs siéges, de leurs églises, de leur liberté et en les faisant enchaîner et conduire à la mort, s'ils ne consentaient pas à accepter leur croyance. En effet, les persécutions et les proscriptions commencèrent après une période de 40 années de calme. Les pseudo-évêques, accompagnés de soldats armés, parcouraient les provinces, baptisant de nouveau ceux qui se soumettaient et conférant une autre ordination aux membres du clergé. Ils faisaient mourir les récalcitrants par différents supplices, les envoyaient en exil, ou les jetaient dans des cachots.

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 85. — Il est ici question de la révolte des Persarméniens, contre Chosroès et ses lieutenants, qui, contrairement aux traités, voulaient obliger ces Arméniens à embrasser la religion du Feu. Vartan, chef de la maison des Mamigoniens, voulant venger la mort de son frère Manuel, assassiné par le marzban Souren, demanda des secours à Justin. Bientôt après, la révolte éclata; Vartan rassembla des troupes à Artaxate, et soutenu par Vart, chef arménien des environs, il prit Tovin et fit tuer Souren (Evagrius, V, 7. — Théophane, pg. 22). Tovin fut mise à sac, les Perses furent égorgés le 30 mars 571 (Assoghig). De suite, Vartan envoya à l'empereur une ambassade pour lui dire que la Persarménie se donnait à lui (Grégoire de Tours, IV, 39). Justin accepta la défense des Arméniens de la Perse et jura de les soutenir contre leurs adversaires.

[2] Ménandre (*Excerpt. Leg.*, pg. 115-117) rend compte de la conférence qui eut lieu entre Justin et Sébochthès, ambassadeur de Chosroès, et des paroles imprudentes que Justin laissa échapper. Ce sont les mêmes expressions que rapportent Michel et Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 77). Cette entrevue provoqua la guerre de 572; et le patrice Marcien, cousin de l'empereur, fut chargé de conduire l'expédition (Ménandre, *op. cit.*, pg. 114. - Evagrius, V, 8).

L'univers fut tellement éprouvé par d'affreuses calamités qu'il est impossible d'analyser toutes les phases des tortures que subissait la Sainte Église. L'empereur fatigué de voir le sang de tant de milliers de victimes, versé par l'impitoyable Jean, qui se fit patriarche de Constantinople, et ayant le cœur ulcéré, dit à ce mécréant: « Donne-moi par écrit ta profession de foi! » Jean ne se pressait pas d'obtempérer à l'ordre de l'empereur et lui répondait: « Que t'importe! nous avons emprisonné le trop célèbre Jean; si nous parvenons à le gagner, ton règne sera entouré d'une gloire que n'auront jamais atteint ceux des autres souverains. » Le patriarche et l'empereur adressèrent à Jean des messagers à plusieurs reprises pour le conjurer de sortir de prison et de rendre la paix aux membres du Christ, en admettant le quatrième concile. Mais lui les renvoyait en les maudissant. On le gardait dans un cachot humide; sa chair et ses os étaient couverts d'affreuses plaies depuis les pieds jusqu'à la tête. Des vers, des insectes et des gales pullulaient dans cette pourriture. La porte (de son cachot) était gardée et l'on ne permettait à personne de s'approcher de lui. Des mouches et des guêpes le tourmentaient; cependant il avait le cœur content et rendait grâce à Dieu. Quelques temps après, un jeune homme orthodoxe vint le visiter pour lui demander des prières et l'ayant embrassé, il lava ses plaies, l'habilla, le soulagea, et lui servit des mets et du vin délicieux. Le vieillard mangea et but, et devint tout joyeux. Durant huit jours, le jeune homme continua à lui donner ses soins, et lui pour le remercier, lui donnait sa bénédiction. Ce même jeune homme l'encourageait chaque jour en lui répétant des maximes sages tirées de la Sainte-Écriture: « Heureux ceux qui souffrent à l'exemple de Job et de Daniel, car c'est par la résignation que les martyrs ont tressé leurs couronnes; » et il lui expliquait tous les passages analogues des Livres-Saints. Le saint homme étonné disait alors: « Béni sois-tu, mon enfant, pour m'avoir soulagé; d'où vient donc tant de sagesse à un âge aussi tendre, que moi dans ma vieillesse, j'ignore encore! Que le Saint-Esprit de Dieu qui parle par ta bouche soit béni! » Ensuite l'archevêque du patriarche vint le visiter et lui dit: « Saint Père, c'est assez, écoute maintenant et sois le maître de la paix! » Le vieillard répondit: « Fils du démon, comment n'avez-vous pas honte? Que le Christ Dieu n'ait point pitié de vous! Si vous étiez sincères, vous devriez être confus pour avoir abreuvé l'Église de tant d'amertume, pour ne pas dire que vous êtes hérétiques, hétérodoxes, et ennemis de Dieu. » L'archevêque sortit et vint rendre compte à l'empereur et au patriarche de tout ce qu'il venait d'entendre. Le jeune homme pressa le vieillard dans ses bras et lui dit: « O mon père, le salut soit avec toi, tu vas quitter ces lieux et illuminer un grand nombre de personnes. » Ce jeune consolateur n'était autre que le Christ lui-même, et ayant prononcé ces paroles, il disparut. Au même instant, les soldats arrivèrent, et par ordre de l'empereur et du patriarche, ils tirèrent Jean de son cachot pour l'emmener et le jeter dans une île sauvage et plongée dans l'idolâtrie. Par ses prédications et par ses miracles, le vieillard engagea tous les habitants de cette île, au nombre de 8,000,000 (!) d'hommes à embrasser le christianisme, et il les baptisa pour la gloire du Christ notre Dieu.

Après ces événements, l'empereur demanda de nouveau et reçut du patriarche l'exposé de la foi du concile de Chalcédoine. En le lisant, il poussa des soupirs et dit: « Qu'ils sont malheureux ceux qu'on a tués pour cette cause, car ceci n'est que la secte de Nestorius. » Il déposa le patriarche et le chassa ignominieusement. Puis il ordonna à son général en chef de rappeler sans retard les orthodoxes sur leurs siéges et dans leurs pays, [en disant:] « Que les partisans du concile de Chalcédoine soient responsables du sang de ceux qui ont été mis à mort, qu'ils ne se montrent plus en face de moi, jusqu'à ce que j'aie retrouvé mon calme. »

En ce temps-là, les mages et les archimages réunis en présence du roi de Perse, lui dirent: « Pourquoi ne suis-tu pas l'exemple de l'empereur des Grecs qui fait mourir dans de cruels supplices tous ceux qui ne suivent pas sa religion, et combien y a-t-il de gens dans ton pays qui se moquent du Soleil et du Feu, et dont tu supportes la présence? » Le roi de Perse excité par ces paroles fit périr un nombre considérable de chrétiens qui, pour rendre témoignage à la vérité, firent le sacrifice de leur vie. Puis il expédia l'ordre d'établir en Arménie des pyrées et de forcer les habitants à embrasser le culte du Feu. Cependant ceux-ci, pleins de confiance en Dieu, fondirent sur les Perses et massacrèrent les mages et les troupes [1].

Le grand catholicos d'Arménie [2] se rendit à Constantinople pour obtenir des secours. Toute la ville se porta à sa rencontre pour lui faire honneur; on le conduisit au patriarcat où il prolongea son séjour, parce que l'armée grecque n'était pas prête. Les Arméniens, appréhendant que leur catholicos, sous la pression du moment, ne soit trompé par les hérétiques, lui envoyèrent des lettres et des docteurs savants, afin qu'il se tint sur ses gardes. Dans leurs lettres, ils disaient: « Mettons en Dieu notre confiance, ne sacrifions point la vie éternelle, la foi vivante que nous avons reçue de Dieu à une vie passagère et impie. Reviens donc parmi nous. » Mais avant l'arrivée des envoyés, le saint patriarche était mort dans la foi orthodoxe, et il fut enterré par ordre de l'empereur avec de grands honneurs dans le cimetière des orthodoxes de Constantinople. De cette façon, les Arméniens sauvés par la foi qu'ils avaient en Dieu, eurent le dessus sur les Perses et les Chalcédoniens et devinrent un rempart solide de la foi orthodoxe.

---

[1] Chosroès, irrité du mauvais accueil que Justin avait fait à son envoyé, donna l'ordre à Déren son général, d'entrer en Arménie et d'y rétablir le culte du Feu et son autorité. Vartan battit cette première armée, mais Bahram-Tchoubin arriva, avec une deuxième armée, s'empara de Tovin et força le général arménien à s'enfuir à Constantinople où il alla implorer le secours de Justin.

[2] Ce patriarche était Moïse II, d'Eghivard, dans la province d'Ararat; il avait succédé à Jean à 551.

L'impératrice Sophie [1] était élevée dans l'orthodoxie et communiait par les mains d'André son chapelain. Une fois on l'engagea à venir dans l'église des partisans du concile de Chalcédoine; là, la Vierge lui apparut et lui dit: « Ma fille! pourquoi m'as-tu abandonnée et es-tu venu parmi les hérétiques? » Sophie répondit: « Mère du Seigneur! apprends-moi la vraie profession de foi. » La Sainte Vierge reprit: « Il suffit de dire, Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de moi, et de ne plus fréquenter les hérétiques. »

La huitième année de son règne, Justin déclara César Marcien son cousin (fils de la sœur de sa mère) et l'envoya contre Medzpin (Nisibe).[2] Arrivé à Dara, celui-ci fit faire à ses troupes une incursion dans la Perse, d'où elles revinrent chargées d'un immense butin[3]. Les Perses redoutaient Marcien, aussi le marzban qui était à Medzpin (Nisibe) retint Marcien à Dara par des protestations de soumission et par des présents, jusqu'à ce qu'il eût rempli la ville de provisions et qu'il en eût fait sortir les chrétiens. Marcien se mit en campagne pendant la fête de Pâques, et vint attaquer Nisibe qu'il pressa si vivement qu'il était sur le point de s'en emparer[4], quand tout à coup Acacius vint pour le remplacer. Celui-ci enleva aussitôt par ordre impérial les insignes du commandement à Marcien qui lui dit: « Accorde-moi un délai de deux jours et je prendrai la ville. » Acacius n'y consentit pas et l'armée croyant que l'empereur était mort, abandonna le siége de la ville et se dispersa[5]. Voici quelle fut la cause de ces événements.

Le pays des Dadjiks était sous la domination en partie des Perses et des chrétiens[6]. Ils avaient pour roi Mentour (Moundhir) fils d'Hareth (Harîth)[7] et étaient les alliés et les auxiliaires héréditaires des Romains, à cause de leur croyance commune au christianisme[1]. Or Mentour (Moundhir) ayant entrepris une expédition dans la Perse, la ravagea[2]. A son retour, il alla camper dans le pays des Dadjiks dépendant de la Perse. Les habitants croyant avoir affaire au roi de Perse lui-même, ne prirent aucune mesure de défense et même beaucoup d'autres allèrent lui offrir des présents; mais il les fit mourir. Il envahit ensuite le pays qu'il pilla et dont il massacra les habitants. Les troupes perses firent alors invasion dans le pays de Mentour. A cette nouvelle, ce prince envoya demander à Justin une grande quantité d'or pour soudoyer des troupes contre les Perses. Transporté de colère, Justin lui écrivit en ces termes: «Va à Medzpin (Nisibe) aider Marcien à prendre cette ville et emmène-le dans ton pays pour le défendre, car je lui ai ordonné de te donner autant d'or que tu voudras.» En même temps, il écrivit à Marcien de faire de suite tout son possible pour tramer la perte de Mentour, de lui trancher la tête et de lui en donner bientôt la bonne nouvelle.

---

[1] Sophie était la nièce de Théodora, femme de Justinien. Ce fut elle qui fut cause de l'entrée des Lombards en Italie, où ils furent appelés par l'eunuque Narsès, qu'elle avait offensé (Paul Diacre, *Hist. Longobard.*, II, 5, 11).

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 86.

[3] Théophane (pg. 22) dit que Marcien attaqua le général perse Mihran, qui selon Jean d'Epiphanie (*ad calc. Leonis Diaconi*, éd. Hase, pg. 174), s'appelait Baraman, *Βαραμάνος*, c'est-à-dire Bahram-Tchoubin, et le battit près de Nisibe (Théophylacte Simocatta, III, 10. — Jean d'Epiph., pg. 174).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 86. — En 573, Marcien mit le siége devant Nisibe que Chosroès fit lever en personne (Théophane, pg. 22-23. — Th. Simocatta, III, 10, 11).

[5] Acacius, fils d'Archélaüs, donna par ordre de Justin le commandement de l'armée à Théodore Tziron, fils d'un certain Justinien (Théophane, pg. 23), ce qui jeta le trouble parmi les soldats qui se débandèrent. Les Perses ravagèrent alors la Syrie, et Dara fut prise par Chosroès.

[6] Deux états arabes établis dans le désert de Syrie, étaient en rivalité à l'époque dont parle Michel: Le royaume de Hira allié de la Perse, et celui de Ghassân allié de la cour de Byzance. (Cf. S. de Sacy, dans les *Mémoir. de l'acad. des Inscr.* et B. L., T. XLVIII. — Caussin de Perceval, *Hist. des Arab.*, T. II, liv. 4, 5).

[7] Moundhir, cité par Ménandre (*Exc. leg.*,

La protection divine fit changer la destination de ces lettres. La missive adressée à Marcien fut portée à Mentour, et celle destinée à celui-ci fut donnée à Marcien. En apprenant ce qui s'était passé, Justin crut que c'était Marcien qui avait envoyé sa lettre à Mentour et pour cette raison, il le priva de son commandement. Mais Mentour rendit grâce à la Providence qui l'avait protégé et lui avait sauvé la vie, et par une lettre qu'il adressa à Justin, il lui reprocha sa perfidie[3].

Les Perses, ayant eu connaissance de cette complication, et certains que Mentour ne viendrait plus en aide aux Romains, marchèrent contre ceux-ci et les passèrent au fil de l'épée. Ensuite ils s'avancèrent jusqu'à Antioche, pillèrent toute la Mésopotamie qui appartenait aux Romains et revinrent mettre le siége devant Dara, parce que bon nombre de soldats grecs survivants s'étaient réfugiés dans cette ville. Ceux-ci faisant en effet des sorties, avaient donné des marques d'un grand courage. Les Perses abandonnèrent (le siége) et simulèrent une retraite comme s'ils voulaient se retirer. Mais au moment où la garnison grecque exténuée de fatigue, quittait les remparts pour se livrer au repos et prendre quelque nourriture, les Perses revinrent, livrèrent l'assaut, dressèrent des échelles de tous les côtés des remparts, entrèrent dans la

---

pg. 105, 106), était fils de Harêth el Aradj (Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 331), roi de Ghassân (Cf. Caussin de Perceval, *op. cit.*, T. II, pg. 119, 241).

[1] Les rois de Ghassân et leurs sujets avaient adopté les doctrines d'Eutychès et n'acceptaient pas le concile de Chalcédoine, c'est ce qui fait qu'ils étaient en communion de croyance avec les Syriens leurs voisins, mais ils différaient d'opinion avec les Grecs, au sujet des deux natures.

[2] Cf. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 89), qui parle longuement de cette expédition, que les Byzantins ne rapportent pas dans leurs chroniques.

[3] Cf Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 89 et suiv.

ville et en massacrèrent (les habitants). Après cet exploit, ils rentrèrent dans leur pays au comble de la joie[1].

Chosroès roi de Perse, fit enlever parmi les filles captives 5,000 vierges et des trésors considérables qu'il envoya en présent dans le pays des Thédaliens dans le Turkestan[2], avec une lettre par laquelle il leur demandait des secours pour faire la guerre aux Romains, aux Arméniens et aux Dadjiks. Pendant le trajet, ces vierges pures arrosaient la route de leurs larmes, attendu que de membres du Christ qu'elles étaient, elles allaient devenir la proie des bêtes féroces. Ces saintes filles se concertèrent entre elles sur le parti qu'elles allaient prendre et lorsqu'elles furent arrivées sur les bords d'un grand fleuve, elles dirent aux soldats [qui les accompagnaient]: « Faites-nous la grâce de vous éloigner de la portée de la vue, afin que nous puissions nous baigner dans ce fleuve pendant la chaleur. » Ils consentirent à leur demande et s'éloignèrent à quelque distance. Ces chastes vierges, après avoir versé des torrents de larmes, se mirent à genoux et dirent: « Christ, fils de Dieu, Dieu de nos pères égorgés, toi qui es la couronne et le salut des Chrétiens, l'époux céleste des vierges pures, viens à nous, contemple notre martyre, reçois nous dans ton sein et ne livre point tes brebis en pâture aux bêtes féroces. Par les prières de ta Mère immaculée et par l'intercession de tous les Saints, par ce sang versé par les auteurs de nos jours, reçois-nous dans ton Paradis, toi, notre refuge et notre espérance et que gloire te soit rendue éternellement! » Après avoir récité cette prière, elles montèrent sur le pont, d'où elles s'élancèrent dans ce grand et large fleuve qui en reçoit beaucoup d'autres. Les soldats, au bruit de la chute de leurs corps dans les eaux, accoururent, mais ils n'en trouvèrent pas une seule vivante. Après s'être lamentés durant plusieurs heures, ils revinrent sur leurs pas et racontèrent au roi ce qui était arrivé. Ce prince fort ému ne leur adressa aucun reproche[3].

Plus tard, Justin se réconcilia avec le patriarche Jean, et les partisans du concile de Chalcédoine lui firent des remontrances pour avoir cessé de persécuter les orthodoxes, en disant que bientôt, tout le monde aurait consenti à adhérer à (leurs doctrines). Alors Jean renouvela ses cruautés avec une recrudescence outrée, en persécutant et en immolant les orthodoxes. La plume est incapable de tracer et les oreilles ne supporteraient pas le récit des calamités dont il abreuva la sainte Église. Aussi Dieu envoya à l'empereur et au patriarche des démons furieux qui s'emparèrent de leur esprit[1]. Devenus enragés, ils aboyaient à la manière des chiens et miaulaient comme des chats; avec les dix doigts des mains, ils s'arrachaient les cheveux et la barbe. Attaqués encore d'autres maux, leur mort ne se fit pas attendre[2]. Dans un moment où l'empereur était moins agité, on lui demanda: « Quel sera ton successeur au trône? » Il désigna plusieurs fois un certain notaire appelé Tibère, né en Thrace et d'origine grecque, qui fut proclamé empereur[3]. Ce fut à partir de ce prince que les empereurs de race grecque commencèrent à régner, car à partir de Caïus Julius, les 50 souverains furent franks (latins) de race. Au temps des Macédoniens, il y eut 38 souverains intitulés rois des Grecs, depuis Chronos le Macédonien jusqu'à Prasos (Persée). Maintenant, en l'an 886 de l'ère syrienne et 15 de l'ère arménienne, (les princes grecs) commencèrent à régner pour la seconde fois[4], quoiqu'ils aient continué à s'appeler Romains à cause de Constantinople qui fut dénommée la nouvelle Rome par Constantin. Leur armée, par suite d'une commune domination, était un mélange de ces deux nations.

---

[1] La prise de Dara par Chosroès est due à l'abandon dans lequel les Grecs laissérent cette ville pendant le siége. (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 86-87).

[2] Le Thédalatzi ou Thédaliens sont les Turcs qui habitaient une partie de l'empire perse, dans le voisinage du Khoraçan, non loin de la mer Caspienne. Au V^e siécle, ce pays s'appelait Thidalie, Թիտալիա, et Moïse de Khorêne (*Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 8) nous apprend que cette contrée faisait partie du royaume donné par Arsace à son frère Valarsace, fondateur de la dynastie arsacide de l'Arménie.

[3] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 87 et suiv.) dit que le nombre des jeunes filles était de 2000. Le ménologe arménien (7 septembre) place le même fait dans la ville de Sarksoupolis, surnom de la ville de Dara (Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, T. II, pg. 244-245).

Ormizd (Hormisdas III) régna en même temps sur les Perses[5]. Enorgueilli par la victoire qu'il venait de remporter dans la Mésopotamie, il marcha contre les Arméniens qui déployèrent une grande valeur, encouragés par un faible renfort de Grecs, et qui le refoulèrent trois (*lisez* deux) fois honteusement. Une troisième fois Hormisdas rassembla son armée et marchant vers le nord, il fondit sur la Cappadoce, en suivant la direction des montagnes. L'armée grecque se retira devant lui, après avoir opposé une faible résistance. Les Perses fondant alors sur la ville de Sébaste s'en emparèrent et la livrèrent aux flammes. Cependant l'armée grecque ayant reçu des renforts, assaillit et prit le camp des Perses, avec leur pyrée portatif qu'ils détruisirent. Si le désordre ne s'était pas mis dans les rangs grecs, ceux-ci auraient exterminé les Perses; mais les plus braves d'entre eux profitant de cette division, attaquèrent et prirent Mélitène, ville de l'Arménie (Mineure) et la brûlèrent[6].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 90. — Evagrius, V, 11-12.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 90. — Justin II mourut le 5 août 578.

[3] Tibère II fut déclaré César en 574, et proclamé Auguste le 28 septembre 578. Ce prince était capitaine des gardes et non pas notaire, նաւտար, comme le dit Michel.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 90-91.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 91. — Hormisdas III, monta sur le trône, à la mort de son père Chosroès le Grand, en 580.

[5] La bataille de Mélitène que Michel place sous le règne d'Hormisdas III, eut lieu, suivant les historiens grecs, sous le règne de son père en 576 (Evagrius, V, 14, 15. — Cédrenus, T I, pg. 393).

Alors l'armée grecque envoya dire aux Perses: « L'incendie n'est pas permis aux princes, et comme nous n'avons pas notre souverain avec nous, nous nous sommes abstenus d'actes semblables dans vos états. Arrêtez-vous là où vous êtes et livrons-nous un nouveau combat. » Les Perses éprouvèrent un grand sentiment de honte par suite de cette remontrance et campèrent à l'orient de la ville. L'armée grecque s'approcha et passa toute la nuit en face d'eux sans engager de combat depuis le matin jusqu'à neuf heures du jour. Les Perses alors commencèreut leur retraite en traversant l'Euphrate, mais les Grecs les chargèrent aussitôt et les mirent en déroute. Épouvantés par cette attaque soudaine, les Perses perdirent un grand nombre des leurs dans les eaux du fleuve, et les autres s'enfuirent sans avoir obtenu aucun résultat[1]. C'est alors que le roi de Perse décréta que les souverains du pays n'iraient plus en personne à la tête des troupes pour faire la guerre ou des incursions, à moins que ce ne soit pour combattre un prince d'un rang égal[2].

Cependant les troupes grecques envahirent les provinces septentrionales de l'Arménie pour les piller, afin de les punir de leur orthodoxie. Les Arméniens précédés de la croix et de l'évangile allèrent à leur rencontre, comme au devant de chrétiens, en vue de leur inspirer le respect et la tendresse par ces signes rédempteurs du Christ; mais ces ennemis de la lumière, ces maudits de Dieu, dans leur colère, abattaient la croix et l'évangile, pillaient les églises, immolaient sans pitié les prêtres et les laïques, violaient les religieuses, arrachaient aux femmes leurs pendants d'oreilles avec la chair et même leurs bracelets avec la peau du bras. Après avoir commis encore bien d'autres forfaits et s'être emparés d'un butin immense, les troupes grecques se retirèrent, comme si elles venaient de remporter une éclatante victoire et campèrent sur leur territoire, où abandonnant leurs chevaux et dépouillant leurs armures, elles se livrèrent avec insouciance à des divertissements. Cependant la colère du Seigneur éclata sur elles et fit retomber leurs péchés sur leurs têtes. En effet, un parti de l'armée des Perses ayant appris les désordres auxquels se livraient les Grecs, se détacha de la suite du roi, s'embusqua afin de les surprendre brusquement, et dans un moment où ils étaient abandonnés de Dieu. Les Perses attaquèrent alors les Grecs, les battirent et s'emparant de tous leurs chevaux et de leurs armes, ils s'en retournèrent pleins d'allégresse[3].

---

[1] En 580, Maurice ravagea la Perse, et l'année suivante, il entra de nouveau en campagne et battit les armées perses à Callinique. Il s'empara de la Mésopotamie et de plusieurs places (Evagrius, V, 20. — Nicéphore Calliste, XVIII, 5. — Zonaras, liv. 14, T. II, pg. 73). En 581, une guerre nouvelle éclata, les Perses campés à Nisibe, attaquèrent les Romains près de Constantine et furent battus. Maurice rentra à Constantinople, où Tibère lui accorda les honneurs du triomphe (Ménandre, *Exc. leg.*, pg. 171 et suiv. — Evagrius, V, 20. — Nicéph. Calliste, XVIII, 5).

[2] Cf. Evagrius, V, 15. — Th. Simocatta, III, 15.

[3] Cette défaite des Romains racontée par

En ce temps-là, les évêques, les moines et les prêtres des couvents de la Mésopotamie et de l'Arménie qui étaient sous la dépendance des Grecs, allèrent se présenter à Tibère et lui dirent: «Laisse-nous pratiquer librement notre foi; ne nous trouble pas et nous te servirons fidèlement; ou bien fais nous immoler avec ton épée.» Les partisans du concile de Chalcédoine les réprimandaient, mais l'empereur leur imposa silence en disant: «Prêtez-moi l'oreille et je vais vous dire ce que j'ai appris. Lorsque l'empereur Justin était en proie à d'horribles douleurs, je lui donnais mes soins, et je voyais l'ange du Seigneur qui tantôt menaçait le démon qui le tourmentait et lui rappelait ses cruautés envers les orthodoxes, et tantôt lui permettait de torturer l'empereur. L'ange me disait: Ne suis jamais les traces de Justin qui s'efforça d'enlever le royaume à celui auquel il devait son élévation, et c'est pour cela qu'il endure les supplices qu'il a mérités. Justin au moment de rendre le dernier soupir, me dit: Mon fils, exécute les deux choses que je vais te prescrire, rappelle ceux que j'ai persécutés, adopte leur croyance et obéis à Sophie qui est ta souveraine et qui devient aujourd'hui ta mère et maintenant implorez tous pour moi la miséricorde de Dieu. Ainsi donc retournez en paix chez vous, vivez en repos et priez pour les vivants et pour les morts, quiconque voudra m'entretenir davantage (de cette querelle) deviendra mon ennemi.» Les orthodoxes rentrèrent chacun chez eux, en rendant grâce à Dieu.

Après cela, le patriarche de Constantinople Jean conseilla à l'empereur de répudier sa femme et d'épouser sa souveraine: «Car, disait-il, Sophie ne permettra pas l'entrée de ta femme dans la ville.» L'empereur répondit: «J'ai acquis la certitude que dans votre hérésie, vous n'avez ni la crainte ni l'amour de Dieu, car tu me dis d'abandonner ma légitime épouse qui partagea ma pauvreté, qui me donna trois fils, qui ne se rendit point coupable envers moi, pour épouser ma souveraine qui me fut donnée pour mère.» En disant cela, il chassa honteusement le patriarche de sa présence. A cette nouvelle, Sophie fit entrer la femme de Tibère avec de grands honneurs dans la ville, la prit en vive affection et lui donna le nom d'Hélène[1]. Tibère était un homme très-charitable et ami des pauvres. Pendant toute sa vie, il eut pour règle de faire distribuer aux indigents 72 *centenarion* d'argent chaque jour.

Michel est complétement fausse. Ni les Syriens, ni les Arméniens, ni les Grecs ne parlent d'une semblable bataille perdue par les armées de Constantinople. Cependant il est question des ravages commis par Maurice dans l'Arzanène, dans le voisinage de Nisibe et sur la rive gauche du Tigre. (Th. Simocatta, III, 15, 16. — Ménandre, pg. 125).

[1] Cette princesse s'appelait Anastasie; Sophie, veuve de Justin, voulait épouser Maurice pour conserver sa puissance, et dans cette vue, elle empêcha Anastasie de venir à Constantinople. Cependant comme l'empereur découvrit ses desseins, elle fut privée de ses honneurs et de ses richesses. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 92) dit que ce fut le peuple qui donna à Anastasie le nom d'Hélène.

En ce temps-là, Mentour (Moundhir)[1] ayant appris la mort de Justin et l'avénement de Tibère, se rendit près de lui, ce qui donna lieu à des fêtes splendides. « Pourquoi, lui demanda Tibère, as-tu laissé les Perses nous attaquer et envahir nos états? Alors Mentour (Moundhir) exhiba et lui remit la lettre que Justin avait adressée à Marcien pour le faire assassiner, ce qui causa à Tibère et à toute l'armée grecque une grande confusion[2]. Mentour (Moundhir) ajouta: « Dès que j'ai appris que tu as accordé la paix aux orthodoxes, mon cœur s'est reconcilié avec toi et a trouvé le repos; et maintenant qu'il soit ordonné pour l'honneur de mon nom, que l'orthodoxie soit proclamée ouvertement. » Tibère acceda à cette prière; Mentour (Moundhir) se rendit alors à Antioche, mais au moment où il s'entretenait sur l'orthodoxie avec le patriarche Grégoire, il recut un avis annonçant que les Perses, apprenant son absence, étaient occupés à envahir notre pays, c'est-à-dire la contrée des Dadjiks. Mentour (Moundhir) partit aussitôt pour ses états et les Perses renoncerent à leur projet.

La quatrième année de Tibère, les Sglavs (Slaves)[3] manquant d'armes, de chevaux et de vêtements, envahirent la Thrace et la ville de Thessalonique, où ils s'emparèrent des troupeaux et des chevaux appartenant à l'état, des arsenaux et des fabriques d'armes. Ensuite ils formèrent une armée et allèrent assiéger Sermi (Sirmium)[4]. Ils envoyèrent dire à l'empereur de venir les combattre ou de leur concéder la ville de Sirmium, afin d'y fixer tranquillement leur séjour. Tibère en attendant l'arrivée des Lombards, traîna en longueur, mais plus tard il leur fit don de cette ville, en se réservant les habitants[1]. Ces barbares, en entrant dans la ville, trouvèrent les citadins épuisés par la famine et ils les traitèrent avec beaucoup d'humanité, en leur distribuant du pain et du vin; car durant le siége et faute de provisions, ceux-ci avaient mangé leurs chiens et leurs chats. Cependant comme ils dévoraient le pain avec avidité, ils en mouraient. Voyant cela, les Slaves leur donnèrent des aliments plus légers et en petite quantité, jusqu'à ce que ces malheureux eussent repris leurs forces. Alors les Slaves les firent sortir de la ville qu'ils occupèrent eux-mêmes durant un an. Mais un incendie réduisit tout à coup en cendres cette cité. Les Slaves, convaincus que c'était le Dieu de ce pays qui les en chassait, abandonnèrent Sirmium pour rentrer dans leur pays.

---

[1] Moundhir IV fils de Moundhir III, roi de Hira, régna de 580 à 583. Il avait succédé à un roi appelé Zayd, qui lui-même avait succédé à Noman IV et à Kâbous. (Cf. Rasmussen, *Hist. præc. ar. reg.*, pg. 15, 37. — Caussin de Perceval, *Hist. des Arab.*, T. II, pg. 129).

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 92. — Le voyage de Moundhir IV à Constantinople, avait pour objet d'obtenir l'alliance de Tibère et de l'aider dans l'expédition que Maurice faisait en Perse contre Chosroès. Mais Moundhir trahit les Romains, en prévenant Chosroès de leur marche (Evagrius, V, 20). Chosroès pour le récompenser, lui rendit le trône de Hira, mais Haréth et Asghar, rois de Ghassan, le chassèrent (Journal asiatique, 1838, pg. 14). Selon les historiens arabes, Moundhir fut tué au combat d'Aïn-Obâgh; mais les Grecs disent qu'il fut seulement fait prisonnier et conduit à Constantinople en 583, et relégué ensuite en Sicile (Evagrius, VI, 2. — Nicéph. Calliste, XVIII, 10. — Caussin de Perceval, *Hist. des Arab.*, T. II, pg. 130 et suiv.).

[3] L'étymologie du nom des Slaves serait, selon les uns, tirée du mot Слава, qui en russe signifie « gloire », mais il faut observer que les anciennes chroniques donnent aux Slaves, non pas le nom de Славяне, qui est la forme actuelle, mais celui de Словене, Словѣни. Ce dernier mot n'est pas dérivé de Слава, mais plutôt de Слово, « parole ». Les Slaves voudraient donc dire « les peuples qui possèdent la parole, » par opposition aux autres peuples en général qu'ils appellent indistinctement Нѣмцы, « muets », c'est-à-dire les peuples qui ne parlent pas la langue slave. Encore aujourd'hui les peuples de race slave donnent aux Allemands l'épithète de Нѣмцы, « muets » parceque ces derniers ne parlent pas et n'entendent point l'idiôme slave. — Cf. Sur l'origine des Slaves, S. Solowiof, *Histoire de la Russie depuis les temps les plus reculés* (Moskou, 1857, en russe), T. I, ch. 3, pg. 44 et suiv.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 94. — En 580, une armée d'Avares (Ménandre, *Exc. leg.*, pg. 126-129) ou Obres, Обры (Chronique slave de Nestor, P. I, pg. 5) auxquels s'étaient joints des Slaves et des Lombards (Aboulpharadj, *op. cit.* pg. 94), franchit le Danube, près de Singidon (Belgrade) et marcha

A la même époque, Tibère déclara César, Maurice son gendre qui était grec[2], et le fit marcher contre la Perse[3]. Arrivé sur les frontières, il trouva le pont, jeté sur le grand fleuve, détruit par les Perses, mais on attribua (cette destruction) à Mentour (Moundhir) le syrien[4]. Aussi il s'en retourna pour accuser Mentour auprès de l'empereur et ils s'occupèrent de tramer sa perte[5]. L'un des officiers appelé Mangana[6] (Magnus) promit de se saisir de lui, et s'étant mis à la tête d'une armée, il partit en simulant une marche contre les Perses. Il envoya aussitôt prier Mentour (Moundhir) de venir le trouver secrètement avec peu d'hommes, afin de conférer avec lui sur les affaires

---

sur Sirmium. Le chef de ces barbares, Baïan, fit faire un pont et demanda aux Romains le passage du fleuve. Cependant ce barbare qui s'était engagé à respecter les terres de l'empire, trompa les Romains, et demanda avec audace la remise de Sirmium entre ses mains. En même temps il cerna la ville, en disant qu'elle lui appartenait (Ménandre, *op. cit.*, pg. 129-130).

[1] Cf. Ménandre, *Exc. leg.*, pg. 130-132, 174 et suiv. — Les Lombards sont appelés par les Syriens, ܠܘܓܒܪ̈ܕܝ, et par les Arméniens Լունկվարտ. Cette nation germanique occupa primitivement la Scandinavie (Paul Diacre, I, 2), et elle s'avança peu à peu des bords de l'Elbe et de l'Oder jusqu'au Danube (W. Lazius, *de migr. gent.*, liv. XII); puis elle passa en Italie, en traversant les Alpes Juliennes, et là elle fonda un empire assez puissant.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 94. — Tibère nomma César Maurice le 5 août 582.

[3] En 578, Tibère chargea Maurice, commandant de la garde impériale (Th. Simocatta, III, 15) de marcher contre les Perses qui avaient vaincu le général Justinien en Arménie, et qu'il était chargé de remplacer.

[4] Ce passage fait sans doute allusion à la conduite équivoque que tint Moundhir en 580 (voy. note 2, pg. 211). Maurice en apprenant cette trahison qui bouleversait tous ses plans, brûla ses vaisseaux qui le suivaient sur l'Euphrate et se porta au devant de l'ennemi qu'il rencontra à Callinique, où il remporta sur Adaarmanès, général d'Hormisdas, une éclatante victoire.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 90 et suiv. — Les historiens grecs ne disent ni à quelle époque, ni comment Moundhir tomba au pouvoir des Romains après sa trahison. Nous savons seulement qu'il fut exilé en Sicile ainsi que nous l'avons dit plus haut (voy. note 2, pg. 211).

[6] Mangana, Մանգանայ, est le même personnage qu'Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 92), appelle *Magna*, ܡܐܓܢܐ, et que les Grecs nomment Μάγνος.

de la Perse. Mentour (Moundhir) se rendit auprès de lui sans méfiance, et il fut arrêté au milieu de la nuit, pendant qu'il était occupé à boire, sans avoir de gardes auprès de lui. Il fut envoyé à Tibère et jeté en prison. A cette nouvelle incroyable, le fils de Mentour (Moundhir)[1] entreprit une excursion sur le territoire grec qu'il ravagea, en levant des trésors et des bestiaux; mais il respecta la vie des habitants. Sa première expédition terminée, il se retira; mais ayant acquis la certitude que l'on ne songeait point à mettre son père en liberté, il s'arma de courage et alla, précédé de ses ambassadeurs, trouver Tibère pour contracter une alliance perpétuelle scellée de serments et pour délivrer son père. Ayant réussi dans sa négociation, on prit de part et d'autre des engagements jurés par des serments indissolubles. L'acte d'alliance étant signé, le perfide grec Maurice, proposa à Mentour (Moundhir) de communier par les mains du clergé de Constantinople, pour prouver la sincérité de son serment et pour témoigner par là qu'il ne nourrissait aucune haîne contre eux. « Il m'est impossible, dit Mentour (Moundhir), de faire ce que tu veux, attendu que mon peuple est nombreux et qu'il me lapiderait. A vrai dire, la crainte de la mort, ne peut pas me contraindre à me rendre l'ennemi de Dieu, comme vous autres. » A ces mots, les Grecs furieux les envoyèrent dans une prison perpétuelle. Lorsque cette fatale nouvelle fut connue dans les états de Mentour, ses sujets furent consternés et blessés au fond du cœur. La discorde éclata bientôt parmi eux, et s'étant divisés en 15 partis[2], chacun élut un chef. Quelques uns de ces chefs corrompus par l'or des Perses se soumirent à leur domination, les autres se réunirent aux Chamirs, et un petit nombre accepta la suzeraineté des Grecs. Ce fut ainsi que l'impie concile de Chalcédoine devint la cause de la chute de ce magnifique royaume des Syriens[3].

---

[1] Le fils de Moundhir s'appelait Noman V Abou-Kabous, et régna de 583 à 605 de J. C. Aboulpharadj le nomme, ܢܥܡܢ. Il était chrétien (Hamza, *apud* Rasmussen, *Hist. præc. ar. reg.*. pg. 15, 38. — Ibn-Khaldoun, f.° 127), et avait eu pour précepteur Adi, fils de Zayd, qui l'aida puissamment à monter sur le trône après la captivité de Moundhir IV. (Cf. Caussin de Perceval, *Hist. des Ar.*, T. II, pg. 153 et suiv.).

[2] Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 93), dit que les Arabes se divisèrent en dix sept partis.

[3] La chute du royaume de Hîra fut déterminée par le refus que fit Noman à Kosrov Parviz, Chosroès le Petit, roi de Perse, de lui envoyer les femmes de son harem. Le monarque sassanide ordonna à Noman de venir le trouver; mais celui-ci qui redoutait la colère de Chosroès, s'enfuit dans le désert. S'étant ravisé, Noman alla trouver Chosroès à Madaïn, qui le fit jeter dans une prison où, selon les uns, il termina ses jours. Selon d'autres, Noman fut tiré de son cachot et fut condamné à être écrasé sous les pieds des éléphants du roi; c'est du moins le récit de Salama fils de Djandal:

هو مدخل النعمان بيتا سماوه
تحور القيول بعد بيت مسردق

« Par les ordres de ce monarque (Kosrov-Par-
» viz), Noman longtemps abrité sous d'élégants
» pavillons, termina son existence, sous un toit
» formé par les poitrines des éléphants. »

Noman avait régné 22 ans, et en lui finit la dynastie des Lakhmites, l'an 15 du règne de Chosroès, selon Hamza, c'est-à-dire en 605 de J. C. La dynastie des Lakhmites avait gouver-

Cependant Tibère, pénétré de la crainte du Seigneur, distribua le quart de ses biens aux pauvres et supprima les taxes dans toute l'étendue de son empire. Quelques auteurs prétendent que Tibère ne régna que pendant un an; n'en crois rien [lecteur!] car, appuyé sur le témoignage de plusieurs écrivains, nous constatons dans notre ouvrage que son règne fut de quatre ans[1]. Tibère donna en mariage sa fille Augusta à Maurice qui lui succéda sur le trône après sa mort[2]. Ce dernier était né à Arpsous (Arabissus) village de la Cappadoce[3].

Sous le règne de Maurice, Rome se révolta et se donna pour empereur un certain Karamios (Germain)[4] lequel avait fait autrefois une guerre heureuse contre la Perse et en était revenu au comble de la joie. Comme il se méfiait de Maurice, il lui envoya en présent 3,000 captifs choisis parmi ceux qu'il avait enlevés. Maurice en fut fort satisfait et consentit à ce qu'il régnât à Rome sous sa suzeraineté[5]. Maurice fit du village d'Arpsous une grande ville qui fut renversée quatre ans plus tard par un tremblement de terre. Il la rebâtit avec les plus grands soins pour la seconde fois et elle fut ruinée de nouveau par la même catastrophe. Comme cette localité était située dans l'Arménie deuxième, on dit que Maurice était arménien d'origine.

Maurice envoya Philigtion (Philippique) mari de sa sœur[6], en orient pour l'opposer aux Perses, parce qu'Ormizd (Hormisdas III) monté sur le trône après Khosrov (Chosroès I)[7] avait conquis avec ses troupes et ses tré-

---

ne l'empire de Hira 327 ans, entre l'avénement d'Amr I^er^ fils d'Adi, et la chute de Noman V (Cf. Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes*, T. II, pg. 169, 170).

[1] Tibère mourut le 14 août 582; il avait régné quatre ans et deux mois.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 94. — La fille de Tibère se nommait Constantine; elle épousa Maurice, après la mort de son père, et alors qu'il était devenu empereur (Th. Simocatta, I, 10. — Evagrius, VI, 1. — Nic. Calliniq., XVIII, 8. — Cédrénus, T. I, pg. 394).

[3] Les Arméniens disent que Maurice était arménien et natif de Oschakan, canton de Arakadzodn, province d'Ararat; mais les Grecs, et notamment Evagrius (V, 19) et les Syriens (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 92) disent qu'il était cappadocien. C'est également l'opinion de Michel.

[4] Ce personnage, beau-père de Théodose, fils de l'empereur Maurice, est appelé *Garamis* ܓܪܡܝܣ, par Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 95.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 94. — Les historiens byzantins racontent ces faits différemment. Lors de la révolte de Phocas contre Maurice, Germain beau-père de Théodose, qui était avec son gendre à Callicratias, près de Constantinople, vit arriver des soldats qui lui offrirent la couronne impériale. Celui-ci refusa et revint dans la capitale; mais Maurice le soupçonna de complicité avec eux, et Germain fut obligé de se cacher pour éviter la mort (Th. Simocatta, VIII, 8, 9. — Théoph., pg. 242. — Cédrénus, T. I, pg. 403). La conduite de Maurice à son égard, l'engagea cependant à briguer l'empire après la mort de Maurice, mais Phocas avait pris le pouvoir et Germain fut réduit à venir saluer l'usurpateur.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 95. — Philippique, né à Rome d'une famille illustre, épousa Gordia, l'aînée des trois sœurs de Maurice.

[7] Hormisdas III, succéda à son père en 579, et fut emprisonné et aveuglé, à la suite d'une conspiration qui plaça son fils Chosroès II Parviz, sur le trône de Perse.

sors, Moupharghin (Martyropolis) sur les Grecs[1]. Philippique, arrivé sur les lieux, parvint à reprendre cette ville et massacra la garnison perse[2].

L'an 8 du règne de Maurice, les Perses s'insurgèrent contre Hormisdas qu'ils aveuglèrent, et ils placèrent sur le trône Khosrov (Chosroès II) son fils[3]. Maurice déclara César, son fils Théodose, et donna à cette occasion des fêtes solennelles; ce fut le patriarche qui lui ceignit le diadême[4]. La même année, Vahram (Bahram) prince perse, chassa le roi Chosroès qui se réfugia à Édesse et envoya demander à Maurice de lui servir de père et de lui fournir des secours pour reprendre le trône. L'empereur lui donna les troupes de l'Arménie et de la Thrace, à l'aide desquelles il reconquit ses états, et il abandonna aux Grecs les villes de Dara et de Raslaïn (Rasaïn)[5]. Maurice donna en mariage à Chosroès, sa fille Marie, et la fit partir accompagnée d'évêques et de prêtres[6]. Chosroès fit bâtir en l'honneur de la fille de l'empereur, trois églises qui furent consacrées par le patriarche d'Antioche qui s'y rendit en personne et dédia l'une d'elles à la Mère de Dieu, la seconde aux Saints-Apôtres et la troisième à Saint Sarkis (Serge)[7]. Une paix universelle régnait à cette époque; mais Maurice, enorgueilli de sa prospérité, négligea l'armée et supprima les gratifications et la solde ordinaires. Il arriva alors que les Bulgares firent une excursion dans la Thrace[1]: l'armée grecque marcha contre eux et les expulsa[2]. De retour à Constantinople, elle envoya dire à Maurice: «Le Seigneur a rétabli la paix sous ton règne, cependant le soldat ne peut vivre seulement avec la paix; si nos honneurs et notre solde ne nous sont pas rendus pendant cette paix, regarde nous comme tes ennemis.» L'armée ne reçut qu'une réponse sévère, comme jadis Israël l'avait éprouvé de Roboam[3]. Alors les soldats s'adressèrent à Pétré (Pierre) frère de Maurice[4] et lui dirent: «Laisse-nous égorger l'empereur et tu régneras sur nous.» Pierre, loin de consentir à cette proposition, prévint de ce complot son frère qui se réfugia à Chalcédoine. Les troupes se mirent à sa poursuite, l'égorgèrent[5] dans cette

---

[1] En 589, les Perses s'emparèrent de Martyropolis, appelée *Մուփարկին*, *Նփրկերտ*, et *Մարտիրոսաց քաղաք* par les Arméniens, mais dont le vrai nom est Moupharghin, que les Arabes transcrivent sous la forme ميافارقين et que les Syriens écrivent ܡܝܦܪܩܛ.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 95. et suiv. — Ce fut un certain Sittas (Evagrius, VI, 14. — Th. Simocatta, III, 5), qui livra la ville aux Perses. Philippique, averti de la perte de cette place, la bloqua, mais il ne put la reprendre aux ennemis. L'empereur rappela alors Philippique et le remplaça par Commentiole qui battit les Perses à Sisarbane; mais il ne put reprendre Moupharghin (Th. Simocatta, III, 6. — Evagrius, VI, 15. — Nicéph. Callin., XVIII, 18. — Théoph., pg. 221).

[3] Simocatta (IV, 7) donne de curieux détails sur l'avénement de Khosrov-Parviz, sur les cérémonies qui eurent lieu au moment où il monta sur le trône, et enfin sur la mort d'Hormisdas, qui fut assommé dans son cachot par les gardes chargés de lui apporter sa nourriture.

[4] En 590, le 26 mars, jour de la fête de Pâques, Maurice proclama empereur son fils Théodose, alors âgé de 4 ans et demi (Simocatta, VIII, 4. — Théoph., pg. 225 et suiv. — Cédrénus, T. I, pg. 397).

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 96. — La révolte de Bahram Tchoubin, l'appui que les partisants du pouvoir royal trouvèrent auprès de Maurice, et la restauration de Chosroès sur le trône, sont des faits sur lesquels les historiens grecs se sont longuement étendus. La bataille du fleuve Balarath, en 591, fut le signal de la ruine de Bahram qui s'enfuit dans le Turkestan, et périt assassiné par les siens, à l'instigation de Khosrov-Parviz. Ce prince céda à Maurice, Dara, Nisibe et une portion de l'Arménie, (Jean Catholicos, tr. S.t Martin, pg. 57).

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 97. — Les historiens grecs ne font pas mention d'une fille de Maurice, du nom de Marie; ils disent que ce fut une chrétienne, nommée Σιρή, que Maurice donna pour épouse à Chosroès, qui la déclara reine, au mépris des lois du pays (Simocatta, V, 13). C'est cette princesse que les historiens et les poëtes de l'Orient nomment *Schirine*, et dont ils ont chanté les amours avec le roi Chosroès. (Cf. D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale, verbo*, Schirin).

[7] S.t Serges était, à ce qu'il parait, en grande vénération chez les Nestoriens de la Perse, et il semble même que Khosrov-Parviz avait, dans ce saint, en l'honneur duquel il éleva la ville de Sergiopolis, anciennement Resapa ou Rousapha, une grande confiance. Cette ville était situee au sud de l'Euphrate, dans le désert de Syrie qui conduit à Palmyre. Lors de son expédition contre Nisibe, en 591, Khosrov promit que s'il était vainqueur, il donnerait à l'é-

---

glise de Sergiopolis, une croix d'or enrichie de pierreries (Simocatta, V, 1). En 593, il invoqua S.t Serges pour obtenir de lui, que sa femme Σιρή lui donnât un fils (Simocatta, V, 14).

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 95. — Les Bulgares qui habitaient primitivement le nord de la mer Caspienne, firent une première invasion sur les terres de l'empire, à l'époque de Zénon et furent battus, en 485, par Théodose. Vers l'an 501, ils se répandirent dans l'Illyrie et dans la Thrace. Ce fut au VII^e siècle, sous le règne de Constantin IV, qu'ils se formèrent en cinq groupes: 1.° Ceux qui restèrent sur l'ancien territoire occupé par la nation; 2.° Ceux qui vinrent se fixer sur les bords du Tanaïs; 3.° Ceux qui se joignirent aux Avares et se fondirent avec eux, et ce sont ceux-là même dont il est ici question dans Michel et dans Aboulpharadj; 4.° Ceux qui se fondirent avec les Lombards dans le duché de Bénévent; 5.° Enfin, ceux qui s'emparèrent des pays situés à l'embouchure du Danube. — En 597, les Romains attaquèrent les Avaro-Bulgares; Pierre, frère de Maurice, qui marchait contre les Slaves, ne voulut point écouter leurs réclamations, et fut battu par eux (Simocatta, VII, 4. — Théoph., pg. 230-232).

[2] En 599, le khakan des Avares attaqua l'empire et s'avança dans la Dalmatie qu'il ravagea. Priscus, général romain, parvint à arrêter ses dévastations et à le repousser dans la Pannonie (Simocatta, VII, 12. — Théoph., pg. 233-234). L'année suivante, Comentiole, général de Maurice, marcha contre le khakan, et attaqua la ville située sur l'Yatrus, à l'ouest de Nicopolis, non loin du Danube. Comentiole, voyant le nombre des ennemis, prit la fuite, en abandonnant ses soldats à la fureur des Avares, qui en firent un grand nombre prisonniers (Simocatta, VII, 12-15. — Théoph., 233-235. — Cédrénus, T. I, pg. 399 et suiv). Le récit de Michel est en désaccord complet avec celui des Grecs, à moins qu'on ne suppose qu'il ait voulu parler d'une expédition antérieure, que les historiens byzantins auraient passée sous silence.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 97. — La révolte de l'armée contre Maurice avait pour cause principale la conduite de l'empereur envers les prisonniers romains captifs chez les Avares. Ce prince ayant refusé de payer leur rançon, les Avares les égorgèrent. Leurs compagnons, furieux de cette boucherie, prétextèrent de ne pas vouloir tenir garnison en Esclavonie, au de là du Danube, et se mutinèrent. Leur général Pierre, frère de l'empereur, n'ayant pu les contenir, laissa Phocas se mettre à leur tête, et bientôt cette armée rebelle marcha sur Constantinople (Simocatta, VIII, 6-8. — Théoph., pg. 239-241).

[4] Pierre, frère de Maurice, était maître de la milice, duc de Thrace et curopalate. Ce n'est pas à lui que les soldats révoltés offrirent la couronne, mais à Germain, beau-père de Théodose, fils de l'empereur, comme nous l'avons dit (note 5, pg. 214).

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 97. — Maurice et ses fils s'étaient réfugiés dans l'église de S.t Autonome, sur la Propontide, quand arrivèrent les sicaires envoyés par Phocas, pour les arrêter. On les conduisit à Chalcédoine, et là Maurice fut décapité avec ses fils Tibère, Paul, Jean, Justin et Justinien. Quelques jours

ville et proclamèrent empereur le général Phocas[1]. Maurice avait régne vingt ans[2]. En apprenant l'assassinat de Maurice et de sès fils, le roi de Perse concut un vif chagrin; il prit le deuil et pleura l'empereur pendant plusieurs jours avec toute la Perse[3]. Puis s'adressant à ses principaux officiers, il leur dit: « Qui de vous pourra venger sur les Grecs le sang de Maurice et afin de soulager mon cœur, rendre aux mânes de ce prince les mêmes honneurs qu'il a rendus lui-même à la Perse, en rétablissant mon trône ébranlé ? » Un perse appelé Romizon[4] s'avança: « J'irai, si tu le permets, et j'inonderai de sang le pays des Grecs. » Le roi Chosroès, au comble de la joie, lui dit: « J'ai confiance en toi, car tu es brave et habile; tu réussiras; et maintenant change ton nom de Romizon en celui de Schahrbarz (Schahr-Baz)[5]. » Le roi lui remit alors le commandement de toutes les forces militaires de la Perse, et ce général entreprit une expédition dans la Mésopotamie, s'empara de Dara, de Raslaïn (Rasaïn) et de Merdin où il établit ses quartiers d'hiver. Ensuite il prit Harran, Alep et Antioche. Les habitants lui rendaient volontiers leurs villes, parce qu'il ne faisait aucun mal à personne, si ce n'est aux Grecs et aux Romains[6].

La huitième année de Phocas, la Mésopotamie tout entière était déjà au pouvoir des Perses. De là, ceux-ci envahirent la Cappadoce, le pays d'Ancyre et l'Asie, et s'avancèrent jusqu'à Chalcédoine, en répandant des flots de sang et en proclamant que la suzeraineté de ces pays appartenait de droit à Chosroès, comme fils adoptif de ce Maurice et heritier de son empire[7].

L'empereur Phocas, lâche et efféminé, fit mettre à mort sur un simple soupçon, plusieurs généraux[8] et se rendit ainsi odieux à tout le monde. Il y avait en ce temps-là en Afrique deux illustres et vaillants patriciens, dont l'un

---

après, Théodose fut mis à mort avec son oncle Pierre, Comentiole et d'autres officiers de Maurice (Simocatta, VIII, 11-15. — Théoph., pg. 243-245. — Nicéph. Call., XVIII, 40-42, — Cédrénus, T. I, pg. 403-405).

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 97. — Phocas fut couronné le 23 novembre 602. Il fit couronner Léontia sa femme, à laquelle il conféra le titre d'*augusta*. (Simocatta, VIII, 10-11. — Théoph., pg. 243).

[2] Maurice mourut à 63 ans, le 27 novembre 602.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 97.

[4] Romizon est appelé Ρομιζάνης par les Grecs, et ܪܘܡܝܙܢ par les Syriens. (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 99).

[5] Schahrbarz veut dire, selon Aboulpharadj (*Chron. syr.*, pg. 99), « un sanglier sauvage », ܚܙܝܪܐ ܒܪܐ, mais il orthographie ce nom ܫܗܪܒܪܐ. Les Byzantins l'écrivent Σάρβαρος, Σαρβαναζᾶς, Σαρβαραζᾶς.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 97-98. — Théophane, pg, 245.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 98. — Théophane, pg. 245. — Jean Mamigonien, *Hist. de Daron*, en arménien, pg. 21). C'est durant cette nouvelle guerre des Grecs et des Perses que Chosroès marcha en Arménie; mais son général Mihran fut défait par Mouscheg le Mamigonien, prince de Daron, et l'expédition se termina sans profit pour les Perses.

[8] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 98. — Outre les membres de la famille de Maurice, Phocas fit tuer Constantin Lardys, Comentiole, Georges et Présentinus (*Chron. pasc.*, pg. 379. — Simocatta, VIII, 13). Plus tard, il fit périr par le supplice du feu, Narsès, général qui s'était distingué dans les guerres de Perse (Théophane, pg. 245-246).

se nommait Grégoire et l'autre Héraclius[1]. Tous deux résolurent de concert la mort de Phocas. Ayant rassemblé des troupes, ils en donnèrent le commandement à leurs fils qu'ils expédièrent, selon le caprice du sort, l'un par mer et l'autre par terre[2]. En même temps, ils adressèrent des proclamations à la cour et dans la ville pour qu'on mît Phocas à mort, et que celui des deux qui arriverait le premier fût élu empereur, et que celui qui arriverait le second fût nommé César du premier. Le sort voulut que le fils d'Héraclius, qui portait.le même nom que son père, partit par mer. Favorisé par un bon vent, il arriva le premier. Les constantinopolitains ayant pris connaissance de la proclamation, massacrèrent immédiatement Phocas et placèrent sur le trône Héraclius, homme brave et très-prudent[3]. Satisfaites de ce choix, l'armée et la capitale restèrent calmes.

Cependant Chosroès, roi de Perse, qui avait conquis la Mésopotamie, y envoya des évêques nestoriens et chalcédoniens dont le chef s'appelait Akhchimia. Les orthodoxes refusèrent de les recevoir et supplièrent le roi de ne point altérer la foi qu'ils tenaient de leurs pères. Chosroès accéda à leur prière, rappela les évêques qui, à leur tour, sollicitèrent le prince de faire venir en sa présence les chefs (des orthodoxes) et de se faire rendre compte des motifs de leur refus. Le roi, depuis de longues années, se plaisait à rechercher les causes de dissidence qui déchiraient le christianisme. En conséquence, il manda auprès de lui les dignitaires et les hommes instruits de l'Arménie et de la Syrie. Nersès le Grand, catholicos des Arméniens[4] et Athanase, patriarche des Syriens orthodoxes[5] avec Sévérien son frère[1], se rendirent à cette invitation. Les Armeniens et les Syriens se voyant convoqués de la sorte, s'en réjouirent et rendirent grâces à Dieu. Après un long examen par demandes et par réponses, les nestoriens et les chalcédoniens furent vaincus par la vérité. On en fit un rapport au roi qui manda en sa présence les membres de l'assemblée, et leur tint ce langage: « Expliquez-moi la cause de l'animosité qui vous divise, de manière que je puisse la comprendre? » Les nestoriens et les chalcédoniens lui répondirent: « Nous professons le Christ Dieu éternel qui s'incarna à un moment donné, pour le péché de la nature humaine. Mais nous autres, nous soutenons en particulier qu'il y avait en lui deux natures, et comme ce fut l'homme qui pécha, ce fut aussi l'homme qui mourut, tandis que Dieu, exempt de péché, ne mourut pas. Cependant nos adversaires n'attribuent à Dieu et à l'homme qu'une seule nature qu'ils disent être morte sur la croix, puis ressuscitée et montée au ciel. » Les orthodoxes dirent: « C'est une question grave qui jadis a été soigneusement examinée et confirmée par les conciles et par les princes; nous sommes restés fidèles à cette doctrine que nos adversaires ont reniée depuis. » Le roi s'adressant (aux orthodoxes) reprit: « Quels sont les princes qui ont confirmé votre croyance? » — « Ce sont, répondirent-ils, le grand Constantin et le grand Théodose, puis Théodose le jeune, fils d'Arcadius. » — « Et Marcien n'était-il pas un empereur, répliquèrent les chalcédoniens, et son concile, le comptez-vous pour rien? » — « C'était justement celui-là même, continuèrent les orthodoxes, qui a révoqué les conciles précédents, et nous ne l'admettons pas. » Le roi dit alors aux chalcédoniens: « Je comprends que vous êtes vaincus par vos propres livres, vous qui préférez (le concile) de Marcien, et moi aussi je ne puis pas tenir ce prince pour l'égal des monarques ci-dessus rappelés. D'ailleurs je tiens pour indubitable que la mort d'un homme ne peut pas opérer le salut. Celui qui consentit à s'incarner ne voudra point, comme je le suppose, être partagé [en deux natures]. Quand j'étais dans la Mésopotamie, j'ai entendu soutenir de semblables controverses par vos deux partis. Mes soldats qui étaient tombés malades furent guéris par les mains de ceux qui ont été proscrits par Maurice, parce qu'ils avaient professé que Dieu était mort. De plus mes soldats me racontèrent le miracle suivant: « Nous étions entrés dans une église remplie de chrétiens au moment où le prêtre disait la messe; nous égorgeâmes cette multitude sans que le prêtre fît un mouvement ou tournât les yeux vers nous. Frappés d'étonnement, nous vîmes du pain mis en morceaux, suffisant pour trois personnes et trempé dans du vin destiné à être distribué à 500 individus que nous avons passés au fil de l'épée. Nous avons maltraité le prêtre en lui demandant: « Que signifient ce pain et ce vin? » Il nous a répondu: « C'est le Corps et le Sang de mon Dieu qui est mort pour moi. » Aussitôt nous le forçâmes à consommer le tout; puis l'ayant tué, nous lui ouvrîmes le ventre, mais nous n'y trouvâmes rien. Cet événement se passa dans le pays de Mentour (Moundhir), où cette croyance est populaire[1]. » Quant à moi, je suis fort étonné; parce que, dirent les soldats, nous interrogeâmes le même prêtre en lui demandant, si cette nourriture était spirituelle ou corporelle? Il nous répondit qu'elle était spirituelle et il disait vrai. » Or j'approuve [moi Michel], ce qu'on vient d'entendre. De pareilles paroles ne venaient pas au surplus de lui, mais de Dieu, comme cela arriva à Pharaon, à Nabuchodonosor et à Balaam.

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 98. — Héraclius, exarque d'Afrique, avait pour collègue ou adjoint son frère Grégoire ou Grégoras. Ils étaient fils d'Héraclius, patrice et préfet d'Afrique sous Maurice.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 98-99. — Le fils de l'exarque Héraclius, portait le même nom que son père, et le fils de Grégoire s'appelait Nicétas.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 99. — Crispus, gendre de Phocas fut l'âme du complot tramé contre l'empereur, complot qui échoua par suite de la révélation de l'un des conjurés. Phocas, informé de l'arrivée de la flotte d'Afrique, voulut se défendre; mais sa flotte fut battue par celle d'Héraclius. Phocas fut amené devant son vainqueur, et mourut sous ses yeux, percé de coups. On brûla son corps. Héraclius prit le diadème le 5 octobre 610, et se fit couronner avec Fabia, sa fiancée, qui prit le nom d'Eudoxie (Théophane, pg. 248-250. — Cédrénus, T. I, pg. 406-407. — Nichéphore, pg. 4-5. — *Chronique pasc.*, pg. 382-383. — Zonaras. liv. XIV, T. II, pg. 80-82).

[4] Aucun catholicos du nom de Nersès n'administra le siége des Arméniens sous Chosroès II. Les patriarches qui furent contemporains de ce prince sont Moïse, Abraham I, Jean III, Gomidas, Christophore III, et Ezr ou Esdras. Il est question ici de Nersès III, le contemporain de l'empereur Constant II, puisque Michel dit que ce patriarche vivait à l'époque d'Athanase I^er^, patriarche des Syriens, que nous savons avoir occupé le siége patriarcal de l'église jacobite de l'an 594 à 643 environ.

[5] Athanase I, surnomme le chamelier, né à Samosate, était moine au couvent de Kenesrin. Il succéda à Julien, et eut pour successeur Jean I. (Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 103, 333 et suiv.).

---

[1] Sévère fut élevé par Athanase, son frère, à l'évêché jacobite de Samosate. Il fut tué, par ordre de Narsès général perse, à coups de pierres. (Cf. Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 334).

C'est pourquoi le roi combla d'honneurs et de marques de respect le grand catholicos des Arméniens, le patriarche [des Syriens] et le saint homme Sévérien. Nous avons su qu'il fit baptiser son fils en lui donnant pour parrain le patriarche des Arméniens, qu'il investit de l'administration des chrétiens de l'empire perse, et de l'autorité de consacrer leurs évêques et leurs prêtres. C'est ainsi que Dieu honore ceux qui le glorifient.

Je vais m'occuper du patriarche Athanase et de Sévérien son frère, de leur élection et de leur origine. Un habitant de Samosate, homme craignant Dieu, avait laissé en mourant, Athanase et Sévérien avec Mania leur mère. Cette femme distribua tous ses biens aux pauvres et destina ses enfants au service de Dieu. Elle les élevait dans la prière, dans la foi et dans la plus ferme espérance. Lorsqu'elle rencontrait hors de chez elle un évêque, ou des solitaires et des prêtres, elle se prosternait devant eux et sollicitait leurs bénédictions en disant: « Faites le signe de la croix sur moi. » En même temps, elle étendait les bras, recueillait leur bénédiction comme quelque chose de matériel, l'emportait et appelant ses fils auprès d'elle, la répandait sur leurs têtes. Comme ses enfants lui demandaient: « Qu'est-ce cela, ma mère? » Elle leur répondait: « Mes enfants, c'est la bénédiction que j'ai reçue pour vous des saints hommes de Dieu, recevez-la et gardez-la avec le respect du Seigneur. » Elle les plaça d'abord dans une école et peu après, elle les envoya au couvent de saint Jean. Parvenu à l'âge mûr, l'un d'eux Athanase fut chargé de garder les chameaux[2] du monastère et de faire transporter les provisions sur leur dos.

---

[1] Le roi fait allusion à l'expédition qu'il dirigea contre Noman V, roi de Hira (Caussin de Perceval, *Hist. des Arab.*, T. II, pg. 164 et suiv.).—On désignait indifféremment le royaume de Hira et les princes de la dynastie Lakhmide, sous le nom de *En-Nomânoûn* et d'*En-Naôma*, et le plus souvent sous le nom de royaume d'*El-Mamadhira*, c'est-à-dire « royaume de Nomân et de Moundhir, » à cause de la fréquente répétition de ces noms dans la liste royale.

[2] C'est de là qu'est venu son nom de chamelier, ܓܡܠܐ.

En ce temps-là, le patriarche des orthodoxes mourut. Une multitude de moines se réunirent au célèbre monastère dit de Roudsaph, afin d'élir, d'après l'ordre de Dieu, un nouveau patriarche. On choisit trois personnes et on inscrivit leurs noms sur trois papiers. On écrivit ensuite le nom du Christ sur un quatrième et on renferma le tout dans des boulettes de cire; puis on les couvrit et on les plaça sur l'autel. On pria toute la nuit et on récita la messe sur ces noms. Après la messe, on ouvrit l'une des cires d'où sortit le nom du Christ. On choisit de nouveau trois autres personnes et on répéta le premier procédé; le nom du Christ en sortit pour la seconde fois. La troisième épreuve ayant encore amené le nom du Christ, on fut convaincu que le Seigneur n'agréait personne d'entre tous les candidats. On ajoutait le nom du Christ à ceux des candidats pour le cas où, après la sortie de la première boule renfermant le nom de l'un des trois candidats, la boule suivante donnerait le nom du Christ, ce qui signifierait que le premier était élu et approuvé par le Christ. Toutefois si le nom de l'un des deux candidats restant, sortait, il n'était pas admis, comme n'ayant pas reçu la confirmation du Christ. Si c'était le nom du Christ qui sortait tout d'abord, c'était un signe que le Christ seul était pontife, car tous les candidats étaient indignes. Cependant l'assemblée consacra trois veilles consécutivement en prières et en versant des larmes devant Dieu. Le Christ parut alors sur l'autel et dit: « Demain au moment où les portes s'ouvriront, je vous enverrai un homme du nom d'Athanase, c'est lui qui est digne [du patriarcat]; il est suivi par des chameaux, et vous le reconnaîtrez à ce signe. » Le fait se réalisa; l'assemblée ravie, continua à prier en attendant l'accomplissement de cette promesse. Dès l'aurore, Athanase se trouvait déjà à la porte. On l'interrogea; il dit son nom, ce qui les combla de joie; toutefois ce fut à force de pressantes prières et en le menaçant de la crainte de Dieu, qu'il consentit à ce qu'on le consacrât.

L'ordination terminée, il supplia les larmes aux yeux l'assemblée en disant: « Je vous conjure par l'amour du Christ de tenir mon sacre secret, et de me permettre de me rendre dans ce costume à mon monastère, afin d'accomplir cette année qui va finir bientôt. » On consentit à sa prière, mais l'affaire ne fut pas tenue cachée. Ensuite, on alla à sa recherche et on le découvrit. Son nom fut illustré par des miracles éclatants. Son frère acquit de même la réputation d'un saint et d'un homme admirable. Ils étaient très-estimés aussi par les habitants de l'Arménie, par les grands et par les petits.

Cependant Héraclius le grec, fils d'Héraclius, monté sur le trône la 21ᵉ année du règne de Chosroès roi de Perse, lui envoya dire: « Signe la paix avec nous, rappelle tes troupes, car Phocas meurtrier de Maurice est mort et nous ne t'avons point offensé[1]. Chosroès méprisa ces offres et aussitôt même il se rendit au secours de ses troupes à Césarée d'Arménie où il massacra un nombre considérable de Grecs, et puis il se retira[2].

L'année quatrième du règne d'Héraclius, Schahrbarz (Schahar-Baz) de son côté, soumit Damas à l'autorité de la Perse, et l'année suivante il réduisit la Galilée[3]. La sixième année du règne d'Héraclius, il s'empara de Jérusalem, où il massacra 90,000 personnes, et réduisit en captivité le reste de ses habitants[4]. D'abord il ne fit aucun mal aux Juifs qui achetant les Chrétiens à vil prix, les massacraient. Mais plus tard il fit tuer tous les Juifs de Jérusalem et des districts[5]. En outre il s'empara de la portion de la Croix du Christ qui, d'Antioche, avait été transportée à Jérusalem, et il l'envoya en Perse avec Zacharie patriarche de cette ville, pour la servir avec honneur[6]. Un an après, Schahrbarz (Schahar-Baz) fit une expédition en Égypte qu'il soumit, avec toute la Lybie jusqu'aux frontières des Couschans (Éthiopiens), à la domination de la Perse[7]. La même année, Chosroès envoya son général Schahin dans la Cilicie(?), dont il s'empara et d'où il revint en Perse, chargé d'un riche butin. Il emporta jusqu'à des colonnes de marbre et des vases d'airain[8]. Héraclius ayant proclamé Auguste son fils Constantin, l'envoya contre les Perses; mais ce prince revint sans avoir osé en venir aux mains avec eux[1]. Ce fut à cette époque que parut Mahmed (Mahomet) fils d'Aptela (Abdallah)[2] dans la ville de Ethra (Yatreb) en Arabie, pays qui s'étend depuis le fleuve Euphrate jusqu'à la mer du sud, à l'Occident depuis la Mer Rouge jusqu'à la mer des Perses à l'Orient. Les habitants s'appellent Ismaëliens à cause d'Ismaël et Sarrazins à cause de Sara[3], parce qu'Ismaël en naissant, fut regardé comme fils adoptif de Sara dont il prit le nom. Ils s'appellent aussi Agaréniens[4] à cause d'Agar et Madianites[5] a cause de Madian fils de Genthoura (Céthura). Mahomet allait de Athrab (Yatreb) en Égypte et en Palestine pour faire du commerce[6]. Là il fit la connaissance des Juifs qui lui apprirent les lois et la croyance en Dieu et qui lui donnèrent une femme. De retour chez lui, il se mit à faire des prédications à ses nationaux. Quelques uns accueillirent ses doctrines, mais d'autres le chassèrent comme un forcené. A la tête de quelques partisans, il s'enfonça dans le désert où leur nombre s'augmenta. Avec ces gens, il faisait des incursions, pillait et emmenait en captivité les incrédules et s'attachait ceux qui avaient foi à sa mission. Les Juifs le prirent en affection, l'emmenèrent chez eux et avec son appui, ils chassèrent les troupes perses. Sa renommée s'étant répandue, beaucoup de personnes se réunirent autour de lui et ils conquirent beaucoup de provinces. L'an 936 de l'ère syrienne et 65 de l'ère arménienne, la douzième du règne d'Héraclius, son nom devint célèbre[7].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 99. — Les propositions de paix faites par Héraclius à Chosroès sont rapportées dans la *Chronique Pascale*, (pg. 387), qui nous apprend que le sénat de Constantinople remit aux ambassadeurs du roi de Perse, une lettre demandant à ce prince, comme une grâce, qu'il ne s'avançât pas sur la capitale, dans sa marche triomphante, et qu'il épargnât à la ville de Constantin les horreurs d'un siége.

[2] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 99) dit que Chosroès s'empara d'Antioche, dans la première année du règne d'Héraclius, et que son général Bahram occupa Césarée de Cappadoce, l'année suivante.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 99. — Théophane, pg. 251. — *Chr. pasc.*, pg. 385.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 99. — Théophane, pg. 252. — Cédrénus, T. I, pg. 408. — Zonaras, liv. XIV, T. II, pg. 83. — Jérusalem fut prise en 616.

[5] Idem. — Idem. — Idem. — Idem.

[6] La portion de la Croix, sur laquelle le Christ était mort, et que S^te^ Hélène, mère de Constantin le Grand avait retrouvée lors de son pélerinage aux Lieux-Saints, au dire des traditions, fut offerte par Chosroès à sa femme Σιρή, ainsi qu'on le voit dans Eutychius (*Annal.*, T. II, pg. 213). — Zacharie, et non pas Modestus, comme Nicéphore (pg. 11) l'a écrit par erreur, fut en effet envoyé en captivité en Perse, ainsi que l'attestent Théophane et Cédrénus. Pendant son absence, Modestus, abbé de S.^t^ Théodore, prit le gouvernement de l'église de Jérusalem et répara les Lieux-Saints que les Perses avaient dévastés et brûlés. (Cf. notre *Chapitre inédit de la Question des Lieux-Saints*, pg. 29).

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 99. — Nicéphore (pg. 7) dit que le général perse qui prit l'Égypte, s'appelait Σαΐτος, altération du nom de Schahin.

[8] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 99. — Schahin, ܫܗܝܢ, vint mettre le siége devant Chalcédoine. C'est le même personnage dont il a été question dans la note précédente et que les Grecs appellent tantôt Σαΐτος et tantôt Σαήν (Nicéph., pg. 7. — *Chron. pasc.*, pg. 386). — Le nom de la Cilicie, que les copistes de la version arménienne de la Chronique de Michel ont donné dans ce passage, est une erreur de transcription. Il est évident qu'il y avait dans le texte original de notre auteur ܩܠܩܕܘܢܐ, Chalcédoine, qu'on lit également dans Aboulpharadj.

---

[1] Héraclius-Constantin naquit le 3 mai 612, et fut proclamé empereur le 22 janvier 613. Ce fut, dans les années 615 et 616, qu'eurent lieu les ravages des Perses en Orient; et seulement en 622, qu'Héraclius fit sa première expédition en Perse. Or à ce moment, le fils d'Héraclius avait dix ans, et il est impossible d'admettre que ce jeune prince ait exercé un commandement à l'époque dont il s'agit.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 101. — L'apparition de Mahomet ne date pas du jour de sa naissance le 12 du mois de *Rebi* 1^er^, de l'année de l'Eléphant, qui correspond au 29 août 570 de notre ère (Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes*, T. I, pg. 283), mais de l'an 611, époque à laquelle il révéla sa mission, et récita à ses auditeurs des *surates* du Koran qu'un ange était censé lui apprendre (Koran, *Sour.*, 75, *v.* 17; 87, *v.* 6; 96, *v.* 1 et suiv.). — La ville de Yatreb porta plus tard le nom de « ville du prophète » مدينه النبى, et plus simplement Médine.

[3] L'étymologie que Michel donne ici des Sarrazins, en grec *Σαράκηνοι* est erronée. Cette appellation, sous laquelle on avait coutume, dans le moyen-âge, de désigner les Arabes et en général les Musulmans, vient tout simplement du mot شرقى, *oriental*, par opposition au mot مغربى, *occidental*. Ce sont les Grecs, les Juifs et les Occidentaux qui se sont surtout servis de cette appellation de Sarrazin, pour désigner les Musulmans, et qui n'a jamais été employée par les Arabes, en parlant d'eux-mêmes comme nation.

[4] L'appellation d'Agaréniens donnée aux Arabes se trouve seulement chez les écrivains chrétiens, syriens, arméniens et grecs.

[5] Les Madianites ont souvent été pris pour des Ismaëlites, et on trouve cette confusion dans le Livre des Juges. Le pays des Madianites était situé dans l'Arabie proprement dite, ce qui fait qu'on les a rattachés par erreur aux peuples de race arabe.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 101. — Sur le voyage de Mahomet en Syrie, voir les détails donnés par M. Caussin de Perceval, dans son *Essai sur l'Hist. des Arabes*, (T. I, pg. 319 et suiv.) où ce savant raconte, d'après Maçoudi, l'entrevue de Mahomet avec le moine *Djirdjis* ou Georges, qui lui aurait prédit son avenir et sa célébrité.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 101 et

Vers cette époque, la moitié du soleil s'éclipsa aux mois d'Arek de l'automne jusqu'au mois de Kaghotz de l'été, et l'on crut qu'il resterait de la sorte et qu'il ne reviendrait plus à son état habituel[1].

L'année quinzième du règne d'Héraclius[2], les Perses conquirent l'île de Rhodes, et allèrent camper ensuite devant Constantinople[3]. Ils envahirent la Thrace et les pays occidentaux, en sorte que Constantinople fut cernée durant une année et le désespoir régnait partout. Cependant la Providence fournit aux Chrétiens un moyen de se relever de leur démoralisation, grâce à un événement dont voici le récit: On rapporta au roi de Perse que Schahrbarz (Schahar-Baz) enorgueilli de ses succès avait tenu ce langage: L'effeminé Chosroès entouré de ses concubines et de chanteuses est sans cesse plongé dans l'ivresse, et il ne doit plus songer que je lui remette les territoires conquis par moi au prix de nombreux efforts. » Chosroès transporté de colère, expédia une lettre à Garadoghan[4] son général en second, en lui prescrivant qu'aussitôt apres la réception de cette lettre, il fasse trancher la tête à Schahrbarz (Schahar-Baz) et qu'il la lui expédiât. Cette lettre étant tombée aux mains des serviteurs d'Héraclius, fut remise à l'empereur qui en fit part secrétement à Shahrbarz (Schahar-Baz). Celui-ci vint en cachette trouver Héraclius, lui fit le serment d'être son fidèle allié, puis ayant pris la lettre, il en changea le sens, en y ajoutant ceci: « Mes fidèles Schahrbarz (Schahar-Baz) et Garadoghan: à la réception de cette lettre, vous ferez trancher la tête à 300 dignitaires dont les noms sont tels et tels. » Il y ajouta les noms, puis il communiqua cette fausse missive à ces officiers et à Garadoghan, qui, indignés contre Chosroès, firent la paix avec Héraclius, et puis ils rentrèrent en Perse[5].

---

162. — Caussin de Perceval, *Hist. des Arab.*, T. I, pg. 321 et suiv. — Reinaud, *Notice sur Mahomet*, pg. 4 et suiv.

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 101), ajoute qu'à la suite de ce phénomène, arrivé en 623, une peste violente se manifesta en Palestine et fit mourir beaucoup de monde.

[2] La 15e année du règne d'Héraclius, commença le 5 octobre 624.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 99. — Schahar-Baz assiégeait Chalcédoine pendant que Héraclius faisait sa dixième campagne en Perse, qui fut couronnée par la victoire du Zab, qu'il gagna le 12 novembre 627. (Théophane, pg. 266). Il est bon de remarquer que les Byzantins rapportent que les Avares, avec d'autres barbares, assiégeaient en même temps Constantinople (Georges de Pisidie, pg. 194. — *Chron. pasc.*, pg. 392 et suiv.).

[4] Ce général est appelé par les Syriens, ܩܪܕܝܓܐ, et par les Byzantins *Καρδαρηγας*, mais Théophane (pg. 269) fait observer que ce nom n'est pas une appellation, mais un nom de dignité militaire en Perse, peut-être l'équivalent de la fonction que les Grecs donnaient au lieutenant du général en chef, *συστράτηγος*, ce qui est ici précisément le cas pour *garadoghan.*

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 99 et suiv. — Cette affaire est racontée d'une manière différente par les écrivains grecs. Chosroès, étant battu et mis en fuite en 628 par Héraclius, écrivit à Schahar-Baz, alors occupé au siége de Chalcédoine, de venir le secourir avec son armée. Héraclius intercepta la lettre, et en fit fabriquer une autre, dans laquelle Chosroès était censé dire à Schahar-Baz, qu'il avait battu Héraclius et qu'il l'engageait à continuer le siége. Trompé par cet artifice, Schahar-Baz se conforma au texte de la fausse missive, et Chos-

L'empereur Héraclius envoya ses ambassadeurs au khakan souverain du Nord[1], en lui proposant sa fille Eudoxie[2] en mariage et en lui demandant en même temps une armée de 40,000 cavaliers pour marcher contre la Perse. Le khakan agréa sa demande et promit d'expédier les troupes demandées, par la porte Caspienne[3], en disant: « J'ai aussi mes raisons pour marcher contre la ville de Païdacaran[4] afin de la détruire[5].

A cette nouvelle, Héraclius se rendit en Arménie à la rencontre de l'armée du Nord, afin de marcher avec elle contre la Perse. Chosroès, en apprenant l'alliance de ces deux peuples, réunit une armée qu'il envoya sous le commandement de Rouzi-Pakan[6] contre Héraclius. Celui-ci ayant fait sa jonction avec ceux du Nord, s'avança et livra bataille à Rouzi-Pahan qu'il défit complétement[7]. A la nouvelle de cette défaite, Chosroès se réfugia à Sacartha,

---

roès, furieux de se voir abandonné par un général sur lequel il comptait le plus, ordonna à l'un de ses officiers d'aller trouver Garadoghan, de lui commander de tuer Schahar-Baz, et de ramener l'armée en Perse. Cet officier fut pris et conduit à Constantinople, où le fils de l'empereur le retint, et fit demander à Schahar-Baz une entrevue pour lui remettre la lettre, et une autre fausse donnant l'ordre de tuer 400 officiers de son armée. Schahar-Baz retourna au camp, excita une sédition contre Chosroès, et après avoir signé avec le fils de l'empereur un traité, l'armée perse rentra dans son pays pour détrôner le roi (Théophanes, pg. 269 et suiv.).

[1] Le roi dont il est ici question est le khakhan des Khazars, peuple de race finnoise (Abel-Rémusat, *Recherch. sur les langues tatares*, T. I, pg. 315 et suiv.). Quelques auteurs ont cru que les Khazars étaient de race tatare, parce que leur chef portait un titre en usage chez les Turcs orientaux, et qu'ils venaient des régions de la Sarmatie asiatique. (Théophanes, pg. 263. — Cédrénus, T. II, pg. 415). — Le titre de khakhan, en mongol, ᠬᠠᠭᠠᠨ, en syriaque, ܩܐܓܢ, en arménien խաքան, et en grec *Χαγάνος*, veut dire « khân suprême » et répond à peu près au titre d'empereur.

[2] Eudoxie fut en effet fiancée à Ziébel, *Ζιεβήλ*, qui gouvernait la nation des Khazars, sous l'autorité du khakhan. On peut lire, dans Théophanes (pg. 264) et dans Nicéphore (pg. 11), le récit de l'entrevue d'Héraclius et de Ziébel, dans la Géorgie, à la suite de laquelle, une alliance fut conclue entre les Romains et les barbares.

[3] La porte Caspienne, *Κάσπιαι πύλαι*, ou défilé de Derbend, sur le bord occidental de la mer Caspienne. Ce défilé a reçu différents noms, comme porte ou défilé de Djor, Ճոր, chez les Arméniens; porte des Alains, des Huns, de Bahl ou Parthe; les Turks et les Tatars le désignent sous le nom de دمير قاپو, « porte de fer. » (Cf. *Géographie arménienne* de Vartan, dans le T. II des *Mém. sur l'Armén.* de S.t Martin, pg. 412-413 et suiv. — Procope, *Bell. Goth.*, IV, 3).

[4] Païdagaran, ville principale de la province de ce nom, qui est située à l'extrémité orientale de l'Arménie, (S.t Martin, *Mém. sur l'Armén.*, T. I, pg. 153-155). Les Arméniens appellent aussi de ce nom la ville de Tiflis (Vartan *Géogr.*, dans les *Mémoires* de S.t Martin. T. II. pg. 424-425. — Thomas de Medzop, édit. Chahnazarian, pg. 207.

[5] Le même fait est rapporté par Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 100.

[6] Ce général est appelé par les Syriens, ܪܘܙܒܗܢ (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 101), par les Arabes روزبيعان (Elmacin, *Hist. Sarrac.*, pg. 13-14) et par les Grecs *Ῥαζάτης* (Théophanes, pg. 265).

[7] Il s'agit dans ce passage de la célèbre bataille du Zab, qui livra à Héraclius une partie de la Perse, en 627. (Théophanes, pg. 266 et suiv. — *Chr. pasc.*, pg. 398–402. — Cédrénus, T. I, pg. 417-419. — Nicéphore, pg. 12-14. — Zonaras, liv. XIV, T. II, pg. 84. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 100). Cette bataille eut pour résultats de permettre à l'armée romaine de piller la forteresse de Astaguerd ou *Arthémita* (d'Anville, *Mémoir. de l'Acad.*

l'une de ses forteresses[1]. Schirine (Siroès) son fils, qui était alors en prison, fut délivré par les Perses, tua son père et monta sur le trône[2].

Héraclius revint à Ninive pour y passer ses quartiers d'hiver[3]. Là Schirine (Siroès) lui envoya des ambassadeurs pour demander la paix à laquelle il consentit[4]. Ensuite l'empereur expédia Théodorigé (Théodore) son frère à Édesse dans la Mésopotamie, mais les habitants juifs de cette ville s'opposèrent à son entrée: il prit cependant cette ville et y massacra un nombre considérable de Juifs.

Héraclius se rendit à Théodosiopolis (Erzeroum) où il fit chanceler la foi des Arméniens, à cause de l'ignorance d'Ezr (Esdras)[5] leur chef, mais point aussi complétement qu'il se le proposait; car Dieu s'était souvenu des sueurs du martyr Grégoire[6]. Puis l'empereur revint à Édesse, où le clergé

---

des Inscript. et B. L., T. XXXII, pg. 569 et suiv.) qui renfermait les trésors des Chosroès, depuis que, sur la foi d'un astrologue, il avait abandonné sa capitale, Ctésiphon, dont le séjour devait, croyait-il, lui être funeste.

[1] Sacartha, appelée ܣܩܘܬܐ par Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 101), est un nom de lieu vraisemblablement altéré. — Chosroès s'enfuit d'abord à Ctésiphon, passa le Tigre, pour se fixer à Guédéser, *Γουεδεσήρ*, appelée par les Grecs, Séleucie du Tigre (Théophanes, pg. 269). Le traducteur latin de Théophanes, nomme cette ville *Guésar* (*Hist. misc.*, liv. 18, *apud* Muratori, T. I, P. I, pg. 128-131) qui paraît être le nom arabe قصر, *Kasr*, « château », appellation commune à beaucoup de localités en Orient.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 100. — Siroès, appelé par les Perses, *Schirouch*, et aussi Cabad, fils aîné de Chosroès II, que son père retenait en prison, parvint à s'échapper au moyen d'un ordre contrefait, fit périr ses frères, et jeta son père en prison, où il le fit mourir de faim en 628. (Théophanes, pg. 270-271. — Thomas de Maraga, *apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T, III, pg. 92). Siroès ne régna qu'un an.

[3] Selon Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 100), Héraclius vint hiverner à Édesse; mais la *Chronique pascale* dit que ce fut à Gandzak, que l'empereur établit ses quartiers d'hiver (pg. 400-401).

[4] *Chron. pasc.*, pg. 398-400. — Nicéphore, pg. 14-15. — Théophanes, pg. 272-273. — Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 100-101. — Héraclius, dans une dépêche spéciale rapportée en partie dans la *Chronique Pascale*, et qu'il adressa au sénat de Constantinople, racontait les révolutions de Perse, la mort tragique de Chosroès et l'élévation de Siroès. Si cette lettre eût été complète, car le manuscrit de la Chronique pascale est mutilé à la fin, on y aurait lu sans doute le texte du traité signé entre Héraclius et le parricide Siroès, en 628.

[5] Ezr ou Esdras monta sur le siége patriarcal de l'Arménie en 628. Il succéda à Christophore III, et fut remplacé par Nersès III, en 640. Esdras avait rassemblé à Théodosiopolis (Erzeroum) un concile pour complaire à l'empereur et mettre fin aux divisions qui séparaient les chrétiens, à propos du concile de Chalcédoine. Ce prélat parvint à rétablir l'union, mais au départ d'Héraclius, la conduite du patriarche fut désapprouvée par son clergé, qui refusa d'admettre les décisions et les actes du concile. Il existe, dans la bibliothèque du monastère patriarcal d'Edchmiadzin, un manuscrit renfermant une relation du concile d'Erzeroum, que M. Brosset a signalé dans ses *Rapports sur un voyage en Arménie et en Géorgie* (3^e^ *Rapp.*, pg. 24). L'historien de la Siounie, Étienne Orbélian a donné les détails les plus circonstanciés sur Esdras et le concile de Théodosiopolis (ch. XXVIII, trad. de M. Brosset, pg. 71 et suiv.).

[6] S.^t^ Grégoire l'Illuminateur, premier patriarche de l'Arménie, est appelé martyr par Michel, à cause des souffrances que Tiridate, roi de ce pays, fit endurer à ce personnage. L'historien Agathange a longuement raconté le martyre de S.^t^ Grégoire. Il existe dans les ruines du couvent de Khorvirab en Arménie, un puits qu'on dit être le lieu où fut enfermé Saint

tout entier se porta à sa rencontre, parce que les moines des couvents bâtis sur les montagnes, descendirent tous et allèrent se mêler aux citadins, dont le chiffre s'élevait à 90,000 personnes. L'empereur se montra pour eux plein de prévenances et il honora tous ces saints personnages, en disant: « Bien qu'ils soient partisans d'une seule nature, nous ne devons pas cependant nous priver de leurs prières. » Il fit son entrée le jour de Noël, et s'étant rendu dans l'église de Sainte-Sophie, il fit des offrandes à l'église et au clergé. Au moment où l'on célébrait la messe, il demanda la communion. Alors l'archevêque Isaïe s'avançant, lui dit: « Maudis d'abord la lettre de Léon et le concile de Chalcédoine. » L'empereur irrité, sortit de l'église en emportant les clefs, et la messe terminée, il en fit chasser tous les prêtres et il la remit aux chalcédoniens [1].

Le patriarche Athanase en compagnie de 12 évêques, — dont voici les noms: Thomas de Thermour (Thel-Mahr (?)), Basile de Hama, Sarkis (Serge) d'Aris, Jean de Guris (Cyrrhus), Thomas d'Arapolis (Hiéropolis), Daniel de Harran, Sévère de Genschri (Kinnesserim); Athanase d'Arabis, Cosmas d'Epiphanie en Cilicie, un autre Sévère de Samosate [2], Isaïe d'Édesse qui était venu lui rendre compte de ce qui s'était passé, — partit d'Antioche pour se porter à la rencontre de l'empereur au moment où celui-ci se trouvait à Membedj. Admis en audience près de l'empereur, ils lui dirent: « Ne nous contrains pas à préférer en apparence la puissance des Perses à celle des chrétiens, et ne t'efforce pas de persécuter la vérité. » L'empereur comprit ce qu'ils voulaient dire par là et il consacra douze jours à examiner avec des savants et ses conseillers, les doctrines débattues avec les orthodoxes. Toutefois la vérité triompha; puis l'empereur dit: « Nous ne trouvons aucune hérésie dans vos croyances, cependant nous conservons les nôtres [3]. »

De là, l'empereur se rendit à Antioche dont les principaux habitants et le clergé, de concert avec la suite impériale, dirent à Héraclius: « Si tu ne combats pas ouvertement leur doctrine, abhorrée autant par les Romains que par les Grecs, ton règne sera de courte durée, et Dieu ne permettra point que tu réduises à néant les efforts de tant d'hommes. » L'empereur prêta l'oreille à cet avertissement et décréta qu'on poursuivrait et qu'on tourmenterait les monophysites, qu'on leur interdirait l'entrée du palais, le droit d'avoir des cathédrales, en disant qu'après avoir converti la Grande-Arménie, qui pourrait

---

Grégoire. Des inscriptions arméniennes, placées à une époque postérieure, rappellent le séjour que fit le saint Illuminateur dans ce lieu de souffrance. Ces inscriptions ont été publiées par l'évêque Chahkhatounoff, dans sa *Description d'Edchmiadzin*, (en arménien), 2 vol., T. II, pg. 279 et 280.

[1] En arrivant à Édesse, Héraclius fit restituer aux catholiques les églises que le roi de Perse avait livrées aux Jacobites (Elmacin, *Hist. Sarrac.*, pg. 14).

[2] La plupart des prélats mentionnés dans ce passage sont cités par Assemani, (*Bibl. Orient.*, T. II, pg. 334).

[3] Cf. Théophanes, pg. 274; et Fleury, *Hist. Ecclés.*, liv. 37 et 38.

désormais me résister?» L'insensé [monarque] put croire qu'il était arrivé à corrompre l'ineptie d'Ezr (Esdras) et à le séduire, mais les vénérables monastères de l'Orient et la plus notable partie de l'Arménie, le méprisèrent ainsi que le catholicos qu'il avait trompé, au point que les traces mêmes de son impiété disparurent en même temps d'au milieu d'eux. Comme [Ezr] aima la gloire dans ce monde et non pas celle qui vient de Dieu[1] il aura ce qu'il mérite (dans l'éternité).

Cependant Schirine (Siroès) roi de Perse mourut, après avoir régné neuf mois et fut remplacé par Ardaschir (Artaxerxès III) son fils, qui occupa le trône deux ans[2]. Ce dernier fut tué par Schaherbarz (Schahar-Baz) qui lui succéda avec le consentement d'Héraclius. Mais Garadoghan ayant fomenté des troubles contre lui, Héraclius envoya des secours à Schaherbarz (Schahar-Baz) qui tua son compétiteur: son règne ne dura qu'un an, et il fut tué à son tour. Il portait aussi le nom de Khoziané. Barame, (Pourantoukht) fille de Chosroès, occupa quelques jours le trône et mourut. Elle fut remplacée par Zarmantoukht (Arzermidockt) sa sœur. Après elle Schahrori et Dabouran Khosrov; Béroze (Firouz); Zerouantoukht et Ormezd (Hormisdas III) se succédèrent et régnèrent en tout deux ans[3].

---

[1] Évang. de Jean, XII, 43.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 101. — A partir du règne d'Ardaschir III, le canon des rois Sassanides est très-peu certain, et les listes dressées par Michel, par les Grecs et par les Arabes (Cf. Caussin de Perceval, *Hist. des Arab.*, T. III, pg. 439, 456) diffèrent sur plusieurs points de celle dressée par Mirkhond (*Hist. des Sassanides*, trad. de S. de Sacy, pg. 408-415). Toutefois la liste de Michel, bien qu'altérée en certains endroits par les copistes, offre des renseignements qu'on ne rencontre, ni dans la Chronique du patriarche Nicéphore, ni dans les détails consignés dans la Bibliothèque d'Assemani (T. III, pg. 415-420).

[3] Voici le tableau comparatif des derniers Sassanides d'après des sources différentes:

	MIRKHOND.	MICHEL LE SYRIEN.	THÉOPHANES.
1.	Cabad (Schirouisch).	Schirine.	Siroès.
2.	Ardaschir.	Ardaschir.	Artaxerxès (III).
3.	Schahar-Baz.	Scharbaz.	Sarbarazas.
4.	Djevauschir.	»	»
5.	— Pourandockt.	— Barame	Borane.
6.	Tchaschinendeh.	»	»
7.	— Azermidockt.	— Zarmantoukht.	»
8.	»	Schahrori.	»
9.	Kesra (Chosroès).	Dapouran Khosrov.	»
10.	Férokhzad.	Béroze.	»
11.	»	Zérouantoukht.	»
12.	»	Ormezd (Hormisdas).	Hormisdas (III).
13.	Iezdedjerd.	Azdadjad (Iezdedjerd).	»

Cependant Héraclius redoubla ses actes d'impiété. Il épousa dans un âge déjà avancé Martine, fille de son frère, dont il eut Eraglé (Héracléonas) enfant de l'iniquité [1]. Mahomet s'empara par la violence de plusieurs provinces, prêcha une religion selon son caprice, donna des lois et mourut après avoir exercé sa puissance durant sept ans [2]. Poupakre (Aboubèkre) lui succéda pendant deux ans et sept mois [3]. Omar se saisit après lui du pouvoir et conquit Dara sur un prince syrien [4]. Trouvant la Perse bouleversée par suite du meurtre d'Hormisdas et des prétentions d'Azdadjad (Iezdedjerd III) à la couronne, il dirigea une puissante armée contre ce pays. Ces troupes saccagèrent la Perse et revinrent chargées de prisonniers et de butin [5]. Elle défit également l'armée grecque commandée par le général Sarkis (Serge) [6]. Les Arabes obtenant ainsi de grands succès sur les Perses et les Grecs, fondèrent une puissance redoutable.

Cependant Héraclius, afin de s'opposer à leurs progrès, rassembla une armée qu'il dirigea contre eux sous le commandement de Théodorice (Théodore) son frère[1]. Parvenue à Antioche, cette armée campa au village de Gousit[2]. Dans le voisinage, se trouvait un stylite du nom de Siméon[3]. Théodorice se rendit avec ses officiers auprès de lui, pour obtenir ses prières et pour consulter le Seigneur par son intermédiaire. « Promettez-moi, leur dit-il, que si le Seigneur favorise votre entreprise, vous ferez disparaître les adversaires du saint concile de Chalcédoine. » — « Nous te le jurons, répondirent-ils, et même nous en avons recu l'ordre de l'empereur. » — « Allez donc maintenant, reprit le stylite, les prieres du saint concile vous accompagneront ? » Après leur départ, la colère du Seigneur se manifesta contre eux ; ils prirent la fuite devant l'ennemi et furent taillés en pièces, après avoir perdu tout ce qu'ils avaient avec eux. Théodorice échappa à la mort à grand'peine, couvert de honte devant le Seigneur et devant les hommes[4]. Cependant Héraclius reprenant courage, organisa une nouvelle armée dont il donna le commandement au fils de Schahar-Baz, qui avait été laissé en otage auprès de lui par son père et qui portait le même nom que celui-ci[5]. Il se mit en marche à la tête de 70,000 hommes et livra bataille aux Dadjiks (Arabes) sur les bords de la rivière de Damas ; il fut battu à son tour. L'armée grecque défaite et ayant perdu 40,000 hommes, fut mise en pleine déroute[6]. Schahar-Baz se réfugia à Hems, d'où il envoya demander à Omar l'assurance par serment de respecter sa vie, en s'offrant de conduire une armée arabe dans la Perse pour la lui conquérir. Omar lui donna des assurances pour sa vie, et l'invita à venir le trouver. Mais Omar avait auprès de lui comme captives les filles de Chosroès ; celles-ci accusèrent Schahar-Baz en présence d'Omar, en disant : « Il est le fils d'un rebelle, et une fois dans la Perse, il fera périr ton armée et régnera dans ce royaume en se déclarant contre toi. » Omar ayant foi à ces paroles, fit attacher Schahar-Baz à un poteau où il expira[1]. Ensuite Omar s'empara en personne de Damas où il fixa sa résidence[2]. Puis il expédia l'émir Sad[3] contre la Perse, et ce dernier alla s'établir dans la ville de Koufah. A cette nouvelle Iezdedjerd roi de Perse, marcha à sa rencontre, mais il fut mis en déroute par les Dadjiks (Arabes); plusieurs des siens furent tués, et très-peu purent s'enfuir[4]. Les Arabes, qui étaient sans armes et montés sur des chevaux indomptés, se mirent à la poursuite des fuyards et massacrèrent les Perses, couverts d'une lourde armure et vigoureusement constitués.

---

[1] Martine était fille de Marie, sœur d'Héraclius, et Héraclius, surnommé Héracléonas fut le troisième enfant, né de l'union de l'empereur avec sa nièce. Ce mariage considéré comme incestueux, d'après les lois civiles et religieuses de l'empire, finit cependant par être béni solennellement, en 614, par Serge, patriarche de Constantinople, qui d'abord s'était opposé de toutes ses forces, à consacrer cette union.

[2] Mahomet exerça le pouvoir depuis le 19 avril 622, époque de la fixation de l'ère de l'hégire, jusqu'à sa mort, survenue le 8 juin 632 (12 de *Rébi* Ier de l'an 11 de l'hégire). — Cf. sur Mahomet, Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes, passim ;* la notice de M. Reinaud, extraite de la nouvelle *Biographie universelle* (éd. Didot), et les *Études d'histoire religieuse* de M. Renan (Mahomet et les origines de l'Islamisme). On pourrait encore citer beaucoup d'autres écrits, dont M. Reinaud a donné la liste à la fin de sa savante notice.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 104. — Aboubèkre prit en main le pouvoir le 8 juin 632, et occupa le khalifat jusqu'au 23 août 634. (Cf. Aboulféda, *Annal. musulm.*, T. I, pg. 221. — Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes,* T. III, pg. 325 et 440).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 105. — Omar succéda sans contestation à Aboubèkre en 634. La prise de Dara par Omar, dont Michel parle dans ce paragraphe, n'est point mentionnée dans les écrivains syriens et arabes; seulement Aboulpharadj dit qu'Omar envoya une armée qui conquit Bassora, ܒܨܪܐ, tandis que cette expédition eut lieu en 633, sous le khalifat d'Aboubèkre. (Caussin de Perceval, *Hist. des Arab.*. T. III, pg. 434-435).

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 105. — La guerre que les Musulmans firent aux Persans, alors bouleversés par suite de révolutions intestines, eut les chances les plus diverses. Roustem, gouverneur du Khorassan, appelé par Borane, fille de Khosrou Parviz, se porta au devant des Arabes, et ses troupes furent battues. Cependant les Persans reprenant courage, triomphèrent des Arabes à Coss-ennâtif. Les dissensions de la Perse se renouvelèrent, et un prince, nommé Firouzan, s'éleva contre Roustem. Les Arabes revinrent à la charge en 634, et penétrèrent jusqu'à Madaïn, ruinant et pillant tout. Enfin Iezdedjerd, qui était parvenu à s'emparer du trône, força les Arabes à rentrer dans les déserts, d'où ils devaient bientôt revenir plus nombreux (Caussin de Perceval, *Hist. des Arab.* T. III. pg. 456 et suiv.).

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 104. — L'armée arabe, envoyée en Syrie par Aboubèkre, était sous la conduite de trois chefs, Iézid, Abou-Obeyd et Schourahbil (Elmacin, *Hist. Sarrac.*, pg. 17). Héraclius s'avança jusqu'à Damas et détacha Serge ܣܪܓܝܣ, gouverneur de Césarée, avec 5000 hommes, qui rencontrèrent les Arabes à Tadoun près Gaza, et furent battus. Serge fut fait prisonnier, enfermé dans une peau de chameau fraîchement écorché, et mourut dans des tortures atroces (Nicéphore, pg. 16).

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 105.

[2] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 105) appelle de même ce village ܓܘܣܝܬ.

[3] Cf. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 105). — S.t Siméon le jeune naquit à Antioche en 521. (Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. III, pg. 437).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 105-106. — Khaled s'opposa à la marche de Théodore et le rencontra à Gabatha ou Gabétha, Γαϐηθᾶ (Théophanes, pg. 279. — Cédrénus, T. I, pg. 425), où Théodore fut battu complétement (Nicéph., pg. 16. — Théoph. pg. 279).

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 106. — Assemani, *Bibl. Orient.*, T. III, pg. 483. — L'armée romaine avait encore d'autres chefs, Théodore Trithurius (Nicéph., pg. 16) et Vahan l'arménien (Théoph., pg. 279).

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 106. — Les Romains se trouvèrent en face de Khaled à Adjnadin, et les deux armées en vinrent aux mains le 23 juillet 634. Les Romains furent battus. A quelques jours de là, une seconde bataille fut livrée à Émèse, et les Romains furent encore défaits. Ces deux affaires placèrent Damas sous la main des Arabes. Aboulpharadj dit que la bataille entre les Romains et les Arabes, fut livrée à Yarmouk, près du Jourdain, sur les rives d'une petite rivière, nommée aussi le Yarmouk. Il ne faut pas confondre cette bataille, qui semble être la même que celle d'Adjnadin, avec la bataille d'Yarmouk, livrée en 636, sous le khalifat d'Omar. Il est bien certain que l'affaire dont il est question ici, fut livrée avant la prise de Damas.

Un certain arabe raconta ce qui suit: « Je poursuivais, dit-il, un émir armé de pied en cap qui décocha dix fois des flèches contre mon cœur, sans cependant pouvoir m'atteindre, parce que je portais dans ma poche un fragment de fer à cheval, et c'était là où ses flèches venaient constamment toucher. Cet émir était étonné de ce qu'il ne pouvait pas blesser de ses traits impuissants un homme sans armure. Il aperçut devant lui une pioche avec son manche, fichée sur la lisière d'un champ nouvellement arrosé. Il la visa et sa flèche traversant le fer de la pioche, alla se planter dans le sol. Incontinent il tomba de cheval, ferma les yeux et j'ai tué cet homme avec sa propre épée. Ainsi tous deux, nous fûmes convaincus que la colère du Seigneur s'était appesantie sur eux[5].

En ce temps-là, un nombre considérable de chrétiens réunis ensemble, allèrent au couvent de Saint Siméon [le stylite], célébrer la fête des martyrs. Les Dadjiks (Arabes) prévenus accoururent et les massacrèrent[6]. Cette attaque scandalisa les chrétiens, parce que le Seigneur ne les avait pas sauvés, car ils ignoraient qu'ils avaient enfreint les règles suivies par les anciens célébrants qui se préparaient à la (fête des martyrs), par des jeûnes, des larmes et avec la foi. De nos jours au contraire, on ne célèbre plus cette fête que par des orgies, en se livrant à la bonne chère et à la boisson, que l'on appelle aussi des fêtes. Aussi (ces saturnales) loin d'être agréables à Dieu, amènent au contraire au péché et à la damnation des âmes.

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 106. —

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 106. — Damas fut prise en août 634 par Khaled et Abou-Obeyd, et c'est en apprenant la conquête de cette place importante par les Arabes, qu'Héraclius, au dire de tous les écrivains occidentaux, s'écria: « Adieu la Syrie! » comprenant que la prise de cette ville donnait aux Arabes une force que les Romains ne pourraient jamais contrebalancer. — Cf. à ce sujet le récit de Tabari, dans l'*Essai sur l'Hist. des Arab.*, de M. Caussin de Perceval, (T. III, pg. 450 et suiv.) où la prise de Damas est racontée tout au long.

[3] Sâd, fils de Abou-Wakkaz, surnommé aussi Mélik (Cf. Caussin de Perceval; *op. cit.*, T. III, pg. 457).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 106-107. — Dès qu'Omar fut élevé à la dignité de khalife, il envoya Sâd, fils de Mélik Abou-Wakkaz, en Perse, qui livra bataille en 636, près de Cadésiah, aux forces d'Iezdedjerd, commandées par Roustem. Les Musulmans furent vainqueurs et entrèrent victorieux dans Madaïn (Cf. Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes*, T. III, pg. 474 et suiv.).

[5] Cf. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 106-107), qui donne un récit très-différent de celui de Michel.

[6] Les historiens arabes racontent également cet événement; mais ils disent qu'il eut lieu au couvent de *Deïr-Abil Koudous* « monastère du S.t Père » près Tripoli; c'est sans doute le nom que les Arabes donnaient au couvent de S.t Siméon le stylite. Les Musulmans profitèrent de la foire qui se tenait dans ce lieu, pour piller les marchands et les pèlerins qu'ils massacrèrent ensuite (Eutychius, T. II, pg. 283. — Elmacin, *Hist. Sarrac.*, pg. 22. — Aboulféda, *Ann. Mosl.*, T. I, pg. 225).

Quelque temps après Azdadjad (Iezdedjerd III) roi de Perse, marcha de nouveau contre les Dadjiks (Arabes) qu'il rencontra sur les bords du Tigre. En voyant leur nombre supérieur, il fit détruire le pont. Les Dadjiks (Arabes) s'écrièrent alors: « Allons, passons le fleuve et nous marcherons contre eux; car celui qui nous protégea sur la terre, nous guidera également sur les eaux. » A ces mots, ils entrèrent dans le fleuve et le passèrent sans qu'aucun d'eux ne perdit la vie. Ils chargèrent les Perses qu'ils mirent en déroute en les chassant de leurs positions. Azdadjad (Iezdedjerd) revint quatre fois à la charge et chaque fois il fut repoussé par les Dadjiks; puis voyant que tout était perdu, il se réfugia dans le Sigiasdan (Séïstan), au pays de Maragan, sur les frontières des Turks qui le tuèrent cinq ans après[1]. Ainsi tomba la puissante dynastie des Sassanides, qui avait duré en Perse 418 ans[2]. Aussitôt après, les Arabes soumirent le royaume de la Perse.

Omar prit ensuite le chemin de l'Égypte. A cette nouvelle, l'évêque Goura (Cyrus)[3] se porta à sa rencontre et lui promit un tribut annuel de 200,000 tahégans[4], à la condition qu'il n'entrerait pas dans le pays. Omar accepta sa proposition et revint sur ses pas. Héraclius, informé de la conduite de Goura (Cyrus), nomma l'arménien Manuel, *osdigan* (préfet) d'Égypte[5] et chassa Goura (Cyrus)[6]. Lorsque les percepteurs du tribut se présentèrent en Égypte, Manuel leur répondit: « Je ne porte pas un manteau ecclésiastique pour vous compter de l'or, mais j'ai des épées à votre service[7]. »

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 107. — A la suite du combat de Nahavend, dans le Kurdistan en 642, où les Perses furent battus par les Arabes, Hamadan, l'Adherbeidjan, le Kouzistan et Madaïn tombèrent au pouvoir des Arabes. Iezdedjerd fuyait devant les Perses, et vint se réfugier dans le Séïstan où il resta caché 5 ans. Après ce temps, comme il cherchait à fuir devant le tarkhan d'une tribu turque qu'il avait offensé, il fut tué près d'un moulin aux environs de Mérou, par un soldat qui ne le connaissait pas. Iezdedjerd fut le dernier monarque de la dynastie Sassanide de Perse. Il mourut en 651. (Cf. Caussin de Perceval. *Hist. des Arab.*, T. III. pg. 480 et suiv.).

[2] La dynastie Sassanide commença à régner en Perse, en 226 et se termina en 651 de J. C.; elle avait duré par conséquent 425 ans.

[3] Cyrus, patriarche d'Alexandrie, avait été primitivement évêque de Phasis en Colchide. Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 107) l'appelle ܩܘܪܐ, comme Michel.

[4] Il s'agit ici de tahégans d'or, ou *dinars*.

[5] Manuel n'était pas *osdigan*, qualification que les Arméniens donnent aux préfets et gouverneurs musulmans, mais *Augustal*, titre spécial que la cour de Byzance conférait aux gouverneurs de l'Égypte. Théophanes (pg. 280) dit en effet: Μανουὴλ δὲ τινὰ ἀρμένιον τῷ γένει ἐκπέμπει αὐγουστάλιον.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 108.

[7] Théophanes (pg. 281) dit la même chose: Ουχ εἰμὶ ἐγὼ Κῦρος ἄοπλος, ἵνα τέλος ὑμῖν παράσχω· ἀλλὰ ἔνοπλος ἐγώ εἰμι. — Cf. aussi Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 108.

Omar ayant appris cette provocation, partit pour l'Égypte et la conquit[1]. De là, il se dirigea sur Jérusalem[2]. Lorsque Sophronius, évêque de cette ville, aperçut Omar portant un habit grossier et usé et une fourrure en peau de mouton, il lui apporta des vêtements de prix, en le priant de s'en revêtir : » Dieu me donna, répliqua-t-il à l'évêque, les trésors de Dispon (Ctésiphon) et de la Perse, ceux des Grecs, de Damas et de l'Égypte, avec beaucoup d'autres encore ; nulle part, je n'ai voulu changer ces haillons, afin de ne point oublier ce que je suis ; je n'accepterai donc pas, pour dissimuler ma misère, ce que tu m'offres[3]. » Il combla d'honneurs cet évêque, auquel il confia l'administration du pays, en lui recommandant de faire élever une mosquée sur l'emplacement du temple[4]. Ensuite il se rendit en Syrie.

Le général Jean, gouverneur d'Édesse, vint trouver Omar à Gentschri (Kinnessrim) et lui remit 100,000 tahégans, tribut d'une année afin qu'il n'envahît pas la Mésopotamie orientale. Héraclius, ayant appris ce fait, devint furieux, fit arrêter Jean qu'il jeta en prison, car Dieu ayant résolu la perte de l'empereur, lui avait donné un caractère orgueilleux et cruel[5]. Les Dadjiks (Arabes) s'emparèrent l'année suivante de la Mésopotamie ; mais dans ce même temps, la ville d'Édesse fit sortir prudemment la garnison grecque, qui s'en alla sans causer de dommage à personne[6].

Omar imposa aux chrétiens ses sujets la capitation[7] ; mais il fit massacrer les habitants des villes de Thelmouzen[8] et de Dara à cause de leur résistance. Cette même année, Héraclius mourut après un règne de 30 ans[9]. Il laissa trois fils : Constantin qui régna quatre mois et mourut empoisonné par Martine, femme d'Héraclius, qui fit placer sur le trône Héracléac (Héracléonas) son fils, lequel fut tué à son tour par les grands. Le troisième fils appelé Héraclès se vit refuser la couronne, parce qu'il était le fruit d'une union impure, au profit de Costas (Constant II), fils de [Héraclius] Constantin et petit-fils d'Héraclius[1].

---

[1] Ce fut Amrou qui conquit l'Égypte en 640, et s'empara successivement de Mesr (le Kaïre) et d'Alexandrie. — Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 108.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 108. — La prise de Jérusalem eut lieu en mai 637.

[3] Idem. — Théophane (pg. 281) traite d'hypocrisie diabolique, l'humilité excessive et la malpropreté d'Omar.

[4] Idem. — La mosquée élevée par Omar sur l'emplacement du Temple de Salomon, a été de notre part l'objet d'une dissertation spéciale, intitulée : *Un chapitre inédit de la question des Lieux-Saints.* Nous y renvoyons le lecteur.

[5] En 637, Jean Catéas ou Catdzas, gouverneur de la province d'Édesse, négocia avec Aïadh, général d'Omar, un traité en vertu duquel ce général s'engageait à ne pas franchir l'Euphrate, si on lui comptait annuellement 100,000 dinars. A cette nouvelle, Héraclius le destitua et le remplaça par Ptolémée (Théophane, pg. 282. — Cédrénus, T. II, pg. 429).

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 108. — Théophane, pg. 282. — Elmacin, *Hist. Sarr.*, pg. 25. — C'est à partir de la conquête arabe, que la Mésopotamie fut appelée par les Musulmans, *Al-Djézirah*, « l'île » qui répondait à peu de chose près à l'appellation que les Grecs avaient donnée à ce pays.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 108.

[8] Thelmouzen, en arabe تل موزن , ville située à dix milles de Rasaïn.

[9] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*. pg. 108. — Héraclius mourut au mois de février ou mars 641, après un règne de plus de 30 ans.

Omar, qu'un esclave sollicitait de lui rendre justice, le remettait sans cesse. Cet esclave, animé par un vif ressentiment, le tua en le frappant d'un coup de poignard au côté, au moment où Omar était occupé à faire ses prières[2]. Il avait régné 12 ans; on lui donna pour successeur Othman, homme avare et grossier[3]. Comme il transgressait les règles établies par ses prédécesseurs, on lui adressa à ce sujet des représentations, afin de l'engager à se modérer. On nomma Mavi (Moaviah) général en chef de l'armée[4]. Celui-ci s'empara de Césarée (de Palestine), de là il envahit Amasie, et chargé d'un butin considérable, il vint attaquer la Cilicie qu'il soumit à son autorité[5].

L'empereur de Constantinople divisa ses forces militaires en deux corps, dont le premier fut placé sous le commandement de Vaghine (Valentin)[6] qui se porta en Cilicie d'où il fut chassé par les Dadjiks (Arabes); le second fut confié à l'arménien David[7] qui se rendit dans les régions supérieures du pays, d'où il chassa les Dadjiks de la Cappadoce[8]. Cependant les soldats grecs commettaient des abominations avec les femmes des chrétiens, sous les yeux de leurs époux et enlevaient leurs biens. David, informé de ce qui se passait dans son armée, fit des reproches aux soldats en disant: « C'est une conduite semblable qui livra les chrétiens [aux Dadjiks], car on ne distingue plus maintenant les infidèles des fidèles, lorsqu'on se rend coupable d'actes aussi odieux.» Il ramena son armée à Constantinople, ne voulant plus commander à de pareils soldats.

---

[1] Héraclius eut d'Eudoxie sa première femme, Héraclius-Constantin, et de Martine, Héracléonas, David et Marinus, avec trois filles qui sont: Eudoxie, fiancée au khazare Ziébel, Augustine et Martine. Héraclius-Constantin mourut trois mois après son père, empoisonné, dit-on, par Martine. Héracléonas, qui partageait l'empire avec lui, régna six mois, sous l'autorité de Martine. Mais, ayant été renversé, il fut exilé avec sa mère et remplacé par Héraclius, que le peuple appela Constantin, ou plus simplement Constant. Son règne commença à la fin de l'année 641.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 109. — Cet esclave, perse de naissance, s'appelait Firouz, mais son maître l'avait surnommé Abou-Loulou, « père de la perle.» Il appartenait à Mogaïrah, fils de Schobba.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 109. — Omar occupa le khalifat depuis le 24 juillet 634 jusqu'au 1er novembre 644; il eut pour successeur Othman, dont l'avénement date du 9 novembre 644.

[4] Moaviah, fils d'Abou Sophian, était gouverneur de la Syrie.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 110.

[6] Valentin, écuyer de Philagrius, trésorier d'Héraclius, s'était révolté contre Martine et Héracléonas, et fit valoir les droits des petits-fils d'Héraclius au trône. Il fut nommé général en chef de la garde (Nicéphore, pg. 21) et se fit ensuite élever à la dignité de césar. En 644, il fut tué dans une sédition. (Théophanes, pg. 283).

[7] David le Saharhouni, qui avait été gouverneur de l'Arménie, devint curopalate, après la chute d'Iezdedjerd III. Son élévation qu'il devait à la faveur de l'empereur Constant, lui attira la jalousie de ses compatriotes, qui le chassèrent en 634. En 636, Thoros (Théodore) le Rechdounien le remplaça; mais les Arabes envahirent le pays, et s'emparèrent de Tovin, résidence patriarcale.

[8] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 110) donne des détails sur la prise de Césarée de Cappadoce par les Arabes, après une première tentative qui était restée infructueuse.

Mavi (Moaviah) fit venir de l'Égypte 1,700 navires; il monta sur ces vaisseaux et cingla vers l'île de Chypre. Il proposa aux insulaires de se soumettre à lui et de lui payer le tribut, leur promettant de ne leur faire aucun mal à ces conditions. Mais les insulaires, se mettant en sûreté derrière les murailles des villes, rejetèrent ses propositions. Alors le glaive d'Agar fut dégaîné contre eux et leurs villes fortifiées devinrent leurs tombeaux. Les Dadjiks s'emparèrent de la ville de Constantia (Salamine) où avaient été déposés tous les trésors de cette île; les habitants qui étaient très-nombreux furent massacrés. On profana la sainte et magnifique cathédrale bâtie par Saint Epiphane, car on n'y observait plus les règles de foi et les préceptes de ce saint homme. Mavi (Moaviah), gorgé d'un butin considérable, se retira et en donna une partie aux troupes d'Égypte qu'il renvoya dans leur patrie[1].

A cette époque le saint homme Athanase [Ier, le chancelier] patriarche des Syriens orthodoxes, adressa une lettre au vénérable Christophore catholicos des Arméniens[2], dont voici la teneur: — «A Christophore, notre père et seigneur, salut dans le Seigneur! Nous avons appris que votre Sainteté n'a point approuvé l'acte insensé d'Ezr et nous en avons rendu des actions de grâce au Christ-Dieu, et à sa grâce répandue en vous. Nous devons vous rappeler, vénérable patriarche, certaines choses que nous avons trouvées tracées par Saint Marouthas votre compatriote, choses qui confirment que le corrupteur Barsoma était du nombre des adeptes de Nestorius. Il se trouvait à Édesse au moment où le saint concile d'Éphèse a été tenu, ainsi que Saint Baui[3], consacré par les Arméniens et qui résidait en Perse en qualité de catholicos. Deux prêtres de couvents vinrent inviter Baui à se rendre à ce concile; on fit également inviter Barsoma. Celui-ci répondit: «Suis-je donc sous l'autorité de Baui, de telle sorte que s'il se rend à votre appel, je dois m'y rendre aussi?» Baui n'ayant pu assister au concile, écrivit une lettre dans laquelle il disait: «Nous nous trouvons sous la domination de maîtres injustes et infidèles et nous ne sommes pas libres; nous redoutons d'être considérés comme des émissaires de la Perse venus chez vous, et que le glaive qui égorgea nos pères, ne nous égorge avec nos troupeaux. En conséquence, communiquez-nous tout ce que le Saint-Esprit vous inspirera et nous accepterons vos décisions. » Il congédia ces prêtres avec beaucoup d'égards, mais il ne leur remit point sa lettre, de facon à ce qu'elle ne subît aucune altération. Puis il choisit parmi les siens deux personnes qu'il déguisa, et il les chargea de porter sa lettre (au concile), afin que ses délégués et sa lettre le remplaçassent. Arrivés à Medzpin (Nisibe), ces envoyés trouvèrent Barsoma réfugié là, pour ne point se rendre au concile d'Éphèse. Celui-ci les questionna et ayant appris qu'ils étaient porteurs d'une lettre, il la leur prit en disant: Retournez chez vous pour que l'on ne vous prenne pas ici pour des espions et qu'on ne vous mette pas à mort. Moi, j'irai en persomme (à Éphèse) et j'y porterai cette lettre. » Les délégués de Baui s'en retournèrent confiants dans ces paroles. Cependant le serpent astucieux (Barsoma), ayant appris la condamnation et l'exil de Nestorius, fut douloureusement blessé et il se rendit auprès du roi de Perse auquel il fit entendre ces paroles: « Il y avait à Constantinople un homme du nom de Nestorius, fidèle ami de la Perse, qui empêchait les Romains et les Grecs de faire des invasions dans tes états. Il se faisait écouter comme chef de l'église. Il avait voulu introduire dans l'église une sorte de religion qui ne différait pas beaucoup de celle des Perses. Cependant, il fut accusé pour cette raison auprès de l'empereur et exilé; les dogmes qu'il professait furent condamnés. Maintenant autorise-moi à introduire chez les chrétiens (de la Perse) les préceptes de cet homme qui fut l'ami de ton royaume et de confisquer les biens des récalcitrants pour en remplir ton trésor. En outre tu n'ignores pas que ce catholicos (Baui) n'est ici qu'un émissaire envoyé par les Arméniens et les Romains dans tes états, et au surplus voici la lettre avec laquelle il te représente comme un prince injuste, perfide et sanguinaire. » Le roi ajoutant foi à ce récit, mit entre ses mains Baui avec tous les chrétiens ses sujets, et lui donna aussi autant de soldats qu'il en demandait. Barsoma vint trouver Baui et lui dit: « Tu connais sans doute la doctrine de Nestorius? » — « Oui, lui répondit-il, j'ai su que le concile l'anathématisa pour ne point avoir gardé l'enseignement des saints Apôtres; qu'il soit donc maudit! » Le farouche (Barsoma), au comble de la fureur, lui fit couper la langue qu'il envoya au roi, en lui écrivant qu'il l'avait injurié. Le roi lui donna aussitôt l'ordre de trancher aussi la tête à Baui, ce qui fut exécuté. De là, Barsoma se rendit à Bagdad, où il propagea les doctrines de Nestorius; puis ensuite il vint à Ninive. Là, il s'empara de l'archevêque Martyros (Martyr), de douze autres évêques, de quatre-vingt-dix prêtres, auxquels il dit: « Je ne vous demande pas autre chose que ceci: donnez-moi la communion, ou bien recevez-la de moi! » — « Nous ne donnons pas, répliquèrent-ils, le sacrement aux chiens, et nous ne le recevons pas d'eux. » Barsoma furieux fit mettre à mort tous les prêtres, emmena avec lui tous les évêques à Nisibe, où il les fit emprisonner dans la maison d'un juif; puis les ayant fait sortir, il les fit lapider par ses soldats et ordonna de suspendre leurs corps à des poteaux. Alors un signe de la gloire céleste apparut au dessus d'eux; le juif se fit chrétien et reçut le baptême, suivant la doctrine de ces hommes martyrisés. Ce pervers, le méchant (Barsoma), vint ensuite sur les frontières de l'Arménie, d'où il fut chassé ainsi que les soldats qui l'accompagnaient. Les Arméniens les menacèrent de les condamner au feu s'ils osaient y reparaître. Cet homme exécrable adressa alors un rapport au roi de Perse dans lequel il disait: «Les Arméniens se sont révoltés contre toi!» Le roi furieux, manda auprès de lui le roi et le catholicos des Arméniens afin d'avoir à répondre à cette accusation. Les Arméniens lui firent dire: «En vertu du traité juré avec toi, les Arméniens ne doivent te rendre aucun compte touchant leur religion. Cependant nous t'envoyons ce même traité, juré par toi et qui porte: «Lorsque les Arméniens viendront chez nous, pour marcher de concert avec nous contre les ennemis, ils seront accompagnés de leur clergé et de croix, et ils exerceront le culte qu'ils tiennent de leurs ancêtres.» Or si tu violes à présent ton engagement, nous aussi, nous sommes déliés de notre serment, et nous ne nous rendrons pas non plus auprès de toi, au sujet de ce que tu nous demandes. De plus, si Barsoma ose revenir avec les siens dans notre pays, il ne te reverra plus.» Ainsi le glaive de Satan et le second déluge du monde furent éloignés de l'Arménie; mais il (Barsoma) vint en Syrie où dans les trois (villes) de Dispon (Ctésiphon), de Gatri (Beth-Hadri) et de Cravmia (Séleucie (?)), il tint trois conciliabules[1] contre les trois saints conciles, érigeant partout des canons dans le sens de Nestorius, qu'il faisait exécuter avec violence. Il confisquait les biens des récalcitrants, les persécutait, et les mettait à mort sans pitié. Le chiffre des évêques, des prêtres et des diacres égorgés, s'éleva à 7,800; quant à celui des laïques, il est incalculable. Saint Maroutha a fait l'énumération de toutes les calamités qu'a subies l'Assyrie, dont vous fûtes sauvegardés par la grâce du Christ. Maintenant la Perse et les contrées de Ninive qui dépendent de notre juridiction orthodoxe, c'est-à-dire du siége d'Antioche, que nous-même, entouré de terribles dangers, nous ne pouvons pas administrer, nous les confions à Votre Sainteté, en vous priant de veiller avec compassion sur elles, en envoyant des prédicateurs et des médecins (spirituels), là où le fléau [de l'hérésie de Barsoma] a fait le plus de progrès. Ordonnez des pasteurs selon leurs besoins et agréez avec vos coadjuteurs le salut des nôtres en J. C., notre Dieu éternel[2].»

---

[1] L'expédition de Moaviah en Chypre, eut lieu en 648 (Théophanes, pg. 285-286. — Eutychius, T. II, pg. 240. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 110-111. — Cédrénus, T. I, pg. 431. — Elmacin, *Hist. Sarr.*, pg. 32).

[2] Christophore III monta sur le trône patriarcal d'Arménie en 625 et l'occupa jusqu'en 628. Il était originaire du pays d'Abahouni.

[3] Baboui, بابوى, évêque de Séleucie, fut d'abord mage, c'est-à-dire prêtre du feu; il embrassa le christianisme et devint primat des chrétiens de la Perse (Cf. Assemani. *Biblioth. Orient.*, T, II, pg. 403 et suiv., et T. III, pg. 388).

---

[1] Siméon de Beth-Arsam, ne mentionne qu'un seul des deux conciliabules réunis par Barsoma à Ctésiphon et à Séleucie, et dit qu'il tint le troisième à Beth-Lapeth, métrople des Kousites, ܒܝܬ ܠܦܛ ܡܕܝܢܬܐ ܡܛܪܦܘܠܝܣ ܕܗܘܙܝܐ. (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, T. I, pg. 354, et T. II, pg. 404).

[2] Les intrigues que Barsoma suscita aux

Nous allons reprendre le fil de notre récit interrompu. Dans l'année 965 de l'ère syrienne et 96 des Arméniens, Pelghour (Abou-al-Hawar) général des Dadjiks (Arabes), vint attaquer l'île de Chypre qu'il saccagea, ravagea et bouleversa de fond en comble. Les habitants échappés (au massacre) de Mavi (Moaviah), et tous ceux qui étaient dans ce pays, furent soumis à un tribut. Ensuite Pelghour (Abou-al-Hawar) s'en alla[1]. De son côté, Mavi (Moaviah) s'empara de l'île de Rhodes qu'il prit et dévasta[2]. Ayant vu dans cette île, la statue d'airain, l'une des sept merveilles (du monde), il parvint, non sans de grandes difficultés, pendant plusieurs jours, à la faire abattre à l'aide de cordes. On trouva que sa hauteur était de 105 pieds. On fit allumer du feu à sa base, afin de fondre ses attaches. Un juif qui habitait Hems (Emèse) l'acheta, en fit 3,000 charges et l'emporta chez lui[3]. Mavi (Moaviah) conquit aussi les îles de Marouth (Aradus)[4] et de Goué (Cos)[5] et s'en retourna.

Une famine épouvantable désola l'univers à cette époque, et les hommes se dévoraient entre eux. Elisée, moine imposteur et scélérat qui habitait une caverne aux environs de Germanicia (Marasch) mangea 51 enfants qu'il enle-

---

adversaires de la doctrine de Nestorius, auprès de Firouz, roi de Perse, qui régna de 459 à 483, sont racontées tout au long, dans Assemani (*Bibl. Orient.*, T. II, pg. 403 et suiv.), ainsi que les persécutions que l'on fit endurer aux opposants du nestorianisme, dont Barsoma était un des plus ardents propagateurs dans la Mésopotamie. Les renseignements que nous a transmis à ce sujet Assemani, sont tirés pour la plupart de l'ouvrage d'Amrou, fils de Matthieu, écrivain nestorien, qui a fait une compilation de l'histoire des patriarches chaldéens (Cf. Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 387, 509, n.° 41).

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 111. — La seconde campagne des Arabes en Chypre, dont il est question seulement dans les écrivains orientaux, était conduite par un général appelé par Aboulpharadj ܐܒܘܠܚܘܪ, et par Théophanes (pg. 287) 'Αβουλαβας. Les Byzantins semblent confondre cette expédition avec celle de Moaviah ; mais Aboulpharadj la distingue de la première, dont elle n'était toutefois qu'une continuation. Abou-al-Hawar s'empara de Paphos, en enleva des richesses innombrables, et s'en alla sur la flotte qu'il avait amenée d'Égypte (Aboulféda, *Ann. mosl.*, T. I, pg. 263).

[2] Selon Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 111), ce fut Abou-al-Hawar qui fut le chef de l'expédition envoyée, en 651, par Moaviah contre l'île de Rhodes.

[3] Le Colosse de Rhodes n'était autre chose que la statue du Soleil, haute de 70 coudées et pesant 700,000 livres. L'artiste s'appelait Charès de Lindus et était élève de Lysippe. Ce colosse avait été élevé par les Rhodiens avec le prix des dépouilles provenant du camp de Démétrius, lorsqu'il avait levé le siége de Rhodes. La statue resta debout 56 ans; elle s'écroula lors d'un tremblement de terre, et la masse de matériaux qui la composaient, jonchа le sol durant 900 ans. Si l'on en croit le témoignage des Syriens, la partie supérieure de la statue serait seulement tombée, tandis que la base resta intacte, car Moaviah, à leur dire, aurait dû employer plusieurs jours à faire dessouder les piedestaux qui supportaient le colosse. Les débris de cette statue, l'une des sept merveilles du monde, furent chargés, dit Constantin Porphyrogénète, sur 980 chameaux (*de Admin. imp.*, ch. 21).

[4] L'île d'Aradus refusa d'abord de se soumettre à Moaviah ; mais en 648-649, les habitants consentirent à livrer leur ville à Abou-al-Hawar qui avait déjà conquis l'île de Chypre, (Théophanes, pg. 245).

[5] L'île de Cos fut conquise par les Arabes commandés par Abou-al-Hawar en 651, grâce à la trahison de l'évêque de la ville. Beaucoup d'habitants furent tués et la ville fut détruite.

vait à leurs parents et qu'il consolait de leur perte, jusqu'à ce qu'enfin Dieu fit connaître ses crimes. Il fut puni ici-bas et il subira éternellement les châtiments qu'il mérite. Après la famine, une terrible tempête, venue du nord, renversa plusieurs églises, les bastions des villes, les forteresses et déracina un grand nombre de forêts.

En ce temps-là, parut à Constantinople un homme appelé Maxime[1] qui professait une hérésie. Selon lui, le Christ avait deux volontés et deux opérations. Malgré la répugnance du peuple à adhérer à ses doctrines, il les propagea et l'on en murmura. Le comte Théodoré (Théodore) pria Agathon, pape de Rome, de soumettre les doctrines de cet homme à un examen. Agathon, ce pontife corrupteur, convoqua un concile et confirma l'hérésie de Maxime, 125 ans après le concile de Chalcédoine, en disant que les deux natures doivent avoir des volontés et des opérations distinctes[2]. Mais nous, nous disons que pour que leur impiété fût complète, il fallait aussi ajouter deux personnes (en J. C.), afin qu'il ne restât plus de distance entre eux et Nestorius.

En l'année 966 des Syriens et 97 des Arméniens, 37 des Dadjiks (Arabes) et 9 du règne d'Othman, Mavi (Moaviah) fit construire à Trapolis (Tripoli) une grande quantité de navires pour aller à Constantinople[3]. Il se trouvait à leurs bords, deux guerriers, fils de chrétiens et franks de nation. Ceux-ci mirent en liberté les captifs, incendièrent la flotte, et montés sur l'un des navires, ils s'enfuirent chez les Romains[4]. Mavi (Moaviah) au comble de la colère, équipa une autre flotte plus nombreuse que la première, dont il donna le commandement à Pelghour (Abou-al-Hawar) avec l'ordre de cingler sur Constantinople. L'empereur Costas (Constant II) averti que les Dadjiks (Arabes) se proposant de l'attaquer, rassembla le plus de troupes possible et des navires suffisants et se rendit à leur rencontre par terre et par mer, vers la Phénicie (*lisez*, le mont Phœnix)[5]. Les Agaréens (Arabes) redoublèrent leurs préparatifs pour le recevoir courageusement. La veille du combat,

---

[1] Maxime avait d'abord été secrétaire de l'empereur Héraclius. Après avoir occupé ces fonctions pendant un assez long espace de temps, il résolut d'embrasser la vie monastique, et à cet effet, il entra au couvent de Chrysopolis, près Chalcédoine, dont il devint supérieur dans la suite. Après avoir été persécuté à cause de ses croyances catholiques et pour avoir refusé d'adhérer au schisme des monothélites, on le fit juger pour crime d'état, et condamner par un concile rassemblé en 675, à Constantinople, à avoir la langue et le poignet coupés. Ensuite on exila Maxime dans la Lazique, où il mourut en 662. L'Église l'a canonisé (Vie des Saints des Bollandistes, *Acta sancti Maximi*. — Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 38; art. 35-44).

[2] Le sixième concile œcuménique de Constantinople, tenu en 480, sous le règne de Constantin IV, et le pontificat du pape Agathon, condamna les monothélites et décréta que l'Église avait toujours reconnu en J. C. deux natures réunies sans melange, et deux volontés distinctes sans opposition (Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 39, art. 48 et suiv.; liv. 40, art. I et suiv.).

[3] Cf. Théophanes, pg. 287. — Aboulpharadj *Chr. syr.* pg. 111.

[4] Idem. — Idem.

[5] Idem. — Idem. — Le mont Phœnix est le même que l'Olympe, montagne de la Lycie, dont parle Strabon, (*Géogr.*, liv. XIV, ch. 3).

(l'empereur) fit réveiller l'interprète des songes, en lui disant: « Je me suis vu à Thessalonique dans un festin. » — « Plût au ciel que tu n'eusses point dormi et vu un semblable songe, car *Thessalonique*, signifie *la victoire des autres*[1]. » L'empereur ayant menacé le devin, celui-ci se tut. Le lendemain, le combat s'engagea sur la mer et il fut si terrible, que l'atmosphère fut couverte de poussière, comme si le combat avait eu lieu sur terre. Costas (Constant II) fut battu, et prit la fuite, après avoir perdu 20,000 hommes. Il envoya aussitôt Ptolémée, un de ses officiers, auprès de Mavi (Moaviah) avec l'engagement de lui payer tribut, pourvu qu'il ne vînt pas à Constantinople. Mavi (Moaviah), ayant accepté cette proposition, se retira[2].

Cependant Costas (Constant II) manqua à ses engagements et n'envoya pas le tribut promis. Alors les Agaréens (Arabes) revinrent et saccagèrent la Syrie. Aussitôt Ptolémée vint leur remettre le tribut de trois années, leur donna aussi en otage Grégoire son fils, et obtint à ce prix l'évacuation du pays[3]. Plus tard l'empereur, sur un simple soupçon, fit assassiner son frère Théodore et s'attira ainsi la haine de l'armée, ce qui le contraignit de se réfugier à Rome. On lui envoya dire de rentrer à Constantinople; il se mit en route, mais arrivé à Syracuse, il s'arrêta, n'osant pas aller plus loin. De là, il envoya chercher ses trois fils, Costant (Constantin), Tibère et Héraclius, qu'on refusa de lui amener[4]; mais on les appela césars et on les garda à Constantinople[5].

En ce temps-là les Agaréens (Arabes) mirent à mort Othman leur souverain à Athrab (Yatreb), à cause de ses abominations[1]. Ali, gendre de Mahomet, s'empara de la souveraineté de la Babylonie et de la Syrie, tandis que Mavi (Moaviah) de son côté, se saisissait de l'Égypte et des pays qu'il avait conquis lui-même. Ils se livrèrent plus d'une fois des batailles où on répandit des flots de sang[2]. Bientôt après, un des serviteurs de Mavi (Moaviah) alla trouver Ali et l'assassina par trahison[3]. Tous alors reconnurent l'autorité de Mavi (Moaviah) qui transféra de Athrab (Yatreb) à Damas le siége du gouvernement. Il régna vingt ans[4] et ravagea l'empire des Grecs jusqu'à la Bythinie. Tous les peuples redoutaient sa puissance.

---

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 111) rapporte également ce jeu de mots et s'exprime ainsi: « Thessalonique, ܬܐܣܠܘܢܝܩܝ, se décompose de cette manière: ܬܐܣ . ܐܠܘ . ܛܝܢ . ܢܝܩܝ, (Θές ἄλλῳ τὴν νίκην) c'est-à-dire: « donne la victoire à un autre! » Nous n'avons pas besoin de dire que cette étymologie est complétement fausse.

[2] Cf. Théophane, pg. 286-287. — Cédrénus, T. I, pg. 431. — Zonaras, liv. XIV, T. II, pg. 87. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 111. — Ce combat naval eut lieu en 655. On doit supposer que ce qui arrêta la marche de Moaviah sur Constantinople, fut la nouvelle des événements qui se passèrent à la mort d'Othman et qui préoccupèrent si vivement les Arabes, en les empêchant, pendant quelques annnées, de faire de nouvelles conquêtes.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 112. — Théophanes, pg. 288.

[4] Idem. — Idem. — Théodore, que Constant II son frère, avait fait entrer dans les ordres pour le punir d'un acte que l'histoire a passé sous silence, mais que Michel laisse supposer avoir été le soupçon d'une intrigue dirigée contre lui, était en querelle perpétuelle avec l'empereur, qui le fit tuer en 660. Poursuivi par ses remords, Constant alla en Italie pour éviter l'apparition du fantôme qui le poursuivit jusqu'à sa mort. En 662, il équipa une flotte, sous le prétexte d'arracher l'Italie au joug des Lombards. Il voulut emmener sa famille avec lui, mais le peuple excité par André, son chambellan, refusa de la laisser partir. L'empereur attaqua Bénévent en 683, abandonna le siége de la ville et vint à Rome. S'étant fait battre par les Lombards à Rhégium, il passa à Syracuse et dépouilla les habitants de la Sicile qui émigrèrent en masse (Théophanes, pg. 289-292. — Cédrénus, T. I, pg. 435 et suiv. — Zonaras, liv. XIV, T. II, pg. 88 et suiv.).

[5] Constantin, fils aîné de l'empereur Constant II, fut associé à l'empire en 654; et en 659, Héraclius et Tibère, reçurent le titre de césar.

Cependant l'empereur Costas (Constant II) trahi par ses troupes, fut mis à mort à Sirmi (Sirmium)[5] pendant qu'il était au bain, par le général André[6]. On donna alors le trône au patrice Méjej (Mizizius) homme de cœur, dont les paroles étaient aussi louables que les actions. Il était arménien de nation et d'une grande piété[7]. Constantin [IV Pogonat] fils de l'empereur (Constant II) s'étant mis à la tête de l'armée, le tua et régna avec ses frères[8].

---

[1] Othman, âgé de 82 ans, fut tué le 15 juin 656, qui correspond au 18 de *Dzoulhidjé* de l'an de l'hégire 35, après avoir occupé 12 ans le khalifat (Aboulféda, *Ann. Mosl.*, T. I, pg. 279).

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 112-113. — L'histoire nous apprend que la Syrie tomba, à la mort d'Othman, aux mains de Moaviah, qui souleva cette contrée contre Ali, établi à Koufa. Il annexa l'Égypte à l'empire musulman, en 658-659 (Aboulféda, *Ann. Mosl.* T. I, pg. 279). La guerre d'Ali et de Moaviah fut terrible. Ali, qu'Aïscha femme du prophète, détestait, eut d'abord à lutter contre cette femme courageuse, et la battit dans un combat appelé « la journée du chameau », livré l'an 656-657. Peu de temps après, Ali et Moaviah se rencontrèrent dans les plaines de Siffin, sur la frontière de la Syrie et de la Mésopotamie, et là eut lieu une affaire sanglante, dont le résultat fut indécis. Ils décidèrent de s'en rapporter à des arbitres; mais comme Ali refusait d'accepter leur décision, trois arabes résolurent d'assassiner les deux adversaires, pour mettre fin à la guerre. Ce projet avorta en partie, car Ali seul fut tué.

[3] Ali fut tué le vendredi 17 rhamadan, 40 de l'hégire, qui correspond au 29 janvier 661. Il gouverna pendant 15 ans les Musulmans, (Aboulféda, *Ann. Mosl.*, T. I, pg. 333 et suiv.). Son fils Hassan lui succéda, mais au bout de quelques mois, il fit sa soumission à Moaviah.

[4] Moaviah, devenu chef suprême des Arabes, fonda la dynastie des Ommeyades, ainsi appelée du nom d'un de ses ancêtres. Moaviah régna 19 ans après l'abdication d'Hassan, et mourut en 60 de l'hégire, avril 680. (Aboulféda, *Ann. Mosl.*, T. I, pg. 377).

[5] C'est à Syracuse que Constant fut tué, et non pas à Sirmium. Il est probable que les copistes ont commis ici une erreur de transcription.

[6] André, fils de Troïlus, assassina Constant le 15 juillet 668. Ce prince était âgé de 38 ans au moment de sa mort, et il avait régné 27 ans (Théophanes, pg. 292. — Cédrénus, T. I, pg. 436. — Nicéphore, pg. 21).

[7] Les conjurés qui aidèrent André à assassiner Constant, élirent pour empereur l'arménien Méjej, en grec Μιζίζιος, qui paraît, par son appellation, appartenir à la race ou famille des Gnouniens.

[8] Constantin IV Pogonat ou *le barbu*, régna de 668 à 685, et associa de suite à l'empire ses deux frères, Héraclius et Tibère, auxquels toutefois il ne permit pas de prendre part à l'autorité souveraine. Cependant ils signaient avec lui les actes publics, et leur effigie était gravée à côté de celle de l'empereur, sur les monnaies frappées dans les ateliers de l'empire (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 115). — Sabatier, *Description des méd. byzantines*, T. II, pg. 12 et suiv.; Pl. XXXV, n.° 11 et suiv.). En 681, l'empereur dépouilla ses frères de leur

L'armée des Dadjiks (Arabes) fit une invasion en Afrique, d'où elle emmena 80,000 prisonniers[1]. Elle envahit de nouveau la Cilicie où elle perdit 30,000 hommes qui furent massacrés par les troupes grecques; c'était leur première défaite[2]. Calanique (Callinicus) habitant de Baâlbek trouva dans sa science, le secret du naphte[3], et brûla sur mer les navires des Arabes qui étaient remplis de troupes[4]. Il était syrien de nation et fut le premier inventeur du naphte.

Cette même année, un arc-en-ciel (météore) parut durant une nuit tout entière, couvrit le ciel et répandit l'effroi par tout le monde[5].

L'année neuf du règne de Constant (Constantin IV), des brigands allèrent occuper le mont Liban, et prirent le nom de rebelles[6]. Les Syriens les appelaient Djourdjan[7]. Les Ibériens ou Géorgiens furent peut-être appelés pour la même cause Djourdjan[8] par les Franks, pour s'être révoltés contre la foi com-

---

titre, pour s'être révoltés contre lui (Théophanes, pg. 300. — Cédrénus, T. I, pg. 440).

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 115. — Les historiens syriens ne signalent qu'une seule expédition en Afrique, mais en réalité, il y en eut trois, en 641, 665 et 670.

[2] Ce passage de la Chronique de Michel, que nous trouvons également reproduit dans celle d'Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 115), fait allusion à la prise d'Amorium, en Galatie, par les Arabes en 657. L'hiver suivant, André, ministre de l'empereur Constantin IV, marcha contre les 5,000 Arabes qui tenaient garnison à Amorium, et les tua tous jusqu'au dernier.

[3] Il est question ici du *feu grégeois;* nous renvoyons le lecteur aux deux travaux les plus remarquables sur cet important sujet, à savoir, le livre de MM. Reinaud et Favé (*Du feu grégeois et des feux de guerre;* Paris, 1845) et celui de L. Lalanne (*Recherches sur le feu grégeois;* Paris, 1845).

[4] Il s'agit dans ce passage du siége de Constantinople, commencé en 673 par les Arabes et qu'ils levèrent en 679, sans avoir pu réussir à prendre cette capitale. L'armée musulmane s'embarqua sur des vaisseaux pour regagner la Syrie, mais la flotte fut anéantie par une tempête près de Pergé, tandis qu'un corps d'armée qui avait pris la voie de terre, fut anéanti par les troupes grecques envoyées à sa poursuite, près de Cibyre. Moaviah, abattu par cet échec, signa une paix honteuse avec Constantin IV, qu'il s'était proposé de chasser de sa capitale.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 116.

[6] Le même passage est donné par Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 115) et a trait au Mardaïtes ou *rebelles*, ܡܪ̈ܕܝܐ, مريد, Μαρδαῖται, qui sont mentionnés pour la première fois par Théophanes (pg. 295), et que l'on a confondu avec les Maronites, descendants des indigènes de la Phénicie et du Liban. Les Mardaïtes, s'étant mêlés aux Maronites, lors de leur arrivée dans cette contrée, où les avait envoyés Constantin IV (Aboulpharadj, *op. cit.* pg. 115), on a pu croire que ces deux populations différentes appartenaient à la même famille.

[7] Le mot syriaque ܓܘܪ̈ܓܢܝܐ, veut dire « audacieux » et par extension « rebelles ».

[8] Vratzi est l'appellation dont se servent les Arméniens pour désigner les Ibères ou Géorgiens, qui dans leur idiome national se nomment ქართველი, *Kharthwéli*, mot qui vient de ქართლოს, *Kharthlos*, leur éponyme national (Wakhoucht, *Géographie de la Géorgie*, édit. Brosset, pg. 52-53). Les Persans nomment les Géorgiens *Gurdji*, et leur pays *Gurdjistan.* C'est de ce dernier nom qu'est venue, par assonance, l'appellation de *Géorgie* et *Géorgiens* que les occidentaux ont donnée aux habitants du Kharthli, depuis le moyen-âge, et qui n'a aucune relation avec le nom de S.t Georges, quoiqu'en ait dit Gauthier de Metz, dans son *Roman de la Mappemonde.* (Cf. au sujet du nom de la Géorgie, la préface que M. Reinaud a placée en tête du volume des *Historiens orientaux des Croisades.*

mune qu'ils avaient avec les Arméniens et pour s'être soustraits à l'obéissance de ces derniers[1]. Les Dadjiks (Arabes) attaquèrent ces brigands et les exterminèrent tous[2].

La même année, Jean fils de Méjej (Mizizius) pour venger la mort de son père, poursuivit Constant (Constantin IV) durant cinq mois. Celui-ci réussit à le tuer, et enorgueilli de sa victoire, il traita ses frères avec mépris[3]. Il fit mutiler aussi le dignitaire Léon qui était l'ami de ses frères. Il eut un fils auquel il donna le nom de Justinien[4].

Après la mort de Mavi (Moaviah) émir des Dadjiks (Arabes), Ezid (Yézid) son fils régna quatre ans et mourut[5]. Le trouble se mit dans les rangs de l'armée arabe, parce qu'un certain Moukhtar qui se disait prophète, s'insurgea à Babylone. Apdela (Abdallah) fit de même à Athrab (Yatreb), ainsi que [Moaviah II] fils d'Ezid (Yézed) à Damas[6]. Sur ces entrefaites, un vieillard

---

[1] L'histoire de la séparation religieuse des Géorgiens et des Arméniens à la fin du VI^e^ siècle, nous a été racontée dans tous ses détails, par un écrivain arménien du X^e^ siècle, Oukhtannès d'Édesse, et plus brièvement par Jean catholicos, Assoghig, Vartan, Mékhitar d'Aïrivank, Guiragos et Samuël d'Ani. Tchamitch a résumé les faits dans son *Histoire d'Arménie* (en armén., T. II, pg. 301 et suiv.), et voici ce qu'il raconte: « Kiourion, le *Cyrinus* de Galanus, appelé aussi *Quiricus*, auquel S.^t^ Grégoire adressa en 603 une lettre (*Lettres de S.^t^ Grégoire*, T. II, liv. XI, pg. 67), ayant été élu catholicos de Géorgie, par le patriarche d'Arménie, conféra l'épiscopat à Cis, prêtre de nation barbare et nestorien, à l'insu du catholicos arménien dont il relevait. Kiourion avait donné l'ordre à tous ses prêtres de célébrer la liturgie en langue géorgienne, ce qui choqua Mosé ou Moïse, patriarche des Arméniens, qui lui écrivit de chasser l'évêque nestorien, et de conserver intacte la foi admise par les Arméniens, les Géorgiens et les Aghouans. Kiourion sembla écouter ces remontrances, mais néanmoins il se conduisit d'une manière tout à fait différente. A Mosé, avait succedé Abraham qui écrivit également à Kiouroun pour l'engager à ne pas être cause d'une scission. Mais la correspondance s'envenima, et comme l'Arménie fut partagée en ce moment entre les Perses et les Byzantins, à la suite du traité conclu entre Khosrou Parviz et Maurice, Kiourion profita de cette circonstance pour se séparer des Arméniens. Cependant les Aghouans qui ne voulurent pas prendre part à cette querelle, restérent unis avec les Arméniens. C'est alors que le catholicos Abraham rassembla un concile à Tovin en 596, et frappa Kiourion d'anathème. » A dater de cette époque, la séparation entre les deux églises de Géorgie et d'Arménie fut accomplie, et non pas en 527 comme l'a dit Galanus, dans son ouvrage intitulé: *Conciliatio eccles. arm. cum rom.*, (T. II, pg. 167). On lira avec fruit, sur cette intéressante question de la séparation religieuse des Arméniens et des Géorgiens, un mémoire très-savant, inséré par M. Brosset dans son *Histoire de la Géorgie*, T. I, Additions, pg. 107 et suiv., § 5.

[2] Les Maronites, qui tirent leur nom de Jean Maron, patriarche d'Antioche, formaient à l'époque dont nous parlons, la partie la plus considérable des habitants du Liban. Leur nombre inquiéta les Arabes, et en 679, Moaviah les attaqua pour les soumettre à son autorité. Battu une première fois, il vint assiéger Haddeth, qui fut prise et ruinée, après un siége de sept ans, et ses habitants furent massacrés. (Cf. sur Jean Maron et les Maronites, Assemani, *Bibl. Or.*, T. I, pg. 496 et suiv. — Chidiak, *Histoire du Liban* (texte arabe), — H. Guys, *Beyrouth et le Liban, passim.*

[3] Cf. Théophanes, pg. 300. — Cédrénus, T. I, pg. 440. — Aboulphar., *Chr. syr.*, pg. 115-116.

[4] Cf. Théophanes, pg. 300.

[5] Yézid mourut le 15 de *Rébi I.^er^* de l'an 64 hég., qui correspond au 12 novembre 683; il avait régné trois ans et demi. (Aboulféda, *Annal. Mosl.*, T. I, pg. 399. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 116).

[6] Moukhtar, fils d'Abou-Obeyd, s'empara

[Merwan] rassembla de toutes parts les Dadjiks (Arabes) en leur disant : « que celui qui sera choisi par Dieu, ait la suzeraineté. Dans l'assemblée, on écrivit trois noms sur trois flèches et on les décocha ; puis on envoya un enfant pour chercher et apporter l'une d'elles, car on était convenu que le royaume serait donné à celui dont le nom serait apporté. Ce fut le nom du vieillard, promoteur de cette élection qui fut apporté, et à la suite de cela, il régna un an [1]. Après lui régna Abdel-Melek fils de Merouan [2]. Costant (Constantin IV) empereur des Grecs, mourut aussi et fut remplacé par son fils Justinien II [3]. Abdel-Melek, vivement pressé par les rebelles, fit un traité de paix avec Justinien pour dix ans et s'engagea à lui payer annuellement 1000 tahégans, un cheval et un esclave. De plus, l'île de Chypre devait être partagée en deux parties et appartenir par moitié aux deux puissances. [Cette paix] fut conclue à cause des secours que les Arméniens fournirent aux Grecs, et des 12,000 cavaliers campés au Liban en face des Arabes et que les Grecs rappelèrent [4].

Saint Jacques vivait à cette époque ; il était né dans la province d'Antioche ; c'était un homme rayonnant de grâce et ami des sciences [5] ; il fut nommé

---

de Koufa en 685, et mourut dans la citadelle de cette ville, assiégée par Mohsab fils d'Abdallah, fils de Zobeïr, khalife de la Mekke, en 687. Abdallah fut proclamé khalife à la Mekke en 683, et exerça la puissance jusqu'en 692. Le jour même de l'avénement d'Abdallah, Moaviah II, fils d'Yezid, fut reconnu comme khalife en Syrie, mais il abdiqua trois mois après. (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 116-117).

[1] Merwan, fils de Hakem, fut élevé au khalifat en 684, et assassiné en 685.

[2] Abdel-Melek, fils de Merwan, succéda à son père le jour même de sa mort.

[3] Constantin IV mourut au mois de septembre 685, d'une dyssenterie, après 17 ans de règne. Son fils Justinien II lui succéda et fut détrôné par le général Léonce en 695, et relégué à Kherson.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 117-118. — Abdel-Melek, affaibli par les succès des Grecs en Orient, proposa la paix à Justinien II, et consentit à lui payer chaque jour mille *dinars*, un cheval de race et un esclave. Les Romains devaient de leur côté, céder la moitié des revenus de Chypre, de l'Arménie et de l'Ibérie, aux Arabes, L'empereur s'engageait aussi à délivrer les Sarrazins des excursions des Mardaïtes (Théophanes, pg. 302). Afin de réaliser ce dernier engagement, l'empereur fit tuer Jean, chef des Mardaïtes, et leva dans le Liban un corps de 12,000 hommes qu'il transporta, les uns en Arménie et en Thrace, les autres en Pamphylie, et il leur donna pour chef un des leurs, qui résida à Satalie (*Const. Porphyr.*, *de Adm. imp.*, ch. 50). Cette dispersion des Mardaïtes fut une faute très-grave, qui priva l'empire d'une force avancée en Orient, et livra la Syrie aux Arabes (Théophanes, pg. 303). Les Maronites, ainsi livrés à eux-mêmes et privés du concours des Mardaïtes, furent bientôt soumis aux Arabes. A partir de cette époque, les Maronites ont toujours été sous le joug, bien qu'ils aient pû conserver leur autonomie, et aujourd'hui encore, ils sont sujets de la Porte, mais ils ont des chefs choisis parmi eux et sont protégés par des traités, imposés par les puissances de l'Occident à la Turquie.

[5] S.t Jacques d'Édesse, surnommé le Commentateur, dont il a été question (note 7 pg. 19) fut un des restaurateurs de la langue syriaque (Assemani, *Bibl. Or.*, T. I, pg. 475 et suiv.). Outre sa chronique, S.t Jacques est auteur d'une liturgie, d'un cérémonial pour le baptême, de canons ecclésiastiques, d'une grammaire que cite Aboulpharadj dans celle qu'il composa sous le titre de ܟܬܒܐ ܕܨܡܚܐ, « livre des splendeurs » (P. III, ch. I), de plusieurs lettres à Georges, évêque de Sarug, à Paul, prêtre d'Antioche, et à Thomas, sur la grammaire, la philologie et la liturgie, etc. Jacques d'Édesse composa encore un traité mystique intitulé ܟܬܒܐ ܕܣܝܡܬܐ, « livre des Trésors », des can-

évêque d'Edesse et feignit de se faire juif, afin d'avoir le moyen de traduire leurs secrets en langue syriaque. Il termina sa vie dans le monastère de Saint Jacques, sous l'invocation de son nom, dans le pays de Kessoun[1].

En ce temps-là, Justinien pilla l'île de Chypre. Cette attaque mécontenta les Dadjiks (Arabes), et Abdallah fit envahir par l'émir de Djézir (Mésopotamie)[2], le territoire des Grecs avec la ville de Césarée. Les Grecs prirent à leur solde les Seglav (Slaves)[3], marchèrent à la rencontre des Dadjiks (Arabes) : mais ces derniers les taillèrent en pièces. Le reste des Slaves, au nombre de 5,000[4] cavaliers, demanda et obtint l'alliance des Dadjiks (Arabes)[5], et se confondit avec eux. Les Dadjiks (Arabes) les fixèrent à Antioche et à Gouris (Cyrrhus)[6], en leur donnant des terres et des femmes.

L'an 1006 des Syriens et 135 des Arméniens, les Grecs entreprirent une expédition contre les Dadjiks (Arabes) et s'avancèrent jusqu'à Antioche, mais ils furent battus et le reste prit la fuite. Le chiffre des morts, de part et d'autre, s'éleva à 400,000[7]. Cette bataille fut livré à Pouschirig (Possène (?))[8], où l'on voit encore de nos jours leurs ossements épars dans les champs[9].

---

tiques, des commentaires sur l'Écriture, d'où lui est venu son nom de « Commentateur », des scholies sur les texte des Livres Saints. Il traduisit en syriaque quelques ouvrages d'Aristote, les Catégories, le *Péri-Herménias*, les Analytiques; il commenta l'*Eisagogé* de Porphyre, et fit une traduction en syriaque des Homélies de S.t Sévère, patriarche d'Antioche. (Assemani, *Bibl. Or.*, T. I, pg. 476 et suiv.).

[1] Jacques mourut en 710 de l'ère chrétienne, 1021 de l'ère de Séleucides, selon le témoignage de Denys de Telmahr, dans sa Chronique (Cf. Assemani, *Bibl. Or.*, T. I, pg. 426, 468).

[2] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 118) donne à ce sujet des détails plus circonstanciés; selon lui, cet émir s'appelait Mahomet, chef de l'île de Karta, ܩܪܛܐ. Cette île est sur le Tigre, au nord de Mossoul. (Cf. Assemani, *Bibl. Or.*, T. III, P. II, pg. 723). Aboulpharadj ajoute que Mahomet envahit la Cappadoce, dont Césarée était la métropole. Ce Mahomet était fils de Marwan, frère du khalife Abdel-Melek, et depuis l'année 692 jusqu'à l'an 708, il gouverna la Mésopotamie, l'Arménie et l'Adherbeïdjan.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 118. — Justinien qui, en 688, avait dirigé une expédition contre les Bulgares et les Esclavons leurs alliés, les battit dans la Thrace où ils s'étaient avancés, et leur ayant fait de nombreux prisonniers, il les fit passer en Asie, en leur assignant pour demeure, les bords de l'Hellespont, de la Propontide et de la Troade, que Théophanes (pg. 304) appelle le thème d' Ὀψικίον.

[4] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 118) dit 7,000 cavaliers.

[5] Théophanes, pg. 306.

[6] Le nom de cette localité est altéré, bien que nous lisions également dans Aboulpharadj le même nom, écrit sous la forme ܩܘܪܘܣ. On doit croire, et c'est du reste l'opinion des traducteurs de la Chronique d'Aboulpharadj, qu'il s'agit ici de l'île de Chypre et qu'il faut substituer au nom de Gouris ou Cyrrhus, celui de ܩܘܦܪܘܣ, « Chypre ».

[7] Sous le règne de Tibere II, son frère Héraclius, profitant des dissensions intestines des Arabes, entra en Syrie, pénétra jusqu'à Samosate (Théophanes, pg. 310) et tua dans cette campagne 200,000 Arabes. Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 118), réduit de beaucoup les chiffres de Michel et de Théophanes, et ne parle que de 5,000 morts.

[8] Il est probable qu'il est question ici de la plaine de Possène, près d'Antioche, où Nestorius général d'Héraclius I, fut battu en 638 par les Musulmans commandés par Yézid, qui s'empara d'Antioche (Théophanes, pg. 282).

[9] Aithon, en arménien Héthoum, *Հեթում*, auteur du XIIIe siècle, qui écrivit en français une *Histoire orientale* que Nicolas Falcon traduisit en latin, raconte que le champ de batail-

L'an 75 de l'ère des Dadjiks (Arabes), ceux-ci supprimèrent les effigies de dessus leurs tahégans, tram et pogh[1]; car ils étaient persuadés que c'était une coutume idolâtre, et n'y conservèrent que l'inscription seule[2].

Justinien [II] traitait avec dureté les grands de l'empire; cette conduite fut cause qu'on s'empara de sa personne, on lui coupa le nez, on le jeta dans une prison[3], et on donna la couronne à Léonce[4] qui fut renversé par le général Ephimros (Absimare) qui s'assit sur le trône[5] et soumit les Slaves[6]. Il entreprit ensuite une expédition contre les Dadjiks (Arabes) à Samison (Samosate), et leur tua 5,000 hommes; puis il s'en retourna avec un grand nombre de captifs[7].

A cette époque, Abdallah (*lisez*, Abdel-Melek) nomma Hadchehadch (Hedjadj)[8] et Mahomet[9] commandants en chef. Ce dernier était un scélérat et

---

le de Possène était encore de son temps, jonché des ossements des combattants morts dans cette journée.

[1] Les mots *tahégan*, *tram* et *pogh* sont les mots employés par les Arméniens pour désigner les monnaies d'or, d'argent et de cuivre. Il y avait des tahégans d'or qu'on appelait aussi *dinar*, Դենար, des tahégans d'argent et des *dirhem*, درهم, d'où les Arméniens ont tiré le mot Դրամ, et des *pogh*, mot venu de l'arabe فلس ou فلوس. (Cf. ma *Numismatique de l'Arménie au moyen-âge*, pg. 7).

[2] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 118) raconte également le même fait, et dit que ce fut en l'année 1007 des Séleucides, que les Arabes cessèrent de graver des effigies sur leurs monnaies, et qu'ils n'y tracèrent plus que des légendes. Théophanes dit de son côté, que ce fut Abdel-Melek qui fit frapper le premier des monnaies à son coin (pg. 304). Ce témoignage est confirmé par Elmacin (*Hist. Sarr.*, pg. 64) et les autres historiens musulmans, qui disent que ce fut en l'an 76 de l'hégire, correspondant à l'an 695 de notre ère, que les Arabes frappèrent des monnaies, portant seulement des légendes musulmanes. (Cf. Makrisy, *Traité des monum. musulm.*, trad. S. de Sacy, pg. 17 et suiv. — Marsden, *Numismata Orientalia*, P. I, pg. 1 et suiv., Pl. I, n.° 1). Avant la réforme d'Abdel-Melek, les Arabes frappaient monnaie à l'imitation des types byzantins (Saulcy, *Lettres à M. Reinaud, sur la Numismatiq. orientale*, lett. I. — Baron Marchant, *Lettres sur la Numismatique*, 2e éd., lettr. I, Pl. I) et des types sassanides, (Cf. *Zeitschrifft der D. M. G.*, 1854, *Erklärung der Münzen mit Pehlwi-legenden.* (P. II, pg. 148), par M. Mordtmann. — F. Soret, *Lettre à M. Ohlsausen sur quelques monnaies au type sassanide*, etc.

[3] Justinien II fut détrôné en 695 et exilé à Kherson (Théophanes, pg. 307 et suiv. — Cédrénus, T. I, pg. 442. — Nicéphore, pg. 25-26. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 118).

[4] Léonce l'Isaurien, général distingué, qui avait été emprisonné pendant trois ans, venait d'être appelé au commandement de la Grèce, lorsqu'il se mit à la tête d'une conjuration qui détrôna l'empereur. Il régna de 695 à 698. — Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 118.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 118). — Absimare, gouverneur de la Cilicie, ou selon le style de la cour de Constantinople, *Drungaire des Cibyrréotes*, δρυγγάριος τῶν Κιϐυραιωτῶν, en résidence à Corycus (Gorigôs) (Théophanes, pg. 309) se révolta contre Léonce, et fut salué empereur sous le nom de Tibère II, en 697.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 118.

[7] Cf. Théophanes, pg. 310. — Cédrénus, T. I, pg. 444. — Zonaras, liv. XIV, T. II, pg. 94. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 118.

[8] Hedjadj, fils de Ioussouf, gouverneur de l'Irak et du Khorassan pour Abdel-Melek, mourut en 140 de l'hégire (713-714) — Cf. Aboulféda, *Ann. mosl.*, T. I, pg. 409 et suiv. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 118.

[9] Aboulkasem Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abou Taleb, fut nommé gouverneur de la Mésopotamie, de l'Assyrie, de l'Arménie et de l'Aderbéidjan, pour Abdel-Melek. — Cf. Aboulféda, *Annal. mosl.*, T. I, pg. 425. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 118.

un esprit diabolique; il attira par surprise les notables arméniens à Nakhitchévan, les renferma dans une église et les brûla, pour ne pas avoir consenti à se faire musulmans[1]. Ces martyrs furent ainsi, pour la lutte et le triomphe, les compagnons de la couronne des Saints Ananéens[2]. Que le Christ Dieu par leurs prières jette un regard de compassion sur leur nation et sur leur église!

Vers cette époque, on fit l'éloge de l'équité et de la sagesse d'Athanase, fils de Goumia[3], habitant d'Édesse, en présence d'Abdallah (Abdel-Melek) qui le fit venir près de lui et le chargea de l'administration de son royaume. Il réussit dans toutes ses entreprises et s'attira les faveurs de son maître. Il recevait 60,000 tahégans par an; de plus, chaque soldat arabe lui donnait un tahégan[4]. Il adoucit et soulagea beaucoup le sort des chrétiens; il fit élever deux églises, l'une sous l'invocation de la mère de Dieu[5], l'autre sous celle de Saint-Théodore[6], et fit déposer dans cette dernière les reliques de ce saint, qu'il avait fait venir d'Eukhaida (Eukhaïtes) qui est Ablastan (Ablata(?))[7]. Dans ces (ou entre les) deux églises, il fit construire des chapelles souterraines et acheta le suaire du Christ[8], qui se trouvait jusqu'alors au pouvoir des Dadjiks (Arabes), au prix de 50,000 tahégans et le fit déposer dans ce lieu, où les fidèles descendaient et montaient par un escalier. Le jour de la fête (du suaire), on l'exposait aux regards des assistants et cette coutume dura jusqu'au temps du patriarche Jean qui renferma cette relique entre deux pierres et la cacha dans un lieu secret, en faisant disparaître ses traces, de sorte que tout le monde en ignorât la place. Il laissa un écrit dans lequel il disait qu'il avait agi ainsi, par crainte des infidèles et afin que personne ne recherchât plus [cette relique], parce qu'on ne la retrouverait pas. Cependant je ne puis rien dire de l'authenticité du suaire que les Romains possèdent[1].

---

[1] En 703, les Musulmans furent massacrés dans la Petite-Arménie (Théophanes, pg. 311). Nerséh le Gamsaragan et Sempad le Bagratide offrirent leurs terres à l'empire, mais Kasem, lieutenant de Mahomet, chassa les Romains, et ayant rassemblé tous les notables arméniens à Nakhitchévan, les fit brûler vifs. Une émigration arménienne eut lieu alors dans la Lazique, où l'empereur Justinien II leur donna asile.

[2] Cf. le livre de Daniel, ch. III.

[3] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 119) raconte également, d'après la Chronique de Denys de Telmahr, qu'Athanase qu'il appelle ܐܬܢܣ ܒܪ ܓܘܡܝܐ, fut envoyé en Égypte, par Abdel-Melek, comme ministre de son frère Abdel-Aziz.

[4] Aboulpharadj dit que les richesses d'Athanase étaient considérables; qu'il possédait 4000 esclaves, des palais, des villages, des pierres précieuses, de l'or et de l'argent en quantité incalculable.

[5] Ce fut à Édesse qu'Athanase fit construire l'église de la Vierge, avec le revenu des 400 hôtelleries (?) ܦܘܬܩܐ, qu'il possédait à Édesse; et à Fostat, en Égypte, il éleva également deux églises.

[6] S.t Théodore était un général de Licinius, né à Eukhaïtes, au IVe siècle, et qui fut martyrisé en 319.

[7] Eukhaïtes, village du Pont Polémoniaque, appelé par Ptolémée 'Αβλάτα (*Géogr.* V, 6).

[8] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 119) dit que c'était l'image du Christ envoyé par lui au roi Abgar, (Evagrius, *Hist.* IV, 27). Cette image du Christ se conserva jusqu'à la moitié du XIIe siècle, époque à laquelle l'empereur Constantin Porphyrogénète l'acheta du khalife des Arabes pour 12,000 dirhem. Les Arméniens et les Grecs rapportent ce fait. (Cf. aussi Baronius, *ann.* 994. — Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 55, art. 30). La sainte image resta à Constantinople jusque vers la moitié de XIVe siècle, et à cette époque Jean Paléologue, ayant récupéré, avec l'aide des Génois, la couronne impériale dont l'avait dépouillé Jean Cantacuzène, et voulant récompenser les Génois, leur donna la sainte image, qui fut d'abord gardée quelques années par le doge Leonardo Montalto, qui la remit, avant de mourir, à l'église de S.t Barthélemy des Arméniens. On montre aux archives de Gênes, le procès-verbal de ce transport de la sainte image (Cf. Bzovius, *Contin. de Baronius*, T. XV, *ann.* 1384. — Justiniani, *Annal.* liv. IV, *ann.* 1384. — Calcagnino, *Trattat. dell' imagine Edessena*, oss. 17. — Cappelletti, *L'Armenia*, P. III, pg. 24 et suiv.).

Après dix années de captivité, Justinien sortit de prison et se réfugia auprès du khakan, souverain des Khazirs (Khazares) qui l'accueillit avec honneur, lui donna sa fille en mariage[2] et un contingent de troupes avec lequel il revint à Constantinople[3]. Ephrimos (Absimare) chercha son salut dans la fuite et Justinien fit mettre à mort Léonce et ses courtisans et donna la liberté à 6,000 Dadjiks (Arabes) prisonniers qui s'en allèrent tranquillement[4]. Il forma ensuite un fort détachement de soldats qu'il fit partir par mer pour ramener sa femme; mais la mer les engloutit. Le khakan fut fort affligé en apprenant cette nouvelle; il lui renvoya cependant sa femme avec son fils Tibère et lui fit des reproches en ces termes: « Insensé, à quoi bon la perte de tant de troupes, est-ce que tu supposais que j'aurais voulu empêcher ta femme de te rejoindre? Quoi que tu sois cause de la mort de mon fils, je ne faillirai point à ma parole »[5].

L'année 1011 de l'ère syrienne et 148 des Arméniens, Meslim[6] (les Musulmans) firent rebâtir et agrandir la ville de Mamesdia (Missis) et y placèrent une garnison pour la protéger contre les Grecs[1].

---

[1] Sur le Suaire du Christ, Cf. Picconi, *Notizia stor. crit. sul Santo Sudario.* — Un voyageur arménien du XV^e siècle, l'évêque Mardyros qui a écrit une relation de son voyage en Europe, conservée en manuscrit, dans le fonds arménien du département des manuscrits de la bibliothèque impériale de Paris (*Anc. fonds*, n.° 65), dit qu'il a vu à Besançon, le Suaire du Christ. (S.t Martin, *Relation d'un voyage fait en Europe par Martyr*, pg. 40 et 67). On sait que le S.t Suaire de Besançon était une des plus célèbres reliques qu'on vénérait autrefois dans cette ville.

[2] Lorsque Justinien s'enfuit de Kherson chez le khan des Khazars, alors maître du Palus-Méotides, il arriva à Daras, capitale de ce pays, et le prince barbare lui donna sa sœur Théodora en mariage (Théoph., pg. 312. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 120).

[3] Absimare, redoutant l'alliance faite entre le khan des Khazars et Justinien, offrit au khan de l'or pour tuer Justinien, qui s'enfuit chez Terbelis, roi des Bulgares. Celui-ci lui donna 15,000 Bulgares et Esclavons, avec lesquels Justinien marcha sur Constantinople, dont il s'empara (Théoph., pg. 312. — Nicéph., pg. 27).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 120. — En apprenant la marche de Justinien, Absimare s'enfuit à Apollonie (Sozopolis) en Thrace, où il fut arrêté et jeté dans un cachot avec Léonce, après quoi Justinien les fit mourir dans les tortures (Théophanes, pg. 312. — Nicéphore, pg. 28).

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 120. — La princesse Théodora revint chez son frère, après la fuite de Justinien chez les Bulgares. Pendant l'absence de son mari, cette femme lui donna un fils, nommé Tibère; puis elle vint à Constantinople, où elle et son fils furent nommés Augustes.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 119. — Michel et Aboulpharadj semblent faire du nom Մսլիմայ et ܡܫܠܡܐ, une appellation de personnage, mais il est certain que ce mot est pris ici pour « les Musulmans » en général. Nous verrons plus bas que le nom de Moslemah appartient, il est vrai, à un personnage qui joua un rôle important dans les guerres des Grecs et

Abd-ul-Mélik régna sur les Dadjiks (Arabes) après Abdoula (Abdoullah). Velith (Walid) succéda à Abd-ul-Mélik et régna neuf ans[2]. Sous son gouvernement, Justinien expulsa les Arméniens du territoire de son empire, à cause de leur orthodoxie. Les Arabes s'en réjouirent et les établirent à Mélitène et dans la Mésopotamie[3]. Ils devinrent un rempart puissant pour les Syriens orthodoxes et relevèrent leurs villages, couvents et ermitages qui existent encore de nos jours.

Le perfide Mahomet fit de nombreux martyrs dans le pays des Dadjiks chrétiens, et leur chef fut mis à mort dans des tortures atroces[4]. Son corps fut jeté en pâture aux bêtes féroces; cependant il fut respecté par ces animaux et par les oiseaux, et pendant 30 jours, il ne se décomposa point; il exhalait au contraire l'odeur de la myrrhe, ce qui engagea plusieurs chrétiens à s'offrir au martyre, et on les égorgea par milliers. Meslim (Moslémah) envahit la Cappadoce et massacra les soldats grecs qui voulaient lui opposer quelque résistance; mais 46,000 cavaliers Dadjiks furent immolés sans compter les prisonniers[5]. Meslim (Moslémah) s'empara de la ville de Danaia (Tyane) et de la forteresse de Daranda (Derindeh)[6]. De là, il vint dans la Cilicie où il conquit le fort de Djerdjoum et la ville de Podanta (Bosanti), avec plusieurs autres places[7].

---

et des Arabes; mais à l'époque où nous sommes arrivé, ce nom appliqué à un personnage serait un anachronisme.

[1] Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 120) dit qu'en l'année 1015 des Grecs, Abdoul-Melek envoya Moslemah pour assiéger Mopsueste; et plus bas il ajoute qu'en 1017, les Arabes rebâtirent les murs de cette ville. Les Grecs de leur côté racontent qu'en 711, Abdel-Melek envoya Abdallah son général, en Cilicie pour relever les murs de Mopsueste détruits dans une guerre contre les Mardaïtes, (Théophanes, pg. 311).

[2] Walid fut proclamé khalife en octobre 705. — Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 120.

[3] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 121) dit que ce fut Philépique Bardane, successeur de Justinien II, qui exila les Arméniens. Ces derniers furent recueillis par les Arabes qui les établirent à Malatia (Mélitène), et à Armandarba.

[4] Rapprochez ce passage, de ce que dit Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 119) du supplice que Mahomet infligea à Mouhad, prince des Arabes chrétiens Taglibites, qui ayant refusé de se faire musulman, fut jeté dans un puits où il fut tué.

[5] Le personnage que Michel appelle Մսլիմ, Aboulpharadj, ܡܣܠܡܐ, les Grecs Μασαλμᾶς (Théophanes, pg. 115. — Nicéphore, pg. 29) était le frère de Walid, et l'un des généraux les plus remarquables de la famille des Omméiades, pendant le I^{er} siècle de l'hégire.

[6] L'expédition dirigée par Moslémah et Soliman, frères de Walid, contre Tyane, métropole de la 2^e Cappadoce, eut lieu en 709 (Nicéphore, pg. 29). Selon Théophanes, les chefs de cette expédition auraient été Moslémah et Abbas (pg. 315). Théodore Carteroucas et Théophylacte Salibas étaient à la tête des Grecs, et laissèrent prendre la ville par les Arabes. La prise de Dérindeh, dans la 2^e Arménie, eut lieu à la même époque, et ce fut Soliman frère de Walid et de Moslemah, qui en fit la conquête, en 710. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 121) attribue ce dernier fait d'armes à Moslémah lui-même.

[7] Selon Théophanes (pg. 315) et Nicéphore

En ce temps-là, Philigdos (Philépique Bardane) mit à mort Justinien avec son fils Tibère et s'empara du trône[1]. Versé dans les Écritures, il s'efforça de faire condamner le sixième concile et l'hérésie de Maximios (Maxime)[2]; mais il échoua à cause de l'obstination et de l'orgueil de ses partisans.

En ce temps-là, Vélith (Walid) excité par ses odieux instincts, ordonna de forcer les chrétiens à abjurer leur foi, en employant des moyens violents, et de mettre à mort les récalcitrants dans leurs propres églises[3]. Une infinité d'hommes et de femmes s'illustrèrent par leur martyre[4]. Meslim (Moslémah) marcha sur Amassia (Amasie) dont il s'empara. Il poussa ensuite ses incursions jusqu'à Antioche de Pisidie, dont il s'empara par la force des armes[5].

Philigdos (Philépique) fut aveuglé et exilé dans la deuxième année de son règne[6]. Anastase lui succéda pendant deux ans[7].

Après Vélith (Walid), Souliman (Soliman) régna sur les Dadjiks durant deux ans[8]; ce fut pendant son gouvernement que Meslim (Moslémah) conquit la Galatie[9].

(pg. 29), l'expédition de Cilicie en 710, aurait été entreprise par Othman, qui aurait ravagé cette province, puis traversé la petite Arménie et pris Kamakh, aussi appelée Ani (S.t Martin, *Mém. sur l'Armén.*, T. I, pg. 72 et suiv.). Le fort de Djerdjoum n'est pas mentionné dans la Chronique du connétable Sempad; mais la ville de Podanta, l'ancienne Podandus, la Butrente des chroniqueurs occidentaux des croisades, est bien connue. J'en ai fixé la position exacte, qui répond à la Bosanti actuelle, localité que j'ai visitée pendant mon exploration de la Cilicie (Cf. mon *Voyage en Cilicie*, pg. 378).

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 121. — Philépique Bardane était à Kherson, quand il fut nommé empereur (Théophanes, pg. 317). Il s'avança sur Constantinople, et Justinien se porta à sa rencontre avec sa flotte et son armée. Les troupes ayant pris fait et cause pour Bardane, Justinien s'enfuit et fut tué par Élie, à Damatrys. Justinien mourut en 711. C'était le dernier dynaste Héraclide, et en lui s'éteignit la race d'Héraclius. Son fils Tibère fut tué, aux pieds des autels, par le patrice Maurus et par Jean dit Strouthos ou le moineau.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 121. — Philépique, fervent apôtre du monothélisme, résolut de rétablir l'hérésie que Constantin Pogonat avait proscrite. Dans cette vue, il chassa les orthodoxes de leurs siéges, et les remplaça par ses partisans. Il rassembla un concile qui fut rejeté par les prélats de l'Occident. (Théophanes, pg. 319 et suiv. — Cédrénus, pg. 446 et suiv. — Suidas, v.° Φιλιποικός).

[3] (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 121) dit que Walid qui haïssait les chrétiens, les dépouilla de toutes leurs églises à Damas, et ordonna que la seule langue arabe serait employée pour les affaires publiques. Il voulut contraindre Samuël, chef des Arabes Taglibites, à se faire musulman; mais celui-ci s'y refusa et fut mis à mort.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 121-122.

[5] Michel confond ensemble deux expéditions. En 712, Moslémah pénétra dans le Pont, prit Amasie, puis Miothias en Pisidie, et rapporta de l'expédition un riche butin (Théophanes pg. 320. — Nicéphore, pg. 32). En 713, Abbas prit Antioche de Pisidie (Ak-Schehr) (Théophanes, pg. 320. — Nicéphore, pg. 32).

[6] Rufus officier de Georges Buraphe, comte du thême d'Opsicium, profita de l'ivresse de Philépique, et lui creva les yeux le 3 juin 713, dans le vestiaire de la faction verte du cirque. Philépique avait regné 17 mois; selon Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 121), son règne fut de deux ans et demi.

[7] Artemius, premier ministre secrétaire d'état, πρωτοασηκρήτης, fut élu empereur sous le nom d'Anastase II en 713, et régna jusqu'en 716.

[8] Soliman succéda à Walid son frère en 715, et mourut en 717 (Aboulféda, *Ann. mosl.*, T, I, pg. 437).

[9] Théophanes, pg. 321. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 122.

Anastase, après deux ans de règne, se réfugia à Sinigia (Nicée)[1], parce qu'on voulait l'assassiner. Théodose lui succéda[2].

Vers ce temps-là, Meslim (Moslémah) fit une incursion dans le pays des Turks et revint chargé d'un immense butin[3]. Il entreprit une nouvelle expédition en Asie et conquit Pragmia (Pergame) et Sartia (Sardes) qu'il mit à sac[4]. Enorgueilli de son succès, Meslim (Moslémah) concut le projet d'aller attaquer Constantinople[5]. Il avait 200,000 cavaliers et 5,000 navires qu'il remplit de cavaliers, 12,000 Bulgares, et des provisions que transportaient 6,000 chameaux et 6,000 ânes. Un corps de 30,000 volontaires[6] suivait l'armée. Il envoya par mer et par terre toute cette multitude de troupes, qu'il suivait par petites journées, jusqu'à ce qu'il vint camper à Nicée. Sur son passage, cette armée ne fit de mal à personne et donna à tout le monde des assurances pacifiques[7].

A cette nouvelle, Léon, général en chef des Grecs, se rendit secrétement auprès de Moslim (Moslémah) qui s'engagea à le faire monter sur le trône, s'il voulait favoriser son entreprise. Léon rentra dès lors dans la ville [de Constantinople]. Lorsque l'empereur eût été averti (de cette trahison), il fit arrêter la famille de Léon; mais celui-ci s'enfuit et se rendit auprès de Soliman émir des Dadjiks (Arabes). Il obtint de lui 6,000 cavaliers et marcha sur la ville d'Amur (Amorium) dans laquelle il noua des intelligences secrètes, en donnant à entendre que c'était par ruse qu'il conduisait les Dadjiks (Arabes). L'empereur en fut prévenu, lui envoya sa famille et lui fit dire : « Respecte la ville pour prix de ta famille. » Léon abandonna alors le siége de la ville et s'avança sur Constantinople. L'armée grecque se porta à sa rencontre et lui envoya des messagers qui lui dirent: « Règne sur nous avec notre consentement. » Elle lui prêta serment et lui envoya le fils de Théodose. Léon accueillit cette proposition, engagea le détachement de troupes arabes à s'arrêter en disant: « Je vais entrer dans la ville et vous donner satisfaction. » Léon fit son entrée à Constantinople précédé de hérauts qui annonçaient son avénement. Lorsque Théodose apprit cette nouvelle, il se fit couper les cheveux et entra dans l'ordre ecclésiastique[1].

---

[1] Une révolte ayant éclaté sur la flotte qui devait opérer contre les Sarrazins, Anastase fut détroné en 716, et relégué dans un monastère de Thessalonique.

[2] Les rebelles qui avaient détrôné Anastase, se dirigèrent sur Constantinople; en chemin, ils rencontrèrent un percepteur d'impôts, Théodose, qui fut salué empereur sous le nom de Théodose III. Ce monarque fut conduit à Constantinople et régna peu de temps.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 122.

[4] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 122), en parlant de cette expédition de Moslemah, qu'il fixe à l'année 1027 des Grecs, soit 716 de l'ère chrétienne, dit qu'elle fut dirigée contre Pergame et Rhodes ܪܘܕܘܣ. C'est cette expédition qui devait se rendre à Constantinople; elle était divisée en trois corps, dont le chef était Omar (Théophanes, pg. 324-327) fils d'Hobir (Aboulpharadj, *loc. cit.*), qui agissait par mer avec le premier corps, et était suivi par Soliman et Moslémah qui conduisaient l'armée par terre.

[5] Cf. Aboulféda, *Ann. mosl.*, T. I, pg. 434.

[6] Le mot *զեհետ* est la transcription de l'arabe ذاهد. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 122) donne pour équivalant le mot ܡܛܘܥܘܬܐ, en arabe مطوع, « soldat volontaire. » Le mot ذاهد veut dire à proprement parler, « celui qui renonce au monde pour se consacrer à Dieu; » mais ici, ce mot a le sens de مطوع.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 122-123.

Une fois assis sur le trône, Léon s'occupa de fortifier la ville. Meslim (Moslémah) se voyant trompé par lui, livra avec 4,000 hommes, l'assaut contre la Porte d'or. Dieu aidant, Meslim (Moslémah) échappa seul à la mort, il perdit de son côté 4,000 hommes, et les 30,000 volontaires succombèrent sur un autre point[2]. L'hiver les surprit et la famine se déclara dans leur camp. Durant cette calamité, Soliman, khalife des Dadjiks (Arabes), mourut et fut remplacé par Omar[3]. Meslim (Moslémah) à cette nouvelle, se retira honteusement avec peu de troupes. Pendant leur retraite, les Musulmans massacrèrent par vengeance, un grand nombre de chrétiens qui furent punis de la sorte, parce que leur armée avait négligé de faire les prières de l'église.

En ce temps-là, un certain Sévère, syrien de nation, commença à séduire le peuple juif par des moyens magiques[4]. Il prétendait être le Christ et il disait qu'il lui fallait réaliser de grands trésors et aller régner à Jérusalem. Plusieurs personnes crurent à ses paroles et il recueillit des sommes considérables. Omar ayant appris ces faits, le fit venir en sa présence, et avec des paroles plaisantes fit tomber son orgueil, le dépouilla de tout ce qu'il possédait, et le mit en liberté. Cependant Omar, à cette occasion, promulgua une loi défendant d'admettre le témoignage des Chrétiens. Il leur interdit aussi de monter un cheval sellé [1]. Il ordonna encore, que si un arabe tuait un chrétien, il ne serait pas mis à mort, mais qu'il serait tenu de payer 5,000 tram comme prix du sang versé; que le corps des prêtres serait exempt d'impôts pour tous ses biens, et qu'enfin les Dadjiks (Arabes) ne boiraient point de vin. A sa mort, Ezid (Yezid) régna pendant quatre ans [2]. Celui-ci, [par ses agents] répandus dans toute l'étendue de son empire, fit effacer la représentation de la figure humaine existant dans les églises, dans les livres, sur les vêtements, les monuments et sur tous les autres objets [3]. Léon, empereur des Grecs imita cet exemple en proscrivant la représentation de toutes les figures humaines dans son empire. Plusieurs personnes, indignées de cet acte, en témoignèrent leur mécontentement [4]. Léon s'efforça de nouveau de convertir violemment les Juifs au christianisme ou de les faire mourir. Un grand nombre d'entre eux se fit baptiser, mais d'autres préférèrent la mort, et une moitié se réfugia hors de l'empire [5].

---

[1] Les Byzantins racontent cette affaire d'une manière différente. Pendant que Léon commandait les troupes d'Orient, il refusa de reconnaître Théodose III, et Moslémah lui proposa la paix. Léon se rendit au camp du général arabe devant Amorium, ville de Galatie, et là il fut salué empereur par les Musulmans. Léon, craignant une embûche, s'enfuit vers Constantinople, dont il n'eut pas de peine à chasser Théodose, qui se retira dans un cloître, où il passa le reste de ses jours à enluminer des manuscrits. Léon III, dit l'Isaurien, fut couronné le 25 mars à S.te Sophie.

[2] Les détails fournis par Michel et Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 123-124) sur le siége de Constantinople, diffèrent des récits des Byzantins, et il est fort difficile de les faire concorder entre eux. Le siége commença le 15 août 717, et se termina l'année suivante, à la même époque. Les flottes des Arabes furent d'abord incendiées par le feu grégeois, ce qui diminua les forces des Musulmans; l'hiver fit mourir beaucoup de bestiaux et amena la famine dans leur camp; puis la peste se déclara, au dire de Paul Diacre (VI, 47), et leur enleva 300,000 hommes. Moslémah se retira devant ces désastres, et Léon III, eut la gloire d'avoir délivré Constantinople d'un siége, qui aurait pu avancer de plusieurs siècles la chute de l'empire byzantin. (Cf. Théophanes, pg. 327, 331, 334. — Cédrénus, T. I, pg. 450 et suiv. — Nicéphore, pg. 34 et suiv. — Assemani, T. II, pg. 105 et suiv.).

[3] Le khalife Soliman mourut à Dabik en octobre 717, après un règne de près de trois ans. Omar, neveu d'Abdel Mélik et fils d'Abdelaziz, succéda à Soliman et occupa le khalifat jusqu'en 720. Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 124) fait mourir Soliman en 1034 de l'ère des Grecs, correspondant à l'an 722-723.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 125. — Théophanes appelle cet imposteur: *τις σύρος ψευδόχριστος* (pg. 336). Selon les historiens grecs, l'apparition de ce prétendu messie excita contre les Juifs, répandus dans l'empire, la colère de Léon III qui les força, sous peine de mort, à accepter le baptême.

A la mort d'Ezid (Yezid), Heschm (Heschm) régna 19 ans [6]. C'était un homme cruel et avare qui augmenta les impôts et réduisit le pays à une horrible détresse. Il fit creuser un canal, au dessus de Calanique et y fit passer l'eau du fleuve Euphrate pour arroser les plaines [7]. Il conquit Schizi [8] fort inaccessible de la Cilicie et la ville de Diocésarée [9] sur la rivière Kaïl (du Loup).

En ce temps-là, Athanase était patriarche d'Antioche [10] et Jean le Philosophe (Odznetzi) catholicos des Arméniens [11]. Les habitants de Siounik, du

---

[1] Théophanes, pg. 334. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 124.

[2] Yezid fils d'Abdel-Melek et frère des deux précédents khalifes Walid et Soliman, occupa le khalifat de l'an 720 à l'an 724 (101 à 105 de l'hégire). Il succéda à Omar, qui avait gouverné les Arabes deux ans et quelques mois.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 124.

[4] Philépique avait conçu le projet de proscrire le culte des images; Léon III résolut de l'exécuter. Secondé par Beser, Βησὴρ, syrien chrétien renégat, et par Constantin évêque de Nacolée en Phrygie, il tint un synode provincial où le culte des images fut prohibé et condamné. Un édit fut rédigé en ce sens. Le peuple aussitôt murmura; le patriarche Germain, Jean Damascène, et le pape Grégoire résistèrent ouvertement aux ordres de l'empereur (Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 42. art. 43; liv. 43, art. 1-6).

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 124-125.

[6] Aboul Walid Hescham, frère de Yezid, quatrième fils d'Abdelmelek, occupa le khalifat de l'an 724 à l'an 743.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 125. —

[8] Aboulpharadj ne mentionne pas cette localité, mais nous savons par Théophanes (pg. 344), que Soliman général de Heschm, s'empara en 738, d'un château de la Cilicie, appelé *Σιδηροῦν καστρον*, « château de fer. »

[9] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 125) appelle la localité dont il s'agit, Césarée du Pont, ܩܣܪܝܐ ܕܦܘܢܛܘܣ.

[10] Athanase III, abbé de Gouba, succéda à Elie, en 723 et mourut en 740 de notre ère. (Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 338).

[11] Jean IV Odznetzi, né à Odzoun, château de la province de Daschir. En 718, il succéda à Elie (Eghia), et mourut en 729. On a de lui un nombre assez considérable d'ouvrages religieux, dont les PP. Mékhitaristes ont donné, à Venise, en 1833, une excellente édition. (Su-

Vasbouragan, les Aghouans[1], les Syriens Jacobites et les habitants de Sassoun[2], étaient tous basés sur la doctrine des apôtres et professaient la même croyance; c'est pour cela que les Syriens voisins des Sassounsiens vinrent dire aux Arméniens: « Nous sommes attachés au symbole de Saint Grégoire; » et ils recevaient d'eux les ordres sacrés et ils n'avaient aucune dissidence avec eux. C'est à cause de cette raison qu'ils s'appelèrent Grégoriens.

A cette époque, un prêtre de Moupharghin (Miaférékin) nommé Bar Schabouh (Sapor) et le diacre Gabriel, suscitèrent des intrigues entre les Arméniens et les Syriens. Ils disaient des Arméniens qu'ils professaient les erreurs de Julien, et des Syriens qu'ils attribuaient la corruptibilité à la chair du Christ. En outre, le trouble causé par Ezr (Esdras) continuait encore à avoir dans certaines localités de l'Arménie plusieurs partisans. Le saint homme Jean (Odznetzi), thaumaturge et écrivain distingué, demanda à Athanase de lui envoyer quelques-uns de ses évêques munis de sa profession de foi, par écrit. Lui aussi, accompagné d'Arméniens, se rendit au

---

kias de Somal, *Quadro della letteratura armena*. pg. 45 et suiv.).

[1] La Siounie est une des provinces de l'ancienne Arménie, bornée au nord par le pays de Koukark ou Gogarène, à l'orient par l'Artsakh, aujourd'hui Karabagh, au sud par le Vasbouragan et l'Atropatène, et à l'ouest par la province d'Ararat. (Cf. Indjidji, *Armén. anc.* — S.t Martin, *Mém. sur l'Armén.*, T. I, pg. 142 et suiv.). — Le Vasbouragan comprenait tout le pays au sud et à l'est du lac de Van, jusqu'au delà de l'Araxe, vers les montagnes de la Siounie; c'était la province la plus étendue de l'Arménie; elle forma une royauté, longtemps en possession de la famille des Ardzrouni et qui subsista jusqu'au commencement du XI^e siècle (Cf. Indjidji, *op. cit.* pg. 156. — S.t Martin, *Mém. sur l'Arm.*, T. I, pg. 125 et suiv., 423 et suiv.). — Les pays des Aghouans ou Albanie du Caucase, n'a été signalé pour la première fois que lors de l'expédition de Pompée dans le Caucase. Ce pays se composait des hautes montagnes et des vallées limitrophes de la mer Caspienne, qui forment actuellement le Daghestan et le Schirwan. Indépendants des Arméniens, avec lesquels ils avaient cependant une communauté d'origine et de religion, les Aghouans se gouvernaient d'après leurs propres lois, sous l'autorité d'un monarque puissant, et avaient également des catholicos résidant à Kantzasar. (Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 7. — Strabon, liv. XI. — Plutarque, *Vie de Lucullus*, et *Vie de Pompée*. — S.t Martin, *Mémoire sur l'Arménie*, T. I, pg. 212 et suiv. — Boré, *Correspondance d'un voyageur en Orient*, T. II, pg. 48 et suiv.). — Moïse de Gaghangadouk, écrivain arménien du VII^e siècle, a écrit une *Histoire des Aghouans* (Paris, 1860; *en arm.*), qui contient des aperçus nouveaux sur ce peuple, dont les annales sont peu connues. Un auteur plus moderne, Esaïe Hassan Djalal, dont l'ouvrage a été publié à Choucha, en 1839, a écrit une histoire abrégée des Aghouans, en arménien. Ce sont les deux seuls ouvrages qui, à ma connaissance, contiennent des détails sur l'Aghouanie et le peuple Aghouan.

[2] Le canton de Sassoun faisait partie, dans l'antiquité, de la province d'Aghdsnik ou Arsanène (Cf. Ammien Marcellin, XXV, 7. — Procope, *Bell. pers.*, I, 24). — Ce canton a conservé son nom encore à présent, et les Turcs l'appellent صاصون, qui répond exactement au ܒܝܬ ܨܐܨܘܢ, des Syriens. Ce pays est situé au milieu des montagnes, au midi de Bitlis (Indjidji, *Géogr. anc.*, pg. 69-74). Les habitants du pays de Sassoun, sont presque tous arméniens, et vivent dans un état presqu'indépendant des Turks. Entourés de tous côtés par des tribus kurdes puissantes, les habitants des montagnes de Sassoun, n'en représentent pas moins actuellement un des éléments les plus vivaces de la nationalité arménienne.

bourg de Manazguerd[1]. Les évêques syriens accompagnés de nombreux prêtres y vinrent de leur côté et là ils se livrèrent à l'examen [des doctrines]. Quelques-uns d'entre les Syriens demandèrent ce que signifiait le passage des actes des Apôtres[2] disant: « Dieu a ressuscité Jésus, et *désormais* sa chair ne verra point la corruption. » On chercha dans la version arménienne, et on n'y trouva point le mot *désormais*[3]; on ne le rencontra pas non plus dans le texte syriaque. Alors on prononça l'anathême contre les sectaires de Julien, contre ceux qui attribuaient la corruption au Christ, ainsi que contre Bar Schabouh, Gabriel et les adeptes d'Ezr. L'unité religieuse basée sur la vérité, se rétablit parmi les Arméniens, et les Syriens Jacobites devinrent leurs alliés. Pour ce qui regardait les fêtes et les cérémonies, bien qu'elles différassent sur certains points, on n'y prêta pas une grande attention; et aussitôt après, on se sépara avec des sentiments pleins d'affection. Ceci se passa en 1035 de l'ère syrienne et en 166, ou selon d'autres en 135 de l'ère arménienne[4].

A cette époque, les Turks envahirent le pays des Ardouri (Adherbeidjan) où ils s'emparèrent de plusieurs villes[5]. Moslim alla les attaquer. Des deux côtés, plusieurs milliers de guerriers succombèrent. Les Dadjiks (Arabes) firent la paix avec eux, en leur abandonnant les villes conquises et se retirèrent. C'est à cette époque qu'eut lieu l'invasion des Turks[6].

---

[1] Le conciliabule de Manazguerd est également mentionné dans la Chronique d'Aboulpharadj, (*apud* Assemani, *Biblioth. Orient.*, T. II, pg. 296-297). Il amena la réunion, pour quelque temps, des deux communions jacobite et arménienne (Cf. Galanus, *Concil. ecclés. armen. cum romana*, Part. I, pg. 105. — Tchamitch, *Hist. d'Armén.*, T. II, pg. 352, 371 et suiv.).

[2] *Act. Apost.*, II, 31 et 32.

[3] Le texte arménien des Actes, ne comporte pas en effet ce mot *désormais* (vers. 31): *և ոչ մարմին նորա ետես զապականութիւն.*

[4] Les années 166 et 135 de l'ère arménienne sont également fausses. Assemani les a rectifiées d'après Galanus, et propose de lire 175.

[5] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 125) nomme ce pays l'Adherbeidjan, ܐܕܘܪܒܝܓܢ; seulement Michel et Aboulpharadj se sont trompés en croyant qu'il était question d'une invasion turque, car nous savons par Théophanes, qu'il s'agit ici des Khazars, auxquels il donne, il est vrai, quelquefois le nom de Scythes.

[6] Selon les historiens grecs, cette campagne des Arabes dans l'Adherbeidjan et le Schirwan, fut dirigée par Moslémah contre les Khazars établis au Nord du Caucase et dans les plaines situées entre la mer Caspienne et la mer Noire. Les Khazars, qui avaient franchi le Caucase en 722, ravagèrent l'Arménie. Le fils du khakan, *ὁ ὕιος τοῦ χαγάνου τοῦ δυνάστου Χαζαρίας* (Théophanes, pg. 340), à la tête d'une nombreuse armée, envahit l'Adherbeidjan. Moslémah le repoussa, s'avança dans le Schirwan et prît Derbend. En 728, le fils du roi des Khazars revint de nouveau envahir l'Arménie et l'Adherbeidjan, que Théophanes appelle ici la Médie, *ἐπεστράτευσε τῆν Ἀρμενίαν καὶ Μηδίαν* (pg. 341). Djarrah, fils d'Abdallah, appelé ܓܪܚ par Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 124), *Τάραχος* par Théophanes (pg. 341), s'avança à la rencontre des Khazars en 728, mais il fut vaincu et tué, et les Khazars marchèrent sur Mossoul. Hescham envoya Saïd contre eux; mais Moslémah vint reprendre le commendement qu'il avait cédé à Djarrah, et repoussa les Khazars au delà du Caucase. En 729, il pénétra même dans leur pays, tua le fils du khakan et se fortifia dans Derbend. Remplacé de nouveau en 731 par Merwan, fils de Mohammed, Moslémah laissa ce dernier

A la même époque, il tomba une pluie si abondante que l'on crut que les cataractes du ciel s'étaient entrouvertes. L'enceinte d'Édesse fut de nouveau renversée. Heschm (Hescham)[1] tomba sur les frontières des Grecs, s'empara des villes de Djendjer (Gangra) et de Nipha (Nicée)[2] et s'en retourna en emmenant un nombre considérable de prisonniers qu'il fit massacrer jusqu'au dernier.

On souleva à Édesse la question de savoir si ces prisonniers massacrés devraient être traités comme martyrs ou non. Cette question n'ayant pu être décidée, resta douteuse.

L'an 24 de son règne, l'empereur Léon, demanda la fille du roi des Khazirs (Khazares) qu'il fit baptiser, en mariage pour son fils Constantin[3], auquel il remit la couronne. Léon mourut la même année[4]. Cependant Ardavaz (Artavazd), gendre de l'empereur, chassa Constantin, et régna lui-même à sa place[5].

Heschm (Hescham) khalife des Dadjiks (Arabes) mourut aussi et fut remplacé par Vélith (Walid)[6] qui persécuta la famille de Heschm (Hescham). Il appela au commandement de ses troupes un certain Abbas[7] qu'il plongea dans un océan d'or, dans le trésor des Dadjiks (Arabes). Celui-ci le distribua à

---

contenir les Khazars. Merwan signa bientôt après la paix avec eux. (Théophanes, pg. 341-343. — Denys de Telmahr, *Chron. syr.*, *apud* Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 106).

[1] Ce furent Moawiah et Soliman, fils du khalife Hescham, qui pénétrèrent dans la Paphlagonie et battirent les Grecs en 731 (Théophanes, pg. — Elmacin, *Hist. sarr.*, pg. 80). Aboulpharadj (*Chron. syr.*, pg. 125) d'accord avec Théophanes, dit que Moawiah fut le seul chef de cette expédition.

[2] Aboulpharadj donne exactement le nom de ces deux localités, que les copistes ont défiguré, en transcrivant la Chronique de Michel. Selon lui, il faut lire Gangra, ܓܢܓܪܐ, ville de la Paphlagonie, et Nicée, ܢܝܩܝܐ, en Bithynie. (*Chr. syr.*, pg. 125).

[3] Théophanes désigne ainsi cette princesse: *ἡ θυγατήρ Χαγάνου τοῦ τῶν Σκυθῶν δυνάστου* (pg. 343), et Nicéphore: *ἡ θυγατήρ τοῦ τοῦ ἔθνους τῶν Χαζάρων ἡγουμένου* (pg. 38). Les Grecs donnèrent à cette princesse le nom d'Irène (Cédrénus, T. I, pg. 459. — Zonaras, liv. XV, T. II, pg. 105).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 126. — Léon III mourut le 18 juin 741, après avoir régné 24 ans et près de 3 mois.

[5] L'impiété de Constantin V Copronyme, surnommé aussi Caballin (Théophanes, pg. 346) suscita contre lui la haine du peuple et le curopalate Artavazd ou Artabaze, comte du thême d'Opsicium, qui avait épousé Anne fille de Léon III et sœur de l'empereur, crut que le moment était propice pour s'emparer du trône. Profitant de ce que Constantin était allé en Asie-Mineure pour combattre les Arabes, il fit révolter la ville de Constantinople contre l'empereur, et répandant le bruit de sa mort, il se fit couronner. Constantin, en apprenant cette nouvelle, marcha sur Constantinople, sans oser l'assiéger et se retira à Amorium, appelant les Arabes à son secours et attendant des partisans, pour tenter d'enlever la capitale à l'usurpateur (Théophanes, pg. 345-348).

[6] Walid, fils de Yézid II, fils d'Abdelmélik, était neveu de Hescham. Celui-ci, était mort en février 743 (125 de l'hégire), après avoir régné près de 20 ans.

[7] Selon Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 127) la conduite de Walid, ayant irrité les Arabes', qui ne lui pardonnaient pas l'abus qu'il faisait du vin, et l'avaient surnommé à cause de ce défaut فسق, provoqua une insurrection parmi le peuple. Abbas, bâtard d'Yézid, et frère illégitime de Walid, se révolta, mais les Arabes ne voulurent pas le reconnaître et nommèrent khalife Yézid, cousin de Walid II.

pleines mains et parvint au trône; mais comme il était bâtard, la majorité ne voulut pas le reconnaître, et Vélith (Walid) s'attira par ses abominations la haine de tout le monde. Aussi on les chassa tous les deux, et on donna le trône à Ézid (Yézid), frère de Vélith (Walid), qui régna à Damas. Ézid (Yézid) fit trancher la tête de son frère, et l'ayant exposée sur un chariot au milieu d'outres remplies de vin, il la fit promener par toute la ville[1].

Les émirs se firent ensuite la guerre, s'efforçant chacun de s'emparer d'un royaume. Mervan (Merwan) conquit l'Arménie, Vasith la Perse, Sarith (?) le Khorassan, et Abdoulhel (Abou-Houdil) l'Afrique[2]. Ézid (Yézid) mourut après un règne de sept mois et Ibrahim lui succéda; c'était un homme bon et miséricordieux Peu de temps après, il mourut[3]. Mervan (Merwan) sortant alors de l'Arménie, rencontra Soliman son frère[4], sur les bords du fleuve Euphrate; il lui livra bataille et 12,000 soldats succombèrent de part et d'autre. Mervan (Merwan) vint alors à Damas et s'empara du trône. Il s'empara aussi du trésor public qu'il fit charger sur 3,000 chameaux et transporter à Harran. De là il se dirigea sur Hems, dont il s'empara après un siége de quatre mois; il démantela les murailles de cette ville et prit aussi Baâlbek qu'il ruina. Il s'empara également de Ninive et envahit la Parthie ou Balkh qu'il soumit. Son fils Ali fit une expédition dans le Khorassan.

La guerre civile des Dadjiks (Arabes) avait procuré aux Grecs quelque repos: aussi Constantin ayant rassemblé des partisans à l'aide de son astuce, revint à Constantinople, fit aveugler Ardavazt et reconquit sa couronne[5]. Il eut un fils qu'il appela Léon[1]. Sous son règne, des phénomènes extraordinaires se manifestèrent et durèrent depuis le commencement de mars jusqu'à la fin d'avril[2]. Il tombait de la poussière du ciel et le jour paraissait semblable à la nuit. Ensuite trois colonnes nuageuses, mêlées de feu, parurent durant trois jours, montant et descendant. Plus tard, on vit une étoile inconnue aussi grande que la lune; elle se montrait à l'Orient avec le soleil et marchait vers l'Occident. On l'aperçut pendant trois jours. Chaque nuit, paraissaient des réverbérations qui éclairaient la voie lactée. Enfin un violent tremblement de terre se fit sentir, et des crevasses de la terre, jaillirent des ruisseaux couleur de sang. Peu après, la Grande-Mer (Méditerranée) s'agita et bouillonna jusque dans ses abîmes et ses vagues s'élevaient presque jusqu'aux nues. Beaucoup d'hommes, des animaux habitant les régions de la mer, moururent frappés du bruit du tonnerre. Des maisons et des palais furent renversés. Le château appartenant aux descendants d'Ammon et construit au milieu de la mer, fut arraché de ses fondements. La grande tour bâtie par Salomon sur la source thermale, découverte sous son règne dans la mer, fut renversée et submergée. Le tremblement de terre fut suivi d'une grande famine et celle-ci d'une peste[3] accompagnée de maux de gorge, qui emportait à Bassorah 20,000 personnes par jour. Les singes du pays des Madianites pris d'une rage indicible, causèrent beaucoup de mal à quantité d'hommes. Le khalife des Dadjiks (Arabes), effrayé, se repentit de ses fautes. Il prescrivit dans toute l'étendue de son empire, par l'intermédiaire de ses hérauts, une pénitence qui fut accomplie par des jeûnes, des prières, des veilles, des aumônes et des pleurs; car les hommes, terrifiés par des calamités différentes et extraordinaires, surtout par le tremblement de terre d'un genre inconnu jusqu'alors, crurent que la fin du monde approchait. Ainsi le village bâti au pied du mont Thabor, se détacha avec le sol et fut lancé à deux milles de distance, sans qu'aucune bâtisse fut dérangée, sans qu'aucune poule s'égarât. La ville de Mempedj (Hiéropolis)

---

[1] Walid II ayant été tué, Yézid fut reconnu khalife par les Arabes de Perse, de Damas et d'Egypte. Merwan, fils de Mohammed, gouverneur de l'Arménie, refusa de le reconnaître, s'empara de la Mésopotamie et prit le parti des enfants de Walid II.

[2] Les guerres intestines que se firent les Arabes à cette époque, donnèrent naissance à des principautés éphémères que se disputèrent les membres de la famille des Ommeyades. Aboulpharadj donne la liste de ces principautés qui diffère de celle tracée par Michel; elle est aussi plus complète et offre quelques variantes: ܒܓܙܪܬܐ ܡܠܟ ܒܣܛܐܡ. ܘ ܒܡܘܨܠ ܣܥܝܕ ܒܪ ܗܘܕܝܠ. ܘ ܒܦܣܛܐܛ ܥܒܕ ܐܠܠܗ ܒܪ ܥܘܡܪ ܡܠܟ. ܘ ܒܐܪܡܝܢܝܐ ܡܪܘܐܢ. ܘ ܒܟܘܪܣܢ ܒܪ ܣܪܓ. ܘ ܒܐܦܪܝܩܐ ܐܒܘܗܘܕܝܠ. (*Texte syriaq.*, pg. 125-126). « Bestam régna à Gazart; Saïd fils d'Houdil, à Mossul; Ebed-Allah fils d'Omar, à Fostah; Merwan, en Arménie; le fils de Sarg, en Khorâssan, Abou-Houdil, en Afrique. » (*Chr. syr.*, pg. 127).

[3] Yézid mourut d'une tumeur en juillet 744, après un règne de deux mois, selon Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 127); mais d'autres disent quatre mois environ. Son frère Ibrahim lui succéda, mais il abdiqua le premier décembre 744.

[4] Merwan s'empara d'Édesse, passa en Syrie, battit dans l'Anti-Liban, Soliman, général d'Ibrahim qui s'enfuit à Damas, où il égorgea les enfants de Walid II. Merwan prit Damas, s'empara des trésors qu'il y trouva et se retira à Carrhes (Harran) dans la Mésopotamie. Merwan fut tué en 750 (132 de l'hégire) par les Abbassides qui succédèrent à ce prince, le dernier de la dynastie des Ommeyades.

[5] Ardavazt, résolut de se porter à la rencontre de Constantin V en 743, et les deux rivaux s'atteignirent près de Sardes. L'armée d'Ardavazt fut battue, et son fils Nicétas fut vaincu également à Comopolis en Bithynie. Constantin vint alors attaquer Constantinople, où s'était réfugié Ardavazt, et s'en empara le 2 no-

---

vembre. Ardavazt, s'enfuit dans le fort de Pouksanis au Poudzantès, y fut pris et on lui creva les yeux, ainsi qu'à ses fils Nicéphore et Nicétas, qui furent promenés sur des ânes aux jeux du cirque (Théophanes, pg. 347 et suiv. — Nicéphore, pg. 39, 40).

[1] Léon, fils aîné de l'empereur, fut surnommé le Khazare, à cause de son origine maternelle. Son père le nomma Auguste en 751, alors qu'il n'était encore âgé que d'un an.

[2] Les historiens grecs (Théophanes, pg. 354) et syriens (Denys de Telmahr, *apud* Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 107) signalent ces phénomènes qui jetèrent le trouble et la consternation dans tous les esprits.

[3] La peste de Constantinople, qui dura de 747 à 750, fut terrible. Les chroniqueurs byzantins en donnent des détails horribles (Théophanes, pg. 354 et suiv. — Cédrénus, T. II, pg. 462. — Nicéphore, pg. 40 et suiv.). Ce fléau venu de la Sicile, gagna la Calabre, la Grèce et la capitale de l'empire. En vue de repeupler la ville, l'empereur dut accorder des priviléges aux habitants de toutes les provinces de l'empire, qui voudraient venir habiter Constantinople. Les historiens syriens (Denys de Telmahr, *apud* Assemani, T. II, pg. 107) disent que la peste gagna aussi l'Orient, où elle occasionna les plus terribles ravages.

fut engloutie; les trois quarts de la ville de Constantinople tombèrent en ruine; la ville de Nicée fut totalement détruite, ainsi que plusieurs autres villes dans la Bithynie[1]. Cependant les chalcédoniens ne se convertirent point et ne renoncèrent pas à leurs mauvaises passions, car ceux qui habitaient Antioche corrompirent Mervan (Merwan) et obtinrent Théophile, fils de Mazman (fabricant de cilices), leur patriarche, qui se rendit à Harran et s'empara de l'église des Syriens orthodoxes. L'archevêque de cette église étendit son bras et frappa l'église en disant: « O temple profané! demain tu seras sanctifié par la bénédiction et par la messe dite par les orthodoxes. » Aussitôt qu'il eut prononcé ces mots, le feu se déclara dans l'église qui fut réduite en cendres. Les chalcédoniens épouvantés recueillirent les ossements calcinés et s'enfuirent durant la nuit.

En ce temps-là, Abdoullah [Aboul-Abbas], fils d'Aly[2], vint a Harran. Mervan (Merwan) ayant réuni de l'or pour six charges de chameau, prit la fuite devant lui et alla se réfugier d'abord à Ascalon, puis ensuite en Nubie. Abdoullah [Aboul-Abbas] se mettant alors à sa poursuite, l'atteignit à Nisvan (Asouan) sur les bords du Nil et le tua. Il s'empara de toutes les richesses qu'il avait ramassées avec tant d'avidité et régna seul[3]. Au moment où il était assis dans un lieu voisin des tombeaux, un bruit se fit entendre, et on vit s'ouvrir huit sarcophages desquels sortirent des cadavres jusqu'à la ceinture, ayant l'aspect de viellards, la barbe teinte, et qui restèrent dans cette position pendant trois jours. A toutes les questions qu'on leur adressait, ils ne répondaient point. Fatigués de les voir dans cette attitude, ils les couvrirent de terre et les abandonnèrent. Personne n'a pu savoir ce que signifiait cette apparition[4].

L'empereur Constantin était très-versé dans les Écritures et avait l'esprit très-délié. Aussi, il pratiquait secrètement l'orthodoxie[5]. A la mort de sa femme[1], lorsqu'on voulut l'engager à se remarier: « Il ne convient pas, dit-il, à un prince de régner, après avoir contracté un second mariage. Mettez mon fils sur le trône et je me rendrai à vos exigences. » On couronna alors Léon; mais son père ne cessa point pour cela de veiller aux soins de l'empire[2]. Léon se mit à la tête de son armée, et fit sortir de Mélitène, les Arméniens et les Syriens qu'il emmena dans son empire[3], en disant: « Ils sont chrétiens, qu'ils vivent au milieu de nous comme des frères. » Comme les Grecs lui faisaient à ce propos des représentations, en disant: « Nous ne sommes pas leurs frères, nous les haïssons et les maudissons, » l'empereur demanda l'exposé de leur foi qu'ils donnèrent par écrit, en se tenant à l'unité de la nature, de la volonté et de l'opération d'un seul et même Verbe. L'empereur les approuva et donna l'ordre de convoquer un concile qu'on appelle le septième[4]. On procéda à l'examen et on ne put nullement porter atteinte à la profession de foi des orthodoxes. L'empereur dit au concile: « Je tiens à ce que deux choses soient décidées, l'abolition du concile de Chalcédoine et du culte des images. » On se prosterna à ses pieds: « Il nous est impossible de souscrire à cette décision, répondit-on, quand même ton intention serait de nous immoler. » L'empereur dit alors: « Je jure par Dieu que si vous ne supprimez pas au moins ce que Maxime le nestorien a inventé, je ne suis plus avec vous. » Ils cédèrent sur ce point et prononcèrent la condamnation de Maxime qui attribuait deux volontés et deux opérations au Christ. C'est à cause de cela que beaucoup de Grecs n'ont aucune considération pour le septième concile. L'empereur dit alors aux orthodoxes: « Allez dans votre pays d'où je vous ai tirés, afin qu'à ma mort, on ne vous persécute point. » Il leur donna des provisions et des présents et ils s'en allèrent en paix.

---

[1] Le tremblement de terre de 740 (26 octobre) fut terrible. Constantinople ressentit de violentes secousses; mais ce fut surtout en Thrace, en Bithynie et en Égypte que les désastres se multiplièrent (Théophanes, pg. 345. — Cédrénus, T. I, pg. 457 et suiv. — Elmacin, *Hist. Sarr.*, pg. 83).

[2] Aboul Abbas Abdallah es-Saffah (le Sanguinaire) était fils de Mahomet, fils d'Ali, fils d'Abdallah, fils d'Abbas. C'est cet Abbas qui donna son nom à la dynastie des Abbassides qui succéda à celle des Ommeyades. Aboul Abbas Abdallah était maître de la Perse et de l'Irak, quand il se fit proclamer khalife en 132 de l'hégire (750 de l'ère chrétienne). Il mourut en 136 de l'hégire (754 de l'ère chrétienne).

[3] Merwan d'abord battu sur les bords du Zâb (Lycus) en Assyrie, par les troupes abbassides, traversa la Mésopotamie et la Syrie, se réfugia en Égypte, où il fut tué en 132 de l'hégire (750 ère chr.), à Bousir Kourindis, dans le Fayoum.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr syr.*, pg. 128-129.

[5] Constantin V n'était pas plus favorable aux chrétiens opposés aux concile de Chalcédoine, comme le prétend Michel, qu'aux catholiques. Les historiens byzantins le représentent comme un athée, ne professant aucune religion, et se plaisant à persécuter les chrétiens de tous les rites, mais principalement ceux qui n'avaient pas accepté son édit contre les images. Il dépouilla les églises, les monastères, fit

La même année, les sauterelles dévastèrent plusieurs provinces. L'année suivante, il tomba de la grêle comme on n'en avait jamais vu ni entendu

---

jeter en prison les prêtres, et ne s'occupa que de sortilèges et de magie (Cf. Théophanes, pg. 346-348. — Cédrénus, T. II, pg. 459 et suiv. — Nicéphore, pg. 38 et suiv. — Suidas, *verbo* Κωνσταντῖνος. — Denys de Telmahr, *apud* Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 107).

[1] Constantin ayant perdu Irène sa femme, princesse khazare, dont il eut un fils Léon, épousa en secondes noces Marie, qui mourut presqu'aussitôt. En troisièmes noces, il épousa Eudoxie, qui devint mère de Christophe, Nicéphore, Nicétas, Anthémius et Eudoxe (Ducange, *Famil. Byzant.*, pg. 125).

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 127.

[3] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 128-129) et Théophanes (pg. 358), disent que Constantin V, avait enlevé les habitants de ces villes, pour repeupler Constantinople, devenue déserte à cause de la peste.

[4] En 754, Constantin V rassembla un concile pour prononcer un jugement définitif sur le culte des images. Ce concile se tint dans le palais d'Hérée en Asie, sur le Bosphore, vis-à-vis de Constantinople; il était composé de 338 évêques. On y condamna Germain, patriarche de Constantinople, Georges, métropolitain de Chypre et Jean Damascène (Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 43, art. 7, 8). Ce concile fut frappé de nullité par Étienne pape, et par les trois patriarches d'Orient.

parler. Elle abattit plusieurs édifices et assomma un nombre prodigieux d'animaux sauvages et domestiques. Chaque grêlon pesait deux livres.

Abdoullah [Aboul-Abbas] mourut la même année[1]. Son successeur fut Djafr (Abou Djafar[2] Al-Mansour) qui rebâtit Mélitène et la ville de Garin (Erzeroum), appelée Calinicon par quelques grecs[3]. Les Arabes l'appellent Erzeroum qui veut dire *pousse d'arbre* (?), ou *Orient*. Il rebâtit aussi Ani ou Kamakh, ruinées toutes les deux par Constantin, empereur des Grecs[4]. Après avoir relevé ces villes, il conquit l'Afrique, ainsi que le Taprastan (Tabéristan) ou le pays de Perses, avec toutes les contrées voisines, dont il s'empara en personne. Au retour il enleva la ville fortifiée de Ré[5].

Djafr (Abou-Djafar) construisit en l'année 1073 des Syriens et 194 des Arméniens, sur le fleuve du Tigre, au dessus de Ctésiphon, une ville qu'il nomma Bagdad[6], mot qui veut dire *centre*, c'est-à-dire entre la Perse et la Syrie. Cette même année, les Kourds ou Mars (Mèdes) qui sont un ramassis de peuples, sortirent et firent 50,000 prisonniers à Gausana[7].

En ce temps-là, on fit courir le bruit qu'une femme ne téta point le lait du sein de sa mère, après sa naissance. Elle grandit cependant et arriva à l'âge de 30 ans, sans rien manger. Elle fut amenée en présence de Djafr (Abou-Djafar) qui la trouva telle qu'on l'avait réputée[8]. Il assembla les savants qu'il chargea de l'examiner et de connaître la vérité. Les savants répondirent que c'était un phénomène sans précédent et qu'ils ne pouvaient l'expliquer; mais que c'était un miracle du Seigneur Dieu. Les mages perses trompés par ce signe, se donnèrent un roi et s'insurgèrent. L'armée des Dadjiks (Arabes) qui marcha contre eux, fut défaite. Djafr (Abou-Djafar) les attaqua une seconde fois, massacra 40,000 individus et tua leur prince[9]. A son retour en Mésopotamie, il chargea un juif nommé Mousi (Moïse) et un dadjik (arabe) nommé Soliman, de percevoir les contributions dues au fisc. Ces collecteurs, usant de moyens impitoyables, réduisirent le pays aux portes de la mort, de sorte que l'or et l'argent disparurent du monde. On fouillait les tombeaux des païens et on payait les impôts avec les objets trouvés[10]. Les

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 129.

[2] Abou-Djafar Al-Mansour (le Vainqueur) régna 21 ans; il était frère d'Aboul Abbas, et occupa le trône de 754 à 775.

[3] Cette expédition eut lieu en 760 ou 761; elle était dirigée par Abd-oul-Wahab, fils d'Ibrahim, neveu d'Al-Mansour.

[4] Sur cette localité, cf. S.t Martin, *Mém. sur l'Armén.*, T. I, pg. 72-73. — Cf. aussi Denys de Telmahr, *apud* Assemani, *Bibl. Orien.*, T. II, pg. 113.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 130.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 130.

[7] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 129) raconte qu'en 1074 des Grecs (762 de J. C.), les Khazars firent une invasion, et enlevèrent de Gourzania, ܓܘܪܙܢܝܐ, 50,000 personnes.

[8] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 131) raconte le même fait; mais il dit que ce fut par ordre de Mohdi, fils du khalife, que cette femme fut amenée en sa présence à Bagdad.

[9] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 130-131.

[10] Idem, pg. 131.

Grecs imitèrent cet exemple, et ils ouvrirent la sépulture de Nicomède, fondateur de la ville de ce nom. Ils y trouverent beaucoup d'or et de pierres brillantes. Ils en donnèrent avis à l'empereur Constantin qui se rendit (sur les lieux), et examina chacun des objets, sans toutefois vouloir rien prendre. Puis il fit murer le tombeau avec des pierres de taille, en disant: « Il n'y a pas de forfait plus abominable pour un vivant que de dépouiller les morts. » Il fit des menaces terribles contre quiconque commettrait un semblable sacrilége[1].

L'atroce avidité de Djafr (Abou-Djafar) forcait (le peuple) à vendre les bœufs et les ânes pour un tram et les enfants pour cinq trams[2]. Il mourut au bout de vingt ans; le monde fut délivré de ses excès et jouit de quelque repos. Madi (Mahadi) son fils lui succéda[3].

La même année Constantin mourut, après avoir régné 34 ans. Son fils Léon [IV], qui avait partagé avec lui le pouvoir, s'assit seul alors sur le trône[4].

Madi (Mahadi) dissipa toutes les richesses amassées par son père. Il ajouta foi à la science des astrologues, l'étudia et la pratiqua. En apprenant cela, Léon lui envoya les livres de Janès et de Jamrès, adversaires d'Israël. Madi en fut enchanté et s'adonna à la sorcellerie[5]. Il vint à Alep, où 12,000 chrétiens se portèrent à sa rencontre pour lui faire honneur. Le nombre des chrétiens excita sa jalousie au plus haut point, et il leur proposa de choisir l'un de ces deux partis: la mort ou l'apostasie. 5,000 personnes se firent musulmanes, et 7,000 moururent en rendant témoignage à la divinité du Christ. Les femmes et les enfants des renégats les abandonnèrent et s'en allèrent[6]. Mahadi se rendit en Arabisus; de là, il envoya son fils Haroun piller Éphèse, d'où il emmena en captivité 5,000 individus de cette ville, mais il perdit 4,000 hommes de son armée[7].

Léon envoya des troupes dans la Mésopotamie d'où il tira les Arméniens et les Syriens, chrétiens orthodoxes, qu'il fit établir avec lui dans la Thrace[8].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 132.

[2] Le mot *դրամ* est rendu par Aboulpharadj par ܙܘܙܐ, *zouza*, qui est l'équivalent de *dirhem*. L'historien arménien Assoghig, dans son *Histoire universelle*, emploie également le mot *zouzé*, *զուզէ*, comme synonyme de *dirhem*, à propos de la capitation imposée par Abdullah, aux peuples soumis à sa domination: « Il faisait apposer, dit Étienne Assoghig, par des commissaires, un sceau de plomb au cou de chacun, et il exigeait un grand nombre de *zouza*, à tel point, que tout le monde tomba dans la misère, par suite des exactions de ce bourreau. »

[3] Mahadi, dont le vrai nom est Mohammed Al-Mahadi (le conducteur), est le troisième khalife abbasside. Il succéda à son père Abou-Djafar al-Mansour en 775.

[4] Constantin V Copronyme mourut le 14 septembre 775, à l'âge de 56 ans, après 34 ans de règne. Léon IV, le khazare, lui succéda; il avait alors 25 ans (Théophanes, pg. 377 et suiv.).

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 133. — Sur Jannès et Jamrès, Cf. note 8, pg. 43.

[6] Selon Théophanes (pg. 381), ce fut un fanatique du nom de Machésias, qui fut chargé par le khalife de tourmenter les chrétiens, et d'exécuter les ordres sanguinaires de Mahadi.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 135.

[8] Pendant le siége de Marach, l'ancienne Germanicia, par Michel Lachanodracon, com-

Il imita la conduite de son père, proscrivit le culte des images et ne communia pas par les mains des Chalcédoniens. Ce fut pour cette raison que les historiens grecs s'en plaignent et l'appellent jacobite[1]. Il mourut après un règne de dix ans. Son fils Constantin [IV] lui succéda à l'âge de douze ans, avec sa mère Irinia (Irène)[2].

A cette nouvelle, Haroun envahit le territoire grec qu'il évacua honteusement[3]. Aly, par ordre de Mahadi, commença à élever la ville de Had (Hadath) sous l'invocation de son nom[4], dans le district de Marach; mais il n'y réussit pas, car Mahadi mourut, et son fils Mousi (Mousa) ne régna que deux ans[5]. Haroun, son frère, lui succéda[6]; il fut surnommé Raschid (le Juste). Ce fut par ordre de celui-ci, qu'Apdel-Melik (Abdoul-Mélik) bâtit Raschid[7]. Les troupes grecques démolirent Had, qu'Haroun fit rebâtir de nouveau[8]. Il fit construire 2,000 chariots et ayant fait démolir l'église qui était dans le voisinage de Samosate, à l'ouest de la rivière Schendjè[9], il en fit emporter les pierres. Il fit démolir également l'église de Kessoun fondée par les Apôtres et qui avait 15 autels. Ce fut avec ces matériaux, qu'il fit élever les murailles de Had[10].

On fit dans ce temps-là à Édesse, la découverte du sarcophage d'un juif qui portait une inscription datée de 1000 ans et qui était ainsi conçue: « Dieu incarné naîtra d'une vierge; la lumière de sa gloire éclatera par la croix sur le monde. Que sa miséricorde daigne me visiter. »

L'empereur Constantin fut informé dans ce temps-là, que Philigue (Félix(?)) patrice ou gouverneur de la Sicile[11], entretenait des relations criminelles avec sa mère, et il résolut de se saisir de lui. Celui-ci prévenu des intentions de l'empereur, s'enfuit auprès d'Haroun qui lui confia 40,000 hommes

---

mandant du thème des Thracésiens, Isbal, gouverneur arabe de la ville, fit éloigner l'armée grecque avec de l'or; mais avant de partir, Isbal se contenta d'enlever des Syriens et des Arméniens, qu'on transporta en Thrace pour repeupler cette province que la peste avait ravagée (Théophanes, pg. 380. — Cédrénus, T. I, pg. 468).

[1] Cf. Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 44, art. 4.

[2] Léon mourut le 8 septembre 780, à l'âge de 30 ans, ayant régné 5 ans. Son fils Constantin VI, né du mariage de ce prince avec l'athénienne Irène qu'il avait épousée en 769, n'avait que 10 ans, quand il monta sur le trône.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 135.

[4] Idem, appelle cette ville ܚܕܬ.

[5] Mahadi mourut en 169 de l'hégire, qui correspond à l'année 785 de J. C. — Son fils aîné, Mousa, surnommé Hady, ne régna qu'un an à peine.

[6] Haroun, surnommé Al Raschid, (le juste), fut élevé au khalifat en 170 de l'hégire, 786 de J. C.

[7] Cette guerre de frontières entre les Arabes et les Grecs, qui eut lieu près du château de Hadath, est rapporté par Ibn-Alathir, à l'année 169 de l'hégire, 785-786 de J. C; c'est la même date que donne également Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 136) qui emploie l'année 1097 des Grecs, soit 786 de notre ère.

[8] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 136.

[9] La rivière dont il est ici question, se jette dans l'Euphrate.

[10] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 136.

[11] Ce personnage est appelé par Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 136) Alphidi, patrice de la Sicile, ܐܠܦܝܕܝܣ ܦܛܪܝܩܝܣ ܕܣܝܩܠܝܐ.

de troupes à cheval, avec lesquelles il alla conquérir la Sicile pour le compte des Dadjiks (Arabes)[1]. Surprises par une neige très-épaisse, ces troupes perdirent beaucoup d'hommes et de chevaux, et les débris se rendirent à Constantinople, où ils furent traités avec humanité et renvoyés munis du nécessaire[2]. Constantin supprima dans l'office de l'église, la mention de sa mère. Après la mort de sa première femme, il en prit une seconde[3], au mépris des canons apostoliques et il se fit beaucoup d'ennemis. Sa mère, ayant appris le mécontentement des troupes, se forma un parti, se choisit des conseillers, puis s'étant emparée de la personne de son fils, elle lui fit crever les yeux et régna seule, en élevant à la dignité de premier ministre l'eunuque Philati[4].

Les petits-fils d'Athanase d'Édesse[5] trouvèrent à cette époque les trésors de leur aïeul, ainsi que des serpents et des scorpions d'or creux en dedans, et remplis de *khimi* (matières chimiques), qui lorsqu'on les répandait sur le cuivre fondu, avec une autre espèce de matière dont on arrosait le plomb noir, devenaient de l'or par ce mélange. Athanase avait désigné les parties que l'on devait donner, sur ses trésors, à l'église et aux pauvres; ce dont ses héritiers s'acquittèrent. Quant à eux, ils firent fortune, acquirent des richesses, des chevaux, des mulets, ainsi que des faucons et des chiens; ils allaient à la chasse et se distrayaient. Le khalife des Dadjiks (Arabes)[1], prévenu (de la découverte), les fit venir en sa présence, leur fit appliquer la torture et les dépouilla de tous leurs biens. Mais ne connaissant pas d'abord la valeur du khimi (matières chimiques), on le répandit comme de la terre rouge. S'étant aperçus plus tard de leur erreur, ils se repentirent et se mirent en colère. Le khalife fit emprisonner les fils d'Athanase et garder leur sœur qui était vierge, dans une chambre très-élevée, où on la surveillait. Cette jeune fille de peur d'être déshonorée, se précipita de cette hauteur et se tua. En apprenant cette nouvelle, le khalife eut pitié des frères (de la jeune fille) qu'il fit mettre en liberté[2].

---

[1] Il y a dans ce passage, qui est également reproduit par Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 136) une confusion de noms et d'événements. La révolte de la Sicile, en 782, dont parlent Théophanes (pg. 383) et Zonaras (liv. 15, T. II, pg. 155) avait été amenée par un complot des grands, en faveur de Nicéphore, fils de Léon IV, et dans lequel entra Helpidius gouverneur de la Sicile. Ce complot força Irène à envoyer une flotte contre Helpidius, qui, après avoir été battu par l'eunuque Théodore, s'enfuit d'abord en Afrique, d'où il passa ensuite chez les Sarrazins, qui le reconnurent comme empereur des Grecs. Haroun Al-Raschid, d'après les conseils d'Helpidius, chargea celui-ci et son fils Soliman d'une expédition contre les Grecs en 794. L'armée musulmane s'avança dans le Pont jusqu'à Samsoun. Il est probable que le nom de la Sicile qu'on lit dans les textes syriaques, n'est autre chose que celui de Samsoun, que les copistes auront mal transcrit.

[2] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 136-137) donne sur toute cette campagne malheureuse des Arabes, les mêmes détails que Michel. Les soldats de Soliman, après avoir reçu des soins, furent renvoyés dans leur patrie, et Aboulpharadj ajoute que Denys de Telmahr racontait, dans la partie de sa Chronique aujourd'hui perdue, qu'il vit quatre cents de ces soldats, à leur retour à Édesse (*Chr. syr.*, pg. 137).

[3] En 788, Constantin V épousa Marie, jeune paphlagonienne d'une rare beauté, mais de basse extraction (Théophanes, pg. 391. — Cédrénus, T. II, pg. 471. — Zonaras, liv. XV, T. II, pg. 115), qu'il répudia en 795. Marie prit le voile et l'empereur épousa Théodote, la même année. Celle-ci était un des suivantes de sa mère Irène. Théodote lui donna un fils appelé Léon.

[4] Irène, ayant résolu de renverser son fils Constantin V pour régner seule, organisa un complot avec l'eunuque Staurace, qui partageait sa haine pour l'empereur. On profita de l'absence de Constantin, occupé à combattre les Arabes en Asie, pour mettre le complot à exécution. En 797, Irène envoya des conjurés qui s'emparèrent de l'empereur, le conduisirent à Constantinople; et le 19 août, on l'aveugla pendant son sommeil. Ce prince avait 27 ans. Il portait le surnom de Porphyrogénète, parce qu'il était né dans une chambre du palais appelé l'appartement de pourpre, de la couleur de son ornementation (Théophanes, pg. 398 et suiv. — Cédrénus, T. II, pg. 473 et suiv. — Zonaras, liv. XV, T. II, pg. 119). Irène se laissa guider dans le gouvernement par Staurace et Ætius (Théophanes, pg. 399 et suiv.), qui était comme le lieutenant de l'impératrice et portait le titre de patrice des patrices. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 138) l'appelle ܐܐܛܝܣ, et il est probable que c'est de lui que Michel veut parler, bien que le nom qu'il nous ait transmis soit différent de celui d'Ætius. On peut croire en effet que le nom *փիլադի* s'applique plus vraisemblablement à Ætius qu'à Staurace, car la forme syriaque ܐܐܛܝܣ se rapproche assez de la dernière syllabe du nom donné par Michel, où se trouve l'élément *ադի* qui diffère peu du nom Ætius.

[5] Aboulpharadj, dans le passage correspondant de sa Chronique syriaque (pg. 137), ne parle pas des petits-fils d'Athanase d'Édesse, mais il nomme d'autres personnages, qu'il désigne ainsi : ܩܘܡܝܛܐ ܦܐܘܪܘܗܣ :

L'armée grecque en apprenant que les Arabes l'insultaient, parce qu'elle avait une femme du nom d'Iriné (Irène) pour souveraine, se donna un empereur dans la personne de Nikiphor (Nicéphore) qui exila Irène à Athènes[3]. Les Dadjiks (Arabes) élevèrent la même année la ville de Zoupatra (Sozopétra) en Arménie[4]. Nicéphore, prince fort et éclairé, entreprit une expédition dans le pays des Dadjiks (Arabes) et revint chargé d'un butin immense[5].

---

[1] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 137) appelle ce khalife, Haroun, ܗܪܘܢ, et il donne le même récit, en s'appuyant de l'autorité de Denys de Telmahr.

[2] Il doit y avoir ici une confusion dans le texte de Michel, et on peut croire que deux anecdotes ont été réunies ensemble dans un seul paragraphe, bien qu'elles n'aient aucun lien entre elles. En effet, dans Aboulpharadj, qui s'est servi du texte de Michel dans sa Chronique, il n'est en aucune façon, question de la découverte de la pierre philosophale.

[3] La révolution qui précipita Irène du trône impérial, eut lieu en 802. Nicéphore Logothète du palais, fut choisi par les patrices révoltés pour succéder à Irène. L'impératrice, saisie sans s'y attendre, dans son palais, fut d'abord reléguée dans une des îles des Princes, où elle avait fondé un couvent, puis à Lesbos, où elle mourut en 803, à l'âge de 50 ans (Théoph. pg. 401 et suiv. — Cédrénus, T. II, pg. 474 et suiv. — Zonaras, liv. XV, T. II, pg. 121 et suiv. — Glycas, pg. 285. — Manassès, pg. 92 et suiv.).

[4] La ville de Zoupatra fut bâtie par Haroun al-Raschid, dans l'Arménie Mineure, près de Malathia. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 137 du texte syr.) l'appelle ܙܘܦܛܪܐ; mais les Grecs donnent les variantes Σάπετρον et Σωζοπέτρας.

[5] Les Syriens parlent d'une expédition heureuse de Nicéphore contre les Musulmans en Cilicie, aux environs de Mopsueste et d'Anazarbe (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 139); tandis qu'au contraire les auteurs grecs, et notamment Théophanes (pg. 406), racontent que l'empereur fut battu près de Crasus en Phrygie, en 805, et qu'il perdit Héraclée. A la suite de cette expédition, Nicéphore qui voulait s'affranchir du tribut qu'il payait à Haroun al-Raschid, fut de nouveau obligé de compter à son vainqueur une forte somme d'argent. — Cf. aussi Massoudi, dans les *Notices et Extr. des Msc.;* T. VIII, P. I, pg. 193-194.

Au dire de quelques-uns, il était dadjik (arabe) d'origine[1]. On rapporta à Haroun que Nicéphore était un homme courageux, pratiquant le jeûne et très-pieux; il le prit en affection et vint en personne lui rendre visite, et ils se firent des serments d'amitié. Ils mangèrent à la même table et Haroun lui fit hommage de toute son argenterie de table, de ses tentes, et ils se séparèrent ainsi l'un de l'autre[2].

Haroun épousa Héraclia, en l'honneur de laquelle il fit bâtir une ville au dessus de Callinique et qu'il appela Héraclia[3]. Nicéphore bâtit Angouria (Ancyre)[4].

En ce temps-là, le saint évêque Anania, qui était de la montagne des Milliers, c'est-à-dire de celle de Ninive, fonda un couvent sur l'emplacement d'un château en ruine qu'il acheta aux Dadjiks (Arabes) et qu'il plaça sous l'invocation des Saints Ananéens[5]. Il y fit construire des chapelles profondes et secrètes. Il y transporta les reliques des Saints Ananéens qui étaient à Dara, celles du saint apôtre Barthelémy de l'Arménie, du saint apôtre Philippe de Mempedj (Hiéropolis). Ensuite, il se rendit à Rome, où par ses prières adressées au Seigneur et par les larmes qu'il répandait sans cesse, il obtint des reliques de Pierre et de Paul qu'il rapporta dans son pays. Il se rendit après à Babylone, d'où il rapporta les corps des prophètes Daniel et Ezéchiel et celui de Sem fils de Noé, avec beaucoup d'autres encore et il les plaça tous dans la chapelle qu'il éleva et recouvrit, et sur laquelle il construisit une église magnifique, existant encore de nos jours et où s'exaucent les vœux accompagnés de prières.

Haroun, khalife des Dadjiks (Arabes), fit compter ses trésors qu'il trouva s'être augmentés de 10,000,000 de plus que celui de Djafr (Abou Giafar-al Mansour). Il fut fort joyeux et fit à Dieu trois génuflexions. Il appela devant lui Mahmed, (Abou-Mousa Mohammed, surnommé Al-Amin) Mahmoud (Abou Djafar Abd-allah, surnommé Al-Mamoun) et Ghassoum (El-Kaçem) ses trois fils, et leur recommanda par écrit de régner à sa place après sa mort par ordre de primogéniture. Il alla ensuite dans le Khorassan, accompagné de Mahmoud, et il y mourut après avoir régné 23 ans[1].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 138-139; et *His. dyn.*, pg. 151) qui dit que Nicéphore était cappadocien et descendait de Djabalah ou Gabulas, dernier roi arabe de Ghassan. Ibn Alathir raconte la même chose; mais Massoudi (*Not. et extr. de msc.*, T. VIII, P. I, pg. 193) prétend que Nicéphore était fils d'Iskibrak (Staurace (?)). — Djabalah s'était fait musulman an 636; mais mécontent du khalife Omar, il avait émigré chez les Romains et embrassé le christianisme. L'empereur lui avait accordé des établissements en Cappadoce, ce qui explique l'épithète de cappadocien que Aboulpharadj donne à Nicéphore.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 140.

[3] Héraclée, forteresse détruite par Haroun al-Raschid lors de la campagne de 805 (Théophanes, pg. 407). Cette localité, appelée encore aujourd'hui *Erégli* se trouve sur la route de Konieh à Tarsous.

[4] Ancyre, qu'Haroun al-Raschid avait détruite en 805 (Elmacin, *Hist. sarr.*, pg. 119) porte actuellement le nom d'Angora. C'est dans les ruines de cette ville que se trouve la célèbre inscription connue sous le nom de « Testament d'Auguste », dont le texte bilingue a été récemment retrouvé presque, dans son entier, par M. G. Perrot, chargé de l'exploration d'une partie de l'Asie-Mineure.

[5] L'histoire de la fondation de ce monastère est racontée dans un écrit anonyme qui traite des couvents du diocèse de Mar Ionan, ܡܪܝ ܝܘܢܢ, métropolitain de Mardin (Cf. Assemani, *Bibl. Orien.*, T. II, pg. 222 et suiv.).

Nicéphore, empereur des Grecs, entreprit une expédition dans le pays des Bulgares où il déploya le plus grand courage et parvint jusqu'à leur capitale. Il y exerça des massacres tellement barbares qu'il faisait ramasser les petits enfants et les faisait écraser sous des meules à égréner le blé[2]. Un Franc, témoin de sa conduite atroce et féroce, l'ayant surpris sans sa garde, lui porta un coup inattendu qui l'étendit raide mort[3]. L'armée grecque se mit alors en retraite, et proclama empereur un certain Léon, qui fut tué par le général Michel le quel lui succéda[4].

La monarchie des Dadjiks (Arabes) se scinda en deux; Mahomet (Mohammed al-Amin) régna dans la Mésopotamie, Mahmoud (Al-Mamoun) dans le Khorassan[5]. Ils se firent la guerre et Mahomet fut défait mis en fuite, et se réfugia à Samosate, ville qu'il fit fortifier. Husseïn[6], son général en chef, se souleva contre lui, se saisit de sa personne, le renferma dans un cachot et alla occuper Bagdad. Mahomet suppliait Husseïn de le tirer seulement de sa prison, sans lui rendre son royaume. Husseïn ayant eu pitié de lui, le rappela à Bagdad et lui rendit ses états. A cette nouvelle, Maimoun (Al-Mamoun) fit partir l'émir Horthom (Horthomah)[1] qui vint assiéger Bagdad et tua Mahomet qu'il trouva caché[2].

---

[1] Haroun al-Raschid mourut, à 47 ans, le 3 Djoumadi second de l'an 193 de l'hégire qui correspond au mois de mars 809, dans la ville de Thous en Khorassan. (Théophanes, pg. 409. — Elmacin, *Hist. Sarr.*, pg. 119 et suiv. — De Guignes, *Hist. des Huns*, T. I, pg. 328).

[2] Battu une première fois par les Bulgares en 809, et n'ayant comprimé qu'à grand peine une sédition militaire, Nicéphore marcha de nouveau, en 811, contre le roi Crumm, dont il brûla le palais. Cette expédition fut pour les Bulgares un épouvantable désastre; les soldats grecs massacrèrent en masse tous ceux qu'ils rencontraient devant eux. Crumm ne perdit pas courage, et ayant repris l'offensive, il entoura les Grecs et en fit un immense carnage (Théophanes, pg. 414 et suiv. — Cédrénus, T. II, pg. 481).

[3] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 144), dit que ce fut un romain qui tua Nicéphore; mais les historiens byzantins prétendent qu'il périt avec ses généraux dans le dernier combat que Crumm lui livra. Son crâne enchassé dans une monture d'argent, servait de coupe au roi bulgare dans ses festins (Théophanes, pg. 416). Nicéphore avait régné près de 9 ans.

[4] Staurace, fils de Nicéphore, blessé mortellement dans le combat qui coûta la vie à son père, mourut à Constantinople, après avoir été reconnu empereur. Cependant en 812, il fut remplacé, même avant de mourir, par Michel Rhangabé, curopalate, fils de Théophylacte et mari de Procopia fille de Nicéphore. Léon l'Arménien conspira bientôt contre Michel, et attendit pour le renverser une occasion favorable. Une guerre avec les Bulgares, lui en fournit le moyen. Pendant la bataille d'Andrinople, livrée en 813 entre Michel et Crumm, Léon passa à l'ennemi, se fit saluer empereur par ses soldats, et rentra à Constantinople le 11 juillet. Michel fut exilé dans un monastère d'une île de la Propontide, où il se fit moine sous le nom d'Athanase, et mourut en 845. Sa femme et ses enfants furent aussi relégués dans des monastères. Léon régna jusqu'en 820, époque où il fut assassiné après sept ans de règne. Il eut pour successeur Michel II le Bègue fils d'un juif (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 150) appelé Georges (Cédrénus, T. II, pg. 491 et suiv. — Zonaras, liv. XV, T. II, pg. 132 et suiv. — Continuat. de Théophanes, pg. 26 et suiv.).

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 145.

[6] Husseïn-Ali-ben-Aïça ben-Mahan, qui s'était révolté contre El-Amin, obtint son pardon de ce prince, qui lui confia le commandement de son armée, pour aller combattre Taher général d'Al-Mamoun. Comme Husseïn trahit

Tahir (Taher)[3] vint à Callinique accompagné de 4,000 soldats de Maimoun, s'en empara et soumit à sa domination la Mésopotamie[4]. Il vexait les chrétiens en leur disant: « Allez chez votre prince, afin que nous nous reposions, tourmentés que nous étions jusqu'à présent, errant sans abri; car c'est à nous à qui le Seigneur a donné ce pays. » C'est ainsi que les chrétiens orthodoxes ne trouvant nulle part ni repos, ni commisération, mettaient tout leur espoir dans la vie éternelle.

Un effrayant tremblement de terre eut lieu en ce temps-là; il fut si violent que les deux montagnes de Goghod, situées sur les bords opposés de l'Euphrate, se rapprochèrent, et tout le monde en fut témoin. Une autre montagne se renversa et tomba dans l'Euphrate, dont elle arrêta pour un jour le cours, et l'eau s'en retourna en arrière. Beaucoup de nouvelles sources de naphte, de bitume et d'eau se firent jour, et plusieurs autres disparurent.

Maimoun (Al-Mamoun) khalife des Dadjiks (Arabes), avait chez lui un grec nommé Thomas réfugié chez son père Haroun, et se disant fils d'un empereur[5]. Cet homme avait inspiré à la cour beaucoup de confiance, et il y était traité honorablement. Maimoun lui fournit un contingent de troupes et le fit partir pour Constantinople, en vue de s'emparer de cette ville ou du moins de l'inquiéter. Thomas vint donc mettre le siége devant Constantinople qu'il tint cernée pendant six mois, et la réduisit à une misère affreuse. Michel promit aux esclaves dadjiks (arabes), la liberté, s'ils voulaient combattre avec

---

une seconde fois son maître, il fut pris et tué, et sa tête fut envoyée au khalife (Elmacin, *Hist. Sarr.*, liv. II, pg. 161)

[1] Horthomah général d'Al-Mamoun, fut desservi auprès de ce prince, et mourut en 816, dans une prison, après avoir été frappé de verges (Ibn-Alathir, msc. arab. n.° 537 de la Bibliothèque impériale, f.° 114 v.°).

[2] La fin tragique d'El-Amin est racontée par Ibn-Alathir, d'après le récit d'Ahmed ben Selam, un des acteurs de ce drame (Ibn-Alathir, *loc. cit.*, f.° 100-102). Il fut massacré dans une tente, où on le gardait à vue par ordre de Taher. El-Amin mourut à l'âge de 30 ans, après un règne de moins de 5 ans.

[3] Mohammed-ben-Ahmid-el-Tahéri, le plus grand des généraux de Mamoun, fut chargé par ce prince du gouvernement du Khorassan en 820; mais comme il voulait se rendre indépendant, on l'empoisonna en 822. (Cf. *Journal asiat.*, T. VII (1846) pg. 352).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 147.

[5] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 150), dit que Thomas était fils de l'empereur Constantin [VI Copronyme]. Léon le Grammairien (*ad Calc. Theophani*, pg. 448) prétend qu'il se faisait appeler Constantin, et qu'il se disait fils d'Irène. Génésius (liv. II, pg. 14) assure de son côté qu'il était scythe; et le continuateur de Théophanes précise d'avantage, en disant que c'était un slave (Cf. aussi Cédrénus, T. II, pg. 499. — Zonaras, liv. XX, T. II, pg. 136).

fidélité l'armée des Dadjiks (Arabes). Il livra avec leur aide un combat à Thomas, qui fut défait et mis en fuite avec peu de monde. On se mit à sa poursuite et on le fit prisonnier. Michel ordonna de lui mutiler les pieds et les mains, et de le faire promener à travers la ville; mais l'empereur ne tint pas sa promesse envers les esclaves dadjiks (arabes) auxquels il ne rendit pas la liberté[1].

Maimoun (Al-Mamoun) ayant appris que les Gourichiens[2], sectaires dadjiks (arabes), s'étaient insurgés à Bagdad, et s'étaient donné pour roi un certain Ibrahim, marcha en personne contre lui. Celui-ci prit la fuite et disparut[3]. Maimoun occupa Bagdad; là il reçut Tahir auquel il donna le gouvernement de Khorassan.

En ce temps-là, la mer Adriatique jeta sur les côtes de la Cilicie un poisson, long de 40 coudées, très-large et très-épais, qui ressemblait à un monticule et avait un aspect effrayant. Les habitants s'empressèrent de l'aller voir, le mirent en morceaux, en mangèrent et le salèrent. Ils remplirent des jarres d'une grande quantité d'huile, et on la vendait pour la manger; ce dont tout le monde fut émerveillé[4].

En l'année 1041 des Syriens et 256 des Arméniens, mourut Michel, empereur des Grecs qui fut remplacé par Théophile[5] auquel se soumirent les Bulgares[6] et les Kourdans[7]. Ces derniers sont un peuple à part, ayant un langage à eux. Une tradition magique conservée chez eux depuis les temps les plus reculés, prédisait qu'il devait naître parmi eux un individu nommé Mahadi (El-Mohdi)[8] qui régnerait, et que tout homme qui croirait en lui, mourrait et ressusciterait quarante jours après, et qu'aussitôt, après avoir goûté de la vie, il serait transporté dans le monde des immortels. Quelques-uns crurent qu'il était Dieu, d'autres qu'il était une force, enfin l'autre moitié prétendait qu'il était roi, et on attendait sa venue. En ce moment parut un individu qui portait le même nom que lui; on crut que c'était l'homme annoncé. Lui-même disait: « Je le suis en effet. » Il se ceignit du diadème, et ses nationaux se groupèrent autour de lui. Il sortit de son pays suivi d'une multitude de gens. Sa renommée s'étant accrue, on accourait vers lui de tous côtés. Ayant couvert son visage d'un voile, il parcourut plusieurs provinces et égorgeait les incrédules, jusqu'à ce qu'il fut arrivé aux montagnes d'Ararat en Arménie. Maimoun (Al-Mamoun) était en proie à une terreur profonde, lorsqu'il apprit que Mahadi s'était dirigé sur Djéziré (la Mésopotamie), ravageant tous les pays où il passait, et massacrant tous les peuples comme précédemment. Cependant Hassan[1], général de Maimoun (Al Mamoun), s'arma de courage, marcha à sa rencontre, l'attaqua résolument, et commença à tuer les gens de Mahadi, qui jeta le voile et la couronne, prit la fuite et se réfugia sur les terres de Sahag (Isaac) l'arménien. Hassan se retira, mais Sahag se mit à la poursuite des Dadjiks (Arabes), en tua un grand nombre et les mit en fuite.

---

[1] Thomas commandant des troupes confédérées de l'Orient, se révolta d'abord en Arménie (Cf. Rainaldi, *Annal. ecclés.*, T. XIV, pg. 630), ainsi que nous l'apprend une lettre de Michel le Bègue adressée à Louis le Débonnaire; puis il passa en Syrie, se fit couronner empereur à Antioche par le patriarche Job (Cédrénus, T. II, pg. 501), et obtint des Sarrazins une armée, avec laquelle il battit celle de Michel, en 822. — Thomas marcha alors sur Constantinople; mais Michel, secondé par les Bulgares, lui fit lever le siége de la capitale, et Thomas s'enfuit à Andrinople, où il fut pris et torturé en 823.

[2] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 149 du texte syr.) les appelle ܩܘܪܫܝܐ, et dit qu'ils étaient quatre princes.

[3] Al-Mamoun qui avait voulu faire passer le pouvoir sur la tête des Alides, en privant sa famille de sa succession, vit s'élever contre lui, une opposition violente, à la suite de laquelle il fut déposé et remplacé par son oncle Ibrahim ben-el-Mehdi, qui fut proclamé khalife, et prit le surnom de Moubarak. Ce dernier régna deux ans, après lesquels Al-Mamoun reprit le pouvoir, et pardonna à son oncle, qui était rentré à Bagdad, après six ans d'absence et de privations (Aboulféda, *Ann. Mosl.*, T. II, pg. 114 et suiv. — Elmacin, pg. 172).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 155.

[5] Le 1^er^ octobre 829, Michel II mourut après avoir régné huit ans et neuf mois. Son fils Théophile qui lui succéda, épousa Théodora, dont la rivalité avec Icasie a été de la part des écrivains grecs, le sujet de fables singulières, ne présentant rien de sérieux au point de vue historique.

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 154.

[7] Aboulpharadj, (*Text. syr.*, pg. 150-151) nomme ce peuple ܩܘܪܕܢܝܐ; il est probable que Michel et Aboulpharadj, ont eu en vue les Kurdes.

[8] Sur Mahadi, voyez d'Herbelot, *Bibl. orientale*, à ce mot.

Sahag, au retour de la défaite éprouvée par les Dadjiks (Arabes), trouva sa maison cernée par les Khourdans qu'il attaqua; il se saisit de Mahadi, trancha la tête de cet homme qui se disait tantôt Dieu, tantôt esprit. Le prince Sahag s'empara aussi de son camp[2]. Les faibles débris des Khourdanks, cherchant leur salut dans des retraites cachées, se réfugièrent auprès de Théophile qui vint s'emparer de la ville de Zoupatra (Sozopétra), et s'en retourna après l'avoir complétement ruinée[1]. Maimoun (Al-Mamoun) ayant rebâti Zoupatra, se rendit à Édesse, et voulut savoir quels étaient les revenus de l'église. On lui répondit: « Quels qu'ils soient, on vous paie le tribut. » Maimoun (Al-Mamoun) rendit une loi en vertu de laquelle tous les biens de l'église étaient exempts de l'impôt du fisc. De là, Maimoun (Al-Mamoun) entreprit pendant l'été une expédition dans la Cappadoce et s'étant emparé de quatre forts[2], il revint passer l'hiver à Damas. L'année suivante, il alla assiéger le fort de Loulou[3], mais n'ayant pu s'en rendre maître, il y laissa des troupes[4] et revint à Kessoun. Le patriarche Denys se porta à sa rencontre, et il le combla d'honneurs. Il donna aussi la franchise pour les biens de l'église. Au moment où il s'entretenait avec le patriarche, on vint lui annoncer la prise de Loulou. Il regarda comme un heureux présage l'affection sincère qu'il avait pour le patriarche et le combla de présents.

---

[1] Hassan-ibn-Sahl, était ministre des finances d'Almamoun, et gouverneur de l'Irak. (Weil, *Geschicts der Khalifen,* T. II, pg. 184, 200 et 208.

[2] Ces événements sont racontés ici d'une manière trés vague, et pour être compris, on doit invoquer l'Histoire des khalifes, où les mémes faits sont rapportés d'une manière très-différente. A l'époque d'Al-Mamoun, les Alides, profitant du mécontentement causé par la domination des Persans en Irak et en Arabie, résolurent de prendre le khalifat, et se révoltèrent contre Hassan-ibn-Sahl gouverneur de l'Irak pour Al-Mamoun. Le chef de cette révolte était Abou-Assarïa Saridj-ibn-Mansour, descendant de Hani-ibn-Koubeïssa de la tribu des Beni-Schéban, qui d'abord muletier, se fit chef de brigands, et entra ensuite au service de Yésid fils de Masid, et d'Assad fils d'Ahmed. Quelque temps après, il trahit ses maitres et entra au service d'Horthomah, lieutenant de Hassan, gouverneur de l'Irak pour Al-Mamoun. Ayant été congédié avec ses cavaliers, Assarïa reprit son ancien métier de brigand; il pilla les caravanes, s'empara de plusieurs places dans la Mésopotamie, et proclama khalife un certain Ibn Tabataba, de la famille d'Ali, qui fit acte de souveraineté, en frappant monnaie à son nom. S'étant emparé de la Mésopotamie, Assarïa attira enfin sur lui l'attention de Hassan, qui envoya contre lui Horthomah, qui le battit le 25 août 815. Assarïa vaincu, s'enfuit à Ahwaz. Horthomah le poursuivit, mais avant de l'atteindre, le gouverneur d'Ahwaz le battit et Assarïa s'enfuit seul à Djaloula, où un certain Hammad Alknidgouch le fit prisonnier et le conduisit à Hassan, qui lui fit trancher la tête (Weïl, *Gesch. der khalif.*, T. II, pg. 202-208).

En ce temps-là, Théophile envoya des ambassadeurs pour demander la paix à Maimoun qui lui fit répondre: « Reconnaissez ma souveraineté sur vous, payez-moi un tribut ct j'acquiescerai à votre demande. » Il ne reçut aucune réponse. Ensuite Maimoun envahit la Cilicie, où un imposteur grec, se disant fils d'un empereur, vint le rejoindre. Maimoun ajouta foi aux paroles de cet homme et fit faire pour lui une couronne de 3,000 tahégans, puis il appela Job patriarche d'Antioche, et lui dit: « Sacrez cet homme selon vos lois. » Ce qui fut fait. Les constantinopolitains, à cette nouvelle, prononcèrent une condamnation contre Job, tandis que l'empereur sacré par lui, abjura peu de jours après le christianisme, et se fit musulman[5].

Maimoun envahit le territoire grec, qu'il soumit par des promesses mensongères jusqu'à la ville de Daïan (Tyane), ruinée jadis par les Dadjiks (Arabes). Il entreprit de la relever en y dépensant les impôts du pays qu'il percevait par le ministère de bourreaux impitoyables, cruels et féroces, de sorte que toutes les langues le maudissaient. Leurs plaintes étant parvenues aux oreilles du Dieu des armées, il le frappa de mort sur les lieux mêmes[6]. Abousahal (Motassem) son frère, lui succéda[1] et livra au feu toutes les constructions[2]; puis il se rendit à Bagdad. Là, les habitants de Bassorah vinrent lui dire que dans la mer de Perse, à l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre réunis, se trouvait une île sur laquelle s'élevait une citadelle, refuge habituel des rebelles qui rançonnaient les marchands se rendant aux Indes et en Éthiopie. Le khalife fit venir de l'Égypte et de Bassorah, des gens habiles et d'adroits plongeurs qui, couvrant leurs membres avec des débris d'enfants avortés et mettant de l'huile dans une fiole, s'enfonçaient dans les profondeurs de la mer et remontaient là où ils voulaient. On dirigea donc une forte escadre contre cette île, dont les habitants se présentèrent pour la défendre les armes à la main. Les plongeurs s'enfoncèrent dans la mer et remontèrent devant la porte de la forteresse qui était ouverte, tandisque la garnison montée sur des navires, combattait avec les Dadjiks (Arabes). Ils s'emparèrent de la forteresse qu'ils démantelèrent et passèrent au fil de l'épée les défenseurs. Ainsi fut brisé cet obstacle, et la route des voyageurs devenue libre, procura la richesse à plusieurs provinces, et Bassorah devint prospère[3].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 154.

[2] Cette expédition d'Al-Mamoun eut lieu en 831 (Aboulféda, *Ann. Mosl.*, T. II, pg. 153, 155).

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 154. — L'expédition contre le fort de Loulou eut lieu en 832 (Elmacin, *Hist. sarr.*, pg. 138. — Aboulféda, *Ann. Mosl.*, T. II, pg. 155). Les Syriens appellent cette forteresse ܠܘܠܘܢ, comme les Grecs, Λῦλον (Cédrénus, T. II, pg. 551). Elle était près de Tarse sur la route du Taurus à Constantinople. Le fort de Loulou, Լուլուա, est également mentionné dans la liste des fiefs du royaume d'Arménie, donnée par Sempad le connétable.

[4] Al-Mamoun, qui n'avait pu réduire d'abord le fort de Loulou, laissa son général Adjif ou Odjaïf, pour en faire le blocus. Ce fort fut pris ensuite par le khalife, contre Théophile qui voulait débloquer cette ville (Elmacin, pg. 138. — Aboulféda, T. II, pg, 155).

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 154.

[6] Al-Mamoun mourut en 833 à Podandus, localité dont nous avons déjà parlé, et qui est située sur les frontières de la Cilicie et de la Cappadoce. Ce khalife avait régné 20 ans et demi, et était âgé de 48 ans.

Abousahal (Motassem) bâtit entre Ninive et Babylone, dans le village de Schamr (Samara)[4], une somptueuse résidence, entourée d'un parc orné d'arbres de toute espèce. Il fit venir de l'Egypteades arbres à baume et en planta pour son agrément. Il fit de même à Bagd d et à Babylone. Ne confonds pas ces deux villes, car elles sont séparées l'une de l'autre par quatre journées de marche.

En ce temps-là, Abousahal (Motassem) envoya des ambassadeurs aux Nubiens[5] et leur fit dire: « En vertu d'un traité ancien conclu entre vous et nous, nous devons vous fournir du blé, de l'huile et des vêtements; de même si votre prince entreprend un voyage sur notre territoire, nous devons également pourvoir à tous ses besoins, comme à notre prince. De votre côté, vous devez annuellement nous donner 300 esclaves noirs, 10 singes, une girafe, qui est un animal tacheté, haut sur ses jambes de devant, grand comme un buffle et valant 20,000 tahégans, ainsi que du bois incorruptible[6]. Consentez donc, leur dit-il, à renouveler cet ancien traité. » A l'arrivée des ambassadeurs, le roi de Nubie était mort, en laissant une fille unique, héritière du trône, que le prince Zacharie fit épouser à Korki (Georges) son fils qu'il proclama roi[1]. Ce même Zacharie voulut envoyer à Abousahal (Motassem), son fils régnant. A cette nouvelle, Abousahal (Motassem), khalife des Dadjiks (Arabes), fut dans l'enchantement et lui envoya une escorte de soldats, des bêtes de somme et pourvut à tous les frais de son voyage, avec une grande magnificence. Il fit publier un ordre enjoignant à ses principaux dignitaires ecclésiastiques et laïques, chrétiens et arabes, de se porter à la rencontre [de son hôte]. Aussi tout le monde arrivait comme un flot sur la route par où il passait. C'était un spectacle inouï que de voir un jeune homme de vingt ans, d'une assez belle stature, monté sur un chameau magnifiquement harnaché, dont la selle était enrichie de pierres précieuses, et surmontée d'un dais d'or garni de perles et qui se terminait par un baldaquin surmonté d'une croix d'or. Quant à son costume et à sa couronne, la plume est incapable d'en donner une idée. Dans l'une de ses mains, il tenait un globe d'or surmonté d'une croix du même métal; dans l'autre, un bâton d'or surmonté aussi d'une croix. Une multitude de prêtres le suivait. Quatre évêques et autant de prêtres portant des croix, marchaient à sa droite et à sa gauche. Ses troupes vêtues et armées de toutes pièces et de différentes manières, offraient un spectacle digne d'attention.

---

[1] El Motassem Billah Abou Isâk Mohammed, dut le trône à la générosité de son neveu Abbas, fils d'Al-Mamoun. Il régna près de neuf ans.

[2] Ce passage de notre chroniqueur est évidemment altéré, car Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 155) qui rapporte le passage identique, s'exprime ainsi: « Ayant brûlé les monuments de *Taouia*, ܛܐܘܝܐ, Motassem se rendit à Bagdad. » Il est question sans doute de la ville de Tyane, que Michel, quelques lignes plus haut, a mentionnée sous la forme Տայան.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 155.

[4] La ville de Sarmanrey ou Samara, *Σάμαρα*, est placée par le Continuateur de Théophanes, sur l'Euphrate, tandis qu'au contraire on sait qu'elle s'élevait sur une île du Tigre à 12 lieues de Bagdad, et fut pendant longtemps la résidence favorite des khalifes, sans pour cela que Bagdad eut cessé d'être le centre de l'administration de l'empire.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 156.

[6] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 156) dit que les tributs, que les Nubiens devaient payer aux

Le fier khalife des Dadjiks (Arabes) alla à sa rencontre, et lui prodigua des éloges sur la richesse de ses ornements. Il le conduisit à Bagdad entouré d'honneurs éclatants, et là, tous deux s'assirent sur le même divan. [Le jeune prince] fit venir le patriarche Denys[2], et s'assurant de son orthodoxie, lui fit dire la messe et communia de ses mains[3]. Le patriarche était tout ravi du parfait raisonnement de ce jeune homme qui méprisait ceux qui admettaient deux natures en Jésus-Christ. Le khalife des Dadjiks (Arabes) fit à ce prince chrétien des cadeaux magnifiques et en nombre infini, sachant que personne parmi ses prédécesseurs n'avait jamais été honoré comme lui de la visite du roi de Nubie. Ils contractèrent entre eux un pacte d'amitié parfaite, fondée, non comme la première fois, sur des tributs apportés par les Nubiens, mais sur la bonne volonté réciproque et sur un souvenir éternel. Ils se partagèrent Nessouan (Assouan) et Gauzan, deux villes sur le Nil. Le beau Korki (Georges) revint dans ses états, comblé d'honneurs éclatants. Cependant deux de ses

---

khalifes, consistaient en 560 esclaves noirs, en girafes, en ivoire d'éléphant et en nerfs de tigres.

[1] Cf. Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 347.

[2] Denys de Telmahr, patriarche des Syriens Jacobites, et Thomas primat, ܡܦܪܝܢܐ, de Tégrit, assistèrent aux cérémonies données en l'honneur de Georges roi d'Éthiopie, à Bagdad (Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 347).

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 156-158.

évêques et beaucoup de ses soldats, n'étant pas habitués à la température variée de l'été et de l'hiver, moururent.

Naçir (Nazar) et Boubakr (Babek)[1], deux généraux dadjiks (arabes) qui s'étaient épris des mœurs des chrétiens de la Nubie, se rendirent auprès de l'empereur Théophile et embrassèrent le christianisme. Celui-ci gonflé d'orgueil et suivi de ces derniers, se rendit à Zoupatra (Sozopétra) qu'il prit, et dont il fit égorger les habitants chrétiens et dadjiks (musulmans)[2]. De là, il envahit Meldeni (Mélitène) qu'il mit au pillage, et il poussa la guerre et le ravage jusque dans les provinces d'Aschmousch (Aschmouni) et de Handzith[3]. Abousahal (Motassel) fut fort irrité en apprenant ces nouvelles et marcha avec toutes ses forces divisées en deux corps contre les Grecs. Cette armée était composée de cavalerie et bien approvisionnée. Trente mille maures et autant de marchands en faisaient partie; 50,000 chameaux et 20,000 mulets portaient à dos des munitions et des provisions. Tu peux juger du reste. Il prit Ancyre et dévasta le pays jusqu'à Amorium, ville considérable, très-peuplée, agréable, extrêmement forte et sans égale sur la terre[4]. Après un siége de douze jours, la ville tomba en son pouvoir par la trahison d'un général nommé Djorj (Georges)[5], et il y fit massacrer 18,000 individus. Il y trouva 1,000 couvents remplis de religieuses qu'il fit épouser à ses serviteurs. La ville fut réduite en cendres[6]. La justice de Dieu est impénétrable; personne ne peut la deviner. Que ses profondeurs à nous inconnues soient bénies!

---

[1] Babek, perse de nation, s'étant révolté contre le khalife, soutint contre lui une guerre qui dura cinq ans. Vaincu et fuyant, il se réfugia à Sinope, et offrit ses services à Théophile qui les accepta, et le nomma chef des troupes auxiliaires. A la mort de Babek, Théophobe le remplaça dans ce commandement (Contin. de Théophanes, pg. 70. — Cédrénus, T. II, pg. 524. — Léon le grammairien, pg. 450). Babek avait été pris par Heïdar fils de Kaous, surnommé Afchin, que le khalife avait envoyé contre lui, et fut livré, en 837, par Sahag fils de Sempad. Il fut mis à la torture à Bagdad, avec ses principaux adhérents. — Nazar était un des partisants de Babek qui était venu se réfugier sur les terres de l'empire, et avait pris du service chez Théophile. (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 158).

[2] En 837, Théophile, à la tête de 100,000 hommes, marcha sur la Syrie, prit Samosate, Sozopétra, dont il fit massacrer tous les habitants (Elmacin, pg. 142. — Aboulféda, *Ann. Mosl.*, T. II, pg. 171. — Cédrénus, T. II, pg. 528. et suiv. — Zonaras, liv. XV, T. II, pg. 150 et suiv. — Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 158).

[3] Arschamounik ou Aschmounik était un des cantons du Douroupéran (Indjidji, *Géogr. anc.*, pg. 113. — S.t Martin, *Mém. sur l'Armén.*, T. I, pg. 100). Le canton de Handzith se trouvait dans la Quatrième-Arménie (Indjidji, pg. 58. — S.t Martin, T. I, pg. 93).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 158-159.

[5] Le traître qui livra Amorium s'appelait Boïditzès, selon le continuateur de Théophanes, et ܒܘܕܝܢ selon Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 160).

[6] La destruction de Sozopétra engagea le khalife à s'emparer d'Amorium, la plus riche cité de l'Asie-Mineure. Dans cette vue, il rassembla une nombreuse armée et rencontra celle de Théophile qui venait au devant de lui. Une grande bataille fut livrée à Dazimène en 838, où les Grecs furent battus et prirent la fuite. Le khalife assiégea alors Amorium qu'il prit en 13 jours selon les uns, en 55 jours selon Aboulféda (*Ann. Mus.*, T. II, pg. 173). Il massacra un grand nombre d'habitants et em-

Abousahal (Motassel) avait un fils appelé Daiouth (Daoud) qui, poussé par le démon, sollicita de son père l'ordre d'interdire aux chrétiens toute sorte de libertés, de ne plus paraître hors de l'église précédés de la croix, de ne plus porter les morts sur les bras, de ne plus solemniser le culte chrétien publiquement, enfin de ne plus garder de porcs et de ne plus en manger la chair. Toutes ces prescriptions furent exécutées.

Abousahal (Motassel) découvrit un complot ourdi par Abbas son neveu, qui avait contracté une alliance avec les Romains en vue de détruire la puissance des Dadjiks (Arabes), et de monter sur le trône, après avoir embrassé le christianisme. Abousahal (Motassel) se saisit de sa personne et le fit mourir de faim. La relation de son crime fut publiée par son ordre dans tout l'empire des Dadjiks (Arabes); c'est pour cela que tous les Dadjiks (Musulmans) détestent et maudissent Apas[1].

A cette époque, on aperçut au nord, un nuage rouge pendant trois nuits, et il tomba une pluie étrange mêlée de pierres qui détachaient l'écorce des arbres. Le torrent dévasta la plaine et submergea la ville de Harran, en emportant beaucoup d'hommes et d'animaux dans l'Euphrate où ils périrent. Il ravagea aussi beaucoup de provinces et de villages[2].

Après cet événement, Théophile envoya à Abousahal (Motassel) des présents, et lui proposa d'échanger les captifs chrétiens contre des Dadjiks (Arabes). Abousahal (Motassel) en retour, lui envoya des cadeaux beaucoup plus considérables, qui furent chargés sur 50 chameaux. Quant à l'échange des prisonniers, il répondit: « Un noble arabe ne peut pas être échangé contre un grec de basse condition, à moins que j'augmente le nombre de ces derniers. » Cette affaire fut réglée selon cette base et la paix fut rétablie entre eux[3].

En ce temps-là, parut un certain Thamam[4] qui se disant messager de Dieu, annonçait qu'on ne devait exiger des chrétiens qu'un impôt de quatre tram. Les Jésuens (adorateurs de Jésus) en furent charmés et plus de 30,000

---

mena 30,000 captifs à Bagdad (Cédrénus, T. II, pg. 529 et suiv. — Zonaras, liv. XV, T. II, pg. 151 et suiv. — Contin. de Théophanes, pg. 78 et suiv.). La ville fut brûlée et son emplacement ne fut plus qu'un monceau de ruines. (Cf. aussi Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 159-162).

[1] Motassel, en revenant du siége d'Amorium, ayant appris que son neveu Abbas, fils d'El-Mamoun, avait tenté de soulever Bagdad en son absence, pour s'emparer du pouvoir, le fit mourir.

[2] Cf. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 162) qui place ce désastre à l'an 1151 des Grecs, correspondant à l'an 840 de J. C.

[3] L'arrangement dont parle Michel, ne semble pas conforme à la vérité historique, car le continuateur de Théophanes, (pg. 82) dit au contraire que le khalife repoussa avec dédain les propositions de l'empereur et qu'il fit massacrer 42 captifs de distinction, en 839. L'église a consacré la mémoire de ces martyrs, dont les uns furent exécutés à l'époque indiquée, et les autres subirent le même sort en 845, sous Wathek (Cf. Fleury, *Hist. Ecclés.*, ch. 46, art. 26).

[4] Cf. Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 163) dit que Thamim, ܬܡܝܡ, était surnommé ܐܒܘ ܚܪܒ, *Abou Hareb.*

pauvres d'entre ces derniers, vinrent se grouper autour de lui. Cet homme avec ses adhérents, se rendit à Jérusalem, et abattit l'église de la Sainte-Résurrection[1]. L'émir de Damas se mit à sa poursuite et le tua parce qu'il était adversaire de sa loi[2].

En ce moment, Abousahal (Motassel) mourut et fut remplacé par son fils Haroun (Wathek)[3] qui était adonné à la bonne chair et à l'ivrognerie, et complétement ignorant des événements et du passé du monde. Il mourut après avoir passé six ans dans l'abrutissement[4].

Théophile mourut la même année, et Michel son fils lui succéda sous la tutelle de sa mère Théodora[5]. Sous son règne, il y eut six khalifes, Haroun, Djafar, Mahomet, Ahmed I et Ahmed II, Abou Abdullah qui se succédèrent sur le trône de l'empire des Dadjiks (Arabes)[6].

Michel mourut après avoir régné 25 ans, et comme il ne laissait pas de fils, un certain Vasil (Basile), officier du palais, occupa le trône durant deux ans[7]; Léon [IV] son fils lui succéda et régna 25 ans[8]. Sous ces deux derniers princes, Ahmed régna sur les Dadjiks (Arabes) durant 23 ans[9]. Léon se rendit coupable devant Dieu en épousant quatre femmes, car il n'avait pas de conseillers[1]. Par un édit, il valida la sainteté du quatrième mariage[2]. Attaqué d'une maladie des entrailles, il mourut misérablement. Alex (Alexandre) son fils[3] lui succéda et régna un an; celui-ci eut pour successeur Constantin [VII], son frère, dont le règne dura 57 ans[4]. Sous son règne, trois patriarches se succédèrent sur le siége de Constantinople, tous trois sorciers, adorant pendant la prétendue messe, des idoles cachées sous l'autel. C'est pour cette raison que les Grecs supprimèrent pendant un certain temps le rideau [de l'autel][5].

---

[1] Thamim, au dire d'Aboulpharadj, ne brûla pas cette église; mais il menaça de le faire, et le patriarche, pour l'éloigner, lui donna beaucoup d'or, en lui faisant promettre de ne commettre aucune dévastation.

[2] Thamim fut poursuivi et pris par le gouverneur de Ragæ, qui l'envoya au khalife, après lui avoir livré un combat, où il lui tua 8000 hommes (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 163).

[3] Motassel mourut à Sarrata à l'âge de 48 ans, en 841. Abou Djafar Haroun-el-Wathek Billah, son fils aîné, lui succéda le 18 de Rebi I, 227 hég. qui correspond à l'an 842.

[4] Wathek mourut le 23 de Dzoulhidja 242 hég., soit 847. Il avait 32 ans. Sa mort est différemment racontée par les Arabes; selon les uns, il mourut suffoqué dans une étuve; mais suivant Elmacin (*Hist. Sarr.*, pg. 185), il s'étouffa en buvant du vinaigre dans lequel on avait fait bouillir de la chair de lion, comme remède aphrodisiaque.

[5] Théophile mourut le 20 janvier 842, après 12 ans de règne. Michel III l'Ivrogne, âgé de 3 ans, lui succéda sous la tutelle de Théodora, assistée dans le conseil par le patrice Théocliste, par Manuel et Bardas (Contin. de Théophanes, pg. 92).

[6] Voici la liste de ces princes, avec leurs noms: 1.° Abou-Djafar Haroun El-Wathek Billah (842-847). — 2.° Motawakel Billah, frère du précédent (847-861). — 3.° Abou-Djafar Mohammed Moutasir Billah, fils du précédent (861-862). — 4.° Aboul Abbas Ahmed Mostain Billah, fils de Mohammed, fils de Motassem et cousin de Moutasir (862-866). Ce fut sous son règne qu'eut lieu la révolte de l'Alide Abou-el-Hussein Yahya, qui se fit proclamer khalife à Koufa. — 5.° Abou Abdallah Mohammed Motaz Billah, fils de Motawakel (866-869).

[7] Michel, afin de récompenser les services de Basile son chambellan, l'associa au trône et le fit couronner par le patriarche Photius, en 866. L'ayant dépouillé l'année suivante de sa dignité, Michel donna l'empire à un rameur du nom de Basilicien. Pour se venger, Basile les fit tuer tous deux le 24 septembre 867. Michel était âgé de 29 ans. Basile, dit le Macédonien, prit alors l'empire, et régna 18 ans. Il mourut le 1^er^ mars 886 (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 171).

[8] Léon VI le Philosophe monta sur le trône en 886 et mourut à 46 ans, en 911 (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 175).

[9] Michel commet ici une erreur; car pendant les règnes de Basile le Macédonien et de Léon VI, il y eut deux khalifes, Mothadi-Billah (869-870) et Mothamed Billah (870-892); c'est à ce dernier qu'il est fait allusion dans notre auteur.

La dynastie d'Aly qui régnait sur les Dadjiks (Arabes) fut remplacée par celle de Mahomet dont le premier khalife fut Aboul Abbas (Mothaded Billah) qui régna 20 ans[6]. Les Bulgares devenus forts, renouvelèrent durant un temps assez long, leurs incursions sur le territoire des Grecs, et ils les refoulèrent jusqu'à Constantinople[7].

La 23e année du règne de Constantin, Mahomet régna sur les Dadjiks (Arabes) pendant six ans[8]; ensuite Djafar pendant 23 ans[9]. La 53e année du règne de Constantin [VI], Abou Maser[10] devint roi des Arabes pendant deux ans; après lui Apas (Abbas)[11] durant sept ans.

Constantin mourut dans la 57e année de son règne; il eut pour successeur son gendre Romain[12]. Celui-ci, par l'intermédiaire du général Simon, fit la paix avec les Bulgares[13] et devenu libre du côté de l'occident, il commença à agir en Orient.

---

[1] Léon VI était marié en premières noces avec Théophano, lorsqu'il prit en 888, pour sa concubine, Zoé fille de Stylien. Théophano étant morte en 893, Léon épousa Zoé qui mourut au bout de 20 mois. En 896, Léon épousa la phrygienne Eudoxie qui ne vécut que quelques mois après son mariage. En 902, Léon épris de passion pour Zoé Carbonopsine, en fit sa maîtresse, et l'épousa malgré l'opposition du patriarche Nicolas, en 905.

[2] Cet édit fut rapporté sous le règne de Romain II en 920.

[3] Alexandre était le frère cadet de Léon. Il avait été associé à l'empire du vivant de son frère, et régna seul de l'an 911 à 912.

[4] Constantin VII fils de Léon VI et de Zoé, succéda à Alexandre son oncle. Il s'associa Romain II, puis le déposa, pour jouir seul de la puissance souveraine qu'il conserva pendant 47 ans.

[5] La déposition du patriarche Euthymius avait troublé l'église de Constantinople. Nicolas, afin de rendre le calme aux esprits, s'adressa au pape Jean X qui envoya des légats pour rétablir la concorde.

[6] Mothaded Billah Aboul Abbas Ahmed, fils de Mowaffek, régna de 892 à 902.

[7] En 921, Siméon roi de Bulgares, marcha sur Constantinople et pilla le territoire grec; en 923, il revint de nouveau et ravagea le pays jusqu'aux portes de la capitale. (Cédrénus, pg. 621, 651. — Léon le Grammairien, pg. 498).

[8] Moktafi Billah Abou Mohammed Ali, fils de Mothaded, régna de 902 à 908.

[9] Moktader Billah Aboul Fadhl Djafar, fils de Mothaded, régna de 908 à 932.

[10] Kaher Billah Aboul Mansour Mohammed, fils de Mothaded, régna de 932 à 934.

[11] Radhi Billah Aboul Abbas Ahmed fils de Moktader Billah, régna de 934 à 940.

[12] Constantin VII, mourut à 55 ans le 15 novembre 959. Romain le jeune son fils, qui l'empoisonna, lui succéda la même année.

[13] Ce passage se rapporte à la guerre des Bulgares (921-923). Mais le traducteur de

Les Dadjiks (Arabes) qui possédaient la Cappadoce arménienne, la Mésopotamie syrienne et la Cilicie, depuis les temps d'Omar et d'Héraclius, s'étaient adonnés à l'ivrognerie et à la débauche; ils finirent par s'affaiblir et leur puissance déclina. Guiragos (Cyriaque), général de Romain, vint mettre le siége devant Mélitène, ville de l'Arménie-Mineure. Les habitants lui demandèrent un délai de 40 jours, afin de consulter leur roi [pour savoir] s'il pouvait les sauver. Guiragos (Cyriaque) accepta cette proposition, mais il fit arrêter le messager qui portait de leur part une lettre au roi. On l'amena auprès de Guiragos, on le gagna en lui assurant [une récompense] et il fut gardé secrètement dans le camp. Quelques jours après, il rentra dans la ville et annonca aux habitants que le jour même, l'armée arabe devait faire son entrée dans la ville, vers le soir. On crut à ses paroles. Les Grecs s'habillèrent à la manière des Dadjiks (Arabes) et entrèrent vers le soir dans la ville, comme s'ils étaient les Arabes attendus, et ils s'en emparèrent. La vie des Arabes fut respectée; ils furent conduits hors de la ville sans être inquiétés. Guiragos (Cyriaque) s'empara aussi des villes de Garin (Erzeroum), de Kamakh et de Kessoun. Il se rendit encore maître de la Cilicie, revint à Antioche qu'il soumit avec toute la région maritime, qui accepta la domination grecque à cause de la décadence des Dadjiks (Arabes)[1].

Romain mourut pendant ces événements et fut remplacé par Constantin son gendre, homme de bien et fort habile[2]. La quatrième année de son règne, Abousahal monta sur le trône des Dadjiks (Arabes)[3].

Michel a pris le roi des Bulgares, Siméon, pour un général grec. Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 191) n'a pas commis la même erreur, car dans le passage correspondant de sa Chronique, il s'exprime en ces termes: « Romain régnait sur les Grecs, quand Siméon, ܫܡܥܘܢ, le bulgare, déclara la guerre à Constantinople, incendia et dévasta les contrées de la Thrace et de la Macédoine. Il assiégea et prit la ville d'Andrinople. Romain, par des paroles flatteuses et des présents, demanda la paix........ qui lui fut accordée. »

[1] Il semble que cette campagne en Asie attribuée par Michel à Guiragos, nom qui signifie Cyriaque ou Dominique, se rattache à l'expédition entreprise en 962, par Nicéphore Phocas, général de Romain II en Orient, dans l'Asie Mineure, après l'expulsion des Sarrazins de l'île de Crète On doit même supposer que le nom de Guiragos a été mis ici par erreur pour celui de Nicéphore Phocas, dont les exploits en Asie, relevèrent l'honneur des armées impériales. Tous les historiens syriaques, arabes et byzantins, racontent en effet la prise de 60 places fortes jusqu'à l'Euphrate (Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 197. — *Hist. dyn.*, pg. 206. — Elmacin, III, 4. — Cédrénus, pg. 645. — Zonaras, T. II, pg. 197. — Léon le Diacre, pg. 29 et suiv.). Mais la fausse nouvelle de la mort de l'empereur, rappela Nicéphore à Constantinople. Il paraît évident qu'il y a dans tout ce passage de la Chronique de Michel une confusion regrettable, et qui se prolonge même dans les lignes qui suivent, puisque notre auteur, comme on pourra le remarquer, fait mourir Romain II à deux reprises différentes.

[2] Romain II mourut le 15 mars 963 à l'âge de 24 ans. Ses deux fils Basile II et Constantin VIII lui succédèrent, sous la tutelle de leur mère Théophano.

[3] La suite des khalifes depuis Radhy est bien connue, et les renseignements que donne ici Michel, sont erronés. A Radhy succéda Mottaki Billah qui régna de 940 à 944. Mostakfi Billah lui succéda de 944 à 946. Mothi Billah vint après et régna de 946 à 974.

Constantin fit partir son fils Basile[1] [en Orient], et au moment de la prise de Samosate, il apprit la triste nouvelle de la mort de son père. Romain, son autre frère, succéda à Constantin. Basile revint et se soumit à son frère. Romain envoya à Alep des troupes qui s'emparèrent de cette ville[2].

Abousahal mourut et fut remplacé par Aboulias qui régna sur les Arabes pendant six ans[3].

Peu de temps après, Romain mourut aussi et Nicéphore lui succéda[4]; c'était un homme grossier et ennemi des orthodoxes. Il se rendit à Mélitène qu'il trouva en ruine et déserte. On lui conseilla de faire venir Jean patriarche d'Antioche[5] et de lui remettre le pays, afin qu'il le peuplât avec ses nationaux, car on lui disait: « Si les Dadjiks (Arabes) s'emparent de nouveau de ce pays, il vaut mieux pour nous que ce soient eux (les Syriens) qui périssent. » L'empereur accueillit cette proposition et jura au patriarche de révoquer [l'édit] de persécution lancé contre les orthodoxes. Le patriarche ajouta foi à ces paroles; il rétablit la ville et repeupla le pays avec les habitants des villages et des couvents, en y envoyant les orthodoxes émigrés de la Mésopotamie et de l'Arménie. Lui-même fixa sa résidence à Périd (Bared)[6]. En apprenant la prospérité de l'établissement de Jean, l'empereur le manda à Constantinople, où il se rendit en compagnie d'évêques et de vartabeds, l'an 378 de l'ère arménienne.

On convoqua à Constantinople un concile nombreux et on entama des controverses avec les orthodoxes[7]. Mais la vérité triompha tellement, par la puissance du Christ, que toutes les langues bénissent notre foi. Cependant ce prince impie (Nicéphore) promettait aux orthodoxes des diocèses et des honneurs, à la condition d'admettre deux natures [en J. C.], et il les menaçait s'ils s'y refusaient. « Ni la crainte, ni la promesse de vains honneurs, répondirent-ils, ne nous forceront à admettre cette distinction [dans la personne du Christ], car nous ne voulons pas être détachés de lui. » L'empereur, au comble de la fureur, les fit jeter dans des cachots pendant quatre mois[1].

---

[1] Voyez la note 2 pg. 278.

[2] Ces faits se rapportent à l'expédition de Nicéphore en Asie, dont il a été question dans la note 1, pg. 278.

[3] Ces deux noms sont altérés, et se rapportent sans doute à deux des khalifes mentionnés dans la note 3 pg. 278.

[4] Nicéphore Bardas, général des armées d'Orient, profitant de la jeunesse des fils de Romain II, se fit proclamer empereur le 16 août 963. Il épousa Théophano veuve de Romain II.

[5] Jean VII *Sarigta* ܣܪܝܓܬܐ, patriarche Jacobite d'Antioche, occupa le siége patriarcal de 963 à 985.

[6] Le monastère de Bared, ܦܐܪܕ, c'est-à-dire « froid » fut construit par Jean VII, à Mélitène, et lui servit de résidence depuis l'an 969 jusqu'à sa mort (Assemani, *Bibl. Orien.* T. II, *Diss. de Monophysitis*; et pg. 351).

[7] Le patriarche Jean VII se rendit à Constantinople par ordre de Nicéphore, empereur des Grecs, pour discuter sur la question religieuse, alors pendante entre les Grecs et les Syriens. Le patriarche d'Antioche fut mis en présence de celui de Constantinople qui s'appelait Polyeucte, et après de longues discussions, ils ne purent s'entendre. Assemani, (*Bibl. Orient.*, T. II, pg. 133 et suiv.) nous a conservé un procès-verbal en langue arabe, des conférences qui eurent lieu à Constantinople entre les deux patriarches.

L'impératrice Théophané (Théophano) fit assassiner Nicéphore[2], parce que celui-ci n'était pas marié avec elle; et prit pour époux un certain Jean, sur la tête duquel elle plaça la couronne[3]. Jean portait auparavant les pantoufles de l'empereur et avait des relations adultères avec l'impératrice. Ils ourdirent un complot et assassinèrent l'empereur[4]. Jean, surnommé Djémeschgig (Zimiscès)[5], étant monté sur le trône, fit sortir de prison le patriarche [Jean] et les évêques qu'il renvoya avec honneur dans leurs diocèses. Comme c'était un homme habile, il conquit sur les Dadjiks (Arabes) beaucoup de provinces[6].

Cependant le patriarche chalcédonien d'Antioche persécutait souvent l'église orthodoxe, à l'aide des principaux dignitaires dont il avait tenu les fils sur les fonts baptismaux. Il fit jeter par trois fois dans un feu ardent l'Évangile, la sainte huile et la sainte Eucharistie qui furent respectés par les flammes, sans qu'il voulut pour cela se repentir; au contraire, [il fut] plus pervers que Nabuchodonosor qui, témoin de l'incombustibilité des Ananéens, crut et rendit grâces à Dieu. Ce prélat, outré contre les orthodoxes, les fit expulser, hommes et femmes, de la ville, à la fête de l'Epiphanie, et s'empara de leurs églises. Les exilés s'engagèrent par des prières et des serments envers Dieu, à ne point rentrer dans la ville avant d'avoir été vengés, ce qui eut lieu en effet. Le forcené Alaphi (Agapius)[7] atteint bientôt d'une maladie terrible, expira. On rappela alors avec de grands honneurs les orthodoxes dans la ville, en rendant grâce à la justice du jugement de Dieu. Cet événement eut lieu en 383 de l'ère arménienne.

---

[1] Cf. Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 351.

[2] Selon Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 205), qui refuse d'admettre le récit de notre auteur, en disant qu'il a emprunté ce qu'il avance ici à Ignace de Mélitène (Cf. note 2, pg. 20), l'impératrice Théophano aurait fait assassiner Nicéphore, parce qu'il voulait rendre eunuques les fils qu'elle avait eus de Romain II. Cependant les Grecs assurent que ce fut sa passion pour Jean Zimiscès qu'elle voulait placer sur le trône, qui la poussa à se débarrasser de Nicéphore (Cédrénus, pg. 662. — Zonaras, T. II, pg. 207. — Manassès, pg. 118 et suiv.). Nicéphore avait régné un peu plus de 6 ans et était âgé de 57 ans.

[3] Jean Zimiscès ou de Tchemeschgadzak, était un arménien au service de l'empire. Selon Léon le diacre (pg. 93), le nom de Zimiscès signifierait la même chose que Μουζακίτζης ou Μοιρακίτζης, « jeune homme, » ce qui est contraire à ce que nous apprend Matthieu d'Édesse (*Hist. d'Arm.*, liv, I, ch. 15) qui dit que Jean était de la ville de Tchemeschgadzak, dans le district de Khozan, sur les bords de l'Euphrate (Cf. aussi Indjidji, *Géogr. anc.*, pg. 57. — S.t Martin, *Mém. sur l'Arm.* T. I, pg. 94-95).

[4] Cf. les détails de l'assassinat de Nicéphore par Zimiscès, de complicité avec Théophano, dans la Chronique de Matthieu d'Édesse, liv. I, ch. 7.

[5] Zimiscès s'appelait aussi Kyr-Jean (Matthieu d'Édesse, liv. I, ch. 15).

[6] Sur les expéditions de Jean Zimiscès en Asie, on peut lire ce que disent Cédrénus, pg. 693; Zonaras, T. II, pg. 215; Léon le Diacre, pg. 163; Matthieu d'Édesse, I, 15; Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 206 et suiv.; Aboulféda, Elmacin, etc.

[7] Agapius, patriarche grec d'Antioche, au dire d'Assemani (*Bibl. Orient.*, T. II, pg. 351), n'aurait point tourmenté les Jacobites.

Djémeschguig (Zimiscès) était originaire de la province d'Hantzith; c'est pour ce motif qu'il l'habitait de préférence. On dit qu'il était arménien de nation; il était généreux et charitable et donna la liberté à tous les captifs. Il bâtit, à ce que l'on assure, 300 églises, ainsi qu'une grande basilique à Rome. Son règne ne dura que trois ans[1], et sa mort fut un deuil général pour tout le monde[2]. On lui donna pour successeurs Basile et Constantin, fils de l'empereur Romain, qui vécurent en bonne intelligence[3]. Constantin [VIII] était à la tête du gouvernement, et Basile [II] défendait vigoureusement [l'empire] contre les Dadjiks (Arabes); il régna 55 ans. Il conquit en Orient l'Arménie, en Occident la Bulgarie, après avoir livré beaucoup de batailles[4]. Son frère régna deux ans et demi plus que ce dernier[5].

Dans ce temps-là Alphadl régna sur les Dadjiks (Arabes) durant 29 ans[6]. Après lui régna Boupakr (Aboubekr) pendant 19 ans[7] et après lui Aplapas (Aboul-Abbas) dont le règne fut de 42 ans[8].

Après Constantin [VIII], frère de Basile, son neveu Romain[9] monta sur le trône. Il allait faire la guerre aux Dadjiks (Arabes); mais son armée fut battue et prit la fuite[10], car il avait menacé de convertir aux doctrines du concile de Chalcédoine les couvents de la Montagne Noire dans la Cilicie[11], s'il revenait après avoir conclu la paix, parce qu'il haïssait extrêmement les orthodoxes. Il convoqua à Constantinople un concile de 200 évêques, où il invita [Mar] Iohana, patriarche des Syriens[1], qui s'y rendit en compagnie de six évêques. Les partisans des deux natures se tinrent debout devant eux : à cause de sa vieillesse, il se fit soutenir par deux évêques, un de chaque côté, et il disputait avec eux énergiquement. L'empereur lui dit : « Profère seulement une parole, et je t'honorerai plus que les autres ; dis deux natures distinctes après leur réunion. » — « La profession de la Trinité, répondit-il, n'est qu'un seul mot, l'apostasie aussi n'est qu'un mot ; cependant je ne le prononcerai jamais. » Théodore[2], évêque de Mélitène, lui appliqua sur la joue droite un soufflet ; il lui présenta l'autre joue. L'un des évêques se levant, frappa Théodore et s'adressant aux assistants, il dit : « Le Christ a recu un soufflet ; il se tient debout et vous êtes assis. » Tout le monde versa des larmes et le concile fut dissous à cause de la tristesse [que causa cette scène]. Puis on réunit de nouveau l'assemblée et chacun ayant pris sa place, ils dirent au patriarche : « Sois d'accord avec nous, et accepte seul le siége d'Antioche. » — « J'ai mon siége dans les cieux et non sur la terre, leur répondit-il, je n'ai nul besoin d'un siége terrestre. « Les Chalcédoniens continuèrent en disant : « Vous n'avez ni baptême, ni sacerdoce, recevez-les de nous et retournez chez vous. » Le saint homme répondit : « Les dogmes que le Christ et les apôtres établirent et que Dioscore et Sévère gardèrent, nous les conservons aussi ; et je suis sûr de ce que je vous dis, que vous n'avez rien autre chose que l'anathême accumulé sur vos têtes. » Les Chalcédoniens transportés de colère, résolurent de l'exiler en Occident. Après l'avoir fait marcher pendant 29 jours, on parut se repentir, et on le ramena à Constantinople où on l'emprisonna. Là, il se fit beaucoup de guérisons par son intermédiaire, sur les aveugles, sur les boiteux et sur les

---

[1] Jean Zimiscès mourut le 10 janvier 976, après avoir régné six ans. Il avait 51 ans.

[2] Cette appréciation est conforme à celle d'Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 108) et de Matthieu d'Édesse (*Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 7 et suiv.).

[3] En 976, Basile II et Constantin VIII succédèrent à Zimiscès. — (Cf. Cédrénus, pg. 684. — Zonaras, T. II, pg. 215. — Glycas, pg. 309. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 108-109.

[4] Basile II, après la fuite de Bardas Sclérus, qui s'était révolté contre son frère et contre lui, entreprit plusieurs expéditions contre les Bulgares, et ajouta en effet de nouvelles provinces à l'empire, en Asie. En 1019, Basile II rentra à Constantinople; il reçut les honneurs du triomphe et le surnom de Bulgaroctone.

[5] Basile II mourut en décembre 1025, à l'âge de 68 ans; son frère Constantin VIII, continua à régner jusqu'au 21 novembre 1028.

[6] Mothi-Lillah Aboulcasem Aboul Abbas Alfadl, fils de Moktader, régna 29 ans et fut déposé en 974.

[7] Thaii Lillah Aboubekr Abdoulkérim, fils du précédent, régna jusqu'en 991, époque de sa déposition.

[8] Hader-billah Aboul-Abbas Ahmed fils d'Ishak, fils de Moktader, régna 41 ans, de 991 à 1031.

[9] Romain III Argyre ou Argyropoulos, (Zonaras, T. II, pg. 229) était gendre de Constantin VIII, dont il avait épousé la fille Zoé, en 1028.

[10] Une défaite éprouvée par le général Spondyle à Alep, engagea Romain III à passer en Asie, où il fut battu à son tour par les Musulmans, et s'enfuit à Antioche, puis à Constantinople en 1030. (Cédrénus, pg. 724. — Zonaras, T. II, pg. 230-231. — Glycas, pg. 312. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 229).

[11] La Montagne Noire est le nom donné au moyen-âge à cette partie de l'*Amanus mons* des anciens, où s'élevaient une foule de couvents appartenant aux Syriens jacobites, aux Arméniens, aux Grecs et même aux Franks. Le nom de « Montagne Noire » est une altération de l'appellation que les Byzantins avaient donnée à cette chaîne qu'ils appelaient « Montagne de l'eau » ορός νερός, et que les

---

Francs transcrivirent sous la forme « Montagne neros », d'où le jeu de mots qui a fait donner à cette contrée une appellation différente de celle qu'elle avait dans l'origine. Jacques de Vitry a signalé le premier la véritable étymologie du nom de cette montagne (*Hist. Hierosolym.*, I, 32) et Sanuto l'a reproduite (*Secret. fid. cruc.*, III, 7, 1) : « Habet quoque a » parte septentrionis montem qui vulgariter » *Montagna nigra* dicitur ; in quo multi sunt he» remitæ in omni genere et natione, et plura mo» nasteria monachorum, tam Græcorum quam » Latinorum. Est enim totus fontibus et rivulis » irrigatus ; adeo dicitur *mons aquosus ; neros* » *græce aqua dicitur,* licet rudes pro *Nigro* ac» cipiant. » Les Arméniens donnaient également à cette montagne le nom de Montagne Noire, Սև լեառն ; c'est aussi le nom adopté par les Syriens (Assemani, *Bibl. Orient.*, T. II, pg. 350).

[1] Jean VIII, surnommé Abdon, ܥܒܕܘܢ, patriarche des Syriens Jacobites, fut élevé sur le siége en 1004 et mourut en 1033. Assemani a donné (*Bibl. Orient.*, T. II, pg. 145 et suiv.) la vie de Jean, d'après Michel, évêque de Tadis, qui l'avait écrite en arabe.

[2] Assemani, (*Bibl. Orient.*, T. II, pg. 353) dit que ce fut Nicéphore, et non pas Théodore, de Mélitène, qui excita, en sa qualité de métropolitain des Grecs de cette ville et d'ennemi religieux des Syriens, une persécution contre Jean VIII.

malades. La renommée s'en répandit partout et beaucoup de gens embrassèrent l'orthodoxie.

Saint Iohana finit ses jours dans la prison même; ses reliques furent déposées par ses disciples, avec [celles] des martyrs, et sa mémoire vit avec les Saints [1].

Romain atteint par la colère de Dieu expira [2]. Michel lui succéda et régna huit ans [3]. L'un de ses parents [4] qui convoitait le trône, organisa des conciliabules secrets pendant sept mois; mais on se saisit de sa personne et on lui creva les yeux [5] sur la place même où on découvrit une pierre portant cette inscription: « Ici un prince sera privé de la lumière. »

Sous Michel, Soliman remit Ourrha (Édesse) aux Grecs [6]. Après la mort de Michel, Zoé et Théodora, filles de l'empereur Constantin [VIII] régnèrent [7]. En même temps Aplapas (*lisez* Abdallah) était khalife des Dadjiks (Arabes) [8].

Il nous plaît d'apprendre ici aux gens studieux, l'origine du peuple turk, sa nationalité, son pays et la cause qui l'attira dans notre patrie où il s'établit dans plusieurs provinces [9].

---

[1] Jean VIII, ayant été conduit à Constantinople par Nicéphore, métropolitain des Grecs de Mélitène, refusa d'abandonner ses croyances, et fut exilé au monastère de Caius, en Bulgarie, où il mourut 4 ans après, en 1033, le 2 février. Quelques-uns des évêques et des prêtres, qui l'avaient accompagné, restèrent fidèles à leur foi et furent emprisonnés et persécutés; d'autres au contraire abjurèrent; mais, étant parvenus à s'échapper de leur prison, ils reprirent leur foi première, en rentrant en Syrie (Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 353).

[2] Romain III mourut empoisonné par Zoé sa femme, le 11 avril 1034, après un règne de 5 ans et demi. Cette princesse, qui entretenait des relations secrètes avec Michel IV le Paphlagonien, le fit monter sur le trône, à la mort de son mari, en l'épousant la nuit même de la mort de Romain III.

[3] Michel IV le Paphlagonien, frère de l'eunuque Jean, grand chambellan de Romain III, monta sur le trône en 1034, et mourut le 10 décembre 1041, après avoir régné 7 ans et 8 mois.

[4] Michel IV, en mourant, cédant aux pressantes instances de son frère Jean, déclara César son neveu Michel Calaphat, fils d'Étienne le calfateur de vaisseaux et l'un des frères de l'empereur.

[5] Michel IV, arrivé au pouvoir, exila Jean son oncle et l'impératrice Zoé, ce qui occasionna une sédition, à la suite de laquelle l'empereur fut aveuglé par ordre de Théodora sœur de Zoé, et relégué dans un monastère, le 21 avril 1042, après un règne de 14 mois (Cédrénus, pg. 749 et suiv.).

[6] En 1033, sous le règne de Romain III, Maniacès, gouverneur pour les Grecs des villes situées sur l'Euphrate, résolut de reprendre Édesse aux Musulmans. Le turc Soliman, lieutenant de l'émir de Miaférékin, livra la ville à Maniacès, qui en fit sa résidence.

[7] Après la chute de Michel IV, l'empire fut remis aux mains de Zoé, qui le partagea avec Théodora (1042). Mais bientôt la jalousie mit le trouble entre les deux souveraines, et Zoé, pour s'assurer le pouvoir, épousa Constantin IX Monomaque qui devint empereur. Théodora ne conserva que le titre d'Augusta (Cédrénus, pg. 752 et suiv.).

[8] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 230) dit que le successeur de Kader fut Kaïm son fils, surnommé Bamrillah Abou Djïafar Abdallah, qui régna de 1031 à 1075. Michel se trompe en appelant ce prince Aboulabbas, que plusieurs variantes des manuscrits écrivent Aptelabbas, leçon incorrecte pour *Abtela* ou Abdallah, l'un des surnoms de Kaïm.

[9] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 224) a emprunté les détails, très-peu étendus qu'il donne sur les Turcs, à la Chronique de notre auteur, qu'il appelle: ܡܢ ܡܟܬܒܢܘܬܐ ܕܡܪܝ ܡܝܟܐܝܠ.

Moïse, chef des prophètes, dit dans ses livres[1]: « Japhet engendra Thiras et Kamir (Gomer) qui engendra Thorgom (Thogorma) qui engendra Kouk (Gog) avec d'autres encore ». Ceci prouve que ce peuple appartient à la race de Thorgom (Thogorma) et c'est à cause de cela qu'il s'appelle Turk. Donc Gog et Magog[2] sont des peuples nomades qui se dirigèrent après la destruction de la tour [de Babel] du côté de l'orient, se répandirent vers le nord, puis s'établirent au delà des immenses chaînes de montagnes, appelées les *mamelles du Septentrion*[3]. Bientôt après, ils se portèrent du nord-est au sud-ouest, s'emparant ainsi de deux passages: l'un conduisant en Perse, l'autre en Albanie et en Géorgie[4]. Cette dernière issue fut fermée par Alexandre de Macédoine. De mœurs douces, désintéressés et modérés dans leurs plaisirs charnels, les Turks adorent un seul Dieu qu'ils nomment *Gök thangri,* qui veut dire *Dieu bleu,* parce que le ciel était regardé par eux comme Dieu[5]. Ils mangeaient toutes sortes d'aliments impurs et de cadavres[1] et portaient des tissus faits avec de la laine et du crin, faute d'autres matières qu'ils ne possédaient point[2]. Ils n'ont aucune loi écrite ni traditionnelle, car aucun prophète, ni aucun apôtre ne les a visités. Lorsque les Perses furent parvenus à l'apogée de leur puissance, ils fermèrent leur issue par des portes bien fortifiées, en élevant sur le passage même et sur les flancs [du défilé] six forteresses pourvues de garnisons, de façon que les Turks ne puissent ni les franchir, ni inonder leur pays avec leurs hordes nombreuses, et le souiller de leurs abominations. Alexandre de Macédoine fit exécuter la porte de Derbend avec du bronze et du fer[3], en y faisant travailler 2000 forgerons pendant six ans. Cette longue grille interceptait tous les passages entre les montagnes et la mer.

---

[1] Genèse, X, 2, 3.

[2] Les noms de Gog et Magog, qui se trouvent mentionnés dans le livre d'Ezéchiel (ch. 38 et 39), servaient à désigner, au moyen-âge, les contrées originairement habitées par les Mongols. En effet on retrouve ces deux noms dans les vers sibyllins, dans Vincent de Beauvais et dans Marco Polo. Le sire de Joinville en parle également dans son *Histoire de S.^{t} Louis* (éd. F. Didot, Paris, 1859; pg. 143) et orthographie ces noms, sous les formes *Got* et *Margot.* Marco Polo, au ch. 73 de son livre, qui a pour titre: *Cy devise de la province de Tanduc et des descendants du prestre Iehan,* se sert, pour désigner une fraction de la race touranienne qui habitait le pays de Tanduc, des noms Gog et Magog, lesquels ne sont autre chose que la transcription des appellations *Ong* et *Mugul.* Les *Ong* étaient les sujets du prince kéraïte Georges, sixième descendant du prêtre Jean, et vassal des Mongols, dont le nom même se trouve ici sous la forme *Mugul.* Depuis que Témoutchin avait soumis les Ong en 1203, les deux races s'étaient mêlées et avaient fini par former le noyau de cette nation qui, sous le nom générique de Mongols qu'elle se donnait, ou de Tâtars que les peuples qu'ils envahissaient leur appliquaient, parcourut victorieusement l'Asie occidentale, en y répandant partout la terreur et la mort. M. Pauthier a donné dans son excellente édition de Marco Polo (Paris, Didot, 1865, pg. 208) de curieux détails sur le pays de Tanduc et la dynastie du prêtre Jean, détails qui ouvrent un horizon complétement neuf sur des questions d'histoire et de géographie, ayant trait à l'Asie centrale, et qui sont une véritable révélation scientifique.

[3] Les monts Immaüs, berceau de la race Mongole.

[4] Michel entend parler ici des défilés de Derbend et de Darial. Le défilé de Darial qui traverse le Caucase, et livre passage de la Russie d'Europe dans la Géorgie et les provinces de la Transcaucasie, est célèbre de toute antiquité. Le géographe géorgien Wakhoucht dit que le roi Mirwan établit dans le défilé une porte, pour empêcher les Khazars et les Osses de passer en Géorgie, sans son autorisation. (*Géogr. de Wakhoucht*, éd. de M. Brosset, pg. 228-229). Le nom de Dariel est différemment orthographié par les auteurs géorgiens. L'historien géorgien Wakhtang, l'appelle *Darghalani* et *Darialani.* Selon M. Brosset, *Darghal,* en langue ossète, signifie *long,* et *Dari-alani* voudrait dire « porte des Alains; à moins cependant que l'on ne suppose que les mots *Darial* ne soient tout simplement la leçon tâtare داريل « porte du vent » (Brosset, *Géograph. de Wakhoucht*, pg. 229, note, et 506). Nous parlerons plus loin du défilé de Derbend.

[5] L'historien arménien Guiragos qui s'étend assez longuement dans sa Chronique (éd. de Venise, pg. 147-150) sur les invasions des Mongols, nous a conservé le liste de quelques mots usités parmi ces peuples, et notamment ceux de *Dieu* et de *Ciel.* Cet historien nous apprend que les Mongols donnaient à *Dieu*, le nom de Թանկրի, *Thangri,* et au *Ciel*, celui de քօք, *kok,* mot qui signifie aussi *ce qui est bleu.*

Le prophète Ezéchiel fait mention de ce peuple sous la dénomination de Gog et Magog, et du prince de Thopel (Thubal) et de Rosmosoch (Mosokh), dont il menace les Hébreux. Il ajoute en outre qu'ils livreront Jérusalem à la destruction[4]. Le prophète en parle à trois reprises différentes, ce qui indique

---

[1] Guiragos raconte que les Tâtars se nourrissaient indifféremment de la chair de toutes sortes d'animaux purs et impurs; mais que cependant ils préféraient celle du cheval. Le chroniqueur Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 447) dit que les Tâtars mangeaient des rats, et d'autres animaux puants et morts, et qu'ils buvaient du lait de jument. Le sire de Joinville, dans son *Hist. de S.t Louis* (édit. Didot, pg. 147) raconte de son côté, des Tâtars, que « la manière de leur vivre estoit tèle, car il ne mangoient point de pain, et vivoient de char (chair) et de let. La meilleur charque que il aient, c'est de cheval, et la mettent gésir en souciz et sechier après, tant que il la trenchent aussi comme pain noir. Le meilleur bevrage que il aient et le plus fort, c'est de lait de jument, confist en herbes. » Et plus loin, il ajoute (pg. 148): « Les chars crues, il metent entre leur celles et leurs paniaces, quant le sanc en est bien hors; si la manjuent toute crue. Ce qui il ne pevent manger, jètent en un sac de cuir; et quant il ont fain, si oevrent le sac, et mangent touz jours la plus viex devant: dont je vi un........ que quant il ouvrit son sac, nous nous bouchions [le nez], que nous ne povions durer, pour la puneisie (puanteur) qui issoit du sac. »

[2] Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 447) dit que les Tâtars étaient vêtus de peaux de chiens et de loups.

[3] Le défilé de Derbend qui est formé par la mer Caspienne, et le déchirement d'une branche de la grande chaîne Caucasienne est l'un des passages qui s'ouvrent d'Europe en Asie, à travers la masse des Alpes du Caucase. La tradition attribue à Alexandre le Grand la construction d'une muraille qu'il aurait destinée à fermer cette issue naturelle; et les Arméniens et les Syriens parlent des portes de fer, longues de 12 coudées, et larges de 8 au moyen desquelles le conquérant macédonien ferma l'entrée de l'Asie aux peuples du Nord (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 37.—Vartan de Pardzerpert, *Géographie*, dans S.t Martin, *Mém. sur l'Armén.*, T. II, pg. 412-413 et suiv.). Notons toutefois que ce géographe a confondu la porte de Derbend avec le passage de Darial. Les écrivains arméniens, Faustus de Byzance, Elisée, Lazare de Pharbe, donnent au défilé de Derbend le nom de « porte de Djor », nom que Moïse de Gaghangaïdoutz dans son *Histoire des Aghouank* (liv. II, ch. 39) a transcrit par « porte de Tchogh ». Étienne Orbélian (*Hist. de Siounie*, ch. LXX, pg. 263. éd. Br.) dit que le passage de Darial s'appelait de son temps *Dchasanis Cap*, c'est-à-dire » défilé de Dchasan; mais, il est évident qu'il a voulu parler du passage de Derbend. Les historiens et les géographes ont souvent confondu ces deux défilés, mais il ne peut y avoir aucun doute sur leur position géographique qui est très-bien déterminée.

[4] *Ezéchiel*, ch. 38, 39, *passim*.

que les Turks doivent faire trois invasions. On rapporte leur première irruption à la date de 510 avant J. C.; elle eut lieu pour le motif suivant: Dans des circonstances pressantes, les monarques de la Perse prenaient à leur solde un nombre considérable de ces Turks qu'ils faisaient venir par cette porte, comme fit Cambyse, fils de Cyrus, appelé par d'autres Nabuchodonozor. Avec l'aide de ces Turks, Cambyse fit la guerre au roi d'Athour (Assyrie) qui envoya en Palestine Hoghemphernes (Holopherne) qui était turk. C'est ainsi que les rois de Perse tiraient [des auxiliaires] pour faire la guerre, après quoi on les ramenait et on les faisait rentrer par cette porte [dans leur pays]. Les Turks rapportaient avec eux toutes sortes de productions de la terre, de l'or et de l'argent, de magnifiques vêtements et des fruits dont ils étaient si avides qu'ils s'efforçaient de sortir de nouveau, s'ils en trouvaient l'occasion. Il arriva qu'un jour, on les reconduisait comme d'habitude derrière la muraille [qui leur servait de barrière], et l'escorte n'étant pas forte, les Turks, près d'arriver à la porte, se révoltèrent, et ayant massacré leurs conducteurs avec les gardiens de la porte, s'emparèrent de l'une des forteresses où ils se retranchèrent. Ils donnèrent la nouvelle de ce succès à leurs nationaux qui vinrent grossir leur nombre, et ils se rendirent maîtres d'autres citadelles et s'y fortifièrent. Cette nouvelle parvint à la connaissance des autres qui étaient plus éloignés, et parmi lesquels étaient les chefs les plus considérables et les princes. Cette troupe était guidée dans sa marche par un animal au pelage blanc, rassemblant assez à un chien. Lorsque les Turks se dispersaient et s'égaraient, cet animal aboyait fortement et les faisait revenir auprès de lui. Aussi ils l'adorèrent, se laissèrent conduire par lui et parvinrent ainsi jusqu'à la porte qu'ils trouvèrent ouverte et qu'ils franchirent. Le nombre des Turks qui traversait ce passage croissant sans cesse, on la referma de nouveau. Leur horde s'avança jusqu'à l'Araghe, pays voisin de la Perse. Là elle se forma en trois camps, et on tira au sort, en jetant en l'air trois baguettes, dont la première tomba du côté du sud et le premier détachement se dirigea vers les Indes. La seconde tomba du côté du nord-ouest, et le second détachement alla occuper le pays voisin de la Thrace; et du nom même du pays [où elle se fixa], cette horde prit le nom de Komans[1]. La troisième tomba au milieu et le détachement alla en Perse, où s'étant mêlé avec les habitants, il accepta leur domination et les suivit partout où ils allaient[1].

---

[1] L'origine tâtare des Komans ou Cumans, appelés Commains par Joinville (pg. 150) n'est pas douteuse. Klaproth (*Voyage au Caucase*, T. I, pg. 86 et suiv.) et C. d'Ohsson (*Hist. des Mongols*, liv. II, ch. 3) disent que c'était un peuple hun. Le premier croit reconnaître entre les Komans et les Polowtzi, mentionnés par les chroniqueurs russes et notamment par Nestor, un seul et même peuple. Nikon donne aux Komans une origine sémitique, ce qui ne l'empêche pas de leur attribuer une sorte de parenté avec les Turkomans ou Turks. Vers 1086, les Komans s'établirent en Hongrie et embrassèreut la foi chrétienne, en 1410. Aujourd'hui leur fusion s'est complétement opérée avec les Hongrois, dont ils ont adopté la langue; mais le pays qu'ils occupent sur les bords de la Theiss, porte encore actuellement les

La porte [de Derbend] s'ouvrit de nouveau et il en sortit une horde nombreuse qui la referma. Cette horde était conduite par 70 chefs qui tracèrent un cercle [sur le sol] autour duquel ils se rangèrent, ayant chacun une baguette à la main. Ils jetèrent en l'air ces baguettes, après avoir arrêté entre eux que celui dont la baguette tomberait dans le cercle régnerait. Neuf baguettes y tombèrent, et il y en eut une qui se ficha dans le sol. On fonda alors neuf royautés, dont huit reconnurent l'autorité d'un seul chef appelé le khakhan[2]. Ces royaumes sont solidement établis dans ce vaste pays et la domination de ces chefs s'étend jusqu'au delà de la porte. Aussi, ils ne s'éloignent pas de ce lieu qui est leur rempart. Plusieurs d'entr'eux se mêlèrent avec les Arabes et s'appelèrent Musulmans, nom qui leur vient de Moslim. Ce qui a cimenté leur union d'une manière intime, c'est que les uns et les autres n'admettent qu'un seul Dieu, et que les Arabes leur ont appris à ne point adorer les créatures; aussi méprisent-ils la Croix et l'Église. Cependant ceux qui se répandirent au midi et au couchant se trouvèrent en contact avec des chrétiens et adoptèrent leur foi: de même ceux qui se fixèrent chez les idolâtres se firent païens, car ces peuples admettent facilement [toutes les croyances].

Les Arméniens et les Géorgiens appelèrent aussi des hordes turques par l'autre porte pour s'en faire des auxiliaires. Ils se joignirent à eux, embrassèrent le christianisme et prirent le nom de Keptchakh (Kiphtchak)[3]; car le mot *khio* signifie *vallée* et *tchakh*, *vase*, comme s'ils étaient enfermés dans ces défilés comme dans un vase. C'est de cette contrée qu'on les tirait de temps à autre, selon les circonstances.

---

noms de grande et de petite Cumanie. Les Szeklers de Transylvanie sont regardés comme issus des Komans, ainsi que les Tchouvaches qui habitent prés du Volga.

[1] Ces trois invasions racontées par Michel, semblent s'appliquer aux trois migrations des *Dahi*, peuples scythique, qui fonda en effet dans l'Inde, dans la Perse et dans l'Arménie, des établissements. C'est de ces Dahi que sont issues les dynasties arsacides qui ont regné, sous le nom de dynasties indo-scytiques, sur certaines régions de l'Inde, sur les Parthes et les Arméniens. S.t Martin dans ses *Fragments d'une histoire des Arsacides*, (T. I, P. I, pg. 5 et suiv.) est entré dans de longs détails sur les Dahi, qui sont mentionnés par plusieurs écrivains de l'antiquité (Pline, *Hist. natur.*, XI, 19. — Ptolémée, *Géogr.*, VI, 2. — Strabon, *Géogr.*, XI, 8). Ces écrivains leur assignent pour résidence, les territoires compris depuis les bords de la mer Caspienne jusqu'aux rives de l'Oxus et même sur une partie du Khorassan actuel.

[2] Le mot *Khakhân* est le titre que portaient les empereurs mongols. La forme simple de ce mot est *Khân*, que les Arméniens ont rendue par *խան* ou *ղան*, que les Persans écrivent قاان, et les Arabes خان.

[3] Les Kiphtchak habitaient au nord de la Géorgie, depuis le Tanaïs, en s'étendant vers l'est, tout le long du bord septentrional de la mer Caspienne, jusqu'au delà du Iaïk. Quatremère (*Collection Orientale; Hist. des Mongols*, T. I, pg. 66, note 85) donne des détails curieux, extraits des auteurs orientaux, sur les Kiphtchak et la contrée qu'ils habitaient. Disons en passant que Rubruquis (*Voy. en Tartarie*, c. 26) avance que les Kiphtchak, qu'il appelle *Cap-*

Les Turks ont déjà fait deux invasions, la troisième se fera, selon la parole du prophète Ezéchiel, lors de l'apparition du fils de perdition. Ils répandront dans le monde la dévastation et iront jusqu'à la Palestine. Jean d'Asie rapporte que l'empereur Tibère envoya aux Turks une ambassade[1]. Dès que le khakhan la vit, il versa de larmes abondantes. Comme on lui en demandait la cause, il répondit: « Il y a chez nous une sortè de prophétie que j'ai apprise de mes pères et d'après laquelle, la ruine du monde sera proche lorsque les souverains des Grecs (Romains) enverront leur soumission aux Turks. » Le khakhan demanda aux ambassadeurs s'ils payaient tribut aux Perses; ils lui répondirent: « Au contraire, ce sont eux qui l'acquittent envers nous. » Le khakhan fut fort étonné en apprenant que l'empire des Grecs (Romains) était aussi puissant. Le même historien raconte que Trajan assujettit la Perse à un tribut[2]. Cependant les ambassadeurs qui vont [chez les Turks] ne pénètrent pas jusque dans l'intérieur de leur pays, mais ils s'arrêtent chez le khakhan qui réside en dehors de la porte, au delà de la Perse, de l'autre côté des montagnes du Caucase, ainsi que le rapportèrent les envoyés de Justinien[3] et d'Hé-

---

chat et les Komans, sont un seul et même peuple.

[1] Il n'est nullement question dans l'histoire, des relations de l'empire romain sous le règne du Tibère, avec les peuples de race touranienne, et M. Reinaud qui, dans son ouvrage sur les *Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale*, a consacré un paragraphe spécial (§ 3) à ces relations, depuis la mort d'Auguste, n'a rien trouvé de semblable, pour le règne de Tibère. Nous savons que les successeurs d'Auguste ont eu souvent des relations avec les peuples de l'Asie centrale et de l'Inde, mais ce n'est qu'à partir du règne de Claude que le savant orientaliste a pu constater, d'après le témoignage de Pline, une relation de ce genre, entre l'empire romain et les peuples de l'extrême orient (Cf. pg. 217 du mémoire précité). Toutefois le témoignage de Jean d'Asie est ici d'un grand intérêt parce qu'il relate un fait qui, bien que très douteux, laisse deviner que bien avant le règne de Claude, Rome avait peut-être déjà tenté d'ouvrir quelques relations avec les peuples barbares du nord de l'Asie. Comme l'histoire de Jean d'Asie est perdue, et que nous n'en connaissons que quelques passages conservés dans la Chronique de Denys de Telmahr (Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 85 et suiv.), ce passage est fort précieux, puisqu'il ajoute quelques lignes de plus à l'ensemble très-restreint des fragments qui nous sont parvenus de cet auteur.

[2] Les campagnes de Trajan contre les Parthes ont été racontées en détail par les historiens romains. Chosroès leur roi, avait chassé le prince que régnait en Arménie et mis à sa place un certain Parthamasiris. Trajan le vainquit, et réduisit l'Arménie en province romaine. Des médailles de bronze de ce prince, avec la légende ARMENIA ET MESOPOTAMIA IN POTESTATEM PR. REDACTAE, et représentant l'emperenr en costume de guerre, ayant à ses pieds le Tigre, l'Euphrate et l'Arménie personnifiés, attestent ce fait (Cf. Cohen, *Descr. des Monn. Rom.*, T. II, pg. 51, n.° 318. — Ma *Numis. de l'Armén. dans l'antiq.*, pg. 45). Trajan dicta ensuite des lois à Chosroès. Dans une seconde campagne, en 115, l'empereur conquit Ctésiphon, prit Séleucie, Suze et reçut l'année suivante, le surnom de *Parthicus*, à cause de ses exploits. C'est à cette occasion que furent frappées des monnaies d'or, où Trajan était représenté, avec cette légende IMP. CAES. NER. TRAIAN. OPTIM. AVG. GER. DAC. PARTHICO, et ayant au revers, un trophée avec cette épigraphe, PARTHIA CAPTA. (Cf. Cohen, *op. cit.*, T. II, pg. 18, n. 97-98). On connaît encore d'autres médailles ayant trait à l'installation du roi Pharthamaspate (Cf. Cohen, *op. cit.*, n. 206, 372, 375).

[3] En 558, Justinien qui avait reçu du khakhan

raclius[1]. Le souverain des Turks porte constamment le titre de khakan; c'est à lui que Schabouh (Sapor) envoya les 5,000 vierges[2]. Son pays s'appelle Aghaié et s'étend jusqu'à la Thétalie appelée aussi Thourkasdan (Turkestan). C'est de là que Mahmoud émir de Khorassan emmena des captifs. C'est encore du sein des populations turkes qu'est sorti Toglapak (Thoghrul-bey)[3] qui prit le titre de sultan et après lui Alp-Arslan[4]. Ce peuple a conservé encore les anciennes coutumes du pays d'où il est venu, sauf l'anthropophagie à laquelle il renonça plus tard. Maintenant revenons à notre histoire.

En l'année 460 de l'ère arménienne, Constantin Monomaque régna pendant douze ans sur les Grecs[5]. C'était un homme fort ingénieux et très-généreux. Aplapas (Aboul-Séwar) administrait en même temps l'empire arabe[6]. Ce fut sous son règne que la ville d'Ezenga fut engloutie par les eaux, sauf une seule maison appartenant à un homme orthodoxe et charitable qui se nommait Guiragos (Cyriaque). La même année un violent tremblement de terre eut lieu[7] pendant le jeûne appelé *Aratchiavork*[8]. Après cela, un trouble

---

han des Avares, une ambassade chargée de solliciter son amitié, envoya un officier de ses gardes appelé Valentin, auprès du khakan pour l'assurer de ses bonnes intentions à son égard. Valentin avait ordre de conclure un traité et d'engager les nouveaux alliés à faire la guerre aux barbares, ennemis des Romains. Cette ambassade eut les plus heureux résultats, car les Avares attaquèrent sans tarder les Huns et les tribus touraniennes qui occupaient le territoire entre le Tanaïs et le Volga. (Cf. Ménandre, *Excerpt. leg.*, pg. 100).

[1] Il est question dans Nicéphore (pg. 9), des ambassades que s'envoyèrent Héraclius I et le khakan des Avares, en 619; seulement cet auteur semble croire que ce furent les Avares qui envoyèrent à l'empereur des députés pour signer la paix, tandis qu'on voit très-clairement que ce fut Héraclius, qui, se disposant à marcher contre la Perse, voulait, avant son départ, s'assurer de la tranquillité de la nation avare.

[2] Voyez plus haut page 207.

[3] Thoghrul bey, fils de Mikhaël, fils de Seldjoukh, appartenait à la dynastie des Seldjoukhides de Perse, et occupa le trône de 1038 à 1063. Seldjoukh avait détruit en Asie une partie de l'empire grec, et enlevé Bagdad aux khalifes. Les expéditions de Thoghrul sont longuement racontées par Cédrénus, qui appelle ce conquérant Ταγγρολίπεξ; par Ibn-Alathir, Matthieu d'Édesse et Arisdaguès Lasdivertzi.

[4] Alp-Arslan, fils de Djafar bey Daoud, était neveu de Thoghrul et succéda à ce dernier en 1063. Il régna jusqu'en 1072. C'est par erreur que Matthieu d'Édesse, dans sa Chronique (Liv. II, ch. 88) appelle Alp-Arslan, frère de Thoghrul.

[5] Constantin X Monomaque monta sur le trône le 12 juin 1042, et mourut le 30 novembre 1054.

[6] Aboul-Séwar, improprement appelé Aboulabbas ou Aplapas par Michel, était un émir de la famille des Béni-Scheddad, allié à la tribu kurde des Réwadis. Ce prince avait sa résidence à Tovin (Matthieu d'Édesse, I, 10) et avait épousé la sœur de David sans terre, *Anhoghin*, roi Bagratide du pays des Aghouank. Arisdaguès mentionne Aboul-Séwar sous son véritable nom dans son Histoire, Ապուլսուար (éd. de Venise, ch. X, pg. 42-43). Les Grecs ont rendu ce nom par Απλεσφάρης.

[7] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 246. — Matthieu d'Édesse, I, 67.

[8] Le jeûne appelé *Aratchiavor* ou préalable, est celui qui précède le grand carême, dont il est comme la préparation. Ce fut le premier carême qu'imposa S.t Grégoire, quand il fut retiré du puits où Tiridate l'avait fait enfermer. Ce carême est de cinq jours (Cf. Agathange, pg. 343. — Zénob de Glag, pg. 44. — S.t Nersès Schnorhali, *Exposé de la foi armén.*, dans les œuvres publiées en arménien et en latin par l'abbé Cappelletti (Venise, 1833, T. I, pg. 193).

causé par une question controversée, éclata parmi les prêtres qui professaient la doctrine monophysite, à Antioche. Une partie d'entre eux eut recours à la décision du patriarche de ceux qui croient aux deux natures [en J. C.], et qui les convertit à la doctrine de Chalcédoine. Il s'empara de l'église des orthodoxes bâtie sur l'emplacement du tombeau de l'évangéliste Luc, comme antérieurement on s'était déjà emparé de l'église dédiée à Saint-Pierre. Cependant, lors de la fête de Pâques, le Seigneur exerça sur eux une vengeance éclatante, car pendant que l'on officiait, on entendit dans les nuages le grondement du tonnerre; le feu du Seigneur tomba, et consuma le patriarche avec plusieurs autres personnes, de sorte qu'il fut impossible d'arracher aux flammes un seul de leurs ossements. Tout le monde alors reconnut la justice du Seigneur; aussi les apostats revinrent à leur croyance primitive et beaucoup de dissidents se joignirent à nous. Notre foi fut par cela même glorifiée!

L'empire arabe, après avoir existé 430 ans, se démembra en plusieurs états et la puissance turque commença; car les captifs que Mahmoud[1] avait arrachés à leur pays natal et établi dans des contrées fertiles, en les laissant libres d'agir comme ils le voudraient, se multiplièrent et finirent par se révolter. L'un d'eux du nom de Thoghrul-bey ou comme nous l'avons appelé précédement Toglapak d'après certains écrivains, fonda cette puissance et il s'en déclara le chef. Ce grand homme acquit un prestige considérable, régna puissamment, étendit sa domination sur plusieurs pays et fit envahir l'Arménie par ses troupes qui allèrent jusqu'à Mélitène où elles enlevèrent un butin immense et des captifs, puis elles revinrent par la partie supérieure du pays. Cependant cette armée ayant été surprise par une forte neige dans les montagnes de Sassoun, perdit 3,000 hommes. Les captifs rendus à la liberté et habitués à supporter le froid et la neige rentrèrent chez eux[2].

Après la mort de (Constantin) Monomaque, empereur des Grecs, Théodora sa fille régna un an[3]. Michel l'Ancien lui succéda et régna un an[4]; c'était un homme sage vivant dans l'abstinence, et qui, loin de dévorer les fruits du travail d'autrui, ne vivait au contraire que du produit de ses mains, en fabriquant des cuillers qu'il vendait. Témoin des progrès des Turks qui venaient de subjuguer la Perse, les Mares (Mèdes) et l'Assyrie et qui faisaient fréquemment des ravages dans les provinces de l'empire, Michel conçut des craintes et transporta les chrétiens de l'autre côté de la mer, dans de fortes positions. Les Turks au retour d'une expédition, trouvèrent les provinces d'Andalia (Attalia), d'Oudj et de Gaun (Iconium) dépeuplées et s'en emparèrent. C'est pourquoi beaucoup de gens blâment la conduite de Michel l'Ancien, et cependant il n'avait agi en cette circonstance que par dévouement pour les chrétiens auxquels il témoignait ainsi sa sollicitude.

---

[1] Mahmoud le Ghaznévide était maître d'une partie de l'Inde, de la Perse et la Transoxiane; il régna de 997 à 1030. Son fils Maksoud, qui avait hérité des conquêtes de son père, ne sut pas résister aux Turks, et fut vaincu par Thoghrul bey qui le força à reculer devant les hordes qu'il commandait.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 248 et suiv. — Cette expédition de Thoghrul en Arménie est longuement racontée par Matthieu d'Édesse (Liv. II, pg. 76) et par Arisdaguès Lasdivertzi (ch. 16). L'armée du conquérant Seldjoukhide divisée en quatre corps, inonda l'Arménie et la mit au pillage.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 250. — A la mort de Constantin Monomaque, Théodora, sœur de Zoé et belle-sœur de ce dernier, lui succéda en 1054. Elle régna près de deux ans, et mourut le 23 août 1056.

[4] Michel VI Stratiotique succéda à Théodora, à laquelle il avait été associé à l'empire, quelques jours seulement avant la mort de cette princesse. En 1057, il fut détrôné et remplacé par Isaac Comnène.

Alors un prince nommé Gomnanos [Isaac Comnène] s'empara de l'empire [1]. Michel se fit aussitôt raser la tête et entra dans un monastère [2]. Le règne d'[Isaac] Comnène ne dura que deux ans [3]. Gosdos Dougidz (Constantin Ducas), né en Paphlagonie, lui succéda et régna neuf ans [4]. Il opposa aux Turks une heureuse résistance [5] et releva les murailles de Mélitène. Ksisaros (Har-Khorassan) [6] général de Toghrul, s'empara d'Alep. Ce fut la première ville dont les Turks prirent possession dans la Syrie creuse (Cœlésyrie), pays qui forme la partie occidentale de la Mésopotamie. Ce général conquit ensuite toute la contrée depuis Damas jusqu'à la mer Adrienne et s'avança jusqu'à la mer du Pont [7].

Dans ce temps-là, le démon inspira le patriarche de Constantinople qui commit une faute exécrable aux yeux des anges et des hommes, car il excita les empereurs et les princes et fit brûler la croix, la sainte Eucharistie et l'huile consacrée des orthodoxes qu'il foula ensuite aux pieds. Ils ne les respectèrent pas même comme pain et huile. Ce prélat manda auprès de lui le patriarche Athanase[1] avec 25 évêques, mais avant leur arrivée à Constantinople, ce blasphémateur du Christ, ce fils de la perdition, atteint par la colère du Seigneur finit et mourut comme Arius. Les Grecs ouvrirent une conférence afin de discuter sur les questions de foi, mais ils furent vaincus par la puissance du Saint-Esprit. Aussi Saint Athanase qui avait lancé des imprécations contre eux, fut condamné à l'exil dans l'île de Chio[2] avec toute sa suite; toutefois les prières de l'impératrice lui firent recouvrer son siége[3]. Après la mort de [Constantin X] Ducas, Romanos Téojèn (Romain Diogène) monta sur le trône[4].

---

[1] Les officiers de l'armée d'Orient s'étant révoltés, Isaac Comnène fut proclamé empereur le 8 juin 1057 (Cédrénus, pg. 797 et suiv. — Zonaras, T. II, pg. 265). Aussitôt, Isaac s'avança sur Nicée dont il s'empara, il battit ensuite l'armée de Michel à Adès, et entra victorieux dans Constantinople.

[2] Les historiens grecs disent que Michel Stratiotique, après sa déposition, se retira dans la maison qu'il occupait avant d'être empereur, et qu'il y vécut encore deux ans.

[3] Isaac Comnène régna deux ans et trois mois, et abdiqua en 1059, en faveur de Constantin Ducas. Il entra dans le monastère de saint Stude, et y mourut au bout d'un an.

[4] Constantin X Ducas monta sur le trône le jour de Noël 1060, et mourut en mai 1067.

[5] La guerre que les Turks, conduits par Samukh et Har Khorassan, appelé aussi Khorasalar, firent aux Grecs, dura trois ans; elle fit éprouver aux provinces de l'empire, et notamment à l'Ibérie, à la Mésopotamie, à la Grande Arménie et au Vasbouragan, des désastres épouvantables. Les Turks pénétrèrent même jusqu'en Phrygie, pendant qu'Alp-Arslan s'emparait d'Ani (Scylitzès, pg. 814 à 815. — Zonaras, T. II, pg. 273. — Glycas, pg. 325. — Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, T. II, pg. 960 et suiv.).

[6] On peut supposer que le nom de Ksisaros est l'altération du nom de Har Khorassan, qui sert à désigner le général commandant des troupes turques, cantonnées dans cette province.

[7] La guerre des Turks dont parle ici Michel eut lieu sous les règnes d'Eudoxie et de Romain IV Diogène, en 1067 et suiv. (Scylitzès, pg. 824 et suiv. — Zonaras, T. II, pg. 278 et suiv.).

Doughril (Thoghrul) souverain des Turks, mourut[5] et eut pour successeur Alpasalam (Alp-Arşlan) qui conduisit en personne son armée en Arménie, soumit le pays et prit Schamschouldé[6]. Puis il alla avec 100,000 hommes assiéger Ani dont il s'empara[7] et où il fit égorger 1000 individus dans un fossé; il se lava dans leur sang, après quoi il retourna à Nakhtschévan.

[Romain] Diogène, ayant rassemblé des troupes considérables, s'avança contre lui. Parvenu à Kars, il réduisit en cendres l'église arménienne et jura que s'il était victorieux des Turks, il exterminerait tous les Arméniens ou les convertirait à sa religion. Le Seigneur entendit ce blasphème et il ne l'exauça pas, car son armée fut massacrée et lui-même fut fait prisonnier[8]. Cette nouvelle étant arrivée à Constantinople, on plaça Michel [VII Parapinace] sur le trône[1]. Cependant [Romain] Diogène, à force de prières et d'engagements pris envers Alp-Arslan, ayant obtenu sa liberté, voulut rentrer à Constantinople, mais on l'arrêta et on lui creva les yeux[2]. Ainsi s'éteignirent sa gloire éphémère et sa jactance coupable.

---

[1] Athanase VI, patriarche jacobite d'Antioche, surnommé ܚܝܐ, fut évêque d'Arsamosate, puis se retira dans le couvent de Aaron, d'où il fut appelé au patriarcat en 1058. Il occupa le siége cinq ans et demi. (Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 354-355).

[2] Il s'agit du monastère de *Caïus*, où les Grecs exilaient le clergé de l'église jacobite, et non pas de Chio.

[3] Cf. Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 355.

[4] A la mort de Constantin Ducas, Eudoxie, sa seconde femme, eut la régence de l'empire et gouverna pour Michel Parapinace, Andronic et Constantin, fils de l'empereur; mais bientôt l'impératrice épousa Romain IV Diogène, et elle lui donna la couronne en 1068 (Scylitzès, pg. 821 et suiv. — Zonaras, T. II, pg. 277 et suiv. — Glycas, pg. 326 et suiv.).

[5] Thoghrul bey mourut à Rai en Perse, à l'âge de 70 ans, après avoir régné 38 ans (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 262). On fixe la date de sa mort à l'an 1063.

[6] Forteresse du canton Dachir, dans la province de Koukark, actuellement Lori ou Bambaki.

[7] La prise d'Ani par Alp-Arslan eut lieu en 1064, le 6 juin, selon Arisdaguès. Le chronographe Samuel d'Ani précise encore plus, en disant que ce fut un lundi, jour de la fête de la Vierge. On peut lire toutes les péripéties de ce siége dans la chronique de Matthieu d'Édesse, dans celle d'Ibn Alathir (Cf. S.t Martin, *Mém. sur l'Arm.*, T. II, pg. 326) et dans l'Histoire d'Étienne Orbélian (éd. Brosset, pg. 215). Ani et son histoire ont été de la part de M. Brosset, l'objet d'une étude spéciale très-remarquable, dans un livre que ce savant a publié sous le titre d'*Album d'Ani* (S.t-Pétersb., 1861, avec 45 pl.).

[8] Michel a passé sous silence les premières expéditions de Diogène contre les Turks et parle ici de la dernière qui eut lieu en 1076. L'empereur rencontra l'ennemi à Manazkert, où il fut battu et fait prisonnier, par un esclave turk appelé Schadi, qui le conduisit au sultan (N. Bryenne, pg. 25 et suiv. — Scylitzès, pg. 83 et suiv. — Zonaras, T. II, pg. 281 et suiv. — Glycas, pg. 327 et suiv. — Aboulpharadj, *Hist. dyn.*, pg. 227 et suiv.).

Ensuite Alp-Arslan envoya en Arménie et dans le pays des Grecs, Soliman son neveu (fils de sa sœur)[3], qui établit sa domination sur ces contrées et en devint le maître. Pendant la nuit, il s'introduisit à Antioche, s'en empara et convertit en mosquée l'église cathédrale de Saint-Pierre[4]. Un autre émir, d'une modestie extrême, humain, pieux et affable, se rendit vers ce temps-là, par ordre d'Alp-Arslan, dans la Cappadoce, à la tête de ses troupes. Il conquit les villes de Sébaste et de Césarée, où il établit sa domination et se forma un état considérable. Ce fut lui qui devint la souche de la dynastie de Danischmend à laquelle il donna son nom[5]. Autrefois, quand (les Turks) avaient été emmenés en captivité de la Thétalie, ils apprirent la religion erronée de Mahomet qu'ils professèrent depuis; ce Danischmend devint un des plus ardents et zélés défenseurs du prophète.

En ce temps-là, cinquante arméniens que les Turks avaient persécutés, se rendirent en armes dans des localités désertes, et de là ils faisaient subir aux Turks des défaites signalées. Dès qu'ils eurent pénétré sur le territoire de Marach, ils y trouvèrent un de leurs compatriotes auquel ils confièrent leurs projets, en disant: « Viens avec nous, sois notre chef, et nous essaierons de conquérir des terres avec la protection de Dieu! » Cet homme d'un extérieur agréable, d'une taille élevée, d'une grande bravoure, accepta leur proposition et se rendit chez eux; il s'appelait Philardos (Philarète)[6]. Les Arméniens envahirent la Cilicie récemment conquise par les Turks, et ils s'emparèrent d'une forteresse où ils se retranchèrent. Bref, ils conquirent tout le pays avec ses châteaux forts et ses villes, avec ses montagnes et ses plaines. Philardos (Philarète) devint puissant et acquit une grande réputation. Il franchit les défilés [des montagnes], s'empara de Marach, d'Ablasta, de Mélitène, de Khessoun et de Gargar; puis ayant traversé l'Euphrate, il se rendit maître d'Édesse et de beaucoup d'autres [places]. Les Turks en furent terrifiés.

---

[1] Michel VII Parapinace, fils de Constantin Ducas, succéda à Romain Diogène, en 1071.

[2] Romain Diogène, mis en liberté par Alp-Arslan, moyennant une forte rançon, se disposait à rentrer dans sa capitale, lorsqu'il apprit qu'il avait été remplacé sur le trône par Michel VII, et qu'une armée s'avançait à sa rencontre. Ce fut à Amasie que les troupes de Romain et de Michel se rencontrèrent; Romain Diogène fut battu et s'enfuit en Cilicie. Une seconde rencontre eut lieu dans ce pays, et Romain défait de nouveau, se retira à Adana, d'où il résolut de gagner Constantinople, croyant que ses jours seraient respectés. Son successeur ne le fit pas mourir, mais il lui fit crever les yeux, et le malheureux empereur exilé dans l'île de Proté, après son supplice, mourut aussitôt son arrivée, de chagrin et de douleur.

[3] Soliman, fils de Khoutoulmich, fils de Iakoub-Arslan, fils de Seldjouk, posséda d'abord Nicée, puis Konieh et conquit tout le nord de la Syrie. Il régna de 1074 à 1085.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 279.

[5] Mohammed ben-el-Danischmend, aussi appelé Kumusch-tékin, fut le chef de la dynastie des princes Turkomans de la Cappadoce. Plusieurs écrivains grecs, arabes, syriens, franks et arméniens, parlent de ce fondateur de la maison des Danischmendides qui domina pendant plus d'un siècle dans la Cappadoce, et dont la puissance s'étendait sur beaucoup de villes, dont les principales étaient Mélitène et Sébaste.

[6] Philarète Brachame avait reçu des Grecs le titre de Curopalate, et devint ensuite Grand Domestique sous le règne de Romain Diogène. Michel fait l'éloge de ce personnage, mais Mat-

L'empereur de Constantinople ayant eu avis [des conquêtes] de Philardos (Philarète) lui envoya des présents et lui conféra le titre de Sébaste. Cependant, les Turks s'appelant mutuellement aux armes, se rassemblèrent de toutes parts contre lui, le culbutèrent et s'emparèrent de la moitié de ses états qu'ils firent entrer sous leur domination. Alors Philardos (Philarète) se rendit à Bagdad, afin de se faire rendre les états qu'il avait perdus; mais il renonça à sa foi et reçut l'investiture de ses anciens domaines. Cependant cette conduite ne lui réussit pas, car à son retour, il trouva l'autre moitié de ses états envahie par les Turks qui marchèrent à sa rencontre et le mirent en fuite. Alors soupirant du fond de cœur, (Philarète) pleura amèrement et s'étant fait raser la tête, il retourna à sa croyance primitive et s'enferma dans le silence d'un obscur monastère[1].

Les Arabes connus jusqu'alors sous le nom de Dadjiks, du nom de Daïa leur chef, se fusionnèrent avec les Turks, et à cause de leur commune croyance, ils formèrent un seul peuple, quoique les uns et les autres portent réciproquement les mêmes noms[2]. Ils laissèrent à Bagdad le prince qui descendait de Mahomet, avec le titre de khalife, c'est-à-dire héritier ou successeur du prophète. Ces deux peuples s'engagèrent par écrit et par serment à demeurer sous sa dépendence, à recevoir de lui des ordres et des lois, à l'honorer à l'égal de Mahomet, et à lui servir de fidèles soutiens. A partir de ce moment, le sultan de Khorassan et le khalife donnaient l'investiture aux

---

thieu d'Édesse n'a pas d'expressions assez énergiques pour le qualifier, et atténuer les talents militaires que les écrivains grecs, et notamment Scylitzès, Zonaras et Anne Comnène, se plaisent à lui reconnaître.

[1] Ce récit diffère essentiellement de celui que Matthieu d'Édesse nous a transmis (liv. II, ch. 128). Selon cet historien, Philarète aurait été trahi par ses sujets à son départ d'Édesse, lorsqu'il vint trouver Mélik-Schah, et son lieutenant serait tombé victime d'un odieux assassinat. Mélik-Schah, en apprenant ces événements, aurait chassé honteusement Philaréte de sa présence, et celui-ci pour rentrer dans les bonnes grâces du sultan, aurait abjuré sa foi et se serait converti à l'islamisme. Il y a loin de cette version à celle de Michel qui dit qu'au contraire, Philarète fit pénitence et rentra dans le sein de la religion chrétienne!

[2] L'origine du nom des *Dadjiks* donné par les Arméniens aux Arabes, et qui fut appliqué dans la suite aux Persans et aux Turcs indistinctement, n'est pas certaine. M. D'Ohsson dit que le mot Dadjik, dérive du syriaque *tayoyo*, qui autrefois servait à désigner les Arabes. L'explication donnée par Michel n'avait jusqu'à présent été signalée par aucun des auteurs qui se sont occupés de l'étymologie de ce mot.

émirs qu'ils jugeaient dignes de cet honneur et qui allaient commander dans différents pays. Ce fut ainsi que l'émir Sokman[1], turk de nation, fut investi du gouvernement de l'Arménie et prit le titre de *Schah-Armen*, c'est-à-dire roi d'Arménie, et qu'Arthoukh (Ortokh) régna dans la Mésopotamie; c'est du nom de ce dernier que sa dynastie fut appelée Arthoukhi (Ortokhide). Elle est d'origine turke.

Michel, empereur des Grecs, qui redoutait les Turks, se laissa aller à l'indolence et n'osa plus leur faire la guerre. Le prince Nikiphor (Nicéphore Botoniate) indigné de sa lâcheté, se révolta contre lui, mit le siége devant Constantinople dont il s'empara et commença à en massacrer les habitants. Alors Michel alla au devant de Nicéphore, en portant la couronne dans ses mains: « Prends, lui dit-il, ce que tu désires et cesse d'égorger les chrétiens. » Nicéphore eut garde de refuser l'offre de Michel qui alla se renfermer dans un cloître[2]. Nicéphore rendit eunuques les deux fils de Michel; mais cet acte révolta les grands de la cour, qui prirent le nouvel empereur en aversion. L'un d'eux Alex (Alexis) profita de l'indignation générale pour renverser Nicéphore du trône et le traiter de la même manière qu'il avait traité Michel. Alexis régna 29 ans[3].

Vers cette époque, lorsque les Turks étaient maîtres de Jérusalem et de tout le littoral, un prince frank nommé Zendjil (Raymond de Saint-Gilles)[4] vint dans la Ville Sainte pour accomplir un pélerinage. Les Turks lui avaient demandé un tahégan, comme ils avaient coutume de le faire pour chaque pélerin; puis ils exigèrent encore davantage, et sur son refus, ils le frappèrent à la tête si fortement que son œil droit sortit de son orbite. Zendjil le ramassa, le mit dans sa poche et l'emporta à Rome, où il le faisait voir, en excitant chacun à la vengeance. Quelques comtes se décidèrent à partir, et ayant rassemblé des troupes nombreuses, ils vinrent à Constantinople qu'ils assiégèrent durant sept ans[1]. La septième année, un tremblement de terre renversa l'un des bastions d'Antioche de fond en comble, et mit à découvert des statues équestres de bronze qui avaient une ressemblance frappante avec les Franks. Ces statues furent portées à l'émir qui convoqua toute la ville pour savoir ce que cela pouvait signifier. Quelques-uns dirent que c'étaient d'antiques idoles. L'émir donna l'ordre de les briser et d'en disperser les morceaux, ce qui fut exécuté. Une vieille femme aveugle, ayant appris ce qui s'était passé, prétendit que c'étaient des talismans faits à l'aide de moyens magiques par les Grecs, afin que les Franks ne puissent venir de l'autre côté de la mer; « Car vous avez bien vu, disait-elle, que ces statues étaient attachées avec des chaînes de fer. » L'émir à qui on rapporta ces paroles, fut très-fâché d'avoir fait briser ces statues. L'armée franke ayant bientôt soumis Constantinople traversa [le Bosphore], et marcha sur Antioche, dont elle s'empara[2].

---

[1] Sokman, fils d'Ortok, fonda avec Il-Ghazi Nedjm-Eddin son frère, une principauté qui devint dans la suite l'état des Ortokides de Hisn-Keifa et d'Amid.

[2] Matthieu d'Édesse raconte d'une autre manière la chute de Michel Parapinace (liv. II, ch. 109), en 1078. Selon cet historien, Nicéphore serait arrivé au trône, grâce à ses relations avec l'impératrice; mais les byzantins ne disent rien de sembable, et on doit croire que ce fut en effet, comme l'avance Michel, une révolte contre l'autorité impériale affaiblie, qui força Michel à abdiquer (Scylitzès, pg. 860 et suiv. — Zonaras, T. II, pg. 289 et suiv. — Bryenne, liv. III, ch. 15 et suiv.).

[3] Nicéphore III fut dépossédé en 1081 par Alexis Comnène, second fils de Jean Comnène, grand domestique, qui régna jusqu'en 1118, après avoir occupé le trône pendant 37 ans.

[4] Raymond de S.^{t} Gilles, comte de Toulouse, fut un des premiers barons chrétiens qui prirent la croix pour marcher à la conquête de la Terre-Sainte. Les chroniqueurs grecs et notamment Anne Comnène, font de ce croisé un grand éloge; et c'est sans doute à la renommée qu'il s'était acquise en Europe par sa bravoure, que l'on doit les légendes qui couraient sur ce personnage en Orient, et dont Michel nous a transmis un échantillon, touchant le prétendu voyage de Raymond à Jérusalem, peu d'années avant l'arrivée des Franks en Syrie. Aboulpharadj, dans son *Hist. dynast.* (pg. 368) donne à Raymond de S.^{t} Gilles le nom de صنجال ou صنجيل qui diffère peu de l'appellation Զէնգիլ ou Զէնջիլ, que nous lisons dans la traduction arménienne de Michel.

[L'armée était commandée] par neuf chefs dont deux, Maimoun (Boémond (?)) et Dankri (Tancrède) étaient de sang royal; les sept autres, Roger, Bémoun (Boémond), Josselin, Galaran (Waleran (?)), Gondophri (Godefroy), Salkès (Siger (?)) et Ripaghd (Raimbaud (?)) avaient le titre de comtes[3]. Alors Thoros (Théodore) qui avait été établi gouverneur d'Édesse par Philardos (Philarète) l'arménien[4], leur envoya demander si l'un d'eux voulait prendre possession de la ville. Les Franks ivres de joie, s'écrièrent aussitôt: « Sois béni, ô Christ-Dieu, c'est Édesse qui la première entre les villes a cru en toi, ce fut là où tu régnas d'abord par la foi du roi d'Arménie, puis à Jérusalem, et tu nous donnes maintenant Édesse comme un gage futur de Jérusalem, (où) tu vas régner, Seigneur ! par notre intermédiaire, nous qui croyons en toi ! » Aussitôt Godefroy fit partir son frère Beaudoin qui devint ainsi maître d'Édesse[1]. Après cela, Guisan et Akhsian[2], émirs d'Antioche, qui s'étaient tenus cachés jusqu'alors, voulant échapper par la fuite, furent rencontrés par deux braves arméniens qui les tuèrent, et ayant enlevé leurs têtes, ils les portèrent aux comtes, qui les reçurent avec de grands honneurs.

---

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 286) s'exprime ainsi dans le passage correspondant: « Deux rois franks et sept comtes vinrent à Antioche ».

[2] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 287) dit que les Franks vinrent à Antioche, après avoir guerroyé sept ans contre Alexis qui ne voulait pas leur permettre de franchir le Bosphore. Les récits de Michel et d'Aboulpharadj diffèrent totalement des relations précises et exactes, que tous les chroniqueurs occidentaux nous ont transmises sur la marche des croisés. On sait que l'armée chrétienne se rendit d'abord par terre à Constantinople, où elle passa le Bosphore, et qu'elle se dirigea ensuite à travers l'Asie-Mineure sur la Syrie. Les secours que le prince d'Arménie fournit aux guerriers franks, facilitèrent beaucoup leur passage à travers les gorges du Taurus, et leur permirent de se porter par les défilés de l'Amanus sur Antioche, qu'ils prirent en 1098.

[3] La plupart des noms mentionnés dans cette liste, sont défigurés et quelques-uns même paraissent impossibles à rétablir avec sûreté. Ainsi le nom de Galaran, Կալարան, peut aussi bien appartenir à Waleran, cousin de Josselin de Courtenay, qu'à Gontran (de Bruxelles). Celui de Salges Սալկէս, que je crois être celui de Siger (de Courtenay ou de Gand), peut bien être aussi une transcription du nom de S.t Léger. Enfin le nom de Ripaghd, Ռիբաղտ, appartient aussi bien à Clérambauld (de Vaudeuil) qu'à Raimbaud, (comte d'Orange), qui tous figurent sur la liste des guerriers ayant pris part à la première croisade. Le nom de Raimbaud est mentionné par Matthieu d'Édesse (liv. II, ch. 106) qui écrit ce nom Ռիմբաղտ.

[4] Théodore, ayant secoué le joug des Musulmans, passa au service de l'empire grec, et fut nommé Curopalate.

A cette époque, Soliman[3] qui régnait dans le pays de Roum (des Grecs), fut tué à Iconium et remplacé par Kilidj-Arslan[4]. Le sultan de Khorassan, ayant appris l'invasion des Franks, expédia contre eux Curopalate (Kerbogha)[5] à la tête de 100,000 cavaliers. Celui-ci accourut et assiégea les Franks dans Antioche et les pressa vigoureusement. Les Franks mettant leur confiance en Dieu, découvrirent, sur les indications du patriarche, dans les fondations de l'Église, la lance du Christ[6]. Témoins de ce spectacle éclatant, les Franks s'armèrent de courage et défirent les Turks. Les infidèles épouvantés, abandonnèrent tout le littoral de la mer. L'armée franke s'avança alors et s'empara de tout le pays jusqu'à Joppé (Jaffa). Elle arriva devant Jérusalem, dont les remparts étaient garnis de troupes arabes qui venaient d'arriver depuis peu de l'Égypte, et avaient enlevé la ville aux Turks. Les Franks les passèrent au fil de l'épée. Les principaux d'entre les Musulmans, qui s'étaient réfugiés dans le Temple, en furent tous arrachés et égorgés[1].

---

[1] La prise d'Édesse par Beaudoin de Boulogne eut lieu en 1098.

[2] Ces deux noms semblent être une répétition et ne s'appliquent qu'à un seul et même personnage qui, dans les Chroniques est appelé *Aghousian* (Matthieu d'Édesse, ch. 151 et *passim*), *Baghician* ou *Bagui-sian* (Reinaud, *Hist. arabes des Croisades*), *Aghou-sian* ou *Aghi-sian* (Silv. de Sacy, notes sur un *Extr. de Matthieu d'Édesse*, par Chahan de Cirbed, publié dans les *Notices et Extr. des Msc.*, Paris, 1812; 4°), *Gaisagan* par les Syriens, *Axian*, *Axien* et même *Ancian* par les Occidentaux. Cet émir était un ancien général de Malek-Schah et de Toutouch, lors de la guerre que ce dernier soutint contre son oncle Barkiarouk ; il possédait Antioche et une notable partie de la Syrie septentrionale, à l'époque de la première apparition des Croisés en Syrie.

[3] Soliman, fils de Koutoulmich, fils d'Israïl, fils de Seldjouk, régna à Konieh de 1072 à 1085. Il fut le fondateur de la dynastie des Seldjoukides de Konieh.

[4] Kilidj-Arslan Daoud, fils du précédent, plus connu sous le nom de Kilidj-Arslan I^{er}, régna de 1092 à 1106, après un intervalle de quelques années depuis la mort de son père.

[5] Kerbogha, que le traducteur arménien de Michel appelle par erreur « Curopalate », par suite d'une ressemblance de nom, était émir de Mossoul, et vassal des sultans Seldjoukides de Perse. A l'époque dont il est ici question, Kerbogha était lieutenant de Barkiarouk, fils de Melik-Schah. Matthieu d'Édesse raconte dans sa Chronique (liv. II, ch. 155) la campagne de Kerbogha, contre les Chrétiens qui défendaient Antioche, et les résultats heureux que la levée du siége de cette ville, procura aux Franks.

[6] Selon Matthieu d'Édesse (liv. II, ch. 155) la lance qui perça le flanc du Christ était cachée dans l'église de S.^{t} Pierre à Antioche. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 287) dit que ce furent les clous qui percêrent les mains et les pieds du Christ, que les Franks découvrirent dans une église qu'il appelle ܩܘܣܝܢܐ. Le comte de Saint-Gilles, en rentrant en Europe, emporta la lance trouvée à Antioche et en fit présent à l'empereur Alexis (Cf. Matthieu d'Édesse, liv. II, ch. 160).

Le patriarche entra dans une rue et massacra tous les infidèles qu'il rencontrait; il arriva ainsi à [l'église de] la Sainte Résurrection[2] et lava ses mains poissées de sang et collées à l'épée dont il était armé, en récitant ce psaume: « Que le juste se réjouisse dans le Seigneur; en contemplant sa vengeance, il lavera ses mains dans le sang du pêcheur[3]. » Ensuite il célébra la messe en disant: « Dans toute ma vie, je n'ai jamais offert un sacrifice aussi agréable! »

Godefroy régna à Jérusalem deux ans[4]. Beaudoin lui succéda pendant 17 ans[5]. Kilidj-Arslan nourrissait le projet de faire une invasion sur le territoire de Mélitène, mais en apprenant la prise de Jérusalem, il y renonça[6]. Cependant Danischmend ne cessa de faire la guerre à Mélitène durant trois ans, et brûla tous les ouvrages qui défendaient la place. Le seigneur de cette ville qui l'occupait depuis Philardos (Philarète), avait promis de la rendre aux Franks, mais il manqua à sa parole et la livra à Danischmend[7]. Ce prince se montra plein de bienveillance pour les habitants en leur faisant distribuer du pain, des bestiaux, et en leur octroyant des libertés; la ville fut restaurée. A cette époque, plusieurs princes arméniens dominaient depuis le temps de Philardos (Philarète) dans différentes contrées; Vasil (Kogh-Basile) possédait Kessoun et Raban[8]; et les fils de Roupèn, la Cilicie[9].

---

[1] La prise de Jérusalem par les Franks eut lieu en 1099. Le défenseur de la cité sainte s'appelait Iftikhar-Eddaula. Ce que Michel appelle le Temple, est la mosquée d'Omar, construite en effet sur l'emplacement du Temple de Salomon, et qui durant l'occupation des Croisés, devint la résidence des Templiers et le siége de leur ordre.

[2] L'église de la Résurrection ou du S.t Sépulcre fut élevée entre le VII^e et le XI^e siècles, ainsi que j'en ai donné la preuve dans ma notice intitulée: *Chapitre inédit de la question des Lieux-Saints.*

[3] *Psalm.*, LVII, 11.

[4] Godefroy ne porta pas le titre de roi de Jérusalem; il gouverna le royaume de Jérusalem dont il fut le fondateur de 1099 à 1100.

[5] Beaudoin I, frère du précédent, régna de 1100 à 1118.

[6] Matthieu d'Édesse (II, 149) raconte qu'en 545 de l'ère arménienne, qui correspond à l'an 1096-1097, Kilidj-Arslan attaqua Mélitène, mais Khouril (Gabriel), beau-père de Thoros, curopalate d'Édesse lui résista, et Kilidj-Arslan ne put s'emparer de la ville. Ce gouverneur (Gabriel) était grec, à ce que prétend Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 289); mais Guillaume de Tyr (X, 24) assure qu'il était arménien de nation et grec de religion.

[7] La prise de Mélitène par Danischmend est différemment racontée par les auteurs; Aboulpharadj donne des détails identiques à ceux de Michel, mais plus étendus, tandis que Matthieu d'Édesse (II, 167) raconte que Khouril offrit cette place à Boémond et à Richard du Principat, et que ceux-ci furent faits prisonniers dans une embuscade que leur avait tendue Danischmend.

[8] Kogh Basile, en syriaque ܟܘܓ ܒܐܣܝܠ (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 290, 303), ce qui en arménien veut dire « Basile le Voleur », était un arménien émigré des régions septentrionales de l'Arménie, qui vint, à la tête de quelques partisans, parmi lesquels se trouvaient des Syriens, Constantin Tabtug ܛܐܛܘܓ et Bistaphore ܒܝܣܛܦܘܪ, (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 303) et s'empara de quelques localités dans la province de Marach, où il se rendit indépendant. Il habitait Kessoun ܟܝܣܘܢ et Raban ܪܥܒܢ. Il resta maître de ses possessions depuis l'an 1082 à l'an 1112, et eut de continuelles relations avec les Franks ses voisins. (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 303).

[9] Roupèn, parent ou seulement simple page

En ce temps-là, des dissensions éclatèrent entre les Arabes et les Turks établis dans le Khorassan et la guerre civile s'en suivit. Ils se battaient en vue de se dépouiller mutuellement. Cependant en Cappadoce et en Bithynie, il n'y avait point de Dadjiks (Arabes), c'étaient les Turks qui dominaient dans ces provinces exclusivement, et qui en disputaient la possession aux Grecs. Danischemend mourut deux ans après la prise de Mélitène [1]. Kilidj-Arslan marcha alors contre cette ville et l'enleva à Saghor (Sonkor) fils de Danischmend [2].

Khiathatin (Gaïath-eddin), sultan de Khorassan, envoya Tchauli (Djawali) [3] contre les Franks. Lorsqu'il fut parvenu à Mossoul, l'émir Akermisch (Djekermisch) [4] alla à sa rencontre, se saisit de lui, l'enchaîna et le conduisit ainsi dans la ville. Akermisch (Djekermisch) mourut peu de temps après, et Tchauli (Djawali) recouvra sa liberté. Les habitants de Mossoul appelèrent alors Kilidj-Arslan, en lui promettant la possession du pays. Étant arrivé sur les lieux, il s'empara de la ville. Tchauli (Djawali), ayant rassemblé de nouvelles forces, marcha sur Khâbour dont il se rendit maître. A cette nouvelle, Kilidj-Arslan se mit en route pour aller lui faire la guerre, mais il périt en traversant le fleuve. Tchauli (Djawali) tout joyeux de cet événement, s'empara de Mossoul et de Ninive, et, chargé de trésors considérables, il rentra dans le Khorassan [5].

Dès que la nouvelle de la mort de Kilidj-Arslan fut connue dans ses états, on plaça Doughlaslan (Toghrul-Arslan) son fils sur le trône [6]. Ce prince nomma El-Arslan et Pichmich ses lieutenants. Toghrul avait trois frères: Arab, Schahin-Schah et Massoud [7]. Schahin-Schah tua Massoud; Arab fut mis à mort par l'émir Ghazi fils de Danischmend, parce qu'il voulait l'empêcher de régner sur les domaines de son père. Depuis lors, l'hostilité ne cessa d'exister entre les membres de ces deux familles.

---

attaché à Kakig II, dernier roi Bagratide d'Ani, vint, à la mort de celui-ci, se fixer dans le Taurus, et se livrait à des attaques continuelles contre les Grecs. S'étant fortifié dans quelques places imprenables de la montagne, Roupén y jeta les fondements d'une dynastie qui sous le nom de dynastie Roupénienne, domina pendant trois siècles en Cilicie.

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 293) dit que Danischmend mourut à Sébaste. Matthieu d'Édesse (III, 182) fixe la date de sa mort à l'année 1104-1105.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 293. — Le successeur de Danischmend fut Gazi, l'aîné de ses fils, qui fut remplacé lui-même par Sonkor son frère.

[3] Djawali Sakawa, d'abord gouverneur de Mossoul, puis de la province de Fars en Perse, et atabek (gouverneur) du fils du sultan Mohammed, mourut en 1116-1117. Aboulpharadj (*Chr. syr.*, texte syr., pg. 287) l'appelle ܓܘܠܝ.

[4] Schems-eddaula Djekermisch, émir de Djéziré, succéda à Kerbogha dans la principauté de Mossoul de 1101 à 1102 (Aboulféda, *Ann. mosl.*, T. III, pg. 337). — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, texte, pg. 287) l'appelle ܓܓܪܡܫ.

[5] Cf. Aboulféda, *Ann. mosl.*; *loc. cit.* — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 293-294.

[6] Kilidj-Arslan I, partagea ses états entre ses fils: Massoud regna à Konieh et Toghrul-Arslan occupa Mélitène.

[7] Les fils de Kilidj-Arslan I, mentionnés par Aboulpharadj, sont aussi au nombre de quatre: Massoud, Mélik-schah qui doit être le même que Schahin Schah, Arab et Toghrul-Arslan.

Vers ce temps-là, Gondophré (Godefroy)[1], prince frank, suivi de 30 nobles personnages, vint à Jérusalem pour y faire un pélerinage. Ils résolurent de ne plus retourner dans leur patrie et embrassèrent la vie religieuse, en se fixant à Jérusalem pour pratiquer les exercices de la dévotion et la chasteté. Beaudoin, second roi de Jérusalem, et le patriarche les supplièrent d'aller faire la guerre aux Turks, en leur disant que combattre les infidèles pour le salut des Chrétiens, était une chose infiniment agréable à Dieu. Ils leur donnèrent pour résidence le Temple et des biens sur mer et sur terre, des navires, des villages et des vignes. D'autres personnes vinrent se joindre à eux et s'enrôler dans leur ordre. Ils se donnèrent des statuts, s'imposant de se conduire avec chasteté pour la gloire de Dieu, d'avoir tous les biens en commun, de ne posséder rien en propre ni au spirituel, ni au temporel, et de s'appeler soldats du Christ, enfin de guerroyer toujours contre les infidèles et jamais contre les Chrétiens. Quand la nouvelle [de la fondation] de cette institution fut parvenue à Rome, et en tous lieux, on donna à cette communauté des châteaux, des villages et des revenus prélevés sur les impôts, provenant de tous les pays des Chrétiens. En conséquence, cette communauté prospéra, acquit de grandes richesses et forma une milice distincte. Telle fut l'origine des frères appelés Ousbéthal (de l'Hôpital) parce qu'ils avaient établi des hospices pour les pauvres et les malades. Peu après, d'autres se séparèrent d'eux et formèrent une communauté particulière. Ils réclamèrent leur part en disant: « Donnez-nous par écrit toutes vos vieilleries. » Les hospitaliers leur accordèrent ce qu'ils demandaient. Alors ils vendirent ces objets et s'enrichirent. Ensuite ils demandèrent encore de la terre autant qu'un cheval peut en porter pour faire un jardin. Ils portaient cette terre nuit et jour. (Les hospitaliers) s'aperçurent bientôt qu'ils ne pourraient plus subsister après avoir accordé aux autres leur double demande; ils rachetèrent donc de nouveau leurs vieilleries et la terre, au prix d'une énorme somme d'argent et d'or et de quelques villages. D'autres instituèrent encore ceux-ci en communauté et les appelèrent Tampel (Temple), ce qui veut dire maison des pauvres, comme le mot Ousbéthal (Hôpital) signifie maison des infirmes. Voici ce que nous avons appris touchant leur dénomination.

Un certain Baghag (Balag)[2] descendant de la famille des Ortokides acquit de la célébrité et régna; il conquit Kamakh[1] dont le seigneur Mangoudjak (Manoutché)[2] se réfugia à Trébizonde chez les Grecs et d'où il revint faire la guerre à Balag à l'aide de ses auxiliaires grecs; mais ceux-ci furent battus et Mangoudjak avec Khavraz tombèrent au pouvoir de l'ennemi et furent vendus au prix de 30,000 tahégans.

---

[1] Le nom de ce personnage n'est pas connu dans l'histoire des Croisades, car il n'a rien de commun avec le premier souverain frank de Jérusalem. Nous connaissons les noms des premiers grands-maîtres des ordres de l'Hôpital et du Temple, et aucun d'eux ne porta le nom de Godefroy. Le premier maître de l'hôpital de S.t Jean de Jérusalem fut Gérard, en 1118, et celui du Temple s'appelait Hugues de Pains. Au surplus, comme le récit qu'on va lire est légendaire, il peut bien se faire que le nom de Godefroy, qui était populaire à l'époque des guerres saintes, ait été placé ici de préférence à tout autre.

[2] Balag, fils de Behram, fils d'Ortok, soutint plusieurs guerres contre les Musulmans.

En ce temps-là, les princes qui descendaient de la race des rois d'Arménie et qui, du temps de l'empereur Basile [II], avaient échangé leur territoire contre Sébaste, Césarée Khavadanek, et transporté leur cour du Vasbouragan dans ces villes, furent privés plus tard, par la perfidie des Grecs, de leurs possessions et tombèrent dans l'obscurité. Ils envahirent la Cilicie et s'emparèrent à main armée, de plusieurs provinces, de forteresses et de châteaux. Ces princes appelés Roupéniens, descendaient de deux souches d'illustres et puissants souverains haïcaniens, alliés par le mariage à la race de Sennékérim[3]. Cette dynastie régnait d'abord dans le Vasbouragan, en même temps que celle des Bagratides dominait dans la Grande-Arménie. Maintenant, ils commencèrent à régner dans la Cilicie et dans la Syrie. Roupèn fut le fondateur de leur dynastie qui fut continuée par Constantin, Thoros et leurs successeurs.

En l'an 500 de la domination des Dadjiks (ère de l'hégire), l'arabe Satagh (Sadaka)[4] régna de nouveau sur Thégrith (Tékrit), et ses compatriotes vinrent se grouper autour de lui. A cette nouvelle, Kiatatin (Gaïath-eddin), sultan de Khorassan, s'avança contre lui à la tête de toutes ses forces. Satagh (Sadaka) fut mis en déroute, pris et mis à mort. Quelques-uns placent la chute de l'empire des Dadjiks (Arabes) à l'an 70 après l'établissement de la monarchie des Turks.

Vers cette époque, une grande guerre éclata entre les oiseaux. Depuis

---

et les Chrétiens, et finit après une glorieuse carrière par périr en combattant Josselin le vieux, comte d'Édesse (Cf. Matthieu d'Édesse, III, 204 et suiv. — Guillaume de Tyr, XIII. 11).

[1] Kamakh ou Gamakh, nom vulgaire d'Ani, forteresse de la Haute-Arménie, et différente de la ville d'Ani, capitale des Bagratides. On la trouve indiquée dans les Chroniqueurs sous les formes كماخ, ܟܡܟܐ et Κάμαχα. (Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*. pg. 7-9).

[2] Manoutché était un émir de la famille des Béni-Scheddad, de la tribu Kurde des Rewadis. Les Béni-Scheddad se rendirent indépendants des khalifes dans le Karabagh, vers la fin du Xe siècle de notre ère. M. Brosset a donné le tableau généalogique de cette famille dans son *Histoire de la Géorgie*, T. I, (*Hist. anc.*) pg. 344.

[3] Il est difficile de rattacher d'une façon bien positive Roupèn aux anciens monarques de l'Arménie, d'autant plus que le seul historien arménien qui parle avec quelques détails du fondateur de la dynastie arménienne de Cilicie, Guiragos (éd. de Venise. pg, 58, 62) ne dit pas que Roupèn était parent de Kakig II. La parenté de Roupèn avec les rois Ardzrouniens du Vasbouragan est au moins aussi douteuse. Cette race s'éteignit en 1080, en la personne d'Adom et d'Abousahel, fils de Sennékérim, qui furent assassinés sous le règne de l'empereur Nicéphore Botoniate, par les Grecs qui s'emparèrent de leur principauté.

[4] Aboul Hassan Séïf Ed-daulet Sadaka, fils de Beha Ed-daulet Mansour, fils de Dobaïs, de la tribu d'Asad, roi de Hilla, ville de l'Irak arabique, régna de 1086 à 1108. (Cf. Matthieu d'Édesse, III, 232).

plusieurs jours déjà, les grues et les cigognes s'étaient rassemblées à Thelkhoum sur le territoire d'Amid. Ensuite ces oiseaux s'envoyèrent de part et d'autres sept ambassadeurs durant trois jours; après quoi, ils s'attaquèrent en poussant des cris aigus. Ils se battirent depuis la 3ᵉ heure après le lever du soleil jusqu'à la 9ᵉ. Le carnage fut affreux des deux côtés. Les cigognes vaincues, prirent la fuite et le combat cessa. Le Créateur seul connaît la cause de cette guerre [1].

Balag mourut en ce temps-là [2]. A cette nouvelle, l'émir Gazi, fils de Danischmend, marcha sur Mélitène et s'en empara [3]. Il mit un terme aux maux dont Balag avait abreuvé les habitants. Le khalife lui envoya un diadème et conféra à Gazi le titre de *mélik* (roi) souverain du Nord. Iované (Jean Comnène) régna sur les Grecs [4] et conquit Gasdamani (Gast) avec deux autres forteresses. Mélik Gazi entreprit une expéditon et rentra en possession de ces châteaux [5].

A cette époque, Zanki (Zangui), émir de Mossoul [6], se rendit maître d'Alep, dont les habitants qui connaissaient sa réputation de douceur et d'équité, se donnèrent à lui volontairement [7].

Le khalife Khiatadin (Gaiath-eddin) envoya de nouveau cette même année à Mélik Gazi des présents consistant en quatre étendards noirs, une chaîne d'or pour le cou, une baguette d'or, des trompettes et des tambours. Lorsque les envoyés arrivèrent auprès de lui, ils le trouvèrent mort et remirent ces marques d'honneur à Mahmoud son fils [8]. Ils lui passèrent autour du cou la chaîne d'or, lui en mirent une autre aux pieds, puis le frappant douze fois avec une verge en signe de sa vassalité, ils le proclamèrent *mélik* (roi). C'était un homme vertueux selon les mœurs des Dadjiks. Il ne buvait jamais du vin et ne commettait pas de honteuses actions; cependant il haïssait et opprimait les chrétiens. L'émir Zangui fit la guerre aux Ortokides et les soumit à son autorité.

---

[1] Le même événement est raconté par Matthieu d'Édesse (III, 237) et par Sempad (*Chron.* et ma traduct., pg. 11).

[2] Il y a deux versions relativement à la mort de Balag; selon les uns, il périt de la main de Josselin le vieux; selon d'autres il aurait été percé par la flèche d'un pyrolâtre ou adorateur du feu, peu d'heures après la victoire qu'il remporta sur les Franks près de Membedj. On peut consulter sur cet événement Ibn-Alathir, Aboulféda, Guillaume de Tyr (XIII, 11) et Matthieu d'Édesse (III, 241).

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 309 et suiv. — Matthieu d'Édesse, liv.. III, ch. 246.

[4] Isaac Comnène, fils d'Alexis Comnène, succéda à son père en 1118.

[5] Cf. Nicétas, ch. VI et suiv. — Cinname, I, 7 et suiv. — Ces campagnes eurent lieu dès l'année 1137 et se terminèrent en 1143.

[6] Emad-Eddin Zangui, fils d'Ak-Sonkor, atabek de Mossoul en 1127, posséda une grande partie de la Mésopotamie et de la Syrie, à l'exception de Damas (Aboulféda, *Ann. mosl.*, T. III. pg. 428 et suiv.).

[7] La ville d'Alep qui était fatiguée de l'oppression que faisaient peser sur elle les différents émirs musulmans qui s'y étaient succédé, se donna volontairement à Zangui (Aboulféda, III, 434. — Cf. aussi Reinaud, *Hist. arab. des Croisad.*, pg. 78-79) en 1228 de notre ère.

[8] On n'est pas d'accord sur le nom que portait le fils de Gazi. Selon les uns, il s'appelait Mélik-Mahmoud; selon les autres, Mélik-Mohammed (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 309-310). Il était émir de Mélitène; puis il s'établit à Césarée de Cappadoce en 1135, et mourut dans cette ville en 1143.

Le pape de Rome[1] se rendit en ce temps-là à Jérusalem, et de là, il vint à Antioche. Les Grecs [partisans du concile de] Chalcédoine se présentèrent à lui et se mirent à tourner en ridicule les Syriens jacobites, en disant: « Ces imposteurs nous haïssent ainsi que le concile de Chalcédoine; ils honorent Barsama (Barsame) qui a anathématisé cette assemblée; ils conservent sa dextre dans un reliquaire d'or[2], et trompent les fidèles en leur disant qu'elle opère des miracles. Lorsque nous les prions de nous la faire voir, ils nous répondent qu'ils ne le peuvent pas, de crainte des inondations et des grêles. » Ils racontaient toutes ces choses d'un ton railleur. Le pape ordonna alors d'exposer ce reliquaire dans l'église de Saint Pierre, et il y fut apporté de la montagne; puis il commanda qu'on l'ouvrît. On lui répondit qu'ils n'avaient pu le faire; mais lui, le saint Père pouvait ce qu'il voulait. Dès que le reliquaire fut ouvert, le ciel se couvrit de sombres nuages, des tonnerres et des grondements se firent entendre, la foudre éclata, et il tomba une pluie mêlée d'énormes grêlons qui menaçaient de bouleverser la ville. Le patriarche et tous les habitants se prosternèrent la face contre terre. On renferma la relique dans son enveloppe; chacun poussa de profonds gémissements, et après un certain temps le fléau cessa[3].

Cette même année, les sauterelles dévastèrent le territoire d'Antioche; le pape dit alors aux Syriens: « Mettez-vous à prier afin de nous délivrer des sauterelles, car je suis convaincu que le Seigneur, grâce à l'intervention de saint [Barsama] qui opéra un aussi grand miracle, aura pitié de nous! » S'étant réunis, les orthodoxes se mirent à prier depuis le lever du soleil jusqu'au matin du jour suivant. Puis ils sortirent processionellement de la ville, emportant la dextre de saint [Barsama] et la Croix vivifiante. Par la puissance du Christ-Dieu, par la vertu des prières des orthodoxes et par l'intercession des reliques, tous les sauterelles s'envolèrent et allèrent se noyer dans la mer. On rendit de solennelles actions de grâces à Dieu et à saint Barsama. Le pape fulmina des anathèmes contre ceux qui ne blasphémeraient pas le concile de Chalcédoine: « Dieu qui pénètre les choses secrètes, réside dans cette relique, et nous, nous devons nous incliner devant sa volonté. » Il manda aussitôt ceux qui avaient blasphémé contre le saint, afin de les punir, mais on ne les trouva point, car tous avaient pris la fuite. Alors le pape intima l'ordre de ne plus les recevoir dans la ville, « comme ayant été la cause, disait-il, des malheurs que nous avons endurés. Quant à vous, membres du Christ, réconciliez-vous devant Dieu[1], et ne combattez plus que contre les infidèles. »

---

[1] Aboulpharadj, (*Texte syr. de la Chr.*, pg. 312) dans le passage correspondant, se sert de l'expression ܦܐܦܘܣ ܡܕܒܪܢܐ ܘܪ̈ܗܘܡܝܐ.

[2] On conserve au monastère patriarcal de Sis en Cilicie, la main de Barsama, qui est placée dans une petite cassette en argent, renfermée dans le trésor de l'église du couvent arménien. J'ai vu cette relique à Sis, lors de mon voyage et j'en ai parlé dans la description du couvent de Sis (Cf. mon *Voyage en Cilicie*, pg. 400) en décrivant le trésor de l'église patriarcale.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 318.

Après cela, on apporta au pape la prétendue lance du Christ. « Je sais, dit-il, que la vraie lance avait été apportée en Arménie par l'apôtre Thaddée, mais d'où vient celle-ci? » On lui lut alors une histoire qui disait: « Les Juifs habitant Tibériade, volèrent un enfant un vendredi, — jour consacré à la crucifixion du Seigneur, — qu'ils emportèrent dans le désert, l'attachèrent à une croix, lui mirent sur la tête une couronne d'épines, le revêtirent de la tunique et de la pourpre et lui percèrent le flanc avec une lance[2]. Ils lui firent subir tous les affronts que l'on avait fait endurer au Seigneur. Les mêmes miracles opérés à la mort de Notre Seigneur s'accomplirent pour cet enfant : le soleil s'obscurcit, la terre trembla, les rochers se fendirent, et de l'eau et du sang coulèrent du flanc de l'enfant percé par la lance. Tous les habitants de la Phénicie ayant appris ces prodiges, voulurent en connaître la cause, et le crime des Juifs devint notoire. Alors ceux-ci s'enfuirent chez les Dadjiks (Arabes) et envoyèrent dire aux Chrétiens de leur pardonner cet énorme crime, en leur promettant de reconnaître le Christ comme le vrai Dieu annoncé par les prophètes, et mort sur la Croix pour le salut du genre humain. Les Chrétiens les rassurèrent par serment et les rappelèrent ; tous en effet embrassèrent le christianisme, et se firent baptiser pour la gloire du Seigneur. Telle est [l'origine] de cette lance qui opère de si éclatants miracles. » A la lecture de cette relation, le pape crut à cette lance, rendit grâce à Dieu et l'honora.

Aussitôt après, on apprit qu'un terrible tremblement de terre s'était fait sentir dans le Khorassan et qu'il avait causé d'immenses désastres[3]. Une mosquée s'était écroulée en écrasant 8,000 hommes et femmes qui s'y étaient réunis, pour faire leurs dévotions et entendre le sermon, car ce jour-là était un vendredi.

---

[1] *Evang. Marc.*, IX, 49.

[2] De tout temps, on a reproché aux Juifs des crimes épouvantables, et quelques auteurs même les accusent de sacrifier la pâque avec du sang de Chrétiens ou de Musulmans. Il serait facile de grouper ici des preuves nombreuses à l'appui de la thèse que soutiennent certaines personnes qui accusent les Juifs d'Orient surtout d'assassinats religieux, ayant pour seul mobile, le besoin qu'ils éprouvent d'avoir du sang humain pour mêler à la pâte du pain sans-levain, préparé pour leur pâque. Nous nous contenterons de rappeler seulement ici l'assassinat du père Thomas à Damas, commis par les Juifs, à l'époque où les Égyptiens s'étaient rendus maîtres de la Syrie pendant le gouvernement de Méhemet-Aly, et qui a été raconté dans tous ses détails par M. Laurent, dont le livre renferme des pièces justificatives ne laissant aucun doute sur la culpabilité des Juifs, dans le drame dont le père Thomas a été la victime.

[3] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 318) parle d'un tremblement de terre qui se serait fait sentir dans le même temps en Arménie, et qui ruina plusieurs localités, dans la province de Douroupéran.

En l'année 1455 de l'ère syrienne et 571 de l'ère arménienne, Jean [Comnène], empereur des Grecs, mourut en Cilicie et fut remplacé par Manil (Manuel) son fils cadet qui se trouvait auprès de lui[1]. Celui-ci partit pour Constantinople et recut l'hommage de soumission de son frère aîné et [des habitants] de la capitale.

La même année, le roi de Jérusalem mourut aussi. Beaudoin [III], son fils, qui était en bas âge, lui succéda sous la tutelle de sa mère[2].

Cette même année mourut encore Daoud l'Ortokide, émir de Khartpert (Kharpout) qui fut remplacé par Kara-Arslan son fils[3].

En l'année 572 de l'ère arménienne, l'Atabek Zangui enleva Édesse à Djoslin (Josselin II)[4]; mais il fut tué un an après, et remplacé par Nour-Eddin, son fils, qui était maître de Mossoul[5].

A cette époque, le patriarche de Constantinople, excité par le démon, prétendit que c'était à l'aide de moyens magiques que le Christ avait fait des miracles et des tours d'adresse, et que c'était aussi par les mêmes moyens que les apôtres avaient converti le monde. Nombre de gens crurent à ses paroles et l'empereur le fit mettre à mort; mais son hérésie plus exécrable que toutes les autres, a persisté jusqu'à nos jours[6].

---

[1] Jean Comnène mourut le 8 avril 1143, et laissa la couronne à Manuel Comnène, son fils. Jean serait mort des suites d'une blessure qu'il reçut à la chasse au sanglier. (Matthieu d'Édesse, avec la *Contin.* de Grégoire le prêtre, III, 256. — Guillaume de Tyr, XV, 22).

[2] Le roi de Jérusalem était Foulques d'Anjou, marié à Melisende, fille de Beaudoin du Bourg, auquel il succéda. Il mourut en 1142 d'un accident qui lui arriva à la chasse (Grégoire le prêtre, III, 256.— Guillaume de Tyr, XV, 27). Beaudoin, fils mineur de Foulques, hérita du trône, et mourut en 1162, à l'âge de 32 ans.

[3] La série des dynastes musulmans de Hisn-Kéiffa et d'Amid est bien connue: Sokman, fils d'Ortok, mourut en 1104, et laissa ses états à Ibrahim son fils, qui mourut en 1124. Rokhn' eddaula, fils de ce dernier, hérita de la principauté, et mourut en 1144. Fakr'eddin Kara-Arslan son fils, lui succéda (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 332).

[4] La prise d'Édesse par Emad-Eddin Zangui, eut lieu le 23 décembre 1143, jour de S.t Étienne, à ce que nous apprend le continuateur de la Chronique de Matthieu d'Édesse. Il existe une élégie arménienne, composée à ce sujet par S.t Nersès Schnorhali, patriarche d'Arménie, et dont le texte a été imprimé à Paris, en 1828 par Zohrab. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 335) raconte qu'il existe en syriaque de semblables élégies composées par l'évêque Mar Dionysios bar Saliba, et par l'évêque d'Edesse Mar Basile. (Cf. aussi Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 317).

[5] Zangui mourut assassiné en 1146. Selon Ibn-Alathir, le conquérant musulman fut poignardé pendant son sommeil par plusieurs de ses familiers; mais Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 336) raconte qu'il reçut un coup de poignard dans le dos, au moment où il se baissait pour regarder une œuvre d'orfèvrerie qu'on lui présentait. Son fils Nour-Eddin, dont le nom est si souvent mentionné dans l'histoire des Croisades, lui succéda la même année.

[6] Michel, en accusant d'hérésie le patriarche Cosmas, parait peu au courant de la cabale qui précipita de son siége, ce pontife, qui n'avait commis d'autre faute que celle d'avoir donné asile à un homme égaré par des croyances erronées. Si l'on s'en rapporte à Nicétas (II, 3), Cosmas Atticus aimait beaucoup le moine Nicéphore, qu'un Synode avait condamné comme infesté de l'hérésie des Bogomiles. Cosmas le recevait dans son palais, et un jour que Nicéphore allait être arrêté, par ordre de Manuel, le patriarche le protégea, et prit sa défense.

Djoslin (Josselin III) seigneur d'Édesse, aussitôt après la mort de Zangui, rassembla des troupes, marcha sur Édesse et s'en empara pendant la nuit. A cette nouvelle, les Turks accoururent de tous côtés et vinrent assiéger cette ville. Les Franks épouvantés par leur présence, commirent une faute grave qui amena la ruine d'Édesse. Ils en firent sortir les Chrétiens de vive force, avec l'intention de leur faire passer l'Euphrate. Les Turks se mirent aussitôt à leur poursuite, en tuèrent 30,000 et en firent prisonniers 16,000. Tu pourras lire dans d'autres historiens les moindres détails de cet événement[1].

A propos de la ruine d'Édesse, voici le nom du fondateur de cette ville et la cause de sa fondation. Les Écritures disent qu'elle s'appelait *Ovred*[2] et qu'elle fut bâtie par Nemrod après le déluge[3], et que selon notre langue il la nomma *Ourrha*, c'est-à-dire: village des Chaldéens; car *Our* signifie village et *Haw*, chaldéen[4]. C'est ainsi que Melchisédech fils de Cham, bâtit dans la Palestine une ville qu'il appela Our ichelem, mots qui se traduisent par village de paix[5], car d'après notre langue syriaque, on ne peut pas confondre les mots ville et village.

Sennakérib, roi des Assyriens, renversa cette ville élevée par Nemrod, et elle resta ruinée jusqu'à l'époque d'Alexandre le Macédonien qui, à la vue de son emplacement, dit à Séleucus son ami: « J'aime cette situation, construis-y

---

Aussitôt, on assembla un Synode pour juger le patriarche qui fut déclaré hérétique et déposé. La déposition de Cosmas fut une des causes indirectes de l'extention que prit l'hérésie des Bogomiles, qui furent longtemps persécutés (Cf. *Panoplia dogmatica, auct. Euthymius Zygabenus*, liv. 32; *Bibl. Patr. Maxim.* T. XIX. — Matter, *Hist. de Gnosticisme*, T. III, pg. 290 et suiv.).

[1] Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 339-340) complète le récit de Michel, en ajoutant qu'Édesse fut complétement désertée en 1458 par les Grecs, c'est-à-dire en 1147 de notre ère: « aucune femme, dit-il, aucun enfant ne resta dans la ville. Ceux qui échappèrent au glaive furent réduits en esclavage. La ville abandonnée, fut désolée et remplie des membres et du sang de ses habitants des deux sexes. La nuit, des Sirènes y venaient pour dépecer la chair des cadavres, et la ville devint un repaire de chacals. Le cadavre de Beaudoin, seigneur de Kessoun, ne fut pas retrouvé, et le maudit Josselin (III) s'enfuit à Samosate. Basile notre évêque s'enfuit, mais l'évêque des Arméniens fut pris, avec beaucoup d'autres personnes. » — Cf. aussi Grégoire le prêtre, (Matt. d'Édesse, III, 258) qui parle de la mort de Beaudoin d'Édesse, et dit que son oraison funèbre fut écrite par Basile son confesseur.

[2] Le mot Ովրէդ est une altération de ארך de la Genèse (X. v. 8) que S.t Ephrem, (*in Genes.* dans Assemani, *Bibl. Orient.*, T. I, pg. 26, note 1) et S.t Jerôme (*in Genes.*, *Isid. Hispan. orig.*, liv. 15) conjecturent être la ville sur l'emplacement de laquelle fut élevée plus tard Édesse ܐܘܪܗܝ, ou Ourrha, aujourd'hui Roha رها.

[3] La fondation d'Édesse, attribuée à Nemrod, ne se trouve pas dans les Livres Saints, mais dans les Commentaires de plusieurs pères, et notamment dans ceux de S.t Ephrem sur la Genèse (Assemani, *Bibl. Or.*, T. I, pg. 26, note 1), où Michel a puisé ce renseignement. Voici les paroles mêmes de S.t Ephrem: « Il [Nemrod] régna en effet à Arach, qui est Édesse: » ܐܟܕ ܕܝܢ ܡܠܟ ܒܐܪܟ ܕܐܝܬܝܗ ܐܘܪܗܝ.

[4] Ourrha, en syriaque ܐܘܪܗܝ, en hébreu אור כשדים, *Our Kasdim*, « Ur des Chaldéens. »

[5] Voir plus haut, note 3; pg. 38.

une ville. » Après la mort d'Alexandre, Séleucus y bâtit en effet une cité qu'il nomma Édesse, mot qui dans le langage des Macédoniens, veut dire : « je l'aime, » parce qu'Alexandre avait dit : « je l'aime, bâtits une ville. » Les Grecs l'appelaient Sordau la Macédonienne comme s'ils voulaient dire par là, la Macédoine des Syriens. Trois siècles après, Abgar fils d'Arscham roi d'Arménie et de Syrie, trouvant Édesse ruinée de nouveau, la releva et la fiança au Christ comme une sainte reine. Elle tomba, après sa mort et celle de son fils, sous la domination romaine durant 300 ans[1]. Les martyrs qu'Édesse a donnés sont les suivants : Schmoni (Samona), Gori, Habib[2], Cosmas, Damien[3], les Goriens et beaucoup d'autres encore. Sous Constantin, on éleva sur la montagne une foule de monastères. Cette ville ne voulut point reconnaître l'autorité de Julien. Sous Valens, elle endura beaucoup de tribulations pour le nom du Christ, car elle ne voulut point embrasser l'hérésie de cet empereur. Sous Marcien, elle ne fut point atteinte par l'épidémie [chalcédonienne] : mais plus tard elle se montra chancelante sous ses impies préfets. Elle fit partie de l'empire arabe depuis le gouvernement d'Omar et y resta soumise durant quatre siècles, jusqu'au moment où les Turks s'en emparèrent. Après être demeurée peu de temps au pouvoir des Franks, Édesse fut horriblement désolée et fit prendre le deuil aux enfants de Sion. Hélas ! combien sa ruine est lamentable ! Que le Seigneur se souvienne d'elle et qu'il daigne accomplir ses promesses !

En l'année 574 de l'ère arménienne, le baron Thoros[4] revint de Constantinople, délivré de captivité après la mort de Léon son père, que les Grecs avaient éloigné par trahison de la Cilicie sa patrie, qu'il avait conquise avec l'arc et l'épée. Thoros vint à pied, trouver le seigneur Athanase, métropolitain des Syriens jacobites[5] qui lui donna son cheval et une escorte de douze personnes, pour le conduire de nuit au château d'Amouda[6], où le lendemain, il hissa sa bannière. A sa vue, les habitants d'alentour reconnurent que la protection du Christ venait à leur secours, et ils en ressentirent une très-grande joie. Sa renommée se propagea bien vite; et bref, en peu de temps, il reconquit tout son pays[1]. Le Seigneur répandit la terreur dans l'âme des Turks et des Grecs qui tremblaient au seul nom de Thoros. Un jour que Thoros, accompagné de douze cavaliers se rendait à Raban chez Djoslin (Josselin), il rencontra une horde nombreuse de Turks accourus pour ravager le pays; avec l'aide de Dieu, il les chargea et leur tua 3,000 hommes. Tous les ennemis du voisinage en furent terrifiés[2].

---

[1] L'histoire d'Édesse a été écrite en détail par Bayer, *Historia Osrhœna*, et en abrégé dans la notice de Monseig.^r Allémand-Lavigerie, sur l'*École chrétienne d'Edesse*. — Cf. aussi Assemani, *Bibl. Or.*, T. I, pg. 387 et *passim*.

[2] S.^t Jacques de Sarug a écrit la vie de S. Samona, ܫܡܘܢܐ, et de S. Gouria ܓܘܪܝܐ, qui furent martyrisés à Édesse (Assemani, *Bibl. Or.*, T. I, pg. 329), et dont le martyrologe romain fixe la fête au 15 novembre. Le même docteur a aussi écrit la vie du saint diacre Habib, ܚܒܝܒ (Assemani, T. I, pg. 330 et suiv.).

[3] Ces deux martyrs d'Édesse, avaient une église sous leur invocation dans cette ville ; et il en est plusieurs fois question dans Assemani (*Bibl. Orient.*, T. I, pg. 257, 277, 405).

[4] Thoros II reparut en Cilicie en 1144, et gouverna le pays jusqu'en 1168.

[5] Athanase VIII, patriarche jacobite d'Antioche, occupa le siége de 1139 à 1166. Il avait succédé à Jean XIII, et il fut remplacé par Michel le Grand, l'auteur de la Chronique qui nous occupe (Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 360 et suiv.).

[6] Le fort ou château d'Amouda Ամուտա, est situé dans la plaine de Melon, entre Anazarbe et Missis (Mopsueste). Aboulpharadj (*Texte syr. de sa Chron.*, pg. 335), l'appelle exactement ܥܡܘܕܐ, mot que les traducteurs latins de ce chroniqueur ont rendu par *Columna*. Willebrand d'Oldembourg fixe exactement la place du fort d'Amouda ; cependant le passage de son Itinéraire (*in Leonis Allatii*

Vers la même époque, Djoslin (Josselin) se rendit au monastère placé sous l'invocation de Mar Barsama. Des prêtres portant l'évangile et la croix vinrent à sa rencontre comme au devant d'un chrétien que l'on conduirait à l'église. Mais ce prince s'empara de la forteresse du couvent et y mit une garnison de troupes[3].

Dans le courant de la même année, Djoslin (Josselin) étant allé un jour à la chasse, les cavaliers qui l'accompagnaient se dispersèrent de côté et d'autre. Sur ces entrefaites, le cheval de Djoslin (Josselin) le heurta contre un arbre et il tomba par terre en perdant connaissance. Deux Turks se précipitèrent sur lui et l'emmenèrent à Alep sans le connaître; là, ils le vendirent à un juif[4]. Lorsqu'on l'eût reconnu, on le conduisit chez Nour-Eddin qui le fit

---

Συμμίκτα) où il mentionne cette localité, avait été mal transcrit par les copistes qui avaient orthographié ce nom *Adamodana* en un seul mot, tandis qu'il faut le séparer en deux: *indè venimus Ad Amodanam*.» Un privilége octroyé par le roi d'Arménie Léon II en 1212, aux chevaliers Teutoniques (*Allemani*) donne exactement à cette forteresse le nom d'*Hamuda* (Cf. mon *Cartulaire d'Arménie*, pg. 117). Le château d'Amouda appelé par les Turks Tumlo-Kalessi existe encore aujourd'hui. (Cf. mon *Voyage en Cilicie*, pg. 444 et suiv.).

[1] Thoros II, aidé par ses frères Stéphané (Étienne) et Mleh, reconquit les états que son père Léon I avait perdus. Cette restauration de la dynastie roupénienne en Cilicie est racontée par Grégoire le prêtre (III, 263).

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 349.

[3] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 359) fait le même reproche à Josselin, et dit qu'il s'empara traîtreusement du couvent de Barsama, possédé par les Syriens jacobites, et qui était situé non loin de Mélitène. Josselin s'en empara sous le prétexte qu'on y tenait caché beaucoup de butin fait sur les Turks, et qu'on ne voulait pas le lui livrer. Non content de cela, il emmena les moines en captivité, avec beaucoup de Syriens (Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 362). L'année suivante, il donna la liberté à ces captifs, moyennant une forte rançon. Les Syriens attribuent cet événement heureux à la présence du doigt de Barsama, que l'on conservait comme relique dans ce couvent (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, apud Assemani, *loc. cit.*).

[4] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 244) raconte le même événement dans ces termes: « Josselin, étant parti de Tel Bascher, sa résidence, pour se rendre à Antioche avec une escorte de cavaliers, tomba tout à coup dans une embuscade de Turkomans. Abandonné par les siens, Josselin fut fait prisonnier et vendu pour 1000 dinars à Nour-Eddin, qui le jeta en prison, où il resta neuf ans enfermé. » Guillaume de Tyr (XVII, 11) raconte d'une manière différente la prise de Josselin; selon lui, le prince d'Édesse, s'étant éloigné, pour un moment, de ses compagnons, afin de satisfaire un besoin naturel, fut surpris par des infidèles, embus-

jeter en prison et s'empara de tous ses domaines, savoir : Azaz, Thelbascher, Bir, Raban, Marach, Béhesni, Hassan-Messour, Samosate, Kharkhar et Koghtha[1], à l'exception de Roum-Kalah où se trouvaient la femme de Djoslin (Josselin) et ses deux filles. Ce prince fut aveuglé et en mourut[2]. Sa femme envoya à Dzowk prier Krikor (Grégoire III), catholicos des Arméniens[3], de venir occuper cette forteresse, car elle voulait traverser la mer et revenir chez ses parents où se trouvait son fils. On convint que si ce fils vivait encore, et que s'il voulait revenir [en Syrie], le catholicos lui remettrait la forteresse ; dans le cas contraire la dame ajouta : « Il vaut mieux que vous possédiez ce château, plutôt que de le voir tomber aux mains des Turks. » Le catholicos vint habiter la forteresse en attendant l'arrivée du fils de Djoslin (Josselin). Mais ce dernier céda pour une somme d'argent la forteresse [de Roum-Kalah] et retourna chez lui, convaincu qu'il lui serait impossible de s'y maintenir au milieu des Turks. Cette place devint par la grâce de Dieu, le siége des catholicos arméniens[4].

La même année, la veille de l'Ascension, il tomba dans la Palestine une pluie mêlée de gouttes de sang. De même, la rosée qui tombait chaque matin à Jérusalem, au mois de mai, était de couleur de sang. Au mois de juin, il

---

qués sur son passage et fait prisonnier. Grégoire le prêtre ne donne aucun détail sur la prise de Josselin, et se contente de dire que ce prince avait encouru la colère divine, et fut puni comme Absalon, pour s'être mis en opposition avec les volontés du Ciel (ch. 259). En ceci, son témoignage est d'accord avec celui d'Aboulpharadj qui explique la captivité de Josselin comme une punition de sa conduite envers le couvent de Mar Barsama.

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 344-345. La liste des villes et localités possédées par Josselin, diffère un peu de celle que donne Michel. Voici la liste d'Aboulpharadj ; ܓܪܓܪ, ܓܟܬܐ, ܚܣܢܡܢܨܘܪ, ܬܠܒܫܪ ou ܬܠܒܫܐܪ, ܟܝܣܘܡ, ܒܗܣܢܐ, ܪܥܒܢ, ܦܪܙܡܢ, ܡܪܥܫ, c'est-à-dire : Gargar, Gakta, Hisn-Mansour, Tel-Bascher, Kessoun, Behesni, Raban, Pharzaman et Marach. — Toutes ces localités faisaient partie de la Troisième-Arménie et de l'Euphratèse. (Cf. S.t Martin, *Mém. sur l'Arm.*, T. I, pg. 190 et suiv.).

[2] Josselin, au moment de mourir, fit appeler Ignace, évêque syrien d'Alep, ܐܝܓܢܐܛܝܘܣ ܕܚܠܒ, qui le confessa et lui donna la communion. (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 344, 356). Ce chroniqueur ajoute qu'Ignace a raconté ce détail des derniers moments de Josselin.

[3] Grégoire III, Bahlavouni ou le Parthe, d'origine Arsacide, habitait Garmir-Vank (le couvent rouge), dans la Montagne Noire, et transporta, en 1133, sa résidence à Dzowk, forteresse située dans un lac de la Quatrième Arménie, (Indjidji, *Géogr. anc.*, pg. 61), et qui avait appartenu à son père Abirad, petit-fils de Grégoire Magistros, duc de la Mésopotamie. Grégoire III mourut en 1165.

[4] Romgla, Hrom-gla, Roum-kalah, mots qui signifient « forteresse des Romains, » était situé sur la rive occidentale de l'Euphrate, en Commagène, au nord-ouest d'Alep. Romgla fut vendue, en 1150, à Grégoire III, patriarche d'Arménie, qui s'y établit ; ses successeurs continuèrent à y résider jusqu'en 1293, époque à laquelle Mélik Aschraf, fils du sultan Kélaoun, s'en empara sur le patriarche Étienne IV. Cette cession de la forteresse de Romgla au patriarche, est racontée fort au long par le connétable Sempad dans sa Chronique. Un acte authentique qui stipulait toutes les conditions de la cession, fut signé par les parties. Il ne paraît pas toutefois que les héritiers de Josselin aient jamais fait valoir leurs droits sur cette forteresse qui, pendant 150 ans, devint la résidence habituelle des catholicos arméniens.

tomba de la neige rouge. Tous ces signes annonçaient l'effusion du sang qui devait avoir lieu pendant la prise de Jérusalem.

En l'an 1464 de l'ère syrienne et 580 de l'ère arménienne, Beaudoin [III] roi de Jérusalem[1] devenu majeur, voulut enlever à sa mère la régence du royaume. Celle-ci, ayant gagné quelques partisans, s'enferma dans la Tour de David. Son fils l'y assiégea et se mit ouvertement en lutte contre la reine. Cette princesse adressa de tendres reproches à son fils qui, touché de ses paroles, fondit en larmes, jura obéissance à sa mère, la fit sortir de la Tour et remit Jérusalem entre ses mains[2]. Ensuite Beaudoin se mettant à la tête de ses troupes, marcha contre Ascalon dans le pays des Philistins, et à l'aide de machines de guerre, il abattit une partie des remparts[3]. 20,000 Dadjiks (Arabes) bien armés coururent sur la brèche en s'écriant : « C'est dans cette ville que Mahomet, au commencement de notre religion, affermit sa puissance ; battons-nous donc avec courage ou que nos yeux ne voient plus la lumière. » Alors 400 cavaliers franks[4] s'élancèrent à l'assaut contre ces 20,000 Dadjiks (Arabes), mais ils tombèrent tous sans qu'un seul échappât. Le roi et l'armée conçurent un vif chagrin de cette perte et tous fondirent en larmes. Les assiégés passèrent toute la nuit à réparer leurs brèches, lorsqu'un seigneur nommé sir Renaghd (Renaud de Châtillon)[5], affrontant la mort au péril de ses jours, les empêcha de continuer ce travail. Le lendemain dans la matinée, le roi tenant dans sa main une croix, s'approcha des remparts et la lança dans la ville en disant : « S'il y a ici des chrétiens, si la foi réside encore chez quelqu'un de vous, qu'il aille chercher le signe du Christ qui fut arrosé du sang de Dieu. » Les troupes frankes enflammées à l'instant même de l'amour du Christ, pénétrèrent de tous côtés dans la ville. Tous les guerriers combattaient comme des êtres surnaturels. Les Franks s'emparèrent de la ville, massacrèrent 16,000 habitants et firent un nombre considérable de prisonniers. Un petit nombre ayant gagné un navire, put s'enfuir en Égypte[6]. Renaghd

---

[1] Beaudoin III, roi de Jérusalem, fils de Foulques d'Anjou, monta sur le trône, sous la tutelle de sa mère. Il avait alors 12 ans.

[2] Cf. Guillaume de Tyr, XVII, 13, 14. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 348.

[3] La prise d'Ascalon par Beaudoin III, roi de Jérusalem, fut un des plus grands événements de l'histoire des Croisades. Elle eut lieu en 1153-1154 de notre ère. Ibn-Alathir et Aboulféda entrent dans de grands détails sur cet événement, et les historiens syriens, arméniens et franks corroborent leurs témoignages d'une façon formelle.

[4] Ces cavaliers étaient des *frères*, ܦܪ̈ܝܪܐ (Aboulpharadj, *texte syr. de sa Chron.* pg. 342) *փրէր* ou *Փրեր* (selon les Arméniens), appartenant à l'une des milices religieuses et militaires, fondées aux Croisades, sous le nom d'Hospitaliers, Templiers, Teutons, etc.

[5] Renaud de Châtillon, l'un des seigneurs qui avaient pris part à la Croisade de Louis VII, roi de France, en Palestine, entra dès son arrivée en Syrie, au service de Raymond de Poitiers, maître d'Antioche, et épousa dans la suite Constance, veuve de ce dernier. Renaud fut chargé d'administrer la principauté d'Antioche pour le jeune Boémond III, fils de Raymond de Poitiers.

[6] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 348-349) invoque au sujet de cette affaire d'Ascalon, le

(Renaud) fut établi seigneur d'Antioche, et on lui donna en mariage la fille de Bedavi (Raymond de Poitiers)[1].

En ce temps-là, Thoros le grand, prince des princes, fils de Léon [I], fils de Constantin [I] et arrière-petit-fils de Roupèn, prince du sang royal, entreprit une expédition dans la Cappadoce contre les Turks; il revint chargé d'un immense butin, emmena beaucoup de prisonniers, et acquit en outre la réputation d'un brave guerrier[2].

Massoud[3] descendant du khakhan de la famille de Danischmend et qui avait épousé la fille de Yakoub-Arslan, étant monté sur le trône de Kon (Konieh), résolut dans son orgueil, d'envahir la Cilicie. Cependant, à peine avait-il dépassé la frontière qu'il n'osa plus s'avancer, car on lui avait dressé des embuscades à l'entrée des défilés du pays, et il s'en retourna couvert de honte[4]. Cependant l'empereur des Grecs, [Manuel], qui nourrissait contre Thoros un grand ressentiment parce qu'il avait conquis sur eux tout le pays [de Cilicie], fit marcher contre lui son général Antronicos (Andronic) à la tête d'une armée considérable. Le grand Thoros ayant rassemblé ses troupes, se porta à sa rencontre. Le choc eut lieu aux environs de Tarse, où les deux armées se livrèrent une bataille sanglante. Les Arméniens, protégés par Dieu, défirent les Grecs, leur tuèrent 3,000 hommes, firent prisonniers beaucoup de généraux grecs qu'ils emmenèrent en captvité et qu'ils rendirent ensuite moyennant une forte somme d'argent. Le grand Thoros, s'étant emparé du camp des Grecs et ayant reçu la rançon des captifs, acquit de grandes richesses. Ensuite, il rendit grâces à Dieu qui lui avait fourni les moyens de se venger de ses ennemis[5].

En ce temps-là, les fils de Zangui qui étaient à Mossoul, s'allièrent avec l'émir de Tékrit et se révoltèrent contre le khalife [Moktafi]. A cette nouvelle, celui-ci vint mettre le siége devant Mossoul, mais sans succès. Il se dirigea alors vers Tékrit, en promettant le pillage de cette ville à ses troupes. Tékrit fut prise, démantelée et entièrement saccagée. Il remit le commandement de la citadelle à Schems-Eddin, émir d'un caractère doux et ami

---

témoignage de notre auteur, dont le récit est en effet conforme au sien.

[1] Le nom de Raymond dé Poitiers est orthographié de différentes manières par les copistes qui l'écrivent Պտաւի, Պտուի, Պատիւ.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 349.

[3] Massoud, fils aîné de Azz-Eddin Kilidj-Arslan, premier sultan Seldjoukide de Konieh, régna de 1117 à 1155.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 349.

[5] Aboulpharadj (*Chron. syr.*, pg. 349) dit que les Grecs, après leur défaite, s'enfuirent par mer; mais beaucoup d'entre eux avaient péri par le glaive des soldats de Thoros. Grégoire le prêtre raconte différemment cette guerre des Grecs et des Arméniens. Selon cet historien (ch. 263), Andronic, général de l'empereur Manuel Comnène, irrité de voir les succès de Thoros, marcha contre lui, afin de le réduire. Une grande bataille aurait été livrée, non pas aux portes de Tarse, comme le disent les Syriens, mais sous les murs de Missis (Mopsueste) où Andronic fut battu. Missis aurait aussitôt ouvert ses portes à Thoros.

des chrétiens qui releva bientôt la ville et les églises de leurs ruines, et Tékrit continua à être soumise à l'autorité du khalife[1].

Nour-Eddin seigneur d'Alep, s'empara de Damas[2] en jurant [sécurité aux habitants], mais il fit mourir les notables, et ayant ruiné l'enceinte de la ville qui était construite en briques, il la remplaça par une nouvelle muraille en pierres.

En ce temps-là, Damradach (Timourtach) l'Ortokide, seigneur de Mardin[3], fut atteint d'une grave maladie. Les médecins ne trouvant aucun moyen de le guérir, se découragèrent et l'abandonnèrent. Timourtach eut recours aux prières des chrétiens et envoya chercher au couvent de Mar Barsama[4] la dextre du saint. Il vit un homme resplendissant de lumière qui s'approchant de lui, le prit par la main droite et lui dit: « Les chrétiens m'ont envoyé chez toi pour t'arracher à la mort. » Il fut guéri à l'instant même et rendit grâces au Christ. Il apporta beaucoup de soulagements au sort des chrétiens, et accorda de grandes faveurs aux églises de Mardin, de Nisibe, de Moupharguin (Miaférékin), de Rasaïn, de Dara et de plusieurs autres localités qui se trouvaient sous sa domination. Il recommanda à ses trois fils d'imiter sa conduite, et il leur partagea ensuite ses états. Il donna Miaférékin et Mardin à Nadjmadin (Nedjm-Eddin), Khani (Kharran) à Djelamadin (Djémal-Eddin) et Dara à Schems-Eddin[5].

L'empereur des Grecs [Manuel], prévenu à cette époque que le sultan Massoud se trouvait sur les frontières de la Mésopotamie, lui envoya par ses ambassadeurs des présents, pour l'engager à envahir la Cilicie, domaine de Thoros, son ennemi. Le sultan, marcha contre Thoros à la tête de toutes ses forces. Les Arméniens, usant de prudence, se retirèrent dans leurs forteresses, tandis que leur armée prit position au pied de la montagne [du Taurus]. Le sultan alla mettre le siége devant Thel de Hamdoun, où le Seigneur Dieu des chrétiens le frappa, non par des armes flamboyantes, comme autrefois il avait combattu l'armée de Sennakérib, non par la main d'une femme, comme il frappa Holopherne, mais avec des moucherons et des moustiques dont il se servit, au dire de plusieurs écrivains, pour punir l'impitoyable Pharaon. Cette expédition eut lieu pendant la saison d'été, et le sultan ayant perdu beaucoup d'hommes et de bêtes de somme, prit la fuite[1]. Alors l'armée arménienne descendit tout à coup de la montagne, culbuta les infidèles, s'empara de leurs richesses, dont elle remplit ses maisons, en rendant grâce à Dieu. Massoud se retira honteusement à Konieh et mourut ayant été frappé deux fois par le Seigneur[2].

---

[1] Cette expédition du khalife Moktafi Lamr'illah Abou Abdallah Mohammed, fils de Mostadher, qui régna de 1136 à 1160, eut lieu en l'année 1466 des Grecs selon Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 352 et suiv.).

[2] La prise de Damas par Nour-Eddin, eut lieu, dit Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 351) en 1466 des Grecs (1155 de notre ère), et cette date concorde avec celles données par Ibn-Alathir et Grégoire le prêtre (ch. 271). Ce fut en employant la ruse, à ce que rapporte Ibn-Alathir, que Nour-Eddin entra à Damas, en éloignant le prince de cette ville, Modjir-Eddin. Ce dernier reçut en échange Emèse, qu'il perdit bientôt après; après quoi il se retira à Bagdad, où il mourut.

[3] Housam Eddin Timourtach, fils et successeur d'Il Gazi, à Mardin, était de la race des Ortokides. Grégoire le prêtre dit (ch. 240) qu'au moment où Balag fut frappé mortellement, il remit ses états à Timourtach.

[4] Les manuscrits de la Chronique de Michel donnent les deux variantes suivantes: *մար Բարսամայի*, Mar Barsama, et *մար Բայի* Mar Ibas, pour *մար Իբայի*. Cette dernière leçon me paraît la véritable, car Aboulpharadj (*texte syr. de sa Chr.*, pg. 344) qui rapporte le même fait, dit que Mar Ibas ou Mar Apas, apparut à Timourtach au moment de sa mort: ܡܬܐܡܪܐ ܕܟܕ ܡܝܬ ܡܪܝ ܐܦܣ ܐܬܚܙܝ ܠܗ ܒܚܠܡܐ Il existait plusieurs couvents dédiés à Mar Apas; l'un était situé près de Tyr ou Sour, (Assemani, T. II, pg. 228).

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 351.

En l'année 1466 de l'ère syrienne et 582 de l'ère arménienne, son fils Kilidj Arslan monta sur le trône[3]. Il avait deux frères; il empoisonna l'un, tandis que l'autre, appelé Schahin Schah[4], courut s'enfermer dans l'une des forteresses construites sur le bord de la mer et qu'il avait reçues de son père, avant sa mort. Schahin Schah avait épousé une princesse de la maison de Danischmend; aussi Yakoub Arslan[5] déclara-t-il la guerre à Kilidj Arslan. Il députa vers Nour-Eddin qui accourut à son appel et s'empara de Pharzman et d'Antap (Aïntab)[6].

L'Égypte, depuis Mahomet, continuait à rester au pouvoir des Dadjiks (Arabes), et les Turks ne purent y établir leur domination. Cette province avait ses khalifes de la race d'Aly, à partir du moment où Bagdad eut les siens. Le khalife d'Égypte étant mort sur ces entrefaites, son fils, appelé Abbas, voulut le remplacer, mais voyant l'opposition que lui faisait le commandant de ce pays, il prit avec lui tous les trésors du khalifat et arma 3,000 esclaves arméniens. Ayant pris des conducteurs bédouins, il se mit en route pendant la nuit, pour aller à Damas trouver Nour-Eddin. L'armée égyptienne se mit à sa poursuite le lendemain et l'atteignit. Les esclaves arméniens rendus à la liberté, soutinrent le choc des Égyptiens, et leur ayant fait subir de grandes pertes, ils mirent en fuite leurs débris qui allèrent camper dans la Palestine. L'un des bédouins alla à Jérusalem pour prévenir les Franks de l'arrivée des Égyptiens, et ceux-ci ayant fait leurs préparatifs vinrent les attaquer. Abbas rangea ses troupes en ordre de bataille et leur fit cette harangue: « Allons, mes enfants, déployez votre courage, comme vous l'avez fait contre les Égyptiens et je vous comblerai d'honneurs. » Les soldats [arméniens] ayant saisi leurs armes et se tenant prêts à combattre, marchèrent à la rencontre des Franks. Lorsqu'ils aperçurent le signe de la croix, flottant sur les bannières des Franks, le courage fit défaut à leurs mains. Ils éclatèrent en sanglots et descendant de leurs montures, ils adorèrent [la croix] et brûlèrent d'envie [de mourir pour elle]. Les Franks, sans coup férir, s'emparèrent d'immenses richesses, saisirent Abbas et le vendirent au commandant de l'Égypte qui le fit mourir sur un poteau [1]. Cependant les Franks en les laissant partir, ne leur conservèrent que les seuls vêtements qu'ils portaient sur eux, et payèrent d'ingratitude les hommes de l'Arménie qui les avaient mis en possession de tant de richesses.

---

[1] Le chroniqueur Grégoire le prêtre (ch. 265) et (Aboulpharadj, (*Chron. syr.*, pg. 350) donnent des détails assez étendus sur cette expédition de Massoud contre les Arméniens, et qui corroborent ceux transmis par Michel.

[2] Selon Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 351) Massoud mourut en 1466 des Grecs, correspondant à l'an 1154-1155 de notre ère, qui est également celle donnée par Grégoire le prêtre, c'est-à-dire 604 de l'ère arménienne, correspondant à l'an 1155-1156 de notre ère.

[3] L'aîné des fils de Massoud s'appelait Azz-Eddin Kilidj-Arslan II. Il régna à Konieh de 1155 à 1188 et mourut en 1192.

[4] Schahin-Schah, le plus jeune des fils de Massoud possédait aussi Ancyre, à ce que nous apprend Aboulféda; et cependant Amasée et Ancyre faisaient partie du lot laissé par Massoud à Yakoub-Arslan, son gendre.

[5] Yakoub-Arslan était fils d'Amer Gazi.

[6] Pharzman, ܦܪܙܡܢ était une ville forte de la Troisième Arménie, sur les limites de l'Euphratèse. Aïntab, ܥܢܛܐܒ était une ville de l'Euphratèse, au nord et à trois journées d'Alep. — Les événements racontés dans ce paragraphe sont rapportés également par Cinname, ch. 13, 14. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 351. — Grégoire le prêtre, ch. 272, — et enfin par Ibn-Alathir et Aboulféda.

En ce temps-là, Renaghd (Renaud) investi de la principauté d'Antioche, contestait au baron Thoros la possession du château enlevé par les Grecs aux Frères [2] et par les princes d'Arménie aux Grecs. Renaud fondait ses prétentions « sur ce que, disait-il, les frères se battant pour toute la chrétienté, par conséquent il te faut leur rendre ce qui leur appartient. » Ils en vinrent aux mains et une bataille fut livrée auprès d'Alexandrette, où de part et d'autre on éprouva des pertes sensibles. Renaghd (Renaud) revint chez lui couvert de honte [3]. Plus tard [le baron Thoros], restitua de son propre mouvement aux Frères, la forteresse située sur la frontière d'Antioche. Ceux-ci de leur côté, s'engagèrent par serment à le suivre dans toutes les circonstances et à aider les Arméniens dans toutes leurs expéditions, même au péril de leur vie.

---

[1] Toute cette histoire d'Abbas, que Michel croit être le fils du khalife fatimite d'Égypte Dafer Biamr' illah, qui régnait alors, est complétement dénaturée, et il faut recourir au sources arabes, et notamment au récit d'Ibn Moïassar pour découvrir la vérité. M. Reinaud (*Extr. des hist. arab. des Croisades*, pg. 100 et suiv.) raconte qu'Abbas, fils de la femme du vizir Adhel, ayant reçu l'ordre de marcher contre les Franks, qui harcelaient continuellement les troupes égyptiennes près d'Ascalon, conçut le projet de devenir vizir, et à cet effet il fit mourir Adhel et lui succéda. Cependant la mort d'Adhel souleva une indignation générale, et Abbas crut prudent de quitter l'Égypte, en emportant toutefois les trésors de l'état, et en laissant à des sicaires le soin de tuer le khalife. Aussitôt, un trouble et une confusion indicibles se manifestèrent au Kaire; les grands proclamèrent khalife, Faiez-Billah, fils du khalife assassiné. Abbas abandonné par les siens, fut pris par les Franks et mis à mort. Ils livrèrent son fils, à Télaï, vizir de Faiez-Billah, qui le fit pendre. Télaï prit le titre de Malek Saleh, et devint tout-puissant en Égypte. — Cf. Guillaume de Tyr, (XVIII, 9), qui appelle Abbas, *Habaïs*, et raconte de lui, qu'il était très-brave, et qu'il sollicita des Templiers, dont il fut le prisonnier, de devenir chrétien, lorsqu'il fut vendu aux Égyptiens, pour 60,000 dinars (Reinaud, *op. cit.*, pg. 104, note).

[2] Par les Frères, il faut entendre ici les Templiers.

[3] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 353) raconte cette guerre d'une manière très-différente: « En 1467 (=1156), une contestation éclata entre le seigneur d'Antioche et Thoros, maître de la Cilicie, parce que les Franks voulaient donner aux frères [du Temple] les forteresses

En l'année 584 de l'ère arménienne, le baron Stéphané (Étienne)[1], frère du baron Thoros, envahit le territoire de Marach[2]. Il entra la nuit secrètement dans la ville et guidé par un prêtre, il logea ses troupes chez les familles chrétiennes. Au point du jour, il s'empara de la ville et passa au fil de l'épée les Turks qui s'y trouvaient. Fiers de leur victoire, les Arméniens insultaient la garnison [de la forteresse], et ils outrageaient publiquement leurs femmes. Le Seigneur fut indigné de cette conduite et ne leur livra point la citadelle. Les Arméniens mirent le feu à la ville, revinrent chez eux en emmenant les chrétiens de Marach. L'émir de cette ville, s'étant saisi du prêtre complice de cette entreprise, le condamna à être écorché et brûlé vif[3].

La même année Renaghd (Renaud), avec le consentement et l'appui de Thoros, envahit l'île de Chypre qu'il saccagea et enleva les bestiaux et les habitants qu'il conduisit sur la plage de la mer où il fixa leur rançon, puis les mit en liberté. Le prince d'Antioche emmena seulement avec lui comme otages des évêques, des prêtres et des nobles, jusqu'à ce qu'on lui eût payé la rançon fixée[4]. Deux causes le déterminèrent à agir ainsi, d'abord parce que les Grecs vexaient les Franks établis dans l'île, et ensuite parce qu'ils excitaient les Turks à la perte des Arméniens.

Le baron Stéphané (Étienne) alla mettre ensuite le siége devant Pertous, qu'il pressa si vivement qu'elle se rendit après que les défenseurs eurent obtenu de lui sécurité pour leurs personnes. Stéphané (Étienne) accéda à leurs conditions et ayant pris possession de la place, il respecta la vie [des ha-

---

que les Arméniens avaient jadis enlevées aux Grecs, disant que les frères combattaient pour la chrétienté en général. Les Arméniens refusèrent de livrer les forteresses et l'on en vint aux mains à la porte de *Sonkréton*, ܣܘܢܩܪܛܘܢ, où les Arméniens furent vaincus. Thoros s'enfuit, signa la paix et rendit aux frères les forteresses. »

[1] Étienne ou Stéphané, fils de Léon Ier prince roupénien de la Cilicie, père de Roupèn II et du roi Léon II, ne régna pas.

[2] Selon Grégoire le prêtre (ch. 268), ce fait se serait passé à Behesni, mais Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 353-354) affirme avec Michel que ces événements eurent lieu à Marach.

[3] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 353-354) en racontant cette expédition de Stéphané, donne des détails très-circonstanciés. Il raconte même, avec un violent sentiment de haine contre les Arméniens, que Denys, fils de Saliba, évêque syrien de Marach, fut emmené par les Arméniens, et qu'il écrivit sur cette dévastation de Marach trois poèmes (Cf. Aboulpharadj, *apud* Assemani, *Bibl. Or.*, pg. 317). Il donne aussi sur le martyre du prêtre arménien, des détails horribles; on l'écorcha vif, puis trois jours après, on lui coupa la langue, les pieds et les mains, et on le brûla. Les Arméniens usant de représailles, firent endurer le même supplice à quelques Turks.

[4] Grégoire le prêtre (ch. 273) accuse Renaud de Châtillon des crimes les plus atroces, durant cette campagne.

bitants] qui évacuèrent la ville et s'en allèrent. On rapporta à Stéphané (Étienne) que les Turks, en partant, proféraient des menaces en disant: « Nous allons nous renforcer d'autres troupes et nous reviendrons ravager ce pays. » Stéphané (Étienne) consulta à ce sujet le clergé qui lui répondit: « Si telle est leur menace, tu es délié de ton serment. » Alors le prince lança ses troupes à la poursuite [des Turks] qui furent tous massacrés. Les infidèles ayant appris ce qui venait de se passer, jurèrent une haine implacable aux chrétiens.

Le grand sultan de Khorassan, Massoud mourut cette même année, en laissant un fils en bas âge, auquel on donna pour atabek l'émir Eldégouz (Ildighiz)[1] qui épousa la mère de cet enfant et administra l'état. Peu de temps après, l'enfant mourut et Massoud fut reconnu sultan en conservant son titre d'atabek. Ainsi à partir de ce moment, les princes du Khorassan portèrent le titre d'atabek, et leurs domaines qui s'étendent jusqu'à Mossoul avec la Mésopotamie et le Kharran[2] s'appellent possession de l'atabek. De même, les princes de la Cappadoce portent le titre de khakhan et de Seldjoukides, du nom de leur ancêtre. La principauté de Danischmend ne présentait pas un état bien solide, aussi le baron Stéphané (Étienne), profitant de la rivalité de Kilidj Arslan et de Kara-Arslan seigneur de Sébaste, fit des ravages et porta la dévastation dans les pays que ces princes occupaient.

Le roi de Jérusalem (Beaudoin III) s'étant rendu à Antioche, leva un contingent de troupes arméniennes et s'empara de Hérim (Harem)[3] jusqu'à Alep. A cette époque, on calomnia Stéphané (Étienne) auprès de Thoros, en l'accusant de conspirer contre ses jours. Thoros ajouta foi à ces calomnies et ayant fait arrêter son frère, il le retint en prison pendant dix mois. Enfin, sollicité par beaucoup de personnes qui lui demandaient de rendre la liberté à son frère, Thoros consentit et exigea de lui un serment. Dès lors, les deux frères s'aimèrent d'une amitié réciproque[4].

Kilidj-Arslan ayant fait amitié avec Danoun (Dsoulnoun)[5], émir de Césarée, ébranla ainsi la maison de Danischmend.

---

[1] Ildighiz, d'abord esclave du sultan Mahmoud, passa ensuite au service de Massoud qui lui donna le gouvernement de l'Adherbeidjan. En 1153, Ildighiz était déjà maître absolu des provinces qu'il était chargé de gouverner. Il mourut en 1172, laissant à sa dynastie un empire florissant qui, sous le nom d'état des atabeks de l'Adherbeidjan, dura jusqu'en 1225.

[2] Quelques manuscrits donnent la leçon ի յԻրան « l'Iran » qui me paraît la meilleure.

[3] Harem ou Harenc, forteresse de la principauté d'Antioche, au sud et à une jonrnée de marche de cette ville.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 355.

[5] Dsoulnoun était fils de Mélik Mohammed, émir de Mélitène, qui s'établit à Césarée et mourut en 1135. Dsoulnoun lui succéda en vertu du testament de Massoud; mais Kilidj-Arslan II, s'empara de Césarée en 1169 et Dsoulnoun s'enfuit à Constantinople, auprès de Manuel Comnène. La maison des Danischmendides fut ainsi dépossédée de ses différents domaines, après s'être maintenue souveraine dans une partie de l'Asie-Mineure durant 122 ans.

En l'année 1470 de l'ère syrienne et 586 de l'ère arménienne, les Dadjiks (Arabes) connus sous le nom d'Abtelmomni (Abdelmouménin)[1] firent une invasion en Espagne où ils séjournèrenl une année. Nous allons parler de l'origine de cette nation. Le quatrième khalife d'Égypte, de la famille d'Aly, laissa trois fils: à sa mort, l'aîné lui succéda et résolut la perte de ses frères. Ayant découvert ses mauvais desseins, ceux-ci s'enfuirent en Occident, en emportant avec eux deux livres. Ils passèrent par l'Espagne et allèrent chez des populations barbares, féroces, très-pauvres et très-ignorantes, et qui n'avaient point de rois. Là, ils s'établirent avec leurs compatriotes et leur firent à haute voix la lecture des deux livres. L'un traitait de l'alchimie, de l'art de fabriquer l'or, l'argent, les pierres précieuses et les perles; l'autre apprenait la manière de faire des prodiges, des talismans et de la magie. Ils commencèrent ainsi à recueillir de l'or et de l'argent, avec quoi ils se procurèrent du bétail, des chevaux et des mulets qu'ils achetaient soit par l'entremise de marchands, soit sur les lieux mêmes. Ils accumulèrent par là une richesse colossale dont ils donnaient une part à leurs voisins et à leurs proches qu'ils disposèrent ainsi en leur faveur. Ils contractèrent ensuite des mariages avec leurs filles, eurent des enfants et prospérèrent en enrichissant le pays. Puis ils commencèrent à prêcher leur religion, en disant que tout homme qui l'accepterait, jouirait d'une prospérité semblable à la leur. « Qui sait, leur répondirent-ils, si votre religion est aussi avantageuse après la mort? pour le prouver, il faut que vous fassiez quelques miracles. » Les Abdelmouménin enchantés firent des talismans, tirèrent des tombeaux, par des moyen magiques, des démons qui prenaient la figure des morts et qui leur disaient: « C'est la vraie religion et le culte de Dieu. Vous serez heureux si vous pratiquez la foi telle que ces hommes vous l'enseignent, et vous régnerez en outre après votre mort éternellement. » Tous frappés d'étonnement, par ce qu'ils avaient vu et entendu, crurent aux paroles des Arabes, et ceux-ci leur imposèrent le mahométisme, leur propre religion, et les circoncirent. Les Abdelmouménin faisaient ainsi peu à peu des progrès; leur nombre s'accrut, ils fondèrent des villes et des châteaux forts sur le littoral et les montagnes, se donnèrent des princes et des khalifes, dont l'un s'appelait Abdoullah, l'autre Mamouni, d'où cette race a pris le nom d'Abdelmouménin. Ils s'étendirent considérablement, subjuguèrent plusieurs provinces et acquirent tant de prestiges et de richesses qu'ils bâtirent des forteresses en airain, puis en fer, et ensuite en argent et en or.

---

[1] Il est question dans ce paragraphe de l'histoire d'Abdelmoumen, successeur de Mahadi Abou Abdallah Mohammed, qui fut proclamé à Sous en 1120, et devint le chef de la dynastie des Mouhaédoun ou Unitaires. En 1129, il nomma pour son successeur Abdel Moumen fils d'Aly, qui mourut en 1163. (Cf. de Guignes, *Hist. des Huns,* T. I, P. I, pg. 378 et suiv.).

Leur monarchie devint tellement puissante qu'ils purent venir en Espagne, combattirent pendant une année entière la vaillante nation des Franks d'Espagne, qui finit par tomber sous leur joug. Après quoi les Arabes rentrèrent chez eux, chargés d'un riche butin et emmenant une multitude de captifs.

Manuel (Comnène) empereur des Grecs, voyant les Franks très-occupés par suite des vexations que leur causaient les Abdelmouménin crut le moment favorable pour envahir la Cilicie, domaine de Thoros. Mais ce prince se retira avec ses troupes dans les régions montagneuses de ses états. Manuel traversa les plaines de la Cilicie, s'avança jusqu'à Antioche avec l'intention d'aller attaquer Alep avec l'aide des Franks[1], lorsqu'il reçut la fâcheuse nouvelle que l'un de ses grands voulait s'emparer de son trône[2]. Il résolut alors de rebrousser chemin, en proposant à Thoros de reconnaître sa suzeraineté. Pendant sa retraite, les Turks qui habitaient des contrées abruptes, l'inquiétèrent sur toute la route, et lui firent perdre beaucoup de soldats[3]. Manuel envoya alors un détachement de ses troupes pour aller dévaster le plus possible les états de Kilidj-Arslan.

Tandis qu'une guerre implacable se perpétuait entre les Turks et les Grecs, Nour-Eddin porta la dévastation dans les domaines de Kilidj-Arslan, situés sur les bords de l'Euphrate et s'empara rapidement des villes de Behesni, Raban, Marach et d'autres encore. Mais plus tard, il se réconcilia avec le sultan et lui rendit les villes qu'il avait conquises. Nour-Eddin fit également la paix avec Yakoub-Arslan et la bonne harmonie se rétablit parmi eux[4].

Le roi de Jérusalem donna Hérim (Harem) au fils de Djoslin (Josselin) qui portait le même nom que son père et qui était héritier de Romgla. Ce jeune prince, pour venger la mort de son père, se mit à ravager continuellement le territoire d'Alep; mais au bout de deux ans, il fut pris par les gens de cette ville, amené à Alep et mourut dans les fers[5].

Beaudoin [III] roi de Jérusalem se rendit en ce temps-là sur les frontières de Damas et gagna à sa cause les Bédouins qui s'y étaient établis par ordre de Nour-Eddin. De là, il entreprit avec eux par le désert une expédition en Égypte et pilla ce pays après lui avoir imposé un tribut de 160,000 tahégans. Il revint d'Égypte couvert d'une gloire éclatante, emmenant de nombreux captifs et un butin considérable en objets et en bestiaux[1].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 356. — Grégoire le prêtre, ch. 274.

[2] La conspiration formée à Constantinople contre Manuel, fut déjouée par l'impératrice qui fit mettre à mort les conjurés. Cinname (IV, 25) et Guillaume de Tyr (XVIII, 25) disent que, d'après le plan des conspirateurs, Manuel devait être assassiné par trois sicaires que le secrétaire de l'empereur avait expédiés dans cette intention.

[3] Grégoire le prêtre, parlant de la retraite de Manuel (ch. 276) dit qu'il fut souvent harcelé dans sa marche par les Turkomans de l'Asie-Mineure, qui lui tuèrent 2000 hommes, parmi lesquels se trouvait le beau-père de l'empereur.

[4] Cf. Grégoire le prêtre, ch. 277-278.

[5] Nour-Eddin, ayant assiégé Harem, ne put prendre cette place, parce que Beaudoin III accourut avec Thoros et le força à lever le siége. Grégoire le prêtre qui raconte cette expédition, dit que Nour-Eddin assiégea ensuite Ardzenghian, dont il s'empara (ch. 281). Kemal Eddin avance que Josselin fut fait prisonnier par les Turkomans, et remis à Nour-Eddin qui lui enleva ses domaines (Reinaud, *Hist. arab. des Croisades*, pg. 99).

La même année, Kiorki (Georges), roi des Géorgiens, défit Saltoukh émír de Garin (Erzeroum), le fit prisonnier et le vendit. Les Turks s'étant réunis de nouveau en nombre considérable, vinrent faire la guerre à Georges qui les massacra par milliers[2].

Les hostilités recommencèrent de nouveau entre le sultan Kilidj-Arslan et Yakoub-Arslan. Le premier mis en déroute, perdit tout son camp qui tomba au pouvoir de Yakoub-Arslan. Mais ce dernier usant de magnanimité, rendit à Kilidj-Arslan ce qu'il lui avait enlevé. Dès lors la bonne harmonie et même l'amitié ne tardèrent pas à se rétablir entre eux[3].

En ce temps-là, on rapporta au roi de Jérusalem que Djirad, seigneur de Saït (Saïda), avait équipé quelques navires, montés par des pirates et causait bien plus de dommages aux chrétiens qu'aux Turks. Le roi indigné contre lui, le chassa. Djirad se rendit auprès du prince d'Antioche qui lui donna Bagras et il recommença comme auparavant à commettre les mêmes déprédations par terre et par mer. Le prince auquel on dénonça la conduite de Djirad l'expulsa à son tour. Alors il alla trouver Nour-Eddin qui fut charmé de sa venue, car il lui promit de soumettre à son autorité tout le littoral (de la Méditerranée). Nour-Eddin mit à sa disposition des troupes qui allèrent porter la désolation sur toute l'étendue des côtes. Cependant le roi de Jérusalem, fortifié par le nom du Christ, l'attaqua, mit en déroute les troupes turques et se saisissant de cet instrument du diable, il l'amena prisonnier à Jérusalem, où il le fit brûler vif. Ainsi se termina la vie de ce brigand[4].

En ce temps-là, l'empereur Manuel (Comnène) fit périr sa femme par le poison, parce qu'elle était stérile, et il épousa contrairement aux lois chrétiennes, la fille du prince d'Antioche[5].

---

[1] Cf. sur ces expéditions des Franks en Égypte, les chroniques arabes d'Ibn Alathir et d'Ibn Abouthai, dans les *Extraits des hist. arabes*, de M. Reinaud, § 24, pg. 43 et suiv.

[2] Georges ou Giorgi III, roi de Géorgie, était frère et successeur de David ou Dawith III, et fils de Démétrius ou Démétré II, fils lui même de David le Réparateur. Il régna de 1156 à 1184. (Cf. Brosset, *Hist. de Géorgie*, T. I, pg. 383 et suiv.). — Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 357-358) place dans le même temps, la prise d'Ani par Georges III, et son témoignage s'accorde avec celui de Grégoire le prêtre (ch. 280).

[3] Cf. Grégoire le prêtre, ch. 278.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.* pg. 358.

[5] Cinname, (V, 4), Nicétas, (III, 5) et Radevic (*Gest. Frederici I*, liv. I, ch. 6) ne disent pas que l'impératrice Irène mourut empoisonnée ; ils se contentent de faire observer que jamais Manuel n'avait ressenti d'amour pour cette princesse, mais que cependant l'empereur éprouva à sa mort un grand chagrin. Quelque temps après, Manuel fit demander une prin-

Cependant Yakoub-Arslan fit la paix avec Mélitène, et lui donna pour émir le fils de son frère[1]. On rapporta au sultan (Kilidj-Arslan) que Yakoub, ligué avec plusieurs autres émirs, cherchait à le renverser du trône et à mettre son frère à sa place.

Ayant ajouté foi à ces paroles, le sultan envoya à Manuel, Christophoros son grand chancelier, pour lui demander du secours et obtenir de lui un serment qui lui permettrait de se rendre auprès de lui [avec sécurité], pour faire un pacte d'amitié. Manuel fut enchanté de cette proposition et prêta le serment demandé. Le sultan suivi de 1000 cavaliers, se rendit à Constantinople où il fut reçu avec les plus grands honneurs et où il séjourna durant quatre-vingt jours. On lui envoyait deux fois par jour ses repas dans de la vaisselle d'or et d'argent qu'on lui laissait, et qu'on emportait ensuite. Le 80^e^ jour, les deux princes mangèrent à la même table, après quoi on offrit au sultan toute la vaisselle qui avait servi au festin. Au moment où le sultan se disposait à partir, on le couvrit de monnaies d'or jusqu'à la hauteur de sa taille, pendant qu'il se tenait debout dans le palais; puis il partit accompagné d'une escorte impériale[2]. Mais Yakoub-Arslan ayant formé une coalition des émirs de la Mésopotamie, marcha au devant [de Kilidj-Arslan]. Ils se rencontrèrent face à face, furent épouvantés tous les deux du chiffre énorme des combattants, s'arrêtèrent, et ayant ouvert des négociations, les deux princes se jurèrent amitié et s'éloignèrent chacun de leur côté[3].

Le prince Andronic qui se trouvait en ce temps-là par ordre de Manuel dans la Cilicie, invita le baron Stéphané (Etienne) à un festin. Mais il avait tendu une embuscade au prince arménien et il l'assassina traîtreusement avec toute sa suite. Le baron Thoros, transporté de colère contre les Grecs, en fit égorger 10,000. Andronic supplia alors le roi de Jérusalem de venir les réconcilier, lui promettant de lui faire envoyer quantité d'or de Constantinople et protestait sous serment qu'il n'avait point trempé sa main dans l'assassinat de Stéphané qu'on lui attribuait. Le roi de Jérusalem vint en effet, et par ses instances réitérées, il réussit à rétablir la paix [entre Thoros et Andronic]. Cette paix mit fin au massacre des Grecs[4].

---

cesse franke en mariage, et déjà il avait résolu d'épouser Mélisende de Tripoli, quand s'étant ravisé, il demanda la main de Marie d'Antioche qu'il obtint, ce qui amena la guerre contre le comte de Tripoli et l'empereur, comme le racontent Cinname, Nicétas et Guillaume de Tyr.

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 358.

[2] Cf. Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 358. — La visite de Kilidj Arslan II à Manuel Comnène est un événement dont tous les historiens se sont préoccupés. Les Byzantins sont entrés à ce sujet dans de grands détails. Cinname (V, 6) reproduit les mêmes faits que Michel et Aboulpharadj; Grégoire le prêtre est plus bref, et ne semble pas avoir attaché une grande importance à cette visite, qui est cependant un des événements les plus curieux de l'histoire ce temps-là.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 358.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 359. — Grégoire le prêtre, ch. 288. — Vahram Rapoun, secrétaire du roi Léon III d'Arménie,

Kiorki (Georges) roi des Géorgiens, s'empara en ce temps-là de la ville de Touin (Tovin) et massacra tous les Perses qui s'y trouvaient. Il fit démolir le minaret que l'on y avait élevé avec les ossements et le sang des chrétiens[1]. A la même époque, Renaghd (Renaud), seigneur d'Antioche, fut fait prisonnier par les troupes de Nour-Eddin. Accompagné de 120 cavaliers et de 500 fantassins, il s'était rendu sur le territoire d'Alep. Avant d'être pris, il avait fait des prodiges de valeur; mais comme les Turks étaient supérieurs en nombre, ils l'entourèrent et l'attirèrent dans une embuscade. Bien que Renaud pût se frayer un chemin et s'échapper, il ne voulut pas s'enfuir seul et se rendit aux Turks qui le conduisirent à Alep, auprès de Nour-Eddin[2]. Les Turks, aussitôt après, envahirent [le territoire] de Ladig (Laodicée) où ils firent captifs 7,000 chrétiens, ce qui causa une grande douleur à l'Église. A cette nouvelle, le roi de Jérusalem marcha contre Alep, dont il ne put pas s'emparer. Alors il signa la paix et reprit le chemin de Jérusalem; mais arrivé à Akka (Ptolémaïs), il mourut laissant le royaume à Emra (Amaury) son frère[3]. Celui-ci ayant emporté la dépouille mortelle du roi à Jérusalem, le fit enterrer et prit le deuil pendant plusieurs jours. Son règne dura 19 ans.

Cependant Nour-Eddin envahit le territoire de Jérusalem qu'il dévasta et revint avec de nombreux captifs et chargé d'un butin considérable. Emari (Amaury) se mit à sa poursuite, le défit, le mit en fuite, et de plus, il enleva aux infidèles des prisonniers et du butin[4].

---

raconte dans sa Chronique rimée (Paris, éd. Chahnazarian, pg. 209-210) que les Grecs firent bouillir Stéphané dans une grande chaudière, et que ce prince expira dans les plus atroces tourments.

[1] La prise de Tovin par Georges III, roi de Géorgie est racontée par les chroniqueurs géorgiens et notamment par Grégoire le prêtre (ch. 284) et Samuel d'Ani. Mais les détails les plus circonstanciés se trouvent dans l'*Hist. de la Géorgie* (éd. Brosset, T. I, pg. 391 et suiv.). Le savant académicien russe a rapproché, dans ses notes, les récits des Arabes et notamment celui d'Ibn Alathir, dont M. Defremery a donné des extraits (*Journal asiat.*, Juin, 1849) et qui corroborent les témoignages des historiens nationaux. — Cf. aussi les Additions à l'*Hist. de la Géorgie* (éd. Brosset, *Addit.* XVI, pg. 255) où se lisent également des Extraits de l'histoire de Vartan de Pardzerpert, relatifs à cette conquête, et qui ont été traduits par M. Brosset. L'ouvrage de Vartan a été déjà publié en arménien par M. Emin, qui en a aussi donné une traduction en langue russe, et tout dernièrement les Mékhitaristes de Venise ont publié également le texte de cet auteur. (S. Lazare, 1862).

[2] Renaud de Châtillon se racheta des mains des infidèles en 1178, et revint chez les chrétiens. Il ne jouit pas longtemps de sa liberté, car il fut fait prisonnier avec Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, à la bataille de Tibériade, par Saladin qui le tua de sa propre main, au moment où il fit venir en sa présence les chrétiens ses captifs.

[3] Amaury succéda à Baudoin III son frère en 1162, et occupa le trône jusqu'en 1173, ce qui fait onze ans de règne, et non pas 19 comme le dit Michel, quelques lignes plus bas. On s'explique pourquoi Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 357) attribue à Amaury, qu'il appelle ܡܠܟܐ ܐܡܘܪܝ, l'expédition d'Égypte qui fut entreprise par Baudoin III, puisqu'il donne au premier, un règne beaucoup plus long, et qu'il place par cela même les événements survenus sous Baudoin, au règne d'Amaury.

[4] La bataille dont il est ici question est désignée par les chroniqueurs occidentaux, sous

Cette même année, Yakoub-Arslan réduisit Danoun (Dsoulnoun), fils de son frère, qui s'était révolté à Césarée. De là il se rendit à Gamavi où Ani, autrement appelé Gamakh; là il tua l'émir de cette ville qui s'était révolté et revint ensuite chez lui[1]. Kara-Arslan[2] alla mettre le siége devant Amid dont il ne put s'emparer. Il revint à Harsenkef et il invita Yakoub-Arslan à un festin. Celui-ci, croyant voir dans cette invitation un piége, envahit avec une armée nombreuse les domaines de Kara-Arslan, où il fit 100,000 captifs, parmi lesquels se trouvaient deux évêques Ignatios (Ignace) et Dionysios (Denys) qui recouvrèrent cependant leur liberté[3].

Après la captivité de Renaghd (Renaud), le baron Thoros vint à Antioche où il établit prince de cette ville Boémond[4] fils de celui-ci, malgré [l'opposition] de sa mère.

En ce temps-là, Nour-Eddin, ayant rassemblé ses troupes, fit une invasion sur le territoire de Trabolis (Tripoli) et rencontra 300 cavaliers franks qu'il ne reconnut pas. Toutefois ces derniers comprirent bien vite que c'étaient des Turks. Nour-Eddin, pensant que c'était le roi de Jérusalem, prit la fuite. Les 300 franks se mirent à sa poursuite et lui tuèrent beaucoup de monde. Lorsqu'ils se furent avancés au loin, les Franks purent voir la multitude des Turks et comprirent que c'était Nour-Eddin lui-même. Saisis de terreur, les Franks montèrent sur une éminence, et là, descendant de leurs montures et attendant la mort, ils récitaient leurs dernières prières. Les Turks témoins de ce spectacle et saisis de stupeur par le Seigneur, abandonnèrent leurs bagages, jetèrent leurs armes et prirent la fuite sans détourner la tête. La troupe pieuse et fortifiée dans le Christ, reprenant courage, les atteignit et leur infligea une déroute complète. Cependant Nour-Eddin réussit à s'échapper avec quelques hommes. Les Franks revinrent joyeusement, pour la gloire du Christ Dieu, chargés du butin et des dépouilles des ennemis[5].

Yakoub-Arslan se rendit auprès de Schahin-Schah frère du sultan [Kilidj-Arslan] qui résidait dans les forteresses élevées au bord de la mer et faisant partie de l'héritage de son père. Il en revint fort satisfait. Parvenu à

---

le nom de bataille de la Boquée ou *la Bocaïa*. (Cf. Guillaume de Tyr, XIX, 8. — Reinaud, *Hist. arab. des Croisades*, pg, 109 et suiv.).

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 359.

[2] Fakr-Eddin Kara Arslan, souverain de Hisn Keïfa dans la Mésopotamie, fils de Rokn-Eddaula Daoud, descendant de Sokman, fils d'Ortok, est appelé seigneur de la forteresse de Zaïd, ܙܐܝܕ, par Aboulpharadj, (*Texte syr. de sa Chr.*, pg. 352).

[3] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 359) dit que Yakoub-Arslan, s'étant emparé de la forteresse de Schomuschai, s'empara d'Ignace, évêque de Tel-Arsania et [de Dionysios], évêque de Zaïd, qu il relâcha deux jours après. Zaïd est aussi appelé Kesna Zaïd, ܟܣܢܐ ܙܐܝܕ. (Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 213).

[4] Boémond, surnommé le *bambe* (l'enfant) et même le *baube* (le bègue), succéda en 1163, à sa mère Constance, femme de Renaud de Châtillon.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 359-360.

Gangra[1] situé sur les bords de la rivière d'Alys (Halys), il mourut[2]. Ses troupes nommèrent à sa place, Ismaïl[3] fils de son frère, tandis que les troupes d'Ablastan (Elbostan) proclamèrent sultan, Mahmoud fils de Mahati (Mahadi). La maison de Danischmend éprouva alors de grands troubles.

Vers cette époque, le roi de Jérusalem [Amaury] partit pour l'Égypte, afin de lever le tribut. Les Égyptiens étaient alors divisés en deux partis; les uns lui rendirent hommage en lui payant le tribut convenu; les autres lui refusèrent avec insolence et appelèrent Nour-Eddin à leur secours. Celui-ci envoya son général Scherakau (Schirkou)[4] pour les soutenir. Le roi de Jérusalem courut aussitôt aux armes et massacra impitoyablement un grand nombre de révoltés. Il alla mettre ensuite le siége devant la ville de Belbéis[5] qu'il tint en échec durant sept mois. Sur ces entrefaites, on fit savoir au roi de Jérusalem que Nour-Eddin attaquait de son côté Hérim pour la prendre[6]. Le roi envoya des instructions aux habitants, en les invitant à ne faire aucune sortie jusqu'à son arrivée. Il leva aussitôt le siége de Belbéis et se mit en route. Cependant la garnison, malgré l'ordre du roi fit une sortie et livra bataille aux Turks. Ceux-ci se retirèrent et revinrent au moment où les Franks campés à quelque distance de la ville, n'avaient pris aucune mesure de sûreté en cas d'attaque. Les Turks les ayant saisis à l'improviste, les exterminèrent et s'emparèrent d'Hérim. De plus, ils firent prisonnier le prince d'Antioche avec beaucoup d'autres personnages[7].

En l'année 1476 de l'ère syrienne et 592 des Arméniens, le sultan Kilidj-Arslan triompha des fils de Danischmend[8], et s'empara avec l'aide de l'émir

---

[1] Gangra, ܓܢܓܪܐ, aujourd'hui Kiangari, ville de la Paphlagonie, au sud de Néocésarée, non loin du fleuve Halys, ܚܠܝܣ, et non pas, ܐܠܠܝܣ, comme le porte le texte d'Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 352.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 360.

[3] Ismael, fils du frére de Yakoub-Arslan, émir turkoman de la Cappadoce, résidait à Sébaste, et avait épousé la veuve du sultan seldjoukide Kilidj-Arslan II, veuve de son oncle Yakoub. Il fut tué en 1173, à Sébaste, et remplacé par Dsoulnoun, son cousin.

[4] Schirkou, frère d'Eyoub, et oncle du fameux Saladin, était un des principaux émirs de Nour-Eddin. Il était de race kurde, et appartenait à la tribu des Rewendiah, selon Ibn-Alathir.

[5] Le siége de Belbéis, ville de la Basse Égypte, sur le canal de Ménedjeh, et située sur la route de Syrie, est longuement raconté par Ibn-Alathir. (Cf. Reinaud, *Hist. arab. des Croisades*, pg. 116 et suiv.).

[6] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 360, et Ibn-Alathir, dans Reinaud, *Hist. arab. des Croisad.*, pg. 119 et suiv.

[7] Les prisonniers faits pendant la bataille et après la prise de Harem, furent Boémond III, prince d'Antioche, Raimond comte de Tripoli, Ducas dont le véritable nom était Calaman, duc de la Cilicie et chef des troupes grecques cantonnées en Asie, le fils de Josselin. Tous ces captifs furent conduits à Alep. (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 360. — Grégoire le prêtre, ch. 281).

[8] La chute de la dynastie des Danischmendides, date de l'an 1174, époque de la mort de Nour-Eddin, protecteur de Dsoulnoun. En 1172, Kilidj-Arslan avait déjà conquis plusieurs provinces, appartenant aux fils de Danischmend, et la prise de Sébaste en 1174, acheva le triomphe du sultan seldjoukide (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 381).

mir Danoun (Dsoulnoun) des villes de Gadoug, d'Ablasta et de Daranda, (Laranda)[1].

La même année, le baron Thoros envoya à Alep une ambassade avec des présents pour réclamer les captifs arméniens qui se trouvaient dans cette ville. Sa demande ne fut pas accueillie. Thoros indigné envahit le territoire de Marach et le saccagea. Nour-Eddin expédia contre lui des troupes; mais Thoros les battit et leur fit un grand nombre de prisonniers. Comme Nour-Eddin redoutait Thoros, il fit droit cette fois a sa réclamation. A cette occasion les Franks s'enhardirent et demandèrent le prince d'Antioche qui leur fut rendu au prix de 100,000 tahégans[2]. Ce prince, une foi rendu à la liberté, partit pour Constantinople auprès de sa sœur et il en revint comblé de trésors. Il ramena du pays des Grecs, comme patriarche d'Antioche, un certain Athanase qu'il établit dans cette ville. Le patriarche frank de Hérim, aussitôt l'arrivée de ce dernier, quitta la ville, en prononçant l'anathème contre elle et alla s'établir à Khousaïr[3].

Un an après[4], Emmanuel, empereur des Grecs, marcha contre les Bulgares; mais il fut battu et fait prisonnier. Un homme qu'il gagna par ses serments et ses promesses, lui procura la liberté et le conduisit à Constantinople, où il toucha la récompense convenue[5].

L'Égypte tomba au pouvoir de Nour-Eddin qui lui donna pour gouverneur Schirakau (Schirkou). Le roi de Jérusalem (Amaury) marcha de nouveau contre les Égyptiens et mit en fuite Schirakau (Schirkou). Le roi s'empara du pays, lui imposa un tribut et revint chargé d'immenses trésors. Peu après, le bruit de l'oppression des chrétiens de l'Égypte par les Dadjiks (Musulmans) s'étant répandu, le roi de Jérusalem prit encore le chemin de l'Égypte. A son tour il opprima les Musulmans, les extermina et ramassa du butin; puis il revint en traînant à sa suite de nombreux captifs[6].

En ce temps-là, Andronic cousin de l'empereur Emmanuel quitta la Cilicie et vint à Akka (Ptolémaïs) où se trouvait la fille de son frère (sa cousine), veuve du roi de Jérusalem qui était mort. Il prit l'intendance de sa maison et se rendit coupable d'adultère avec elle. La chose s'étant ébruitée, ils se rendirent tous deux à Harran; là le fruit de leur inconduite reçut le jour, et ils devinrent un objet de mépris pour tout le monde. Andronic se rendit ensuite à Mardin où on refusa de le recevoir. De là, il vint à la ville de Garin (Erzeroum) et s'y fixa. S'étant mis à la tête d'une troupe turque, il faisait des incursions dans le pays des Chrétiens, enlevait des captifs qu'il vendait aux infidèles. Sa conduite était un sujet de scandale[1].

---

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 361 et 354 *du texte syr.*) rapporte cet événement à la même date: ܘܒܫܢܬ ܐܬܥܘ ܕܝܘܢܝܐ ܐܚܕ ܩܠܝܓ ܐܪܣܠܢ ܣܘܠܛܢܐ ܕܐܝܩܘܢܝܘܢ ܡܢ ܕܐܢܘܢ ܘܐܒܠܣܬܝܢ ܘܛܪܢܕܐ. ܘܩܪܒ ܙܘܥ ܠܚܠܒ ܕܐܠܡܫܠܡ.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 361.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 361-362. Khousaïr était la résidence du patriarche des Grecs.

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 362.

[5] Les guerres de Manuel occupèrent la plus grande partie de son règne, et pendant les dix-huit années qu'il combattit en personne, ou par le moyen de ses généraux, les Hongrois, il n'obtint aucun résultat important. Toutefois, les historiens grecs ne disent pas qu'il fût fait prisonnier par ces derniers, bien que les détails de ses différentes expéditions soient parfaitement connus.

[6] Les différentes expéditions qu'Amaury, roi de Jérusalem fit en Égypte, sont racontées par Guillaume de Tyr, liv. XVII, et par Ibn-Alathir et Ibn-Abouthaï; on peut les lire dans les *Extr. des Hist. arab. des Croisad.*, de M. Reinaud, pg. 122 et suiv.

Le baron Thoros avait un frère du nom de Mleh[2], homme pervers et cruel, en qui Thoros n'avait aucune confiance. Mleh en fut blessé et se rendit auprès de Nour-Eddin qui lui donna Gouria (Cyrrhus). Il fit endurer aux Chrétiens des maux infinis, tantôt en les massacrant sans pitié et tantôt en les emmenant en captivité. Il prit aux Arméniens Vanaver, et ses forfaits ne connurent plus de bornes.

Cependant le baron Thoros étant tombé malade, se fit moine et mourut plein d'espérance dans le Christ, revêtu d'une gloire immortelle et ayant acquis une réputation méritée de bravoure[3]. Que sa mémoire soit bénie et célébrée dans les églises orthodoxes! Ce prince laissa un fils unique en bas âge, qu'il confia aux grands du pays. Ces personnages, témoins des horribles excès que commettait Mleh, lui permirent de rentrer dans le pays, en lui faisant jurer solennellement qu'il ne chercherait point à dépouiller l'enfant de ses droits.

---

[1] Andronic fils d'Isaac, oncle de Manuel, était l'amant d'une certaine Eudoxie, sœur de Théodora. Il fut envoyé par l'empereur en Cilicie, pays que le prince arménien Thoros cherchait à reconquérir aux dépens des Grecs. Il ne réussit pas dans son gouvernement et revint à Constantinople, où l'empereur lui confia un commandement sur les frontières septentrionales de l'empire qui confinaient à la Hongrie. Là, Andronic qui vivait publiquement avec Eudoxie, chercha à renverser Manuel, et dans cette vue, il entretint des relations secrètes avec le roi de Hongrie qu'il voulait mettre dans ses interêts. Manuel, informé de sa trahison, fit mettre en prison Andronic (Nicétas, III. 1, 2. — Cinname, III, 17, 18). Plus tard, Andronic rentra en faveur, et chercha à débaucher Philippe, fille de Raimond, prince d'Antioche et sœur de Marie, femme de Manuel. Peu de temps après, Andronic abandonna son amante, et s'engagea dans des liens non moins criminels avec Théodora, veuve de Baudoin roi de Jérusalem et nièce d'Isaac, père d'Andronic. Manuel fit poursuivre Andronic jusqu'en Perse, où il s'était réfugié avec Théodora. Cette princesse lui donna un fils appelé Alexis et une fille, Irène. Andronic échappa aux poursuites de Manuel, et faisait de continuelles invasions sur le territoire grec, ce qui lui valut d'être excommunié. Le récit de Michel fait allusion aux dernières amours d'Andronic avec Théodora.

[2] Mleh, appelé Melier ou Milon par les chroniqueurs occidentaux, s'empara, à la mort de Thoros II, du gouvernement de la Cilicie, dont il dépouilla injustement Roupèn II, fils de Thoros.

[3] Thoros mourut en décembre 1168, laissant le trône à Roupèn II son fils, sous la tutelle de Thomas le baïle. Il avait gouverné la Cilicie de 1141 à 1168, et avait réussi à établir d'une manière très-solide son gouvernement, en dépit des Grecs qui lui disputaient la possession du pays. (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 365).

Mais ce parjure viola ses serments et s'empara de tout le pays. On conduisit sans plus tarder, l'enfant à Romgla où il fut élevé[1].

En l'année 596 de l'ère arménienne, la puissance des Dadjiks (Arabes) qui avait été établie en Égypte par Omar, cessa par suite du schisme des Rhapti et des Siuni (Sunnites) d'Assyrie, qui éclata entre eux. Les Rhapti, autrement les Scheik (Chiites) soutenaient qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui n'est pas auteur du mal; cela est prouvé parceque Dieu est unique, tandis que le mal est multiple. Les Siuni (Sunnites) soutenaient de leur côté que tout vient de Dieu, le mal aussi bien que la mort et les malheurs de toute espèce. Telle fut la source de leur haine mutuelle. Les Égyptiens se partagèrent entre ces deux sectes. Les Scheik (Chiites) se déclarèrent pour Nour-Eddin, et les Siuni (Sunnites) pour les Franks. Nour-Eddin proposa aux Siuni (Sunnites) de se détacher des Franks, de vivre sans payer aucune contribution et de défendre leur religion. Les Siuni (Sunnites) acceptèrent ces propositions et embrassèrent le parti des Turks[2]. Ils fortifièrent Belbéis et refusèrent le tribut qu'ils devaient payer aux Franks. A cette nouvelle, le roi de Jérusalem marcha contre Belbéis dont il s'empara et passa au fil de l'épée 1200 cavaliers et 2000 fantassins qu'il trouva dans la ville[3]. Le général Schavour (Schavor) livra aux flammes la ville de Meser (Le Kaire) et alla avec tous les habitants s'enfermer dans la ville de Scharé[4]. En même temps, il fit prévenir Nour-

---

[1] Mleh était entré dans la Cilicie, après la mort de Thoros II, à la tête d'une armée dont Nour-Eddin lui avait confié le commandement. Il débuta par enlever 16,000 captifs, qu'il envoya à Alep, où il les vendit aux Turks. Les Arméniens lui offrirent la moitié de la Cilicie, à la condition qu'il respecterait les domaines de Roupèn II, qui formaient l'autre moitié. Mleh accepta cette offre par serment; mais il viola sa parole, s'empara de toutes les places du pays, fit crever les yeux aux évêques et aux grands, après quoi, ayant livré aux plus atroces supplices ceux qui ne voulurent pas embrasser sa cause, il imposa sa domination à la Cilicie (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 365).

[2] Les deux sectes Chiite et Sunnite, qui, à l'époque de Nour-Eddin, se trouvaient en rivalité et en querelle, ont été l'objet de recherches savantes de la part des érudits. On désigne sous le nom de Chiites, les partisans de la maison d'Ali, gendre de Mahomet. A l'époque dont nous parlons, cette doctrine était plus particulièrement observée par les Musulmans d'Égypte et d'Afrique. Nour-Eddin au contraire était sunnite, et cette secte reconnaissait alors pour chef, le khalife de Bagdad. (Cf. d'Herbelot, *Bibl. Or.*, à ces deux mots. — Reinaud, *Description du cabinet du duc de Blacas*, T. I, pg. 348 et suiv. — Mais il est un ouvrage spécial, sur la rivalité des Chiites et des Sunnites, à l'époque de Nour-Eddin, qui renferme des renseignements uniques sur la question, c'est le livre d'Abou-Schamé, intitulé: *Les deux jardins* (Bibliothèque impériale; *anc. fonds arab.* n.º 707 *a*), كتاب الروضتين فى اخبار الدولتين, dont M. Reinaud a tiré des extraits qui entrent dans les *Historiens arabes des Croisades*. Cf. aussi sur la même question, Michaud, *Histoire des Croisades*, T. II, liv. VII.

[3] Le siége de Belbeïs par Amaury, commença selon Ibn-Aboutaï en 1168 de J. C., et la ville fut réduite presqu'immédiatement. Les prisonniers furent partagés en deux catégories: l'une fut pour le roi qui renvoya libres les captifs, et l'autre fut pour les soldats. Ces captifs furent rachetés plus tard par Saladin.

[4] Ibn-Aboutaï raconte les circonstances du siége du Vieux-Kaire, l'incendie de la ville par Schaver, à l'approche d'Amaury, la visite de

Eddin de ce qui se passait par Schirakau (Schirkou), et ce prince fit partir ce dernier à la tête de 100,000 cavaliers[1]. Aussitôt arrivé sur les lieux, Schirakau (Schirkou) fit mettre à mort le khalife[2], dont il extermina la race avec les principaux d'entre les Arabes, et il s'empara du gouvernement du pays.

Le roi de Jérusalem retourna chez lui après avoir obtenu de grands succès.

Schirakou (Schirkou) mourut trois ans après[3]. Youssouf, c'est-à-dire Saladin[4], fils de son frère, le remplaça dans le commandement. Voici l'origine de Saladin. Eoub (Ayoub)[5] était fils de Soliman; son père de race kurde, habitait Touin (Tovin) ville de la Grande Arménie. Ayoub et Schirakou (Schirkou) son frère, pressés par la misère, quittèrent Touin (Tovin) pour aller habiter Tégrit (Tékrit) dans la Mésopotamie, et ils s'engagèrent parmi les troupes de la citadelle. Ayoub raconta un jour à un juif un songe qu'il avait eu, en lui disant: « Un feu qui sortait de mes flancs mit le monde en combustion. » Le juif lui répliqua: « Il te naîtra un fils qui désolera la terre. » — « Si l'explication que tu me donnes, dit Ayoub, se réalise, tu recevras ainsi que tes fils, mille [tahé-

---

l'émir Schems-el-Khelafé au roi, pour l'engager à quitter le pays. Amaury se laissa vaincre par les paroles de ce dernier, et surtout par l'or de Schaver; il craignait aussi de trouver de la résistance parmi les habitants du Kaire. (Cf. Reinaud, *Extr. des hist. arab. des Croisades*, pg. 130-131).

[1] Ibn-Alathir dit que Nour-Eddin donna à Schirkou, qui était venu le trouver à Alep, 2000 cavaliers d'élite et 6000 turkomans, plus, de l'argent, des approvisionnements considérables (Reinaud, *Hist. arab. des Croisades*, pg. 131 et suiv.). Ibn Aboutaï et Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 368) racontent qu'après l'arrivée de ce renfort, Amaury quitta l'Égypte, et rentra dans ses états, triste et déçu dans ses espérances (Reinaud, *loc. cit.* pg. 132).

[2] Schirkou, ayant fait mourir Schaver qui lui portait ombrage (Ibn-Alathir, dans Reinaud, *op. cit.*, pg. 135), par la main de Saladin (Ibn-Aboutaï, dans Reinaud, *op. cit.*, pg. 135, note 2), se présenta au khalife qui lui donna la charge de vizir et le titre de Mélik-Mansour. Michel est dans le faux, en disant que Schirkou fit mourir le khalife fatimite d'Égypte Aded Lédin'Illah. Ce prince mourut sous le vizirat de Saladin, et avec lui s'éteignit la race des Fatimites en 567 de l'hégire, qui correspond à l'an 1172 de J. C. Guillaume de Tyr et Aboulféda assurent que Saladin tua le khalife de sa main. Mais de tout ceci, on peut supposer que Saladin peut bien avoir tué Schaver, et que c'est de ce personnage que Michel a entendu parler dans ce paragraphe.

[3] Aboulpharadj (*Chron. syr.*, pg. 369) et Ibn-Alathir donnent à Schirkou seulement deux mois de vizirat, après lesquels, il serait mort d'une indigestion suivie d'une esquinancie, selon Ibn-Aboutaï (Reinaud, *Hist. arab. des Crois.*, pg. 136, note 1).

[4] Youssouf ou Joseph était le nom particulier de Saladin ou Salah-Eddin, selon l'orthographe arabe, nom qui veut dire « Bonheur de la Religion. » Quand Saladin fut appelé au vizirat, il prit le titre de Malek Naser, « général protecteur. » Ibn Alathir, dans son *Histoire des Atabèks*, dit que ce qui engagea le khalife à choisir Saladin ponr son vizir, fut la faiblesse et la jeunesse de ce dernier qui le distinguaient de tous les autres émirs. Cependant Ibn-Aboutaï est d'un autre avis, et dit que ce choix fut motivé par le khalife, parce qu'il faisait cas du jugement de Saladin, de son courage et de l'audace qn'il déploya lors de l'assassinat de Schaver (Reinaud, *Htst. arab. des Croisad.*, pg. 137-138).

[5] Ayoub était frére de Schirkou. Il entra d'abord au service de l'émir de Damas, et contribua à faire passer cette ville sous la domination de Nour-Eddin. Ayoub avait plusieurs enfants: Schemseddaula Thauran Schah, Schahenschah, Séïf Allah Sélam Toghtékin, Saladin, Malek Adhel Aboubekr qui succéda à Saladin, et enfin Thaghol Moloc Buri.

gans] rouges[1] par an. » Le juif nota la promesse avec la date. Cette même année, Youssouf naquit. Il était bien doué et grandit. Schirakou (Schirkou) son oncle l'amena auprès de Nour-Eddin qui les reçut avec bienveillance. Partout Schirakou (Schirkou) se distinguait et avançait en grade. Il devint général et fut envoyé en Égypte. Malgré les deux défaites que lui infligea le roi de Jérusalem, il parvint cependant à conquérir l'Égypte. Après sa mort, Youssouf fut appelé à le remplacer; le juif interprète du songe, informé de cela, réclama à Ayoub le gage promis. Ayoub lui dit: « Viens et allons trouver le feu allumé, afin qu'il te compte ce qu'il te doit. » Ils se rendirent donc auprès d'Youssouf qui tout joyeux, demanda: « Combien y a-t-il de temps écoulé? » Le juif lui remit par écrit le calcul. Youssouf ayant lu le papier, y ajouta foi, et lui compta pour chaque année écoulée mille tahégans; après quoi le juif rentra très-satisfait chez lui à Tékrit. Ayoub mourut peu de temps après d'un coup (de pied) de cheval qu'il reçut à la tête; des funérailles magnifiques lui furent faites par son fils. Saladin continuait à devenir de plus en plus redoutable, victorieux et puissant; tout lui réussissait. Ainsi la prédiction du juif se réalisa pour le songe d'Ayoub.

Par des édits, il (Saladin) interdit aux chrétiens de l'Égypte de monter à cheval et à mulet, et de ne se montrer sur les places publiques qu'avec des ceintures, en signe de leur servitude. Il méditait de faire beaucoup de mal aux chrétiens[2].

En l'année 600 de l'ère arménienne, Kilidj-Arslan enleva Césarée et Dzamentav aux fils de Danischmend[3]. Cette même année, un évêque nestorien s'empara de l'église des Jacobites de Bagdad. Frappé par la colère du Seigneur, il rendit l'église à ses possesseurs légitimes.

En ce temps-là, le saint homme Jacques, fils de Saliba, se distingua par l'éclat des grâces divines et la splendeur de sa doctrine; ordonné évêque, il reçut le nom de Denys[4]. Il composa un grand nombre de livres pour développer la morale et la sagesse. Il commenta aussi en entier le Vieux et le Nouveau Testament, avec une érudition qui obtint l'approbation des savants [1]. Il opéra divers miracles et des prodiges ; et il était glorieux et resplendissant comme le soleil. Le seigneur Jacques, surnommé Denys, fut transporté de cette vie dans l'autre, plein de l'espérance éternelle, avec sa ferme croyance et sa face éclatante, à la louange de la grâce de J. C. notre Seigneur. Qu'il soit donc glorifié !

---

[1] Le tahégan rouge est la même chose que le dinar (ténar) ou tahégan d'or. Cette expression se retrouve dans la Chronographie de Samuel d'Ani sous la forme *կարմիր դեկան*, dans un passage où cet écrivain rapporte l'anecdote d'Ayoub et du juif.

[2] En arrivant au pouvoir, Saladin fut d'abord obligé de complaire à Nour-Eddin, et pour cela, il renouvela les anciennes ordonnances contre les chrétiens. Mais à la mort de ce prince, Saladin, devenu maître de sa politique, fit cesser les persécutions et voulut que chacun vécut en liberté. Il permit aux chrétiens de remplir des emplois publics, même dans le palais. Les auteurs du livre intitulé: كتاب سير الابا البطارقة, qui est une histoire des patriarches d'Alexandrie, et notammemt celui qui a retracé les événements du règne de Saladin, étaient des Coptes chrétiens, qui font l'éloge de la conduite de ce prince envers les chrétiens, éloges que confirment les historiens occidentaux qui manifestent le plus vif enthousiasme pour Saladin.

[3] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 366) fixe à l'an des Grecs 1480 (1169 de J. C.) la prise de Césarée et de Dzamentav sur les fils de Danischmend, et (pg. 371-372) à l'an 566 de l'hégire, la conquête par Kilidj-Arslan, de toutes leurs possessions.

[4] Denys, d'abord appelé Jacques, fils de Sa-

En l'année 1493 de l'ère syrienne et 613 de l'ère arménienne, **Manil** (Manuel) empereur des Grecs envoya au seigneur Nersès catholicos (des Arméniens) [2] et à moi Michel, une première fois, un certain Chrisdaphor (Christophe), et deux autres fois le philosophe (Théorien) pour nous proposer de nous réunir dans une commune union de foi, d'amour et de religion [3].

---

liba ܒܪ ܨܠܝܒܝ, naquit à Mélitène ; il fut ordonné évêque de Marach par le patriarche Athanase VIII, et prit le nom de Denys (Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 362) ; de là il passa à l'évêché de Maboug, puis à celui d'Amid, poste que lui confia le patriarche Michel, notre chroniqueur (Assemani, *loc. cit.*, pg. 362). Il mourut en novembre 1483 des Grecs, et fut enterré à Amid (Assemani, *loc. cit.*, pg. 365).

[1] Denys composa : 1° des commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testaments ; 2° un exposé des Evangiles ; 3° un livre de Théologie, 4° un livre contre les hérétiques ; 5° un sermon d'intronisation sur le patriarche Michel ; 6° des Canons ; 7° une Liturgie ; 8° des prières ; 9° une exposition de la Messe ; 10° un livre sur la Providence ; etc. (Cf. Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 157 et suiv.). Il existe un catalogue des différents écrits de Denys, dans un manuscrit syriaque (N.° 32, f.° 180) dont Assemani a donné le texte dans le 2e volume de sa *Bibl. Or.*, (pg. 210 et 211).

[2] S.t Nersès Schnorhali (le Gracieux), aussi appelé Glaïétzi (de Romgla), catholicos des Arméniens, naquit au commencement du XIIe siècle, et succéda à son frère Grégoire Bahlavouni, sur le trône patriarcal en 1166. Il était à la fois poëte, théologien et philologue. Ses œuvres ont été publiées à Venise, 1830, 1832, à Paris, 1826, à Constantinople 1824, et traduites en latin par l'abbé Cappelletti, (Venise, S.t Lazare, 1833).

[3] Ce fut à partir des premières années de la seconde moitié du XIIe siècle, que les Grecs commencèrent à montrer une certaine déférence pour l'église d'Arménie. Professant les mêmes doctrines et ayant adopté les règles du concile de Chalcédoine, les Grecs et les Arméniens avaient, quant à la religion, des points de contact très-marqués. Une heureuse circonstance sembla devoir amener la réunion des deux églises. Alexis, gendre de Manuel Comnène, voyageant en Arménie, y connut S.t Nersès, alors qu'il n'était pas encore parvenu au patriarcat, et ils eurent ensemble des conférences sur la question des deux natures de J. C., seule différence qui séparait les croyances des deux communions. Nersès rédigea à ce sujet un exposé que Manuel lut et qui engagea l'empereur à envoyer Théorien en Arménie pour tenter une réconciliation entre les deux églises. Théorien tomba d'accord avec Nersès sur les points en litige ; mais pour les autres questions, il résolut de prendre l'avis du patriarche et de l'empereur. A son retour à Constantinople, Théorien vit Manuel et après plusieurs conférences, il fut convenu que Théorien porterait en Arménie les propositions de l'église grecque, à savoir d'anathématiser Euthychès, Sévère et Dioscore, de reconnaître le quatrième concile œcuménique, de chanter le *trisagion* au nom de trois personnes composant la divinité, etc. Nersès invita les évêques, pour leur faire part des propositions de l'empereur ; mais avant leur réunion il mourut en 1173, laissant les choses en suspens. Son successeur Grégoire IV, promit à Manuel de reprendre la question ; dans cette vue, il convoqua à Romgla un concile en 1179, où assistèrent les patriarches de Syrie et d'Aghouanie. S.t Nersès de Lampron opina pour la réunion des deux églises et le concile avait voté cette décision. Ce-

Le seigneur Nersès m'informa par une lettre que « l'on réclamait de nous de dire deux natures en Christ, d'honorer le quatrième concile (de Chalcédoine), de fêter la naissance du Christ au 25 de décembre et de célébrer la messe avec du pain fait avec du levain, et avec de l'eau, enfin de retrancher du *Trisagion: Toi qui es crucifié*. A cette condition, on nous promit de nous faire beaucoup de bien. Quelle réponse devons-nous leur faire ? » Je lui répondis : « Sauf les deux natures, le 4ᵉ concile et le : *toi qui es crucifié*, tout ce qu'ils demandaient, constituait notre croyance. Pourtant si tu acceptes actuellement des modifications plus ou moins importantes dans les limites posées par la foi de tes pères, tu montreras par là qu'ils ne possédaient pas la foi tout entière et que c'est à présent que [ton église] arrive [à cette connaissance]. Nous ne devons pas à la onzième heure accomplie et au moment de recevoir une récompense [1], changer notre foi par un acte d'adulation. En outre, nous voyons que tu es parfaitement établi sur les bases apostoliques. Quant au reste, tu le connais. » Il fit partir l'un de nos disciples [2] versé dans les sciences profanes pour tenir tête de notre part à Théorien, d'autant plus qu'eux (les Arméniens) n'avaient point de gens habiles dans les sciences philosophiques. Lorsque notre disciple se présenta au catholicos, celui-ci lui donna l'ordre de discourir sur les [deux] natures [de J. C.]. Notre disciple demanda à Théorien : « En combien de parties la nature se divise-t-elle ? » Théorien répondit : « En deux qui sont la personnalité et l'impersonnalité. » Le syrien reprit : « Les deux natures que vous voulez nous imposer sont-elles personnelles ou impersonnelles ? » Le grec embarrassé garda un long silence n'osant répondre et se sentant pris dans un piége sans issue. Cependant il ajouta : « Qu'avons-nous de commun avec les sciences philosophiques ? Laissons cela de côté. » Le catholicos [des Arméniens] réprimanda Théorien en disant : « Comment devons-nous te traiter, toi qui te donnes comme un lutteur [redoutable], puisque tu éludes le terrain des Saintes Ecritures en t'éloignant de la

---

pendant les messagers porteurs de cette nouvelle ne purent arriver à Constantinople, et la paix et l'union qui devaient suivre ne furent pas ratifiées, par suite de la mort de Manuel. Cette circonstance, ajoutée à la venue des croisés qui traversaient l'Asie Mineure pour aller en Syrie, empêcha la réunion des deux églises, qui sont encore à présent séparées. (Cf. *Hist. de l'Église Arménienne,* Paris, 1857. — Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 364 et suiv.).

[1] *Evang. Matth.*, XX.

[2] L'envoyé de Michel était Théodore le moine, surnommé Bar Veheboun (Assemani, *Bibl. Or.*, T. II, pg. 364). Ce fut lui qui plus tard se mit à la tête d'une intrigue contre le patriarche Michel, et se fit nommer patriarche, sous le nom de Jean, en 1180 (Assemani, *op. cit.*, pg. 214 et suiv.). Déposé dans un concile réuni par Michel au couvent de Barsoma, le faux patriarche fut envoyé dans un monastère, d'où il s'échappa pour aller à Damas, puis à Jérusalem. Il essaya de se faire nommer primat des Jacobites de Mardin, mais sans succès ; alors il vint à Romgla, où il se fit reconnaître, avec l'appui du prince et du patriarche arméniens, comme patriarche des Syriens jacobites de Cilicie. Il mourut en 1192. Il avait composé plusieurs ouvrages religieux (Assemani, *op. cit.*, pg. 216).

question? Quant à ce que tu avances, c'est du charlatanisme et nous ne l'admettrons jamais. »

Ainsi se terminèrent ces longues conférences à la confusion de ce prétendu philosophe. Mais comme l'empereur Manuel avait demandé l'exposé de la foi des Syriens, je le rédigeai et lui envoyai. Après je reçus de lui une lettre par laquelle, tout en m'exprimant sa satisfaction, il me priait de me rendre auprès de lui pour nous voir et disserter. Je déclinai cette invitation, mais je lui répondis que « nous professions et nous glorifiions en Christ une nature, une volonté, une opération, indivisibles dans tous les actes de sa vie. Si quelqu'un est disposé à faire paix et amitié avec nous pour cette doctrine, nous y sommes prêts plus que tout autre; si au contraire quelqu'un est disposé à nous persécuter pour elle, nous persisterons jusqu'à la mort dans notre croyance qui nous a été transmise par nos pères. Nous continuerons à demeurer inébranlables sur le fondement des apôtres et des prophètes, et jaloux du sort de nos ancêtres, nous tendrons notre cou pour souffrir comme eux le martyre. »

Je n'ai pas su ce que le seigneur Nersès répondit (à l'empereur); mais comme c'était un homme versé dans les Saintes Ecritures, un personnage honnête et laborieux, il aura répondu selon les doctrines canoniques de l'Écriture. De plus je suis sûr et je crois que la Providence divine que nous glorifions, arrêta les efforts que fit l'empereur contre nous, car il fut attaqué par les Turks. Dans cet intervalle, le catholicos Nersès fut enlevé par la mort. Quant à la base de notre foi, fortifiée par la prière, le sang et les larmes de nos pères, elle demeura inébranlable contre les tempêtes et contre les portes de l'enfer.

En ce temps-là, le roi de Jérusalem [Amaury] demanda du secours à l'empereur grec son beau-père, pour envahir l'Égypte. Ce dernier lui envoya des troupes par mer; mais à peine débarquées en Egypte, elles démasquèrent leur antique mauvaise foi, en cherchant à trahir le roi de Jérusalem et à s'emparer du pays. Mais le roi fut prévenu à temps; il put recueillir en monnaie d'or le tribut arriéré, et les Égyptiens lui donnèrent des assurances pour celui à venir, en lui remettant des otages. Les Musulmans agirent de la sorte parce que Youssouf n'était pas encore en état de faire la guerre au roi de Jérusalem. Celui-ci se retira alors en abandonnant les troupes grecques qui, n'osant plus séjourner en Égypte, s'embarquèrent pour retourner chez elles. Cependant cette armée, surprise par l'hiver perdit beaucoup de monde en mer[1].

---

[1] Les chroniqueurs byzantins racontent, avec de longs détails, l'expédition que l'empereur Manuel fit de concert avec le roi Amaury en Égypte, en 1170. Le chef de l'expédition était Andronic Contostéphane (Nicétas, liv. V. — Cinname, liv. VI). Les chroniqueurs occidentaux font aussi mention de cette campagne (Guillaume de Tyr, XX, 14 et suiv. —

La même année, un terrible tremblement de terre se fit sentir le 29 juin[1], au moment où l'on célébrait la messe de la fête des Saints Apôtres Pierre et Paul. La terre trembla dans ses fondements jusqu'à la neuvième heure, et il semblait que le sol s'élevait et s'abaissait tout à coup. Nous nous trouvions dans ce moment au couvent dédié à Mar Hanan[2], et nous défendîmes à qui que ce soit de sortir de l'église, jusqu'à ce que la colère de Dieu se soit apaisée. A vrai dire, nous n'osions pas voir la fin du fléau, car en interprétant les signes de ce courroux [céleste], nous nous disions que la fin du monde approchait. Cependant, lorsque le Seigneur se fut souvenu de sa bonté créatrice, lorsque la nature eut repris son calme habituel et que nous nous fûmes regardés, tous les yeux étaient mouillés de larmes et toutes les bouches s'empressèrent de bénir et de louer Dieu. Nous apprîmes que les murailles d'Alep avaient été renversées avec tous ses édifices, à l'exception d'une seule église. Le sol entrouvert vomit de l'eau noire qui inonda la ville et noya des milliers de personnes. Ce fut un terrible effet de la justice divine, car on y vendait dans les marchés les chrétiens comme les bestiaux; le sang des fidèles était répandu comme de l'eau, tant leurs massacres étaient fréquents, comme s'il se fût agi de leur arracher des trésors. Le Seigneur vengea ainsi les chrétiens de leurs adversaires dans une égale mesure, quoique d'une manière incomplète, mais comme un gage du feu inextinguible qui leur est réservé, car ils n'ont pas encore subi la punition de leurs crimes abominables dans lesquels ils persistent, ni celle qui fut réservée aux géants engloutis par les eaux du déluge, crimes si communs chez eux que nombre de gens incrédules doutent encore de la justice de Dieu. A Antioche, [l'église de] Saint Pierre fut renversée, ainsi que celle des Grecs qui écrasa les officiants avec beaucoup de fidèles. Le prince et toute la ville, ayant endossé des cilices, allèrent se prosterner devant leur patriarche, le suppliant de rentrer dans la cité, car ils étaient convaincus que c'était à ses anathèmes qu'était due cette calamité. Celui-ci leur répondit: « Expulsez donc avec ignominie le patriarche grec. » Ils obéirent à cet ordre, mais ils trouvèrent ce dernier mortellement atteint par une pierre qui l'avait frappé lors de la chute de l'église. Aussitôt, ils allèrent infor-

---

Jacques de Vitry, liv. I), qui avait pour but de s'emparer de Damiette. Les alliés, malgré des prodiges de valeur, ne purent prendre la ville, et l'armeé d'Amaury rentra en Syrie, tandis que la flotte grecque qui essuya une effroyable tempête, sombra en retournant à Constantinople. Les alliés se rejetèrent l'un sur l'autre, le mauvais succès de l'expédition qui échoua surtout à cause de la mésintelligence qui se mit entre les deux chefs de l'expédition.

[1] Cf. Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 370-371) qui raconte cet événement, d'après le texte de Michel qu'il invoque en cet endroit. Il fixe le moment du tremblement de terre au lundi 29 juin 1481 des Grecs (1170 de N. E.), qui correspond au 12^{e} jour du 10^{e} mois de l'an 565 de l'hégire.

[2] Le monastère de S.^{t} Anania, ܥܘܡܪ ܚܢܢܝܐ, (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 363 du texte).

mer le patriarche des Franks que le patriarche grec était à l'agonie. Celui-là leur enjoignit néanmoins de le charger sur une litière et de le jeter hors de la ville, ce qui fut exécuté. Cet homme mourut ainsi misérablement. Alors le patriarche des Franks de Hérim, rentra à Antioche et la ville fut consolée. On entreprit aussitôt d'en relever les ruines. Quoique cet étrange tremblement de terre ait causé partout des ravages, aux châteaux, aux villes et aux églises, la miséricorde du Christ protégea toutefois Antioche et surtout les sanctuaires des orthodoxes[1], non à cause de nos bonnes œuvres, mais uniquement pour avoir conservé la tradition de nos pères.

En l'année 1494 de l'ère syrienne[2] et 614 des Arméniens, mourut Khoutpatin (Kothb-Eddin) Atabek de Mossoul et de toute la Syrie; et Nour-Eddin son frère s'empara de Nisibe et de Sendjar[3]. Sa mort plongea dans une profonde tristesse les fakirs, car il ne buvait jamais de vin, il ne manquait point de dire les prières ordonnées, et il était considéré comme un prophète.

En ce temps-là mourut le khalife Mesdenéjed (Mostandjed) qui fut remplacé par Mesetin (Mosthadi) son fils[4]. Nour-Eddin lui écrivit par un ambassadeur, en ces termes: «Le décret de Mahomet d'après lequel Dieu a permis pendant 500 ans la présence des chrétiens, vient d'expirer et je désire te voir pour m'entendre avec toi sur les moyens de les exterminer.» La protection divine suggéra à Mosatin (Mosthadi) la pensée que Nour-Eddin voulait se rendre chez lui dans un but perfide, pour l'assassiner et le dépouiller du khalifat, comme il l'avait fait précédemment au moyen de Schérakau (Schirkou) de celui de l'Égypte; convaincu de cette idée, il fit à Nour-Eddin des menaces et de violentes réprimandes, et donna l'ordre de se mettre en opposition avec lui, en faisant bâtir des églises et des couvents dans toute l'étendue de son empire et en enseignant la foi chrétienne en liberté, car Nour-Eddin n'autorisait plus la construction de nouvelles églises et de couvents. En outre le khalife manda près de lui Ozir (le vizir (?))[5] conseiller de Nour-Eddin, qu'il fit mettre à mort.

---

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 371) nomme les sanctuaires des Jacobites qui furent épargnés par le fléau; c'étaient, l'Église de la Mère de Dieu, celle de S.t Georges, et celle de Barsoma. Il ajoute aussi que la petite église de Gabala et celle de Laodicée restèrent aussi debout.

[2] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 372) donne la date 1483 des Grecs (1172 de notre ère) et celle de l'hégire 566.

[3] Kothb-Eddin Maudoud Abdoul Moulouk, fils de Zengui, mourut dans le mois de Schewal 565 de l'hégire (1170 de l'ère chr.), à l'âge de 40 ans; il avait régné 21 ans et demi.

[4] Mostandjed Billah Aboul Modhaffer Yousouf, fils de Moktafi, mourut le 2 de Rebi el aoual 566 de l'hégire (1170 de l'ère chrétienne après 24 ans de règne. Mosthadi Abou Mohammed el Hassan lui succéda et mourut le 2 de Dzoulkadé 575 de l'hégire (1180 de l'ère chr.), à l'âge de 37 ans, après 9 ans de règne.

[5] Le mot *ոզիր* n'est pas un nom propre, comme le texte de Michel le donnerait à supposer; c'est, je crois, tout simplement la transcription du mot *vézir* ou *vizir*, qui, on le sait,

Nour-Eddin vint alors mettre le siége devant Mossoul où se trouvaient sept de ses neveux, auxquels il promit par serment une sécurité complète, s'ils le recevaient en ami dans la ville. C'est ainsi qu'il se rendit maître de la citadelle d'où il enleva tous les trésors et où il plaça une garnison chargée de la garder en son nom[1]. Il s'empara également de toutes les forteresses; mais il partagea le pays entre ses neveux, après quoi il rentra dans ses états. Il augmenta ensuite les charges qui pesaient sur les chrétiens, leur enjoignit d'avoir à se couper les cheveux, et ordonna aux juifs de porter sur leurs turbans et sur l'épaule droite une pièce d'étoffe rouge, pour qu'on pût les reconnaître.

A cette même époque, Emri (Amaury), roi de Jérusalem, se rendit à Constantinople et revint avec d'immenses trésors[2].

Khlidjaslan (Kilidj-Arslan) vint assiéger Mélitène, mais il ne put s'en emparer; toutefois, il revint traînant à sa suite 12,000 captifs[3]. Nour-Eddin, accompagné d'Ismaël de la maison de Danischmend, de Schahin-Schah frère de Kilidj-Arslan et de beaucoup d'autres émirs, conquit Césarée, dont le sultan s'était refusé d'aller à leur rencontre. Ils lui firent dire de donner la moitié de ses états à son frère. Cinq des fils de Schahin-Schah se trouvaient avec lui; il en prit un et l'ayant fait rôtir, il l'envoya à son père en lui disant: « Si tu ne t'éloignes pas d'ici, tu recevras tes autres enfants de la même manière. » Ce spectacle arracha des larmes aux assistants, et leur inspira une terreur si grande qu'ils quittèrent le pays[4].

Cette même année[5], dans le mois [de l'exaltation] de la croix (septembre), il tomba une neige tellement épaisse que personne ne se souvenait d'avoir entendu pareille chose par tradition, ni de l'avoir lue dans les livres. On mesura son épaisseur et on trouva que chez nous, elle était de 27 palmes. Dans l'Inde, où l'on ne voit jamais de neige, il en tomba une couche de 14 palmes. Les animaux sauvages, les reptiles et les oiseaux moururent. Les eaux gelèrent à une si grande profondeur que les poissons périrent. Les animaux domestiques moururent également du manque de pâture, et les graines de toutes les plantes furent brûlées.

L'année suivante, une famine épouvantable se déclara, et les notables de

---

a chez les Orientaux, la signification de « ministre. »

[1] Nour-Eddin entra à Mossoul le 13 de Djoumadi-el-aoual 566 de l'hégire (1170 de l'ère chr.).

[2] Guillaume de Tyr (liv. XX, ch. 26) dit qu'Amaury séjourna pendant trois mois à Constantinople, en emportant la promesse de Manuel de lui fournir des secours contre les Musulmans.

[3] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 371.

[4] Aboulpharadj prétend que Nour-Eddin était allié avec le seigneur de Mardin, les Arméniens de la Cilicie, et Ismaïl de la race de Danischmend, seigneur de Sébaste.

[5] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 375) donne l'année 1484 des Grecs, qui correspond à l'an 1173 de notre ère.

la Cappadoce tuèrent l'émir musulman de Sébaste, qui était de la maison de Danischmend[1], pour s'emparer de ses magasins de blé et ne pas mourir de faim. Cette action abominable resta inconnue durant trois mois à cause de l'hiver; mais lorsque toutes les populations voisines eurent appris ce qui s'était passé, elles manifestèrent leur indignation. Quelques personnes du pays envoyèrent alors chercher à Damas, Danoun (Dsoulnoun), émir de Césarée, que le sultan avait expulsé avec sa famille, et le mirent en possession de Sébaste[2].

A ce moment, Nour-Eddin tomba malade. Les émirs et les grands désespérant de sa vie, se firent mutuellement la guerre; mais Nour-Eddin ayant recouvré le santé, comme un ressuscité d'entre les morts, la terreur qu'il inspirait se répandit de nouveau dans le monde. Danoun (Dsoulnoun) implora sa protection pour échapper aux mains du sultan, et Nour-Eddin ayant réuni des troupes, se rendit à Sébaste où il rétablit Danoun (Dsoulnoun), en menaçant le sultan de sa colère s'il osait lui faire la guerre. En revenant, il s'empara de Behesni, de Kessoun et de Marach. A cette nouvelle, le sultan alla à sa rencontre et Nour-Eddin s'avança de son côté. Tous les deux prirent position sur les rives opposées du Dchahan (Djihoun-Tschaï), chacun redoutant son adversaire. La famine ne tarda pas à se déclarer dans leurs camps et à y faire des ravages. De part et d'autre des ouvertures furent entamées; la paix fut conclue et les deux rivaux se retirèrent dans leurs états respectifs. Le sultan consentit à ce que Danoun (Dsoulnoun) restât sous la dépendance de Nour-Eddin[3].

Je vais parler d'une secte qui a pris naissance de nos jours. Trois ecclésiastiques, dont deux prêtres, Ousig (Hésychius (?)) et Georges supérieurs de couvents, et le troisième appelé Garabed (Précurseur) simple prêtre de village, allèrent trouver le catholicos Nersès avant sa mort, qui les réprimanda sévèrement à cause de leur mauvaise réputation. Accablés de tristesse et couverts de honte, ils se rendirent à Édesse et commencèrent à médire de lui, en disant qu'il professait l'hérésie de Simon le magicien et qu'il faisait des ordinations à prix d'argent. Ayant embrassé eux-mêmes [les doctrines] du concile de Chalcédoine, ils entraînèrent dans leur erreur 400 familles d'Édesse; mais les habitants leur appliquèrent par mépris l'épithète de *Ousiguiens*. Le catholicos engagea le gouverneur de cette ville à les expulser, ce qui fut exécuté. Alors ils vinrent à Alep et munis d'un permis de Nour-Eddin, ils rentrèrent à Édesse. Je les fis venir en ma présence et après leur avoir adressé des reproches, je les engageai à revenir à leur croyance primitive et les renvoyai, accompagnés de notables attachés à ma personne, au catholicos. Avant qu'ils fussent arrivés, le saint patriarche Nersès était mort en Christ, le jeudi 8 du mois de la Mère de Dieu (août) de l'an 620 de l'ère arménienne, l'an 1500 de l'ère syrienne[1]. Cependant l'impie Ousig se rendit à Antioche et se fit rebaptiser par les Grecs.

---

[1] L'émir de Sébaste était, dit Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 375-376), Ismaïl fils de Danischmend. Il mourut avec sa femme, sœur du sultan Kilidj-Arslan et cinquante personnes de sa suite, dans le massacre dont parle notre chroniqueur.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 376.

[3] L'histoire de la guerre que se firent Nour-Eddin et Kilidj-Arslan, sultan de Konieh, au sujet de Dsoulnoun, est racontée avec les mêmes détails par Ibn Alathir, Aboulféda et Boha Eddin, à l'année 1173. Seulement les Arabes donnent des renseignements beaucoup plus circonstanciés, que ceux que Michel nous a transmis, sur le traité de paix qui fut signé entre eux à la suite de cette campagne. Selon leur dire, Nour-Eddin avant d'apposer son cachet sur le traité, aurait exigé trois conditions: 1.° Que Kilidj-Arslan lui envoyât une profession de foi musulmane orthodoxe; 2.° qu'il lui donnât des troupes pour attaquer les Franks de Syrie, dont les allures belliqueuses l'inquiétaient; 3.° enfin que Kilidj-Arslan donnât en mariage sa fille à Séif-Eddin Gazi son propre neveu. Ces conditions ayant été acceptées, le traité fut signé (Cf. De Guignes, *Hist. des Huns*, T. II, 2ᵉ partie, pg. 218).

Le patriarche Nersès avait deux neveux Grégoire et Grigoris, tous deux évêques. Le seigneur Grégoire l'aîné, ne se trouvant pas auprès de Nersès au moment de sa mort, le seigneur Grigoris qui s'appelait *Abirad*[2] fut proclamé catholicos, mais il ne reçut pas la consécration. Peu de temps après, le seigneur Grégoire, l'aîné, étant arrivé et ayant appris ce qui s'était passé, vint trouver Mleh son beau-frère qui le conduisit auprès de Nour-Eddin. Par ordre de ce prince, Grégoire fut sacré catholicos à Romgla. Le jour de cette cérémonie, il invita auprès de lui deux de nos évêques, Grigoris de Kessoun et Vasil (Basile) de Raban, et les combla d'honneurs. Après sa consécration, il nous députa ses principaux dignitaires, suivant l'ancienne coutume des Arméniens et des Syriens. D'après cette tradition, le nouveau patriarche des Syriens orthodoxes est tenu d'envoyer sa profession de foi et un pacte d'union au catholicos des Arméniens, et celui-ci doit faire de même à son tour. Je fus ravi de la nomination de Grégoire, car c'était un homme pieux et instruit. Aussi lui envoyai-je mon pacte d'union; pourtant je ne manquai pas de lui adresser quelques légers reproches à propos de la contestation survenue entre lui et ses parents pour un motif de grâces spirituelles, en lui faisant observer qu'il aurait dû s'incliner devant celui qui avait été élu avant lui. En lui souhaitant la miséricorde du Seigneur, je le conjurai de faire disparaître du sein de sa nation qui était irréprochable et pure, le vice de la perception d'argent en matière d'ordination, afin de ne plus donner prise à la calomnie de Ousig qui accusait de simonie le catholicos. J'en ai reçu par écrit l'assurance. Je l'ai en outre supplié d'entourer d'égards son parent qui avait été élu catholicos avant lui, en lui représentant que les Arméniens étant nombreux et répandus, méritent d'avoir des patriarches, selon le nombre des Evangélistes. Il accueillit aussi cette prière et envoya son parent à Lampron, en lui confiant le diocèse de Tarse auquel il ajouta le district de Cappadoce. Cet évêque s'appelait *Abirad* et monta après lui sur le siége pontifical.

---

[1] Les deux dates données ici comme étant celles de la mort de S.t Nersès IV Schnorhali, sont également fausses. L'année 620 de l'ère arménienne correspond à l'an 1171, et les deux premiers mois de l'an 1172 de notre ère et l'année 1500 des Grecs à l'an 1189. Cet écart dans les deux dates n'est qu'une erreur de copiste, car nous savons par les témoignages des Arméniens que S.t Nersès mourut en 1173. Son successeur fut son frère Grégoire IV, surnommé *Dégha* ou l'Enfant.

[2] Grégoire VI était fils de Schahan, frère de Nersès Schnorhali, et occupa le siége de 1195 jusqu'en 1203. Ce fut Léon II, roi d'Arménie, qui s'étant emparé de Romgla, fit consacrer Grégoire VI, en remplacement de son cousin (Grégoire V, dit *Cahavèje*). Assemani qui nous transmet ce détail (*Bibl. Or.*, T. II, pg. 368-369) donne à Grégoire VI le nom de *Baïdaros*, qui est l'altération de l'épithète arménienne Ապիրատ.

La même année, Nour-Eddin rassembla auprès de lui une armée qu'il avait recrutée dans tous les pays, c'est-à-dire en Yémèn, en Egypte, en Assyrie, en Arménie et en Cappadoce, afin de détruire le royaume de Jérusalem et le sultanat de Kilidj-Arslan[1]. Ce prince, enflé d'orgueil, restait assis et gardait un long silence, se livrant à la lecture et aux prières. Il avait prohibé dans ses camps l'usage du vin, et ses soldats ne faisaient entendre nulle part les instruments de musique, les chants et le bruit des danses. Pour prix d'une aussi complète austérité, il espérait entrer en communication avec un ange, car il était trompé par des Fakirs et des Scheik qui lui faisaient croire que tantôt il montait au ciel, et tantôt qu'un ange de Dieu, debout et près de lui, l'entretenait. Il ajoutait foi à tous ces mensonges. Au moment où rempli d'orgueil, il attendait à Damas la venue de ses troupes innombrables, accourues de tous les côtés, il fut frappé par la main du Seigneur et mourut après un règne de 29 ans[2]. Aussitôt ses troupes se dispersèrent et rentrèrent dans leur pays. Mélik Saleh (Malek-Saleh) son fils lui succéda[3]. Cependant le roi de Jérusalem, après avoir pillé la province de Damas, vint assiéger cette ville. Les habitants promirent de lui payer tribut, s'il consentait à se retirer; mais il comptait emporter la ville d'assaut et il y fut parvenu sans les forfaits des chrétiens. Atteint d'une maladie mortelle, il accepta l'or que lui offraient les habitants et revint à Akka (S.t Jean d'Acre-Ptolémaïs) où il mourut après un règne de 12 ans; 40 jours seulement s'étaient écoulés depuis la mort de Nour-Eddin[1]. Son trépas fut un sujet de douleurs pour tous les chrétiens. Baudoin [IV], son fils, lui succéda à l'âge de 17 ans[2].

---

[1] En 1174, Nour-Eddin se proposait d'envahir l'Égypte, pour punir Saladin qui paraissait s'occuper de préférence de ses propres intérêts, que de ceux de l'islamisme, et afin de le remplacer par un autre prince. C'est ce que racontent au surplus Ibn Alathir et Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 376 et suiv.).

[2] Nour-Eddin mourut à Damas à l'âge de 58 ans lunaires (l'année lunaire en usage chez les musulmans, a 11 jours de moins que l'année solaire), en 569 de l'hégire, le 11 de Schewel (Ibn Alathir, cité par M. Reinaud, dans les *Extr. des Hist. arab. des Croisades*, § 31), au mois de mai selon Guillaume de Tyr, au mois Ijar 1485 des Grecs (1174 selon Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 379). Les historiens arabes, et notamment Aboulféda, font de Nour-Eddin le plus pompeux éloge. Cet historien dit qu'un livre ne suffirait pas pour célébrer les vertus de ce prince.

[3] Malek Saleh Ismaël succéda à Nour-Eddin, à l'âge de 11 ans, sous la tutelle de l'émir Schems-Eddin Mohammed, surnommé Ibn el-Mokaddam. Malek Saleh mourut en 1181.

Kilidj-Arslan, instruit de la mort de Nour-Eddin, vint assiéger Sébaste dont il se rendit maître. Il s'empara aussi de Comana et de Néocésarée, et extermina la famille de Danischmend qui avait duré 122 ans et avait fourni successivement six princes[3]. Cependant Seif-Eddin, frère de Nour-Eddin, sortit de Mossoul et s'empara de Nisibe, de Ragha et de Harran[4]. Il soumit Mélik-Saleh son neveu, et abrogea la loi établie par son frère en vertu de laquelle il avait interdit aux Turks et aux Arabes l'usage de vin, par un anathème inscrit dans toutes les mosquées. Il ordonna d'en effacer les inscriptions et de boire publiquement du vin, même dans les mosquées, si on le voulait[5]. Cependant Yousouf, autrement appelé Saladin, maître de l'Égypte, régna de son côté sur l'Arabie intérieure et sur une partie de la Nubie[6].

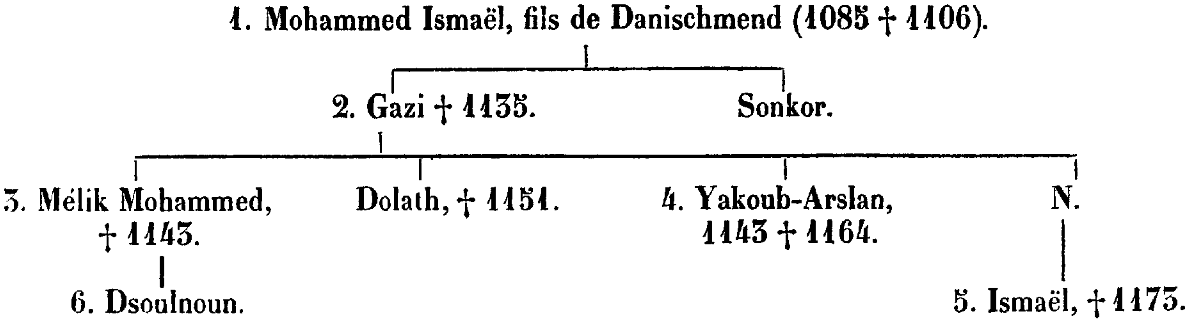
En ce temps-là, les princes arméniens opprimés par l'émir de Moupharghin (Miaférékin) cédèrent à Schah-Armen, émir de Khelath, les forteresses qu'ils possédaient dans la province de Sassoun[7]. En même temps, Mleh prince de la Cilicie fut mis à mort par les grands du pays, et comme le fils de Thoros [II] était mort à Romgla, ils conduisirent à Tarse, Roupèn [III] fils de Stéphané (Étienne) qu'ils investirent de la principauté. Celui-ci fit mettre à mort les assassins de son oncle, car on lui rapporta qu'après l'avoir assassiné, ils avaient jeté aux chiens son cadavre, crime qui alluma son courroux[8].

---

[1] Amaury mourut en 1173.

[2] Baudoin IV, surnommé le Lépreux, monta sur le trône de Jérusalem en 1173. Il mourut en 1185.

[3] Voici le tableau généalogique de Danischmendides:


1. Mohammed Ismaël, fils de Danischmend (1085 † 1106).
2. Gazi † 1135.
Sonkor.
3. Mélik Mohammed, † 1143.
Dolath, † 1151.
4. Yakoub-Arslan, 1143 † 1164.
N.
6. Dsoulnoun.
5. Ismaël, † 1175.

[4] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 380) dit que Seïf-Eddin Gazi, seigneur de Mossoul, ayant appris la mort de son frère Nour-Eddin, témoigna une grande joie. Il rassembla des troupes considérables, envahit la Mésopotamie, s'empara d'Édesse, de Harran et d'autres localités.

[5] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 380.

[6] Idem, pg. 380-381.

[7] Schah Armen Sokman, fils d'Ibrahim, fils de Sokman el Kothbi, monta sur le trône en 1127, sous la tutelle de Anianidj-Khatoun, sa mère; et fut tué en 1184.

[8] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 384. — Roupèn II, fils de Thoros II, mourut à Romgla en 1169, et Mleh qui s'était emparé des états de son neveu, s'en déclara le maître absolu la même année. Ses cruautés ayant provoqué une conspiration parmi les barons, Mleh fut assassiné à Sis en 624 de l'ère arménienne

A cette époque, Saladin quitta l'Égypte pour aller prendre possession de Damas, d'où il se rendit à Alep. A cette nouvelle, Malek-Saleh fut saisi d'effroi. Saladin envoya des messagers pour lui dire qu'il était son serviteur et qu'il accourait au secours de son maître pour résister à ses ennemis. Mais Malek-Saleh qui se méfiait de Saladin, lui refusa l'entrée de la ville, de sorte qu'il dût quitter le territoire d'Alep, et il alla s'emparer de vive force de Hems et de Hama. Il se rendit de là à Damas, et ayant tiré de leurs prisons les captifs franks, il les vendit [aux chrétiens] pour une faible rançon. Il conclut ainsi la paix avec les Franks; puis ayant fait venir de l'Égypte beaucoup d'or, il réunit une armée considérable. Seif-Eddin, plein de dédain et de jactance, marcha à sa rencontre. Il disait de Saladin, que c'était un chien enragé qui aboyait contre son maître, et il faisait des marches forcées afin que son ennemi ne lui échappât point. Saladin lui fit dire à plusieurs reprises de ne pas s'avancer contre lui, de ne pas lui faire la guerre, parcequ'ils appartenaient à la même nation et qu'ils professaient la même religion. Seif-Eddin n'écoutant pas ces avis, vint livrer bataille à Saladin. Celui-ci riposta et le combat s'engagea. L'armée de Séif-Eddin fut battue; elle perdit aussi beaucoup de monde sans que la main des ennemis eût frappé, et le reste prit la fuite. Témoin de la défaite de Seif-Eddin, Saladin se jeta plein de colère dans la mêlée, arrêta le carnage que faisaient ses soldats, les ramena avec autorité dans leur camp en disant: « C'est assez de sang versé; arrêtez, si vous ne voulez pas vous attirer la colère de Dieu! » Saladin recueillit ensuite les survivants, leur distribua des vêtements, les laissa partir sans rançon et fit donner aux morts la sépulture [1].

Cette nouvelle terrifia tous les Musulmans et les Turks, et principalement Malek-Saleh. Saladin ayant tiré des prisons les captifs franks, les vendit à un très-bas prix; le comte de Tripoli fut rendu pour 80,000 tahégans, Josselin, fils de Josselin pour 50,000 et le prince [d'Antioche] Renaghd (Renaud) pour 120,000. Saladin demanda à Antioche des secours [2].

(1175 de notre ère). Les conjurés allèrent aussitôt chercher au château de Babaron, Roupèn III, fils aîné d'Étienne, qu'ils placèrent à la tête de la principauté. Ce jeune prince, à ce que nous apprend le connétable Sempad, dans sa Chronique (Cf. ma traduct., dans les *Mém. de l'Acad. de S.t Pétersb.*, VII^e *série*, T. IV, n^o 6, pg. 17 et suiv.) ayant promis de récompenser les assassins de Mleh, s'ils se présentaient devant lui, vit arriver deux hommes qui lui racontèrent tous les détails de leur crime. Roupèn les remercia, puis ayant ordonné qu'on leur attachât des pierres au cou, il les fit jeter dans le fleuve.

[1] Ces événements sont rapportés par les historiens arabes, qui en fixent la date à l'année 570 de l'hégire (1174 de l'ère chret.) et suivantes. Ibn-Alathir, Ibn-Aboutaï, et Aboulféda nous ont transmis à cet égard, des détails circonstanciés dont De Guignes (*Hist. des Huns*, T. II, P. II, pg. 222 et suiv.) et M. Reinaud (*Hist. arab. des Croisades*, pg. 174 et suiv.) ont donné d'excellents résumés.

[2] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 384) dit qu'en rendant la liberté à ces prisonniers, Saladin exigea d'eux le serment de lui fournir des

Seif-Eddin organisa une nouvelle armée de 60,000 cavaliers. Ayant intéressé à sa cause le seigneur de Mardin et de Harsenkef, il marcha de nouveau contre Saladin qui n'avait avec lui que 12,000 combattants. Ce dernier envoya dire à Seif-Eddin de ne pas marcher contre lui, de ne pas lui faire la guerre: « Tu sais ce que je suis, disait-il, et quel mal t'ai-je fait? je ne suis que ton serviteur. Si je suis vaincu par toi, je ne regarderai pas cette défaite comme une honte pour moi; mais si tu me forces à me défendre, si tu me fais des injustices et si tu es battu, ce sera pour toi une honte immense, toi, mon souverain, d'avoir été vaincu par ton serviteur. » Seif-Eddin ne goûta pas ce raisonnement et vint camper en face de lui. Saladin se mit sur la défensive et l'action s'engagea. Seif-Eddin de nouveau battu, prit la fuite. On lui présenta un chameau, à l'aide duquel il put à grand peine s'enfuir à Mossoul. Saladin alla prendre en suite Membedj, où il reçut les seigneurs de Thelbascher et d'Antab, puis il vint assiéger Azaz (Ezaz)[1]. Dans cet endroit, des Hachichi (Assassins)[2] l'attaquèrent et lui firent des blessures qui ne furent pas mortelles[3]. Saladin fit tuer ses agresseurs, et s'étant guéri peu de temps après, il envoya dans le pays des Hachichi (Assassins) des troupes qui emmenèrent des captifs et s'emparèrent de Azaz. Ensuite Saladin alla mettre le siége devant Alep, dont les habitants s'adressèrent à Antioche pour obtenir des secours. Renaghd (Renaud), celui-là même qui avait été vendu, se rendit à leur appel; il défit une partie des troupes ennemies et les mit en fuite. Saladin rentra alors en Égypte[4].

---

secours et des contingents de soldats à toute réquisition. — Nous devons ajouter, à propos du dernier membre de phrase de ce paragraphe de Michel, que le traducteur arménien a mal compris le passage de notre auteur qui faisait allusion, sans aucun doute, à ces charges que Saladin imposa aux captifs, auxquels il rendait la liberté.

[1] Azaz ou Ezaz fut attaquée le 3 de Dzoulkhadé 571 (1176), et prise le 14 du même mois, selon les récits d'Aboulféda et de Boha-Eddin; toutefois Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 384-385) dit que Saladin fut obligé de consacrer 40 jours, au siége de cette place.

[2] Les Assassins, ou mieux les *Hadchidchi*, étaient les sujets du Vieux de la Montagne. Ces sectaires étaient des fanatiques qui professaient pour leur maître un culte qui tenait de l'idolâtrie, et qui obéissaient aveuglément à ses ordres (Cf. D'Herbelot, *Bib. Or.*; voir ces mots).

[3] Abou-Schamé auteur de la compilation intitulée *Les deux jardins*, raconte ainsi la tentative d'assassinat dirigée par un Baténien contre Saladin: « Les premiers sectaires qui au siége d'Alep, essayèrent d'assassiner Saladin ayant été découverts et mis à mort, Sénan [le Vieux de la Montagne] en envoya d'autres. Saladin assiégeait alors le château d'Azaz ou d'Ezaz, près d'Alep. Un jour que Saladin était assis, et examinait les travaux du siége, un sectaire s'approcha de lui et le frappa à la joue d'un coup de poignard. L'assassin avait terrassé le prince, et allait l'achever, quand il fut tué par un émir; un second sectaire accourut et fut tué de même, ainsi qu'un troisième qui périt également. Le sultan se retira dans sa tente, couvert de sang, et ne se laissa plus approcher désormais si facilement. » (Cf. Reinaud, *Hist. arab. des Croisad.*, pg. 176, note I).

[4] Cette défaite de Saladin n'est pas mentionnée dans les autres écrivains; il est probable qu'il s'agit ici de la bataille de Ramla, gagnée par les Franks sur Saladin, en 1177.

En l'année 622 de l'ère arménienne, Nadjmadin (Nedjm-Eddin) seigneur de Mardin mourut et fut remplacé par son fils Khoudpatin (Kothb-Eddin)[1].

La même année, l'empereur grec fut attaqué par un sanglier; aussitôt le bruit de sa mort se répandit. Kilidj-Arslan envahit alors le territoire grec et pilla plusieurs provinces. Cependant l'empereur guérit de sa blessure. Deux des fils de Danischmend avaient cherché un refuge chez lui. L'empereur ayant rassemblé des troupes, les plaça sous leur commandement, et envoya par ses ambassadeurs réclamer à Kilidj-Arslan le patrimoine des fils de Danischmend qui se trouvait dans ses états. L'empereur suivait de près les messagers. Ayant surpris les Turks dans des lieux déserts, il les défit; cependant les Turks qui se trouvaient à Oudj, envahirent secrétement les provinces grecques du côté du nord et ils enlevèrent 100,000 enfants et femmes, après avoir massacré les troupes. L'empereur était à la recherche du sultan qui, évitant le combat, fuyait sans cesse devant lui. Il fit partir alors les fils de Danischmend avec 50,000 hommes pour assiéger Néocésarée. Le gouverneur turk de cette ville, usant de fourberie, écrivit aux assiégeants une lettre de la part des chrétiens [de la ville], disant: « Les Danischmendides mis à votre tête, ourdissent votre perte et n'attendent que le moment favorable pour vous livrer traîtreusement aux Turks. » Cette lettre lancée en dehors des murailles, ébranla la confiance de l'armée qui se débanda. Alors la garnison turke se mettant à la poursuite des Grecs, en massacra un grand nombre et parmi eux le fils de la sœur de l'empereur.

Cette nouvelle attrista vivement l'empereur qui, s'avançant vers Konieh, prit position dans un vallon resserré entre des collines escarpées. Les Turkomans de Ber (ou Bir) vinrent alors en grand nombre et cernèrent l'empereur durant sept jours; ils roulaient du sommet des ravins des quartiers de rochers, blessaient et tuaient avec leurs flèches, jour et nuit, les hommes et les bêtes; ils enlevaient leurs ravitaillements qui formaient 100,000 charges. L'armée grecque était dans la consternation. Alors l'empereur céda au sultan trois villes bâties par eux-mêmes, et le conjura de lui accorder la paix et de le tirer de la position difficile où il se trouvait. Le sultan ravi, lui dépêcha trois émirs avec de la cavalerie pour le dégager et l'escorter jusqu'à Constantinople. En effet les émirs chassèrent les Turkomans et se mirent en route; cependant ceux-ci les suivaient sur les flancs, insultaient le sultan qui leur arrachait l'ennemi épuisé et ses provisions faciles à enlever. En proférant ces insultes, ils attaquaient sans cesse les Grecs, leur enlevaient du butin, des armes et des bestiaux et tuaient bon nombre de chrétiens à coups de flèches et avec les pierres de leurs frondes.

---

[1] Nedjm-Eddin Albi, fils de Timourtasch, fils d'Ilgazi, monta sur le trône en 1152 ou 1153, et eut pour successeur son fils Kothb-Eddin El Gazi.

Les Grecs reprochaient aux émirs de les avoir laissé exterminer; mais ceux-ci pour se disculper, jurèrent que les Turkomans étaient des rebelles, des gens farouches et barbares et que personne ne peut les empêcher de se livrer à leurs déprédations. Ce fut de cette manière que les Turkomans expulsèrent de leur territoire les Grecs qui perdirent durant cette retraite 20,000 hommes. Manuel arriva dans sa capitale, épuisé et couvert de honte; ce même Manuel qui se vantait de triompher des peuples de la terre par une victoire éclatante et de l'église orthodoxe par des combats spirituels, échoua dans cette double guerre. A son retour, il envoya au sultan des sommes considérables pour racheter les captifs qui avaient survécu[1].

En ce temps-là, les chrétiens de Mélitène avaient à souffrir horriblement de la part de leur émir qui vivait plongé dans la débauche, tandis que la disette était générale. On prêchait dans l'église en disant: « O mes frères, notre misère est le résultat de nos péchés; car nous voyons s'accomplir parmi nous les accusations formulées par le prophète contre les Israélites qui se mêlèrent aux païens, adoptèrent leur vie et leurs coutumes et furent un sujet de scandale à cause de leur conduite. Eh bien! Nous sommes exterminés, anéantis, totalement repoussés et abandonnés par le Seigneur. Que chacun de nous renonce dès à présent à sa mauvaise conduite et implore la miséricorde de Dieu qui daignera jeter sur nous un regard de sa compassion accoutumée, nous délivrera de la mort et nous fera vivre. »

Le peuple entendit ces avertissements de l'église, revint au Seigneur par des prières et des jeûnes, par des larmes et des veilles de nuit et la colère de Dieu s'apaisa. Il toucha le cœur de l'émir qui, tourmenté par les remords de sa conscience, remit la ville [de Mélitène] au sultan et se retira à Kharpert. La ville étant ainsi soulagée, l'abondance reparut, les impôts diminuèrent et Dieu fut glorifié par des actions de grâces. La pénitence parut [douce parce qu'elle avait eu un effet manifeste sur l'esprit de cet homme farouche et bar-

---

[1] Cette guerre de Manuel Comnène contre Azz-Eddin Kilidj-Arslan II sultan de Konieh, est racontée un peu différemment par les écrivains byzantins et occidentaux. Selon Nicétas (VI, 1 et suiv.), Cinname (VI, 13, 13), Guillaume de Tyr (XXI, 12), Manuel se serait mis en campagne en 1176, et après s'être laissé imprudemment cerner avec son armée dans des endroits où sa troupe ne pouvait pas se déployer, il fut battu à Myriocéphales. Kilidj-Arslan qui aurait pu profiter habilement de sa victoire, offrit le premier la paix, à la condition que l'empereur détruirait les fortifications de Sublée et de Dorylée. L'empereur accepta ces conditions, sans toutefois les remplir complétement, car il laissa Dorylée debout. Kilidj-Arslan s'étant plaint à Manuel de l'inexécution du traité, l'empereur répondit qu'il n'était pas obligé de tenir une parole que la nécessité seule lui avait arrachée. Kilidj-Arslan envoya aussitôt une armée ravager les provinces de l'empire, dévasta les villes du littoral de la Méditerranée; mais son armée cherchant à traverser un gué du Méandre, fut arrêtée par l'armée grecque et mise en complète déroute, en 1177. — Cf. aussi Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 387-388.

bare qui, dévoré de remords, abandonna ses possessions pour s'expatrier. C'était le dernier rejeton de la famille de Danischmend[1].

En l'année 629 des Arméniens, Saladin sortit de l'Egypte à la tête de 33,000 cavaliers armés, outre les fantassins et les valets, et conduisant avec lui 52,000 bêtes de somme chargées d'armes. Etant entré dans la Palestine, Saladin fit prisonnier un frank, dans le sang duquel il se lava avant de faire ses prières; aussitôt après il ouvrit la campagne et commença à dévaster le pays. Baudoin [IV] roi de Jérusalem, apprenant cette invasion, réunit ses troupes qui, en comparaison du chiffre supérieur des infidèles, formaient un effectif peu considérable. Le roi se prosterna du côté de l'Orient en face de ses troupes et celles-ci l'imitèrent. Tous versèrent d'abondantes larmes et prièrent avec ardeur le Seigneur. Se levant ensuite, ils firent serment devant Dieu de ne jamais tourner le dos à l'ennemi et de mourir volontairement pour la Sainte Église. Puis les Franks se couvrirent de leurs armes, s'enveloppèrent de foi et s'avancèrent à la rencontre des infidèles. A la vue des troupes musulmanes qui étaient fort nombreuses et très-excitées, les Franks descendirent de nouveau de leurs montures, se mirent à genoux, versèrent d'abondantes larmes, proférèrent à haute voix le noble nom du Christ, en l'invoquant comme Dieu et dispensateur de la vie et de la mort. Enflammés par son amour, les Franks enfourchèrent leurs coursiers et prirent leur vol comme des aigles sur ces bandes de lièvres, ayant la lance en arrêt et appuyée contre la poitrine de leurs ennemis qu'ils culbutèrent.

Le Christ-Dieu, notre roi béni, fit souffler au même instant un vent terrible contre les infidèles qui furent précipités de leurs montures, sans le secours de la main ou de la lance. Les chrétiens les égorgèrent sans quartier. Les survivants se sauvèrent dans le désert du Sud, mais le glaive ne cessa de les frapper jusqu'au soir. Le lendemain, on recommença la poursuite des fuyards et des traînards et l'on ne cessa de les harceler sans discontinuer durant sept jours. Partout où l'on trouvait de gens exténués de faim, on les mettait à mort. On s'empara de toutes leurs provisions, de leurs radkhanés (?), de leurs flèches, arcs, lances, et de leurs tentes; en sorte que les Franks furent gorgés de richesses. Le Seigneur combla de joie ceux qui espéraient en lui et la Sainte Église fut dans le ravissement en apprenant ce triomphe. On rendit grâce à Dieu qui avait brisé le dos des mécréants et humilié leurs cœurs endurcis comme du bronze, dans leurs vaines illusions[2]. Saladin après cette nouvelle défaite qui le couvrait de honte, s'enfuit en Égypte avec les débris de son armée, se revêtit des habits de deuil, s'enferma dans une chambre et s'imposa pendant plusieurs jours, l'obligation de rester dans l'obscurité, à titre de pénitence[1].

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 388.

[2] La bataille d'Ascalon, que les Musulmans appellent la bataille de Ramla, fut une des affaires les plus brillantes pour la gloire des armes chrétiennes en Syrie. Cette affaire eut lieu en 1177. L'armée de Saladin fut mise en complète déroute. Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 387), de même que Michel, attribue à la protection miraculeuse de la divinité, la victoire de Ramla. — Cf. aussi Bromton, dans la *Biblioth.*

Le résultat de cette victoire fut que l'émir de Hérim (Harem) se détacha des Turks et se reconnut le vassal [du prince] d'Antioche. Celui-ci lui assura par serment la possession de la forteresse; mais plus tard, il viola son serment, en allant en compagnie de Roupèn maître de la Cilicie, pour déposséder l'émir de Hérim. Toutefois le Seigneur ne lui livra pas l'entrée de ce château à cause de son parjure, et l'émir se plaça sous l'obéissance d'Alep[2].

En l'année 630 (de l'ère arménienne), le roi de Jérusalem se rendit sur les rives du Jourdain et alla camper à l'endroit appelé par les uns, *passage de Jacob* et par les Philistins, *gué de Jacob*. Il entreprit de bâtir une ville dans ce lieu afin de pouvoir s'emparer de Damas. L'entreprise réussit d'abord; la ville s'élevait et se peuplait de chrétiens. Saladin averti de ce fait, conçut des craintes pour Damas et ayant rassemblé de nouveau des troupes, y vint en personne, d'autant plus que l'émir de Bâlbek ou Héliopolis, c'est-à-dire la ville du Soleil, comptant sur ses propres forces, refusait de se soumettre à son autorité. Saladin entreprit une expédition contre lui et à force de promesses et de flatteries, il parvint à se rendre maître de Bâlbek. Fier de ce succès et se croyant suffisamment fort, il se dirigea du côté de la nouvelle ville bâtie par les Franks. La glorieuse et triomphante armée des Franks remporta comme précédemment une nouvelle victoire sur les infidèles et leur tua beaucoup de monde. Saladin prit la fuite et courut se renfermer à Damas. Les Franks ayant fait beaucoup de butin et de captifs, rentrèrent dans la ville qu'ils construisaient. Ensuite ils firent une autre incursion sur le territoire de Damas, où ils enlevèrent du butin et des captifs. Lors de leur retraite, Saladin se mit

---

des Croisades, T. I, pg. 733. — Ibn-Alathir donne les détails les plus circonstanciés sur cette affaire, et Emad-Eddin, nous apprend, qu'étant lui-même au Kaire en ce moment, le gouverneur fit répandre le bruit d'une victoire de Saladin, mais qu'ayant entendu un crieur public dire: « Réjouissez-vous, le sultan est revenu en bonne santé », il comprit la vérité. — Rapprochez ce récit de celui rapporté par M. Reinaud, *Hist. arab. des Croisad.*. pg. 179, note I. — Cf. aussi Aboulpharadj, *loc. cit.*, pg. 387-288. — Selon Boha-Eddin, les pertes de Saladin furent immenses.

[1] Makrisy raconte que le chagrin éprouvé par Saladin, l'engagea à faire pénitence; il jura de s'abstenir du *Nouba* ou d'entendre des concerts, tant qu'il n'aurait pas vengé l'honneur de ses armes (Reinaud, *Hist. arab. des Crois.*, pg. 180).

[2] L'émir de Harem se nommait Kemeschtékin. Le siége de Harem, en 1177, dura quatre mois, et les Franks ne se retirèrent que quand Malek Saleh eut payé une forte somme d'argent pour les éloigner. Kemeschtékin était un chrétien renégat, qui fut accusé de favoriser les Franks, et bien qu'il eût été le ministre de Malek Saleh, qui avait pour lui de l'amitié, il fut cependant mis à mort par ses ordres, pour avoir refusé de rendre à Malek Saleh le château de Harem. Malek Saleh lui donna pour successeur un émir, appelé Sarkhak.

à leur poursuite et fit prisonniers 100 frères. Il prit goût à notre perversité et à notre oubli des commandements divins; ayant rassemblé les Arabes du désert, il se dirigea du côté de la nouvelle ville gardée par 500 frères seulement, en l'absence du roi [de Jérusalem]. Il investit aussitôt la ville et la réduisit en y mettant le feu et en incendiant tous les édifices nouvellement construits. Les Frères se voyant abandonnés et vaincus, se jetèrent les uns au milieu des flammes, les autres dans le fleuve, pour ne pas tomber aux mains de Saladin qui massacra les habitants et rentra à Damas[1].

Manuel, empereur des Grecs, mourut en 631 [de l'ère arménienne] après un règne de 37 ans[2]; Alexis [II] son fils lui succéda à l'âge de 12 ans. Douze dignitaires administraient pour lui les affaires de l'état. La mère d'Alexis embrassa la vie religieuse, tout en conservant [la gestion] du trésor public. Elle viola aussi les vœux de chasteté qu'elle avait contractés envers Dieu et se livra à la débauche. Dès que sa conduite fut divulguée, les régents de l'état formèrent le projet de la mettre à mort et de la remplacer par une fille de Manuel née d'une autre femme. L'impératrice et Alexis son fils, prévenus à temps de ce complot, ordonnèrent l'arrestation de onze dignitaires qui cherchèrent un refuge dans l'église. Les bourreaux voulurent les arracher de cet asile et les mettre à mort; mais la populace qui garda les portes de l'église durant sept jours, s'opposa à l'exécution de ce forfait.

Sur ces entrefaites, le patriarche implora en leur faveur la clémence de l'empereur et de sa mère, et il obtint d'eux le serment (de leur laisser la vie sauve). Ensuite, il fit sortir les conjurés de l'église et les conduisit au palais. Cependant ces ennemis de Dieu, violèrent leur serment et n'osant cependant les mettre à mort, ils leur firent arracher les yeux, [supplice] plus cruel que la mort[3].

---

[1] En l'année 628 de l'ère arménienne, 1490 des Grecs, 1179-1180 de l'ère chrétienne, eut lieu la nouvelle expédition de Saladin contre les Franks. Les auteurs arabes racontent un peu différemment les détails de cette campagne contre le royaume de Jérusalem, et l'expédition que Saladin entreprit contre la forteresse du *Gué de Jacob*, située près de Panias. Selon Ibn-Alathir (Cf. Reinaud, *Hist. arab. des Croisades*, pg. 181-182), Saladin qui était à Damas, fit partir son neveu Féroukh-Schah, qui tailla en pièces les chrétiens et leur tua plusieurs guerriers renommés, entre autres Honfroy de Toron. L'année suivante, Saladin marcha en personne contre la forteresse du *Gué de Jacob*, et battit le roi de Jérusalem. Les grands maîtres de l'Hôpital et du Temple furent faits prisonniers avec beaucoup d'autres illustres personnages. La forteresse fut démantelée; les Templiers qui la gardaient furent massacrés, parce qu'ils avaient refusé de la livrer à Saladin pour 100,000 dinars (Cf. Reinaud, *op. cit.*, pg. 183).

[2] Manuel mourut en 1180, âgé de 58 ans. Nicétas fixe la date de sa mort au 24 septembre (Nic., VII, 7). Il avait régné 37 ans et demi.

[3] Le jeune Alexis II, en montant sur le trône, vit sa mère Marie, qui avait pris le voile sous le nom de Xéné, reparaître au palais, pour s'emparer du pouvoir et de la tutelle qu'elle partagea bientôt avec le protosébaste Alexis neveu de Manuel. Andronic qui était passé chez les Musulmans, avec lesquels il ra-

Nour-Eddin, seigneur de Kessoun et de Harsenkef, gendre du sultan, ayant pris en aversion sa femme, fit des démarches auprès de Saladin, afin de le disposer en sa faveur pour aller faire la guerre à son beau-père. Saladin accepta ses offres et tous les deux allèrent attaquer le sultan. Cependant l'émir Hassan, se portant à leur rencontre, parvint par de sages avis à rétablir la paix entre eux et les persuada de se retirer [1]. L'émir d'Ourrha (Édesse) et de Kharran se révolta contre [le seigneur] de Mossoul et se donna à Saladin.

Le patriarche Théodose qui s'était porté garant de la sécurité des dignitaires dont on avait fait arracher les yeux, quitta la capitale. On ne célébra plus la messe pendant sept mois et on n'enterra point les morts, parce qu'il avait fulminé à tort contre des innocents l'anathème, au lieu de maudire seulement l'empereur et sa mère adultère, qui étaient les vrais parjures [2].

Saladin ayant conquis Amid, la céda à Nour-Eddin selon la promesse qu'il lui avait faite. Seif-Eddin ayant réuni de nouvelles troupes, alla livrer bataille à Saladin, mais sans oser engager le combat avec lui.

En l'année 633 [de l'ère arménienne] moururent Seif-Eddin et Malek-Saleh. Azz-Eddin frère de Seif-Eddin lui succéda [3].

En l'année 634 des Arméniens, l'impie Andronic meurtrier du baron Stéphané (Étienne), s'enfuit à Akka (S.t Jean d'Acre), après avoir entretenu des relations coupables avec sa sœur, et erra dans différents lieux, en commettant partout des crimes. Ensuite s'étant introduit sous un déguisement, à Constantinople, il se présenta comme un serviteur dévoué du souverain en bas âge, et parvint à gagner l'amitié de la famille régnante [4]. Bientôt il

---

vageait les terres de l'empire, était rentré en grâce dès le règne de Manuel, et voulait profiter de la jeunesse d'Alexis II pour s'emparer du trône. Ayant ourdi un complot avec Marie, fille de Manuel et femme du césar Jean, avec Alexis Comnène, fils naturel de Manuel, Andronic Lampardus, Manuel et Jean ses propres fils, Jean Camatère préfet de Constantinople, et avec d'autres encore, Andronic, avait tout préparé pour tuer le protosébaste, quand le complot fut heureusement découvert (Nicétas, VII, 4, 8). Aussitôt l'alarme est donnée de tous côtés; les conjurés tiennent la ville pendant plusieurs jours, et le patriarche obtint de Marie, mère de l'empereur, une amnistie, malgré le protosébaste qui voit ses victimes lui échapper.

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 390.

[2] Alexis le protosébaste, irrité de la conduite que le patriarche de Constantinople avait tenue, en faisant amnistier les conjurés, lui ordonna de quitter la ville et d'aller s'enfermer au couvent de l'île de Térébinthe, qu'il avait fondé pour y finir ses jours. Aussitôt après son départ, la ville s'alarme de l'absence du patriarche, et Alexis le protosébaste fut obligé de rappeler Théodose, qui revient à Sainte Sophie, accompagné de tout le peuple.

[3] En 576 de l'hégire, 1492 des Grecs, 1181 de l'ère chrétienne, Seif-Eddin mourut, et Malek-Saleh le suivit l'année suivante au tombeau. (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 391) — Azz-Eddin Massoud, cousin de Malek Saleh, était l'un des fils de Maudoud, fils de Zengui; il régna de 1181 à 1192.

[4] Selon Nicétas, Andronic qui était au service du sultan de Colonée, ayant vu Nicéphore Paléologue, duc de Trébizonde, lui enlever sa maîtresse Théodora, par ordre de Manuel, rentra à Constantinople, en portant au cou une chaîne de fer, et se présenta à l'empereur, en le suppliant qu'il lui pardonnât. Ce-

laissa percer sa mauvaise foi, en faisant noyer Alexis et sa mère dans les flots de la mer et en s'asseyant sur le trône[1]. Il fit assassiner ensuite mille personnes notables parmi les Grecs et ravagea 14,000 villages et couvents de l'empire. Malgré son âge avancé, cet homme exécrable, ce fils de Bélial, épousa la femme d'Alexis[2] et chassa les Franks établis dans la capitale et dans les provinces[3]. Il chercha aussi à mettre à mort Phiçik (Isaac II l'Ange) prince du sang impérial qu'il invita à se rendre chez lui. Celui-ci, averti de ses perfides intentions, n'accepta pas son invitation. Andronic menaça le messager [et lui ordonna] d'amener chez lui Phiçik (Isaac) de vive force. Lorsque l'huissier se présenta pour contraindre Phiçik (Isaac) à le suivre, celui-ci tira son épée et l'en frappa; puis il se dirigea vers l'Église en tenant son épée ensanglantée et en criant au peuple: « Ecoutez vous tous, hommes et enfants, Andronic est décidé à exterminer toute notre nation grecque. » La ville tout entière s'émut, et courut à l'église, car tout le monde était indigné contre cet infâme souverain. Les dignitaires de l'état qui avaient survécu au massacre, dirent alors au patriarche: « Sacrez sur le champ Phiçik (Isaac) comme empereur, » et il fit ce qu'on lui demandait[4]. Andronic à cette nouvelle, s'em-

---

lui-ci lui fit jurer fidélité, et l'envoya à OEnoé, dans le Pont Polémoniaque, sur le rivage de la Mer-Noire.

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 393. — En quittant OEnoé où il était exilé, Andronic marcha sur Constantinople en 1182, et profitant des intelligences qu'il avait dans la ville, il y entra et fit crever les yeux au protosébaste Alexis. Il fit alors couronner le jeune Alexis et fit mourir l'impératrice Marie. L'année suivante, Andronic fit tant par ses intrigues, qu'il fut proclamé empereur comme collègue d'Alexis II; mais peu de jours après, il fit étrangler ce dernier, pendant son sommeil, avec la corde d'un arc. Son corps fut jeté à la mer accompagné par des musiciens qui chantaient, sur le cercueil, des airs de réjouissance. Ainsi mourut à 15 ans Alexis II, au mois d'octobre 1183.

[2] Cette jeune princesse appelée Agnès, était fille de Louis VII roi de France, et en 1180, elle n'avait que huit ans. Elle fut mariée le 2 mars de cette année, à Alexis âgé de 11 ans, dans le palais de Constantin, par le patriarche Théodose; et le jour même ces deux enfants virent poser sur leur tête la couronne impériale. (Cf. Aboulpharadj, *Chron. syr.*, pg. 394).

[3] En 1182, les Latins qui avaient été attirés par Manuel à Constantinople, et dont le commerce était très-florissant, furent attaqués par la populace qui voulait les dépouiller de leurs richesses. Quelques-uns purent s'enfuir sur des vaisseaux, mais les autres furent tués, leurs maisons incendiées, avec les hôpitaux et les églises. Cependant les fugitifs, s'étant emparés des vaisseaux des Grecs, firent des représailles, ruinèrent tous les établissements maritimes des Grecs, pillèrent les couvents de la Propontide, de l'Hellespont et de l'Archipel, et dévastèrent même les côtes de la Macédoine et de la Thrace. S'étant jetés sur les vaisseaux grecs, ancrés dans les ports, ils en formèrent une marine qui rendit pendant quelque temps la mer impraticable aux Grecs. (Cf. Nicétas, Aboulpharadj, *op. cit.*, pg. 394, et Guillaume de Tyr, liv. XXII, ch. 10).

[4] Isaac II l'Ange, fils d'Andronic l'Ange, dont les conseillers d'Andronic redoutaient la présence à Constantinople, fut désigné au poignard des bourreaux. Hagiochristophorite se présenta devant Isaac, avec un mandat d'arrestation, mais Isaac n'hésita pas à se débarrasser du messager d'Andronic, en le tuant d'un coup d'épée. Puis, cherchant son salut dans la fuite, Isaac accourut à Sainte Sophie, et appela le peuple aux armes. Le 11 septembre 1185, le tumulte fut à son comble; de tous les côtés le peuple s'arme, et Isaac est proclamé empe-

barqua sur un navire et prit la fuite. On se mit à sa poursuite et on le ramena à Constantinople. Mais pendant le trajet, on le coupa en morceaux et il fut précipité dans la mer. Ce qui resta [de son corps] fut porté à la ville et consumé dans les flammes [1].

Saladin, après avoir soumis toute la Mésopotamie, vint à la tête de tous les émirs, mettre le siége devant Karakh (*Petra Deserti*) et Schaubak (Montréal). Les Franks le défirent avec la protection de Dieu, le mirent en déroute et fortifièrent la ville ainsi que les forteresses du littoral [2]. Un malheur éclata alors; le roi de Jérusalem fut atteint de la lèpre et les médecins furent impuissants à le guérir. Alors il céda sa couronne au fils de sa sœur, enfant en bas âge et qui portait le même nom que lui [3].

Saladin marcha contre Nisibe dont il s'empara; de là il conduisit son armée contre Mossoul qu'il ne put emporter. Cependant, les habitants, pour échapper aux calamités que le siége leur causait, lui jurèrent fidélité et lui fournirent un contingent de troupes. Après avoir reçu leur serment, Saladin se dirigea sur Moupharghin (Miaférékin) dont il s'empara, puis il revint à Damas [4].

Dans le courant de la même année moururent Nour-Eddin et Khoutpatin (Khodb-Eddin), seigneurs d'Amid et de Mardin, parents et descendants d'Ortokh [5]. Ces princes désolaient l'église et étaient hostiles aux chrétiens et ennemis de la vérité. Après leur mort, Housamatin (Housam-Eddin), fils de Khoud-

---

reur. (Nicétas, II, 10 et suiv. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 403).

[1] Andronic fut massacré après deux ans de règne en 1185 (Nicétas, liv. II, ch. 10 et suiv.), son corps fut pendu par les pieds à un gibet où il resta exposé pendant plusieurs jours aux insultes de la populace. Enfin, le cadavre de l'empereur fut traîné dans un lieu immonde près du cirque, où l'on jetait les cadavres des animaux tués dans les spectacles. (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 403).

[2] L'expédition que fit Renaud de Châtillon, seigneur de Karakh, fut très-importante pour les chrétiens, car ce prince entra jusque dans l'Arabie, et menaça les environs de la Mekke et de Médine. Malek Adhel, frère de Saladin, repoussa cette invasion (Reinaud, *Hist. arab. des Croisades*, pg. 186-187). De son côté, Saladin vint attaquer Renaud dans Karakh, sans pouvoir prendre cette place, et il revint à Damas, en ravageant tout sur son passage. (Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 399).

[3] Dès que Baudoin IV, qui était monté sur le trône en 1173, eût ressenti les premières atteintes de la terrible maladie qui lui interdisait de conserver le pouvoir souverain, il résolut de remettre la couronne à son successeur, et choisit pour le remplacer son neveu Baudoin, fils de Guillaume de Montferrat et de sa sœur Sibille. Guillaume était mort, et Sibille venait d'épouser en secondes noces Guy de Lusignan. Ce dernier ne put obtenir la régence qui fut confiée aux comtes de Tripoli et d'Édesse. Le jeune Baudoin V qui était censé régner, hérita de la couronne en 1185, à la mort de Baudoin IV; mais à peine était-il arrivé à Acre, où ses tuteurs l'avaient conduit, qu'il mourut, dit-on, empoisonné. (Cf. Ibn-Alathir, dans Reinaud, *Hist. arab. des Croisad.*, pg. 118. — Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 403).

[4] Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 400.

[5] Nour-Eddin Mahmoud, fils de Fakr-Eddin Kara Arslan, sultan ortokhide d'Amid et de Keifa, mourut en 1185. Kothb-Eddin El-Gazi, fils de Nedjm-Eddin Albi, fils de Timourtasch ortokhide de Mardin et de Miaférékin, mourut en 1184-1185.

patin (Khodb-Eddin) s'empara de Mardin[1], et Oumtin seigneur de Balou prit possession de Kharpert[2].

La même année mourut l'émir Miran seigneur de Khélath, qui portait le titre de Schah-Armen[3]; il fut remplacé par Baktamour (Bek-Timour) son serviteur[4].

En ce temps-là, le prince d'Antioche contracta une alliance avec Saladin et attira dans une embuscade Roupèn [III] maître de la Cilicie. Il le prit, le renferma dans une prison et envahit ses états où il passa la saison d'été sans pouvoir y faire aucun mal, parce que Léon, frère de Roupèn, le combattait vaillamment et avec prudence, et protégeait en même temps la tranquillité et les intérêts du pays. Le prince [d'Antioche] fut forcé de se retirer honteusement. Toutefois Léon en témoignage de son affection pour son frère Roupèn, le tira de sa prison, en cédant Adana et Thil que les Arméniens reprirent ensuite[5].

En 636 [de l'ère arménienne], une guerre éclata entre les Mèdes ou Mares (Kurdes) et les Turks ou Turkomans; elle dura huit ans. En voici la cause: Les peuplades turkes sont nomades et s'abritent contre le froid et la chaleur sous des tentes. Elles passent l'hiver dans les contrées méridionales à cause du climat tempéré et sec, et quand vient la saison d'été, elles émigrent vers le nord, favorisées par l'abondance de l'eau, l'air frais et doux. Après la ruine de leur royaume, les Mares (Kurdes) participaient à ces émigrations, errant partout où ils se trouvaient et remédiant à leur pauvreté en dérobant en cachette ce qui appartenait aux autres, surtout aux Turks dont ils enlevaient les bestiaux. Cette année-là, les Turks trouvèrent 200 Kurdes embusqués sur le territoire de Schebeghthan en attendant le moment de leur passage pour les piller. Ils les tuèrent. A cause de cela, les Kurdes se réunirent au nombre de 10,000 et les Turks étaient une fois plus nombreux. La bataille se livra à Schebeghthan; là les Turks battirent les Kurdes, et les exterminèrent totalement.

Les autres tribus Mares (Kurdes), habitant les montagnes de Djéziré et dans le pays de Tourabdin, apprenant cet événemment, appelèrent leurs compatriotes et s'étant réunis au nombre de 30,000, à Nisibe, provoquèrent les Turks. Ceux-ci de leur côté, ayant rassemblé des combattants en nombre considérable, se portèrent à leur rencontre et leur livrèrent bataille entre Dara et Nisibe. Les Turks furent victorieux et les Kurdes, battus comme précédemment, furent totalement anéantis, car il en périt 30,000[1]. Les Turks envahirent alors les campements et les habitations des Kurdes, s'emparèrent de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs effets et revinrent dans leurs cantonnements. La race kurde, depuis le grand jusqu'au petit, fut entièrement détruite pour longtemps dans la Mésopotamie. Cet événement fut oublié, parce que les faibles restes des Mares (Kurdes) se réfugièrent en petit nombre dans la Cilicie où ils demandèrent un asile. Cependant les Turks, ayant découvert après la guerre que les chrétiens par humanité avaient caché chez eux des Kurdes, furent fort irrités contre eux. Ils prirent Arabthil et Thelbasmé[2], dont ils massacrèrent ou vendirent la population chrétienne. Celle-ci en appela aux grands, qui indignés contre les Dadjiks et les Turks d'alentour, les frappèrent d'une lourde contribution. A partir de ce moment, chaque émir prit sous sa protection les chrétiens qui tombaient en leur pouvoir.

---

[1] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 400.

[2] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 401) appelle ce prince Schems-Eddin de Pahlouan, ܫܡܫ ܐܠܕܝܢ ܦܗܠܘܢ, et ajoute qu'il vint assiéger Khélath.

[3] Schah-Armen Sokman, fils d'Ibrahim, fils de Sokman el Khothbi, mourut en 1184.

[4] Seîf-Eddin-Bek-Timour, esclave d'Ibrahim, fut tué en 1193.

[5] Le connétable Sempad raconte différemment la querelle du prince d'Antioche et de Roupèn III, baron de la Cilicie. (Cf. ma traduction de Sempad, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences de S.t Pétersb.*, *loc. cit.*, pg. 18). Selon cet historien, Roupèn qui était allé à Antioche, se serait jeté dans toutes sortes de débordements, et aurait été mis en arrestation par le prince. Pagouran, baron arménien et seigneur de Babaron, n'obtint la liberté de Roupèn qu'en cédant au prince d'Antioche, les places de Sarovantikar, Thil, Djéguer (*Guiguerium* des chartes latines), et en donnant mille tahégans d'or. Sempad rapporte ces faits à l'an 631 de l'ère arménienne (1182 de notre ère). — Cf. aussi Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 405.

En l'année 638 [de l'ère arménienne], Saladin remporta des succès éclatants à cause de l'immensité de nos péchés. Il réunit une nombreuse et formidable armée composée de tous ses sujets Égyptiens, des habitants de la Lybie intérieure, de Bédouins, de Syriens et de Mésopotamiens. Après avoir fait d'immenses préparatifs en armes et en machines de guerre, il se mit à la tête de ses nombreuses légions pour tirer vengeance de l'humiliation que le roi de Jérusalem lui avait fait subir lors de sa première expédition à la tête de 32,000 guerriers bien armés, et où il avait essuyé une défaite signalée. Saladin vaincu, avait concentré dans les profondeurs de son cœur l'amertume de sa tristesse, en attendant le moment favorable pour se venger. L'occasion ardemment attendue par lui, ne tarda pas à se présenter à cet assassin, rénovateur de l'antique perversité que sema l'ouvrier cultivateur d'ivraie. Saladin, ce second Roboam, adversaire de notre Salomon, vint donc camper auprès de

---

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 406) dit que ce combat se livra près de Nisibe.

[2] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 406) dit entre autres choses que le monastère de Garabéd, ܟܪܐܦܛ, fut brûlé, que les moines furent tués, et qu'à Telbasmi, ܬܠܒܣܡܝ, — que les copistes de Michel ont écrit Թլսմէ, — cent-cinquante Syriens furent massacrés. Le mot Արաբթիլ est une faute de copiste; toutefois on reconnaît dans les deux premières syllabes de ce mot, une altération du nom propre Կարապետ dont la lettre initiale a disparu. Quant à la dernière syllabe du même mot Թիլ, elle appartient au nom propre suivant Թլսմէ, dont les dernières lettres սմէ font partie du mot *basmé*. Ce membre de phrase du texte de Michel doit donc être ainsi restitué : *առին զԿարապետն և զԹիլպասմէ*, ce qui est du reste conforme au texte d'Aboulpharadj.

Tibériade. Le roi de Jérusalem marcha à sa rencontre. Notre Seigneur se souvint des péchés des Chrétiens, et Dieu les controla d'après les lois de sa justice, les pesa dans sa balance, et trouva que leur poids l'emportait. En effet, le comte de Tripoli noua des intelligences avec les mécréants, après avoir épuisé l'armée [chrétienne] par la soif; et l'ayant livrée à l'ennemi, il alla lui-même se ranger sous ses drapeaux. Les odieux [Musulmans] remportèrent alors tous les avantages sur les membres du Christ et les passèrent impitoyablement au fil de l'épée, sans pitié. Oh! que cette heure fut terrible; combien ce jour fut ténébreux! Hélas! notre perte fut lamentable dans cette journée où le troupeau signé (du signe du Christ) et les agneaux célestes furent livrés aux bêtes féroces dans la plaine couverte de cadavres. Les coursiers altérés se précipitaient dans la mer pour trouver de l'eau et paralysaient les bras des valeureux guerriers, tandis que les loups carnassiers avides de leur sang généreux, déchiraient leurs chairs de leurs dents aiguisées et infatigables. En moins d'une heure, cette armée brillante comme les étoiles, ressembla à une ruine qui s'écroule, et cet Eden planté par Dieu, eut l'aspect d'une forêt abattue par la cognée des bûcherons. En effet les lamentations redoublaient dans Jérusalem, c'est-à-dire dans toutes les églises, comme fait le bruit des pommes de grenades abattues dans un verger[1], car les infidèles s'emparèrent du jeune roi et de la cohorte glorieuse de la milice des Frères. L'implacable Zamri[2], en fit égorger cruellement 300, et parmi ces derniers, le prince d'Antioche. Il (Saladin) se baigna dans leur sang, rendit grâce à Mahomet et fit sa prière.

Saladin prit ensuite Tabaria (Tibériade) et en massacra les habitants.

Il s'empara aussi d'Akka (S.^t Jean d'Acre), dont les chefs s'enfuirent sur un vaisseau à Sour (Tyr). Ceux de Césarée, de Nazareth, de Djaph (Jaffa), firent de même. Aussi Saladin se rendit sans peine, maître de ces villes, comme c'était son désir[3].

---

[1] Zaccharie, XII, 11. — Ce verset est diversement rendu dans les différentes rédactions de la Bible. Michel et son traducteur arménien, ont suivi tout naturellement ici le texte syriaque de la version *peschito*, qui a servi de base à la traduction arménienne de la Bible, et toutes deux présentent le même sens: *Յաւուր յայնմիկ սաստկասցի կոծ յԵրուսաղէմ, իբրեւ զկոծ նռնենեաց կոտորելոց 'ի դաշտի*. «Dans ce jour-là, une grande lamentation s'élèvera dans Jérusalem, comme les lamentations *des grenadiers abattus dans un champ.*» Le texte hébreu porte au contraire ceci:

ביום ההוא יגדל המספד בירושלם · כמספד הדדרמון בבקעח מגדון·

verset qui a été rendu par: « In die illâ, magnus erit planctus in Jerusalem, sicut planctus Adradremmon in campo Mageddon. » — Ces différences de traduction dans les versions orientales des Livres-Saints, sont curieuses à signaler.

[2] Cf. III *Reges*, XVI, 9-20.

[3] A dater de l'année 1186, les Franks n'éprouvèrent plus que des désastres en Orient, et le combat de Nazareth qui inaugura les triomphes des infidèles (1187), fut bientôt suivi de celui de Hittin ou de Tibériade, durant le

Qui pourrait assez pleurer les insultes, les humiliations, les railleries, les crachats, restes des souffrances du Christ, dont il nous abreuva? nous n'énumérerons pas en détail tout ce que les infidèles commirent ou dirent; car beaucoup de livres écrits en différentes langues et par divers auteurs contiennent (ces lamentables récits). Nous préférons les abréger afin de ne parler que sommairement de l'histoire de nos calamités irréparables qui ont excité toutes les classes d'hommes et de femmes, soit illustres, soit vulgaires, à en déplorer les malheurs.

Après cela, Saladin se dirigea sur Ascalon. Ne voulant pas épuiser ses forces contre cette place formidable et désirant se reposer un peu de la tuerie du troupeau des fidèles, il somma cette forteresse de se rendre à des conditions honorables, s'engageant par serment à donner la liberté aux assiégés ainsi qu'à leur roi, et de se retirer là où il leur plairait. Cette ville fameuse se rendit et les habitants s'en allèrent avec leur souverain à Tyr ou Sour, place imprenable, si Dieu la conserve, autrement les ouvriers auront travaillé en vain; si Dieu ne défend une cité, inutilement veillent les gardiens[1].

Retrempé par la victoire, de même que l'acier se retrempe, Saladin marcha plein de joie contre la sainte Jérusalem qu'il assiégea pendant quelques jours. Comme les défenseurs de la ville avaient perdu tout espoir, ils consentirent à livrer leur ville avec leurs personnes, au glaive insatiable des infidèles. Toutefois Saladin fit preuve dans cette circonstance d'une grande magnanimité, en fixant la rançon de chaque prisonnier à dix tahégans par tête. En payant cette somme, chacun était libre d'aller où il voulait. Cette condition fut acceptée. Les habitants, les yeux remplis de larmes, comme les agneaux au moment d'être séparés d'avec leurs mères, quittent la ville qui avait reçu Dieu (notre Sauveur), en poussant des sanglots capables d'arracher des pleurs à des cœurs plus durs que le roc. Sur les 20,000 hommes et femmes qui restaient encore dans la ville, Saladin donna la liberté à 4,000 vieillards des deux sexes. 7,000 garçons et jeunes filles furent distribués à ses soldats. On envoya 5,000 jeunes gens en Égypte pour y fabriquer des briques et travailler à la construction des remparts et des édifices.

Ce fut ainsi que les nobles enfants de Sion furent condamnés aux travaux des anciens Israélites par notre Pharaon, que nous suscita le Pharaon incorporel en vue de nous tourmenter. Saladin laissa aussi 5,000 chrétiens

---

quel le roi de Jérusalem Gui de Lusignan, avec ses principaux barons, furent faits prisonniers et conduits à Damas. Ces événements sont trop connus, et par les récits des historiens occidentaux et par ceux des chroniqueurs arabes, recueillis par M. Reinaud (*Hist. arabes des Croisades*, pg. 188 et suiv.) pour nous étendre d'avantage sur ce sujet, non plus que sur le récit de la prise de Jérusalem, qui fut emportée d'assaut la même année, par les Musulmans.

[1] *Psalm.* CXXVI, 1, 2.

dans la ville pour réparer et fortifier les murailles de Jérusalem qu'il érigea en place d'armes. Quant au Temple, Saladin le fit laver d'abord avec le sang des Chrétiens qui périrent égorgés sur les lieux mêmes, puis avec de l'eau pure, et ensuite avec de l'eau de roses; puis il y fit sa prière et y établit son culte.

C'est alors que Saladin promulgua un édit qui défendait aux Chrétiens d'y entrer sous peine de mort, ou bien d'être contraints d'embrasser la foi musulmane. Il frappa l'église de la Sainte Résurrection d'un impôt, et il força chaque pélerin qui y entrait, à payer un tahégan rouge par tête. Bientôt après, Saladin alla avec toutes ses machines de guerre mettre le siége devant Tyr: mais un comte [frank], homme plein de génie et de bravoure, s'était introduit dans la ville avant le commencement du siége, et grâce à son intervention, le Seigneur délivra Tyr. Saladin après d'infructueux efforts, leva le siége[1] et alla assiéger Sidon dont il s'empara facilement. Delà, il vint attaquer Beyrout, Djébel (Gébaïl) et Dphni (Sephed(?)) dont il se rendit maître après quelques combats[2].

En 640 [de l'ère arménienne], Saladin vint mettre le siége devant Karak et Schaubak dont il s'empara après avoir eu à surmonter des peines inouïes. Il massacra une partie des habitants, réduisit les autres en esclavage et livra ces deux places au pillage[3]. On trouva à Karak, une grotte remplie d'argent non encore épuré: il y manquait encore une opération pour qu'il fut tout à fait pur. On ne sut point en tirer parti, faute d'un ouvrier capable de l'épurer. On laissa donc la mine telle qu'elle était et on s'en alla.

Ensuite Saladin envahit la province de Séhoun (Sohioun)[4], assiégea et prit Ladik (Lattakié), puis il attaqua Djebeleh (Giblet) qu'il détruisit. Après il se porta sur Bagras qu'il soumit, puis ensuite sur Darbesak qu'il renversa. Il retourna après cela à Damas[5], où il sacrifia à ses filets[6], combla de joie la communion de l'Islam, donna des réjouissances à son armée, lui décerna des gratifications, lui offrit des banquets somptueux et plongea dans le deuil les fidèles du Christ.

Hassan, généralissime de Kilidj-Arslan, excita en ce temps-là, ce prince contre son fils qu'il prit en aversion. Ce fils ayant rassemblé de nombreux partisans, marcha avec cette armée contre son père : celui-ci en fit autant contre son fils. Mais avant de commencer les hostilités, Vahram-Schah, maître d'Erzenga et gendre de Kilidj-Arslan, usa de ses bons offices, en vue d'engager les deux partis à se réconcilier, d'autant plus que la vieillesse du sultan, imposait un grand respect aux troupes engagées dans le parti de son fils. Le sultan proclama une amnistie générale ; mais peu de temps après il fit périr 4,000 rebelles. De son côté, son fils fit mourir le généralissime Hassan[1]. Azz-Eddin-Kaisar Schah, autre fils du sultan, s'empara de Mélitène dont il fit son patrimoine[2].

---

[1] Ce fut en 1187, que Conrad, marquis de Montferrat, — auquel Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 413 et suiv.) donne le titre de marquis, ܡܪܩܝܣܘܣ, et non pas de comte, կոմս, comme le prétend Michel, — obligea Saladin à lever le siége de Tyr.

[2] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 414.

[3] Karak et Schaubak se rendirent à Malek-Adhel, après avoir épuisé toutes les munitions.

[4] La prise du château de Sohioun par Saladin, suivit celle de Laodicée, d'après le récit des historiens arabes (Cf. Reinaud, *Hist. arab. des Croisad.*, pg. 226-227).

[5] Toutes ces conquêtes de Saladin sont racontées en détail par les Chroniqueurs orientaux et occidentaux (Cf. à ce sujet Michaud, *Hist. des Croisades.* — Reinaud, *Hist. ar. des Crois.* pg. 228 et suiv.).

[6] Habacuc, I, 16: « Il sacrifie à ses filets, parce qu'il leur doit une pêche excellente ».

En l'année 641 de l'ère arménienne, les Franks se mirent en marche en nombre considérable, allant confusément et sans roi. Toute cette multitude désireuse de venger les désastres des Chrétiens et enflammée d'amour pour Jérusalem, prit la voie de mer, et débarqua en face d'Akka, place fortifiée par Saladin et défendue par une garnison de 100,000 hommes. Les Franks s'établirent devant la place, et Saladin n'osait venir en aide aux assiégés. Les Franks s'arrêtèrent dans cet endroit et y bâtirent des maisons, des églises et des moulins à eau et à mulet, dont le nombre dépassait, dit-on, 4000[3].

Sur ces entrefaites, l'empereur d'Allemagne, se rendit à Constantinople, où il fit pendant quelque temps la guerre (aux Grecs) ; mais comme elle traînait en longueur, il conclut la paix avec eux ; puis il traversa la mer[4]. Les Grecs, avec leur fourberie traditionnelle, les conduisirent par des lieux arides, d'un difficile accès et impraticables. Leur nombre diminuait de jour en jour à mesure qu'ils avançaient. De plus les Turkomans qui se tenaient cachés ou se montraient à découvert, les harcelaient sans cesse. Cependant arrivés à Iconium (Konieh), [les Allemands] firent un immense carnage des Turks[5].

---

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 417) rapporte ces événements à l'année 1500 des Grecs (1189 de J. C.). — De Guignes raconte (*Hist. des Huns*, T. II, P. II, pg. 53) que Kilidj-Arslan II avait été dépossédé par son fils Kothb-Eddin, qui était le véritable maître de la sultanie de Konieh, et que ce prince força son père à marcher avec lui contre Nour-Eddin son frère, maître de Césarée, mais que Kilidj-Arslan passa dans le camp de ce dernier qui l'emmena dans ses états. Peu de temps après, Nour-Eddin chassa son père qui fut rétabli à Konieh, par son autre fils Gaïath-Eddin Kaikosrou ; mais il mourut bientôt en 1192.

[2] Ce prince s'appelait Moëz-Eddin Kaisar-Schah.

[3] En 1189, commencèrent les premières opérations du siége de S.t Jean d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs, l'un des épisodes les plus brillants de l'histoire des Guerres Saintes. Aboulpharadj est entré à ce sujet dans de grands détails (*Chron. syr.*, pg. 418 et suiv.), mais c'est notamment dans les historiens occidentaux et dans les récits de Boha-Eddin et d'Ibn-Alathir, que l'on trouve les renseignements les plus complets, touchant les opérations de ce siége mémorable (Cf. Reinaud, *Hist. arab. des Croisades*, pg. 245 et suiv. — Voir aussi Michaud, *Hist. des Croisades*).

[4] Cf. Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 422.

[5] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 422) dit que les Turkomans étaient conduits par Kothb-Eddin Malek Saleh, fils du sultan Kilidj-Arslan ; qu'ils attaquèrent les impériaux, mais ils furent

Le sultan bien avisé leur donna l'hospitalité et des guides qui les conduisirent à Sélef (Sélefké)[1]. Profitant de quelques moments de repos, l'empereur voulut se baigner dans la rivière. Par malheur et comme conséquence des restes de nos iniquités, il fut englouti inopinément par l'influence du démon, et mourut asphyxié[2]. On recueillit son corps que l'on transporta à Antioche où on l'enterra en lui faisant de magnifiques funérailles, mais c'est plutôt pour nous que les larmes ne suffirent pas[3]. L'armée, privée de son chef et en proie aux plus grandes perplexités, fut accueillie avec une extrême bonté par Léon souverain de la Cilicie, fils de Stéphané (Étienne) et frère de Roupèn[4], qui la cantonna dans ses états, en garda la plus grande partie auprès de lui, la nourrit et pourvut à tous ses besoins durant toute la saison d'hiver, jusqu'au moment où elle fut rejointe par deux chefs qui la conduisirent sous les murs d'Akka (S.t Jean d'Acre). Ceux-ci prirent la ville, massacrèrent les Turks qui s'y trouvaient, en accordant toutefois la vie sauve à une bonne partie d'entre eux, afin de les échanger contre les prisonniers franks qui se trouvaient retenus à Damas.

[Saladin] ayant refusé l'échange des prisonniers, les Franks égorgèrent 25,000 captifs, et les entassant les uns sur les autres, ils montèrent sur leurs cadavres, firent leur prières pour célébrer la gloire du nom du Christ, à l'imitation de ce que Saladin avait fait à l'égard des cadavres des Chrétiens. Les Franks réparèrent les fortifications d'Akka (S.t Jean d'Acre) et s'y établirent en créant comte de cette ville le fils de la sœur du roi d'Angleterre[5]. Cepen-

---

battus et mis en déroute. Il ajoute que cette victoire livra Konich aux Allemands.

[1] Sélefké est l'ancienne Séleucie du Calycadnus, métropole de la Cilicie Trachée, dont j'ai décrit les ruines dans mon *Voyage en Cilicie*, (pg. 184 et suiv.).

[2] Frédéric I Barberousse fut emporté, en se baignant, par les courants rapides du Calycadnus, appelé Sélef au moyen âge, et saisi d'un frisson subit qui paralysa ses forces, il se noya le 10 juin 1190. — Cf. Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 422).

[3] L'empereur d'Allemagne fut inhumé à Antioche dans l'église de S.t Pierre. Selon quelques auteurs arabes, et notamment le compilateur *des deux jardins*, le corps de Frédéric, aurait d'abord été déposé à Tyr, où il serait resté jusqu'au moment de la croisade de l'empereur Henry VI. (Reinaud, *Hist. arabes des Croisades*, pg. 274, note 2).

[4] Léon II, fils d'Étienne (Stéphané), petit-fils de Léon I, et frère de Roupène III, succéda à ce dernier en 1185. Les services qu'il rendit aux impériaux durant leur séjour en Cilicie, pendant l'hiver de 1191-1192, et même dans la suite, lui valurent d'être élevé à la dignité royale par le S.t Siége de Rome, à la sollicitation de l'empereur Henry VI. — (Cf. Willebrand d'Oldembourg, *Itinéraire, dans les* Συμμίκτα de Léon Allatius. — Sempad, *Chronique*, ma traduction, pg. 22).

[5] Le comte Henry de Champagne fut élu roi de Jérusalem en 1192, et succéda à Conrad de Montferrat. Selon le témoignage de Jacques de Vitry, Henry aurait constamment refusé de prendre la couronne et le titre de roi. Sa résidence était Acre. La fin de ce prince fut tragique; il tomba d'une fenêtre de son palais et se tua, en 1197. On connaît des monnaies de Henry de Champagne frappées à Acre, sur lesquelles il ne prend que le titre de comte: COMES HENRICVS, et ayant au revers la légende: PVGES D'ACCON, qui signifie: « *pite* ou *pougeoise* (*pugesia*) d'Acre. » La pou-

dant les Franks ayant reçu de fâcheuses nouvelles de leur pays, conclurent une trève avec Saladin et retournèrent dans leur patrie[1].

Kilidj-Arslan, après un règne de 28 ans, mourut en 642 de l'ère arménienne à Konieh, où il fut enterré; son royaume fut partagé entre ses douze fils[2].

Un an après, Saladin mourut à Damas[3] en laissant 23 fils[4]. Il établit l'ainé[5] à Damas, le second[6] en Égypte et le troisième[7] à Alep, en les investissant du titre de sultan. Il constitua des apanages aux autres et les plaça sous la suzeraineté des premiers. Il avait aussi un frère du nom d'Etl (Malek-Adel) qu'il nomma Malek et lui donna en propriété Édesse, Harran, Merdin, Moufarguin (Miaférékhin), Samosate, Kheldjabar, Karak et Schaubak. Malek-Adel conquit plus tard Nisibe et Ragha. Le seigneur de Mossoul[8], contracta une alliance avec ses frères, c'est-à-dire avec le seigneur de Djéziré et avec celui de Sindjar, et conjointement avec eux, il alla prendre Harran. Durant le trajet, il fut atteint d'une maladie qui le força à regagner Mossoul. Ses frères rentrèrent aussi chez eux. Azz-Eddin mourut après leur départ, et Nour-Eddin, son fils, lui succéda[9].

La même année, Léon le Grand, prince d'Arménie, se saisit de la personne du prince d'Antioche et l'accabla de mauvais traitements, en punition du crime dont il s'était rendu coupable envers son frère Roupèn. Le comte

---

geoise était une monnaie de très-petite valeur. (Cf. De Saulcy, *Numismatique des Croisades*, pg. 70, pl. IX, n.° 10, 11).

[1] Tout le récit du siége de S.t Jean d'Acre est fort abrégé dans la Chronique de Michel, et ne contient que quelques faits relatifs à la troisième Croisade, à laquelle prirent part l'empereur d'Allemagne, les rois de France et d'Angleterre. — On sait que S.t Jean d'Acre fut enlevé aux Musulmans le 13 juillet 1191. (Cf. Michaud, *Histoire des Croisades*, liv. VIII. — Reinaud, *Hist. arab. des Croisad.*, pg. 241-364).

[2] Les fils de Kilidj-Arslan II, qui, du vivant de leur père, s'étaient partagés l'empire des Seldjoukhides, régnèrent sur les différents provinces qui formaient l'apanage de la sultanie de Konieh: Gaïath-Eddin Kaikosrou, maître de Konieh, régnait sur la Lycaonie et la Pamphylie; Rokn-Eddin Soliman possédait quelques places du littoral, Kothb-Eddin Malek Saleh, l'aîné eut Mélitène, Césarée et Colonia; Massoud eut Amasie, Ancyre, Dorylée, et quelques villes du Pont; tous portaient le titre de sultan. (Cf. de Guignes, *Hist. des Huns*, T. II, P. II, pg. 54).

[3] Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 432-433) dit que Saladin mourut de la fièvre à Damas, la nuit de la 4e férie, le 27e jour du 2e mois de l'année de l'hégire 589. Aboulféda prétend que Saladin expira le mercredi 27 de séfer 589, qui correspond au 5 mars 1193. Saladin mourut à l'âge de 57 ans lunaires, après avoir régné 24 ans sur l'Égypte, el 19 sur la Syrie.

[4] Les auteurs orientaux disent que Saladin laissa 17 fils et une fille.

[5] Malek Afdal eut Damas et la Syrie méridionale avec la Palestine, et était revêtu du titre de sultan que son père lui avait conféré, ce qui lui donnait une sorte de suprématie sur ses frères et les autres membres de sa famille.

[6] Ce prince s'appelait Malek-Aziz, et portait aussi le nom d'Othman.

[7] Ce prince s'appelait Malek-Daher, et portait encore le nom de Gaïath-Eddin-Gazi.

[8] Azz-Eddin-Massoud, fils de Maudoud, fils de Zengui, Atabek de Mossoul, succéda à son père en 1180, et régna 13 ans et demi. Ce fut Malek-Adel qui le fit rentrer dans le devoir après sa révolte.

[9] Nour-Eddin-Arslan-Schah, fils de Massoud, succéda à son père qui était mort en 589 de l'hégire, correspondant à l'an 1193 de l'ère, chrétienne. Il mourut en 607 (1210).

d'Antioche, qui se nommait Henry, homme d'un caractère doux et ami du bien, s'interposa entre eux, et à force de prières, il parvint à faire relâcher le prince[1].

Le valeureux Léon, étendit sa domination sur 72 forteresses; sa renommée se répandit en tous lieux[2]. Les souverains des empires grec et frank, s'empressèrent de le reconnaître comme roi[3] et lui envoyèrent des couronnes[4]. A partir de ce moment, il devint souverain, riche, magnanime et terrible envers les nations voisines qui redoutaient sa puissance. Ce fut pour cette raison que les fils de Kilidj-Arslan se mirent sous sa protection, parce qu'étant partagés en plusieurs principautés, ils se trouvaient très-affaiblis. Le plus jeune régnait à Konieh, un second à Ablasta (Elbistan), le troisième à Néocésarée; d'autres encore se partageaient les lambeaux du royaume de leur père; aussi la discorde ne tarda pas à éclater parmi eux. Ce fut surtout Mélik qui mit son espoir dans Léon; il occupait les régions septentrionales et résidait à Ablasta (Elbistan). Il fit quelques expéditions et ajouta à son patrimoine d'autres provinces et des châteaux-forts.

---

[1] Aboulpharadj, (*Chr. syr.*, pg. 435-436) raconte qu'en l'année des Grecs 1504 (1193), Léon prince de la Cilicie, ܠܶܘܢ ܐܪܡܢܝܐ ܕܩܝܠܝܩܝܐ tendit une embuscade à Boëmond prince d'Antioche, et s'empara de sa personne. Léon étant maître de Bagras, y mit un gouverneur arménien qui simula une conspiration avec Boëmond, lui promettant de se détacher de Léon et de lui livrer la place, après quoi il se retirerait à Antioche. Le prince d'Antioche crut à ce que lui disait ce traître, et partit comme pour aller à la chasse, accompagné de sa femme et de son fils. Arrivé près de Bagras, le gouverneur leur envoya des mets et du vin, en disant : « Aujourd'hui, il vous sera impossible d'entrer au château, mais ce soir les portes seront ouvertes, et vous y entrerez. N'amenez qu'une faible escorte, de crainte que les gardes n'aient quelque soupçon, et ne fassent avorter le complot, et laissez le gros de vos gens cachés dans le voisinage. » Le prince crut à ces paroles, et quitta la fontaine, en faisant mine de retourner à Antioche. Vers le soir, il revint sur ses pas, avec sa femme, son fils et de jeunes pages, et s'étant approchés de la porte qui était ouverte, ils entrèrent tous dans le château, l'âme remplie de joie. Le gouverneur leur dit: « Dormez maintenant, et reposez-vous jusqu'à demain, je ferai entrer votre suite, et nous nous emparerons des gardes. » Pendant le sommeil de ses hôtes, le gouverneur fit savoir à Léon que leur trame avait réussi. Celui-ci arriva avec un grand nombre d'Arméniens à Bagras, s'empara de la personne du prince, et l'enchaîna avec sa femme et son fils. Il lui fit endurer des supplices en représailles de ceux que le prince avait lui-même fait endurer à son frère Roupén. Le prince resta ainsi prisonnier de Léon, jusqu'au moment où Henry, fils de la sœur (neveu) du roi d'Angleterre, arriva pour le délivrer des mains du prince d'Arménie, en lui faisant signer la paix et payer sa rançon ».

[2] Selon Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 436), ces 72 forteresses avaient été enlevées en partie aux Turcs et aux Grecs. Sempad, dans sa Chronique, donne la liste de places fortes et châteaux de la principauté de Cilicie, lorsqu'il fait le dénombrement des seigneurs laïques et ecclésiastiques qui assistèrent au couronnement de Léon II, comme roi d'Arménie. (Cf. *ma traduction*, pg. 43 et suiv. — *Cartulaire d'Arménie, Introduction*, pg. 58 et suiv.).

[3] Le pape Célestin III et l'empereur d'Allemagne Henry VI, reconnurent Léon II comme roi, en récompense des services rendus aux croisés allemands, lors de leur passage en Cilicie avec l'empereur Fredéric I^er^ Barberousse.

[4] Guiragos (éd. de Venise, pg. 76) raconte que l'empereur Alexis l'Ange envoya à Léon II une magnifique couronne, enrichie de pierres précieuses, en lui recommandant de ne pas ceindre le diadème que l'empereur d'Allemagne lui avait envoyé. « Nous étions, dit-il, plus voisin que le prince de Germanie, et nous pouvions très-bien te décorer d'une couronne; mais puisque la chose s'est si heureusement passée, nous en sommes enchanté. C'est pourquoi nous désirons couronner une seconde fois ta royauté, toi qui es notre compagnon d'armes. » Sempad (Cf. notre *traduction*, pg. 21) dit également qu'en 645 ère armén. (1^er^ février 1196), l'empereur des Grecs envoya au baron Léon une magnifique couronne, et chercha à s'allier avec lui. Ce présent fut reçu par le prince arménien avec une grande joie.

Mélik-Aziz, roi d'Égypte, marcha contre Damas qui appartenait à son frère. Malek-Adel leur oncle, averti de cette agression, s'interposa pour rétablir la paix entre les deux frères; pourtant il se conduisit avec une extrême perfidie avec eux, en empoisonnant le sultan d'Égypte, qui mourut aussitôt après être rentré dans ses états. Malek-Adel ajouta son royaume au sien propre; puis il trompa Malek-Saleh, en lui disant: « Va à Samosate, dans mes états où tu vivras en paix à l'abri des soucis. Je te donnerai en même temps Édesse, Harran et Ragha; quant à moi, j'établirai le siége de mon empire à Damas, afin d'organiser la résistance contre les Franks et contre tous mes ennemis. » Malek-Saleh accueillit cette offre, et lorsqu'il se disposait à enlever les trésors de son père et à s'en aller, Malek-Adel l'interpella en ces termes: « N'as-tu donc pas confiance en moi? Mon trésor lui-même à qui appartient-il, si ce n'est à toi. Fais tes préparatifs et pars; moi-même je chargerai tes trésors et je te les enverrai après ton départ ». Ayant ajouté foi à ces paroles, Malek-Saleh se mit en route; il se rendit ensuite à Ragha; mais Malek-Adel avait trompé Malek-Saleh, surtout à propos de cette ville, dont les habitants prévenus des intentions de leur chef à l'égard de son neveu, ne voulurent ni le recevoir, ni lui rendre aucun honneur. Delà, Malek-Saleh partit pour Ourrha (Édesse), où les habitants instruits de la ruse de Malek-Adel, ne reçurent pas non plus ce prince abusé. Transporté de colère, Malek-Saleh se retira, vint à Samosate où il fut reçu, et établit dans cette ville sa résidence, en attendant que l'on remit entre ses mains les autres places[1].

Malek-Adel ayant cherché partout les trésors de Saladin et y trouvant une quantité prodigieuse et inattendue de richesses en tout genre, l'envie s'empara de son esprit, et il ne songea plus à en donner même une partie à son neveu. Il fit plus; il se moqua indignement de ce dernier, car ayant découvert dans un magasin, une énorme quantité de réglisse, appelée vulgairement *maroukh*, et qui avait été mise là pour un usage quelconque, il en fit faire 20 charges qu'il lui expédia, après avoir opposé son cachet sur les ballots. A la vue d'un pareil outrage, Malek-Saleh déplorait sa folie; mais il n'avait aucun moyen de se tirer d'embarras ou de se venger du parjure qui l'avait précipité d'une aussi haute position. Aussi il ne lui répondit pas, s'en remettant au puissant jugement de Dieu, le dernier refuge.

---

[1] Les guerres entre les fils de Saladin, et la suprématie qu'acquit Malek-Adhel sur les successeurs du conquérant musulman, occupent plusieurs paragraphes des *Extraits des Historiens arabes des Croisades* de M. Reinaud, (pg. 376 et suiv.).

Léon, roi d'Arménie, dota avec sa sagesse consommée, son royaume d'une excellente administration[1], et il le défendait par la puissance de son bras contre ses ennemis extérieurs. Ayant rétabli la tranquillité à l'intérieur, il consacra sa vie à construire plusieurs monastères, à réparer et à agrandir ceux qui existaient déjà, et il leur donna à profusion tout ce dont ils avaient besoin. Par des chartes, il leur octroya des villages, des hameaux, des vignes et des champs, et leur donna presque toutes les terres les plus productives de son royaume. Il augmenta leurs revenus qui étaient prélevés sur les produits de la terre et de la mer; il enrichit non seulement les couvents de ses sujets, mais aussi ceux des chrétiens étrangers, des Syriens[2], des Franks[3] et même des Grecs et des Géorgiens, sans garder aucune rancune pour tout ce qu'ils avaient fait contre sa personne, contre la nation arménienne et contre toutes les communions orthodoxès, soit proches, soit éloignées. Plein de sollicitude pour tous sans distinction, il faisait du bien au clergé et aux laïques. Les églises, dans les villes, aussi bien que dans les campagnes, étaient splendidement doteés de revenus fixes et ne manquaient d'aucune chose. Ces revenus se sont continués jusqu'à nos jours. Durant sa vie, il sut mériter l'estime de toutes les nations et il mourut dans le Christ[4], ne laissant pour héritière qu'une fille que l'on donna en mariage à Philippe, fils du prince d'Antioche[5]. Ce prince fut proclamé roi, et on exigea de lui le serment de professer la foi arménienne et de rester fidèle aux lois du pays. Cependant au bout de deux ans, cédant aux instigations de son père, il chercha à se débarrasser des dignitaires arméniens, en essayant de s'en défaire. Ceux-ci ayant eu connaissance de ses perfides desseins, se saisirent de sa personne et le renfermèrent dans une prison où il termina ses jours.

---

[1] J'ai donné de longs détails sur les institutions de Léon II dans l'Introduction de mon *Cartulaire d'Arménie*. (pg. 31 et suiv.).

[2] Les Syriens avaient en effet des couvents dans la Cilicie et dans la Montagne Noire. (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, pg. 543, 551, 577. — Assemani, *Bibl. orient.*, T. III, pg. 324, 334, 351. — Cf. aussi mon *Cartulaire d'Arménie*; *Introduct.*, pg. 70).

[3] Les Latins possédaient en Cilicie des couvents et des églises, (S.t Nersès de Lampron, *Considérations sur l'Institution de l'Église*. éd. de Venise, pg. 527 et suiv. — Mon *Cartulaire*, pg. 69 et suiv.). Le *Cartulaire d'Arménie* renferme des chartes et des chrysobulles en vertu desquels Léon II, accorda aux ordres religieux et militaires de S.t Jean de Jérusalem et des Teutons, des priviléges et des propriétés, (Cf. pg. 112, 114, 115, 117, 121, 122, 124).

[4] Léon II mourut en 1219, qui correspond à l'an 668 de l'ère arménienne, date donnée par les chroniqueurs arméniens et syriens (Aboulpharadj, pg. 478).

[5] Philippe, fils de Raïmond d'Antioche, surnommé le prince Borgne, régna sur les Arméniens de la Cilicie, comme mari de Zabel fille du roi Léon II, sous la tutelle du baïle Constantin, seigneur de Pardzerpert, qui avait succédé au baïle Adam, seigneur de Gastim, assassiné par les affidés du Vieux de la Montagne (Aboulpharadj, pg. 484). Le titre de *baïle*, dont se servent les Arméniens sous la formé *պայլ*, et les Syriens sous celle de ܦܐܝܠ, est un mot français, formé d'après le latin *bajulus*.

Alors [les Arméniens] choisirent [pour roi] Héthoum, fils de Gostant (Constantin), personnage illustre de la Cilicie et allié à la famille du roi Léon, qu'ils unirent à l'héritière du trône[1], appelée par les Arméniens, Elizabeth et par les Franks Zabel (Isabelle). C'est une femme de mœurs pures, craignant le Seigneur, agréable à Dieu, louée par tout le monde, bienveillante envers tous, vertueuse et très-prudente[1]. On la maria à Héthoum encore mineur, prince qui était doué des capacités de l'âge mûr, d'une grande sagesse et d'une rare intelligence. Proclamé roi, Héthoum règne aujourd'hui sur les Arméniens, et il acquiert de plus en plus la sagesse et la prudence, tout aussi bien que la reine sa femme, heureux tous les deux de la prospérité de leurs enfants[2].

---

[1] Voici comment Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 485 et suiv.), raconte les événements du règne de Philippe d'Antioche, en Arménie, et sa fin tragique; « Philippe, ayant été choisi pour leur roi par les Arméniens, malgré l'opposition du baron Constantin le baïle, qui voulait faire épouser Zabel par un de ses cinq fils, Philippe géra les affaires du pays d'une façon fort mauvaise pendant deux ans. Il voulut abaisser tous les grands d'Arménie et les remplacer par des Franks; il blessa et méprisa les Arméniens, les appela non plus *pohle*, chevaliers, mais *paloche*, paysans, et ne les invita plus à s'asseoir avec lui à sa table. Quand ils avaient frappé dix fois à sa porte, c'est à peine s'il daignait les admettre en sa présence. Il se rendit de cette manière odieux aux Arméniens. Ceux-ci, ne pouvant plus supporter sa tyrannie, vinrent trouver le baron Constantin, le baïle, et le supplièrent de les débarrasser du tyran qu'ils se repentaient de s'être donné pour roi. Le baïle ayant obtenu d'eux un serment, plaça des conjurés, qui, de nuit, enlevèrent Philippe dormant dans son lit, et l'arrachèrent des bras de la reine. Celle-ci se mit à pleurer, à se déchirer le visage, à pousser des cris, disant: « sir! sir! » parce qu'elle était éprise de son époux. Les conjurés qui ne lui répondaient pas, ne l'écoutaient pas, attachèrent en sa présence son mari; puis ils le conduisirent à Thel de Hamdoun, pour de là le transporter à Sis. Il resta prisonnier dans cette ville pendant deux ans. Le prince son père qui était courageux, ne voulut pas irriter les Arméniens; mais il envoya des messagers, en priant les Arméniens de lui rendre son fils, sans rien prétendre sur le royaume. Comme on ne faisait pas de réponse favorable à ses envoyés, il vint lui-même à Thel de Hamdoun réclamer son fils. Les barons consentirent à le lui rendre, et conduisirent leur prisonnier au château d'Amoud. Cela fait, ils mandèrent au prince qu'il pouvait venir chercher son fils. Comme il voulait l'avoir à tout prix, les barons dirent au prince: « Se tu revois ton fils, il ne vivra pas, car il a bu le poison et ne pourra pas vivre plus de vingt jours. » Ceci fut exécuté et le prince s'en alla aussitôt après, irrité et menaçant. Philippe mourut peu de jours après, et personne ne sut où il fut enterré. En apprenant la mort de son mari, la reine se désespéra; elle s'enfuit au château de Selefké sur le bord de la mer; et chercha un refuge chez les frères [de l'hôpital de S.t Jean de Jérusalem], maîtres du château, qui la reçurent très-honorablement. Sa mère qui était franke et fille du roi de Chypre, vint de cette île et passa à Sélefké, d'où le baïle la tira de force. » — Voici comment Constantin le baïle s'y prit, pour enlever la reine Zabel du château de Sélefké; c'est son fils le connétable Sempad qui raconte ainsi cet événement dans sa Chronique (pg. 29 de ma traduction): « En l'année 675 ère armén. (1226), le baron Constantin, le catholicos, les évêques et les barons, se réunirent dans la ville de Tarse et élurent pour leur roi Héthoum, l'un des fils du baron Constantin; on lui donna pour femme Zabel, fille du roi Léon. A ce moment, la reine conçut le projet insensé de se retirer auprès sa mère, au château des Hospitaliers de Sélefké......... Constantin marcha contre la place......... et le frère Bertrand fit approcher Constantin des murailles et lui dit: « Le roi Léon, nous ayant donné ce château, nous ne pouvons pas dire à sa fille d'en sortir, mais nous nous retirerons, et vous pourrez vous emparer de la forteresse et de la reine. » C'est ainsi que Zabel fut prise à Selefké. » — Aboulpharadj (*Chr. syr.*, pg. 497), raconte un peu différemment la prise de Zabel à Selefké, et son mariage avec Héthoum: « En ce temps-là, le baïle Constantin envoya Mar-Ignace notre patriarche, et Mar Constantin [catholicos des Arméniens], à la fille du roi Léon, pour la persuader de sortir de Sélefké. Etant partis, ils essayèrent de raisonner avec la reine et de l'engager à sortir du château; mais loin de les écouter, la reine les injuria.

Nous prions, nous supplions avec l'intercession des Saints, le Tout-Puissant, le Miséricordieux et le Bienfaiteur Suprême, de prolonger l'existence de ces princes, d'ajouter à l'éclat de leur puissance de nouveaux honneurs, d'étendre leur domination sur tous les Arméniens, de la perpétuer de génération en génération à leurs descendants les plus reculés, jusqu'à la venue de Jésus-Christ, Notre Seigneur et Dieu, le seul roi éternel et tout-puissant qui est béni dans les siècles des siècles; Ainsi-soit-il!

Quant à nous, nous avons complété à grands coups d'aviron, la nacelle de notre discours, en la faisant voguer sur la mer d'un grand nombre d'histoires. Parvenu au port de calme de notre époque, et mû de nouveau par le même espoir des prodiges célestes et des grâces de l'Esprit-Saint, nous nous mettrons de nouveau en mer sur les profondeurs inaccessibles des institutions et de l'économie de l'ordre sacerdotal. Nous dirons ses origines, son but, sa fin, en dirigeant ces investigations suivant la mesure de nos forces et en travaillant dans l'espérance des récompenses célestes, afin de savoir ce qu'est le sacerdoce, son ministère, sa condition et sa dignité, et nous donnerons pour terme à nos efforts la gloire de Dieu!

---

en les appelant bande d'assassins, altérés de sang. Ils ne lui répondirent pas, excusèrent sa colère et la laissèrent, pour revenir à Acschar. Alors le baïle partit, et demanda aux frères [de l'Hôpital] de lui livrer la reine de force. Ils répondirent: « Nos demeures et nos forteresses sont aux chrétiens, et nous ne pouvons pas livrer la reine qui nous a demandé asile. » L'astucieux baron leur acheta le château à grand prix; et lorsque les frères furent partis, il en devint seigneur et gouverneur. Il prit la reine, l'entraîna et la conduisit de force à Tarse; puis il réunit le patriarche, les évêques, les prêtres, qui la couronnèrent avec son fils Héthoum, qui fut proclamé roi de la Cilicie, le jour de la première férie de la semaine de la Pentecôte, le 14 du mois héziran, de l'an des Grecs 1537 (1226 de notre ère). Pendant 10 ans, la reine Zabel ne permit pas à Héthoum de l'approcher, mais s'étant ensuite réconciliée avec lui, elle lui donna des fils et des filles ».

[1] Cf. sur Zabel, reine de Cilicie, la savante notice que le P. Léon Alishan a donnée dans le *Pazmaveb*, Բազմավէպ, journal des Mékhitaristes de Venise (1864, pg. 35, 65 et suiv.).

[2] Les enfants d'Héthoum et de Zabel sont: Léon III, successeur de Héthoum; Thoros, mort en combattant les Égyptiens, Avak ou Roupén, et cinq filles: Sibille ou Zabel; Euphémie ou Phémie, mariée au seigneur de Saïette; Rita; une autre Zabel; Marie.

EXTRAIT DU LIVRE INTITULÉ :

TRAITÉ DE L'ORDRE SACERDOTAL ET DE SES ORIGINES,

PAR

MICHEL LE GRAND,

PATRIARCHE DES SYRIENS JACOBITES.

Nous allons donner les noms de tous les [Pontifes] qui ont occupé les sept siéges [de l'Église] jusqu'à l'avénement des hommes indignes, que nous laisserons vivre dans la liste des oubliés.

ROME.

1. Pierre.
2. Lin.
3. Aniste (Anaclet).
4. Clément.
5. Urdus (Évariste).
6. Alexandre.
7. Sixte.
8. Alesphor (Télesphore).
9. Sylvien (Hygin).
10. Pie.
11. Anictus (Anicet).
12. Soter.
13. Epurius.
14. Célestien (Caliste).
15. Aluthorus (Eleuthère).
16. Victor.
17. Urbain.
18. Joncien (Poncien).
19. Anditus (Anthère).
20. Fabien.
21. Corneille.
22. Luce.
23. Étienne.
24. Sixte.
25. Denys.
26. Cimésius (Felix).
27. Eutychien.
28. Caïus.
29. Maraclus (Marcel).
30. Eusèbe.
31. Mélitus (Melchiade).
32. Sylvestre.
33. Marc.
34. Sylvien (Jules).
35. Libère.
36. Filaxius (Felix).
37. Damase.
38. Siricius.
39. Anastase.
40. Anastasis (Boniface I.).
41. Zozime.
42. Célestin.
43. Léon le Chalcédonien.
44. Calus ?
45. Hilaire.
46. Sibélicius (Simplicien).
47. Anastase.
48. Symmaque.
49. Thorontius.
50. Hormisdas.
51. Jean.
52. Félix.
53. Bibicus (Boniface ?).
54. Agabus (Agapet).
55. Silvère.
56. Vigile.
57. Martin. — C'est cet inique Martin qui répudiant la crainte de Dieu, rétablit la secte de Jean le grammairien, car jusqu'à cette époque, les Romains admettaient deux natures [en J. C.]. A partir de ce moment, ils attribuèrent deux volontés et deux opérations aux deux natures, et comme l'autorité de Rome était très-prépondérante, cette ivraie abominable, cette secte d'hérétiques se propagea parmi toutes les nations.

ANTIOCHE.

1. Pierre.
2. Evode.
3. Ignace.
4. Irion (Eros).
5. Cornelius.
6. Urion (Eros).
7. Théophile.
8. Maxime.

9. Sérapion.
10. Clépus (Asclépiade).
11. Philippe.
12. Sabinus.
13. Babylas.
14. Bavius (Fabius).
15. Démétrius.
16. Paul de Samosate.
17. Domnosus.
18. Timothée.
19. Cyrille.
20. Turianus.
21. Badalius (Vitalis).
22. Filocius.
23. Eustathe.
24. Jules.
25. Jules, arien.
26. Urbain, arien.
27. Philicus, hérétique.
28. Étienne, hérétique.
29. Léonce, hérétique.
30. Eudoxe, hérétique.
31. Mélitus, orthodoxe.
32. Usius.
33. Vulien.
34. Flavien.
35. Evagrius.
36. Porphyre.
37. Alexandre.
38. Jean.
39. Théodose.
40. Romain, hérétique.
41. Maxime, hérétique.
42. Acacius, hérétique.
43. Marturos, hérétique.
44. Pierre, exilé.
45. Manitus, chalcédonien.
46. Merterius (Martyr), hérét.
47. Julien.
48. Étienne.
49. Étienne, chalcédonien.
50. Flavien, détrôné.
51. Duratius.
52. Paul, le juif.
53. Oupios, chalcédonien.
54. Ephrem, hérétique.
55. Damanus, hérétique.
56. Verge.
57. Paul, le noir.
58. Pierre, le docteur.
59. Julien.
60. Athanase.
61. Jean.
62. Sévérien.
63. Julien.
64. Athanase.
65. Isaac.
66. Georges.
67. Joseph, hérétique.
68. Denys.
69. Ignace.
70. Denys.
71. Basile.
72. Jean.
73. Abraham.
74. Athanase.
75. Denys.

ALEXANDRIE.

1. Marc.
2. Agée.
3. Melius.
4. Cardonius.
5. Phrygius.
6. Justus.
7. Amanius.
8. Marcien.
9. Callinique.
10. Agrippa.
11. Jules.
12. Démétrius.
13. Idimus.
14. Diminius.
15. Maxime.
16. Théonas.
17. Pierre.
18. Aquilas.
19. Alexandre.
20. Athanase.
21. Pierre.
22. Lucius, hérétique.
23. Timothée, frère de Pierre.
24. Théophile.
25. Cyrille.
26. Dioscure.
27. Protos, hérétique.
28. Timothée, hérétique.
29. Timothée, apostat.
30. Jean, hérétique.
31. Pierre, orthodoxe.
32. Athanase.
33. Jean.
34. Un autre Jean.
35. Dioscore.
36. Timothée.
37. Dioscore.
38. Pierre.
39. Eugène, hérétique.
40. Paul.
41. Zuclius.
42. Apollinaire.
43. Théodore.
44. Pierre.
45. Jean, chalcédonien.
46. Domianos.
47. Anastase.
48. Andronic.
49. Benjamin.
50. Cyrius, hérétique.
51. Agathon.
52. Jean.
53. Siméon.
54. Eustathe
55. Alexandre.
56. Cosmas.
57. Jean.
58. Marc.
59. Jacques.
60. Siméon.
61. Joseph.

ÉPHÈSE.

1. André.
2. Ephestius.
3. Timothée.
4. Polycarpe.

5. Jules.
6. Eustache.
7. Diodicée.
8. Antathius.
9. Eleuthère.
10. Philippe.
11. Polycarpe.
12. Usius.
13. Laurent.
14. Flavien.
15. Protonice.
16. Marius.
17. Cyrille.
18. Corneille.
19. Didius.
20. Démétrius.
21. Probus.

Translation du siége
A CONSTANTINOPLE.

1. Paraïclos.
2. Macédonius.
3. Eusèbe.
4. Eudoxe, hérétique.
5. Évagrius, hérétique.
6. Démophile, hérétique.
7. Grégoire de Naziance.
8. Lictorus.
9. Jean Chrysostôme.
10. Atticus.
11. Sisinus.
12. Nestorius, hérétique.
13. Maximus.
14. Proclus.
15. Flavien, hérétique.
16. Anatole, hérétique.
17. Ignace.
18. Acacius.
19. Flavitus.
20. Upheimus.
21. Macédonius, hérétique.
22. Timothée.
23. Jean, hérétique.
24. Epiphane de Chypre.
25. Anthimus.
26. Jean, chalcédonien.
27. Jean.
28. Cyriaque.
29. Minas.
30. Germanus.
31. Nudotus.
32. Burus.
33. Paul.

JÉRUSALEM.

1. Jacques.
2. Siméon.
3. Justus.
4. Zachée.
5. Tobie.
6. Benjamin.
7. Jean.
8. Mathieu.
9. Philippe.
10. Sénèque.
11. Justius.
12. Lévi.
13. Ephrem.
14. Joseph.
15. Juda, juif.
16. Narcisse.
17. Marc.
18. Cassien.
19. Poplius.
20. Maxime.
21. Julius.
22. Symmaque.
23. Caïus.
24. Julius.
25. Gpidis.
26. Valens.
27. Teghkius.
28. Narcisse.
29. Dios.
30. Germanicus.
31. George.
32. Narcisse.
33. Alexandre.
34. Hymnès.
35. Berdias.
36. Hermon.
37. Captus.
38. Hermès.

Dans ce temps-là parut
Grégoire l'Illuminateur.

39. Macar, d'Édesse.
40. Maxime (Zori ou Tcholi).
41. Cyrille.
42. Acacius, hérétique.
43. Sévère.
44. Damasus.
45. Cyrille, exilé.
46. Jean.
47. Prulos.
48. Provalis.
49. Juvénal.
50. Anastase, orthodoxe.
51. Mephturios.
52. Célestius.
53. Vilias.
54. Jean.

Or jusqu'à cette époque, les patriarches conservèrent soit publiquement, soit en secret l'orthodoxie; c'est pourquoi nous avons consigné ici leurs noms dans leur ordre. Mais comme leurs successeurs se sont tout à fait écartés de la vérité, pourquoi les aurions-nous fait entrer dans la liste des hommes saints, puisqu'ils sont même indignes de porter le titre de patriarches, d'avoir leurs noms rappelés, ou même seulement cités? En effet, il ne convient pas qu'on place sur la sainte fondation [de l'église] des matériaux de mauvaise qualité.

Toutefois ne nous affligeons pas, la grâce miséricordieuse du Christ nous conserva la sainte église des Arméniens pour la reproduction de la vie, et afin de perpétuer le germe précieux de la sainteté, au moyen de cette vierge immortelle, rejeton de la racine pure, représentée par notre Jésus; ce fils aîné de la foi, (issu) du roi Abgar. Ce dernier qui trônait dans la ville d'Édesse, ayant livré l'Orient à Sanadroug son parent, avait rangé sous sa domination l'Arménie et la Syrie, et grâce à sa foi, il acquit aussi le royaume des cieux. En effet, ayant entendu parler des miracles accomplis par Notre Seigneur en Judée, il lui envoya un de ses fidèles [officiers] Anané[1] avec neuf personnes, afin de le conjurer de venir à Édesse et de régner avec lui sans préoccupation désormais des atteintes de la perverse et rebelle nation des Juifs. Ainsi s'accomplit cette parole de l'Écriture: « En ce temps-là, dix hommes viendront pour solliciter le Seigneur avec instance[2] ». Par la ferveur de leur amour, par l'intermédiaire de Philippe et d'André qui est mentionné par l'évangéliste Jean, ils s'approchèrent de Jésus. Et Jésus leur dit: « L'heure de la gloire du fils de l'homme est arrivée; c'est-à-dire, que le roi des païens a ouvert la porte de la foi à tous les païens pour me glorifier. » Ainsi, il a voulu annoncer que la Croix, qui était l'accomplissement de l'incarnation, étant arrivée, il n'avait plus le loisir de se rendre auprès d'Abgar et d'éviter les supplices, en vertu desquels tous les hommes à venir, devaient trouver leur salut. Il donna cependant l'ordre à l'apôtre Thomas d'écrire à Abgar pour le féliciter, lui exposer les raisons de son refus et lui promettre d'accueillir sa prière, en lui envoyant un de ses disciples, après sa résurrection[3]. C'est ce qui eut lieu en effet; car Thaddée, qui était un de ses disciples, aborda sur les côtes de la Cilicie, et de là s'étant rendu à Césarée en Arménie, il y jeta les fondements d'une église et consacra dans cette ville le premier évêque, qui s'appelait Théophile. Thomas, ayant parcouru ensuite les provinces supérieures, en prêchant la lumière de la foi, traversa l'Euphrate et vint à Édesse, où il convertit le roi, éleva une église, dont il confia le soin à Addée, le fabricant d'étoffes[4]. Puis (Thaddée) se dirigea vers l'Orient et se rendit auprès de Sanadroug avec une lettre du roi. Le saint apôtre fut bien accueilli par Sanadroug qui redoutait Abgar, et ce prince se convertit en apparence avec plusieurs autres personnes[5]. Abgar mourut bientôt après, et Sanadroug ayant reconquis son indépendance et étant débarrassé de toute contrainte, tua l'apôtre, avec sa fille qui était une vierge pure et croyant en Jésus-Christ. L'évêque Zacharie succéda alors à l'apôtre. Quelque temps après, arriva dans ce même pays, Barthélemy qui fut martyrisé par Sanadroug[1]. Malgré que la liberté des fidèles eût été anéantie, jamais la foi, qui reposait sur la base apostolique, ne fut altérée, jusqu'à l'époque où les Rhipsimées, les saintes martyres, étant venues en Arménie[2], amenèrent la conversion du roi Tiridate, descendant de la famille d'Abgar, par les œuvres et les mérites éclatants de Grégoire, appartenant aussi à la même famille d'Abgar, ce précurseur des rois couronnés dans le Christ. Grégoire, cet homme admirable et prodigieux, ce confesseur glorifié par tout l'univers, se manifesta comme une branche de la vie, chargée de ses fruits et étendant ses rameaux jusqu'aux cieux, comme un tonnerre qui ébranle la terre, en la sillonnant d'une extrémité à l'autre par des miracles éclatants opérés par lui pour la gloire de Dieu. [Grégoire] lui-même reçut le titre, le nom et le siége des saints apôtres Thaddée et Barthélemy, leur succéda et renouvela en lui-même la passion de Jésus-Christ, en complétant aussi les travaux des laboureurs spirituels, en fructifiant leur champ, de telle sorte qu'il répandit entièrement la lumière de l'Evangile dans toute l'Arménie, l'Albanie, la Géorgie, et dans les contrées et régions d'alentour.

---

[1] Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. II, ch. 30, 32.

[2] Zaccharie, VIII, 23.

[3] Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 32, 33.

[4] Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 33, 34. — Vie des Saints (en arménien) T. X, 141, 4. — Procope, *Guerr. pers.* II, 12.

[5] Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 32, 33.

Ce furent ses fils qui héritèrent après Grégoire de son titre, et continuèrent son œuvre par leur vie exemplaire et leur sainte prédication, en accomplissant durant toute leur existence les commandements de Dieu, et en supportant beaucoup de tortures et de tourments. Bien que la succession du siége de Grégoire fût interrompue dans sa famille, cependant le fruit de ses labeurs, c'est-à-dire la foi orthodoxe qu'il déposa chez son peuple, loin de s'épuiser, acquit encore une plus grande solidité chez ses fils selon l'esprit. En effet, ils supportèrent victorieusement des épreuves sans nombre et des coups imprévus et réitérés, c'est-à-dire les insinuations, les flatteries, les menaces, les vexations incroyables, dont usèrent, pendant leur pontificat, les fils de la Grèce, afin de miner l'inattaquable assise [de l'Eglise]. S'il est vrai que quelques-uns parmi ces pontifes faiblirent quelquefois, selon la vision de saint Grégoire, néanmoins la racine de la vérité subsista sur le fondement vivifiant jusqu'au moment où disparurent ces êtres passagers, et l'édifice continua à grandir sur les mêmes assises par la puissance divine et l'intercession des mérites apostoliques de saint Grégoire, qui ne cessera jamais de veiller sur son troupeau et d'invoquer Dieu pour lui. Ainsi [les Arméniens] nous ont fourni à nous autres Syriens orthodoxes de grands secours, des consolations, des garanties et ont corroboré notre foi. En effet, bien que le siége d'Alexandrie, toutes les Indes et l'Éthiopie, des langues, des peuples et des nations puissantes et étendues, des royaumes riches, professent la même foi que nous, et sont pour nous un sujet de gloire, la distance qui nous sépare ne pourrait leur permettre de nous secourir et de nous faire relever la tête devant nos adversaires; aussi leur renommée, plus encore que leur concours, servirait seulement à nos soulager. Mais la nation arménienne, grâce à sa proximité, est notre alliée; elle fut souvent la cause de la ferveur de notre foi, et c'est presque par son assistance, que nous avons pu supporter tous les maux qui nous ont accablés jusqu'à présent. Aussi nous avons signé avec elle un traité de paix et d'alliance.

---

[1] Cf. Moïse de Khorène. liv. II, ch. 34.

[2] Cf. Agathange, Vie de Tiridate, dans la *Collection des Hist. arm.*, T. I. — Moïse de Khorène, III, ch. 91.

C'est pour cela qu'ayant commencé la série du mystère du sacerdoce par le Père éternel, nous voulons la terminer par leur canon pontifical qui se continue encore par la grâce de Dieu et se perpétuera dans la suite des siècles; car la grâce du sacerdoce dont nous avons parlé, s'est accomplie par le Christ qui la donna aux apôtres pour qu'ils la distribuassent à tout l'univers.

On nous a rapporté que quatre apôtres sont entrés en Arménie et furent martyrisés pour leurs prédications. Ce furent d'abord Thaddée, puis Barthélemy, ensuite Jude et Siméon frères, qui étaient fils de Joseph, et frères de Jacob, comme aussi ils l'étaient de Notre Seigneur par l'alliance du sang.... Ces apôtres jetèrent en Arménie les fondements de la foi, et en furent les premiers pontifes.

Nous allons classer ces pontifes d'après l'ordre de leur succession ainsi que leurs descendants selon l'esprit, en continuant la série jusqu'à nos jours. Ainsi nous terminerons l'ensemble de nos travaux, en ayant toujours les yeux tournés vers le port de la promesse de Dieu, qui est le principe et la fin de tous les biens et qui réside dans l'immensité de sa gloire.

1.° Jésus-Christ, fils de Dieu, sans commencement selon le temps, et le premier de tous les pontifes.

2.° L'apôtre de Jésus, Thaddée, de la tribu de Siméon qui se nommait d'abord Lebeus, nom qui veut dire *cœur de la terre*, et s'appela ensuite Thaddée, c'est-à-dire *bien-aimé*.

3.° L'apôtre Barthélemy, de la tribu d'Azer, dont le nom signifie famille de Dieu, selon la foi et selon l'esprit.

4.° L'apôtre Judas, de Jacob, de la tribu de Juda qui s'établit à Ormi en Arménie.

5.° L'apôtre Simon, l'un des Septante, qui alla dans la province de Roustava de l'autre côté d'Ormi, en entrant dans le pays évangélisé par son frère Judas. Tous deux étaient fils de Joseph.

6.° L'apôtre Thaddée, l'un des Septante, qui reçut l'ordre de Thaddée de se rendre dans la partie septentrionale de la Grande Arménie. Ensuite ayant appris la mort de Thaddée, il revint sur ses pas, entra dans la province appelée Petite Siounik, et s'étant retiré dans un ermitage, il y mourut. Cet endroit prit dès lors le nom de Thaddia.

Tel est le commencement et le fondement de la foi et du pontificat de l'Arménie et le premier ensemencement du blé de la vie. Quant aux souvenirs de l'ancienne et de la nouvelle grâces portés en Arménie, les voilà : trois morceaux de la manne apportés en Arménie par Barthélemy et placés dans une boîte sous les fondements de l'église, à l'endroit appelé Magharte, sur les rives du fleuve Araxe, en face de la province de Koghtèn ; la Lance qui perça les flancs du Seigneur, et la couronne d'épines apportées par Thaddée, qui se conservent en Arménie pour l'honneur de la nation et pour la gloire de Dieu. Cette terre fécondée par le sang et les sueurs des laboureurs spirituels, fit pousser dans l'ombre des racines et des bourgeons dans plusieurs localités, jusqu'au moment où elle engendra l'homme céleste, le fils saint et glorieux des saints apôtres, leur digne successeur, Grégoire le Parthe, conçu avec la crainte de Dieu, et qui trouve sa place avec les premiers pontifes.

7.° Le seigneur Grégoire, saint patriarche, monta sur le siége des apôtres dans la 17e année de Tiridate, dans la 305e de l'incarnation de Jésus Notre Dieu, et après trente années de pontificat il mourut dans un lieu inconnu.

8.° Le seigneur saint Resdaguès, fils de Grégoire, gouverna sept ans, et fut martyrisé, pour avoir proclamé les lois du Christ, par le prince Archélaüs.

9.° Le seigneur saint Verthanès, gouverna quinze ans, et mourut de mort naturelle.

10.° Le seigneur saint Iousig, gouverna six ans et fut martyrisé par le roi Diran.

11.° Le seigneur Pharnerseh d'une autre famille, gouverna sept ans sous le règne de Diran.

12.° Le seigneur saint Nersès, petit-fils de Grégoire le Grand, gouverna trente-quatre ans, sous les règnes d'Arschag [II] et de Bab.

13.° Le seigneur Schahag, d'une autre famille ; quatre ans, sous le règne de Varaztad.

14.° Le seigneur Zaven, frère du précédent ; quatre ans sous les règnes d'Arschag et Vagharschag, tous deux frères et fils de Bab.

15.° Le seigneur Asbouraguès, frère de Schahag et de Zaven ; sept ans.

16.° Le seigneur saint Sahag, arrière-petit-fils de saint Grégoire le Grand ; cinquante-un ans, sous les règnes de Vram-Schabouh et de Kosrow son frère, de Schabouh (Sapor) fils de Azguerd (Iesdedjerd) et d'Ardachir (Artaxerxès) à l'époque desquels la dynastie des Arsacides cessa d'exister, et au moment où saint Vartan le Mamigonien fut Marzban du pays [1].

---

[1] Michel ou son traducteur n'ont pas inséré ici après S.t Sahag, les patriarches Sourmag,

17.° Le seigneur Joseph, disciple de saint Sahag; deux ans[1].

18.° Le seigneur Kiud; quinze ans pendant le gouvernement du Marzban Vartan[2].

19.° Le seigneur Jean Mantagouni; douze ans, pendant le gouvernement du Marzban Magnus (Vahan le grand?) Mamigonien.

20.° Le seigneur Papgèn; sept ans, à l'époque du même Magnus[3].

21.° Le seigneur Mousché; huit ans, durant le gouvernement de Vahan Mamigonien.

22.° Le seigneur Sahag; six ans, durant le gouvernement de Vahan.

23.° Le seigneur Christophe; sept ans, à l'époque du même Vahan.

24.° Le seigneur Léon, deux ans, à l'époque du même Vahan.

25.° Le seigneur Nersès, neuf ans, à l'époque du même Vahan.

26.° Le seigneur Jean, dix-sept ans; à l'époque du Marzban Vartan.

27.° Le seigneur Moïse, trente ans; à l'époque de Marzban Mejej. Ce fut sous son pontificat que l'ère arménienne fut établie et que Iesdebusd fut martyrisé pour la gloire du fils de Dieu.

28.° Le seigneur Abraham, vingt-trois ans, sous le gouvernement des Dadjiks (Arabes).

29.° Le seigneur Jean de Gocovid, vingt-six ans, pendant le gouvernement du Marzban David. C'est lui qui transporta le siége [patriarcal au district] de Godaïk sous le règne de Maurice, empereur des Grecs.

30.° Le seigneur Gomidas d'Aghtzk, huit ans, à l'époque du Marzban David. C'est lui qui agrandit les églises dédiées aux saintes Rhipsimées.

31.° Le seigneur Christophe d'une famille noble, parent d'Abraham, quatre ans, à l'époque du même prince David.

32.° Le seigneur Ezer qui se laissa corrompre par Héraclius, tandis que la plus notable partie de l'Arménie et les couvents conservèrent la pureté [de la foi] par la grâce de Dieu et par l'intercession de S.t Grégoire.

33.° Le seigneur Nersès, constructeur de la cathédrale de Vagharschabad, de l'église de saint Serge à Tovin et de celle de Khorvirab; quarante ans, au temps du Marzban Théodore.

34.° Le seigneur Anastase d'Argouri, six ans, pendant le gouvernement du Marzban Hamazasb.

35.° Le seigneur Israël de Vanant, dix ans; il fit enlever à l'hérétique Nersès le patriarcat de l'Albanie, de concert avec la nation des Aghouank.

36.° Le seigneur Sahag de Tzorapor, du village d'Arkounik, vingt-sept

Berkischoi le syrien et Samuel qui sont des intrus, ainsi qu'il est dit à la fin de la succession des patriarches.

[1] Après Joseph, Melidé et Moïse I furent patriarches.

[2] Christophe I succéda à Kiud.

[3] Samuel succéda à Papgen.

ans, au temps des Marzbans Nersèh et Aschod. Il vint à Kharran où il mourut.

37.° Le seigneur Elie d'Aghovid, treize ans, au temps du Marzban Sempad.

38.° Le seigneur Saint Jean d'Otzen, philosophe et thaumaturge; dix ans. Celui-ci fit disparaître le mal [causé par] Ezer.

39.° Le seigneur David de Godaïk, dix-neuf ans, pendant l'anarchie.

40.° Le seigneur saint Dertad (Tiridate) de Vanant, vingt-trois ans.

41.° L'autre seigneur Dertad, trois ans, pendant l'anarchie.

42.° Le seigneur Sion d'Aghtznik, huit ans, pendant l'anarchie.

43.° Le seigneur Isaïe, du bourg d'Eghabadrunch, treize ans.

44.° Le seigneur Étienne, un an, pendant l'anarchie.

45.° Le seigneur Joab, de la maison du Curopalate, six mois.

46.° Le seigneur Salomon de Karni, un an, pendant l'anarchie.

47.° Le seigneur Georges de Puragan, trois ans.

48.° Le seigneur Joseph, de l'église de Saint Grégoire, homme de bien, onze ans.

49.° Le seigneur David de Mazaz, vingt-cinq ans.

50.° Le seigneur Jean de Godaïk, vingt-deux ans, pendant le gouvernement de Sempad.

51.° Le seigneur Zacharie de Dsak, vingt-deux ans, sous le règne d'Aschod, prince des princes, de la famille des Bagratides. C'est à celui-ci que Issé fils de Chéki, donna un *alam,* c'est-à-dire une bannière pour y monter une croix.

52.° Le seigneur Georges de Karni, vingt-un ans; pendant le règne d'Aschod fils de Sempad, qui fut fait prisonnier et délivré par Hamam, le pieux roi d'Albanie.

53.° Le seigneur saint Machdotz, qui se nourrissait d'herbes, sept mois.

54.° Le seigneur Jean, vingt-huit ans, sous les règnes de Sempad et de son fils Aschod.

55.° Le seigneur Étienne, un an.

56.° Le seigneur Elisée, sept ans.

57.° Le seigneur Théodore, onze ans, pendant le règne d'Aschod et d'Abas son frère.

58.° Le seigneur Ananie de Mogk, vingt-deux ans, pendant les règnes d'Abas et de son fils Aschod.

59.° Le seigneur Vahan, un an, sous les mêmes rois.

60.° Le seigneur Étienne, deux ans, au temps du roi Aschod.

61.° Le seigneur Khatchig, vingt-deux ans, sous les règnes d'Aschod et d'Abas.

62.° Le seigneur Sarkis, qui après un an de pontificat, se démit et se consacra à la prière.

63.° Le seigneur Pierre, trente-neuf ans. Il fut enfermé pendant un an à Petchni et remplacé par Dioscore, supérieur [du monastère] de Sanahin. Un an après, le catholicos des Aghouans, vint trouver le roi [Jean], demanda la liberté du seigneur Pierre, et Dioscore fut renvoyé dans son couvent. Le seigneur Pierre se rendit à Constantinople, puis revint à Sébaste où il mourut.

64.° Le seigneur Khatchig, fils de la sœur de Pierre, deux ans; il mourut aussi à Sébaste.

65.° Le seigneur Vahram, fils de Grégoire Magistros, monta sur le siége après une vacance de quatre ans. Ayant renoncé à sa dignité, il se rendit à Constantinople, entreprit des traductions; de là il s'embarqua pour venir d'abord à Jérusalem, mais le vent le poussa en Égypte; deux ans après il alla trouver Kogh-Vasil et mourut à Garmir-Vank (couvent rouge).

66.° Le seigneur Georges, maître de Vahram, trois ans.

67.° Le seigneur Basile, parent de Vahram, douze ans; celui-ci mourut écrasé par une poutre qui tomba sur lui pendant la construction d'un édifice, et il fut enterré à Garmir-Vank.

68.° Le seigneur Grégoire, parent de Vahram et de Basile, cinquante-trois ans; il transféra le siége patriarcal au château de Dzovk et de là à Romgla.

69.° Le seigneur Nersès, frère de ce même Grégoire qui a vécu dans notre temps, et qui est célèbre par sa doctrine; sept ans.

Telle est la série [des catholicos arméniens] dont nous avons recherché minutieusement l'exactitude, et nous l'avons placée à la fin de notre traité, comme la frange d'un manteau, fermement convaincu de l'espérance du Seigneur et de ses adorateurs, en vue d'obtenir sa miséricorde au jour du jugement, par les prières des âmes compatissantes. Nous n'avons pas placé dans cette liste Tchonag et Iousig qui ont administré le siége à la mort de Nersès [le Parthe], car leur conduite n'a pas été approuvée, non plus que le rebelle Sourmag, et les syriens coupables Barticho et Samuel, les rivaux de saint Sahag. D'autres compléteront [cette liste].

CONTINUATION

DE LA CHRONIQUE

DE MICHEL LE GRAND

PAR

ISCHÔK, LE PRÊTRE.

Nous qui sommes venu [après Michel], et qui avons connu les événements accomplis depuis son époque, nous continuerons [cette liste] jusqu'à nos jours, avec la même espérance en Dieu.

Après la mort des deux vénérables frères, les patriarches Grégoire et Nersès, leur neveu monta sur le siége patriarcal.

70.° Le seigneur Grégoire, pendant vingt ans. C'est lui qui construisit la magnifique église de Romgla et l'orna d'une manière admirable.

71.° Le seigneur Grigoris, l'Enfant, un an. Celui-ci emprisonné par le roi Léon voulut fuir la nuit de sa prison, au moyen d'une corde qui se rompit, et il mourut.

72.° Le seigneur Grégoire, surnommé Abirad, sept ans.

73.° Le seigneur Jean le magnifique et le présomptueux, dix-huit ans.

74.° Le seigneur Constantin de la Troisième Arménie, du château de Pardzerpert, qui regarde au sud la plaine de Cilicie et la mer dite d'Adrien, fils d'un homme juste et bon, appelé Vahram. Il fut choisi par le Saint-Esprit, alors qu'il était encore dans le sein da sa mère, pour remplir les fonctions apostoliques; instruit dans les lois et dans la connaissance de toutes les choses de l'Église, comme prêtre, abbé du couvent, et comme évêque. Comme il paraissait rempli de perfection et de gloire à l'âge mûr de sa vie corporelle et spirituelle, il fut élevé à la dignité du grand siége patriarcal de toute l'Arménie, ayant réuni les suffrages unanimes de Dieu et des hommes. Aussi comme il fut appelé [à cette dignité] imposée par la grâce et par tout le corps de l'Église, on acquit la preuve qu'il l'avait méritée et le résultat a démontré que la grâce divine était en lui. Il est parvenu aujourd'hui à la 27^e^ année de son patriarcat dans le château de Romgla gardé par Dieu. Imbu d'un caractère paisible et fort d'une vie irréprochable, il conserva la paix avec tout le monde, si bien que ceux du dehors rendaient de lui un bon témoignage et des louanges[1]. Il visitait avec soin les orphelins et les veuves; il rachetait les captifs et fournissait les secours sans épargner l'argent; il embrassait chacun avec une affection paternelle; il entoura de son amour avec effusion tous ses nationaux, et pourvut aux besoins de plusieurs églises. Il laissa en outre au trésor de l'Église ce livre, en le faisant traduire avec un zèle louable de la langue syriaque en arménien. En effet, ce livre [est semblable à] un jardin utile et agréable; il est rempli de pensées élevées, exprimées en peu de mots, en sorte qu'il nous présente sous une forme concise tous les événements tant anciens que récents. C'est, en outre, un fondement solide et [comme] une forteresse inexpugnable de la foi et de la profession orthodoxe professée par les Arméniens, fournissant le témoignage de différentes nations en faveur de notre croyance exacte qui est conforme à la foi apostolique et forte des lois établies par Dieu. Plusieurs doutes, plusieurs obscurités se trouvent dissipés dans ce livre, et il n'y a rien d'étonnant d'y trouver des choses neuves et inconnues: car les Syriens par la situation de leur pays, par la similitude de leur langue, sont plus rapprochés des Juifs que toutes les autres nations; aussi il est fort naturel qu'ils soient plus instruits qu'eux sur l'Ancien Testament, et l'auteur de ce livre a recueilli [beaucoup de renseignements] dans les archives des Grecs, des Égyptiens et des Chaldéens, et c'est ce qui fait qu'il est si estimable, si utile et si digne de foi. Aussi le seigneur Michel, personnage illustre et d'un grand mérite, recueillera une brillante récompense devant Dieu, et méritera la reconnaissance des églises orthodoxes, car on voit, par son livre, qu'il a montré beaucoup d'amour et d'affection envers notre nation.

Or, dans le cours de l'année 1248 de la nativité du fils éternel de Dieu et en 697 de l'ère des Arméniens, ce livre a été traduit du syriaque en arménien, sous le pontificat du seigneur Constantin, patriarche des Arméniens, sous le règne d'Héthoum roi des Arméniens, couronné par le Christ, et de la vertueuse reine Zabel, fille du roi Léon et de leurs cinq enfants porphyrogénètes, qui se conduisent selon les lois de Dieu. [Ces enfants sont]: trois filles et deux fils qui s'appellent Léon et Thoros, du nom de leur aïeul et bisaïeul. Que la main toute-puissante du Père les protége en les conduisant au trône de leur père, et en leur soumettant les limites de l'Arménie! En cette année, vivait encore le père du roi des Arméniens, le baron Constantin, homme sage et heureux dans toutes ses entreprises, et prospérant dans ses quatre autres fils qui sont: le seigneur Basile, supérieur de Trazarg, le baron Sempad, connétable des Arméniens, le baron Ochin, seigneur de Gorigos et le baron Léon. Que leur force augmente en Dieu et que leur bravoure s'accroisse pour l'esprit et pour le corps! Le patriarche des Syriens orthodoxes à Antioche est Mar Ignace, qui nous a confié le texte de cet ouvrage[1], lequel a été traduit par le vertueux prêtre Ischôk (Isaac), habile dans l'art de la médecine. Que Dieu leur accorde le don de ses grâces!

---

[1] I. Timothée, 3. 7.

Nous même qui avons travaillé à ce livre, nous (le docteur Vartan) avons foi et espérance en la clémence de Dieu, ainsi qu'en la prière et en l'intercession de ses serviteurs, afin que la face de la miséricorde du Christ se tourne vers nous, et nous fasse grâce de nos immenses fautes avec son inépuisable miséricorde. Dans cet espoir, réveillons-nous pour éloigner de la faiblesse habituelle de notre être, les tristesses et les soucis de notre esprit, causés autant par des voyages inutiles que par les misères de notre temps amenées par la multitude de nos pêchés. Toutes les larmes dont le Seigneur nous a abreuvés, ne dépassent pas la mesure de nos iniquités, et les fleuves de sang que les bêtes féroces ont fait couler chez nous, ne sont pas comparables au déluge de nos vices endurcis.

En effet la colère de Dieu lança sur nous la mouche du nord-est; c'est l'étrange et barbare nation d'Agar[2] qu'on prétend s'être mêlée avec celle de Thorgom, que Dieu souffla sur nous par le vent de notre iniquité, selon la prophétique vision de Nersès notre ancien saint-père. Il nous raconta avec des lamentations et des larmes et nous prédit les misères qui allaient arriver à nous, les enfants de la corruption spirituelle, par la venue de la nation des Archers. Il les appelle «rapides et légers» car, à ce qu'il semble, le mot *tatar* vient de *sour* et de *thethev* ou de *har iev dar*, qui signifient «battre et porter», et en effet ils nous ont accablés de coups violents, et ils ont transporté brutalement les fils de Sion dans la servitude et dans l'esclavage.

Saint Nersès suppose qu'ils sont les derniers restes d'Agar; les Syriens les croient des Thorgomiens, c'est-à-dire un mélange de la race de Gog, qui descend de Thorgom, avec celle d'Agar, lesquelles possèdent la Sçythie, cette partie de la terre qui commence au fleuve Athel et s'étend tout le long de la montagne d'Emavon. Toute cette contrée est habitée par 43 nations qui ont des noms barbares dans leur idiome, et dont la principale s'appelle *Pouchkh.* L'une de ces nations porte le nom de *Tougharck* qui, est, à ce que nous croyons le même que *Tatarkh.* Au surplus, nous avons appris de quelques-uns d'entre eux, que leurs ancêtres sont sortis du Turkestan et se sont dirigés sur une partie de l'Orient pour remédier à leur pauvreté par la rapine et le pillage. Ils n'avaient dans le principe aucune religion, mais ils honoraient le soleil. Pour connaître les augures, ils employaient certaines idoles en feutre qu'ils portent encore avec eux jusqu'à présent. Longtemps après, quelques-uns d'entre eux, mieux inspirés que les autres, et fatigués de leur existence misérable, appelèrent à leur aide le Dieu céleste qui créa toutes choses, lui firent des vœux, et ayant attaqué une petite ville, l'enlevèrent à ceux qui la possédaient et y fixèrent leur demeure.

---

[1] Cf. Assemani, *Bibl. orient.*, T. II, pg. 376.

[2] L'auteur entend parler ici des Turks.

Encouragés par ce premier succès, ils dominèrent bientôt tout le pays, demandèrent chez eux des renforts, triomphèrent des Perses et s'emparèrent de leur royaume. Ils apprirent des mages de ce pays des enchantements, et ces devins leur prédirent que Dieu leur avait concédé toute la terre et qu'ils devaient marcher avec confiance pour recueillir cet héritage. En effet, il n'y a rien d'étonnant à tout ceci, car Nabuchodonosor, roi des Babyloniens, ne marcha contre Jérusalem qu'accompagné d'augures et le Seigneur livra la ville entre ses mains. De même Dieu appelait Cyrus, roi des Perses, son élu, et l'engageait [à marcher] contre Babylone. Aussi tous ces hommes [inspirés] confessent que c'est Dieu qui agit par leur moyen, et ils disent qu'ils ne sont venus que pour exécuter ses volontés. C'est pourquoi ces Tatars, ajoutant foi à leurs augures, se partagèrent en trois corps, selon l'ordre de leur roi qu'ils appellent *khan*. Le premier corps se rendit du côté des Indes, le deuxième marcha vers le désert du nord, et le troisième, en se dirigeant vers le centre de la Perse, arriva jusqu'à nous. On raconte qu'ils avaient trois chefs, dont l'un se nommait Tchagherman, homme d'un caractère plus doux que les deux autres. Après avoir saccagé et massacré plusieurs pays, ils se réunirent au conseil qu'ils nomment *Ghouroultha*, et Tchagherman prit la parole en ces termes: « Assez de dévastation et de carnage; n'exterminons plus désormais nos vaincus, afin de ne pas attirer sur nous la colère de Dieu. » Les deux autres chefs s'opposèrent à cette mesure et répliquèrent: « Il ne faut au contraire laisser la vie à personne. » La nuit suivante, ils allèrent se reposer fort irrités; mais ces deux hommes qui avaient résolu d'une façon si barbare l'extermination, furent frappés de mort. Saisis de terreur, les soldats vinrent rapporter le fait au khan qui donna l'ordre de remettre à Tchagherman seul le commandement, et approuva sa conduite qui avait pour but de sauvegarder la vie des vaincus, en les engageant à payer les impôts. « Au surplus, disait-il, telle est la volonté de Dieu, » et c'est en effet cette même loi qui existe encore à présent.

Pour ce qui est de l'époque de leur apparition, dit saint Nersès, elle commencera à se manifester 700 ans après ma mort. Or d'après la prophétie du saint, 150 ans sont déjà écoulés depuis leur conquête, tandis qu'on ne compte que 28 ans depuis leur entrée dans la région orientale de l'Arménie. Pour ce qui est de leurs faits et gestes, des ravages des pays, des destructions de villes, de châteaux, d'églises, du carnage et du pillage auxquels ils se sont livrés, des traités de paix qu'ils ont signés avec les débris [des nations vaincues] par l'entremise des chefs de ces pays, des alliances de famille qu'ils ont contractées ensemble, des libertés et des franchises qu'ils ont accordées à ce qui restait d'églises, des facilités données au clergé pour l'exercice du culte, des impositions qu'ils levaient avec tant de rigueur et d'exactitude sur les hommes et les animaux, — excepté toutefois sur les gens d'église et sur tous ceux qui étaient engagés dans un ordre ou dans une œuvre pieuse, — toutes ces choses, dis-je, sont écrites en détail dans plusieurs ouvrages, et il est inutile de nous écarter de notre discours, car cela demanderait des traités spéciaux, un travail minutieux et des témoignages oculaires des événements.

Toutefois, nous avons été témoin de quantité de misères annoncées par le saint confesseur Nersès; nos églises ont été dépouillées, les autels abattus, les livres divins brûlés et foulés aux pieds, les vases sacrés et les signes de la foi touchés par des mains indignes, déshonorés et employés à des usages profanes. Notre pays a été dépeuplé; nos villes sont devenues des repaires de bêtes fauves: les montagnes et les déserts se sont remplis de fuyards égarés; les plaines regorgent des ossements des victimes massacrées; nos champs et nos vallées ont été abreuvés de sang, et nous-mêmes, débris (de notre nation), nous sommes nourris avec le blé mûri dans ces sillons. Notre noblesse fut traînée en esclavage, les (femmes) délicates sont assujetties à des travaux insupportables. Notre grandeur a été abaissée et les glorieux sont tombés dans l'ignominie; les habitants des montagnes fraîches sont brûlés par le soleil et par l'haleine embrasée du vent des déserts. Nos vierges sont livrées aux mains des étrangers et nos jeunes gens sont devenus des bergers et des conducteurs de leurs troupeaux. C'est à nous que s'appliquent les lamentations de Jérémie, car nous avons partagé le sort des anciens Israélites, puisque nos enfants sont orphelins, leurs mères sont veuves, les fils de la céleste Sion, qui étaient comparables à l'or, sont jetés contre la pierre comme des vases inutiles. Le troupeau du Seigneur fut dispersé, et les brebis de son pâturage s'en vont errant cà et là. Ceux qui ont été rachetés par le sang du Christ, ont été vendus dans des pays lointains; les enfants ont été séparés de leurs parents, les frères et les amis ont été éloignés les uns des autres; nos fêtes sont changées en deuil et notre allégresse en pleurs; nos lamentations sont innombrables, comme nos malheurs sont sans nombre.

Cependant malgré toutes ces horreurs nous ne sommes pas disposés à faire pénitence et à nous repentir, notre cœur ne se brise pas, nos entrailles ne sont pas consumées, et nous ne cherchons pas à mettre un terme à notre vie pécheresse: au contraire, nous ajoutons de nouvelles plaies à nos anciennes iniquités, et notre cœur insensé s'endurcit davantage. N'est-il donc personne pour s'étonner de notre sottise? Car nous cherchons encore la lumière du soleil, nous cherchons par tous les moyens l'amour, les jouissances et les gloires fugitives de ce monde.

Mais je parle en particulier de moi-même, car je connais mes passions et mes inclinations, plongé et englouti que je suis dans la boue (des vices); aussi j'espère seulement obtenir la miséricorde de Dieu par vos prières que j'implore, au moyen de ce travail et par le silence même de ce livre, comme un esclave affamé qui guette patiamment la table des riches. J'ajoute encore à mes prières l'intercession des saints que je signale comme une offrande, afin que votre pitié descende sur moi avec compassion et que vous demandiez pour moi la miséricorde de Jésus, bon et puissant, la main droite du Père très-haut, dont la clémence est inépuisable et qui délivre et fait vivre, bien qu'il nous frappe quelquefois pour nous corriger, quand nous l'y obligeons.

Cependant, celui qui punit aujourd'hui son corps, la sainte Eglise guérira elle-même ses membres blessés pour l'honneur de son nom: elle reconduira avec sa grâce son troupeau dispersé dans des pâturages remplis de paix. Les deux pierres précieuses, le rubis et l'émeraude, qui sont les deux siéges patriarcaux et royaux de la nation orthodoxe arménienne, conservée par le Dieu des armées, comme un débris destiné à régénérer [la foi] et sur laquelle brille la bénédiction du Seigneur Tout-Puissant, se maintiendront fermes et intactes par la puissance créatrice. Qu'elle leur accorde dans les siècles à venir de dignes héritiers!

Et maintenant, que ceux qui s'y sont assis par la sainte vocation du Saint-Esprit, le seigneur Constantin, patriarche universel de toute la Grande Arménie, ainsi que Héthoum, le roi couronné et consanguin de notre nation, soient conservés pendant une longue suite d'années, par les soins de la divine domination, sains d'esprit et dans l'éclat de la gloire; que tous leurs enfants et leur famille soient protégés en esprit et en corps, et qu'après cette vie, ils soient dignes des trônes célestes et de la couronne impérissable!

Ceux enfin qui sont maintenant avec nous, pères et frères, évêques et docteurs, respectables vieillards et ermites, prêtres et clercs vigilents, administrateurs des besoins corporels, tous les inspecteurs de ce château [de Romgla] gardé par Dieu, et les serviteurs de ce siége sacré, tous ceux qui vivent en parfaite harmonie entre eux, et sans aucune envie envers nous, et qui nous encouragèrent avec bienveillance à traduire ce livre, qu'ils soient tous comblés de toutes les prospérités spirituelles et corporelles, par le généreux dispensateur, roi des gloires, pour l'honneur et la grandeur de son nom qui est béni, loué, glorifié et exalté par toutes les nations et par tous les peuples, dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il!